Mo Yan

Le clan des chiqueurs de paille

ROMAN
SEUIL

MO YAN

LE CLAN DES CHIQUEURS DE PAILLE

roman

Traduit du chinois
par Chantal Chen-Andro

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

DU MÊME AUTEUR

Le Radis de cristal
roman, traduit du chinois
par Pascale Wei-Guinot et Wei Xiaoping
Philippe Picquier, 1993, et « Picquier poche », nº 148

Les Treize Pas
roman, traduit du chinois par Sylvie Gentil
Seuil, 1995, et « Points », nº P1178

Le Pays de l'alcool
roman, traduit du chinois par Noël et Liliane Dutrait
prix Laure Bataillon
Seuil, 2000, et « Points », nº P1179

Explosion
nouvelle, traduite du chinois par Camille Loivier
Caractères, 2004

La Carte au trésor
nouvelle, traduite du chinois par Antoine Ferragne
Philippe Picquier, 2004, et « Picquier poche », nº 277

Enfant de fer
nouvelles, traduites du chinois par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2004, et « Points », nº P3001

Beaux seins, belles fesses
roman, traduit du chinois par Noël et Liliane Dutrait
Seuil, 2004, et « Points », nº P1386

Le maître a de plus en plus d'humour
nouvelle, traduite du chinois par Noël Dutrait
Seuil, 2005, et « Points », nº P1455

La Mélopée de l'ail paradisiaque
roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Messidor, 1990, nouvelle traduction Seuil, 2005,
et « Points », nº P2025

Le Supplice du santal
roman, traduit par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2006, et « Points », nº P2224

Le Chantier
roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Scandéditions, 1993, nouvelle traduction Seuil, 2007,
et « Points », nº P2670

Quarante et Un Coups de canon
roman, traduit du chinois par Noël et Liliane Dutrait
Seuil, 2008, et « Points signatures », nº P3122

La Dure Loi du Karma
roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2009, et « Points », nº P2460

Grenouilles
roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro

Seuil, 2011, et « Points », nº P2900

Le Veau, suivi de *Le Coureur de fond*
nouvelles, traduites du chinois par François Sastourné
Seuil, 2012, et « Points », nº P3121

Au pays des conteurs
Discours de réception du prix Nobel de littérature 2012
traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2013

Le Grand Chambard
traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2013, et « Points », nº P3225

Le Clan du sorgho rouge
roman, traduit du chinois par Sylvie Gentil
Seuil, 2014

Dépasser le pays natal,
quatre essais sur un parcours littéraire
Essais, traduits du chinois par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2015

Professeur singe, suivi de *Le Bébé aux cheveux d'or*
nouvelles, traduites du chinois
par François Sastourné et Chantal Chen-Andro
Seuil, 2015

Ce livre est édité par Anne Sastourné

Titre original : *Shi cao jiazu* 食草家族

Première publication : Huayi Chubanshe, 1989

ISBN 978-2-02-114405-5

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

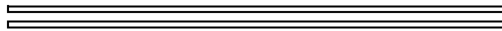
TABLE DES MATIÈRES

Propos de l’auteur

Ce livre a été mené à bien entre 1987 et 1989. Y est exprimée la forte aspiration qui est la mienne à une purification de l’âme par la pratique de la mastication de végétaux. Le livre montre aussi ma révérence, ma vénération pour la Nature, la crainte que j’éprouve à l’égard des membres aux doigts palmés, mon sentiment sur l’amour charnel et la violence, la façon dont j’interprète légendes et mythes. Bien sûr il exprime aussi ce que je ressens : amour ou haine et, bien évidemment, il met mon âme à nu, sa laideur et sa beauté, sa part d’ombre et de lumière, l’iceberg flottant sur l’eau et sa face cachée, le rêve et la réalité.

PREMIER RÊVE

LES SAUTERELLES ROUGES



I

Au pays, le lendemain au petit matin, dix à quinze minutes avant le lever du soleil. Je marche dans une friche. Je garde un vague souvenir de ces intersaisons : printemps finissant et début de l’été, hiver moribond et venue du printemps. Sur la friche prolifèrent des mauvaises herbes, d’un vert sombre, maigrelettes, mais vivaces. La brume diaphane se dissipe rapidement. L’air est resté pourtant anormalement sec. Alors que des pieds, chaussés les uns de sandales en vachette, les autres de sandales en agneau, foulent sans pitié ces herbes sauvages à la vitalité opiniâtre, je pense à cette femme qui m’a gratifié d’une paire de gifles.

J’ai beau me creuser la tête, je n’arrive pas à expliquer la raison d’un tel geste. Nous étions des inconnus l’un pour l’autre. Cinquante minutes avant cet incident, je me trouvais au nord de la Buvette Pacific de la capitale, à l’ombre des arbres, admirant les unes après les autres les cages suspendues aux branches et les grives bruyantes qui se trouvaient à l’intérieur. Les cages étaient pratiquement toutes pareilles, il en allait de même pour les oiseaux. Pendant qu’ils développent leurs pépiements furieux, les oiseaux ne mangent pas, n’excrètent pas non plus et, bien sûr, il est encore moins question pour eux de copuler. Telle est la conclusion à laquelle je suis arrivé après une observation continue et obstinée depuis ce début de printemps. Pendant tous ces jours-là, dès que j’avais un moment, je passais à la hâte par la petite rue pavée de dalles octogonales en ciment et plantée de chaque côté d’amarantes rouge feu, juste devant la Buvette Pacific, puis, de là, je fonçais tout droit sur les grives bruyantes accrochées sous les arbres. Je savais que les clous sous les talons de

mes chaussures martelaient le sol avec un son clair, je savais aussi que quelques décennies voire quelques siècles auparavant, au pays, les sabots des mulets faisaient sonner encore plus fort les dalles de pierre bleue taillée pavant la grande route officielle de Gaomi, chef-lieu du district. J'ai toujours été fasciné par la musique merveilleuse des sabots frappant les pavés. Par une nuit profonde, il y a quelques années, une charrette à cheval, de celles qui entraient de nuit dans la ville, était passée au galop devant l'immeuble où j'habitais. Au comble de l'excitation, je m'étais redressé dans mon lit, m'étais assis, avais prêté l'oreille aux claquements des sabots amplifiés par la nuit. Ils pénétraient mes tympans, s'infiltraient presque jusque dans mon âme. Alors qu'ils allaient disparaître, dans les quinze étages de l'immeuble au-dessus de moi, ce fut comme si, dans chaque pièce, résonnaient des rugissements de bêtes sauvages des forêts. La jeune fille à la jambe infirme a enregistré les cris de toutes sortes d'animaux du zoo pour en faire une bande qu'elle passe en boucle. Je la rencontre souvent au bout du couloir ; dans son regard, comme dans celui d'un hippopotame, on lit l'éclat mystérieux de la souvenance des fleuves et des marais tropicaux. Avec l'expansion accélérée de la ville, les sabots des chevaux et mulets ont été repoussés de plus en plus loin tandis qu'êtres humains et voitures, pareils à des sauterelles rouges, ont envahi les moindres recoins. Chaque nuit, le tuyau en ciment derrière la Buvette Pacific grouille de bêtes étranges. J'ai le pressentiment qu'un jour je serai moi-même acculé à entrer dans ce conduit sombre.

J'ai commencé à me rendre à l'ombre des arbres pour observer les grives le 7 mars dernier. Ce jour-là, dans le doux vent printanier, les jasmins d'hiver avaient éclos brusquement de l'autre côté du haut mur d'enceinte gris du Centre de recherche pour la prévention et le traitement des invasions de criquets migrateurs relevant de l'Institut d'agronomie qui jouxte notre école ; des myriades de fleurs jaunes, délicates, couvraient les branches à profusion, exhalant leur parfum subtil. De l'autre côté du mur gris, le spectacle était animé, de nombreux badauds, hommes et femmes, étaient venus là admirer les fleurs. Au départ, ayant entendu la nouvelle de cette floraison, je m'apprêtais à faire comme eux mais, comme je sortais de chez moi, je vis un professeur que je

connaissais se promener dans le sombre bosquet de houx, tenant par la taille une étudiante que je connaissais également. Le professeur avait les cheveux tout blancs, la jeune fille semblait un bouton de rose prêt à éclore, personne ne prêtait attention à eux, ils pouvaient être un père et sa fille. Ils allaient eux aussi contempler les fleurs, je n'avais pas l'intention de les suivre, pas plus que celle de les devancer. Je pris donc la petite rue pavée de dalles octogonales en ciment qui passait par la Buvette Pacific.

Le 7 mars est le jour de mon anniversaire, jour grandiose s'il en est. Non pas en raison de ma naissance, car putain, qu'est-ce que je suis, sinon, et je le sais fort bien, de la crotte qui remue dans le rectum de la société – et bien que je sois né le même jour que le célébrissime général Liu Meng[1], immortel s'il en est, grand pourfendeur des acridiens, je ne peux changer ma nature : celle de la merde.

Alors que j'avançais sur la petite allée cimentée, j'ai repensé soudain aux cheveux argentés du professeur, qui flottaient au vent tandis qu'il nous enseignait l'éthique du marxisme. Son crâne allongé dodelinait, dessinant un arc. Il avait dit qu'il aimait sincèrement sa femme, laquelle avait partagé heurs et malheurs avec lui, et qu'il considérait les jolies femmes comme des moins que rien ou presque. Nous étions encore bien jeunes à l'époque et nous étions pénétrés de respect pour cet enseignant si bien habillé.

Je n'en jetai pas moins un regard dans la direction du professeur et de l'étudiante : ils avaient disparu. La foule venue admirer le printemps formait un mur noir qui cachait les jasmins. Toc, toc, les clous de mes talons martelaient la route avec bruit, le passé soudain déferla comme la marée, je savais que même si, pour l'instant, je n'avais pas encore quitté la ville, il me faudrait le faire un jour, tout comme la merde tôt ou tard est excrétée par l'anus, et c'était d'autant plus vrai que j'étais déjà pratiquement en passe d'en être expulsé. Après avoir placé l'homme sur le même plan que la merde, l'humeur qu'avaient fait naître en moi le professeur et l'étudiante s'atténua immédiatement pour devenir une légère fumée pareille à un pet.

Je foulais avec énergie la route pavée de dalles octogonales en ciment, des bruits de sabots assourdissants, venus de loin, semblaient s'élever de sous la

terre ; sur la prairie humide les végétaux proliféraient ; sur la route proche, des voitures de toutes les couleurs formaient un dragon à plusieurs sections, je ne pouvais entendre le bruit qu'elles faisaient. J'entendais les claquements des sabots galoper vers les cris des grives.

Au début, les vieillards qui promenaient leurs oiseaux n'étaient pas très rassurés à mon sujet, car je m'avançais les yeux rivés sur les volatiles, en oubliant même que j'avais des pieds. Ils craignaient que je ne mange leurs grives.

Les oiseaux, en voyant mon visage, sautèrent en tous sens dans leur cage comme lorsque, loin de chez soi, on retrouve une vieille connaissance. Tous ne réagirent pas de la sorte. Ainsi l'oiseau suspendu au coin le plus extrême, tandis que ses congénères s'agitaient, restait sur la barre transversale de sa cage, le cou rentré, ses plumes rouge feu tout ébouriffées, regardant d'un air désapprobateur les barreaux et le monde extérieur qu'ils découpaient.

Très vite, j'éprouvai un vif intérêt pour ce grand penseur. Planté devant lui, je le tins sous mon regard. Je devais finir par savoir de façon plus précise le nombre de poils dont étaient formées les deux touffes de fin duvet de chaque côté de la base de son nez. Il chanta de l'après-midi du 8 mars à celui du 9. Je tiens le fait du vieillard qui l'élève. Il me dit encore que l'oiseau n'avait plus ramagé ces trois derniers mois mais que, juste après m'avoir vu la veille, alors que j'étais déjà reparti, il s'était mis à chanter comme un fou et avait continué, même lorsque la cage avait été recouverte d'un tissu noir. « C'est qu'il existe une affinité secrète entre vous et l'oiseau, camarade, je vois bien que vous êtes un amoureux des oiseaux vous aussi, alors je vous le donne ! » me dit-il.

Je regardai perplexe son visage tout balafré, j'avais le cœur serré, l'estomac contracté, un sentiment de terreur me parcourut l'échine, le bout de mes doigts se mit à trembler. Le vieillard m'adressa un doux sourire, un sourire pareil à un soleil radieux, ce qui accrut ma terreur. Dans cette ville, on est soit hérisson, soit tortue. Je ne suis ni l'un ni l'autre et redoute avant toute chose qu'on m'adresse un sourire. Je me demandais : Pourquoi veut-il me faire cadeau de cette grive, m'offrir non seulement l'oiseau, mais la cage avec, et le tissu, et la mangeoire en porcelaine céladon, la coupe à eau en porcelaine blanche ainsi que les deux

boules en fer toutes luisantes ? Ces boules roulaient avec fracas dans les mains du vieillard, on aurait dit deux bêtes vivantes. Au nom de quoi ? Nous ne sommes liés par rien, il n'a aucune obligation envers moi, au nom de quoi devrait-il te gratifier comme ça de tous ces trésors qui lui appartiennent ? Au nom de quoi te sourit-il ? Je me posais toutes sortes de questions, je savais ce qui m'attendait : soit un complot, soit un piège.

Je dis sur un ton résolu et catégorique que je ne voulais rien, rien du tout. « Allez le vendre au marché aux oiseaux. J'y ai flâné une fois, il y a beaucoup de choix, surtout des grives bruyantes bien sûr, mais aussi des perroquets et, en plus petit nombre, des hiboux. » « Les chouettes sont des oiseaux de bon augure, mais on leur a fait une mauvaise réputation », répondit le vieillard sur un ton lugubre.

Sur la route le flot des voitures haut de gamme filait à vive allure ; c'était une grande rivière turbulente qui se ruait droit devant. Le flux qui avançait d'est en ouest se retrouva bloqué sur la célèbre route de l'Institut.

Il me sembla deviner le cours secret des pensées qui affluaient dans l'esprit du vieillard ; à entendre les cris douloureux de l'oiseau dans la cage accrochée à la branche au-dessus de sa tête je me sentis mollir de façon anormale, je pris la parole : « Grand-père, que puis-je faire pour vous ? Dites-le-moi franchement, et si je peux… »

Il secoua la tête en signe de dénégation et dit : « Je dois rentrer ! »

Par la suite, le vieil homme continua de suspendre sous l'arbre sa grive aux nerfs détraqués tandis que les boules de fer luisantes continuaient de rouler avec fracas dans ses paumes. Quand il m'apercevait, son regard était toujours empli de tristesse, je ne savais s'il était chagrin pour moi, pour lui-même ou bien pour l'oiseau dans sa cage.

Or, en cet après-midi où cette femme moderne, déconcertante, m'avait gratifié de deux gifles, en ce jour de printemps assez long, au sortir du bureau, alors que le soleil était encore à hauteur d'une perche de bambou, que les amarantes bordaient, on aurait dit du sang, la petite rue étroite et propre et que je volais littéralement en direction du nord pour aller regarder la grive peu commune, une libellule rouge se posa sur une feuille d'amarante tombée à terre.

Je crus d'abord que c'était un pétale de fleur mais, à mieux y regarder, je constatai qu'il s'agissait d'une libellule. Je m'accroupis lentement, tendis la main tout aussi lentement et, lentement toujours, déployai mon pouce contre mon index replié, pour former comme une pince. La libellule avait de grands yeux vitreux, les globes roulaient maladroitement, quant aux ailes, on aurait dit de la gaze avec des taches symétriques. Vite, je la saisis par l'abdomen, elle se courba et me mordilla le doigt ; je sentis sa bouche toute molle, la morsure me démangeait terriblement, ce n'était pas douloureux du tout, c'était même plutôt agréable.

La grive à gorge rousse m'attendait depuis longtemps. Debout devant elle, à écouter son chant sonore, je savais tout d'elle : son passé, ses souffrances et ses espoirs présents. Par les barreaux de la cage, je lui offris la libellule à manger, elle me dit qu'elle n'en voulait pas, je dus alors reprendre la bestiole et laisser cette dernière continuer à me mordiller le doigt.

Je finis par apprendre que le vieil homme était de mon pays, qu'il était venu travailler en ville avant la Libération et que, à présent retraité, il avait la nostalgie du pays et qu'il ne souhaitait pas être enterré à l'étroit sur la petite colline à l'ouest de cette ville mais bien dans la vaste plaine touchant l'horizon, au canton nord-est de Gaomi. Le vieil homme me dit que quelques dizaines d'années auparavant, après l'invasion des grands criquets migrateurs, le vert avait disparu de toute la campagne, les gens mangeaient les cadavres humains, il avait erré jusqu'à rejoindre la ville et n'était jamais retourné au pays.

J'étais ému aux larmes de retrouver ce compatriote, nous avons bavardé un moment, mais déjà le soir tombait, les amarantes brûlaient comme des flammes, les yeux de la grive étaient deux étincelles brillantes. Sur le banc dans le bosquet le professeur, de ses doigts pâles, lissait les cheveux blonds lâchés sur les épaules de l'étudiante. Ils étaient calmes et heureux, ne gênaient pas plus la circulation qu'ils ne présentaient un danger pour la vie d'autrui, j'eus soudain le sentiment qu'il me fallait leur souhaiter tout le bonheur possible. Le soleil déclinant à l'ouest illuminait un grand pan de somptueux nuages du soir ; au-dessus de nos têtes, le ciel était chaotique, d'une couleur semblable à celle des scories devant une forge ; sur la route, bicyclettes et voitures par milliers

brillaient sous les feux du couchant, les réverbères suspendus sous les toutes jeunes feuilles de peuplier attendaient d’être mis sous tension. Depuis l’instauration de l’heure d’été, j’ai toujours le sentiment d’avoir l’esprit à l’envers, donc que la grive chante toute la nuit n’était probablement pas quelque chose d’anormal. Les cheveux du professeur assis sur le banc étincelaient comme les ailes d’un insecte. La grive chantait, faisant frissonner les plumes de son cou, peut-être prononçait-elle des invectives, elle était toute rouge, brûlante dans les lumières du couchant, je ne saurai nier qu’elle était pareille à un morceau d’acier chauffé. Au bout du nez du vieillard s’attardait une touche de lumière rougeoyante. Il décrocha de l’arbre la cage, me dit : « Mon jeune compatriote, à demain ! » Il recouvrit la cage avec le tissu noir, la grive, nerveuse, se cognait aux barreaux avec bruit, dans l’obscurité elle sifflait sur un registre aigu, faisant traîner les sons qui traversaient les ténèbres ; à leur écoute je ressentis un profond désespoir, je savais qu’il me fallait rentrer à la maison. Les vieillards qui promenaient leurs oiseaux sous les arbres proches avançaient en se dandinant, cahin-caha, sur le chemin de leur logis, secouant leur cage qui finissait par se balancer avec une grande amplitude. J’avais demandé au vieil homme pourquoi il fallait balancer ainsi la cage, n’était-il pas à craindre que l’oiseau n’en eût le mal de mer ? La réponse avait été que, bien au contraire, c’était l’absence de balancement qui pouvait l’indisposer. Un oiseau en fait se pose sur une branche, quand le vent souffle, la branche se balance et l’oiseau avec. Le rythme impulsé à la cage permettait à l’oiseau de fermer les yeux dans le noir et de penser au pays natal.

Debout sous l’arbre, je suivis du regard la cage jusqu’à ce qu’elle tourne dans une petite ruelle. Le crépuscule allait s’assombrissant, les arbres projetaient sur le sol leur ombre noire, les bancs du petit bosquet étaient tous occupés, c’était l’heure obscure, troublante ; sous les arbres on entendait des bruits de baisers, on aurait dit les clapotements des becs d’un troupeau de canards cherchant dans l’eau sale escargots et vers de vase. Je ramassai une pierre, l’élevai dans l’intention de la jeter dans cette eau trouble…

Jusqu'à présent, il m'était arrivé en deux occasions de lancer des pierres, or, chaque fois, cela avait mal tourné. Mon premier coup était destiné justement à une troupe de canards qui cherchaient pitance, leurs becs clapotaient dans l'eau sale, je déteste ces bruits. J'avais ramassé une pierre qui avait fait mouche sur la tête d'une cane, elle avait battu des ailes à la surface de l'eau, faisant jaillir des gerbes d'écume sale, tandis que le volatile qui n'était pas blessé picorait follement sa compagne. Les plumes blanches tombaient pêle-mêle, la cane morte flottait à la surface de l'eau, celle qui était vivante continuait de chercher pitance en longeant le fossé d'irrigation ; parmi les herbes aquatiques languides, des vagues d'eau chargée de paquets de boue déferlaient, les clap, clap immondes du bec dans l'eau soulevaient des remugles pestilentiels. Après avoir touché la cane à la tête avec ce jet de pierre, j'aurais dû déguerpir au plus vite, eh bien non, j'étais resté planté là comme un idiot, à regarder la bête morte, si pathétique. L'eau du fossé s'était apaisée peu à peu, on pouvait distinguer le fond et, sur la vase, les empreintes des pattes des grenouilles. Un crapaud mort avait coulé, le ventre tourné vers le ciel, une loche jaune abricot se faufilait dans le limon en se tortillant. Les deux pattes de la cane, l'une courte, l'autre longue, pareilles à des avirons abandonnés, penchaient dans l'eau. L'eau du canal reflétait mon visage gros comme la paume d'une main, hâlé, qui n'avait pas été lavé depuis des années ; j'avais neuf ans. Quand la propriétaire des canes, la neuvième grand-tante, s'en vint sur le bord du fossé pour les ramener afin qu'elles pondent à la maison, elle m'aperçut en même temps que la cane morte ; j'ai gardé un souvenir intact de cette scène…

Son corps grand et maigre s'est penché au-dessus de l'eau, comme si elle allait repêcher entre ses dents la bête morte, j'ai vu alors son cou, grêle, un cou de grue. Le petit chignon qu'elle portait derrière la tête ressemblait à une bouse de vache séchée. Elle n'avait pas de fesses, lorsqu'elle se penchait les gros os de ses hanches saillaient, pointés vers le haut. Un cri à vous donner des palpitations est sorti de sa poitrine, faisant courir des ondulations à la surface de l'eau calme. Déjà elle sautait dans le fossé, elle faisait de si grandes enjambées qu'en une seule elle s'est retrouvée au beau milieu ; quand elle déplaçait ses jambes d'échalas, son corps restait à angle droit, on aurait dit qu'elle était découpée dans

du carton… quand plus tard je sus lire, je me dis qu'elle faisait plutôt penser à la marionnette de Pinocchio. Elle a soulevé la cane tout en se lamentant. Elle n'aurait jamais dû s'attarder ainsi dans le fossé, la vase y était si meuble, si profonde, et ses pieds à elle si petits, si pointus ; toute à pleurer la mort de sa cane, elle ne sentait pas qu'ils s'enfonçaient à toute vitesse. Je ne pouvais les voir, quand elle avait sauté elle avait troublé l'eau. Je la regardais rapetisser, l'eau déjà mouillait son pantalon bouffant à peu près au niveau du postérieur. Alors qu'elle pensait se détourner et bondir sur le bord, la vase la retenait déjà. Elle n'en oubliait pas pour autant la cane morte, et injuriait la graine d'engeance qui l'avait tuée. Elle comptait certainement aller vaille que vaille de l'autre côté du fossé ; comme elle essayait de faire un pas, j'entendis ses hanches craquer à deux reprises. Elle jeta la cane et se mit à brailler.

C'est alors qu'elle repensa à ma présence sur la berge, elle fit un effort pour tourner le cou, pencha son visage chevalin puis, m'appelant par mon nom de lait, elle me demanda d'aller au plus vite chercher du secours au village.

Je la regardais avec indifférence, allais-je ou non, en fin de compte, chercher quelqu'un pour la sortir de là. Une fois qu'elle serait tirée d'affaire, elle oublierait la peine endurée pendant qu'elle s'enfonçait dans la vase pour ne plus penser qu'à celle causée par la mort de la cane ; le mérite acquis pour avoir cherché du secours serait bel et bien oublié et elle ne me pardonnerait pas d'avoir fauté en tuant sa cane. Je me dirigeai tout de même sans me presser vers le village, tout en marchant je me disais que ce ne serait pas plus mal si cette vieille sorcière mourait enlisée.

J'allai trouver son mari, il était déjà imbibé d'eau-de-vie de sorgho à en avoir la langue pâteuse. Je l'informai de la chute de la neuvième grand-tante dans le fossé, il leva au ciel ses yeux injectés de sang, sirota une gorgée d'alcool et dit : « Bien fait ! » Je l'informai qu'elle était sur le point de s'enliser, il aspira une autre gorgée et dit : « Parfait ! » Je repris : « Mais elle va se noyer sous peu ! Si vous n'y allez pas, eh bien moi je m'en lave les mains ! » Il siffla le reste d'alcool de la bouteille, jeta cette dernière, extirpa une fourche d'une meule où elle était plantée, me suivit tout en traînant l'outil derrière lui. Il avançait en titubant, il était à craindre qu'il ne tombât à tout moment, mais non, il savait

garder son équilibre dans le mouvement et avançait de déséquilibre en déséquilibre.

De très loin on pouvait entendre la Neuvième brailler comme un beau diable. Quand nous sommes arrivés au bord du fossé, l'eau lui arrivait déjà à hauteur du ventre, ses deux mains battaient la surface avec fébrilité ; elle mettait dans ce geste toute l'énergie du désespoir, on aurait dit les palmes d'un canard. Les remugles montant de la vase ainsi remuée vous empêchaient de respirer.

Quand elle entendit le bruit de nos pas, elle tourna la tête. À la vue de son mari, ses yeux brillèrent de lueurs vertes mauvaises, comme ceux d'un chat devenu fou acculé par un chien méchant à un coin de mur.

Le neuvième grand-oncle à rester immobile aurait risqué de perdre l'équilibre, il avançait donc sur le bord, puis reculait, un sourire innocent, pareil à celui d'un enfant, au coin des lèvres ; ses yeux, qui faisaient penser à des cerises, étaient plissés, la lueur rouge qu'ils diffusaient était pleine d'affection et de douceur.

« S'pèce de poivrot, t'es increvable, hein ! » lui lança, rageuse, sa femme du beau milieu de l'eau.

Ce dernier en entendant ces injures dit avec un sourire rusé : « Si t'es encore capable de me gueuler dessus, je me demande bien pourquoi je te tirerais de là… Autant repêcher la cane morte pour accompagner mon alcool. » La bête avait déjà flotté jusqu'au bord du fossé, il l'accrocha avec la fourche, la tenant par le cou, et traînant derrière lui son outil il tourna les talons et repartit.

La Neuvième battait l'eau de ses mains tout en demandant grâce sans répit.

Il se retourna et lui lança : « Dis-moi : “Chéri !” »

Et elle de crier alors sans hésiter : « chéri ! chéri ! Ô chéri ! »

Il se rendit tout au bord, de ses deux mains éleva bien haut la fourche tranchante, prêt à lui en asséner un coup sur la tête. La Neuvième poussa un cri d'effroi et, de toutes ses forces, inclina son corps dans l'eau. Tout en titubant, il riait aux éclats, on aurait dit un vieux matou jouant avec une souris. Les dents en métal de l'outil dessinaient toutes sortes d'arabesques au-dessus de la tête de la femme, tandis que cette dernière penchait la partie supérieure de son corps tantôt à gauche, tantôt à droite, en avant ou en arrière, remuant l'eau avec bruit. Puis, à

bout de souffle, elle cessa de se contorsionner, comme son cou avait été tordu tout ce temps-là, on avait l'impression que sa tête ne pouvait plus revenir à sa place. L'eau sale lui arrivait déjà jusque sous la poitrine, son visage était tout violacé, ses cheveux dégoulinaient. Soudain elle éclata en sanglots, pleurs mêlés d'imprécations : « Vieux Neuvième, ah Vieux Neuvième, espèce de bâtard au cœur mauvais ! Moi qui te parle, j'en ai marre de la vie, allez, achève-moi avec ta fourche… »

Dès qu'il l'avait entendue pleurer, le neuvième grand-oncle s'était empressé de la calmer : « C'est bon, c'est bon, pleure pas, attrape le crochet, je vas te tirer de là. »

La Neuvième, d'une main, saisit une des dents de l'outil, renversa son corps sur le côté, et tandis que les sanglots continuaient de monter dans sa gorge, elle attendit tout bonnement que son mari la hisse sur le bord.

Ce dernier cracha dans ses paumes à deux reprises, empoigna le manche en bois de la fourche et tira de toutes ses forces en arrière. Le corps de la Neuvième s'éleva un tout petit peu, elle proféra un « Aïe ! », mais dès que le neuvième grand-oncle relâcha son effort, elle s'enfonça de nouveau, l'eau et la boue firent force glouglous.

J'aidai le neuvième grand-oncle à tirer sa femme de la vase. On aurait dit une grosse carotte fourchue. L'eau du fossé gargouillait, la vase se refermait, rebouchait l'espace laissé vide par son corps, nous fûmes assaillis par des remugles singuliers venus du fossé et je suis sûr que personne d'autre que nous trois, en Chine, n'a jamais senti une telle pestilence.

Nous la hissâmes jusque sur la berge herbue, la lumière étincelait, illuminant la prairie, c'était par un matin de plein été, dans les marais stagnait une eau couleur de rouille sur laquelle flottaient des taches d'huile grosses comme des pièces de monnaie ; les bestioles enterrées profondément sous la surface du sol avançaient dans leur état de putréfaction tandis que les brins d'herbe se couvraient encore plus d'un fin duvet blanc ; la Neuvième, allongée sur la prairie verte, avait l'air d'une grosse loche tombée en léthargie.

Elle se tortilla, mit ses pieds en flexion, déplaça ses bras vers l'arrière, son dos s'arqua, on aurait dit une chenille arpenteuse. Le neuvième grand-oncle la

souleva en la prenant sous les bras, son cou penchait comme s'il était brisé, sa tête semblait très lourde. Il la soutint plus fermement, peu à peu elle revint à elle, son cou se fit plus rigide, ses yeux reprirent de l'éclat, mais elle, tel un serpent gelé, ne méritait aucune pitié. En effet, comme elle récupérait un peu d'énergie, elle mordit férocement son mari au bras. Il se dégagea avec effort et un morceau de chair et de peau resta dans la bouche de sa femme. Tout en mâchouillant sa prise, cette dernière se lança à sa poursuite. Pieds nus, elle courait dans l'herbe mouillée, ses talons martelaient le sol comme auraient fait des pilons à ail, y laissant des creux ronds et lisses.

Je les suivais, tirant de la main gauche la fourche, de l'autre la cane morte.

Le premier de mes jets de pierre a donné la matière du long récit relaté ci-dessus, le second jet avait été dirigé contre la vitre d'une fenêtre, ce qui m'avait valu de la part du maître quelques coups de poing et de pied. J'en suis donc au troisième. Je tenais en main la lourde pierre humide, une fois de plus je pesais le pour et le contre, allais-je la lancer ou non ? Les smacks des baisers me tourmentaient cruellement, la lumière des réverbères était faible et lascive ; si je lançais la pierre, et si elle tombait pile sur la belle tête du professeur ou de l'étudiante, quelles en seraient les conséquences ? Tu t'en tirerais à coup sûr avec une sévère correction et serais conduit au bureau de la sécurité publique, les policiers commenceraient par te faire goûter de la matraque électrique, puis te diraient de rentrer chez toi chercher de l'argent pour les soins à prodiguer au professeur ou à l'étudiante ; s'ils pouvaient guérir, ce serait une chance, sinon, s'il leur restait des séquelles, alors, de ta vie, tu ne connaîtrais plus la paix. En pensant à la gravité des conséquences, mes doigts se relâchèrent un peu, la pierre n'attendait que cela pour tomber à terre. Mais les amoureux déchaînés semblaient des acteurs, tandis que je tenais le rôle du spectateur. Dans le ciel les nuages noirs roulaient, un brouillard dense enveloppait les réverbères, leur lumière jaune ne filtrait plus, l'ombre des arbres se faisait plus sombre, la grive en cet instant devait s'égosiller chez le vieil homme. Je baissai soudain la tête, me rendis compte que ma main droite serrait une pierre tandis que la gauche tenait une libellule. Sur le banc le professeur et l'étudiante remuaient, elle émit

des pleurs désespérés, le professeur haletait, il marmonnait quelque chose, le souffle court, avec impatience. Je serrai de nouveau ma main sur la pierre, élevai le bras, mon poignet était ankylosé et courbatu… la femme vêtue d'une robe noire, telle une énorme chauve-souris, sortit en volant de derrière l'arbre… peut-être s'était-elle envolée de l'arbre même ; alors que son parfum prégnant agressait mes narines, ma joue gauche reçut d'elle une gifle. La pierre tomba et atterrit sur mon pied. Je bondis comme un singe, sautillai sans bruit.

Je poursuivis la femme, tenant la joue qui me cuisait, l'autre main toujours serrée sur la libellule. La femme avançait rapidement le long de la petite rue pavée de dalles octogonales en ciment, bordée d'amarantes en pleine floraison ; elle remuait avec grâce et légèreté ses deux fesses expressives que l'on devinait sous la robe en crêpe noir. À ce moment-là, les nuages sombres avaient roulé jusqu'à l'horizon, une douce brise s'était soudain levée, éclaircissant la brume, la brillance du clair de lune illuminait le ciel, sa douce lumière dorée éclairait le sol, je vis distinctement ses jambes sveltes et fermes prises dans des bas de couleur chair ; ses sandales en cuir ivoire à hauts talons se mouvaient avec rapidité, martelant le sol en un rythme alerte, clac, clac. J'en oubliai d'un coup, et complètement, la frénésie qui s'était emparée des amoureux. J'entendis alors, plus lointain, et donc plus familier, le bruit merveilleux des sabots d'un cheval. Il s'agissait d'une petite pouliche noire qui galopait sur la voie pavée de dalles en pierre bleue devant le yamen, le siège de l'administration, à Gaomi. Ce bruit m'émouvait, me rendait inquiet, circonspect, sentiments qu'éprouve un père quand sa femme lui remet elle-même l'enfant qui vient de naître.

Tout en suivant la femme en noir, dans mon esprit je voyais l'adorable pouliche noire soulever ses petits sabots pourpres ; on aurait dit quatre boutons de rose prêts à éclore. Sa queue se déploya soudain comme la roue d'un paon. Elle galopait toute joyeuse, sur la voie pavée de dalles de pierre bleue irrégulières qui luisaient de lueurs d'un ravissant bleu-vert ; entre les dalles poussaient, minuscules mais vivaces, des fleurs blanches, bleu ciel, dorées. Sur les dalles, bruit des sabots, bruit qui m'entrait dans l'âme. De chaque côté de la route c'étaient des maisons lépreuses, entre les tuiles poussait de l'herbe, des nids d'hirondelle tout juste édifiés en boue blanche pendaient aux auvents, les

oiseaux au plumage luisant volaient sur l’arête des toits. Les murs sur la rue étaient bigarrés, parmi les touffes de mauvaises herbes un lézard brun dressait la tête, en alerte.

La pouliche verte galope devant le yamen du district de Gaomi, la voie pavée de dalles de pierre bleue, le soleil se lève, sur la voie pavée de dalles, le bruit des sabots…

La pouliche dorée galope devant le yamen du district de Gaomi, la voie pavée de dalles de pierre bleue, le crépuscule se fait plus dense, sur la voie pavée de dalles, le bruit des sabots…

La pouliche bleue galope devant le yamen du district de Gaomi, la voie pavée de dalles de pierre bleue, une lune glacée, de maigres étoiles, sur la voie pavée de dalles, le bruit des sabots…

« Pourquoi me suis-tu ? » Devant la porte de la Buvette Pacific, la femme en robe de crêpe noir s’est arrêtée et s’est retournée, cette question elle l’a posée tout bas, le ton était sévère, elle se dressait là avec solennité comme un pin dans le cimetière des martyrs.

Des fenêtres de l’établissement montait une musique fascinante, les lumières brillaient, se déversaient à l’extérieur. Je humais avidement l’odeur charnelle qui se dégageait de la robe de la femme et dis dans un chuchotement : « Et toi, pourquoi m’as-tu giflé ? »

Elle rit doucement ; sur ses dents immaculées, étonnamment alignées, brillait un joli reflet de porcelaine ; elle me demanda : « À l’instant ? J’ai frappé quelle joue ?

– Là », lui dis-je en montrant du doigt ma joue gauche.

Elle transféra dans sa main droite le sac en requin qu’elle tenait dans la gauche, leva le bras et me donna une gifle sur la joue droite. Je sentis la bague en or qu’elle portait au majeur ou à l’annulaire.

« Voilà qui est fait, dit-elle, comme ça, il n’y aura pas de jaloux, une de chaque côté. Va-t’en maintenant ! »

Elle se détourna et entra dans l’établissement, les lanières colorées en papier plastifié accrochées à la porte pour chasser les mouches furent soulevées par le souffle des ventilateurs électriques et voltigèrent fébrilement.

Je tâtai l'impact ou plutôt la marque laissée sur ma joue par la bague, je ressentais une tristesse sans égale et par moments aussi une immense colère, mais je n'en voulais pas à la femme mystérieuse. Elle avait pris place à une table près de la fenêtre, la table était recouverte d'une nappe plastifiée d'une blancheur immaculée, elle avait posé ses coudes dessus, ses mains sur ses joues, ses graciles auriculaires étaient appuyés sur l'arête de son nez, à la deuxième phalange du majeur un anneau doré scintillait effectivement, diffusant des lueurs grisantes. Un serveur qui présentait bien se dirigea vers elle et lui demanda ce qu'elle voulait. Ses mains ne bougèrent pas, ses lèvres qui saillaient sous la pression du bord extérieur des paumes remuèrent mollement. Le garçon se détourna et repartit. Ses lèvres étaient rouges, pulpeuses, comme elle cachait son visage et aplatissait son nez, elles étaient particulièrement mises en relief. Je sentis que j'allais probablement commettre un impair, car mes lèvres à moi, toutes desséchées, s'arrondirent instinctivement pour aller sucer ces lèvres rouges derrière la vitre ; ma bouche faisait penser au groin d'un porcelet affamé cherchant les mamelles maternelles. Je constatai à ma grande stupéfaction l'existence en moi d'un penchant à la dépravation, et découvris combien était fragile la « cuirasse » forgée par l'éducation morale que j'avais reçue. Cette femme, en me donnant gentiment deux gifles de sa douce paume, l'avait tout bonnement fait voler en éclats. J'avais envie de me laisser aller à ce penchant, et même de commettre une faute, de mordre à mort cette femme qui avec ces deux gifles avait tué en moi la nature humaine et réveillé la bête. Plutôt que de femme, il eût mieux valu parler de sirène. Le garçon s'avança vers sa table, un plateau à plat sur la main. Dans la bouteille d'eau gazeuse Pacific placée devant elle remontaient par grappes des bulles effervescentes, la paille blanche en plastique tremblotait dans la bouteille ; une part de gâteau à la crème était posée, impassible, sur une assiette en émail cloisonné placée devant elle ; sur le bord de l'assiette, il y avait une fourchette glacée, à quatre dents, en inox. Quand elle ôta ses mains de son visage, je vis qu'il était aussi pâle que le gâteau dans l'assiette, elle plaça la paille dans sa bouche, quand l'eau gazeuse coula dans sa gorge, deux larmes brillantes pareilles à de la colle liquide roulèrent du milieu de ses paupières, elle battit des cils pour faire tomber les larmes qui étaient restées

dessus, comme un poulain une fois gagné la rive, pour faire tomber de son corps l'eau de la rivière, secoue queue et crinière.

Je frissonnai, je me sentais très malheureux. Quelques gouttes d'urine glacée, telles des gouttes incontrôlées de pluie froide, coulèrent sur ma cuisse, l'atmosphère nocturne était brumeuse, la rosée fraîche pénétrait ma peau, j'avais les épaules et le dos contractés, mon cou ankylosé manquait de mobilité. Le bus s'arrêta avec force craquements sous le peuplier derrière moi, pas besoin de tourner la tête, je savais qu'une foule d'hommes et de femmes en jaillissait ; d'où venaient ces gens, où allaient-ils ? Allaient-ils défendre la vertu ou la ruiner ? Cette ville avait-elle besoin d'ériger l'adultère en crime ? Mon esprit tournait au ralenti, ce condisciple qui portait des lunettes dorées m'avait dit que dans la ville seules deux femmes n'avaient pas d'amant, une femme frigide, et l'ombre de cette femme. J'avais trouvé cela terrible et transcendant à la fois, des larmes brûlantes avaient mouillé mes joues.

Les passagers du bus s'étaient dispersés dans toutes les directions, ils s'étaient glissés derrière les tentures secrètes de la nuit pourpre, tout comme les poissons se faufilent dans la forêt aquatique à la densité nébuleuse. Quelques-uns, des hommes et des femmes, entrèrent dans l'établissement, la femme en noir prit du gâteau avec la fourchette en inox et en mordit une petite bouchée, elle goûta du bout de la langue, elle avait dû trouver cela très bon car elle en prit résolument une grosse bouchée qu'elle avala sans presque l'avoir mâchée, cela lui faisait une bosse ronde dans son cou élancé, on aurait dit une pomme d'Adam. Elle rejeta la fourchette et le gâteau, attrapa son sac, écarta les lanières colorées en papier plastifié qui empêchaient les mouches d'entrer, sortit de l'établissement et, sans même me jeter un regard, traversa la rue. Elle marchait sur les zébrures du passage piéton, ses chaussures ivoire à hauts talons frappaient les flancs du zèbre avec un son mat. – Tout le monde te déteste ! Et pourquoi me déteste-t-on ? Parce que, à longueur de journée, tu passes cette bande avec l'enregistrement des cris de fauves si bien que notre enfant présente maintenant les symptômes d'un nystagmus. Je n'ai pas passé ce type d'enregistrement. Ces cris bizarres qui ne ressemblent à rien proviennent de chez la jeune fille du zoo. Écoute ! Ce sont les cris d'un zèbre et d'un onagre. T'aurais pas l'esprit dérangé

par hasard ? Tu parles pour toi ou pour moi ? Pour toi bien sûr. Tu sais qui est mon mari ? C'est qui ? David Xixikoff ! Ah, un étranger ? Il vient d'Afrique du Sud, du cap de Bonne-Espérance. Il s'appelle Zè prénom Bre, mammifère, famille des équidés, il mesure un mètre trente de haut, son pelage est beige avec des zébrures noires, il peut s'hybrider avec des juments et des ânesses pour donner naissance à une licorne, avec une corne sur la tête et qui adore manger des roses. C'est bon ! C'est bon ! Écoute, comme leurs cris sont mélodieux ! C'est ton mari qui crie ? C'est le zèbre et l'onagre. C'est le cri de la licorne. De quelle couleur, regarde bien, regarde vers là-bas ! Dans les marécages pourpres poussent des pavots vénéneux, leurs pétales sont humides à l'excès, on ne dirait pas les organes reproducteurs de la plante mais la peau des joues d'une beauté. Les moustiques pullulent, les herbes pourries et les feuilles de tussilage s'accumulent les unes sur les autres, tout comme la culture se sédimente ; la pouliche pourpre dans le marécage poursuit son périple pas à pas. Le zèbre ! Ses pattes élancées et son ventre plat sont maculés de boue pourpre. L'onagre ! – Un taxi surgit comme un bolide d'une ruelle sombre, les phares blancs éclairent distinctement une peau de banane collée aux zébras. La femme en robe de crêpe noir bondit dans le jet de lumière, la robe se retourne et dévoile, lui moulant les fesses, une culotte rouge vif pareille à un nuage du soir étincelant. Espèce de bâtard ! Une de ses cuisses, blanche comme neige, est levée haut, seule une danseuse pourrait lever la jambe aussi haut. Pendant un bref instant, ses quatre membres flottent en désordre à la suite de la robe, elle pousse un hennissement pareil à celui d'un zèbre, sa bouche grande ouverte et ses yeux écarquillés scintillent dans la lumière blanche avant de disparaître puis, tout de suite après, je vois de nouveau sa culotte rouge vif briller sous sa robe relevée, on dirait l'une des ailes postérieures d'un criquet à ailes rouges en plein vol, ces ailes dont les vibrations permettent à l'insecte de voler. Flap flap, bruit mat de chair touchée, écrasée, crissements de pneus frottant le sol, salve de moteur et, en même temps, une série d'images, elle a disparu.

Elle a disparu, de la même façon que la pouliche pourpre, elle a disparu avec elle. À cet instant-là, sur les hautes régions montagneuses d'Afrique, galopaient

des troupeaux de zèbres, dans les cours d'eau chauds d'Afrique se mouvaient des troupeaux d'hippopotames.

– Tu veux aller les voir ? Je t'y emmènerai, pas besoin de billets à l'entrée. Mon mari doit manger tous les jours cinquante kilos d'herbe. Ils sont tous bien gras. C'est moi qui les nourris avec soin. Comment peux-tu enregistrer leurs cris ? J'attache le micro à leur queue. – Le soleil couchant est aussi splendide que des fleurs rouges très vénéneuses, devant le yamen de Gaomi, la voie pavée de dalles de pierre bleue, sur la voie pavée de dalles le bruit des sabots, la pouliche pourpre soulevant ses petits sabots pareils aux seins d'une vierge galope sur la voie pavée de dalles, les nuages crépusculaires sont de sang, la pouliche est un nouveau-né. Plus tard je l'ai vue descendre au galop la rue pavée, puis la remonter de même, la voie de dalles de pierre bleue se montrait par intermittence entre les touffes de mauvaises herbes, elle menait aux trois cents et quelques hectares de marais reliés aux cours d'eau du district de Jiao, à l'extrémité sud du canton nord-est de Gaomi. Arrivée là, la voie semblait s'arrêter net, avec, au premier plan, des buissons bas d'un rouge sombre, puis des touffes, des pans entiers d'herbes sauvages exubérantes, entre elles stagnait de la boue rouge, qui ressemblait vraiment à la sauce de soja que la quatrième grand-tante faisait fermenter au printemps dans la jarre réservée à cet usage. – A… ! A… ! Atchoum ! On dirait que tu t'enrhumes. Que je m'enrhume ou non, en quoi ça te regarde ? Tu as mangé et n'as rien d'autre à faire, tu te réfugies dans ta chambre pour casser des noix, non vraiment ! Tu ressembles beaucoup à un zèbre, avec cette robe à rayures noires et blanches ! À un zèbre ? À la mention de cet animal, elle semble fascinée : c'est si loin, l'Afrique ! Mon mari un jour ou l'autre m'emmènera là-bas. Tu es décidée à partir en Afrique ? Oui. Aujourd'hui j'ai perdu une dent, à ton avis qu'est-ce que ça veut dire ? Combien un zèbre a-t-il de dents, le sais-tu ? – La pouliche pourpre hennit solennellement, sur les marais fleurissent des fleurs dévoreuses de moustiques et de mouches, elles dégagent ce parfum sensuel qui est l'apanage des belles femmes ; des herbacées pareilles à des arbres, de grandes nymphoïdes d'eau, aux grosses feuilles charnues couleur abricot, aux grappes d'inflorescences roses dont la forme rappelle celle des épis de blé. Des siècles auparavant, cette pouliche, la

pouliche sacrée, traversait l'ancêtre de ce marais, périple qui devait s'avérer difficile et des plus romantiques ; en ce temps-là, la lumière radieuse illuminait la pouliche, on aurait dit de l'or ou une fleur.

Impressions d'automne, dans les marais les désirs prolifèrent, sur l'autre rive, ce sont les hectares et les hectares de sorgho du canton nord-est de Gaomi, « ce rouge devenu vaste océan de sang[2] » ; à les contempler, on pourrait parler aussi de nuages rouges sur une moitié de ciel. La pouliche de toutes les couleurs, plissant ses yeux en kaléidoscopes, contemple le ciel cramoisi, les marais rouge sombre, le sorgho d'un rouge ardent sur l'autre rive, elle ouvre ses yeux limpides, d'un bleu profond. Elle avance en tâtant le terrain vers le marécage : une toute jeune fille, pantalon retroussé, veste à fleurs, poitrine généreuse et fesses rebondies, traverse prudemment la rivière à gué. Que c'est beau, comme je voudrais embrasser cette lumière rouge sur ta croupe dodue, à la naissance de la queue, de cette queue déployée qui semble un bouquet de fils d'or ; ces sabots délicats tels des seins de tendrons s'enfoncent dans la boue rouge, ah ! Laisse-moi t'embrasser ! – A… ! A… ! Atchoum ! Il faut faire une décoction de gingembre, chez moi j'ai du gingembre. Tu as vu un zèbre manger du gingembre ? C'est à mourir de rire ! – La pouliche hennit, elle s'avance dans le marécage, le méthane mature s'exhale du bourbier, pschitt, pschitt, les souffles de la mort sont si pesants !

Sur la voiture de police tourne un gyrophare rouge vif, à l'entendre, les animaux qui vivent dans cette ville en tremblent de peur. Des policiers sautent de la voiture, ils s'avancent, leur matraque électrique à la main, et la foule qui entourait le taxi se disperse mollement, je sens de loin l'odeur sucrée de sang frais émanant de la femme en robe noire, je recule de trois pas, tourne dans une petite ruelle et descend en chancelant dans le sous-sol de l'immeuble.

En allumant la lumière, je vois le journal inséré sous la porte ; selon mes habitudes, je commence ma lecture par la dernière page : Nouvelle propriété de l'ail : coller le verre – Il faut éduquer les jeunes travailleurs qui frappent autrui – Quel est l'avantage des coudes tournés vers l'intérieur ? – Des pêcheurs chevronnés chinois et étrangers rivalisent pour remporter une statue en or de

Jiang Taigong[3] – Une femme a évacué des diamants en urinant – Le canton nord-est de Gaomi connaît une invasion de criquets migrateurs !

> De notre correspondant Zou Yiming : Le canton nord-est de Gaomi, après une longue sécheresse, connaît une invasion de criquets migrateurs. Selon une estimation approximative, il y aurait cent cinquante à deux cents bestioles par mètre carré. L'auteur de l'article a vu de ses propres yeux des criquets brunâtres, gros comme des pois, grouiller sur les herbes sauvages et les cultures. Des personnes âgées averties ont dit qu'il s'agissait de nymphes de sauterelles rouges dont le développement est rapide, au bout de quarante jours elles sont capables de voler et, le moment venu, envahissent l'espace entre ciel et terre, le canton nord-est n'est pas le seul à être touché. On raconte qu'il y a cinquante ans il s'est déjà produit ici une telle catastrophe, les bestioles avaient même fait un sort à l'écorce des arbres, si bien qu'après leur passage les populations affamées se disputaient les corps de ceux qui étaient morts.

Avant-hier soir, après avoir reçu les deux gifles, puis songé à la pouliche des marécages, j'ai donc lu cet article sur l'invasion de criquets au canton nord-est, hier matin, empruntant la voie passant devant la Buvette Pacific, rue pavée de dalles octogonales irrégulières en ciment, j'ai couru jusqu'au petit bois où les vieillards promènent leurs oiseaux. Les amarantes rouge sang des deux côtés de la route portant des gouttes de rosée blanche, la culotte rouge vif de la femme en robe de crêpe noir et ses lèvres vermeilles, son sang rouge vif et le gyrophare rouge tournant à toute vitesse sur la voiture de police. Bruits de sabots sur la voie pavée de dalles de pierre. La grive folle m'a vu arriver de loin en courant, elle a remué son duvet pareil à du sang, ouvrant son bec éclatant, tordant sa langue pointue, elle a chanté pour moi. Je l'ai saluée à la hâte, alors j'ai tourné mon visage affolé vers celui du vieillard nimbé de rouge par le soleil levant, je lui ai

tendu le journal du soir où était publiée la nouvelle concernant les criquets alors même qu'il m'en tendait un exemplaire de son côté.

« Les sauterelles rouges ! dit-il, entre crainte et respect, comme s'il avait prononcé le nom d'un personnage important. Les sauterelles rouges ! »

Son regard était fuyant, comme si le fait d'avoir prononcé ces mots impliquait qu'il nourrissait quelque sinistre dessein. Je me souvins alors qu'il m'avait dit que, cinquante années plus tôt, après l'invasion des criquets, il avait quitté le pays natal et mené une vie vagabonde jusqu'en ville. Pour qu'il fût à ce point pris de panique, le spectacle de cette catastrophe avait certainement reparu intact devant ses yeux. Il se mit à me raconter ce qui s'était passé à l'époque, je me souvins alors, de façon absurde, de la libellule que j'avais tenue entre le pouce et l'index de la main droite jusqu'au sous-sol de l'immeuble de quinze étages. Après avoir lu la nouvelle concernant les criquets dans le journal du soir, je m'étais aperçu qu'elle était toujours coincée là, je l'avais posée, son long abdomen était tout écrasé, j'avais pris un couteau et coupé cet abdomen, elle avait remué ses ailes et, comme une balle, avait été projetée au plafond, où elle ne bougea plus.

J'en savais plus sur la grande invasion de criquets cinquante années plus tôt que ceux-là mêmes qui avaient lutté contre elle. Je crois en la science, mais j'ai une foi aveugle en l'existence des puissances surnaturelles ; j'accorde crédit aux annales historiques, mais d'un autre côté, je suis fasciné par les légendes. Comme l'après-midi à trois heures je devais prendre le train pour rentrer au plus vite au canton nord-est de Gaomi, je n'avais pas beaucoup de temps, je lui dis : « Grand-oncle, je rentre au pays cet après-midi, s'il y a quelque chose que je puisse faire pour vous ? » Il me répondit : « Si j'étais mort, tu aurais pu rapporter mes cendres, dommage, mais ce n'est pas encore le cas. » Je repris : « Je sais que vous êtes du canton nord-est, oui mais de quel village ? » « Du trou des Sables mouvants ! » « Oh là là, c'est au nord de la rivière, à cinq cents mètres de mon village ! Pourtant je n'ai jamais entendu parler de vous ! »

« C'est que cela remonte à cinquante ans, je n'y suis jamais retourné et tous les miens sont morts, j'avais quinze ans quand je suis parti à l'aventure, je me

rappelle vaguement qu'il y avait deux temples dans votre village, un temple Bala[4] et un autre consacré au général Liu Meng. »

« Au revoir, oncle ! »

Je pris ainsi congé de lui, j'étais pressé de me rendre au Centre de recherche sur les criquets de l'Institut d'agronomie. Le vieillard poursuivit : « En fait, que tu rentres ou non, c'est du pareil au même, ce sont des insectes divins, l'homme ne peut en venir à bout ; dans une quarantaine de jours, ils seront dans la ville, tu n'as pas besoin de courir jusque là-bas pour les voir. »

Au Centre de recherche, je fus reçu par la personne de service, je lui donnai les raisons de ma visite, elle me répondit que les chercheurs concernés étaient déjà partis la nuit même pour Gaomi : « Camarade, tu arrives trop tard ! »

J'en fus très heureux, tout ému. J'achetai un livre intitulé *Le Criquet migrateur* à la librairie de vulgarisation scientifique à l'entrée puis, tout en feuilletant les illustrations en couleur, j'entrai dans une épicerie et achetai quatre boîtes de biscuits au goût d'oignon pour mon fils, je les coinçai sous mes aisselles, tout en parcourant le livre, je traversai à la hâte sur les zébras. J'entendis des crissements de freins, je levai la tête et vis une Jeep de l'armée qui touchait presque mes hanches, une tête jeune à l'air furieux sortit par la fenêtre, je fus traité de criquet bouseux, il me dit qu'il allait m'écrabouiller, moi, ce criquet bouseux, je fis oui avec la tête, m'inclinai, je me disais qu'un criquet est une sauterelle et vice versa, du coup, je repensai à l'étudiante qui se battait la nuit dernière sur le banc vert avec le professeur aux cheveux argentés. L'an passé, au printemps, par un jour radieux, elle avait mis un chemisier à manches courtes, la peau de ses bras était fine et lisse, deux cicatrices de vaccin antivariolique, telles des écailles de carpe rouge, étaient incrustées dans ce bras aussi délicat qu'un lotus. Elle avait les cheveux d'un blond doré. À cette époque-là, le professeur faisait un cours sur « la famille monogame, le modèle de famille le plus rationnel et le plus moral ». À l'époque, le professeur faisait encore très jeune, son corps trapu supportait une tête aux cheveux noirs clairsemés, il avait de grands yeux brillants comme des étoiles et des dents bien blanches, il était élégant, parlait comme un livre. L'étudiante était assise au centre du premier rang, si proche de lui que si le professeur avait mangé de l'ail il lui aurait soufflé

l’odeur au visage. Elle lui faisait de l’œil. Les élèves bâillaient tous à en pleurer, certains grimaçaient. Elle redressa langoureusement les reins, éleva les bras, les étira vers l’arrière, ses joues colorées roulaient comme des azeroles, les poils noirs de ses aisselles venaient d’être rasés, l’effet était le même que celui de la bouche aux reflets bleutés du professeur. Tandis qu’elle s’étirait, les bouts de ses seins, telles deux gueules de fusil noires, étaient pointés sur les yeux de l’enseignant. Ce dernier, le lendemain, amena son fils à l’école, l’enfant avait une tête énorme sur un corps malingre. Un étudiant dit qu’il avait l’air d’une « sauterelle des montagnes ». Sur le moment, je me suis demandé comment un enfant aussi remarquable pouvait être comparé à une sauterelle. Après avoir feuilleté le livre sur le criquet migrateur, je ne pus que louer la justesse et le côté imagé de la comparaison. Le garçon ressemblait effectivement à une sauterelle, à une sauterelle à la phase de la nymphe, avec sa grosse tête et son petit corps, son regard fixe, sa bouche crachant de l’eau verte. Hitler ne ressemblait-il pas lui aussi à une sauterelle sautant de-ci de-là ? Sauterelle rouge, sauterelle verte, nombreuses on les appelle locustes ou criquets, criquets rouges, criquets zébrés, criquets migrateurs d’Asie orientale, criquets pèlerins d’Afrique… – Tu veux toujours me parler de ton zèbre ! Ton corps entier exhale une odeur aigrelette de crottin de cheval. N’est-ce pas odorant ? Elle cligne terrifiée ses grands yeux étrangement noirs.

« Écarte-toi de là ! Putain t’es malade ou quoi ? » m’invectivait le chauffeur, hochant la tête, tête qui le faisait ressembler à une sauterelle ; je m’efforçai de repousser la pléthore de sauterelles de toutes les formes et de toutes les couleurs qui m’emplissait la tête ; telle une sauterelle privée de pattes, je fis un bond en arrière. La Jeep passa en rugissant. Je sentis une odeur fétide, je baissai la tête et aperçus, sur les zébras, une flaque de sang séché de couleur pourpre qui m’adressait un sourire grimaçant. Je repensai soudain à ce qui s’était passé la veille au soir, à cette femme mystérieuse, sensuelle, habillée de noir, lorsqu’elle avançait de sa démarche souple sur les zébras, sa robe s’était soulevée, la face externe de ses cuisses blanches brillait de l’éclat séduisant de la mort. Elle ressemblait à une sauterelle, ou à un criquet, à un criquet noir, agitant ses ailes postérieures roses, écrasée d’un splash ! J’étais vraiment désolé pour elle ; juste

après m’avoir administré ces deux gifles, elle avait été renversée et tuée. Non, je me disais qu’elle s’était peut-être suicidée ! Le policier m’avait demandé furieux : C’est ta femme ? Non, ce n’est pas ma femme. J’avais filé, tête baissée. Alors je m’étais souvenu que par une nuit où il tombait des trombes d’eau, je m’étais écroulé ivre mort sur la chaussée, il me semblait bien que c’était cette femme qui m’avait emmené chez elle, m’avait aidé à prendre un bain et qui m’avait fait partager son lit… Oui, c’était elle, sûr, et c’était parce que je l’avais oubliée qu’elle m’avait frappé. Peut-être était-ce dû au fait que, caché derrière l’arbre, j’écoutais le professeur et l’étudiante faire l’amour et qu’elle avait détesté ma conduite ignoble, si tel était le cas, je ne pouvais que dire : « Bien envoyé, oui, bien envoyé ! »

Je contournai la flaque de sang noir, en marchant sur les zébras je tremblais de peur, je trouvais que vivre dans cette ville présentait un danger de tous les instants, il y avait des sauterelles partout, et moi aussi j’en étais devenu une, il me fallait fuir au plus vite, aller à la gare, acheter un billet de train, s’il n’y avait pas de couchette prendre une place assise dure en quatrième classe, et même une place debout, je voulais rentrer au pays, rentrer pour voir les sauterelles. Dans le canton nord-est de Gaomi où la sécheresse sévissait depuis si longtemps, il y avait une invasion de criquets !

---

1. Deux personnages historiques, dont le patronyme était Liu, ayant, l’un sous les Song, l’autre sous les Yuan, lutté contre les criquets migrateurs, ont donné les bases de ce culte du Général féroce (*meng*), désigné par amalgame sous le nom collectif Liu Meng. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)
2. Autocitation du début du roman *Le Clan du sorgho rouge* (Seuil, 2014).
3. Jiang Ziya (XII[e] siècle avant notre ère), de la dynastie Zhou, fin stratège et économiste. Il vécu en ermite, passant le temps à pêcher. À ceux qui lui demandaient ce qu’il cherchait à prendre il répondait : « Un roi et ses vassaux. » Un jour, le roi Wen de Zhou vint le trouver et fit de lui un de ses ministres. Personnage principal de *L’Investiture des dieux*, roman historique et fantastique de l’époque Ming.
4. Temple où l’on honorait huit divinités protectrices des récoltes, avant qu’il ne soit dédié aux divinités exterminatrices des sauterelles.

II

Cinquante ans auparavant, le neuvième grand-oncle avait trente-six ans, son frère aîné, le quatrième grand-oncle, en avait quarante. Ce dernier était un médecin traditionnel, il a actuellement quatre-vingt-dix ans et est encore très vigoureux. Il est le seul habitant du village à avoir vu de ses propres yeux les sauterelles sortir de terre. On était le huitième jour du quatrième mois de l'ancien calendrier, le quatrième grand-oncle de bon matin se déplaça jusqu'au village des Deux districts pour rendre visite à un malade qui souffrait de coliques intestinales avec fièvre. Le Quatrième chevauchait sa célèbre petite ânesse grise, il portait une tunique ouatinée assez mince, un vieux pantalon en coton et une calotte à côtes surmontée d'un gland rouge, ses chevilles étaient entourées d'une petite bande large de quelques centimètres, il était chaussé de chaussures en toile à semelle renforcée. Il planta une douzaine d'aiguilles en argent dans le corps du malade, ce dernier avait une excroissance entre les sourcils d'où sortaient des poils. La famille offrit au médecin des nouilles et de l'alcool de sorgho, accompagnés de poires locales marinées, de trichiures grillés, de blanc de ciboule à la pâte de crevette. Après avoir bien bu et bien mangé, le Quatrième repartit sur son ânesse, le soleil tapait si fort qu'il en avait des vertiges et des éblouissements, le corps entier le démangeait. L'ânesse suivait la sente entre les champs, comme il n'avait pas plu depuis longtemps, la couche de poussière sur le chemin était épaisse et ses sabots s'y enfonçaient sur une bonne moitié. Le Quatrième s'en revenait de l'ouest des marécages et de leurs trois cents hectares et cheminait en direction du nord ; l'eau brillait, la vase rouge sombre était lisse en surface, des hérons y déambulaient sur leurs hautes pattes, le Quatrième

craignait qu'ils ne s'enfoncent. Les roseaux, les herbes desséchées de l'automne passé s'élevaient au-dessus des marais, formant autant de taches ou de pans d'un brun jaunâtre, le vert du renouveau poussait en dessous sur environ une quinzaine de centimètres, de petits oiseaux tout blancs volaient au-dessus de l'eau, on aurait dit des boules de duvet en mouvement.

C'est en posant culotte que le Quatrième vit les sauterelles sortir de terre. À cet instant-là, l'ânesse était arrêtée sur le bas-côté, immobile, il n'était pas encore midi, et pourtant l'air était torride, la terre noire asséchée était comme chauffée à blanc, herbes et cultures étaient moribondes. Le Quatrième entra dans un champ de blé qui bordait le chemin, les tiges étaient grêles, on aurait dit les cheveux d'un mort ; à la surface du sol s'étaient formées des croûtes de sel qui se brisaient dès qu'on marchait dessus, une odeur de brûlé montait par vagues de la terre. Personne à l'horizon, le Quatrième releva sa tunique, dénoua la ceinture de son pantalon et s'accroupit sur une levée de terre.

Le processus de défécation lui prenait un certain temps, cela tout le village le savait. Pour le Quatrième, poser culotte dans la campagne aride était un des grands plaisirs de l'existence et non une contrainte, et il s'y rendait toujours à dos d'ânesse. Il aimait aussi élever des oiseaux, pas des grives, mais des alouettes qui ne chantaient pas moins bien que les premières. La défécation était selon lui un processus de perfectionnement de soi. Il s'accroupissait, fermait les yeux, baissait légèrement la tête, écoutait le vent printanier souffler dans les barbes des blés, les vapeurs monter en bruissant de la terre. Il avait ses saisons pour accomplir ce rituel et cela mérite quelques explications. Ce vénérable vieillard était versé dans les théories sur le yin et le yang ainsi que sur les Cinq éléments, il connaissait parfaitement toutes les gradations du chaud et du froid. Le printemps, quand les souffles yang s'élèvent alors que les souffles yin retombent, quand le soleil est ardent mais pas au point de nuire à la texture de la peau, c'est le meilleur moment. L'été, la chaleur est étouffante et la surface du sol humide, mouches et moustiques vous harcèlent, l'air est figé, cela ne présente donc aucun intérêt pour la santé. En automne, le ciel est haut et l'air vif, le vent d'ouest souffle de-ci de-là, c'est également une bonne saison. Mais le canton nord-est jouxte au sud les marécages, il y a un fleuve au nord, des prés à

l'est, des zones basses à l'ouest, tout cela constitue un microclimat bien spécifique. À cette saison, il pleut souvent à verse pendant une décade et sans discontinuer ; les crues des cours d'eau sont terribles, marais, prairies, terres basses sont recouverts sur plus de trente centimètres par une immensité d'eau. Le Quatrième n'a d'autre choix que d'aller faire ses besoins dans les cabinets de la cour. En hiver le vent est glacial, coupant comme un couteau, l'eau se prend en glace immédiatement, il faudrait être vraiment idiot pour aller poser culotte dans la nature.

Au printemps, les alouettes tournoient haut dans le ciel, lançant leurs trilles, sifflements mélodieux, ludiques, qui vous émeuvent profondément. Si la lumière est belle et le temps favorable, ces trilles vous font penser à des amours cruelles. En écoutant les chants des oiseaux haut dans le ciel, dans l'esprit du Quatrième s'élevaient, denses, des marées rouges et des pluies blanches qui retombaient en une masse fluide, fleurs de lotus rouge vif ou blanches s'épanouissaient, bouches faisant fleurir un lotus d'or, vagues blanches immergeant la tête, silence et quiétude, parfum qui vous assaille, c'était comme voir le Bouddha… Chaque fois que le quatrième grand-oncle me décrivait les merveilleuses sensations qu'il éprouvait en posant culotte dans la nature, je pensais au yoga indien et à la méditation chan des éminents moines chinois. Car il suffit de savoir se mettre en symbiose avec toute chose dans l'univers, pour que la communion se fasse immédiatement, pour que tout devienne sacré, solennel, pour que toute activité, au-delà des apparences, donne accès aux cimes, en matière de religion ou de philosophie, à l'état de Bouddha.

Aussi quand le Quatrième était accroupi dans le champ de blé au printemps, en apparence pour poser culotte, en fait il ne se contentait pas de chier au sens propre du terme, il chiait de nobles pensées. La vitalité authentique du chaos originel circulait dans son corps, il avait les yeux vagues, regardait sans voir, il avait rejeté les apparences de toutes choses pour ne plus contempler que des énergies subtiles, d'un rouge sombre, pareilles à de la vase, qui fusionnaient entre ciel et terre. Deux grosses perdrix se pourchassaient en vol, effleurant les barbes jaunes des épis de blé courts sur tige, apathiques ; leurs ailes réduites semblaient ne pas pouvoir supporter leurs corps pesants. Elles volaient

maladroitement. Leurs plumes, dans les tons de marron, parsemées de taches blanches, étaient brillantes et fournies, deux doux halos de lumière rouge foncé les enveloppaient, formant l'image irréelle de l'idée d'un couple d'oiseaux en vol. L'air sec en mouvement résonnait de leurs lents battements d'ailes et de leurs cris. Dans les gloussements de la femelle on entendait les émois printaniers du désir… « Qu'il est long le chemin, frère aîné[1], je n'oublie pas mon frère aîné »… Avant de voir les sauterelles sortir de terre, après avoir entendu les sons de la parade nuptiale des perdrix, dans ce laps de temps figé, pareil à de la vase rouge, à quoi avait finalement pensé le Quatrième ? À cette jolie femme au village du trou des Sables mouvants (le village natal du vieillard à la grive dans la capitale), appuyée contre sa porte, non, ayant franchi le pas de la porte, appuyée contre le chambranle, mâchouillant un brin d'herbe ? Couleur des nymphoïdes d'eau écloses, telle est la carnation de son visage, ses yeux sont deux étoiles dans la claire nuit de printemps, brillant d'une clarté précieuse et langoureuse, ambiguë et libertine tout à la fois, a-t-il pensé à elle ? Selon les souvenirs du Quatrième à l'âge canonique qui était le sien, elle portait une éternelle veste rouge sombre teinte à l'indanthrène avec un grand pan passant devant la poitrine et boutonné sur le côté, peut-être en avait-elle cousu plusieurs de rechange à l'identique. Cela avait donné lieu chez lui à un réflexe conditionné : la vue d'un tel vêtement rouge sombre l'émoustillait. Pendant la Révolution culturelle était apposée sur un mur chez nous une image très répandue, la jeune femme représentée dessus portait ce type de vêtement rouge foncé, elle élevait haut un fanal rouge, ses yeux en amande étaient arrondis de colère, ce feu affleurait sur ses joues de pêche, son sein gauche… ou le droit, était proéminent. Le Quatrième, appuyé sur un bâton en bois de poivrier tout noueux, s'en vint chez nous boire le thé du soir, la lumière blafarde de la lampe à pétrole éclairait les murs d'un noir luisant, la pièce en était illuminée. Au-dehors, le vent d'automne se faisait mélancolique, le clair de lune inondait la terre, les chats en rut ou en chaleur en ce début d'automne lançaient leurs miaulements ininterrompus sur le toit aux tuiles faîtières en forme de selle, et quand ils se pourchassaient, bang, bang, leurs coussinets faisaient résonner le toit. Les bambous ne poussent pas au canton nord-est. Pourtant, le neuvième grand-oncle,

qui possédait des talents extraordinaires, avait apporté d'on ne sait où quelques racines de bambou et les avait plantées dans notre cour, au nord du puits, à l'ouest de l'estrade à jarres, à l'est du poulailler, au sud de la fenêtre. Le vent d'automne les faisait bruire. Les criquets à l'abdomen volumineux que je capturais dans le champ de soja poussaient leurs stridulations sur les feuilles, on pouvait apercevoir vaguement l'ombre sombre, ténue, des bambous sur le papier blanc de la fenêtre. Le quatrième grand-oncle aspirait une gorgée de thé, regardait fixement le mur, ses doigts tremblaient légèrement, ses lèvres remuaient, il fronçait le nez et plissait les yeux, avec l'expression douloureuse de celui qui va éternuer. Nous étions tous morts de peur, nous ne savions pas quel sortilège le tenait. Le Neuvième, qui était venu lui aussi boire le thé du soir, se leva, il pencha sa tête à la façon des coqs et examina avec attention l'aspect bizarre de son frère. Il passa derrière lui, laissa son regard suivre la direction de celui du Quatrième et comprit alors le fin mot de l'histoire. Il lui tapota l'arrière de la tête avec un petit rire et lui dit : « Mon frère, à ton âge, tu es vraiment incorrigible ! » Nous étions encore plus déconcertés, le Neuvième nous expliqua alors que son aîné, en voyant l'image sur le mur, avait repensé à la bonne amie de sa jeunesse, elle portait une veste semblable et elle était même sans doute un cran plus belle.

Le quatrième grand-oncle se moucha et dit avec aigreur : « Le Neuvième, t'es sans cœur ! Je ne sais pas ce qui me retient de te régler ton compte ! »

Ceux qui étaient au courant de l'affaire changèrent tout de suite de sujet de conversation.

Dans notre vaste clan l'atmosphère a toujours été détendue et harmonieuse, et ce fut même le cas pendant la brève période où les deux frères, à table, tenaient leurs baguettes d'une main et gardaient l'autre serrée sur un pistolet chargé. Sans nous soucier de l'âge vénérable des uns, nous plaisantions sur des histoires de cul sans que personne s'en offusque. Aussi quand le neuvième grand-oncle, en présence d'une foule de jeunes, ressuscitait les amourettes de son frère, ce dernier ne le prenait pas mal. Il lui lançait un regard hostile et féroce, puis après quelques paroles d'apaisement, il soupirait, déployait le grand mouchoir cousu au revers de son vêtement, essuyait les deux petites larmes qui

scintillaient, accrochées à ses cils blancs, et partait d'un rire triste, prolongé. Ce rire était extrêmement riche de sens ; sur le moment, je l'avais associé à la vase rouge des marais situés au sud du village et dont la profondeur restait insondable.

Le quatrième grand-oncle prit une gorgée de thé, reposa son bol, il s'appuya sur sa canne, manifestant le souhait de rentrer chez lui ; une cousine de mon âge, fille de mon dix-huitième oncle paternel, proposa de décrocher l'image du mur et de la lui donner, il pourrait ainsi la serrer contre lui en s'endormant. Aussitôt dit, aussitôt fait, elle se leva pour arracher l'image de son support. Qui aurait pensé que cette image avait été collée par ma mère avec de l'empois de patate douce cuite ; l'image tenait bon, ma cousine s'y reprit par trois fois, en vain, la quatrième fois, elle la déchira en deux au niveau de la poitrine. Et toute l'assemblée de rire dans un beau tumulte, ma cousine dit : « C'est raté, j'ai déchiré les seins, le quatrième grand-oncle ne pourra pas les téter ! » Et tous de se tordre de plus belle, ma septième tante paternelle en péta de rire, alors l'hilarité fut à son comble, le quatrième grand-oncle leva sa canne pour corriger ma cousine, la sixième tante dit : « Quatrième ancêtre, rentrez vite dormir, faites de beaux rêves, vous y prendrez votre Mauser pour faire le mur et aller voir des femmes, pas besoin d'avoir honte ! »

Je dois absolument donner quelques explications, et j'ai d'ailleurs tous les éléments pour le faire. J'entends prouver que les habitants du canton nord-est ont une alimentation grossière et que leurs selles sont abondantes et riches en fibres ; l'odeur qui s'en dégage est proche de celle du foin aussi, quand ils vont à la selle, ils peuvent en général éprouver une sensation de bien-être due au frottement sur leurs muqueuses… c'est une des raisons importantes pour lesquelles je ne peux pas oublier cet endroit. Après avoir déféqué, les gens là-bas ont sur le visage une expression de bonheur, celle d'avoir été soulagés de leur fatigue. À l'époque, après avoir posé culotte, nous trouvions la vie belle, c'était comme si une fleur s'était ouverte. Quand une de mes cousines, très rusée, voulait de l'argent de poche, elle choisissait toujours le moment où son père – mon huitième oncle – venait de déféquer, et elle obtenait ce qu'elle voulait. Il faut dire que le canton nord-est est un lieu unique, une terre aux particularités

bien affirmées, et que sur cette terre prolifère un clan dont les excrétions ne sentent pas mauvais. À vivre dans une ville où les remugles empoisonnent l'atmosphère, j'en suis venu peu à peu à connaître, expérience douloureuse, les souffrances de la défécation ; on pourrait parler d'un couteau raclant du bambou. Les citadins, hommes ou femmes, souffrent tous d'obstruction anale, tout comme s'engorge une canalisation d'eaux usées trop longtemps mal entretenue. Si j'ai la nostalgie des bruits de sabots sur la voie pavée de dalles, je rêve aussi d'un anus fort et lisse, et si j'ai la nostalgie d'excréments sans odeur, j'ai aussi celle de mon doux pays natal et, du coup, je comprends pourquoi le vieillard qui élève la grive veut que ses cendres soient rapportées au pays.

L'alimentation des habitants du canton nord-est il y a cinquante ans était encore plus grossière que celle de ceux d'aujourd'hui, les selles étaient formées, riches en fibre, comme la pulpe des courges luffa parvenues à maturité. C'est en fin de compte une époque qui soulève en vous aspirations et nostalgie. Les excréments qu'on pouvait voir constamment entre les levées de terre étaient comme des bananes importées avec leur label posées là à la file. Après avoir expulsé quelques bananes, le quatrième grand-oncle avança de quelques pas ; le parfum subtil des jeunes pousses chétives de blé envahissait ses narines ; au loin, proche de l'horizon où s'élevaient des vapeurs blanches, les perdrix voletaient toujours en couple, leurs gloussements étaient des plus aigus, ils vous plongeaient dans une profonde méditation. C'est à ce moment-là que le quatrième grand-oncle vit la scène étrange de la sortie de terre des sauterelles.

La petite ânesse grise était restée debout silencieuse, parfois elle ouvrait les yeux pour regarder à sa gauche le gland rouge sur la calotte de son maître, caché par la pointe des épis. À sa droite, elle apercevait les grands oiseaux blancs qui planaient en silence au-dessus des marais d'un rouge sombre.

C'est à ce moment-là que le Quatrième a vu les sauterelles sortir de terre. Cette scène, il nous l'a racontée au moins un millier de fois. Le sol noir entre les levées de terre était recouvert de croûtes de sel d'une blancheur éclatante. Soudain, devant lui, une croûte s'était soulevée lentement. Il avait cligné des yeux, la croûte continuait de se soulever tout aussi lentement. Au-dessus du niveau du sol, un amas rouge sombre formait une protubérance de la forme

d’une bouse de vache, la croûte qui avait été soulevée était posée dessus comme un chapeau de paille blanc. Très intrigué, le Quatrième avait l’impression d’une vision surnaturelle, de voir le Bouddha. Il connaissait à fond le *Compendium de materia medica*, il en savait long sur la faune et la flore, mais ignorait à quelle espèce pouvait appartenir ce qui sortait de terre. Il s’avança à croupetons, baissa la tête, regarda avec attention et constata que cette chose en forme de bouse de vache était constituée de millions de petites sauterelles rouge foncé de la taille de fourmis. À trois pas de distance, on pensait qu’il s’agissait d’une bouse de vache qui brillait d’un éclat étrange sous la lumière blanche du soleil ; en avançant d’un pas et en baissant la tête, on voyait alors des myriades de têtes grouiller en une masse indifférenciée. Il vit la masse s’étoffer lentement, comme s’ouvre une fleur d’épyphillum. Il en restait là les yeux ronds, la bouche bée, ne sachant que faire, empli de stupeur. Il découvrit que l’excitation provoquée par les merveilles du monde vous poussait à tourner la tête pour chercher quelqu’un avec qui parler de cette expérience, mais voilà, autour de lui ce n’étaient que des champs, personne en vue. Le chemin serpentait, l’horizon telle une rivière limpide dansait avec la sinuosité d’un serpent argenté. La lumière avait l’incandescence du feu. Dans le ciel il y avait des oiseaux, dans les marais des aigrettes, l’ânesse était comme fichée sur la route, tel un cadavre grisâtre momifié depuis des années. Malgré tout, le Quatrième poussa un rugissement :

« Les sauterelles ! »

À peine avait-il fini de prononcer ces mots que, patatras !, il entendit un bruit monter de la chose qu’il avait sous les yeux et qui s’étoffait en forme de chou-fleur, tandis que des myriades de sauterelles fusaient dans toutes les directions. On aurait dit qu’en une minute elles avaient acquis la capacité à sauter. Le Quatrième en avait reçu sur la tête, le visage, la veste, le pantalon, certaines sautaient, d’autres grimpaient, d’autres faisaient les deux en même temps ; son visage le démangeait, il éleva la paume pour se tapoter les joues, les bébés sauterelles étaient mous, tendres, ils s’écrasaient au contact, le visage du Quatrième en était tout gluant. Il mit sa paume devant ses yeux, elle était couverte de cadavres de sauterelles. Il sentit une odeur aigre, une pensée osée brilla dans son esprit, telle une étincelle ; peu après elle se présenta de nouveau.

Il allait se saisir de cette étincelle de génie qui devait lui permettre d'accomplir une œuvre grandiose. Mais ceci bien sûr devait se passer plus tard ; sur le moment, le Quatrième attacha son pantalon à la hâte et rejoignit la route au pas de course. Quand il traversa le champ de blé, il vit ici et là, entre les levées de terre, des amas de sauterelles ; partout saillaient de la croûte de sel liée à la terre noire ces amas pareils à des bouses de vache, à des champignons. Il y avait des explosions, alors les sauterelles jaillissaient en tous sens, elles grouillaient sur les tiges de blé rachitiques, sur les herbes sauvages noires et malingres. Ces petites créatures de couleur rouge sombre étaient en fait très jolies, le Quatrième observait attentivement une petite sauterelle restée sur l'ongle de son pouce, elle était si petite, pourtant si bien proportionnée, si complexe, seul le Ciel pouvait créer une telle chose. Le corps le démangeait, les sauterelles grimpaient sur sa peau, au début il se frottait le dos et les épaules, puis il finit tout bonnement par les ignorer. En entendant ses pas, l'ânesse ouvrit les yeux, balança sa queue, le Quatrième lui dit :

« Catastrophe ! Les sauterelles divines sont là ! »

Dans le fossé peu profond au bord de la route, un amas de ces bestioles, gros comme un bol, était en train de grossir, il allait éclater sous peu. Le Quatrième se mit à croupetons, étendit une de ses grosses mains et en attrapa résolument une poignée. Il dit qu'il avait eu la sensation d'empoigner le sein d'une femme, c'était charnu, cela vous démangeait tout en vous excitant, c'était lourd et pesait dans la main. Tenant sa poignée de sauterelles, il leva la tête pour regarder le soleil impitoyable, puis son regard se porta au loin vers les marécages rouges en train de fermenter, avant de revenir sur l'ânesse imperturbable. Ce regard était vague, sur la face frappée de stupeur du Quatrième, il y avait des dizaines de cadavres de sauterelles, autant de bestioles blessées et autant d'autres vivantes qui grouillaient. Elles se montrèrent par les fentes de ses doigts, leur tortillement se mua en une énergie qui fit enfler sa paume, il sentit son poignet courbatu, ankylosé, il réfléchit, ouvrit la main, un gros paquet de sauterelles tomba sur la route, quand il atteignit le sol il était intact, une seconde après il s'ouvrit soudain et les sauterelles se sauvèrent de tous côtés, l'ânesse fit un bond comme l'éclair, sa queue se tordit promptement, mais les petits insectes lui couvraient déjà les

pattes, celles de devant semblaient avoir été extirpées des marais, être enduites de vase rouge.

Le Quatrième s'en revint au village à dos d'ânesse, il avait déjà fait cinq kilomètres environ. Il était assis bien stable, la bête avançait avec la même nonchalance, les champs de blé passaient lentement le long du chemin, les sorghos l'effleuraient, les tiges pouvaient avoir quinze à vingt centimètres. Les feuilles étaient collées ensemble, noires, brillantes, couvertes de pucerons. Les tiges languides aspiraient de toutes leurs forces l'humidité qui restait dans la terre noire. Avec cette sécheresse qui se prolongeait, elles étaient moribondes. Sur le dos de son ânesse, le Quatrième passait devant des champs de blé ou de sorgho. Entre les champs résonnait de façon continue le bruit des explosions, partout les sauterelles sortaient de terre.

Sur le dos de son ânesse, le Quatrième réfléchissait encore et encore sur l'origine de ces sauterelles, elles étaient sorties de terre, aucune des légendes concernant les criquets ne mentionnait le fait. Il se rappela que cinquante ans auparavant son grand-père paternel, alors qu'il était dans la force de l'âge, avait vécu un tel épisode, mais il s'agissait de criquets migrateurs, ils étaient arrivés emplissant l'univers et étaient repartis de même. Il comprit alors que les insectes qui sortaient de terre étaient les descendants de ces criquets migrateurs qui s'étaient montrés cinquante ans auparavant.

---

1. Frère aîné, *gege* en chinois : imitation des gloussements de la perdrix pour dire les difficultés du voyage et la douleur de l'éloignement.

III

Où l’on repart du début : au pays, le lendemain au petit matin, dix à quinze minutes avant le lever du soleil. Je marche dans une friche.

Pendant ce bref laps de temps, je suis resté fidèle à ce mode de penser chaotique propre à ce grand clan anarchique qui est le mien et dont les selles sont inodores. J’ai repensé à cette rivalité d’autrefois pleine de jalousie, qui avait opposé le Quatrième et le Neuvième à propos de la femme en rouge. J’ai repensé aussi aux grives et aux zèbres de la capitale, et surtout à cette femme aux mille finesses au lit et qui m’avait gratifié de deux méchantes gifles.

Quand, au bord sud-est de la friche, le soleil a fait émerger sa frange rouge, mes jambes ont eu un rebond automatique. Les pensées vagabondes ont disparu, mon corps entier baignait dans la brillance de la lumière. Debout dans la friche du pays natal, je me suis senti en sécurité, tout autant que dans l’utérus maternel.

Notre clan possède une façon bien à lui d’exprimer ses sentiments, on a reproché à notre langue magnifique sa trivialité, son impureté, choquantes pour l’œil et pour l’oreille, ces accusations nous ont blessés. Mais que ce soit ceux dont l’anus est empli de corrosion qui viennent nous reprocher d’être sales, obscènes, nous qui encensons les excréments, ainsi que la jouissance que procure la défécation, voilà qui nous blesse davantage. Alors que nos excréments sont aussi beaux que des bananes d’importation estampillées, pourquoi ne pourrions-nous pas les glorifier ? Lorsque nous déféquons, nous pensons aux plus hautes formes de l’amour, nous voyons même dans cet acte un rite quasi religieux, alors pourquoi ne pourrions-nous pas le glorifier ?

Le soleil a surgi à moitié, lumière rouge et dorée, faisant étinceler les prés ; il vient tout juste de pointer, mais jette déjà des éclairs éblouissants. Ses rayons, tels d'énormes bras puissants, balaient la poussière ambiante, le ciel est clair à l'infini, sans le moindre petit nuage, on dirait une mer bleue ondulante.

Le canton du nord-est, qui souffre d'une sécheresse persistante, tremble sous ce ciel bleu.

Debout sur la friche, je foule aux pieds la terre noire desséchée, laissant la lumière interroger mes yeux.

Cette friche est celle où autrefois j'ai fait paître vaches et moutons, où j'ai laissé de si beaux excréments, or ce jour les herbes sauvages sont flétries, une pestilence irritante pour le nez monte du canal de drainage au loin ; tout près ce sont les remugles d'un tas de fumier humain, je suis désespéré. Alors que je regarde le tas, soudain me vient à l'esprit cette longue phrase inattendue, qui n'est pas le fruit de la réflexion : dans la vase rouge sont enfouis le passé, le présent et le futur de ce clan grandement bordélique du canton nord-est de Gaomi, clan dont les excréments ne sentent pas mauvais. Il s'agit de la sédimentation d'un patrimoine culturel unique, d'un mélange de sauterelles rouges, de réseaux fécaux, de cadavres d'animaux et de liquides sécrétés par les humains.

Quand, cinquante ans auparavant, le quatrième grand-oncle avait saisi une poignée de nymphes de sauterelles, il avait ressenti instinctivement de la crainte mais aussi de la révération pour ces insectes.

Cinquante ans plus tard, accroupi dans les solitudes de la friche du pays natal, alors que le soleil s'est déjà montré, énorme, blanc, faisant resplendir la végétation, j'observe avec soin les petites sauterelles rouge sombre tapies sur les tiges d'herbe. Je vois que dans leurs yeux pareils à des bris de verre brillent des lueurs farouches et mélancoliques ; les antennes ténues, symétriques, sur leur front s'agitent faiblement, comme pour taquiner les filaments de mes nerfs.

Mon rêve de voir les sauterelles rouges est exaucé, je me dis qu'elles sont en gros semblables à celles qu'avaient vues le quatrième grand-oncle et les siens, mais sans l'être complètement, tout comme le sont les excréments expulsés par les gens du pays comparés à ceux d'il y a cinquante ans.

Peu à peu le soleil devient plus petit, alors les antennes des sauterelles accroissent la fréquence de leur mouvement oscillatoire ; presque en même temps, les bestioles se mettent à grimper le long des tiges et, presque en même temps, elles sautent. Le pré silencieux, inerte sous la souffrance infligée par la sécheresse, s’anime soudain, sur chaque tige sautent des insectes à peine plus gros que des fourmis, les herbes sauvages vibrent également de vie ; des sons ténus, mais néanmoins intenses, roulent entre les touffes d’herbe à la surface de la terre, tout animal doté d’une sensibilité relativement développée doit certainement en ressentir des démangeaisons sur certaines parties de son corps.

Je regrette de ne pas avoir vu, comme cela avait été le cas pour le quatrième grand-oncle, la sortie merveilleuse des sauterelles hors de terre. Je suis persuadé que s’ils avaient pu entendre la description de la scène qu’il avait vue à l’époque, les chercheurs et le personnel du Centre de recherche sur les criquets migrateurs de l’Institut d’agronomie auraient éprouvé des regrets plus grands encore. Ils arrivent, portant chaussures d’agneau ou de vachette. Ils viennent de là où est le soleil. Ils arrivent vers moi, tournant le dos à l’astre, le soleil levant darde entre leurs jambes des faisceaux de rayons éblouissants, ils foulent la prairie comme s’ils foulaient ma poitrine. Je sens bien que ce sentiment que j’éprouve n’est pas sain du tout, mais c’est plus fort que moi. Ils vont en file, neuf personnes, trois femmes, jeunes, six hommes, parmi ces derniers quatre sont assez jeunes, les deux autres sont courbés sous le poids des ans. Les femmes portent toutes d’énormes lunettes aux verres à teinte variable. Les hommes eux aussi portent des lunettes, mais de formes et de couleurs différentes, ainsi que des chapeaux de toile blanche à bord souple. Au canton du nord-est, seuls les nouveau-nés portent de tels chapeaux, les villageois reniflent sans doute de mépris car même si, en apparence, ils les admirent, en leur for intérieur ils les méprisent profondément.

Les gens du Centre de recherche sur les criquets arborent sur la poitrine des appareils photo au cou grêle. Souvent, l’un d’entre eux se met à genoux pour prendre une photo, les petites bestioles telles des balles viennent frapper son corps et son appareil. Le visage des trois femmes est mangé par les grosses lunettes, on ne peut les différencier que par leur stature. Quand ils se rapprochent

de moi, je vois le vieux type qui porte des lunettes cerclées de métal argenté examiner avec soin, muni d’une loupe, une petite sauterelle qui se repose tapie sur une tige, peut-être a-t-elle pris froid.

Dans ce pré, j’éprouve un sentiment de fierté à occuper ainsi une position dominante, je m’avance au milieu d’eux avec assurance, mon coude à ce qu’il me semble heurte la taille d’une chercheuse, mais pas question pour moi de me retourner. Je me penche en avant, le derrière haut levé. Un des deux vieux est à croupetons au-dessous de mon visage, on dirait un cobra qui siffle prêt à attaquer. Je vois les veines bleues de sa main blanche et desséchée saillir terriblement, on pense à des lombrics ; la loupe bleutée est coincée serré entre le pouce et l’index, tout comme l’était avant-hier soir la queue de la libellule rouge entre mes doigts. Je vois encore que sur le dos de la main du vieux type poussent des marques rouges grosses comme des pois de soja et que son cou penché bas est couvert de rides sèches. La loupe scintille vraiment comme un bijou. Je penche encore plus bas la tête et aperçois soudain une énorme sauterelle.

C’est lui, le criquet migrateur d’Asie orientale, il en a toutes les caractéristiques, c’est bien lui, jacasse le vieux type. Il ne relève pas la tête, parfois les verres de ses lunettes vont presque se coller contre la loupe, d’autres fois ils s’en éloignent grandement. Sous le chapeau de soleil blanc à bord mou, se montrent des cheveux blancs, clairsemés et souples, on dirait des lambeaux de feutre, des gouttes de sueur pareilles à des bestioles charnues cheminent depuis la racine de ses cheveux, avant de rouler sur son cou à la peau desséchée, desquamée.

Quand il élève la loupe qu’il tient à la main, un criquet aussi gros qu’une hirondelle se montre à mes yeux. Ainsi agrandi, il en impose, l’image immense de cette petite bestiole me terrorise. Ses antennes de la taille de pailles de blé oscillent lentement, leur structure est des plus complexes, on dirait des fouets pourvus de nombreux segments ou de petits serpents à l’héraldique magnifique, avec pour dominante, en gros, le rouge sombre ; je dis bien « en gros », car de la base à leur extrémité, le rouge va s’atténuant jusqu’à laisser place tout en haut à une couleur laiteuse très sensuelle. Je regarde attentivement les antennes, leur

activité sensorielle est si affinée, montre une telle hyperesthésie que je pense à la queue d’un serpent, d’un lézard, d’un gecko, d’une salamandre ou de tout autre reptile à sang-froid. La partie la plus saillante de la tête en forme de marteau, ce sont les deux yeux, on dirait deux minuscules ruches. Je me souviens de la présentation toute spéciale qui en est faite dans l’ouvrage sur les criquets que j’ai lu la veille au soir. À présent dans ces yeux oblongs proéminents brillent deux raies d’un bleu sombre, non, il s’agit de lueurs jaune clair ; ces yeux éteints, immobiles, me fixent, je ressens de l’effroi. La bestiole possède deux « cuisses » puissantes et quatre petites pattes qui paraissent un peu trop longues. Son abdomen est divisé en un, deux, trois, quatre, cinq, oui c’est bien ça : cinq segments et plus encore, de plus en plus fins, le dernier bifurquant soudain au niveau de la queue.

C’est un mâle ou une femelle ? J’entends une phrase coupée en deux dégouliner de ma bouche, des borborygmes, cela ressemble si peu à ma voix.

Comment ça ? Tu n’arrives même pas à distinguer un criquet mâle d’un criquet femelle ? Le vieux type a parlé sur un ton où l’ironie le dispute au mépris, sans même relever la tête.

Je me dis que ce vieux type est tout bonnement un esprit incarné en humain, être capable de distinguer le sexe des criquets !

Professeur ! lance devant nous une chercheuse ès criquets, celle qui porte une robe rose et a des balafres blanches sur les jambes dues au frottement du chaume sec. Professeur ! On y va, c’est l’heure du petit déjeuner !

Ah ! Le vieux type est un professeur !

Le vieux type, non, je me dois de lui donner du professeur !, le professeur ès criquets se met debout péniblement, à contrecœur ; il a certainement des fourmillements dans les jambes d’être resté ainsi accroupi, c’est à coup sûr quelqu’un qui chie assis, il manque d’entraînement. Sa démarche en est heurtée, il avance tout de guingois. Quand il s’est relevé, il a lâché longuement un gros pet comme seuls peuvent en faire les vieillards à l’article de la mort. Cela m’a surpris au plus haut point : qui aurait pensé qu’un professeur aussi respectable pouvait péter ainsi ! Un amas de petites nymphes sautillent sur son pantalon, cet énorme flux d’air n’a pas pour autant chassé les menues bestioles de l’étoffe

proche de son anus, d’où l’on peut voir quelle force d’adhésion possède l’arolium de leurs pattes. Ce pet était aussi nauséabond que prolongé, j’en déduis qu’il ne fait pas partie de ces animaux supérieurs herbivores ; ces gens-là ne mangent pas d’herbe verte, ils n’éprouvent ni crainte ni respect pour les sauterelles, ils observent de toute leur hauteur la gent des prés et des marais.

Le professeur et sa chapelle, ces types qui ne sont pas des herbivores, avancent pendant un moment en direction de l’ouest en faisant tap, tap, à chaque pas, puis prennent vers le sud. Sur la prairie, au nord du marécage, sont dressées trois tentes de couleur crème, ils se dirigent droit sur elles. Si un soir de ces tentes sortaient des flammes ardentes, l’épaisse toile serait prise de secousses et de tremblements, la prairie serait teinte en rouge sang sous l’éclat de l’incendie, les criquets en masse voleraient dans le brasier tandis que les villageois, debout en bon ordre sur la digue en terre du fossé, ne bougeraient pas d’un pouce, chiquant des racines de chaume séchées ficelées ensemble, aspirant leur suc qui a un léger goût sucré, ils frotteraient le tartre déposé sur leurs dents tout en regardant les ombres humaines gigantesques danser avec légèreté dans l’éclat du feu et les vols de criquets se précipiter dans les flammes ardentes comme autant de lambeaux de nuages, jusqu’à ce que la pestilence des animaux supérieurs brûlés et la bonne odeur de grillé émise par la combustion des criquets assaillent leurs narines. Cet immense clan anarchique des herbivores adopterait une attitude d’indifférence, apparentée à de la superbe, à l’égard des flammes claires. Il existe, dans toute histoire d’un clan dont la source est lointaine et le cours interminable, des événements importants apparentés au mythe ; dans la mesure où ces événements ont une grande incidence sur le destin du clan, leur transmission ultérieure inévitablement tend à se parer de l’aura du mystère. Ainsi, de la même façon que le clan des Xue au canton nord-est de Gaomi considère les hirondelles comme des ennemies alors qu’il fétichise les mouches, notre immense clan des herbivores, au canton nord-est de Gaomi également, admire et craint les feux de prairie.

Sur la route me ramenant au village, je rencontre le neuvième grand-oncle que j’ai déjà mentionné plusieurs fois. Il a maintenant quatre-vingt-six ans et est toujours en bonne santé. Certes, une dizaine d’années auparavant, quand il avait

menacé de sa fourche à deux dents sa femme tombée dans la vase du fossé, il avait les yeux rouges et la démarche titubante, mais c'était sous l'effet de l'ivresse. Je ne l'ai pas revu depuis ce temps-là, il semble avoir pris en taille et maigri de façon tout aussi significative. Le dessus de ses lèvres est glabre. Il est plus beau qu'autrefois, n'a plus les yeux rouges, ses poumons ne sont plus encombrés, il ne souffre plus d'hémoptysie, des lueurs de la couleur vert émeraude de l'herbe fraîche inondent ses yeux. Autant que je m'en souvienne, il n'a jamais élevé d'oiseau en cage, alors que le quatrième grand-oncle, lui, ne manque pas d'élever chaque année une alouette. Mais on voit bien que les choses bougent, en effet, il arrive en face de moi, tenant à la main une cage à oiseau en bronze, couverte de rouille verte, on dirait un objet exhumé d'une fouille archéologique. À son approche, je me range sur le bas-côté et m'enquiers de ce qui l'amène ici : « Neuvième ancêtre, vous allez poser culotte dans les champs ? »

Il me regarde fixement de ses yeux scintillant d'une lumière verte, son nez un peu busqué se contracte, il ne répond pas pendant un bon moment avant de marmonner d'une voix très nasillarde :

« Petit bâtard ! Où t'étais parti ?

– Vagabonder en ville.

– Et là-bas t'en trouves de la paille donc ?

– Ben non.

– Non mais r'garde-moi un peu tes dents ! » dit-il en montrant les siennes, d'une blancheur éclatante, se moquant des miennes, sales et jaunes de ne pas avoir chiqué de chaume depuis bien des années.

Il sort de sa poche carrée deux paquets faits de racines d'herbe à paillotte bien alignées, me les tend en disant sur le ton compatissant, plein de bonté, que prennent les personnes âgées à l'égard des générations nouvelles : « Tiens, chique-moi ça, et en vitesse ! Faut pas recracher, faut avaler. »

De la pointe de sa langue cramoisie, il pousse vers l'extérieur de ses lèvres pour me le montrer le magma de chaume qu'il a mâchouillé ; quand il sort sa langue, sa paupière inférieure se fend, une lumière verte coule comme de l'eau de ses yeux. « Quand c'est en bouillie, t'avales ! » Il rentre sa langue et glurp

avale la boule de fibres, puis il me répète avec un air grave ses recommandations : « Quand c'est en bouillie, t'avales !

– Bien, neuvième grand-oncle, je vais les mâcher, en faire de la bouillie et avaler le tout, pour sûr. »

Tout en lui faisant ce serment, je fourre immédiatement un des paquets de racines dans ma bouche et me mets à mastiquer. En signe de respect, je m'enquiers de nouveau de ce qui l'amène ici – avec ces herbes dans la bouche, ma voix à moi aussi s'est faite très nasillarde :

« Le neuvième ancêtre, vous allez poser culotte dans les champs ?

– C'est déjà fait ! Je promène l'oiseau ! »

Je remarque alors l'oiseau dans la cage brillante. Il élève une chouette, elle a le plumage fourni, elle est bien grassouillette, son bec recourbé plonge dans le fin duvet des bajoues. L'espace de la cage est réduit et la chouette en paraît d'autant plus imposante. Quand elle a ouvert ses yeux couleur abricot, j'en ai été si excité que j'ai failli pousser un hurlement. Au beau milieu des pupilles toutes rondes il y a deux points lumineux gros comme des pointes d'aiguille qui diffusent un éclat doré. Elle se tient debout au centre de la cage, les serres agrippées à la barre transversale en bronze ; cette barre, la mangeoire sont souillées de viande hachée et de traces de sang.

Neuvième ancêtre, comment pouvez-vous élever un tel oiseau ? Savez-vous que les gens de la ville l'appellent « oiseau de malheur » ? Cette question, je l'ai posée d'un ton mal assuré.

Le vieil homme, de sa main gauche restée libre, furieux, donne un coup sur la cage. La chouette ouvre les yeux et me regarde fixement, elle sort soudain son bec crochu de sa bajoue et pousse un cri lugubre. J'en avale précipitamment le chaume que je mâchouillais et qui n'est pas encore réduit en bouillie, la chose glisse dans ma gorge en la gratouillant et je ne peux m'empêcher de tousser.

De toutes mes forces j'essaie d'éviter le regard perspicace porté par l'oiseau sur l'âme humaine, mais dans le même temps je suis poussé par l'envie d'échanger mes pensées avec la chouette par le biais de ce dévisagement mutuel. Je parviens finalement à triompher de ce vide spirituel et fixe à nouveau les yeux

de l’oiseau. Ses yeux sont tout ce qu’il y a de plus ronds, les deux points dorés sont toujours là, pleins de majesté et de mystère.

Je remarque que ses serres, agrippées à la barre transversale, se mettent à trembler doucement, je suis certain que si le vieil homme le mettait hors de la cage, il m’énucléerait à la vitesse de l’éclair.

La chouette ferme les paupières de lassitude. Je demande au vieil homme pourquoi, alors qu’il y a tant d’oiseaux chanteurs comme la grive, le durbec, le merle huppé, l’alouette, il a préféré élever cet oiseau étrange, méchant, mauvais, et dont le cri est aussi lugubre.

Il argumente en faveur de l’animal et de lui-même : il rejette tous les oiseaux et ne vénère que la chouette. Il m’explique qu’il faut attendre deux ans et neuf jours pour arriver à faire parler un tel oiseau, que le premier pas dans cet apprentissage est de changer cette habitude qu’a la chouette de dormir le jour et de travailler la nuit, aussi ne lui laisse-t-il aucun moment de répit pendant la journée. Il parle, parle, puis il frappe de nouveau la cage avec son poing gauche resté libre. L’oiseau venait tout juste de fermer les yeux ; sous la secousse, les plumes de ses ailes s’ébouriffent et ses paupières s’entrouvrent.

Mon trésor, mon petit trésor, réveille-toi, allons, réveille-toi, tu dormiras cette nuit, le vieil homme s’adresse à l’oiseau dans sa cage sur un ton affectueux. La chouette tourne sa tête qui a une rotation de deux cent soixante-dix degrés, elle ne peut qu’ouvrir les paupières. Ses yeux aussi s’emplissent de lueurs vertes, comme ceux de son maître.

« Ganba, me dit le Neuvième en m’appelant par mon petit nom que même moi j’avais pratiquement oublié, dans deux ans et neuf jours, tu viendras écouter parler le trésor du neuvième grand-oncle. » La chouette pousse un cri comme pour montrer sa détermination, cri qui a vaguement quelque chose du langage des humains.

Le vieillard, tenant la cage à la main, s’avance en se balançant au profond de la friche. Il se met à chanter à gorge déployée, comme s’il était seul au monde, chant que je ne saurai transcrire car je ne lis pas la musique et, de toute façon, aucune partition ne pourrait restituer toute la saveur de son chant. On peut juste

donner un aperçu des paroles. Quelqu'un qui entraîne une chouette à parler a toujours un code bien à lui.

« Allé oh oh aïe ! déchiré le pantalon… clong clong clong ronronron petit poulain… trésor calebasse ploum ploum… de sa bouche crache lapin dodu… »

Le chant du Neuvième rappelle les paroles incantatoires des chamans, je suppose que les mots en eux-mêmes n'ont peut-être bien aucun sens, il semble recracher tout le vocabulaire accumulé au cours de sa vie, comme un premier pas vers un endoctrinement de la chouette dans sa cage.

IV

En ce temps-là, tous les habitants du village portaient le même patronyme, il s'agissait donc d'un village clanique, les mariages consanguins devaient conduire à la décadence du clan. L'accroissement incessant d'enfants nés avec des pieds et des mains aux doigts palmés fut une mise en garde pour les personnages éclairés du clan. Avec la génération de notre trisaïeul, il fut décidé d'interdire la pratique de ces mariages consanguins. Comme toute mesure progressiste bien fondée, celle-ci avait aussi son côté inhumain. Si elle revêtait sans aucun doute une portée révolutionnaire pour ce clan d'excellence constitué d'herbivores, dont les excréments étaient parfumés et qui proliférait, prospérait de façon si rapide, quand la prescription dut s'appliquer à un partenaire amoureux bien précis, elle devint cruelle et inhumaine. Les deux personnages de ce lignage dont il est question ci-dessous sont sans doute le grand-père et la tante de ma grand-mère maternelle, appellations mal commodes s'il en est, aussi pour l'heure je les remplacerai par des lettres. A désigne le jeune homme, B la jeune fille. Ils sont tous deux beaux et en bonne santé, tout à fait normaux si ce n'est qu'ils ont une membrane entre les doigts de la main et ceux du pied. En ce temps-là, l'eau rouge des marais avait plus de trois mètres de fond ; avant de mener paître vaches et moutons après avoir coupé les sorghos, ils se mettaient souvent tout nus pour aller nager. Grâce à leurs pieds et à leurs mains aux doigts palmés, ils étaient tous deux des nageurs d'exception. Pendant ces baignades, ils se caressaient de leurs pieds et de leurs mains ; un jour, parvenus au paroxysme des caresses, ils s'accouplèrent. Dès lors, ils habitèrent ouvertement ensemble, se proclamèrent époux ; l'on était déjà au début de l'hiver de la deuxième année

après la promulgation de la réglementation. Certains disent que c’était au cœur de l’automne. En tout cas, c’était à la saison où les sorghos sont coupés et rassemblés en meules. Ce couple de jeunes gens, nos ancêtres, qui bafouait la législation fut brûlé par ceux qui l’avaient élaborée.

Sur les hauteurs à l’ouest des terres marécageuses actuelles, on avait érigé un autel irrégulier avec des couches de tiges sèches de sorgho centenaires, A et B avaient été dépouillés de tous leurs vêtements, on leur avait oint le corps avec du beurre visqueux ; le ventre de B était déjà proéminent, le ou les deux bébés, peut-être porteurs de membranes, devaient sans doute pressentir le danger qui les guettait, B de ses mains cachait son ventre comme pour les protéger, les réconforter.

Les membres du clan étaient tous rassemblés devant l’autel, personne n’osait parler.

À la tombée du jour, quand une lune toute ronde monta de derrière les marais actuels – autrefois une vaste étendue d’eau –, les tiges de sorgho furent enflammées. La lune était blanche et lumineuse, le clair de lune froid et pur en cette mi-automne transformait le lac en un miroir de bronze, sur les visages aussi scintillait le lustre du bronze. Les tiges commencèrent à brûler, elles crépitaient comme des pop-corn, le bruit montait avec l’épaisse fumée naissante. Au début, l’éclat du feu ne le disputait pas à celui de la lune, une dizaine de flammèches d’un rouge sombre léchèrent fiévreusement les feuilles de sorgho souples, facilement inflammables ; en les consumant, elles se tordaient, épousant leurs formes on aurait dit de petits serpents colorés. Les feuilles non brûlées au souffle du feu tremblaient, bruissaient. Mais les grésillements qui se faisaient entendre tout en haut de l’autel n’étaient pas dus à l’impact de ces vagues de bruits. Le grand-père du quatrième grand-oncle, qui avait tout juste huit ans à l’époque, avait vu distinctement A et B, entièrement nus, trembler sous la lune et sur le bûcher. Cela les avait pris dès le moment où l’autel avait été mis à feu, l’éclat de la lune et celui des flammes posaient sur leurs corps des reflets de teintes différentes, le beurre rouge dont ils étaient oints prenait des lueurs argentées, froides sous la lune, dorées, vibrantes, brûlantes avec le feu. Ils tremblaient de plus en plus fort, le feu devenait de plus en plus clair, la lune de plus en plus

sombre, quand cette dizaine de flammèches se réunirent soudain, quand la lune tel un spectre fut cachée derrière le rideau gris argenté, A et B se mirent debout. Leurs beaux corps sveltes scintillaient d'or, bouleversant tous les cœurs. En un bref laps de temps, les deux amoureux se regardèrent puis les bras en croix volèrent l'un vers l'autre ; ils roulaient, se tordaient, se caressaient avec les palmes entre leurs doigts de mains et de pieds ; ils se mordaient, leurs bouches se prenaient et, entre deux baisers, lançaient des cris de joie qui faisaient penser à la parade nuptiale des grenouilles…

Cette tragédie amoureuse pleine de force, ce scandale horrible qui marqua l'histoire du clan, cet exploit impressionnant, cette brutalité inhumaine, cette glorieuse étape qui fait date, ce pilori sordide, ce glorieux progrès, cette régression stupide… tout cela s'est passé il y a des lustres, mais ce brasier jamais ne s'est éteint, il reste enfoui dans le cœur de chaque membre du clan et il s'enflamme de nouveau avec violence à la première occasion.

Chacun a son propre récit de ce supplice par le feu. Et c'est vrai pour le quatrième grand-oncle comme pour le Neuvième. Je suis profondément convaincu que, derrière ce grand événement, doivent exister bien d'autres détails tragiques, bien d'autres choses cachées et qu'il m'incombe sans aucun doute la lourde tâche d'entreprendre enquêtes, études, analyses, critiques, collectes de données oubliées, commentaires sur cette époque.

Bien évidemment, le brasier réel s'était éteint cette nuit-là. La lune en montrant à nouveau sa face blanche avait dispensé sa brillance sur la terre, ses lueurs argentées scintillaient sur le lac, la campagne était comme recouverte de givre. A et B avaient disparu dans les braises rouge sombre. Le vent d'automne était passé, les cendres avaient rougeoyé légèrement, des effluves agréables s'étaient élevés par vagues sur les vastes solitudes au cœur de la saison.

Si le feu avait jadis illuminé de sa clarté les visages des ancêtres, l'effet qu'il avait produit irradie encore de nos jours l'âme des membres du clan.

V

Le soir du jour où le quatrième grand-oncle avait vu les sauterelles sortir de terre, il avait fini par attraper l'amant de sa femme : Li Dayuan, le rétameur du village du trou des Sables mouvants. Cette grosse prise lui procura joie et colère. Bien que cette capture fût le fruit d'une machination, même s'il l'attendait depuis longtemps, quand le quatrième grand-oncle alluma la lumière et qu'il vit sa femme nue, accroupie au coin du kang, se tenant les épaules, tremblante et frissonnante, avec le jeune et robuste Li Dayuan, il fut empli malgré tout par le feu de la colère et de la jalousie. Il se rua dans la pièce avec en main une branche fourchue de sophora qu'il venait de couper, hérissée d'épines noires au milieu de tendres feuilles vertes et qui était pourvue, à son extrémité, d'une dizaine de rameaux. Cette terminaison échevelée lui donnait l'aspect d'un gros balai, mais c'était en fait une véritable arme de guerre dont le nom ancien est « balai à crocs de loup », la bête noire des cavaliers.

Il se rappelait tout ce qu'il avait remarqué. Au début du printemps, quand les sons mélodieux de la chanson du rétameur hélant le chaland retentirent souvent dans la ruelle, le Quatrième sut à quoi s'en tenir. À la suite de cela, les ustensiles à la maison se cassèrent à la file, par ailleurs, quand la quatrième grand-tante entendait la chanson du rétameur, elle rougissait légèrement, se montrait embarrassée, inquiète, il fut alors certain de son fait, il ne lui restait plus qu'à surprendre le couple en flagrant délit d'adultère.

Le Quatrième disait que, dès la nuit de leurs noces, il n'avait pas aimé sa femme car son haleine dégageait une odeur de rouille. Il l'avait exhortée à faire comme toutes les femmes entrées par mariage dans le clan : apprendre à chiquer

de la paille, mais elle avait refusé catégoriquement. Ma mère imitait à la perfection le timbre de voix et la façon de parler de la quatrième grand-tante. Au vu de sa prestation je compris que cette dernière était une femme entière, de haute taille, à la voix forte et claire. Elle avait la peau très blanche, une poitrine opulente, selon les critères actuels c'était une femme de premier ordre, mais voilà, elle ne plaisait pas au Quatrième. Ma mère racontait que chaque fois que son mari exhortait sa femme à chiquer de l'herbe à paillotte afin de remédier à sa mauvaise haleine, elle l'injuriait de la sorte : « Espèce d'âne bâté, tu voudrais que je devienne, moi, une ânesse ? »

Le Quatrième disait qu'il lui suffisait de sentir la mauvaise haleine de sa femme pour ne plus être capable d'accomplir la chose entre homme et femme, c'est pourquoi il ne l'avait jamais aimée. La cinquième grand-tante, veuve du Cinquième, avait pointé en la présence de l'intéressé le fait qu'il s'agissait d'un mensonge : « Quatrième frère aîné, ne parle pas contre ta conscience, l'année de votre mariage, vous ne perdiez pas une occasion de vous enlacer et ce, même pendant la pause de midi ! Chapeau ! Par les fortes chaleurs, le corps poisseux de sueur, quand vous vous enlaciez rien ne vous arrêtait, et tu ne te plaignais pas de sa mauvaise haleine ! Tu l'as prise en grippe et rejetée après avoir épinglé le petit démon à la veste rouge du village du trou des Sables mouvants ; toi et tes frères vous êtes tous les mêmes, des renards débauchés, et nous autres qui n'avons pas eu de relations adultères avec un homme comme ce fut le cas pour la Quatrième, nous sommes vraiment trop sérieuses ! »

Le Quatrième dit à la Cinquième qui révélait souvent des faits de sa vie privée : « Belle-sœur, arrête de dire n'importe quoi. » Et cette dernière de rétorquer sur-le-champ : « Comment ça je raconte n'importe quoi ? Vous autres mâles répugnants, vous avez une bite de chien, un jour vous allez dans tel village embrocher une jeune fille, le lendemain dans tel autre prendre une femme mariée, abandonnant vos femmes légitimes sur le gril, or même les plus petites bestioles éprouvent le besoin de s'apparier. La Quatrième est de plus une femme pleine de vie et de santé, le Quatrième, tu ne vaux pas tripette. »

Lors des soirées d'automne et d'hiver à l'heure du thé du soir, celles du printemps et de l'été où l'on prenait le frais, les répliques circonstanciées et

imagées lancées par la Cinquième au quatrième grand-oncle constituaient un excellent répertoire qui nous faisait rire aux éclats, nous autres de la jeune génération ; après les rires, libre cours était laissé à l'imagination. Cette période pendant laquelle il avait fallu être sur tous les fronts – les sauterelles, les bandes armées, les amours – fut vraiment une époque haute en couleur et palpitante.

L'excitation provoquée par la sortie de terre des sauterelles revêtit rues et ruelles du village d'une touche de mystère. Quand le Quatrième, sur le dos de sa petite ânesse toute poussiéreuse, entra dans la ruelle où il habitait, il entendit le rétameur chanter en faisant traîner la fin des phrases : « Rétameur de chaudrons… rétameur de cuvettes… » Ce chant clair et vigoureux, tel un tisonnier brûlant, s'en vint remuer les pensées embrouillées et qui rampaient comme des sauterelles du Quatrième ; il fut ramené du monde confus des esprits à celui des humains. Il ressentit une douleur brûlante. Le rétameur faisait les cent pas devant la porte. Le soleil brillait haut dans le ciel, l'été venait de débouler d'un coup, les branches du saule à l'entrée retombaient comme abattues ; les brisures rouge sombre étaient les chiures des larves de scarabées, collées par paquets sur le tronc, cela ressemblait beaucoup à ces sauterelles qui sortaient de terre. Le rétameur qui portait avec sa palanche rouge foncé, longue et large, tout ce qu'il fallait pour réparer casseroles, bols, louches et cuvettes faisait les cent pas non loin de l'arbre ; le tissu bleu modelait deux ailes de corbeau sur ses épaules, laissant voir son poitrail nu, d'un rouge sombre. Quand il vit revenir le Quatrième sur son ânesse, il eut un moment de surprise avant de s'avancer, imperturbable. Il continua de lancer haut et fort sa chanson monotone et finaude. Le Quatrième à l'entendre ne trouva rien qui indiquât une once de mauvaise conscience, il sentit l'affront et la colère le prit.

Il attacha l'ânesse épuisée au saule, la bête ouvrit la bouche pour mordiller l'écorce, les lèvres retroussées, elle laissait voir de longues dents bien blanches, rongeait avec nervosité l'écorce déjà mise en lambeaux par elle, comme s'il s'agissait là d'une tâche que lui avait assignée le Quatrième et qu'elle devait mener à bien.

La Quatrième sortit tenant à la main un bol noir qui s'était cassé en deux en tombant, elle heurta de plein fouet son mari qui passait la porte.

« Hum ! » Un souffle glacé s’échappa de ses dents, il fit la moue et toisa perfidement sa femme.

Cette dernière rougit jusqu’aux oreilles. Elle devint blême. Elle portait des vêtements propres et venait tout juste d’oindre ses cheveux avec de l’eau de copeaux de bois et ils étaient tout luisants. Tenant dans une main un morceau de bol, elle semblait un peu nerveuse.

« Encore un bol cassé ? » demanda le Quatrième sur un ton glacial.

« C’est le chat ! » répondit la femme, fâchée.

Le Quatrième entra dans la pièce et vit la chatte qui était grosse, elle dormait en ronflant, son corps balourd pelotonné sur le dessus du fourneau. Le rétameur monta sur la digue derrière la maison, son chant, comme une provocation, passait par les fentes de la porte de derrière.

Le Quatrième donna une caresse au dos de la chatte, elle ouvrit les yeux, et miaula paresseusement.

« À table, à table », dit-il.

« Les sauterelles sont dans les champs », reprit-il tout en mangeant.

« Cette nuit, je vais encore aller dormir dans l’officine, les rats ont fait un gros trou dans l’armoire à médicaments », annonça-t-il de façon indistincte après le repas, la bouche pleine de chaume.

La Quatrième ricana mais ne dit mot.

Tout l’après-midi le Quatrième se tint assis comme pétrifié derrière le comptoir de la pharmacie. De là, il pouvait voir distinctement tous les gens qui passaient dans la rue. La nouvelle de l’invasion des champs par de petites sauterelles de la taille d’une fourmi semblait bien s’être répandue comme une traînée de poudre dans le village. Des foules de personnes couraient au plus vite vers la campagne pour en revenir de même. À l’approche du soir, au-dessus de la rue, la lumière brûlante rouge feu du soleil était emplie d’une poussière rouge sombre, dans la lumière et dans la terre marchaient quelques rares ombres marron.

Une foule afflua vers l’officine, les gens le regardaient gravement à la façon des magistrats, lui les regardait aussi de son côté. À cause des sentiments complexes qu’avait fait se lever en lui la belle voix finaude du rétameur, tous les

objets que voyait le Quatrième lui semblaient des sauterelles prêtes à passer à l’action.

« Quatrième grand-oncle, qu’allons-nous faire ?

– Donnez-nous des idées, quatrième grand-oncle. »

Ce dernier jeta momentanément aux orties le plan d’action prévu pour le soir même, il regarda les membres du clan, lesquels étaient aussi des habitants du village.

« Vous avez tous vu les divins insectes ?

– Nous avons vu les sauterelles !

– Ce ne sont pas des sauterelles, ce sont des insectes divins.

– Insectes divins ?

– Divins, oui divins !… Cette nuit, j’ai fait un rêve… » Le Quatrième mit dans sa bouche un paquet de racines de chaume et mâcha longuement, il regardait la poussière voler dans la lumière dorée de la rue, on aurait dit qu’il s’efforçait de se souvenir de ce qui s’était passé dans son rêve.

Il raconta qu’en rêve il avançait lentement à califourchon sur son ânesse dans la rue pavée de dalles de pierre bleue devant le yamen du chef-lieu de district, les sabots sonnaient d’un son clair. Était arrivé en face un poulain à la robe toute rouge, il n’était pas sellé, il était monté par un vieillard à la barbe rouge doté d’immenses yeux. Les sabots du poulain faisaient aussi résonner les dalles. Quand le poulain et l’ânesse s’étaient croisés, ils avaient marqué d’eux-mêmes un temps d’arrêt, les deux cavaliers s’étaient dévisagés longuement. Le Quatrième raconta encore que le vieillard lui avait demandé s’il n’était pas un habitant du canton nord-est de Gaomi ; il lui avait répondu que oui, il en était effectivement un. Alors l’autre lui avait dit : « Des myriades de membres de ma famille vont voir la vie sur cette terre, dans l’intention de manger jusqu’à la dernière toutes les pousses d’herbe. » Le chef du clan des chiqueurs de chaume avait rencontré celui d’un clan plus herbivore encore, le Quatrième avait ressenti une vague frayeur. « Si vous mangez l’herbe jusqu’à la dernière pousse, comment survivrons-nous ? » Et l’autre de répondre : « Rentre et dirige la construction d’un temple. » « Quelle sorte de temple ? » « Un temple Bala. » Le Quatrième avait demandé : « À l’effigie de quelle divinité ? » Le vieillard avait

sauté avec adresse à bas de son poulain et avait atterri sur les dalles. Un vieillard, lui ? Il avait vu au sol une énorme sauterelle rouge feu de la taille d'un agneau. Ses yeux semblaient deux papayes, sa grande bouche, pareille à celle d'un cheval, montrait deux grandes dents vertes. Ses pattes postérieures prenant appui sur le sol étaient pourvues de quatre rangées d'épines dures semblables à des crocs de chien. Son corps entier était couvert d'une carapace dorée. Le Quatrième dit qu'il s'était précipité à bas de son ânesse et s'était mis à genoux pour montrer sa dévotion, le roi des sauterelles avait fait un bond, ses ailes schlac avaient fendu l'air, un rai de lumière rouge s'était rué vers le ciel et avait volé en direction de notre canton nord-est. La crinière du poulain s'était soulevée, il avait couru vers l'est le long de la voie pavée de dalles de pierre bleue, égrenant derrière lui les sons clairs de ses sabots…

Après ce récit, tous les présents retenaient leur souffle sans piper mot. On aurait dit que la grosse sauterelle rouge feu, effrayante, abominable, s'était arrêtée dans une ruelle du village ou dans quelque cour particulière à surveiller ce que faisaient les villageois.

« Si nous ne bâtissons pas ce temple… » dit le Quatrième en hésitant, sur un ton qui en disait long.

« Si nous ne bâtissons pas ce temple, le roi des sauterelles à la tête de ses myriades de soldats grignotera toute la végétation du canton nord-est de Gaomi ; ils ne laisseront pas la moindre pousse d'herbe, alors le vert disparaîtra de la campagne, laissant voir partout la terre noire couverte de croûtes de sel, et jusque dans les marais rouges l'on ne trouvera plus trace de roseaux ni de plantes aquatiques, dans les marais rouges ce ne sera plus que vase rouge. Alors le bétail mourra de faim, lièvres jaunes et renards roux tapis d'ordinaire dans les touffes de roseaux sortiront en courant des marais, au beau milieu de la nuit, pour s'en venir errer dans les rues, autour des cours, en poussant des cris lugubres… »

« Quatrième grand-oncle, vous l'ancien, c'est à vous de voir. »

Ce dernier, après avoir réfléchi quelques instants, reprit : « Puisque vous me faites tous confiance, que pourrais-je dire d'autre. Collectons de l'argent pour construire le temple, une pièce d'argent par tête de pipe. »

Pendant la durée de la souscription, le Quatrième s'était-il, comme on le racontait en privé, servi au passage ? J'ai toujours eu envie de trouver le moment propice pour en parler avec lui en toute franchise, mener envers lui une guerre psychologique fondée sur une argumentation sérieuse. J'ai le sentiment que ce sera pour bientôt, cinquante années se sont écoulées et au canton nord-est le fléau de l'invasion des criquets se produit une fois de plus. Le Quatrième, qui avait à l'époque la quarantaine, a maintenant quatre-vingt-dix ans, et même s'il chique du chaume tous les jours, ses dents commencent à se déchausser et à se clairsemer.

Après avoir congédié la foule, il prit un couperet sur une étagère au-dessus du comptoir, déplaça un haut tabouret et se tint debout sous le sophora. Au ciel la Voie lactée étincelait, les myriades d'étoiles semblaient elles aussi être de bruyantes sauterelles. Après être grimpé sur le banc, il vit les étoiles plus proches de lui, les lueurs stellaires illuminaient les melons oblongs et les luffas fusiformes suspendus à une branche poussée à l'horizontale. Ils n'étaient pas arrivés à maturité, sur leurs vrilles entremêlées fleurissaient en vrac des fleurs blanches en grappes, celles des melons, et celles jaune pâle, grosses comme des pièces de monnaie, des luffas ; le Quatrième pouvait sentir également leur doux parfum médicamenteux. Il éleva sa hache et trancha dans la fourche, branches, feuilles, fleurs et fruits en furent tout secoués.

Tenant son arme à la main, il partit à la recherche du fornicateur. C'était ce à quoi il avait réfléchi tout l'après-midi, le fait qu'il eût choisi une fourche de sophora avec de nombreuses ramifications révélait de sa part une capacité imaginative effrayante et une intelligence hors du commun, ce choix devait mettre à rude épreuve Li Dayuan le rétameur quand il essaierait de se ruer dehors pour prendre la fuite.

Il tenait son arme à la main, il avait glissé dans sa veste une boîte d'onéreuses allumettes à tête blanche dont il rechignait à se servir en temps ordinaire. Il se faufila lestement hors de l'officine et prit une petite ruelle sombre, les craquètements d'une dizaine de criquets tapis sur les feuilles des rames de dolic sur le mur tissaient un filet aux mailles lâches qui enveloppait les déplacements secrets du Quatrième. Le mécanisme du portail était des plus

simples : un fil de fer grossier plié en forme d’hameçon s’étendait depuis le trou de la porte, il retenait le verrou, il suffisait de le tirer en douceur et le tour était joué. Le léger bruit ainsi produit, seule la chatte pouvait le percevoir. Pour éviter cependant cet inconvénient, il avait huilé les gonds, le portail s’ouvrit donc sans grincer. Tenant à deux mains la branche d’arbre avec ses nombreuses ramifications à un bout, il ouvrit d’un pied la porte de la pièce principale, se rua à l’intérieur, il procéda de même pour la porte de la chambre. Il entendit le cri aigu de son épouse sortie en sursaut de ses doux rêves ; le mari retenait son souffle, les mains serrées sur la branche de sophora pointée sur l’embrasure de la porte. La colère mettait des lueurs sauvages dans ses yeux, comme on peut en saisir dans ceux d’un chat, ce soir-là il voyait chaque chose distinctement, malgré l’obscurité.

Avant de franchir le portail, afin d’éviter de mettre l’adversaire en garde, il était venu en reconnaissance, il avait tout observé avec soin. Il avait d’abord repéré, près de la fosse d’aisances, les outils et la palanche du rétameur ; à ce moment-là, la colère l’avait fait trembler de tout son corps. Il avait serré les mâchoires pour faire cesser ces tremblements et, sur la pointe des pieds, s’était glissé sous la fenêtre, il avait observé attentivement ce qui se passait dans la pièce. Les deux rivalisaient en ronflements (le Quatrième disait que les ronflements de son épouse l’empêchaient de dormir et que c’était aussi une des raisons pour lesquelles il l’avait prise en grippe), arrivé à son oreille le bruit l’aurait presque fait tousser. Sur ce, il avait poussé les deux battants de la porte et il était resté là, debout à l’extérieur la branche à la main, tel un chasseur cruel et rusé.

Bien que connu pour sa bravoure, Li Dayuan le rétameur, en cet instant bien particulier, ne put garder son sang-froid. Il attrapa au passage un vêtement, sauta du kang tout ensommeillé et se rua vers la pièce principale ; le Quatrième avait vu juste, il lui porta un coup au visage. Et de piquer, et de repousser, l’un comme animé par un feu mauvais, l’autre telle une bête aux abois ; sous leurs efforts conjoints, la branche fourchue de sophora déployait toute sa puissance.

Le Quatrième sentit que le rameau pointu de sophora avait pénétré dans le visage de Li Dayuan. Ce dernier poussa un cri atroce qui n’avait rien d’humain,

il recula en chancelant et retomba assis sur le bord du kang.

Profitant de l’occasion le Quatrième sortit une allumette, la craqua et alluma la lampe à pétrole accrochée au-dessus du chambranle de la porte.

Il eut un rire démoniaque et leva de nouveau sa branche de sophora. La lampe éclaira le visage du rétameur sur lequel un sang souillé coulait en gargouillant, un œil avait été crevé, en sortait de l’eau blanche et noire.

Le Quatrième en avait assez, il avait les bras courbatus, mais il n’en continuait pas moins de piquer au hasard avec la branche la poitrine du rétameur.

Ce dernier ne lui opposait aucune résistance, il cachait son visage dans ses grandes mains, comme font les timides. Le sang rampait entre les fentes de ses doigts jusque sur le dos de ses mains et même jusqu’à son avant-bras ; il s’arrêtait au coude pour finir par goutter sur le sol. Quand la branche toucha sa poitrine, seuls ces muscles-là tressaillirent, aucun de ses membres pas plus que son cou ne réagit. Du coup, ce fut cet esprit de sacrifice qui fit flancher le Quatrième, cette résignation dans le malheur. Les bras qui tenaient la branche devinrent comme du coton et retombèrent.

La Quatrième éclata en sanglots, ses larmes coulaient à flots.

Ses pleurs et ses cris provoquèrent chez lui un sentiment mauvais ; de la branche, il piqua sa poitrine, elle aussi cachait son visage dans ses mains, animée de la même indifférence à la douleur. Le quatrième grand-oncle vit un rameau verdâtre, pointu, poussé à l’oblique, couvert de feuilles tendres venir toucher cette poitrine blanche et moelleuse. Ses bras retombèrent à nouveau, comme touchés par un coup violent, la branche s’attarda un moment sur le kang avant de glisser à terre. Il sentit alors à quel point il était allé jusqu’au bout de ses forces physiques et mentales, il grelottait intérieurement, un profond sentiment de culpabilité, des remords l’envahirent. Il se dit soudain que quand une chienne en chaleur et un chien vigoureux sont mis en présence, l’accouplement est inévitable. À la vue du visage amoché du rétameur, il eut mauvaise conscience, il se sentit comme incapable de faire face, il recula d’un pas, s’assit sur un lourd tabouret en bois de catalpa.

« Va-t’en ! » dit-il.

Le rétameur restait figé dans sa posture, comme s’il n’avait pas entendu.

Le Quatrième prit les grandes chaussures du rétameur sur le sol et dit à sa femme : « Et toi la garce, arrête de brailler, panse-lui ses blessures et qu’il parte ! »

Il sortit de la pièce, de la cour, et marcha d’un pas pesant le long de la petite ruelle sombre. Les fleurs de dolic sur le mur étaient autant de masses d’ombres blanches vaporeuses, les cris des criquets flottaient comme des fils, les étoiles dans le ciel clignaient des yeux, apeurées.

VI

Une fois le fornicateur arrêté, le Quatrième avait continué de pratiquer la médecine ; dans le même temps, sa vie avait été marquée par trois grands événements. Le premier fut la collecte de fonds pour acheter briques, tuiles, bois, peinture, matériaux nécessaires à l'édification du temple. Le second fut la rédaction d'un acte de répudiation qui renvoyait la Quatrième chez ses parents. Enfin, il se rendit chaque soir au village du trou des Sables mouvants pour y retrouver la jeune femme qui aimait porter une veste rouge.

Sur le trajet, il fallait traverser le canal de transport des grains qui était pratiquement à sec à cause de l'aridité. Il était enjambé par un pont dont les piles étaient faites de bois de pin et le tablier de longues dalles de pierre blanche. Comme l'ouvrage n'était pas entretenu depuis de nombreuses années, les piles avaient pourri, quant aux pierres, elles étaient toutes de travers, se soulevaient. Y passaient charrettes à cheval, chars à bœuf et personnes à pied, les pierres étaient instables sous les pas, les piles grinçaient, on avait l'impression que le pont pouvait s'effondrer à tout moment. Le Quatrième le franchissait en général après le dîner, sous un beau ciel étoilé, pour aller retrouver la jeune femme. La route lui était familière, il aurait pu la faire les yeux fermés, la femme habitait, au-delà de la digue, une chaumière isolée, constituée de trois pièces. Elle élevait un petit chien pékinois qui se mettait à japper affectueusement dès que le Quatrième arrivait à la porte. La jeune femme sortait alors en courant pour le faire entrer. Je ne sais pas grand-chose de ses antécédents familiaux. Quant à la façon dont ils avaient fait connaissance et comment ils en étaient arrivés à coucher ensemble

jusqu’à devenir inséparables, seul mon aïeul le savait, mais comme il s’était montré peu enclin à m’en parler, je vais faire appel à mon imagination.

Je lui ai dit : Quatrième grand-oncle, tu as beau garder le silence, moi je sais tout. Sur quoi il m’a répondu : Espèce de petit merdeux, tu sais quoi, hein ? Je sais, moi, comment tu as mis le grappin sur cette jeune femme. Il a fait non avec la tête avec un sourire très triste. Quatrième grand-oncle, écoute bien, on va voir si je me trompe. Ta rencontre avec cette jeune femme n’a pu se faire que de deux façons : tu es allé là-bas en visite à domicile, ou bien c’est elle qui est venue consulter à l’officine. La première hypothèse est peu probable car elle est jeune et n’aurait pu être clouée au lit par une grave maladie, et en admettant que tu sois allé chez elle en visite, son fou de beau-père, cette vieille baderne, tel un chien fidèle, veille sur ce morceau de choix depuis que le fils, mis en accusation, s’est enfui dans le Nord-Est. Le beau-père est mort d’une maladie foudroyante après que vous étiez devenus amants ! Rappelle-toi bien ce fait, quatrième ancêtre, ce décès est resté inexpliqué ! Si l’on écarte cette première hypothèse, c’est dans ton officine que tu l’as connue. La disposition des quatre pièces est la suivante : les trois à l’est communiquent entre elles, d’est en ouest il y a deux armoires à pharmacie et un comptoir en bois, au-dessous il n’y a rien, on peut y entrer en se courbant et, bien entendu, en ressortir de même. Un broyeur à médecines en fer est posé dans un coin. Dans l’angle extérieur au comptoir une petite faucille à herbes médicinales est placée parallèlement au broyeur, ce dernier est pareil à un petit bateau en fer, au centre il y a une grosse roue, en fer également et avec arbre en bois ; plus tard quand tu as fabriqué tes fausses pilules à partir de cadavres de sauterelles tu t’es servi de ce broyeur. La pièce la plus à l’ouest est une suite avec deux portes minces. Il y a dedans un kang avec un foyer. À l’angle sud-est du comptoir tu as même construit un fourneau dont l’ouverture est orientée au nord, sur le foyer est posée une marmite en fer de soixante-cinq centimètres de diamètre dont tu te sers pour concocter des remèdes chinois et tes fausses pilules. La pièce du fond est propre et bien rangée, le kang est pourvu d’une literie complète, il y a théière et bols à thé, pichet et coupes à vin. Ton officine te sert également de dispensaire. Voilà en gros quelle est la disposition des lieux. (Le Quatrième a acquiescé de la tête.) Bien, la pièce de

théâtre va pouvoir commencer, l’officine est la scène, la jeune femme et toi en êtes les acteurs principaux, peut-être faudrait-il aussi mettre en place un public.

Cela s’est passé un matin d’avril, le vent printanier opulent affluait telle de la ouate, la lumière était radieuse, sur le sophora dans la cour de ton dispensaire les fleurs étaient comme de la neige, leur parfum était suffocant, des milliers d’abeilles butinaient le pollen parmi les branches, elles volaient en bourdonnant, deux paniers en travers de leur poitrail, elles volaient de-ci de-là pareilles à des étoiles filantes. De grosses cavités étaient creusées dans le mur, obstruées par des planches criblées de trous, elles étaient devenues des ruches, les abeilles industrieuses y entraient et en sortaient, sécrétant leur miel.

En cette saison, avec un tel climat, dans un tel environnement, il est aisé de voir naître des passions, cela tu le sais fort bien, tu n’as certainement pas oublié ce proverbe : « Au quatrième mois, femme ne peut déplacer un brin d’herbe. » Elles sont si languides, leur regard est mouvant, on dirait Yang Guifei la favorite sortant du bain. Leur chair est desséchée, leur chair a soif des caresses de l’homme, elle est terre aride dans l’attente d’être irriguée par l’homme. Tout cela, les théories sur le yin, le yang et les Cinq éléments dont tu te sers peuvent fort bien l’expliquer.

C’est pourquoi je place votre premier contact par un matin radieux de printemps quand la douce brise se faisait caressante.

Je ne quittais pas des yeux le Quatrième, qui m’écoutait parler avec attention. Son visage ne manifestait aucune émotion, il a toussé, il ne s’agissait pas d’une réaction physiologique, mais d’une toux nerveuse destinée à cacher ce qu’il ressentait. Hum ! Continue ! a-t-il dit.

Tu étais assis sur le tabouret derrière le comptoir, tenant la théière pourpre en glaise rouge, tu sirotais du thé. Tu t’es occupé de plusieurs malades, as pris leur pouls, rédigé une ordonnance, attrapé les remèdes dans l’armoire à pharmacie ; ils ont cherché quelques pauvres sous dans un mouchoir en piteux état, tu as prélevé les frais de consultation et de médicaments et les as jetés dans un plat en bois. Ta boutique donne sur la grand-rue, quand le regard franchit le mur en latérite de la cour, on voit les passants et les véhicules, les oiseaux et les quadrupèdes. Le vent printanier qui roulait par vagues apportait avec lui le

délicat parfum des fleurs sauvages des prairies et des marais, celui des fleurs des blés et l'arôme frais des armoises. Tu t'employais certainement à rejeter le parfum étouffant des sophoras, celui, mélancolique, des pivoines blanches de chaque côté du passage, pour respirer goulûment celui des fleurs sauvages. C'est ce que veulent dire les expressions : « Fleur domestique ne vaut pas fleur sauvage », « Poulet d'élevage ne vaut pas faisan », c'est une loi de fer valable pour tous les mâles, un instinct génétique. Quatrième grand-oncle, tout en sirotant ton thé, tu éprouvais de l'ennui, un sentiment de vide, tu avais en horreur l'haleine de la Quatrième, elle sentait le cuivre oxydé, et pourtant, elle refusait de chiquer du chaume. L'odeur bizarre de son haleine provoquait en toi de l'aversion, son corps entier t'en semblait laid, tu n'éprouvais aucune attirance pour elle ; quand elle te relançait, ses cris rauques te dégoûtaient, tu n'éprouvais aucun plaisir pendant l'acte sexuel, mais une répulsion toute physiologique. Et alors que tu étais dans de telles dispositions, la petite femme s'est montrée dans la rue.

Devant cette apparition, tes mains qui tenaient la théière se sont mises à transpirer abondamment. Tu as regardé sa veste rouge foncé, comme tu aurais regardé un feu assombri. Elle a poussé la barrière entrouverte de la porte de la cour et s'est avancée prestement d'un pas léger, les abeilles tournaient autour de sa tête, elle a élevé le petit baluchon rouge qu'elle tenait à la main pour les chasser, l'une d'elles a été touchée et est tombée, ses ailes tournaient contre le sol. Tu as posé la théière et t'es mis debout en prenant appui sur le comptoir, ton cœur battait la chamade, tes yeux regardaient avidement les siens, limpides, dans son visage noiraud aux reflets cuivrés. Elle avait le front court, ses lèvres semblaient deux boutons de rose pourpre. Tes yeux se sont fixés aussi sur sa poitrine, déjà le désir fou que tu éprouvais la déshabillait entièrement. Selon la coutume de l'époque, tu avais certainement prêté attention à ses petits pieds, elle portait des chaussures brodées en satin vert dont le talon en bois était agrémenté de quelques points blancs.

Elle est entrée dans la pièce et a prononcé timidement un « Monsieur ». Tu n'as pas répondu, tout occupé à la regarder, tu faisais peur à voir : tu louchais, tes yeux lançaient des pétarades d'étincelles dorées, ta bouche était entrouverte,

ta salive coulait jusque sur ton menton. Dis donc l'ancêtre, à ce moment-là tu ressemblais vraiment à un chien en rut, ah, si tu avais pu la gober d'une traite. Elle a dit de nouveau : Monsieur !, tu es sorti alors de l'état d'ivresse dans lequel tu te trouvais. Elle t'a dit qu'elle ne se sentait pas bien, tu l'as fait s'asseoir sur le banc devant le comptoir. Elle s'est assise tout au bout, tu lui as dit de s'approcher, encore un peu plus, elle s'est exécutée. Son ventre était tout proche du comptoir, elle avait allongé ses jambes dessous, de l'autre côté tu étais assis de même, tu sentais contre tes genoux les siens, petits et ronds. Elle était toute rouge, sa respiration courte agitait sa poitrine, ses deux seins étaient pareils à deux lapereaux prêts à bouger, tes mains étaient couvertes de sueur. Tu as serré les dents afin de refouler provisoirement ton désir brûlant comme le feu, tu as attiré le petit oreiller rempli de grains jusqu'au milieu du comptoir et lui as dit de poser son poignet dessus, la paume tournée vers le haut, ses doigts effilés tremblaient de nervosité. Tu as avancé l'index, le majeur et l'auriculaire et les as appuyés sur l'intérieur de son poignet, sur les trois pouls radiaux, pouce, barrière et pied. Dès que tes doigts furent en contact avec sa peau, tu as eu la sensation que ta tête enflait comme un ballon de baudruche, tu as été submergé par des vagues d'émotion, il te semblait que les abeilles de la ruche en terre dans le mur étaient toutes entrées dans tes oreilles. Tu ne savais plus où tu en étais, tu avais perdu la tête, tout en appuyant sur la peau onctueuse de son poignet, tu avais la sensation que ta tête s'élevait tandis que ton corps s'enfonçait vers le bas, dans la vase rouge des marais rouges.

Elle a retiré sa main, s'est levée, a dit : Monsieur, je m'en vais. Ce fut pour toi une douche froide, à ce moment-là tu as ressenti de la honte, tu as eu vaguement conscience que tu venais de porter atteinte au devoir sacré du praticien et que, dans le même temps, ton amour-propre était touché, tu éprouvais même quelques regrets.

Tu toussotais pour cacher ton embarras, tu as parlé d'un rhume, tu avais la tête en feu, éprouvais des vertiges. Tu as bu quelques gorgées de thé froid, l'as implorée de s'asseoir. Calmement, tu as mis fin à ta distraction et lui as pris le pouls. Il était fort, rapide, comme heurté. Après l'avoir pris au poignet droit, tu l'as pris de l'autre côté. Tu savais déjà à quatre-vingts pour cent ce qu'elle avait.

Au printemps, les femmes, pour la plupart, souffrent de chaleur dans le sang, de stase sanguine. On peut y remédier avec de la racine de sauge, de la fleur de carthame et de la racine de pivoine herbacée. Tu lui as demandé de tirer la langue pour observer si elle était chargée. Elle était écarlate et mince, se redressait avec agilité, un peu jaune en son centre. Son haleine sentait d'abord la palourde fraîchement ouverte, mais quand on la respirait davantage, c'était un parfum mêlant le musc et l'orchidée, comme tu aurais voulu avoir cette langue dans ta bouche, la mordre, l'avaler.

Une fois la consultation terminée, tu as rédigé une ordonnance et pris les remèdes. Tu ne savais pas ce qui se passait en toi, mais quand tu te servais de la balance de précision, tu étais là à craindre de ne pas peser la quantité suffisante – l'amour est un sentiment si grandiose, si désintéressé, dis donc, toi, l'ancêtre, quand un médecin tombe amoureux d'une de ses patientes, les remèdes sont pesés avec justesse, elle bénéficie d'un traitement de faveur.

Elle a sorti une ligature de sapèques de son petit baluchon rouge, est-ce qu'en ce temps-là cette monnaie était encore en circulation ? Nul besoin que tu répondes, c'est sans intérêt. Tu as refusé son argent, tu lui as dit qu'on verrait ça quand elle serait rétablie. Tu lui as donné trois remèdes à prendre, par voie orale, chacun deux fois par jour, le matin et le soir, et lui as dit de revenir au bout de trois jours, quand elle les aurait pris.

Comme elle allait partir, ta gorge s'est nouée, obstruée par des mots brûlants que tu ne pouvais prononcer. Tu es resté là, hébété, à regarder ses fesses rebondies se tortiller dans la cour, se trémousser dans le vent printanier doré, dans la lumière mouvante. Elle avait disparu aussi soudainement qu'elle était venue, tu as avalé péniblement une gorgée de salive, ta gorge était en feu, tu as apaisé cet embrasement avec une demi-théière de thé froid.

Le quatrième jour au matin, le soleil printanier radieux était de nouveau au rendez-vous, le premier contingent d'hirondelles était revenu du sud, les oiseaux construisaient des nids sous les auvents en apportant dans leurs becs la vase rouge des marais. Vous, le quatrième ancêtre, vous vous étiez habillé avec soin, vous portiez des chaussures en vénitienne à semelles blanches, des chaussettes en fil d'Écosse blanches, un pantalon bouffant en fine toile noire et une longue

tunique bleue en fibre de bambou boutonnée sur le côté, vous vous étiez rasé de près la barbe et le crâne, aviez laissé la petite calotte à six côtes pour un chapeau en laine couleur café, vous aviez tout d'un de ces beaux Messieurs travaillant dans l'Administration. À te voir ainsi endimanché, la Quatrième t'a lancé des regards soupçonneux, tu lui as dit que ce jour un haut dignitaire du chef-lieu du district allait venir pour une consultation. Tu lui as interdit de se rendre dans l'officine. En fait, c'est une chose à laquelle elle ne se risquait jamais, quatrième grand-oncle, avant même de passer à l'acte vous aviez déjà mauvaise conscience.

Assis derrière le comptoir, tu attendais comme sur des charbons ardents, les abeilles s'affairaient, volaient dans le soleil, la cour entière était envahie de doux arcs de lumière. Tu ne parvenais pas à imaginer si elle arriverait avec le sourire aux lèvres ou en faisant grise mine. Tu as soudain pris conscience du fait que tu avais oublié à quoi elle ressemblait, elle ne t'avait laissé que quelques impressions désordonnées et partielles. Tu parvenais à évoquer ses yeux limpides, son front court, sa bouche cramoisie, pareille à un bouton de fleur, mais quand vous pensiez rassembler ces différentes parties, soudain tout devenait indistinct, vous étiez englouti dans un pan de rouge sombre, celui de sa jaquette, couleur épaisse, stagnante comme de la vase rouge.

De toute la matinée, tu as oublié de mâchonner du chaume, tu avais la sensation qu'une couche de déchets alimentaires était restée sur tes dents, alors tu t'es mis à chiquer.

À midi, elle s'est montrée dans la cour. Cette apparition manquait de romantisme. Du coup, ce désir qui te brûlait et qui t'avait rendu toute la matinée pareil à un singe qui aurait eu le feu au cul te sembla insensé, ridicule même. Tu avais beau penser ainsi, ton cœur, lui, battait la chamade sous tes côtes, la bouchée de chaume que tu n'avais pas fini de mâchouiller a glissé mécaniquement dans ton gosier tandis que tu bondissais de ton tabouret comme mû par un ressort. Ta manche a envoyé valser la théière pourpre en terre rouge qui s'est brisée sur le sol en mille morceaux, tu n'as même pas eu un regard pour

l'objet. Tu as relevé le rabat du comptoir et, avec l'agilité d'un gamin, as couru jusqu'à l'entrée pour l'accueillir.

Elle portait les mêmes vêtements, la sueur perlait sur son visage, ses chaussures étaient souillées de poussière, il était clair qu'elle avait marché vite.

Tu lui as dit bizarrement, avec une certaine irritation : « Tu arrives bien tard. »

Et elle de répondre, tout aussi curieusement, sur un ton désolé : « J'avais à faire à la maison, je ne pouvais me libérer, je vous ai fait attendre. »

Tu l'as fait asseoir à l'intérieur du comptoir, t'es empressé de lui verser de l'eau, soudain tu as aperçu les morceaux de la théière.

Elle a décliné ton offre. Tu es resté là, debout, retenu dans ton élan, ta mâchoire tremblait avec bruit, tu ne savais que faire de tes pieds et de tes mains. C'étaient là les manifestations extérieures du conflit d'émotions propre à la gent masculine avant d'engager une action conséquente auprès d'une femme. Pour te sauver d'embarras tu as pris dans ta poche un paquet de chaume et l'as fourré dans ta bouche.

Elle t'a regardé faire avec curiosité. Le fait de mâchouiller le chaume t'a aidé à retrouver un peu de calme, ce froid brûlant qui t'avait envahi a régressé légèrement et tes membres ont retrouvé peu à peu de leur aisance naturelle.

Elle a dit qu'elle allait un peu mieux, tu lui as dit qu'elle devait encore prendre deux fois les remèdes pour couper le mal à la racine.

Tu lui as pris le pouls avec sérieux et douceur, tu entendais sa respiration, courte, son visage avait quelque chose qui te fascinait, mais quoi ? Si tu le ressentais, tu ne parvenais pas à te l'expliquer.

Au moment de lui remettre les remèdes, tu as saisi l'occasion pour lui serrer la main, le sac avec les médecines est tombé à terre. Tu l'as attirée contre toi, elle n'a pas semblé protester. Quatrième grand-oncle, tu aurais dû embrasser avec douceur sa bouche cramoisie, mais non, poussée par l'impatience, ta main, pareille au groin d'un porcelet affamé, a cherché ses seins. Si tes gestes avaient été plus doux, tu aurais eu sur-le-champ ce que tu désirais, mais voilà, tu étais tellement pressé, ta main y a mis trop de force, comme si elle voulait les arracher, alors elle s'est dégagée de ton étreinte, le visage empourpré, de pudeur

ou de colère, allez savoir, et tu l'as regardée, sans pouvoir rien faire, partir en courant, son petit baluchon sous le bras.

Dis donc l'ancêtre, tu avais perdu la partie, et tu restais là, assis derrière le comptoir, abattu ; tu as ôté ton chapeau de laine et l'as lancé d'un geste rageur sur le comptoir. Les abeilles continuaient de voler partout dans les airs, comme s'il ne s'était rien passé, ou comme si quelque chose s'était effectivement passé. Tes narines étaient pleines de l'odeur de vase venue des marais, la rue proche et les champs lointains étaient inondés d'une lumière dorée éblouissante. Elle ne viendrait plus, tu le savais. Les deux paquets de remèdes étaient restés sur le sol, tu les as vus en te mettant debout, tu les as poussés du pied, l'un était ouvert, racines et écorces avaient glissé à l'extérieur, l'autre paquet était intact, tu l'as envoyé bouler d'un coup de pied dans un coin du mur, là où il y avait justement un trou de rat d'où sortait la tête d'un raton curieux, le paquet a atterri sur son nez, il a poussé des chicotements et s'est enfui dans le trou.

– Sottises ! lance le Quatrième, sottises que tout cela, il n'y avait pas de rats, et d'abord, j'ai donné deux coups de pied dans le paquet et non un seul ; les deux paquets étaient percés, je les ai envoyés valser ensemble sous l'armoire à pharmacie et non dans un coin du mur !

– Quatrième grand-oncle, hé, l'ancêtre, ne vous fâchez pas, écoutez patiemment la suite de mon récit.

Pendant la dizaine de jours qui suivit, malgré ta rancœur, tu ne parvenais pas à l'oublier, quand tu entendais des bruits de pas dans la cour, ton cœur battait la chamade, tu n'avais pas le sommeil paisible ; ces jours en question, tu as passé la nuit dans l'officine, comme dans l'attente d'un miracle, tu rêvais d'elle la nuit, qu'elle partageait ton lit, que vous étiez unis comme l'eau et le poisson, tu avais l'esprit ailleurs, étais sujet à des émissions nocturnes, pour te sortir de cet état tu as avalé coup sur coup des pilules jaunes aux six saveurs contenant de la rehmannia qui t'ont teint les dents en noir.

Puis le miracle a eu lieu. Quatrième grand-oncle, écoute-moi bien, c'était à l'approche du soir, au début du cinquième mois – non, c'était peu après le dîner, la touffeur du jour s'exhalait de la terre, un vent frais soufflait depuis les marais, la rosée froide tombait des espaces intersidéraux, tu étais assis sous le sophora

dans la cour, tu agitais un éventail en feuilles de massette pour chasser les moustiques qui te piquaient aux jambes. Tu as entendu des tapotements dans la barrière. Tu as demandé avec impatience : « Qui va là ?

– C'est moi, monsieur. » C'était une voix de femme, étouffée.

Dis donc, l'ancêtre, ma langue est trop pauvre pour exprimer avec exactitude l'excitation, la folle joie que tu as éprouvées après avoir reconnu sa voix. Tu n'as pas d'ailes pourtant c'est en volant que tu es parvenu à la barrière, tu étais si impatient que tu as mis un bon moment avant de trouver le crochet.

Une fois la barrière ouverte, avec la vitesse de l'éclair, tu l'as enlacée, tes bras ont failli lui briser les os. Cet enlacement a duré au minimum le temps de fumer une pipe. Puis tu t'es dirigé vers la maison, la portant dans tes bras. À cette époque-là, tu étais plus grand et fort que maintenant, et elle était fine et délicate, tu la portais comme tu aurais fait d'un doux agneau. Tu l'as déposée sur le kang, as allumé la lampe à huile, elle restait allongée sans bouger, on l'aurait crue morte, des larmes cristallines filtraient du coin de ses yeux, tu étais là, hésitant, mais le désir fut plus fort que tout. Tes mains tremblaient quand tu as défait les boutons de son vêtement, ses petits seins fermes se dressaient devant toi comme deux collines. Tu as relevé la tête, elle a fait un saut carpé, a arrondi la bouche et a soufflé : la lampe s'est éteinte. Deux bras pris de frénésie ont enserré ton cou, cette odeur fraîche de palourde a assailli ton visage, tu l'entendais répéter d'une voix coupée de hoquets : « Monsieur… Monsieur… » Cette voix était si lointaine, si vague, tu semblais enlisé dans la vase rouge, à tes oreilles résonnaient comme des craquements de biogaz remonté jusqu'à la surface de l'eau…

Le Quatrième renifle deux fois, je le vois soulever le grand mouchoir accroché au revers de son vêtement pour essuyer les deux larmes troubles sous ses paupières, le vieillard est ému.

Hé, l'ancêtre, tu en as gros sur le cœur ? Quand on pense au passé on est toujours triste, cinquante ans se sont écoulés, la séduction s'en va avec les ravages du temps, jeunesse perdue ne reviendra plus, sur la prairie on distingue vaguement la petite sente engloutie par des pans de brume, d'où émerge par-ci

une touffe de fleurs sauvages, par-là une touffe d'herbe séchée, c'est le chemin par lequel tu es venu.

Quatrième grand-oncle, ne pleurez pas, écoutez, écoutez attentivement, aujourd'hui je veux, comme on répand du millet périmé ou du sésame pourri, ébruiter votre vie privée. Ce soir-là après avoir joui avec elle à la folie, tu étais en proie à des sentiments complexes, il te semblait avoir gagné un trésor, mais avoir perdu un trésor de la même valeur, tu éprouvais une sensation de bonheur triste. Je verse dans la littérature ? Le verbiage ? Ce soir-là, tu l'as raccompagnée, as traversé avec elle le pont branlant, es entré chez elle. Son beau-père était très malade, elle était venue te chercher pour que tu viennes donner une consultation à domicile. Bien évidemment, elle ne pouvait pas ne pas avoir pensé qu'après ce que vous aviez fait, elle serait une arme à double tranchant. Elle n'avait probablement pas dormi sur ses deux oreilles elle non plus pendant ces dix jours, une femme dont le mari est absent, au quatrième mois, au printemps, et dont tu avais exacerbé le désir devait tôt ou tard venir vers toi. Quant à toi, quatrième grand-oncle, dans ta jeunesse, tu étais un personnage. Son beau-père avait une terrible crise d'asthme, sa barbichette donnait vers le haut par à-coups, on aurait dit un monstre. Tu n'avais pas la conscience tranquille, tu sentais ses yeux, cruels et sinistres te transpercer comme des lames.

Hé, l'ancêtre, à présent je vais dévoiler une histoire criminelle, il s'agit d'un meurtre. Un médecin traditionnel chinois et une jeune femme ayant perpétré l'adultère, elle avait un beau-père gênant. Ce dernier faisait penser à un vieux chien qui a perdu toute sexualité, surveillant jalousement une jeune femelle ; le médecin, profitant de l'occasion qui lui était donnée de le soigner, a introduit dans le remède…

Paf ! Voilà que le Quatrième âgé de quatre-vingt-dix ans dégringole à terre avec son tabouret.

Je l'aide à se relever, lui pince le sillon labial, le point d'acupuncture situé au centre de la calotte crânienne, le tapote de partout, au bout d'un moment d'efforts le Quatrième qui reposait dans mes bras pousse un soupir et se réveille. À ma vue, les muscles de son visage se crispent, la crainte lui fait fermer les

yeux, il dit en tremblant : « Espèce de démon… de bâtard… bâtard… démon… avatar de monstre… »

Plus tard, il m’a demandé de le remettre à la justice pour être fusillé à la porte sud, il était très sincère en disant cela, j’en suis certain, mais comment aurais-je pu livrer ainsi mon propre ancêtre ? Le sentiment d’humanité l’emporte sur la Loi ! Pour le réconforter, je lui ai dit : « L’ancêtre, tu as quatre-vingt-dix ans, est-ce que ça vaut la peine de gaspiller une balle ? Attends donc que le vieillard à barbiche vienne te réclamer ta vie ! »

De tels propos désinvoltes peuvent en fait être parfois suivis d’effets étonnants.

… Je regrette à présent de l’avoir pour ainsi dire écorché vivant ; bien que notre clan de chiqueurs de paille ait la plaisanterie facile sans faire de distinction d’âge pour celui à qui elle s’adresse, la mienne a été poussée un peu trop loin. Pendant le bref laps de temps où le Quatrième était en fin de vie, il est resté assis des journées entières au soleil, appuyé contre le mur en ruines, plongé dans d’amères pensées ; il avait même changé ses habitudes de toujours aller poser culotte dans les champs. Pendant ces jours-là, les criquets avaient atteint en taille un centimètre, avant l’arrivée des avions, ils déferlaient comme les marées ; appuyé contre le mur, le Quatrième ne bougeait pas, malgré les bestioles qui le recouvraient. Tout le clan avait remarqué à quel point l’aïeul avait changé, mais on ignorait la raison d’un tel changement, c’était mon secret à moi. Mère a dit : « Il n’en a plus que pour quelques jours à vivre ! » À l’entendre, j’ai senti à quel point j’étais coupable moi aussi.

Le Quatrième, appuyé contre le mur éboulé, de sentir les sauterelles grouiller sur son corps, repense à leurs congénères, cinquante ans auparavant ; tout cela doit rester présent devant ses yeux, y compris les conditions dans lesquelles il avait écrit la lettre de répudiation, y compris la couleur de cette lettre. C’était du papier de riz de Xuancheng d’un jaune pâle, il avait calligraphié plusieurs dizaines de caractères, gros comme des amandes, dans le style archaïque et simple qui était le sien, comme s’il rédigeait une ordonnance. Cela s’était passé un peu plus d’un mois après la constatation que les sauterelles étaient sorties de

terre, l’été torride était déjà là, la construction du temple Bala à l’extrémité du village était pratiquement achevée, on en était à la décoration intérieure.

Les vestiges de cet édifice existent encore, malgré les atteintes du temps. Les hauts murs sont tombés en ruines, les tuiles sont cassées, constellées de fientes blanches, entre les arêtes couvertes de poussière verdissent des herbes sauvages.

Le temple n’est pas très grand, de forme rectangulaire, de celle des chapeaux bombés en leur milieu que portent les prêtres taoïstes. Appuyé contre le mur en ruines, le Quatrième peut apercevoir le temple au loin.

Après avoir rédigé la lettre de répudiation qui réglait le cas de la Quatrième, il était sorti de l’officine, avait suivi la rue, baigné dans la lumière intense, il entendait le bruit qui montait des champs, pareil à celui de la pluie battante : celui de centaines de millions de sauterelles charnues rongeant les tiges et les feuilles des végétaux. Il s’était dirigé vers le chantier de construction du temple. Il avait le cœur très lourd, après tout ils avaient formé un couple, malgré tous les défauts qu’il lui trouvait pour une seule qualité, cela lui perçait le cœur. Quand il avait pris son pinceau et s’était mis à rédiger l’acte de répudiation, le visage tuméfié du rétameur se balançait sans cesse devant ses yeux, il avait ressenti comme un grand froid intérieur. Le rétameur ne s’était plus montré par ici, mais lorsqu’il s’était rendu en consultation au village du trou des Sables mouvants, il l’avait croisé dans une ruelle : l’homme avait le visage hideux, un œil atrophié dont la paupière rentrait dans l’orbite, l’autre œil brillait comme l’éclair, sur ses joues il y avait des croûtes de sang. Sur le moment, le Quatrième avait tenu fermement le licou de son ânesse et ses deux jambes avaient serré les maigres flancs de l’animal, il trouvait que l’éclat jeté par l’unique œil du rétameur était pareil à celui d’un fer de flèche glacé qui le clouait en pleine poitrine. Le rétameur ne lui avait lancé que ce regard appuyé, s’était détourné à la hâte et avait disparu derrière un mur en pisé couvert de vrilles de courges. Le Quatrième était pourtant resté là, agrippé au col de l’ânesse, la vue troublée. Dès lors, dans son cœur, s’était imprimée cette blessure profonde, comme causée par une arme blanche, il lui suffisait de penser au visage du rétameur pour qu’elle menace de s’ouvrir.

Des dizaines d'artisans étaient rassemblés sur le chantier, tous étrangers au canton, et si le Quatrième n'avait pas recruté sur place dans le clan, c'est qu'il avait sa petite idée. Je n'ose pas aller jusqu'à dire qu'il s'agissait là d'une astuce géniale pour détourner à son aise les deniers publics, ce serait crier contre le Bouddha, insulter les ancêtres et s'attirer les foudres du Ciel. Je préfère penser qu'il s'agissait pour lui de manifester du respect à l'égard des sauterelles et aussi de faire en sorte que le temple soit édifié avec plus d'élégance. On peut aussi penser que cette idée, toujours bien ancrée dans les mentalités et qui veut que « seuls les moines venus d'ailleurs savent lire les textes sacrés », était largement répandue à l'époque. En conséquence, le quatrième grand-oncle, ce traître et mauvais fils qui osait prendre des libertés avec les lois ancestrales, ne pouvait pas pour autant déroger à cette convention.

Les murs étaient badigeonnés d'une peinture à l'oxyde de plomb couleur de cinabre, à la lumière ce rouge vous brûlait les yeux, toute la toiture était faite de petites tuiles en écailles de poisson, la porte aussi était peinte en rouge. Les artisans étaient en train de démonter les échafaudages. À la vue du Quatrième, l'entrepreneur chargé de la construction s'avança vers lui et lui offrit une cigarette de la marque Canon vert très recherchée, ou de la marque Hartmann, peu importe. Le Quatrième fumait avec des gestes maladroits, la fumée le faisait suffoquer, il toussa ; cela provoqua une courte douleur à cette plaie qu'il avait au niveau du cœur. Il jeta la cigarette et sortit un paquet de chaume à chiquer, le jus sucré lubrifia sa bouche et sa gorge. Il donna respectueusement un paquet à l'entrepreneur, l'autre éleva la chose à hauteur de ses yeux et l'examina avec curiosité, mais il ne se résolvait pas à le mettre dans sa bouche. Comme du mécontentement se dessinait sur le visage du Quatrième, il s'empressa d'obtempérer et se força à le mâcher, mais cela lui était pénible, ses mâchoires puissantes s'ouvraient au maximum, le Quatrième eut alors l'impression que l'entrepreneur était une énorme sauterelle.

« Chef de clan, je comprends la raison qui vous a poussé à édifier ce temple ! » dit l'entrepreneur, énigmatique.

Le Quatrième interrompit sa mastication et s'empressa de demander : « Ah, oui, et laquelle ? »

L’entrepreneur lui confia que, lorsqu’il l’avait vu mastiquer le chaume, il avait trouvé qu’il ressemblait vraiment à une sauterelle, et que sur le visage des membres du clan des chiqueurs de paille quelque chose évoquait cet insecte.

Le Quatrième se demandait s’il devait réfuter ou approuver l’explication donnée par l’entrepreneur. Ce dernier l’invita à entrer dans le temple pour regarder la statue achevée de la divinité Bala, le Quatrième franchit la porte rouge à sa suite. Une énorme sauterelle était couchée sur un autel élevé fait de briques, il ne put s’empêcher de reculer d’un pas, de nouveau il fut saisi de respect et de crainte envers les acridés.

Les deux sculpteurs sur argile mettaient de la couleur sur la statue, sans doute mus par des considérations esthétiques ; si la forme de cette sauterelle ressemblait à celle des insectes rampant dans les champs, sa couleur différait. Sur une planche en bois placée devant la statue, il y avait des dizaines de cadavres de ces insectes, décapités, éventrés, démembrés. Pendant ce temps-là, leurs congénères rongeaient tout ce qu’ils pouvaient ronger dans les champs, dans les friches et les marais du canton nord-est de Gaomi. Le Quatrième éprouva un sentiment d’hostilité envers les sculpteurs, il les jaugea : l’un avait un peu plus de soixante ans, vieillard émacié à la peau jaune qui ressemblait assez à un coq plumé ; l’autre était tout aussi maigre, il pouvait avoir treize ou quatorze ans, garçon au visage jaune pareil à un petit coq au plumage non encore fourni. Leurs visages étaient éclaboussés de taches de couleur, leur regard était cruel et madré, leur bouche pointue indiquait qu’ils n’appartenaient pas à l’espèce humaine. Il se dit qu’ils étaient probablement des avatars de coqs. Ils n’étaient pas venus ici pour construire le temple mais pour manger les sauterelles ! C’étaient les restes de leur repas sur la planche. Le Quatrième vit une sauterelle vivante qui se tenait debout au milieu des bestioles mortes, elle avait beau pédaler de toute la force de ses puissantes pattes de derrière, elle ne parvenait pas à sauter, une grosse aiguille rouillée qui lui transperçait le cou la maintenait clouée fermement à la planche.

Le Quatrième tenait sous son regard courroucé les deux artisans qui coloriaient la statue, ils ne se doutaient de rien ; le plus jeune avec un petit

pinceau ajoutait de la couleur aux ailes, le plus âgé faisait de même pour colorier les yeux de la sauterelle.

Le Quatrième s’avança jusque devant la planche, hésita un instant, tendit la main pour arracher l’aiguille de fer rouillée, mais l’insecte était toujours transpercé par l’aiguille.

C’était une sauterelle parvenue à la moitié de son développement, elle devait avoir deux centimètres de long, dans les champs il devait y en avoir dix tonnes de cette taille, le corps entier d’un rouge-brun, avec une énorme tête, un abdomen petit et mince, dotées d’un potentiel de croissance stupéfiant. Elles avaient derrière le cou deux petites ailes bien charnues, pareilles aux obis que portent dans le dos les femmes japonaises.

La sauterelle suppliciée se débattait sur l’aiguille, son abdomen se contractait, sa bouche crachait une eau verte. Le Quatrième éprouva du dégoût pour ce ventre plein de sensualité qui se démenait, insoumis. Ses pattes de derrière s’évertuaient à pédaler dans le vide pour se libérer, échapper au pilori où l’avaient clouée les humains, de sa bouche jaillissait les dernières gouttes d’un liquide d’un vert intense, le sang et les larmes des sauterelles, sécrétion de la colère et de la souffrance de la bestiole. Le quatrième grand-oncle saisit en tremblant de peur la tête de l’insecte, sensation que les longs yeux roulaient sur ses doigts. La bestiole baissait la tête, les cervicales se déchirèrent montrant une membrane muqueuse laiteuse. La sauterelle allongea ses pattes de derrière – en cet instant-là, elle voulait échapper à la douleur qu’elle éprouvait à la tête – quand elles touchèrent à leur tour les doigts du Quatrième, comme fait soudain celui qui se noie au contact du fond ferme sous l’eau, elles les repoussèrent avec force, son cou et son corps se séparèrent brusquement. Cette sauterelle, pareille à Jésus, connut une mort glorieuse. Le feu de sa vie n’était pas encore tout à fait éteint, son corps était accroché à une longue merde noire, entourée de la membrane blanche, tandis que sa tête restait coincée entre le pouce et l’index du Quatrième, quant à ses pattes de derrière, elles pédalaient avec désespoir sur son corps suspendu.

Le Quatrième rejeta la sauterelle et, avec elle, l’aiguille restée fichée dans le cou, dressée comme un piquet. Ses doigts le démangeaient, c’était là le souvenir

laissé par les piques dures sur les pattes de la bestiole.

Les sculpteurs avaient terminé de peindre la statue du roi des sauterelles. L'entrepreneur toucha le Quatrième qui restait là frappé de stupeur ; ce dernier, comme au sortir d'un rêve, entendit le son de la voix équivoque de l'homme : « Chef de clan, regardez bien, n'est-ce pas très ressemblant ? »

Les sculpteurs reculèrent, la grande sauterelle étincelait. Le Quatrième eut presque envie de se mettre à genoux pour saluer le front contre terre le chef des insectes divins.

Elle mesurait un mètre soixante-dix de long, quarante centimètres de haut, était allongée sur un piédestal fait de briques grises maçonnées, elle était effectivement majestueuse, imposante, plus vraie que nature, donnant l'impression de pouvoir à tout moment prendre son envol et traverser le baldaquin du temple vers les immensités célestes azurées. Les deux artistes qui l'avaient façonnée ne s'étaient pas montrés entièrement fidèles au réel, en la coloriant ils avaient mis l'accent sur le vert, or les criquets qui faisaient des leurs dans les champs étaient d'un rouge sombre. Le Quatrième repensa à l'ancêtre de ces insectes qui pouvait se transformer en être humain tel qu'il l'avait vu en rêve : il était rouge sombre lui aussi et non vert. C'était le seul point qui le chiffonnait au sujet de la statue.

« La couleur n'est pas la bonne ! » dit-il.

L'entrepreneur regardait les deux artisans.

Le plus vieux répondit : « C'est le roi des sauterelles, ce n'est pas une nymphe. C'est comme pour l'empereur : il s'habille d'une robe jaune, couleur que ne peuvent porter les ministres, qu'ils soient civils ou militaires. Si les nymphes sont rouge foncé et si l'on peint le roi des sauterelles de la même couleur qu'elles, comment peut-on alors différencier ce qui est haut de ce qui est bas, ce qui est noble de ce qui est vil ? »

Le Quatrième réfléchit un moment ; trouvant que la remarque avait du vrai, il ne discuta plus de la question de la couleur, il fit un tour de l'œuvre pour apprécier la prestance du dieu des sauterelles.

Le corps de l'idole avait comme coloris de base le vert clair, au milieu du front il y avait une raie couleur abricot sur laquelle s'inséraient de minuscules

points noirs. Sa tête faisait penser à une enclume dressée vers le haut, les yeux à de gros œufs d'oie. Le plus vieux des artisans les avait peints couleur café, allez savoir grâce à quelle technique il avait tracé des raies lumineuses verticales. De couleur crème, les antennes avaient les pointes rouge feu, elles ressemblaient à deux queues de faisan flottant au-dessus de la tête. Le Quatrième admirait surtout les pattes postérieures, massives et puissantes, elles se dressaient, tels des pics acérés, aussi grosses que le bras, d'un rouge violacé aussi profond que celui des aubergines, quant aux deux rangées d'épines sur les pattes, on aurait dit des crocs de chien de la blancheur des flocons de neige. Les ailes antérieures faisaient penser à deux hache-paille, impossible de représenter les ailes postérieures.

Le jour de l'offrande rituelle aux sauterelles, la tâche glorieuse qui consistait à escorter jusque dans sa famille la Quatrième répudiée pour adultère incomba au neuvième grand-oncle, bien connu pour son audace. Après le petit déjeuner, il sortit l'ânesse efflanquée du Quatrième ; armé d'un vieux balai, il débarrassa la croupe de la bête du crottin et de la boue qui s'y trouvaient, puis il plaça sur son échine un matelas rembourré en grosse toile bleue.

Il entra dans la cour et, debout devant la fenêtre, il lança sur un ton badin : « Quatrième grande belle-sœur, en route, profitons de la fraîcheur du matin pour faire un bon bout de chemin. »

La Quatrième répondit quelque chose sans pour autant se montrer.

Le Neuvième la pressa : « En route, en route, vous n'êtes pas non plus une jeune mariée en palanquin ! »

La Quatrième franchit sans se presser la porte de la maison, elle bluffa si bien le neuvième grand-oncle qu'il en resta là les yeux tout ronds. Il devait dire plus tard que le Quatrième était de la graine de pendard, il ne savait même pas à quel point la Quatrième ainsi apprêtée pouvait être belle. Elle avait le teint pareil à un beau jade à la blancheur du suif, son visage était comme une fleur d'hibiscus couverte de rosée, elle n'avait pas encore la trentaine au moment de sa répudiation, et bien qu'elle eût toujours refusé de chiquer du chaume, ses dents, à elle aussi, étaient très blanches. Elle arriva devant lui la tête haute, le

buste fier, ses bouts de seins dressés étaient presque contre les yeux du Neuvième. Il en eut la vue brouillée, recula de plusieurs pas.

« Le Neuvième, et ton quatrième frère aîné ? » demanda posément la Quatrième.

Le Neuvième avait la langue et les lèvres comme paralysées, il articula avec peine :

« Mon quatrième frère… s'est rendu à l'offrande rituelle aux sauterelles.

– Tu vas aller me le chercher !

– Mais il s'est rendu à l'offrande rituelle aux sauterelles…

– Va le chercher, dis-lui que j'ai à lui parler. S'il ne vient pas, je mets le feu à la maison. »

Le Neuvième s'empressa de dire :

« Quatrième belle-sœur aînée, ne vous fâchez pas, je vais le chercher tout de suite. »

Le Quatrième dirigeait la préparation de l'autel pour l'offrande rituelle, mais cela ne l'empêchait pas de se soucier de ce qui pouvait se passer à la maison. Le Neuvième arriva au galop tout affolé, il lui glissa quelques mots à l'oreille, le Quatrième lui ordonna de rentrer le premier à la maison.

Quand il revint chez lui, le Quatrième vit son épouse assise sur un tabouret au beau milieu de la cour, elle gardait les yeux fermés, son visage fardé et poudré était inondé de lumière. Il toussota, elle ouvrit les yeux, ne souffla mot, se contentant de sourire, le visage illuminé, séduisante et fière, on aurait dit un personnage de tableau.

La plaie qu'avait au cœur le Quatrième s'ouvrit, il faillit tomber à terre.

« Tu… comment ça, tu n'es pas encore partie ?

– Le Quatrième, dit-elle, le proverbe ne dit-il pas : “Un jour de vie commune, cent jours de tendresse, cent jours passés ensemble, amour plus profond que la mer” ? J'avais dix-huit ans quand je me suis mariée à toi, cela fait onze ans maintenant, je pars pour ne plus revenir, et tu n'aurais rien à me dire ?!

– Que veux-tu que je dise ? répondit-il avec de la mauvaiseté dans la voix, mais ses mains tremblaient.

– Le Quatrième, reprit-elle, cette fois, en fait c’est ma vie que tu veux, une femme répudiée qui s’en retourne chez ses parents ne vaut même pas un chien. Le Quatrième, ton cœur est plus cruel que celui d’un loup, au point où nous en sommes, je vais tout déballer. En ce qui concerne ton histoire avec la femme du trou des Sables mouvants, j’étais au courant depuis bien longtemps ; mon histoire à moi avec le rétameur, c’est un piège que tu m’as tendu. Ou comme le dit si bien le proverbe : “On autorise les fonctionnaires locaux à incendier, mais on refuse au peuple d’allumer sa lampe.” Le Quatrième, tu es sans cœur, je n’ai même plus envie d’exiger quoi que ce soit, simplement, au moment de partir il fallait que les choses soient dites. Le Quatrième, tu n’as donc jamais entendu ceci : “À qui répudie sa première épouse, fini le bel avenir”, désormais, ta vie ne sera pas agréable, tu as détruit une femme, tôt ou tard tu te perdras à cause d’une femme. Après ma mort, mon esprit ne te laissera pas en paix ! »

Le Quatrième était tout ouïe tout oreille, on aurait dit un petit écolier écoutant respectueusement les enseignements du maître.

« Et la lettre de répudiation ? demanda la Quatrième, où est la lettre que tu as rédigée pour moi ?

– C’est le Neuvième qui la détient, je lui ai demandé de la remettre à ton père, répondit-il.

– Le Neuvième, donne-moi la lettre ! »

Le Neuvième lança un regard au Quatrième, de l’embarras se lisait sur son visage.

La Quatrième se déplaça sur ses petits pieds et s’approcha du Neuvième, à chaque pas on aurait dit qu’elle allait mettre sa vie en péril, elle dit avec un rire sarcastique :

« Il est où ton beau courage ? L’été dernier tu es venu me peloter les seins, c’était pas téméraire ça ? T’en as encore envie ? » Elle bombait la poitrine de toutes ses forces, provocante. « Si tu en as envie, vas-y, sans gêne ni crainte, ton quatrième frère m’a répudiée, il n’a plus aucun droit sur moi. »

Le Neuvième avait le visage tout congestionné, il restait là, bouche bée, la langue liée, incapable d’articuler le moindre mot.

La Quatrième fit rouler sa langue et lui envoya dans la bouche avec précision un crachat. Elle tira d'un coup le petit baluchon coincé sous l'aisselle du neuvième grand-oncle, le secoua pour l'ouvrir, les deux grandes chaussures du rétameur tombèrent sur le sol, la Quatrième tenait entre ses doigts une feuille de papier de riz jaune.

Des dizaines de larmes s'échappèrent soudain de ses yeux, se dispersèrent sur ses joues poudrées de blanc ; la lettre de répudiation tremblait dans sa main, à plusieurs reprises elle tenta de la déplier, mais elle s'enroulait toute seule de nouveau, comme si elle voulait cacher un secret terrifiant.

De ses mains convulsives elle déchira la feuille de papier, en fit deux boulettes qu'elle serra dans ses poings. Elle avait le regard extrêmement brillant, sa peau brûlante avait séché les larmes, leurs traces sur ses joues étaient pareilles à celles laissées sur une terre saline par de grosses gouttes de pluie.

« Vieux Neuvième, dit-elle, la voix rendue rauque par le feu qui lui brûlait la gorge, tu as avalé un de mes crachats, l'an passé tu m'as enlacée, caressée, embrassée, tu vas dire sincèrement à ton frère si ma bouche empeste le cuivre rouillé en fin de compte ? »

Le Neuvième avala péniblement sa salive, il fit claquer sa langue, comme s'il essayait de se souvenir, ou comme s'il dégustait quelque chose, et répondit : « Non, rien, aucun goût de cuivre rouillé. »

La Quatrième lança avec rage à la face du Quatrième les boulettes de papier qu'elle tenait dans ses mains et injuria les deux hommes en ces termes : « Espèces d'ânes, ânes brouteurs de paille ! » Puis, levant la main, elle gifla le Quatrième violemment, avec un bruit sonore. Ce dernier en eut le cou déporté de côté, sa bouche produisit une série de gargouillis qui faisaient penser au bruit d'un ballon rond roulant sur le sol. Elle leva de nouveau la main pour lui en appliquer une autre mais, cette fois, son bras était tout engourdi, toute force semblait avoir quitté son corps ; le bout de ses doigts glissa, effleurant juste l'extrémité de la joue du Quatrième, puis la longue tunique bleue qu'il avait revêtue à l'occasion du rituel de l'offrande aux sauterelles, dessina encore un arc de cercle dans le vide. La Quatrième trébucha, fut déséquilibrée et tomba sur le

sol. Cette deuxième gifle qui avait épuisé ses forces ressemblait en fait à une caresse désespérée.

Le Neuvième lança : « Quatrième frère aîné, ne la répudie pas ! »

Les joues de l'intéressé se crispèrent, ses yeux lançaient des lueurs mauvaises, aussi féroce qu'un loup ou qu'un tigre il se rua sur son frère et lui mit les deux mains au collet, le balançant d'avant en arrière, il aurait voulu le mettre en pièces. De sa poitrine montaient des halètements bizarres tandis que de la gorge étranglée du Neuvième s'échappaient des « oh, oh » pareils à ceux, désespérés, que poussent les mouettes volant au-dessus de vagues gigantesques. Ce dernier, tout étourdi d'être ainsi serré au cou, donnait des coups de pied au hasard dans les jambes de son adversaire, lui labourait le dos de ses mains. Le Quatrième, poussé par la nécessité, eut une inspiration, il colla sa bouche contre le front de son frère et le mordit férocement, des dizaines de marques de dents dessinèrent sur le front lisse un superbe motif en forme de fuseau.

Le Neuvième poussa un cri affreux ; les mains sur son front ensanglanté, il se retira du combat.

Une heure plus tard, le Quatrième se montrait à la cérémonie d'offrande aux sauterelles ; le Neuvième tirant l'ânesse, l'ânesse portant la Quatrième, laquelle avait les yeux gonflés d'avoir pleuré en faisant ses adieux à ses belles-sœurs et aux femmes de ses neveux, sortait du village et prenait l'étroite route de terre en direction de l'est.

Un peu plus tôt, la neuvième grand-tante, grande et maigre, et la cinquième, petite et corpulente, ainsi que sept à huit autres femmes de la nouvelle génération de branches proches étaient debout autour du saule à l'entrée du portail. Elles regardaient le Neuvième, le front ensanglanté, qui aidait la Quatrième, toute pimpante, à monter sur le dos de l'ânesse. La Neuvième et la Cinquième éclatèrent en sanglots, les autres femmes à la suite de leurs belles-mères firent de même à en avoir les yeux rougis. Le Neuvième avait envoyé de toutes ses forces dans un coin du mur les grandes chaussures attachées ensemble par une corde de chanvre, mais la Quatrième était allée elle-même les ramasser. Elle les avait d'abord placées au cou de l'ânesse, une à gauche, l'autre à droite, l'animal gardait la tête baissée, comme si la honte lui faisait courber le col. Une fois sur le

dos de l'animal, les chaussures ayant peut-être heurté ses genoux, ou bien pour alléger la charge, elle s'était penchée pour les prendre et les mettre à son propre cou. Elles étaient sur sa poitrine opulente pareilles à deux insignes glorieux. Elle s'était alors retournée soudain pour faire un signe de la main à l'intention des femmes en pleurs debout sous le saule et leur avait adressé au travers de ses larmes un sourire fier. Son visage évoquait un chrysanthème aux pétales émaillés de gouttes d'eau. Ce regard qu'elle avait jeté derrière elle avait serré le cœur des femmes présentes. Bien des années plus tard, ma mère, qui, à l'époque, était une jeune épousée et qui est à présent une vieille femme, se rappelait encore très distinctement ce moment émouvant. Quand, pour la énième fois, elle relate ce plan cinématographique, ses larmes ruissellent, dans l'intonation de sa voix percent toute l'admiration, le respect et l'amour qu'elle éprouve encore pour la Quatrième.

Si le Neuvième et la Quatrième avaient suivi, en direction de l'est, la digue abritée par l'ombre dense des sophoras, ils auraient pu tout à fait, pareils à deux petits poissons au fil de l'eau, entrer dans la friche ravagée par les sauterelles et personne n'aurait rien remarqué. Mais alors que le Neuvième tirait l'ânesse pour la faire grimper sur la digue – c'était également le moment où la Quatrième, les chaussures autour du cou, son visage poudré couvert de larmes, tournait la tête pour faire ce geste d'adieu de la main aux femmes de la famille, l'animal, qui avait sa petite idée sur la question et qui était têtu, se dégagea soudain de la corde de chanvre servant de longe. Il redescendit à l'oblique la digue et vola comme l'éclair en direction du sud, prit la ruelle, la queue redressée. Il montrait une telle excitation que ma mère et les autres femmes debout au pied de l'arbre en restèrent clouées de peur. La Quatrième suivait les secousses impulsées par l'ânesse, le dos bien droit, sans manifester la moindre appréhension, on aurait dit un cavalier longuement entraîné.

« Retenez-la ! » cria le Neuvième.

La Neuvième était la plus téméraire, d'un bond elle fut au milieu de la ruelle et essaya de barrer la route à l'animal, celui-ci retroussait les lèvres et montrait les dents, il se rua sur la Neuvième en brayant, on aurait dit qu'il voulait la mordre au ventre. Elle esquiva avec un instinct sûr, le baudet passa en poussant

des braiements, la Neuvième en resta la bouche bée et les yeux ronds, non qu'elle eût peur de l'animal, mais en raison du visage de la Quatrième qui ressemblait à celui de la déesse Guanyin : il brillait d'un tel éclat mystérieux, incompréhensible, que cette grande perche qui avait pourtant son franc-parler en fut éblouie.

Tout le temps que dura la course de l'ânesse, les chaussures venaient frapper mollement la poitrine de la Quatrième, l'échine efflanquée de l'animal frottait ses fesses et l'intérieur de ses cuisses. Pendant des dizaines d'années, je suis resté assez dubitatif devant l'explication sibylline donnée par ma mère et les autres femmes à propos de l'éclat mystérieux qui marquait le visage de la Quatrième. Elles pensaient que, lorsqu'elle les avait saluées de la main en signe d'adieu, elle était déjà entrée dans le rang des immortelles, celle qui chevauchait l'ânesse n'était déjà plus la Quatrième. Donc elle n'avait plus besoin de s'enfuir par la digue, abattue comme une femme adultère répudiée, il lui fallait bien au contraire sortir du village droite et digne en suivant la grand-rue ; celui qui avait pu la voir avait la chance avec lui, dans le cas contraire, c'étaient des regrets à vie. Elles apportèrent plusieurs preuves pour conforter cette assertion : d'abord, la Quatrième ne sortait jamais de chez elle, c'était la première fois qu'elle montait à dos d'âne, alors que l'animal galopait comme un fou, elle restait assise aussi stable que le mont Taishan, bien droite, sans bouger, ce qui n'est pas à la portée d'une femme. Et puis, l'éclat éblouissant sur le visage de la Quatrième était plus fort que celui du soleil, et la Neuvième en avait été toute remuée, il s'agissait d'une gloire que l'on voit rarement sur le visage d'un simple mortel. Et ceci encore : selon les souvenirs des présentes, quand l'ânesse portant la Quatrième était passée devant elles au galop, elles avaient senti un parfum étrange. Selon ma mère, c'était celui de l'orchidée, mais la Neuvième avait dit : « Pas du tout, ce n'était pas celui de l'orchidée mais de la fleur d'osmanthe ! » La Cinquième avait risqué : « Il me semble que c'était l'odeur de la poudre qu'elle avait appliquée sur son visage. » Quant à la quatorzième tante, elle déclara que c'était celle du jasmin. À chacune son explication, ses sensations. Qu'un parfum ait des composants si riches montre bien qu'il n'appartient pas au monde des humains. La quatrième preuve n'est pas très convaincante : elle est

liée à la musique et seule la Neuvième osait y apporter une réponse catégorique, mère et les autres se demandaient si elle ne venait pas du temple Bala à l’est du village. En effet, quand l’ânesse avec la Quatrième sur son dos galopait dans la ruelle, la cérémonie de l’offrande aux sauterelles débutait tout juste, les trois groupes de musiciens loués par le Quatrième s’étaient mis à jouer de la musique ancienne. Or ce jour-là soufflait un vent de sud-est.

En résumé, la Quatrième devint, parmi les disparus du clan, un personnage légendaire, entouré de mystère. Je mets en doute la véracité du processus qui a conduit à cette légende mais, d’un autre côté, je fais confiance à l’esprit pragmatique des femmes de la génération de ma mère, toutes ces personnes, si respectables, auraient-elles pu créer collectivement un mythe sans raison, à partir de rien ? D’autant plus qu’un mythe part toujours de quelque chose, tout comme il n’y a pas d’arbre sans racine, ni de cours d’eau sans source. Le mythe a toujours quelque base factuelle. Ces faits remontent à cinquante ans, ma mère et les autres femmes ont vu de leurs propres yeux l’ânesse portant la Quatrième galoper dans la ruelle et, quand elles évoquent cette histoire, leurs visages expriment la sincérité et le sérieux propres à un enfant. Elles la racontent avec beaucoup de gravité, cette gravité est la marque de leur narration, je n’ai guère de raison de nier la véracité de cette affaire.

Bien sûr, le respect dû à une morte, leur compassion pour le destin tragique de la Quatrième – leur sœur dans l’adversité – les ont poussées à broder un peu. La tâche qui m’incombe est de débarrasser le réel de ces fioritures ajoutées dans un but artistique pour saisir la vraie nature des faits. Tout d’abord, on ne peut mettre en doute que l’ânesse s’était débarrassée de la longe et avait redescendu la digue à l’oblique ; non plus que la Quatrième était assise bien stable sur le dos de l’ânesse lancée au galop, ni que son visage était illuminé par une expression étrange. Tout cela ne saurait être faux.

Si l’ânesse qui avait été tirée sur la digue en est redescendue au galop, c’est que celle-ci était trop étroite, que l’eau de la rivière était trop claire, l’animal avait eu le vertige ; si la Quatrième avait pu rester assise bien stable sur le dos de l’animal sans tomber, c’est qu’elle avait un sens de l’équilibre au-dessus de la moyenne grâce au bon fonctionnement de son cervelet. Ce qui reste le plus

difficile à expliquer est cette expression, presque divine, apparue sur son visage alors qu'elle chevauchait l'animal lancé au galop. Cette expression, je peux la voir dès que je ferme les yeux : elle est faite de sensualité et d'égarement, elle dénote une grande félicité. Il me faut reconnaître que cette expression est directement liée à l'excitation sexuelle qu'elle ressentait. Je n'ai pas voulu avancer cette explication devant ma mère et les autres femmes, mais en gros, elle me paraît fondée. Selon certaines données, j'ai appris que les femmes en proie à une grande douleur sont très réceptives à l'excitation sexuelle et réagissent de façon violente. L'ânesse filait comme le vent, l'échine efflanquée de l'animal n'avait de cesse de frotter et de heurter les cuisses et les fesses de la Quatrième, tandis que les deux grandes chaussures lui tapotaient doucement les seins dressés haut. Les régions de son corps ainsi sollicitées étaient chez elle des zones érogènes. Elle éprouvait une grande douleur d'être ainsi répudiée, or cette excitation soudaine, son désir réprimé, le sentiment douloureux et complexe qu'elle ressentait en à peine une minute s'étaient libérés aussi, dire qu'en ce bref instant elle avait atteint un autre monde pour entrer dans l'univers des immortelles n'était pas si exagéré.

L'ânesse entra en galopant dans l'avenue, puis se mit à marcher lentement, retrouvant l'air abattu qui avait été le sien pendant des décennies, la longe traînait sur son cou tel un serpent vivant. Le Neuvième, tout essoufflé, la rattrapa, il se pencha pour saisir la longe, puis il serra le poing et en envoya une violente claque sur la croupe de l'animal, qui ne réagit pas.

Le Neuvième tira sur la corde afin de faire faire demi-tour à l'ânesse et la ramener sur la digue, suivant l'étroit chemin ombragé par les sophoras, afin de s'enfuir du village en douce. Cela partait chez lui d'un bon sentiment : ne pas faire perdre la face à la Quatrième, mais il ne fut pas récompensé de ses bonnes intentions. Comme il mettait toutes ses forces à tirer cette diablesse de bête récalcitrante, la Quatrième agile et rapide leva la jambe et lui donna un coup de son pied pointu chaussé de chaussures brodées très dures dans la glabelle sombre entre ses sourcils. Il en vit trente-six chandelles et une musique mêlée de roulements de tambour résonna à ses oreilles, son corps oscilla à plusieurs reprises, il faillit mordre la poussière. La situation ne lui était pas favorable car il

ne pouvait voir l’expression de la Quatrième pour deviner quelles avaient été ses intentions. S’il avait levé les yeux plus tôt il aurait pu la voir, assise bien droite sur le dos de sa monture tel un Bodhisattva sur son trône de lotus, distinguée, magnanime, digne, magnifique, parfumée, et il aurait été à l’abri de toute attaque frontale. Jusqu’à sa mort, le Neuvième n’a pu croire que c’était le pied de la Quatrième qui l’avait atteint entre les sourcils car, lorsqu’il sortit de son étourdissement, il la vit, sur son âne, les yeux mi-clos, son visage las exprimait toutes sortes d’émotions contradictoires allant de la joie à la colère en passant par la tristesse, et puis, elle n’avait rien dit. Lui pensait que c’était là un coup venu du Ciel, c’est pourquoi l’ânesse était devenue un fétiche pouvant dialoguer avec les puissances surnaturelles. Le Neuvième n’osait plus la contrarier, tremblant de peur, tirant avec précaution la longe attachée à la tête intelligente de la bête, il la suivait, le dos et les reins courbés ; sous la marque rouge vif semi-circulaire laissée par les dents du Quatrième au beau milieu de son front, il y avait maintenant un hématome, œuvre du pied pointu et dur de la Quatrième, il avançait vers l’est en zigzagant…

VII

… Alors qu’en pensée je suis avec l’ânesse qui portait la Quatrième, que je suis aussi le Neuvième qui la menait, cinquante ans auparavant, par les rues de notre village, mon corps, lui, accompagne la neuvième grand-tante, debout dans les rues actuelles. Je vois le soleil, pareil à du cristal, se mouvoir lentement dans le ciel d’un bleu profond ; la rue est inondée d’une lumière jaune, la lumière enveloppe les quelques coqs qui prennent des libertés avec les poules à l’ombre des mûriers épuisés, ils ont un plumage éclatant tandis que les poules, elles, sont tout ébouriffées… Les années qui voient le fléau des criquets, pourquoi ne pas construire des élevages de poulets ? Poulets et sauterelles ne sont-ils pas intimement liés comme les pandas le sont aux bambous, les lombrics à la terre ? Telles sont les questions que je pose à cette grande perche de Neuvième. Elle me regarde en louchant. Je me souviens soudain qu’elle est atteinte de strabisme depuis sa naissance, ses prunelles sont si noires qu’on les croirait fausses, vous en venez à vous demander si ses yeux ne seraient pas des billes de verre teintées avec de l’encre. Elle me dit en se moquant : « Mon instruit de neveu, tu t’es carrément mis les livres que t’as lus dans le cul à ne même plus pouvoir péter toutes tes conneries, petit saligaud, espèce de mime comique tombé dans la glue ! Grand couillon ! La viande de porc est délicieuse, mais si l’on t’en donnait pendant un mois, tu continuerais à en manger ? Quand t’en aurais marre du porc, t’aurais envie de mouton, tu manges ce que t’as dans ton bol tout en reluquant ce qu’il y a au-dehors. Ah vous êtes bien tous les mêmes, vous autres, les hommes ! Même si ton visage a la peau lisse comme un testicule de bœuf non énucléé, t’en as pas moins la bouche pleine de paroles pédantes et hypocrites, c’est à croire

que t’as le ventre empli d’une eau mauvaise. T’es bien comme ton grand-oncle le Neuvième, il est âgé maintenant, il s’est assagi, mais quand il était jeune, il n’a même pas épargné sa propre belle-sœur… » Pour l’heure, ce dernier, portant la cage en bronze dans laquelle il élève une chouette, erre par les prés, tandis que la Neuvième et moi, debout dans la rue de terre battue, la même qu’autrefois et qui sera peut-être encore en terre battue dans le futur, le regardons flâner au loin dans la lumière crue. Je ne sais pourquoi ce jour la lumière scintille d’un éclat aussi froid que celui d’une épée, ni pourquoi le Neuvième, qui ne manque pas de chanter des chansons incompréhensibles en promenant son oiseau, semble avoir la gorge obstruée. Il a l’air d’un anthropoïde qui vient tout juste de parvenir à marcher sur deux jambes tant ses gestes sont gauches et primaires. Je suppose que, face à une lumière si franche, il n’ose pas ouvrir grand les yeux, c’est pourquoi il avance d’une façon aussi balourde, tanguant et trébuchant, avec un air consacré et solennel, à la fois concret et abstrait, telle une musique vague, comme une merde sacrée destinée à être fossilisée… Dans la couleur d’un blanc argenté qui enveloppe le Neuvième, alors que l’horizon danse de façon incertaine, les locustes rouges, dont c’est la troisième apparition dans l’histoire récente du canton nord-est de Gaomi, ont déjà atteint la taille d’une balle de pistolet Mauser ; elles fusent de partout, dures et directes comme des balles sur le Neuvième nimbé d’une aura éblouissante. Ce dernier agite les bras de façon exagérée, la cage, avec à l’intérieur l’oiseau qui babille des mots appris, dessine des signes couleur bronze qui vont de plus en plus loin devant lui, de plus en plus réguliers et répétitifs.

De la caserne en face des marais rouges montent les notes d’un clairon sonnant le rassemblement d’urgence, déjà la Neuvième et moi pouvons voir une bonne centaine de soldats armés de matraques se ruer vers les prairies ; leur tenue verte sous la lumière éblouissante, comme les feuilles de thé arrivées à maturité, diffuse des éclats d’un vert noirâtre. Les soldats semblent comme pris dans une couche de glace transparente. Ils crient d’une voix forte. Je dis à la Neuvième que l’armée est venue en renfort pour nous aider à exterminer les criquets. J’ajoute que c’est dans de tels moments de lutte contre les calamités que l’on peut voir le caractère héroïque des soldats. Elle me répond : « Ils font

n’importe quoi. Ce sont les soldats du général Liu Meng, la divinité exterminatrice des sauterelles ? » Je penche la tête et regarde attentivement les yeux de la Neuvième qui se disent « merde » et saisis soudain que le langage flou et flexible des aînés du clan est pour moi un obstacle à la bonne compréhension. Cela me désole.

À cet instant-là, le ciel semble une demi-boule de verre bleu azur, le soleil est si brillant qu’il en a perdu de sa rondeur, son dessin est flou. Les soldats contournent les marais et s’égaillent dans la prairie, pareils à des poulains en train de s’ébattre. Ils sont devant le Neuvième, très loin de nous, alors que ce dernier est proche, ils me semblent donc plus petits, plus chétifs, je ne sais pas si la Neuvième voit la même chose que moi, ses yeux myopes sont construits de façon singulière, ce qu’elle voit est peut-être bien singulier ?

Elle me dit, en m’appelant par mon nom de lait : « Ganba, tu n’es pas sans connaître le caractère de ton neuvième grand-oncle, il peut être doux comme un agneau et cruel comme un loup. À l’époque, quand il prenait ses repas avec son frère le Quatrième, il gardait son Mauser sur ses genoux… »

VIII

Et une heure est passée sans qu'on s'en soit rendu compte. La Neuvième et moi sommes debout dans la rue déjà emplie de criquets rouge sombre, j'ai l'impression que nous avons beaucoup parlé, mais tout aussi bien que nous n'avons rien dit. Je me souviens vaguement que la Neuvième a affirmé que même le poulet le plus gourmand pourrait difficilement garder plus de trois jours de l'intérêt pour les sauterelles, la réalité parle plus fort que les mots ; les coqs chassés sous les mûriers fatigués montrent bien plus d'intérêt pour les poules que pour les insectes, tandis que les poules éprouvent plus d'intérêt pour les grains vides sur le sol. Des centaines de moineaux, repus au point de ne pouvoir voler, battent de leurs ailes grises dans la poussière ; ils meurent, mordus par les chats qui s'en vont, se pourléchant les babines. Les criquets, très agités, pour ne pas dire excités, sautent dans la poussière ardente, ne s'arrêtant même pas un seul instant comme si elle leur brûlait les pattes et l'abdomen. On dirait que des balles fusent dans la rue aussi, de la poussière montent des bruits de déflagration, sur les mûriers, les murs, les criquets rouge sombre grouillent, aucun coq, aucune poule ne mange les insectes, et pourtant, ceux-ci sautent partout autour d'eux et sur eux. Cinquante années ont passé, la rue est toujours la même rue, si ce n'est qu'elle va un peu plus haut, les gens sont pratiquement les mêmes, si ce n'est qu'ils sont un peu plus vieux. Cette rue envahie autrefois par les criquets l'est de nouveau aujourd'hui ; à l'époque, les coqs avaient mangé les insectes. La Neuvième raconte que les poulets, à la suite des humains, en ont mangé à la folie pendant trois jours. Ils en ont perdu l'appétit, ont été empoisonnés, tous ont eu la diarrhée, les plumes sous l'anus étaient souillées par des excréments rouge

sombre, sales et nauséabonds, ils allaient clopin-clopant, leur marche parmi les amas de sauterelles se faisait de plus en plus pénible, leurs plumes étaient dressées en bataille, comme s'ils venaient tout juste de subir un viol par un voyou, après la diarrhée ils eurent des nausées et des vomissements, des plaintes aiguës s'échappaient de leurs cous courbés comme le dos d'un arc, sur leur bec dur étaient accrochées des traînées de bave visqueuse avec des filaments de sang, dans leurs prunelles jaunes dansaient de faibles lignes lumineuses bleues – cinquante ans plus tôt tous les coqs avaient été empoisonnés par les insectes, ils titubaient dans les cours, les ruelles et les rues, on aurait dit des acteurs ivres de l'opéra de Pékin. Le genre humain est de plus en plus astucieux, et les poulets de même ; les rues d'aujourd'hui sont pareilles à ce qu'elles étaient dans le passé, mais les coqs et les gens ont adopté une attitude de distance froide à l'égard des criquets.

J'ai vraiment envie de mourir, mais à cette seule pensée, j'éprouve déjà de la terreur vis-à-vis de la mort. Je regarde fixement un âne attaché au pieu en bois devant le mur, il perd peu à peu ses poils morts, les nouveaux repoussent peu à peu aussi, soudain je me souviens. Si l'on revient soixante ans en arrière, il y avait dans notre clan un homme très laid qui avait copulé avec une ânesse. Il avait une énorme tête, des jambes courtes et grêles, des bras longs et robustes, son comportement était bizarre, son langage informe, son corps entier dégageait une pestilence à vous faire boucher le nez ; les femmes l'évitaient comme s'il avait été le dieu de la peste. Il avait grimpé sur un banc pour accomplir cet acte. À l'époque, il était employé comme métayer chez le grand maître de notre clan, lequel avait une prestance royale. Quand l'affaire fut ébruitée, son maître fou de colère avait convoqué une dizaine de robustes gaillards tenant chacun à la main un fouet fait de cuir brut tressé et avait fait battre à mort l'homme et l'ânesse avec. Cette histoire scandaleuse continue de circuler dans l'ombre, enjolivée de moult façons. Pour moi, et c'est une conviction profonde, l'homme et l'animal ainsi battus à mort n'étaient nullement fautifs, pour l'un comme pour l'autre il s'agissait d'un sacrifice tragique dans un contexte d'oppression de classe. Je me souviens du surnom de l'homme : « Grosse Cloche », et si je fais travailler mon imagination, je peux imaginer à quoi ressemblait la jolie petite ânesse. Il arrive

que l'histoire d'un clan soit presque l'histoire dynastique en miniature, quand une dynastie ou un clan sont proches du déclin, les mœurs dépravées se répandent tel un feu ardent, ce sont des incestes avec les brus et des viols de belles-sœurs, le père et le fils partagent la même femme, les frères se querellent dans l'intimité, la belle-mère et la bru font de même. En apparence, la vertu et la morale sont sauves, l'amour et l'amitié règnent, il en va de même pour la rigueur et l'impartialité, personne n'entretient d'arrière-pensées.

Hélas ! La morale et la destinée de la famille, qui auraient dû renaître sous le supplice du feu, être préservées par la flagellation, sont parties en fumée ; l'âge d'or du clan des chiqueurs de paille du canton nord-est de Gaomi est bel et bien révolu. Face au neuvième grand-oncle, ce descendant pur sang de notre clan, qui danse comme un fou dans les prés, je suis submergé par une profonde tristesse.

À présent, cette ânesse se tient près du mur en pisé éboulé, c'est elle qui a ravivé le souvenir de ce scandale au sein de notre clan. Serait-elle par hasard une descendante de la belle ânesse incriminée ? Elle reste là, plantée, sans bouger d'un pouce, attachée par une corde noire à un pieu vermoulu près du mur. Sa queue dénudée est coincée résolument entre ses jambes de derrière aux articulations fortes ; on voit sur sa croupe de nombreuses escarres, c'est sans doute les stigmates douloureux des coups de fouet qu'elle a reçus et qui resteront à vie. Sur son encolure ayant subi de longues épreuves, les callosités semblent aussi épaisses que du fer, pas un poil n'y pousse ; ses sabots sont en très mauvais état, pleins de cicatrices, ses yeux sont mornes, son regard est faiblard et abattu ; elle garde baissée sa tête bien trop lourde… Il y a cinquante ans, c'était un semblable animal qui s'était avancé solennellement dans cette même rue, portant sur son dos la Quatrième, c'est lui en chair et en os ou son fantôme ? Il reste debout devant le mur, telle une statue de bois mort, les criquets d'un rouge sombre sautent de tous côtés sur son corps, il ne bouge pas, ferme, inébranlable, sauf quand des bestioles téméraires se faufilent dans ses naseaux ou ses grandes oreilles, il secoue alors ses dernières ou contracte d'un coup ses naseaux d'où sort de la morve. La terre du mur s'écaille par endroits, spectacle de désolation ; les herbes sur la crête sont quasiment mortes, elles pendent jaunies comme des cheveux en désordre, il y a là un gecko avec des écailles vertes sur le dos, il

guette un insecte vert avec des ailes de gaze transparentes, tapi à la pointe d'une herbe. Lui non plus n'éprouve aucun intérêt pour les criquets rouges. Ce n'est pas l'ânesse qui a porté sur son dos la Quatrième ; sur ses sabots pareils à du jade violet, malgré les cicatrices innombrables, des endroits où la corne est intacte rayonne l'éclat onctueux de la jeunesse. Un criquet bondit sur le dos de ma main, je sens l'aspiration de l'arolium de ses pattes contre ma peau, cela réveille un désir enfoui au fond de moi depuis longtemps. Doucement, lentement, délicatement, j'élève ma main jusque devant mes yeux, et regarde avec tendresse ce petit insecte prodigieux… je verse quelques larmes secrètes… « Ganba », la Neuvième me dévisage avec le regard méfiant d'une renarde, elle me demande : « Tu as les yeux larmoyants. Tu pleures ? » Je réponds, gardant levée ma main portant le criquet : « Non, ce ne sont pas des larmes, non je ne pleure pas, c'est le soleil, il est trop fort. » La Neuvième dit : « Ah ! », elle lève la main pour donner une tape sur la mienne, elle écrabouille la bestiole posée dessus. Afin de cacher les sentiments de colère, de tristesse mais aussi la déception que j'éprouve, je sors mes lunettes noires et les mets sur mon nez.

L'univers est lugubre, pris dans un déluge de vert, le soleil semble une boule de verre verte immergée dans de l'eau sale. Le corps du Neuvième dégage une lumière verte également, tout en agitant les bras il se mêle aux soldats venus pour lutter contre le fléau des criquets. Il s'agit de jeunes gars, pleins de vie, bondissant comme tigres et dragons, les insectes ainsi pourchassés sautent de tous côtés. Les soldats poussent des exclamations, rient, tout contents. Pour moi qui ai été soldat, l'entraînement militaire a été quelque chose de rude, d'impitoyable, il y avait les exercices pour résister au froid au cœur de l'hiver, et ceux de l'été : au plus fort de la canicule, il fallait tâtonner, ramper, rouler, se battre, tout un programme d'endurance. L'extermination des criquets est, pour les soldats chargés de protéger nos cultures, une grande kermesse festive, ils courent comme des fous dans les prairies telle une horde de singes espiègles. Nous parviennent les cris bizarres du Neuvième, en noter le contenu serait sans intérêt car en ce monde seule la chouette est capable de comprendre ces mots improvisés. Des cris tout aussi bizarres montent de la cage en bronze prise dans l'amplitude des oscillations et il serait tout aussi peu intéressant de les noter, ils

répondent point pour point à ceux du Neuvième. À partir de ce moment-là, je cesse de douter du fait que les hiboux puissent parler le langage des humains. Une dizaine de soldats encerclent le Neuvième, sa femme semble avoir un peu peur. « Neuvième grand-tante, n'ayez pas peur, détendez-vous, l'armée et le peuple sont une seule famille. » Ils regardent le trésor qui est dans la cage du neuvième grand-oncle. Ils se penchent, tournent autour de la cage, la chouette à l'intérieur fait de même. Le petit clairon, tenant entre ses doigts un criquet mort, le présente à l'oiseau, un cri méprisant sort de son bec crochu, ce qui a pour résultat de faire sursauter le jeune soldat.

Puis la troupe des chercheurs du Centre de recherche sur les criquets de l'Institut d'agronomie sort des tentes blanches situées près des marais rouges, ils s'avancent vers les prairies en faisant tap, tap à chaque pas. L'herbe n'est déjà plus que tiges dénudées, les criquets commencent à émigrer. Après une année sans une goutte d'eau, il y a eu encore un mois sans pluie, simplement, au petit matin, sur les tiges d'herbe on peut trouver quelques rares gouttes, effrayantes, de rosée cristalline. Le soleil est mauvais, on dirait la main d'une marâtre et un ail à une tête, les gouttes de rosée en quelques minutes, comme par magie, deviennent vapeur blanche, ténue comme une chenille. À présent, seuls les criquets rouge-brun couvrent la terre noire. Les chemises des chercheurs, d'un blanc immaculé à leur arrivée ici, sont déjà, vues de loin, d'une saleté redoutable, conséquence de l'approche des criquets elles ont pratiquement pris leur couleur, les insectes sont maintenant tapis sur les corps des chercheurs en toute sécurité. De la prairie, qui n'a plus de prairie que le nom, des nuages de poussière s'élancent, soulevés par les soldats qui piétinent les criquets, leurs corps les heurtent, leurs matraques s'agitent dans les airs, ils parviennent à ouvrir des interstices en arc de cercle dans les espaces où jaillissent les insectes. Les chercheurs, la caméra à l'épaule, filment ces scènes de combat entre criquets et soldats ; les premiers, comme la crue emportant les digues, affluent vers le village.

IX

La clameur des criquets devient frénétique, les insectes sautent vaillamment, on dirait un nuage rouge foncé glissant à un mètre du sol, gigantesque, évacuant à grande vitesse la prairie, répercutant ce chaos sonore. Je suis là, bouche bée, médusé devant ce spectacle, la Neuvième de son regard autrefois d'un bleu profond, marqué à présent par les vicissitudes de la vie, fustige ma couardise de lièvre et mon esprit borné comme celui d'un oiseau. Combien peut-il y avoir de bestioles ? En silence elle me transmet l'information suivante : l'invasion de sauterelles cinquante ans auparavant mérite vraiment, elle, d'être considérée comme une calamité !

Cinquante ans auparavant, et c'était également juste après que les sauterelles avaient fait un sort aux cultures et aux prairies, le Neuvième, derrière l'ânesse qui portait la Quatrième, s'avançait dans cette même rue. À l'est du village, l'offrande rituelle aux sauterelles se déroulait solennellement… Pour éviter le raz-de-marée des criquets, la Neuvième m'entraîne vers l'est du village. Devant le temple Bala en ruines, quelqu'un est agenouillé ; d'après sa tignasse blanche aussi drue que les piques d'un hérisson, je reconnais le quatrième grand-oncle. La Neuvième arrive avec moi devant le temple, nous nous plaçons debout derrière lui. Comme je baisse la tête je vois des rayons lumineux drus qui s'échappent du bout de son nez et qui vont frapper tout droit, de façon irrationnelle l'intérieur du temple. Le bois putréfié de la porte est en pièces depuis longtemps, la moitié restante du chambranle est inégale, toute vermoulue. Après avoir supporté cinquante ans d'intempéries, de frottements et de piétinements plus ou moins prononcés, les briques ainsi érodées sont alvéolées

ou en dents de scie ; au plafond, il y a une lucarne. Les murs blanchis à la chaux, recouverts à l'origine de peinture, portent des auréoles couleur de rouille faites par des taches de pluie, des centaines de chauves-souris sont accrochées aux poutres du dôme, le sol est tapissé de leurs déjections. Je me rappelle soudain ce que j'avais vu lorsque, dans mon enfance, j'étais entré derrière le quatrième grand-oncle dans le temple pour collecter « les grains de sable qui brillent la nuit ». Une chauve-souris aussi grosse qu'un rond éventail glissait entre les poutres, elle étirait ses ailes de chair transparentes, on aurait dit un arc-en-ciel, une âme errante. Ces fientes avaient la taille d'une graine d'euryale, le Quatrième les avait ramassées une à une, c'était pour lui un trésor[1]. Quatrième grand-oncle, sur le moment tu m'as dit : « Des grains de sable brillant la nuit aussi gros que ceux-là, c'est chose rare en ce monde, chacun vaut autant d'argent qu'un vrai petit pois en or… » À cette époque-là, la statue du dieu des sauterelles était encore intacte ; simplement, ses coloris s'étaient un peu atténués, leur brillance se perdait dans une fumée d'un autre temps… Suivant la lumière intense émanant du bout du nez du Quatrième, je constate que la statue de la divinité principale est à présent tronquée, on dirait une sauterelle grillée à feu vif, elle a perdu ses antennes, ses ailes, ses pattes, ne reste d'elle qu'un abdomen noirci. Et c'est ce ventre de glaise que vénère le Quatrième. À l'ouest, les essaims de criquets bondissants affluent déjà dans le village, la volaille sous les mûriers et l'ânesse à l'extérieur du mur en tremblent de peur et d'angoisse, plumes qui se hérissent, pattes secouées de spasmes, tant il est vrai que de simples insectes, du moment qu'ils forment un essaim, ont de quoi effrayer un colosse. Les soldats et les chercheurs ès criquets affluent à leur tour dans le village, dans le vent sec de sud-ouest flotte la pestilence moite des abdomens des criquets morts sous les coups et les piétinements.

La Neuvième dit : « Le quatrième ancêtre, levez-vous, les sauterelles ont envahi le village ! »

Il reste à genoux sans bouger, la Neuvième et moi tentons de le soulever en le prenant sous les bras. L'aura autour du nez du vieillard s'efface, il se retourne, à la vue de mon visage, ses traits soudain se déforment, un pleur monte de son

cou grêle, force le larynx contracté et ses grosses lèvres violettes qui ont perdu toute élasticité : « Bâtard… démon… esprit malin… »

Je comprends aussitôt de quelle maladie souffre le Quatrième. S'il s'est agenouillé ainsi devant le temple, ce n'est pas pour honorer les sauterelles, mais bien peut-être pour se repentir de ses fautes.

« Quatrième grand-oncle, relevez-vous, rentrez à la maison, les sauterelles sont dans le village.

– Bâtard… démon… esprit malin… » balbutie le Quatrième, il n'ose pas me regarder en face, je sens son bras pareil à du bois sec trembler dans ma main, il s'efforce de prendre appui sur la Neuvième, entravant les pas de cette dernière.

« Froid… froid… » Le soleil de plomb est comme du feu et lui nous dit qu'il fait froid, et s'il le dit, c'est qu'il a effectivement froid, froid dans son cœur, je comprends qu'il n'en a plus pour longtemps en ce monde.

Les nymphes recouvrent les rues, on a l'impression que ce ne sont pas elles, mais la rue qui remue, les soldats pourchassent les insectes en tous sens pour les exterminer et les chercheurs mitraillent le spectacle singulier de la migration de ces larves sautillantes. Ils en crient de stupéfaction, ils sont si superficiels, cela me désole, l'invasion de criquets il y a cinquante ans avait été, elle, un vrai fléau ! L'humanité régresse, les acridiens aussi.

Quatrième grand-oncle, ne craignez rien, n'ayez aucun remords, la plupart des mâles sur ce globe terrestre ont commis meurtres et viols, vous, un paysan qui êtes né et avez grandi dans un village reculé, vous avez perpétré ces actes pendant une période de troubles ; en de tels temps d'anarchie, ceux qui respectent la loi sont des salauds, ne prenez pas cela trop à cœur. Si l'on relativise, quatrième grand-oncle, je devrais ériger pour vous une arche d'une dizaine de mètres de hauteur. Rentrez chez vous, quatrième grand-oncle, détendez-vous, je suis votre petit-neveu de sang, considérez que ces faits se désagrégeront en moi, je n'en parlerai à personne. Quatrième grand-oncle, n'ayez pas de remords. Vous êtes tombé amoureux de la jeune femme à la veste rouge et avez répudié la Quatrième et, si vous avez tué, c'était pour ouvrir une voie à votre amour ; en un certain sens, vous devriez être considéré comme un personnage empreint de noblesse ! Quatrième grand-oncle, maintenant que je

vous ai éclairé, votre esprit n’en est-il pas un peu plus ouvert, plus lumineux ? Avez-vous encore froid ? Quatrième grand-oncle, levez la tête et regardez, le ciel est si bleu, aussi bleu que la mer ; le soleil si brillant, aussi brillant qu’une gemme. Voilà que les criquets sont arrivés dans le village, il ne reste plus rien sur les prés, plus qu’une vaste étendue de blancheur, toute nettoyée. Avez-vous envie d’aller poser culotte dans les prés ? Je peux vous y accompagner, voilà bien longtemps que je n’ai humé la fraîche odeur d’essence de menthe que dégagent vos excréments. Les soldats rivalisent de bravoure, leurs mains et leurs visages sont souillés du sang vert émeraude des criquets ; au pied du mur, l’ânesse est sur le point de succomber sous le poids des bestioles ; quels liens de parenté existe-t-il entre elle et celle que vous avez chevauchée du temps où vous exerciez la médecine ? N’ont-elles pas quelque ressemblance ? Étiez-vous dans les rangs des vaillants qui ont pris part à la flagellation de cette belle ânesse pour son amour avec Grosse Cloche ? En ce temps-là, vous étiez de robuste constitution, débordiez d’énergie, le fouet aux huit lanières de cuir dansait dans vos mains, s’élançait comme un serpent de fer, sifflait, hurlait bizarrement, faisant frémir les tympans des spectateurs, vous êtes méchant et cruel ; à chaque coup de fouet, une balafre, vous auriez mis en pièces même un corps fait d’acier, mon quatrième grand-oncle ! L’homme ne vaut pas mieux qu’une bête, et l’animal le plus mauvais ne saurait dépasser l’homme en mauvaiseté, n’est-ce pas ? Quatrième grand-oncle, vous avez encore froid ? Auriez-vous le paludisme ? Dans les marais rouges pousse l’hortensia de Changshan qui en guérit, voulez-vous que j’aille en cueillir une poignée et vous en fasse une décoction ? L’expérience de la malaria est difficilement supportable, cela se passe ainsi : le froid vous tombe dessus et vous avez la sensation d’être couché sur de la glace, le chaud vous assaille et c’est comme si vous étiez assis dans un panier à vapeur, surviennent les frissons et vous en avez les mâchoires toutes chamboulées, et la douleur de vous tourmenter comme si votre tête allait exploser. Cette sensation de passer du chaud au froid, d’être entre la vie et la mort, est vraiment difficile à supporter. Je me souviens que, l’année où j’avais contracté la maladie, mon visage était comme du papier doré, je tenais à peine debout, on aurait dit une herbe desséchée ; c’est vous qui, au mépris des piqûres

de moustiques, avez cueilli dans les marais rouges une poignée d'herbe de Changshan et m'avez guéri, me sauvant la vie. Et cette action est supérieure à la construction d'une pagode de sept étages ! Pour cueillir cette herbe vous avez été mordu par l'hippopotame et avez reçu un coup de sabot du zèbre dans les roseaux. Pour cueillir cette célèbre herbe médicinale chinoise si précieuse, vous vous êtes enfoncé dans le marécage au péril de votre vie, vous avez manqué plusieurs fois vous enliser dans la vase rouge. Votre vie entière vous avez guéri des blessures, sauvé des vies, avez pratiqué un humanisme révolutionnaire, vous avez fait plus le bien que le mal. Vous pouvez pleinement vivre honnêtement sans mauvaise conscience. Et à présent, vous avez toujours aussi froid, quatrième grand-oncle ? C'est formidable, vous n'avez plus froid, tout va mieux. « Changshan » n'est pas une herbe ? C'est vrai, à l'époque sous l'effet de la malaria je délirais, j'avais des visions. Le « Changshan » est un arbuste à feuilles caduques, ses feuilles sont lancéolées, ses fleurs verdâtres, il donne des capsules, ce sont les racines et les feuilles qui entrent dans les préparations pharmaceutiques contre la malaria. Je sais que vous êtes un *Compendium de materia medica* vivant. Pourtant vous avez réduit, sous votre rouleau à médicament en fer, les sauterelles pour en faire des « pilules aux cent vertus » grosses comme des graines de sterculia, vous avez gagné des mille et des cents, le moins qu'on puisse dire est que cet acte ne répond pas à la déontologie… ! Quatrième grand-oncle, vous tremblez comme une feuille, ne tremblez pas, j'entends votre carcasse grincer comme un rouet brisé, si vous continuez vous allez vous effondrer, vous retrouver en mille morceaux ! Nous ne vous le répéterons jamais assez : nous souhaitons vous voir vivre encore quelques années.

---

1. Fientes utilisées en médecine traditionnelle chinoise.

X

La Neuvième et moi déposons pour un moment le quatrième grand-oncle tremblant de tout son corps près d'une haie de lyciets entrecroisés afin que le soleil brûlant irradie jusqu'à son cœur gelé, que les piquants verts des lyciets cautérisent sa caboche dure, que l'éclat issu du bout de son nez une fois de plus rayonne jusque dans le temple Bala, éclaire les vestiges du dieu des sauterelles et les murs salis, que dans sa lumière frissonnent les toiles d'araignées couvertes de poussière et volent, graciles, les noctules grosses comme de ronds éventails. L'espace libre dans le temple est très restreint, les chauves-souris sont aussi légères que de la gaze, leur vol gracieux et maîtrisé évite toujours effleurements voire collisions… Je ne me souviens plus à quel moment mes lunettes noires sont tombées dans la poussière brûlante de la rue, les verres et la monture sont couverts d'excréments de sauterelles. Quatrième grand-oncle, vous allez donc mourir ? Tel un vieux chien vous êtes pelotonné dans l'ombre sombre des lyciets, où est cette majesté qui était la vôtre quand vous présidiez le rituel de l'offrande aux sauterelles ? Tout passe comme l'éclair, fleurs, beau paysage avec des tentes à l'infini, toute bonne chose a sa fin, rien qu'à y penser, on a le cœur serré ! Quatrième grand-oncle, à l'époque vous portiez longue tunique et jaquette de mandarin, chaussures de toile noire à semelles blanches, tenant à deux mains une coupe à trois pieds emplie d'alcool, vous l'éleviez bien haut…

Les sauterelles avaient afflué jusque dans le village, elles participaient avec les villageois au grand rituel accompli en leur honneur, une lumière blanche éclairait leur peau, projetait des lueurs orangées, troubles, éphémères ; la rue n'était plus qu'agitation d'innombrables antennes, les gens qui vénéraient les

sauterelles n'osaient pas faire de gestes inconsidérés de crainte de nuire à ces membres d'un clan sacré à la peau délicate et qui grimpaient sur leur corps, leur visage. Le neuvième grand-oncle, à la suite de l'ânesse, s'avança jusque devant le temple, les gens agenouillés barraient la route, la bête marqua le pas, se tint à un des côtés de l'autel et regarda la scène. Des centaines de personnes étaient à genoux, la sueur coulait sur leur crâne rasé, sur leur cou où les sauterelles tapies aspiraient la sueur, des démangeaisons insupportables remontaient le long de leur colonne vertébrale, mais personne n'osait faire un mouvement. Quand on se trouve pris dans un rituel si solennel, si sacré, je peux imaginer quel supplice représentent de telles démangeaisons.

Les aroliums puissants sous les pattes des criquets couvrent ma peau d'autant de baisers de bouches goulues, leurs abdomens roulent sur ton visage pareils à des barres d'or. Toi et moi, toi femme capricieuse que j'aime d'un amour sans retour, nous nous tenons debout sur les lieux où s'est déroulée cinquante ans auparavant l'offrande aux sauterelles, confrontés une nouvelle fois à leur fléau, encerclés par les insectes, attaqués par eux. Écoute-moi, par mes propos et mon imagination, je vais essayer de faire revivre ce grand rituel. Je perçois très nettement cette odeur de cuir tanné de mouton qui se dégage de tes aisselles. Un criquet saute sur le bout rouge de ton nez, ses yeux sont brillants, on dirait que l'insecte porte des verres de cristal. De ton pied déformé par les chaussures à talon, tu écrases avec force gloussements les autres insectes qui tentent de grimper sur ton corps. Je regarde ton visage, miroir de ta mauvaise santé, le gros criquet est en train de grimper dessus, tes yeux lancent des lueurs d'un bleu pâle. Ce n'est vraiment pas facile de faire revivre ce qui s'est passé il y a cinquante ans, c'est vraiment une occasion en or, suis mon doigt du regard, droit devant toi. Parmi les sons de la musique, le quatrième grand-oncle tenant par l'anse la coupe à trois pieds au-dessus de sa tête envoie de l'alcool vers les immensités célestes ; les instruments ainsi que les joues gonflées comme des ballons des musiciens sont couverts de sauterelles. Le Quatrième fait une libation à la terre, il lève la main, se donne une tape – geste qui lui a échappé – et tue une sauterelle dont l'abdomen lui titillait les lèvres, y posant une teinte de vert. Il a montré le mauvais exemple, la foule le suit prise de folie, tu as vu tout

cela ? Les gens prosternés s’agitent, les tapes volent, paf et paf, sur le front, les joues, le cou, il y en a aussi pour le dos, les épaules, la poitrine. Là où le coup porte, les sauterelles se retrouvent démembrées, ne vas-tu pas toi aussi passer à l’action, écraser la bestiole qui grimpe sur ton visage ? Je te le conseille vivement, tu pourras ainsi connaître cette odeur propre aux sauterelles rouges. Dans les sauterelles en boîte que nous avons mangées on avait ajouté des conservateurs, cela n’avait aucun goût. Le grand rituel d’offrande se poursuit, de l’autel devant le quatrième grand-oncle montent des volutes d’encens ; une fois consumées, les feuilles de papier jaune utilisées pendant le rituel sont devenues cendres formant autant de papillons noirs qui roulent en bruissant. Prête attention à ceci je te prie : à l’intérieur du temple, par le trou de la porte, nous apercevons deux grands cierges rouges en suif de mouton, de taille identique, qui éclairent le temple obscur, dans cette lumière le dieu des sauterelles forme un tableau vivant et papillotant, plein de dynamisme, on dirait que les deux antennes relevées comme des queues de faisan tremblent légèrement. Après avoir accompli cette libation d’alcool, le Quatrième, tenant à deux mains une brassée d’herbes vert émeraude, le visage exprimant une grande ferveur, mais plissant le nez et clignant des yeux (agacé par les sauterelles), entre dans le temple pour déposer avec respect la botte d’herbe devant la bouche de la divinité. Nous avons vaguement l’impression que les ailes et les pattes de l’idole remuent, que les minces et tendres lèvres dévoilent de grosses dents vertes et que l’insecte, comme ferait un mulet, schlac, schlac, mange l’herbe avec bruit. Après cette offrande, le Quatrième sort du temple et donne lecture à la foule à genoux du texte « Composition pour l’offrande Bala » pour lequel on a sollicité au village un célèbre bachelier :

> Or donc, ce 15 juin 1935, le chef du clan des chiqueurs de paille du canton nord-est de Gaomi, à la tête des membres du clan, a vénéré le dieu Bala ; animé d’un profond respect, il a écrit ce texte avec des larmes de sang : yang du cheval blanc, yin de l’encre, ce sont là les terres où se sont établis depuis des générations les membres du clan des

chiqueurs de paille ; hommage au ciel et à la terre, crainte des diables et des esprits, le clan a toujours respecté ces devises. Nous autres, chiqueurs de paille, avons des estomacs et des intestins grossiers, des foies et des poumons misérables, nos cœurs sont immondices, notre destin est plus mince que papier, nous n'osons pas nous prendre pour des êtres supérieurs aux autres créatures de l'univers, mais nous entrons volontiers dans les rangs des végétaux, des insectes et des poissons. Il y a cinquante ans, notre clan a rencontré fortuitement le clan divin de Bala, nous avions provisionné mille boisseaux de millet glutineux comme en-cas destiné à vous remplir le ventre pendant votre périple, le Ciel est témoin de la sincérité de nos cœurs. Et voilà que nous nous rencontrons à nouveau cinquante ans plus tard, en masse vous mangez les céréales dans nos champs, les nôtres en ont le cœur en peine. Après trois ans de sécheresse, les céréales sont à demi desséchées, nous mangeons de l'herbe et de la terre mais nous allons bientôt être à court d'expédients. Heureusement, le dieu des sauterelles nous est apparu en rêve, nous avons construit ce temple, dressé un autel, à chaque saison nous ferons un rituel, les fumées d'encens monteront sans cesse. Aujourd'hui la construction du temple est achevée, la tablette commémorative est en place, j'ai offert une brassée d'herbe verte, trois coupes de mauvais alcool non décanté, trois grandes représentations théâtrales, pour implorer la divinité Bala afin qu'elle mobilise ses ouailles et se retire. Des terres fertiles s'étendent à l'infini au nord du fleuve, la végétation y est luxuriante, il y a de quoi se nourrir à vie, aucun risque de pénurie, et puis, là-bas, les hommes sont retors et les femmes revêches, il est normal qu'ils soient mis en état de pénurie alimentaire, qu'ils sentent la puissance divine. Dieu des sauterelles, vous qui savez tout, écoutez mon appel, las ! las ! Mes larmes de sang coulent, je vous offre cette herbe tendre, me prosterne humblement dans l'espoir que vous daignerez agréer cette offrande !

Le quatrième grand-oncle termine la lecture de cette supplication en étirant longuement les syllabes. Les musiciens gonflent leurs joues, ils jouent à en ébranler ciel et terre, les criquets arrivent en roulant depuis les champs, leur tumulte est chaotique et puissant, à l'entendre les présents en ont les foies blancs. Nous dirigeons notre regard jusque dans le temple, nous voyons l'énorme chef des sauterelles qui continue, pareil à un mulet, à dévorer l'herbe fraîche et tendre déposée avec déférence par le Quatrième à portée de sa bouche. Nous observons son image débordante de vie, alors un sentiment de respect pour ce dieu des sauterelles monte du plus profond de nos âmes. Avec moi tu as analysé le discours qu'avait déclamé haut et fort le Quatrième, as-tu remarqué avec quelle cruauté il incite les criquets à franchir le fleuve pour se nourrir et, de plus, pour y faire place nette avec sauvagerie ! Si les gens du nord du fleuve avaient su cela, ils seraient sûrement venus jusqu'ici se défendre au péril de leur vie. C'est alors que la foule se relève dans une grande confusion, certaines personnes âgées, une fois sur leurs pieds, retombent, le soleil mauvais a provoqué chez elles un accident cérébrovasculaire, et c'est ainsi qu'elles se retrouvent elles aussi sacrifiées aux sauterelles. Tandis que les gens regardent de loin cette crue torrentielle d'insectes, la Quatrième assise sur le dos de son ânesse pousse un long hurlement, l'animal détale toute bride abattue, le neuvième grand-oncle le suit au plus près, un bon nombre de sauterelles périssent sous les sabots de l'un et sous les pieds de l'autre. Parvenu devant l'autel, l'animal renverse la table avec l'encens, fonce sur les musiciens qui s'égaillent tandis que le quatrième grand-oncle se réfugie dans un coin tout tremblant. La quatrième crie – bien que le son sorte de sa bouche, c'est incontestablement un avertissement de la divinité :

> Elles reviendront, elles partiront en rampant, reviendront en volant ! Le Quatrième, ah le Quatrième, tu t'es enrichi indûment, tu n'as pas la conscience tranquille, tôt ou tard tu seras jugé pour tes mauvaises actions !

Tu me demandes soudain, prise de panique : « La rétribution, ça existe vraiment ? » Je te demande à mon tour : « Tu as fait des choses contre ta conscience ? »

Tu fais non de la tête et détournes le regard. À présent, cinquante ans plus tard, celui que tu vois, appuyé contre la haie de lyciets, est pareil à un vieux chien à l'agonie, plissant ses vieux yeux troubles ; alors que le soleil semble du feu, il tremble de tout son corps, il va mourir sous peu, il se remémore son passé.

« S'il y a rétribution, c'est vraiment effrayant… dis-tu.

– Pourquoi poses-tu des questions de la même façon que la belle-sœur Xianglin dans le récit de Lu Xun ?

– Je voudrais retourner en ville, dis-tu en contractant les épaules comme si tu avais froid.

– Je te souhaite un bon retour. »

Je tends la main pour te dire au revoir, mais quand elle touche la tienne, transie de froid, tu t'évapores comme un glaçon.

XI

Tu marches à grands pas vers l'ouest, tortillant tes fortes fesses prises dans ton vieux jean moulant. Tu espères vivement que le professeur d'université qui habite dans le building tirera sa langue pleine de pustules pour lécher tes bouts de sein. Tu portes une veste en peau de zèbre, tu es assise sur un canapé sur lequel est jetée une peau de tigre, tu arrondis les lèvres pour boire de l'alcool fin additionné de café. Tu admires au mur une copie d'une peinture à l'huile exécutée avec minutie par un peintre amateur : une femme nue avec trois seins qui étreint un squelette, alentour poussent des plantes des marais dont les tiges sont couvertes de sauterelles rouges. Vous êtes assis côte à côte, à regarder la peinture, son fils a pris place dans le canapé derrière le vôtre, les jambes écartées, il examine ses petits organes génitaux, sans rien dire. Vos cœurs brûlent d'un feu violent, sous le bain-marie où cuit un poisson les flammes bleues flamboient, l'odeur du maquereau salé se répand dans la pièce. Le prix du maquereau a encore augmenté. Comme le prix de la viande avait déjà augmenté, le gouvernement a incité les gens à manger du poisson. Vous abandonnez dans le salon le garçon en pleine visite de courtoisie à la racine de toute vie. Vous entrez dans la chambre à coucher, pareils à des pingouins passionnés. Tu redoutes, en levant la tête, de voir, dans la photo encadrée, le sourire ironique sur le visage plein de sa femme, aussi pousses-tu ce long soupir… Un cri déchirant monte du salon, vous en êtes terrifiés, vous vous précipitez dans la pièce et voyez du sang goutter du sexe du garçon, un canif taille-crayon souillé de sang a été jeté à terre… « Qu'as-tu ? » demande-t-il pris de panique, des larmes roulent de ses yeux. Le garçon reste assis, très calme, son crâne allongé, qui fait penser à une

calebasse, s’appuie, las, au dos du canapé. Un chat persan tout sale au poil jaune empli de puces et de poux est allongé tout en haut du grand réfrigérateur ; il ronfle avec un rythme régulier, les yeux clos. La puanteur saumâtre qui émane de son corps, comme fait celle du maquereau salé, éveille soudain en lui un souvenir étranger et familier tout à la fois, mais bien sûr, cela ne fait aucun doute, cette fois, ce rappel de la mémoire est provoqué par la mauvaise odeur du chat. L’odeur en elle-même n’est pas celle du chat, mais du maquereau. Et le prix du maquereau, putain, a augmenté, ce qui explique la hausse du billet d’entrée au zoo. Et pour quelle raison ? C’est que les phoques mangent du maquereau. Avec les zèbres c’est beaucoup mieux, ils ne mangent que de l’herbe. Est-ce qu’ils ne mangent pas du tout de son par hasard ? Ils mangent un peu de tourteau de soja. Or ce dernier a vu son prix grimper lui aussi depuis longtemps. C’est la faute aux sauterelles. L’odeur du chat doit éveiller en vous un souvenir analogue. Le chat ne fait que lécher le sang du col des moineaux tout estourbis d’avoir mangé tant de sauterelles, lui, il ne les mange pas. Chat ! Interdiction de soulever le couvercle, le maquereau dans la marmite est réduit en bouillie. Dans votre moelle épinière circulent des souffles froids, doux et sinistres… Le frigo émet des borborygmes, le chat persan ouvre les paupières, bâille, ses yeux orange émettent des lueurs de paresse coutumières, son regard balaie vos beaux visages, nouveau bâillement, il referme les yeux. Le chat persan dont le corps diffuse une odeur de maquereau continue de dormir profondément, tandis que les bruits du frigo s’arrêtent net, la pièce est soudain livrée à un silence anormal, vous semblez plongés dans un marais rouge, la vase est visqueuse et tiède, elle submerge vos cous, vos bouches, vos narines, elle ne laisse apparents que quatre yeux tristes et deux têtes blêmes, sculptées de façon exquise. Vos grandes oreilles sont dressées, la pression augmente, les vaisseaux sanguins se dilatent, vos oreilles comme des feuilles d’érable rouge vif projettent une ombre rouge plus foncée sur vos fronts blêmes, vous profitez du dernier moment pour savourer le maquereau. Une touche de soleil couchant crépite sur les vitres grossières, translucides, pénètre dans la pièce, éclaire la femme nue aux trois seins et le séduisant squelette d’une blancheur de neige ; les marais rouges où le mal engendre les désirs, ainsi que les fleurs et herbes étranges

poussant dans la vase rouge débordante d'érotisme ; elle éclaire aussi la grenouille vert foncé couchée sous l'ombre mouillée d'un végétal assez semblable à un bâton et dont les feuilles se distinguent mal des tiges. L'abdomen de la grenouille est gonflé, les paupières supérieures semblent des ballons noirs. Le soleil éclaire aussi bien sûr le trésor assurant la lignée, souillé de taches de sang vert, de son fils.

Quand tu rouvres les yeux, tu le vois à genoux sur le plancher en train de bander avec de la gaze la blessure du garçon. Ce dernier, une banane à la main, d'un geste insipide et mécanique touche la tête intelligente et pleine de sagesse de cet homme. Tu restes debout à l'écart, dans la puanteur du chat persan, tu observes indifférente ce drame auquel on aurait pu donner pour titre : « Sentiments profonds entre un père et un fils » ; tu ressens une tristesse qui te ronge les os. Tu t'enquiers : « Tu as besoin d'aide ? » Il ne daigne pas répondre, mais le garçon relève sa tête allongée et demande, poussé par la curiosité : « Tata, pourquoi quand t'es avec mon papa tu miaules comme un chat ? » En l'entendant formuler cette question, ton visage s'est enfiévré. Le garçon reprend : « Mon papa hier avec la grosse tata aboyait derrière la porte. » Il le réprimande vertement : « Fiston, ne dis pas n'importe quoi ! »

On frappe à la porte couleur crème, non c'est le bruit métallique d'une clef en métal tournant dans le trou de la serrure en métal. Au tout début, la surprise n'est pas pour toi, mais pour lui. Sans plus s'occuper de panser la blessure de son fils, il saute sur ses pieds tel un coq, il a le visage couleur de lœss. Il se rue vers le côté de la porte, la repoussant, il tourne la tête vers toi et te dit, tout bas : « Il n'y a rien du tout entre nous. » Tu restes là, debout, pétrifiée, écoutant la voix de l'autre côté de la porte, c'est celle d'une femme.

La sienne. Elle est de retour, son sac de voyage à la main.

Tu dévisages cette femme aux yeux globuleux et aux lèvres épaisses, tu penses encore plus aux collines et aux cours d'eau de l'Afrique, aux zèbres et aux hippopotames. (Elle tient à la main un sac de toile déchiré, son corps dégage une odeur de maquereau.) En examinant l'épingle à cheveux couleur saphir qu'elle porte, tu penses à la tienne, émeraude.

Il s’incline devant sa femme, comme on fait devant un supérieur. Elle jette le sac par terre, ses lèvres se pincent. Le garçon saute à bas du canapé, la bande de gaze traînant entre ses jambes, il se précipite vers elle. La mère et le fils s’étreignent, s’embrassent… Tu as les joues couvertes de larmes, quand il te présente à elle, il s’est composé un visage, il affiche un grand sérieux, il fait penser à un mulet émasculé. Il montre à sa femme l’agacement extrême qu’il éprouve pour les femmes comme toi qui attendent quelque chose de lui, sa femme de son côté te jette des regards obliques où on lit la fierté d’avoir un tel mari. Ces regards, bien que tu les aies vus de nombreuses fois chez différentes maîtresses de maison, t’indisposent… La femme sort en courant en tenant en l’air ton épingle à cheveux, sort en courant levant bien haut une serviette de toilette. Elle l’élève comme si elle brandissait un étendard de la justice dépositaire de sa colère. Tu le vois – lui, qui quelques dizaines de minutes auparavant, dominateur, te faisait entendre raison avec arrogance – rapetisser peu à peu comme une statue détrempée devenue friable. Tu le vois s’agenouiller devant elle, lever, entre les genoux de sa femme, un adorable visage pareil à ces disques qui recueillent la rosée[1]. Elle hurle et lui jette au visage ton épingle à cheveux verte et la serviette, les lunettes cerclées d’or en tombent au sol. Toujours à genoux, il les cherche à tâtons fébrilement. Deux sons résonnent sur tes joues, tu comprends qu’elle vient de te gifler par deux fois, tu pars à la renverse et recules contre le frigo, grisée par l’odeur de maquereau du chat persan. Tu l’entends la supplier : « C’est elle… c’est cette pute qui m’a séduit… »

Tu as l’impression d’avoir des ailes comme une chauve-souris et de tomber du haut de l’immeuble jusqu’au sol…

Ce soir-là, vêtue d’une robe noire, d’une culotte rouge vif, de bas de soie couleur chair et de sandales ivoire en agneau à hauts talons, tenant à la main un sac en requin, tu t’enfuyais en fait, prise de panique. Assise dans le bus, tu as ouvert ton petit sac à main, en as sorti un petit miroir, s’y est reflété ton visage défait. Tes lèvres pâles et fendillées faisaient penser à la peau d’un pain à la vapeur imbibé d’eau de pluie. Tu as sorti du rouge à lèvres, dévissé le capuchon et fait avancer le bâton. La forme du bout t’a amenée immédiatement à repenser

au petit machin amoché de son fils. Cette association d’idées a provoqué en toi une légère nausée, tu n’en as pas moins passé avec minutie le bâton sur tes lèvres, jusqu’à ce que le rouge occulte leur pâleur et leur laideur. Puis tu as pris la petite voie pavée de dalles de ciment octogonales, tu avais l’esprit ailleurs, même les cris frénétiques de la grive couleur de charbon incandescent ne t’ont pas fait sortir de cet état d’égarement. À ce moment-là, un homme tenant à la main une pierre s’est trouvé devant toi, tu as senti soudain germer en toi une haine pour tous ses congénères, tu as levé la main et, vite, as donné une gifle à cet homme, sans chercher à savoir si c’était ou non une injustice à son encontre. Puis tu es entrée dans la Buvette Pacific ; la musique, à faire revenir les âmes défuntes, qu’on y jouait t’a brisé le cœur. Bouleversée, tu es sortie précipitamment de l’établissement, l’homme giflé s’est avancé, des lueurs mauvaises dans le regard, tu lui as donné une autre gifle. Les hommes sont tous des porcs et des chiens ! Alors tu t’es rappelé, mortifiée, ce qu’il a dit de toi, à genoux devant sa femme, et cela, tel un fer de flèche, t’a percé le cœur. Un rayon de lumière violente a éclairé d’un coup tes yeux… Il y a un mois, après que tu m’as administré ces deux gifles, je t’ai regardée, furieux, traverser la rue, telle une âme errante tu allais au hasard sur les zébras. Si tu n’as pas tué l’animal, d’où vient cette veste en peau de zèbre que tu portes ? Espèce de voyou, faut-il vraiment tuer un zèbre pour porter un manteau de fourrure ? Sache-le : le zèbre est un chanteur hors pair, il ose se battre avec le lion, chaque jour il me lèche les mains. Ça te sert à quoi, en fin de compte, d’avoir enregistré les cris des animaux ? Ne te l’ai-je pas déjà dit ? Je suis une spécialiste du langage des bêtes.

La lumière blanche comme neige illumine la rue luisante, je te vois bondir dans cette lumière, elle traverse ta robe de crêpe noire, si fine qu’on dirait de la soie tissée par des fées, montrant ta culotte rouge qui te moule les fesses, tu lances loin devant toi dans des vagues de blancheur tes cuisses belles, minces et musclées et tout de suite j’entends flap, le bruit mat de l’acier heurtant la chair. Je me souviens vaguement que ton visage blême s’est illuminé dans la lumière et que j’ai entendu indistinctement ta bouche proférer le hennissement du zèbre.

Je n’ai que félicitations et condoléances. Zèbre ! Ô zèbre ! Zèbre ! À ma vue, les zèbres se montrent excités, m’entourent à qui mieux mieux, me lèchent, me

mordent, sentir leur odeur me fait pleurer. L’Afrique. Les zèbres pensent à l’Afrique, là-bas il y a le fléau des criquets pèlerins. Il faut que tu saches ceci encore : il a connu très vite la nouvelle de ta mort, renversée par une voiture, il est resté un moment interdit avant de soupirer. Le chat persan, le sien, a connu le même sort que toi, il a eu tant de peine qu’il en a perdu l’appétit.

Dans un de mes rêves, tu portes un vieux pantalon tout délavé et rapiécé et tu dis entre tes dents : « Le désir détestable des mâles est la cause fondamentale de la dépravation des femmes. Les hommes font s’avilir les femmes, et les femmes ainsi perverties à leur tour avilissent les hommes. C’est un cercle vicieux ! Selon mon expérience… J’ai les hommes en horreur ! »

Je réfléchis un moment et déclare, de façon objective et impartiale :

« Tes propos ne sont pas injustifiés, mais, en général, si la chienne ne levait pas haut son derrière, le chien ne lui sauterait pas dessus. »

Tu tempêtes : « Les hommes sont tous des chiens ! »

Je rétorque : « Les femmes qui ne sont pas des chiennes ne sont peut-être pas si nombreuses.

– Il faudrait émasculer tous les hommes.

– Ce serait bien sûr une bonne chose, mais qui sait s’ils ne seraient pas plus mauvais encore. Autrefois les eunuques du palais étaient émasculés, ils devinrent pires et ce fut désastreux.

– Quoi qu’il en soit, les hommes sont tous des chiens !

– On peut dire la même chose des femmes : toutes des chiennes ! C’est pourquoi on entend souvent cette injure adressée aux deux sexes : tous ces chiens et toutes ces chiennes ! »

Et toi de rire.

« Ne ris pas, c’est un sujet très sérieux, combien d’hommes et de femmes ne sont-ils pas détruits à cause du désir et surtout du désir sexuel, aucune exhortation morale, aucune loi, même la plus draconienne, pas même le châtiment le plus sévère ne pourront empêcher le genre humain de sauter dans le marais rouge des désirs et d’y mourir enlisé, dans le même élan qui précipite la phalène dans le feu. C’est un vice propre à l’humanité. L’être humain ne doit pas

se montrer arrogant et se proclamer l'intelligence supérieure parmi les dix mille êtres de la création, l'être humain n'est pas différent par nature d'un chien, d'un chat, de l'asticot dans la tinette, de la punaise dans la fente du mur. Ce qui différencie le genre humain du règne animal c'est que les hommes sont hypocrites ! Il existe souvent chez les humains des conflits aigus entre leur langage et leur être intime. Il est clair qu'il s'imagine jouer de toi comme il ferait d'une prostituée, mais pourtant il se met à genoux devant toi, les yeux pleins de larmes cristallines, et déclame haut et fort un poème d'amour écrit spécialement pour toi (mais qu'il a en fait recopié d'un livre), et qu'il t'a dédié : “Je t'aime, oui je t'aime, mes pensées d'amour t'enlacent, fleurissent à ton entour, bourgeonnent à ton entour, j'ai grande envie de t'étreindre en mes bras…” Ce soir il te lit ce poème, et demain soir, ce même poème il le lira à une autre femme : “Je t'aime, oui je t'aime”…

– La gent masculine est redoutable, murmures-tu.

– Et les femmes, non ? Elles ne sont pas hypocrites ? La femme l'est tout autant, elle dit : “Je t'aime, je suis tienne”, tandis qu'elle pense à un rendez-vous avec un autre homme le lendemain matin à huit heures. L'être humain est une chose des plus hideuses, il fait bouillir la viande d'agneau, porte des vêtements en cuir d'agneau, invente la fable du Loup et de l'Agneau, qu'est-ce qu'il vaut ? Parce qu'il mange l'agneau, le loup est taxé par l'homme d'être féroce et fielleux ; l'homme après avoir mangé la viande d'agneau, tout en faisant des rots odorants, raconte aux enfants naïfs mignons et doux l'histoire du petit agneau, mais qu'est-ce qu'il vaut ? La compassion de l'être humain est tout ce qu'il y a de plus hypocrite, s'il éprouve de la sympathie pour le tout petit agneau, n'est-ce pas pour qu'il grandisse vite, qu'il procrée, afin de lui fournir toujours plus de nourriture délicieuse, de beau cuir, et le résultat est que celui à qui va la compassion devient l'excrément de celui qui compatit ! Alors dis voir : que vaut l'être humain ?

– Allons en Afrique ! déclares-tu sur un ton résolu, désormais, je n'aimerai que toi !

– Non, je veux rentrer au pays exterminer les sauterelles !

– Non, allons en Afrique, il y a des zèbres là-bas. »

Je m’éveille soudain en sursaut de ce rêve, je suis trempé d’une sueur glacée.

---

1. Disques destinés à recueillir la rosée céleste, source d’immortalité, dont on dit que le premier aurait été inventé pour l’empereur des Han, Wudi, mort quatre-vingt-sept ans avant notre ère. Mention d’un tel objet est faite dans *L’Histoire romancée des Trois Royaumes*, on peut voir un de ces disques dans le parc Beihai à Pékin.

XII

« Ganba, comment se fait-il que tu rêves toujours en plein jour, un esprit de renarde aurait-il pris possession de toi ? » me dit avec colère la neuvième grand-tante tout en me donnant un bon coup de poing dans le dos.

Je secoue la tête pour me débarrasser des étourdissements dus à ce cauchemar. Le soleil est haut dans le ciel, mon cuir chevelu brûlant me fait mal.

La Neuvième continue son radotage : « Les hommes sont des cinglés, je veux parler des hommes du clan des chiqueurs de paille. Tiens, vois ton quatrième grand-oncle, ton neuvième grand-oncle et toi-même ! »

Le Neuvième, sa chouette à la main, erre dans la prairie dénudée, il continue de chanter les incantations pour appeler les démons ; la chouette sur un rythme bien marqué insère un à un ses cris bizarres dans le chant déferlant du Neuvième qu'elle jalonne ainsi comme autant de stèles sur une longue route. Les temps de repos de l'oiseau ont été bousculés, c'est vraiment le cas de le dire : « Qui veut, peut. » Le Quatrième prend le soleil appuyé contre la haie de lyciets, le souffle glacé qui monte de ses os le fait trembler fortement, il est à craindre que même s'il avalait trois cents bâtons de ginseng par jour, on ne viendrait pas à bout de ces frissons.

Les soldats qui pourchassaient les insectes se sont retirés sur l'ordre du clairon, les chercheurs et chercheuses du Centre de recherche sur les criquets sont eux aussi retournés à leur campement et s'affairent aux casseroles, les bestioles s'amoncellent sur la route sur une bonne quinzaine de centimètres d'épaisseur, les choses ont perdu leur couleur originelle, elles sont désormais d'un rouge sombre, et tout cela se tortille, le Quatrième est couvert de criquets,

de loin on dirait une immense ruche, seuls ses yeux, par les interstices entre les bestioles, brillent par intermittence de lueurs glacées. Allez savoir où ont trouvé refuge les habitants du village, de l'immense clan des chiqueurs de paille ne semble plus rester que les quelques vivants que nous sommes, mais je me souviens que j'ai femme et fils, que j'ai même acheté pour ce dernier quelques boîtes de gâteaux au goût d'oignon, mes deux parents eux aussi vivent encore, ainsi que la cinquième grand-tante, la sixième, le dix-huitième oncle et sa femme, et toute une foule de frères et sœurs, de neveux et de nièces : ils ont tous survécu et ne disparaîtront jamais. Quand les criquets seront passés, je les verrai sans aucun doute rassemblés dans le terrain vague au bout du village, à danser comme des fous, jusqu'à en avoir l'écume aux lèvres et tomber sur le sol sans connaissance.

Je veux absolument participer à cette danse, à ce moment-là, la chouette du Neuvième dans sa cage en bronze parlera sans doute un mandarin courant, agréable, onctueux à vous en donner la nausée, mais touchant, avec la même intonation que celle de la speakerine de la radiodiffusion du Guomindang.

Sans m'occuper davantage de la Neuvième qui, pareille à une sorcière, récite des conjurations à mon oreille, pas plus que je ne jette un regard derrière moi sur le Quatrième rigidifié et le Neuvième comme devenu cinglé, sur une impulsion je sors du village et me dirige vers l'est, suivant le chemin emprunté autrefois à dos d'âne par la Quatrième.

Supportant les démangeaisons extrêmes causées par les sauterelles, les gens rassemblaient toute leur énergie pour regarder la Quatrième avec les vieilles chaussures autour du cou, et dont les lèvres lâchaient des propos extravagants, le cœur plein de mauvaiseté et de crainte. Bien qu'ils aient entendu parler, longtemps avant cet événement, du scandale causé par ses relations extra-conjugales avec le rétameur et de sa répudiation, son air digne tandis qu'elle avançait dans l'avenue, l'arrogance impétueuse avec laquelle elle s'était élancée contre l'autel, son maintien altier, tout cela avait balayé le mépris qu'ils éprouvaient pour la femme perdue. Ce mépris, ils l'avaient même reporté sur le visage blême du Quatrième, et ils avaient eu raison. Je prends soudain conscience du fait que, en tant que leur impitoyable descendant, alors qu'il me

revient de porter un jugement sur mes ancêtres, même si je tiens en main le credo qui réprimande sévèrement la fornication derrière le dos du mari, credo qui coule même, comme fait le sang, dans chaque homme ou chaque femme fût-il analphabète, toutefois, en vertu de la morale ayant pour fondement la nature animale et des sentiments basés sur la nature humaine, lors même que la balance du Ciel penche d'un côté, je ne peux quant à moi condamner l'écart de conduite de la Quatrième. En ce bas monde, des millénaires passent comme passe un jour, et les hommes sont tout de même plus mauvais que les femmes. Chacun, de lui-même, leur a laissé le passage, regardant ce baudet enragé avancer en rugissant tel un petit tourbillon capricieux. Le Neuvième essaie en vain d'amener vers lui le licou, il court derrière l'ânesse comme un dératé et voilà que mon âme suit cette apparition, sans oublier le parfum de la Quatrième qui chatouille mes narines, tandis que je m'éloigne peu à peu du village bruyant.

La digue est élevée et escarpée, en haut c'est un chemin sablonneux et plat, certes l'ânesse est redescendue au galop cependant, après être sortis du village, il leur a fallu reprendre ce chemin. L'eau de la rivière est bleue, mais l'écume brisée a la blancheur des pétales de chrysanthèmes ; à la vue de l'eau, l'ânesse n'a pas du tout le vertige. Le ciel est tellement serein, il y a juste un nuage blanc en forme de chameau accroché près du soleil. La terre est vaste, elle tremble, frissonne, émue par la supplique du Quatrième, à moins que ce ne soit à cause des milliards de descendants du dieu des sauterelles qui se déplacent vers la digue incités à faire le choix de migrer. Les plantes exotiques des marais rouges ont vu leurs tiges et leurs feuilles mangées par les insectes, même leur peau a été grignotée, il ne leur reste debout qu'un tronc dur, dénudé, desséché, misérable, chagrin, pareil à une gigantesque arête de poisson ou au squelette d'un minuscule dinosaure. De loin je peux voir dans le marécage des os blanchis dispersés en désordre, il y a entre autres un crâne de cheval, des os de patte d'ours et des dents très émoussées d'anthropoïdes. L'odeur fétide de la rivière, celle des excréments de sauterelles ainsi que celle des marais se répandent dans l'air, chacune étant structurée, bien différenciée, avec sa propre caractéristique, rebelle à tout mélange, occupant son propre camp retranché dans le monde unifié de la puanteur.

Ce jour-là, la Quatrième, l'ânesse et le neuvième grand-oncle avançaient sur la digue ; quand ils furent à environ trois lieues du village, ils entendirent dans la campagne une clameur sans fin, venant de loin ; sur la terre dénudée roulaient, l'une à la suite de l'autre, des vagues turbides de sauterelles qui affluaient sur la digue ; à l'intérieur de la digue c'était l'eau de la rivière, d'un bleu très sombre, à l'extérieur c'était un océan de sauterelles. Elles ne semblaient pas ramper mais couler, se précipitant sur la grève comme la marée, paf !… Un paquet de sauterelles, des dizaines de milliers, bonne mère ! Paf !… Un autre paquet, des dizaines de milliers compressant les précédents, aïe, bonne mère ! Paf !… paf !… paf ! Un paquet, un autre et encore un autre, couches se superposant, à l'infini, innombrables, juste ciel ! Je m'inquiète que cette digue haute de sept mètres, large de cinq en haut, douze en bas, ne soit avalée bouchée après bouchée par les bestioles, provoquant ainsi des inondations. Fort heureusement, les sauterelles ne mangent pas de terre, mais d'un autre côté, quel dommage qu'elles n'en mangent pas ! Elles se concentrent au pied de la digue, unissant leurs forces pour former autant de longs dragons de la grosseur d'un seau à eau, de plusieurs centaines de mètres de long, qui roulent lentement jusqu'à la digue. L'ânesse est si effrayée que ses quatre jambes en tremblent, elle ne cesse de baisser l'arrière-train en écartant les jambes pour pisser, quant au Neuvième, son visage porte les marques de la peur. L'empreinte rouge vif des dents du Quatrième et la marque violacée du coup de pied de la Quatrième ressortent avec éclat sur la peau blanche de son visage. Il frappe la croupe de l'ânesse du bout du licou dans l'intention de la forcer à accélérer l'allure, mais la bête ne sent déjà plus ses os et ses tendons, elle recule les jambes arquées, l'arrière-train se plaque contre le sol, l'animal lance, de terreur, pets sur pets, un chapelet de pets violents qui font voler doucement la poussière rouge. La Quatrième dégringole du dos de sa monture, elle a encore ses yeux mi-clos de Bodhisattva, ses sourcils en forme de feuille de saule, dont on ne sait s'ils sont arqués sous le fait de la fâcherie, elle reste là debout, un peu perdue, est-ce la vraie Quatrième ou une fausse ? Nous pouvons voir les dragons gigantesques formés par les sauterelles zigzaguer le long de la digue, à la queue leu leu, en tout, il peut bien y en avoir une trentaine, de cent mètres de long pour un diamètre de cinquante centimètres, ce qui donne

comme superficie occupée ce matin-là par les sauterelles à demi formées plus de 19 625 mètres cubes, dix trains ne suffiraient pas à embarquer tous ces insectes, d’autant plus qu’ils ne cessent de croître à une vitesse prodigieuse, d’autant plus que je suis convaincu que sur la portion de digue cachée par le village, sur la digue à l’ouest du village, roulent aussi les mêmes dragons faits de sauterelles.

J’observe avec attention les bestioles, je constate qu’elles s’accrochent les unes aux autres, des antennes innombrables s’agitent, des abdomens tout aussi innombrables font de même, des pattes, innombrables elles aussi, tandis que d’innombrables bouches crachent une salive vert émeraude qui mouille d’innombrables corps, lesquels en se frottant les uns aux autres émettent d’innombrables sons bizarres, d’innombrables bouches prononcent des cris mystérieux pareils à des incantations, et tous ces bruits se mêlent pour former une sonorité énorme, si agitée qu’elle provoque vertiges, démangeaisons par tout le corps, différente d’un ouragan qui se lèverait à ras du sol, le surpassant même. La catastrophe arrive soudainement, le globe terrestre tourne en sens inverse. Dans quelques siècles, ce monde appartiendra peut-être aux acridés. L’être humain ne vaut pas la sauterelle. Je regarde impuissant les insectes rouler vers la digue, animés d’une force prête à tout détruire. La lumière ardente éclaire tout spécialement les énormes dragons, fruit de l’unité de millions et de millions de sauterelles, cet éclat extraordinaire vient de la cohésion soudée des insectes, la campagne lointaine et la rivière proche en sont éclipsées, sans éclat. Les carapaces des sauterelles toutes scintillantes comme les écailles du dragon laissent entendre des craquements, démangeaisons qui vous prennent aux tripes ; sur nos nerfs blancs court une terreur pareille à un éclair projetant des étincelles d’un bleu sombre. Si nous restons ainsi sur la digue dans l’attente, c’est chose sûre, l’anéantissement nous guette, les sauterelles vont nous envelopper, recouvrir nos corps, et nous serons emportés avec elles, roulés au pied de la digue, roulés dans l’eau d’un noir ténébreux, glacée, insondable, de la rivière. Quand nos corps se seront décomposés, ils deviendront chair délicieuse pour les poissons, les tortues, les crevettes et les crabes, et l’an prochain, nos cellules se retrouveront dans les tortues bâtardes vendues sur les marchés. Nous sommes pris dans les dragons formés de sauterelles, dans le ventre de ces mêmes

dragons, telles de grosses grenouilles dans l'abdomen d'un serpent venimeux. Comme cela humilie, terrifie, excite les beaux nerfs des humains ! Alors je crie : « Vite, sauvons-nous ! » À la suite de ce cri, l'ânesse lance un hennissement. Le Neuvième s'en va tirer la Quatrième, sur le visage de cette dernière s'épanouit un doux sourire. La Quatrième agite la main, les dragons de sauterelles escaladent la digue de biais, je constate avec surprise que nous nous trouvons dans l'espace vide entre deux dragons, c'est tout bonnement la volonté du Ciel, un arrangement du diable. La Quatrième détient effectivement des pouvoirs surnaturels, je la soupçonne d'avoir des liens ambigus avec l'esprit de la vieille sauterelle du temple Bala.

Les dragons de sauterelles marquent une pause en haut de la digue, on semble assister à une réorganisation des rangs, leur corps s'est un peu rétréci, est un peu plus compact, puis pareils à d'énormes rondins, dans un grondement, ils roulent dans les eaux de la rivière. Les centaines d'autres dragons font de même, les embruns jaillissent, à la surface, de loin ou de près, monte le vacarme de l'eau frappée. Nous regardons effrayés cette scène unique au monde. Quand, en 1935, le quinzième jour du cinquième mois selon le calendrier lunaire, dans les régions qui avaient été épargnées par le fléau des sauterelles, les blés mûrs ondoyaient doucement à l'infini, et que les premières fournées de grappes de vers à soie accrochées sur les pailles de blé dorées crachaient des fils argentés pour construire les cocons, ma mère âgée de six ans, en raison de ses pieds bandés, ne pouvait marcher qu'en s'appuyant contre les murs. Le temps fait la navette, comme ces anguilles argentées, recouvertes d'une muqueuse visqueuse.

Après le plongeon des dragons de sauterelles dans la rivière, une phrase courte et concise me saute à l'esprit : « Les sauterelles se sont suicidées ! » J'ai toujours pensé que cet acte est une aptitude propre à l'être humain, et que c'est en cela seulement qu'il se montre plus intelligent que les insectes, que c'est un fondement important sur lequel s'appuie l'arrogance humaine. Avec cette affirmation : « Les sauterelles voulaient se suicider ! » ce fondement s'écroulait sur-le-champ. Or, les sauterelles n'entendaient pas se suicider, elles voulaient seulement traverser la rivière ! Le genre humain pouvait donc continuer de se montrer arrogant. Les longs dragons de sauterelles roulent toujours aussi

rapidement dans les eaux de la rivière, le courant fait s'incliner le corps des dragons, ils roulent dans cette orientation, les embruns sont fins et abondants, la rivière d'un bleu profond est criblée de trous, fragmentée, couverte d'éclats irisés, l'effervescence règne. Je vois de mes propres yeux des bancs d'anguilles mauvaises faire se lever une écume pressée dessinant des arcs de cercle argentés, bondissant, tournoyant, dépassant les dragons. De leurs bouches pareilles à des gueules de fusil elles mordent, déchirent les sauterelles. Ces dernières s'attirent les unes les autres, en une masse compacte difficile à mettre en pièces, les anguilles sont rejetées par la rotation des dragons, on dirait autant de rubans argentés.

Nous voyons les dragons de sauterelles s'approcher de la rive opposée, puis rouler lentement vers la digue, l'eau sur le corps des insectes accentue l'impression qu'ils sont revêtus d'une couche d'argent. Ils s'arrêtent en haut de la digue, comme pour reprendre haleine. Alors, des villages sur l'autre rive montent les cris d'effroi des habitants, comme s'ils avaient reçu un signal, les centaines de dragons de sauterelles enflent rapidement, puis éclatent soudain, la grande armée des criquets se rue vers le nord de la digue, sans qu'on puisse l'arrêter, là il y a peut-être un monde vert et or. Bien que nous ne soyons séparés que par une simple rivière, je n'y suis jamais allé, je ne sais rien de ce qui se passe là-bas.

XIII

Comme ma naissance a été différée pendant un bon moment, quand j'ouvre mes yeux collés par le liquide amniotique et que je regarde la perspective de la digue qui file vers l'est, on ne voit déjà plus trace de la Quatrième ni du Neuvième, pas plus que de l'ânesse intelligente. Je coupe avec rage entre mes dents le cordon ombilical verdâtre qui me relie à ma mère et me rue vers la digue, piétinant la poussière qui fait puff puff, piétinant les corps intacts ou démembrés des sauterelles qui sont tombés dedans, comme devenus, d'avoir été rôtis par le soleil violent et le sol sablonneux bouillant, d'un rouge pareil à celui de pétales de fleurs et qui dégagent un fumet de viande grillée. Je vole comme le vent dans les empreintes des sabots de l'ânesse et des grands pieds du Neuvième, suivant la couleur de rose et le parfum du jasmin excitant le désir, dispensés par la Quatrième dans l'air pur. La terre vide continue son cycle de rotations, le globe terrestre tourne toujours en sens inverse, aussi les tourbillons de la rivière se font-ils de la droite vers la gauche – impossible de discerner où est la droite, où est la gauche –, en sens contraire du sens habituel eux aussi. Je crie : « Quatrième grand-tante… petit baudet… attendez-moi… mais attendez-moi donc ! » J'ai les yeux pleins de larmes ; le vent printanier caresse mon visage, l'eau de la rivière coule tumultueuse, les terres cultivées sont estompées, personne à l'infini, je me sens bien seul, comme les sauterelles blessées rejetées par la grande armée.

Je cours comme un fou vers l'est le long de la digue, au milieu de la rivière le bruit de l'eau est fort, quelqu'un traverse. C'est un excellent nageur, il a opté pour la nage debout, montrant ses épaules, il tient en l'air un baluchon empli de

vêtements. Les gouttes d'eau scintillantes de lumière roulent sur ses épaules. Debout sur la digue, je regarde ce nageur exceptionnel. La lumière, par pans, se déverse à la surface de l'eau, la poussée du fort courant central lui met les épaules de biais, devant lui une zone de lumière, alors que le sillage derrière lui se referme aussitôt.

Il grimpe sur la rive, le corps nu, il est debout à trois ou cinq mètres de moi, il me jauge avec gravité. Le soleil cuit sa peau, la vapeur monte en volutes, on a l'impression que son corps est couvert d'un voile. Je distingue vaguement ses muscles noueux et les cicatrices hideuses de son visage. L'un de ses yeux est aveugle, l'orbite est profondément enfoncée, ses cils sont comme deux rangées d'arbres alignés au fond d'un ravin. Je le reconnais sans hésiter : c'est le rétameur, celui qui a eu des relations adultères avec la quatrième grand-tante, et dont le visage a été amoché par le Quatrième avec son « balai à crocs de loup » au point de le rendre borgne.

Il émet un grognement, secoue la tête, fait tomber l'eau de ses oreilles, puis pose sur le sol les vêtements ; de sa grande main il soutient son sexe robuste pour le faire sécher au soleil, j'observe, médusé, ses gestes bizarres.

Après un moment, il se retourne sans la moindre pudeur et commence à se vêtir lentement. Quand il a fini, il ne reste plus sur le sol que deux pistolets noirs.

Il met ses chaussures, insère les pistolets à sa taille, s'avance d'un pas, me demande : « T'aurais pas vu une femme, un homme et un âne ? »

Je n'ose pas mentir, je lui dis la vérité, et aussi qu'en raison de ma naissance retardée je ne peux plus les rattraper.

Il fait un nouveau pas en avant, son visage se contracte douloureusement, les deux rangées de cils croisées, plantées sur son orbite creuse, s'agitent, il dit : « Tu es allé en ville, tu as des connaissances, je te pose une question : ta quatrième grand-tante a été répudiée et renvoyée dans sa famille, c'est comme si on la jetait dans une fosse de feu, que dois-je faire ? »

Je lui demande : « Tu l'aimes, ma quatrième grand-tante ? »

Il répond : « Je ne comprends pas ce mot, "aimer", j'ai seulement envie de coucher avec elle. »

Moi : « Très envie ?

– Tellement envie que je ne tiens pas en place.

– Mais c’est ça l’amour !

– Alors qu’est-ce que je vais faire ?

– La rattraper, la ramener de force dans ta maison.

– Comment me débarrasser de tes deux grands-oncles ?

– Ne pas faire de quartiers !

– Brave petit gars, tu maîtrises bien les codes et te montres incorruptible ! Viens avec moi, on les poursuit ! »

Sa grande main solide enserre mon poignet. Nous volons à basse altitude, à cinq mètres au-dessus du sol ; le vent printanier est turbulent, il fait gonfler mes vêtements fourrés de duvet, j’ai la sensation que sur mon corps entier ont poussé des plumes denses, que ma poitrine et mon ventre sont remplis d’un gaz léger et pur. Le rétameur et moi avons étendu nos quatre membres, les courants ascendants nous portent en un vol plané des plus agréables. Le scintillement pareil à du vif-argent de la rivière se réfléchit sur nos joues, nos ombres portées glissent rapidement sur le sol, je pense à cet ancien adage : « L’ombre des oiseaux ne bouge pas » et j’ai la sensation que nos ombres restent fixées longtemps au sol sans se déplacer. Seuls les champs de chaque côté qui se précipitent vers nous à grande vitesse et les cimes des arbres qui frottent nos poitrines prouvent la réalité de ce vol. Les pies étonnées vont et viennent en tournant devant nous, leur queue ondoie, elles crient « Tcha-ka ! », comme pour nous demander ce qui nous amène là. Je suis enivré par le bonheur du vol, mes membres sont légers, comme s’ils n’avaient pas de matérialité, seul mon cœur bat à un rythme extrêmement lent. Mes oreilles sont pleines du bruit des pivoines qui s’ouvrent, toute cause d’inconfort, toute difficulté se sont dissipées avec le vent. Le vol a éliminé les griefs ressentis dans l’utérus, j’éprouve une extrême félicité.

Puis vient l’atterrissage en douceur, aussi décontracté que l’envol, sans vrombissement de moteur, sans secousse, nul besoin de serrer les dents pour atténuer les douleurs auriculaires dues à la pression. Nous marchons sur la digue, le Neuvième, la Quatrième et l’ânesse sont à cent mètres devant nous.

Je suis très nerveux, je vois le rétameur prendre à sa taille un des deux pistolets et viser la tête du Neuvième.

S'il ne fait pas feu c'est que, au tournant de la digue, a surgi soudain une troupe, cette troupe cantonne souvent au village. Les soldats portent tous des uniformes en bourre de laine bleue, aux jambes des molletières, à la taille un ceinturon en cuir ; ils ont stylo en or dans leur poche, dents en or plein la bouche, cigarette au bec ; ils soufflent une fumée bleue par les narines, portent des pistolets à leurs ceinturons, leurs armes sont garnies de balles, les balles sont emplies de poudre, ils tiennent une cravache à la main, le manche de la cravache est incrusté de pierres précieuses ; ils ont montre au poignet, anneau d'or au doigt, ils sont tous dotés d'éloquence, habiles à séduire les femmes de bonne famille.

Personne n'aurait pu dire de qui ils dépendent, ils ont tous l'accent du Jiangsu ou du Zhejiang, adorent les glaces. Les gens du village évoqueront longtemps comment ils s'arrachaient les glaces.

Ils encerclent la Quatrième, je les entends la taquiner en mauvais mandarin, une lumière jaune sur leurs visages brille d'un vif éclat, elle vient de leurs dents en or. Ils lèvent la main pour caresser le visage de la jeune femme, lui pincer les seins, une lumière jaune sur leurs mains brille d'un vif éclat, elle vient des bagues en or.

Le Neuvième se précipite devant l'ânesse. La crainte et la colère le font parler comme s'il avait un morceau de tofu chaud dans la bouche : « Vétérans, mes vétérans ! Qui n'a chez lui femme, fille, ou sœur… »

Les soldats quant à eux le regardent d'un air goguenard et tournent autour de la Quatrième, poussant et repoussant le Neuvième, l'envoyant d'avant en arrière.

L'un des soldats prend les chaussures au cou de la Quatrième, les élève bien haut et lance : « Les gars, c'est une femme légère ! Une femme facile ! Ne la touchez pas, ne souillons pas nos armes. »

Un des soldats, d'une main, saisit la jeune femme par la poitrine et lui demande sur un ton graveleux : « La petite épouse, tu t'en es fait combien derrière le dos de ton mari ? »

Sur le dos de l’ânesse, la Quatrième se débat, crie, comme une simple paysanne défaillante de peur, elle n’est pas du tout une sorcière mi-immortelle, mi-démone.

Le Neuvième se précipite, et crie bravement : « Soldats, vous ne pouvez malmener ainsi une femme de bonne famille ! »

Le soldat qui avait empoigné les seins de la Quatrième tourne légèrement et lui envoie un coup de pied au point le plus vulnérable. Le Neuvième en reste plié en deux, il met inconsciemment ses mains là où a porté le coup, des gouttes de sueur jaunes aussi grosses que des pois perlent sur son front. Un autre soldat lève le genou et en donne un coup vers le haut au coccyx, le Neuvième débaroule en contrebas de la digue et ne s’arrête qu’au bord de la rivière au milieu d’herbes aquatiques ; là, un crapaud le regarde avec compassion.

Le rétameur s’est tapi depuis longtemps derrière un mûrier qui n’a plus une seule feuille verte, il a dégainé ses deux pistolets, je regarde avec anxiété ses mains, dans l’attente des coups de feu. Son visage est pareil à de l’acier chauffé à blanc puis refroidi, brûlant, d’une dureté effrayante ; son unique œil lance des lueurs mauvaises – comme il n’a plus que cet œil, il est obligé de viser tout le temps, dès qu’il lève les pistolets, il lui faut viser – dégageant une puanteur viciée, elles vont toucher le visage du soldat riant de plaisir, accroché aux seins de la Quatrième. Les doigts du rétameur bougent un peu, les pistolets crachent un filet de fumée bleue, les canons sautent vers le haut, il y a une détonation, je me dis qu’avant le bruit la tête du soldat qui prenait des libertés avec la Quatrième a dû éclater comme une grenade mûre.

La gorge de l’homme émet un grognement avant que sa tête n’aille piquer contre le flanc de l’ânesse et si la Quatrième avait eu envie de pisser, elle lui aurait inondé la tête, et le liquide tiède et richement alcalinisé aurait lavé le sang noir et la cervelle blanche sur le visage de l’homme, ainsi que les filaments sanguinolents sur ses dents en or. Sa main comblée, à regret, glisse de la poitrine de la femme, l’ânesse saisit l’occasion pour bouger un peu, le soldat plonge tête la première sous son ventre. Si l’animal avait été un mâle et non une femelle, et si le mâle avait uriné à ce moment-là, l’urine poisseuse, mousseuse, aurait frappé son cou convulsif, l’impulsion aurait provoqué le même effet que des

compresses chaudes, qu’un massage, mais, pas de chance, il a fallu que ce soit une ânesse !

La troupe en reste clouée sur place. Ces imposants soldats, la bouche bée ou fermée, les yeux ronds ou plissés, regardent, hébétés, leur camarade allongé sous l’animal, la bouche contre la terre sablonneuse et le crâne qui perd du sang à gros bouillons.

Deux nouveaux coups de feu, un soldat est touché à la poitrine, l’autre à l’abdomen. Le premier ouvre grand les bras, comme si c’étaient des ailes, les agite plusieurs fois avant d’être précipité au sol, le corps pris de spasmes, une jambe repliée sur elle-même, tandis que l’autre pédale à l’extérieur. L’autre soldat est tombé assis par terre, il a le teint cireux, il a saisi à deux mains sa blessure, un mince liquide rougeâtre filtre entre ses doigts. Les autres semblent sortir d’un rêve, ils s’égaillent le dos courbé, aucun n’a pensé à dégainer les beaux pistolets accrochés à son ceinturon pour résister. J’ai si peur que j’en pète et pisse, tapi sur le sol je n’ose même pas respirer. Les pistolets à la main, le rétameur s’avance d’une allure fanfaronne vers l’ânesse et la Quatrième restée bien droite sur le dos de l’animal. Cela devait arriver : comme le rétameur s’approche de la Quatrième, l’ânesse, alors que l’on ne s’y attendait pas, se met à galoper comme une folle. Les soldats disciplinés et fringants sont en embuscade au tournant de la digue, ils ont dégainé leurs pistolets et tirent sur l’ânesse et sur la Quatrième. Les balles s’envolent au hasard, les sifflements aigus qu’elles tracent résonnent dans l’air ; la Quatrième reste bien droite, elle semble ne pas avoir peur du tout, peut-être la peur l’a-t-elle déjà frappée de démence, l’ânesse continue de se ruer vers les soldats, au mépris de la mort.

Le rétameur a courbé le dos, il fait des bonds agiles, il hurle : « Baisse-toi ! Baisse-toi ! »

Elle se baisse effectivement et roule vers l’avant comme un bois rond, les sabots de devant de l’ânesse se dérobent, monture et cavalière se retrouvent à terre. Le tir est nourri, paf, paf, devant et derrière les pieds du rétameur bondit une fumée jaune provoquée par l’impact de la mitraille, il pique du nez sur la digue, ses jambes se tendent à plusieurs reprises puis s’immobilisent.

Le silence s’établit soudain, le bruit de la rivière, les stridulations des sauterelles fomentant leurs troubles, les craquements de la terre qui se fissure, tous ces bruits montent de partout, éclatants. La brise souffle doucement, de la digue s’élèvent les filets de fumée des fusils, parmi toutes les odeurs, celle de la poudre occupe la place dominante. La peau de mon ventre contre la terre sablonneuse brûlante me cuit, quelques douilles de balles d’un jaune aveuglant, gisent à terre devant moi, je pourrais les atteindre de la main, mais je n’ose pas m’y risquer, affalé sur le sol je fais le mort.

Les fringants soldats lentement tendent le cou au-dessus de la digue, l’abaissent, le tendent de nouveau, on dirait vraiment que derrière le remblai se cache une armée de tortues à la carapace grise. Au bout d’un bon moment, constatant qu’il n’y a plus de danger, ils bondissent de derrière la digue, ils grimacent découvrant leurs dents en or, tenant leur revolver, ils ôtent leur casquette en toile bleue, époussettent la poussière et les tiges d’herbes qu’ils ont sur eux. Ce sont des soldats soucieux de la propreté.

Je vois le rétameur, comme ferait une carpe, sauter de la terre sablonneuse, les deux pistolets partir en même temps, deux coups éclatants, furieux ; deux soldats tombent, leurs hurlements qui font penser à des miaulements, à des abois, résonnent sur la digue, leurs camarades encore en vie dégringolent en contrebas et fuient sans demander leur reste.

Plusieurs dizaines de minutes plus tard, les soldats, cachés dans un bosquet de saules à cinq cents mètres de là, tirent énergiquement en direction de la digue. Ils tiennent à la main des revolvers de petit calibre pour la plupart dont la portée efficace est de cent mètres tout au plus et la portée tout court de deux cents à trois cents mètres ; les balles, en conséquence, tombent pour la plupart en chemin ; de temps en temps, quelques-unes, lors d’une ou deux décharges, selon l’angle d’envoi ou la force du vent, parviennent jusqu’à la digue, mais en bout de course elles dérivent, telles des âmes perdues ; il suffirait d’allonger le bras pour les saisir, geste plus aisé que celui de capturer des sauterelles.

Les soldats ont la voix forte et mélodieuse, apte à entonner des chants de montagnards ; après s’être réfugiés dans la sauleraie, tout en tirant ils crient : « Aïe, laïlaï – Pan ! Pan ! – Approchez, bâtards que vous êtes, Aïe hé, oh – Pan !

Pan ! Pan ! – Si vous avez du cran, avancez, Aïe hé, oh – Pan ! Pan ! – Aïe laï hé oh – Pan ! Pan ! Pan ! »

Le rétameur replace les pistolets à sa taille, allonge la main pour arrêter net une tête de balle perdue, puis il s'accroupit, soutient la Quatrième toujours à califourchon sur l'ânesse, plaquée contre l'encolure de l'animal. Elle est livide, ses lèvres ont une touche de rouge laiteux, sa respiration forte et courte fait se soulever rapidement sa poitrine, de la blessure sortent à la file des bulles pareilles à des vessies natatoires.

Le rétameur entoure de ses bras de fer le cou de la Quatrième, il l'appelle d'une voix rauque : « Banniu ! »

Ainsi la Quatrième a un nom d'enfance aussi étrange[1], cela me perturbe. Et pourquoi donc ? Hein ? Je ne saurais le dire.

« Banniu ! » La voix du rétameur est âpre et douloureuse, raboteuse, s'en dégage un désespoir absolu.

La Quatrième dans les bras de son amant ouvre ses yeux gris-bleu, son regard est las et triste, s'y expriment des sentiments complexes difficiles à rendre par les mots. Ses lèvres remuent, le flot des paroles incohérentes et saccadées qui en sortent dans un murmure brise le cœur du rétameur. D'accroupi qu'il était il se met à genoux, il garde baissé son visage hideux, un immense accablement ainsi que de grosses larmes s'échappent de son œil unique.

La respiration de la Quatrième se fait plus lente ; de la plaie, en plus des bulles transparentes, jaillit aussi un sang rouge vif. Il mouille le devant du vêtement et les bras du rétameur, imbibe un grand pan de la poussière de la digue. Le sang de la Quatrième et celui de l'ânesse coulent ensemble, se rejoignent, sans se mêler, pour former un méandre, celui de la Quatrième est rouge vif, celui de l'ânesse est noir. Ses yeux sont entrouverts, toujours d'un gris-bleu, son regard reste las, triste, doux, morne… Ses lèvres – ses lèvres blêmes – remuent de nouveau, sa respiration roule dans sa gorge, ses bras raidis s'agitent avec nervosité, ses mains se crispent sur sa poitrine dégoulinante de sang.

« Banniu… Banniu… Qu'as-tu encore à dire… » demande, avec une voix faible de vieillard, le rétameur, son visage contre celui de la Quatrième. Les

coins de la bouche de la Quatrième se contractent, un sourire s'esquisse sur ses joues. Le sang s'est arrêté de couler de sa blessure, sa poitrine ne se soulève plus, sa jolie tête s'incline d'un côté, son front, un front large et lisse avec juste quelques petites rides, rencontre les muscles pectoraux durs du rétameur, de ses yeux tout éclat s'efface, ne reste plus que deux plages d'un gris-bleu sans vie…

Le rétameur la dépose sur le sol, doucement ; péniblement, il se met debout, ôte avec des gestes lents sa veste pleine de sang, la jette sur le dos de l'ânesse. Il arrache les deux pistolets de sa ceinture puis les remet en place, il se penche, ramasse dans la flaque de sang les deux grandes chaussures qui ont apporté à la Quatrième honte et gloire extrêmes, et les regarde sous toutes les coutures.

La troupe de soldats sort furtivement de la sauleraie, le pistolet à la main, le dos courbé, les hommes avancent en rampant sur la terre rouge sombre, à terrain découvert.

Le rétameur envoie valser les chaussures qu'il a aux pieds, s'assied, regarde attentivement, comme un trésor, les grandes chaussures qu'il tient à la main, puis il les enfile, l'une après l'autre. Les beaux soldats s'approchent, les balles font penser à des criquets épars, elles volent tout autour de lui. Il pose sa tête sur ses genoux et examine la Quatrième étendue sur la terre sablonneuse de la digue, il se relève une fois de plus, dégaine ses pistolets. Une balle, comme par plaisanterie, passe en lui effleurant la nuque, il semble ne pas s'en être rendu compte du tout, pas plus que du sang écarlate qui coule sur son cou ; une nouvelle balle, espiègle, lui perce l'oreille, il ne la sent pas davantage. Il reste debout, droit comme un « i », il paraît conscient d'être en train de servir de cible vivante d'exercice de tir pour les beaux soldats. Eux s'enhardissent, leurs dos courbés se redressent peu à peu, leurs bouches de nouveau se mettent à proférer des rugissements éloquents. Le rétameur élève ses pistolets, arrondit ses lèvres dures, souffle dans chaque canon, comme pour jouer un mauvais tour ou pour accomplir on ne sait quel rituel. Les autres s'enhardissent toujours un peu plus, ils pensent que le rétameur est à court de munitions. Et moi je vous le dis : « Laissez tomber, vous autres, restez-en là ! Vous ne me croyez pas, alors en avant ! » J'ai vu de mes propres yeux que le rétameur, avant d'ôter sa veste, avait chargé les pistolets avec deux grosses poignées de balles dorées, un

cyclope ne peut être qu’un tireur d’élite, la balle ne part pas pour rien, à tous les coups elle mord dans la chair. Les soldats lui lancent : « Allez, rends-toi, l’ami ! »

Le rétameur sourit, comme s’il se moquait de quelque chose. Je vois distinctement ses mains qui tremblent, déjà des coups de feu éclatent. Au nord de la digue, le bruit des criquets lançant leur offensive sur le village est comparable au déferlement des vagues, et celui des balles au sifflement provoqué par les ailes des poissons volants frottant l’air quand ils jaillissent hors de l’eau. Les soldats qui se trouvaient le plus en arrière sont fauchés comme des bottes de paille, ceux qui venaient devant se retournent, à la vue des corps de leurs camarades couchés en désordre, un frisson leur parcourt le dos, ils prennent leurs jambes à leur cou, heurtant de plein fouet ceux qui se trouvaient au milieu. Les balles atteignent par-derrière leurs postérieurs bien dodus. Ils crient comme de beaux diables, se protègent les fesses de leurs mains, piétinant les cadavres de leurs compagnons d’armes, ils fuient, pris de panique, pour aller se cacher dans la sauleraie vert-de-gris, d’où ils ne se montreront plus jamais.

Déjà le Neuvième, depuis la grève, avançant à la façon des crapauds, parvient péniblement en haut de la digue. Il est couvert de vase, a les yeux turpides, les deux marques rouge vif laissées par l’empreinte des dents du Quatrième sont devenues deux rangées de petites plaies suppurantes blanchâtres, dues soit à un poison violent venant des dents de son frère, soit au fait que son propre corps à lui, sous le coup d’une trop grande frayeur, a perdu une partie de son immunité naturelle.

Des parents restent des parents, que les sentiments soient forts ou non ; certes avant de commencer ce vol, j’ai proposé que le rétameur fusille le Quatrième et le Neuvième, mais ce dernier à présent a tout l’air d’un vieux lapin terrorisé, il est là, debout tout tremblant à mes côtés, des remous de pitié pour les faibles affluent dans mon cœur – dans les années qui suivront, je vais comprendre que le Neuvième, en présence des faibles, était un loup féroce, mais un chien faible devant les forts – ; les animaux qui se situent entre le loup et le chien, et qui ont à la fois le caractère du loup et celui du chien, sont les plus détestables en ce monde, mais je reste encore tout à fait indulgent pour cette pitié

d'un moment qui est née en moi des dizaines d'années auparavant. Le monde est si vaste, il faut permettre à toutes les espèces animales d'exister, or le Neuvième était en fin de compte un chien-loup, il était encore plus complexe qu'un simple chien, son existence était donc légitime.

L'on voit alors le rétameur, le visage couvert de sang ; le soleil qui descend à l'ouest ajoute un glacis sur ce masque, conférant à sa mort à venir quelque chose de plus tragique encore.

Il lève les bras, les deux revolvers contre ses tempes, après un bref silence, deux détonations sourdes se font entendre pratiquement en même temps. Il reste debout dans la même attitude pendant environ deux secondes, avant de tomber comme un pan de mur et de s'abattre lourdement sur le sol.

---

1. « Demi-fille ».

XIV

On ne saurait nier que l’histoire de notre clan des chiqueurs de paille baigne dans une ambiance d’extravagance ; la plupart de ses membres possèdent un grain de folie que l’on pourrait comparer à celui d’un Don Quichotte. Remonter le fil de l’histoire du clan est toujours chose déplaisante et peindre les formes que revêt cette déraison est une entreprise bien embarrassante. Mais qu’y faire ? « Les mensonges écrits à l’encre ne peuvent cacher les faits sanglants. » Reprendre ce vieux livre de comptes scellé par la poussière est une excentricité dictée par ma déraison ; l’être humain toujours agit malgré lui, à moins de capituler à soi-même qu’y faire ?

XV

Les criquets ont migré au nord de la rivière, le parfum de l'encens brûlé ne s'est pas encore dissipé devant le temple Bala, des nuées menaçantes montent de la mer, leur errance les conduit dans le ciel du clan des chiqueurs de paille. La terre mise à mal par la soif et qui dépérit jette des regards pathétiques vers les nuages chevelus ; des marais montent des cris lugubres et perçants, les troncs secs des végétaux s'agitent sous le vent putride, humide, venu de la mer, bruits de frottements, de heurts. Les corps de la Quatrième, du rétameur, de l'ânesse, des fringants soldats ont été transportés par les villageois jusque dans les marécages et jetés dans l'ombre clairsemée des hautes plantes herbacées annuelles qui font penser à une mangrove. Les villageois, debout au bord des marais, les jambes couvertes d'une vase rouge sombre, visqueuse, dont les miasmes vous piquent le nez, observent les vols où corbeaux bleus, aigles gris, grues couronnées blanches se mêlent dans l'attente de pouvoir déchiqueter, dévorer voracement les cadavres. Le Quatrième et le Neuvième se trouvent bien sûr dans la foule. Ils se regardent en chiens de faïence, prêts à en découdre.

Quand les nobles grues, les preux vautours et les corbeaux ironiques auront si bien fait que les visages déchiquetés seront devenus méconnaissables, les gens s'en retourneront. Les nuages noirs se soudent, occultant le soleil et le ciel, un vent sinistre agite les guenilles des villageois, ainsi que leurs cheveux pareils à du foin, la poussière rouge qu'il soulève retombe sur les visages mornes. Un éclair couleur de sang brille soudain derrière la couche des nuages, filant pareil à un serpent argenté, à une fusée de feu d'artifice, il déchire le ciel sombre, y traçant un motif saisissant. Les gens marquent le pas, stupéfaits, dans la lumière

rouge, les visages scintillent de mille facettes, les yeux bleus changent de couleur. Quand le tonnerre retentit, tous tombent à genoux ensemble, les lèvres crevassées remuent faiblement, des borborygmes s'échappent des bouches, se réunissent pour ne plus former qu'une seule sonorité, un dialogue qui s'adresse au Ciel directement.

Commencent à tomber d'abord des gouttes de pluie blanches, grosses comme des pièces de monnaie, qui viennent frapper les visages levés vers le Ciel ; les gouttes sont glacées, le froid s'infiltre sous la peau, vous donne la chair de poule. Les villageois s'agitent, les lèvres tremblent, les têtes oscillent régulièrement. Le tonnerre gronde sans cesse et les éclairs zèbrent le ciel. Puis c'est de nouveau une pluie d'énormes gouttes blanches, les villageois ôtent leur chemise en guenilles et l'agitent, ils poussent des cris d'allégresse tout en sautant de joie, la poussière non encore humectée est soulevée par le mouvement des pieds, comme autant de touffes de végétation rouge des fonds marins, riches et épaisses ; les gens sautent dans ces nuages de poussière, comme s'ils se débattaient dans l'eau de mer en ébullition. Après cette pluie, les nuées changent de couleur – de noir intense, elles prennent une teinte rouge sombre puis deviennent bariolées – et surtout, elles s'abaissent brutalement de plusieurs dizaines de milliers de mètres ; la distance entre le ciel et la terre s'est réduite grandement et à une vitesse extrêmement rapide, la température est soudain descendue au point de congélation. Les villageois, qui, à l'instant encore, se réjouissaient de cette pluie opportune envoyée par le ciel, ont cessé de bouger, de chanter, le cou rentré dans les épaules, ils se regardent les uns les autres, désorientés. Le froid a fermé leurs pores, leur donnant la chair de poule, la poussière retombe, montrant leurs corps dénudés ; les oiseaux se sont envolés, effrayés, jusqu'à une hauteur de sept à huit mètres d'où ils se laissent tomber sur le sol comme des pierres, corbeaux, grues, faucons, gris, phénix, tous traînent leurs ailes raides et rampent sur le sol pareils à des chiens perdus, se rassemblent, plongent leur tête dans les plumes d'un congénère. Pressentant l'imminence d'une catastrophe, ils se resserrent pour former autant de tombes splendides, éparpillées comme des étoiles dans les marais et dans les champs.

Le ciel et la terre sont serrés l'un contre l'autre, une lumière argentée scintille, tambours et trompes résonnent ensemble, dix mille chevaux s'élancent au galop, les grêlons relient le ciel et la terre.

La grêle, cette efficience divine que la terre attendait depuis si longtemps, a fini par sourire ! Elle ouvre sa douce bouche, montre ses dents en désordre, elle descend sur terre, jouant de son charme, souriante. Elle caresse la tête des humains, embrasse la truffe des animaux, roule entre ses doigts les mammes des arbres, masse la peau de la glèbe, elle pèse de tout son poids sur la terre.

La grêle se déverse comme une cascade sur la terre desséchée, assoiffée.

Les grêlons, amants cruels de la terre.

Seule la terre peut supporter cet amour dévastateur.

La grêle ! Des grêlons de toutes sortes : des carrés, des ronds, taillés comme des diamants, octogonaux, triangulaires, coniques, cylindriques, ovoïdes, en forme de sein, de lèvres, de bourgeon, de hérisson, de maïs, de sorgho, de banane, de clairon, de lapin, de tortue, ou de la lettre S[1], ils se déversent, emplissant l'univers.

Les grêlons pleuvent dans un beau vacarme, bing, bang, se heurtent, sautent, bondissent, roulent, tournoient ; ils tombent sur les têtes des membres du clan des chiqueurs de paille, sur leurs épaules, leurs oreilles, l'arête de leur nez, sur le cou incurvé des oiseaux, sur leur bec noir acéré, leur anus relevé ; ils tombent sur la vase rouge des marais rouges, sur les cadavres humains, sur les gencives des chevaux, sur la fourrure des renards, sur la queue en éventail des paons, sur les mousses au vert desséché, sur les végétaux pourpres pareils à des saucisses… Gentils grêlons, je vous aime, quand je vous tiens dans ma bouche, c'est comme si je suçais les seins tièdes de ma mère et de ma femme… Le ciel est si magnifique. La nature si splendide. Ce monde est si doux. La vie humaine si riche en saveurs. Ding deng dong, pif paf, les grêlons continuent de pleuvoir sans discontinuer. L'espace entre ciel et terre déborde de couleurs et de sons joyeux, est plein de l'or de l'enfance et du bleu du Danube. Les grêlons multicolores et sucrés pleuvent sur la terre vieillie, desséchée, éveillant en elle une sexualité exubérante et une immense fertilité.

Les villageois, entièrement nus, errent sur cette terre. Ils sont en piteux état, le nez contusionné et les yeux gonflés, ils vacillent pareils à des boxeurs blessés sous les coups ; de leurs bouches sort une vapeur blanche, de splendides fleurs de givre sont accrochées à leur barbe et à leurs sourcils ; ils piétinent d'un pas chancelant les grêlons qui roulent sous leurs pieds avec bruit.

Les grêlons sont la barbarie et la folie incarnées, ils pleuvent dans un bruit de tonnerre, vous frappent les chairs, déversant leur colère à l'encontre des humains, du clan des chiqueurs de paille. Ils coupent en leur milieu, aveuglément, de façon irrationnelle les petits arbres déjà ravagés par les nymphes de sauterelles.

---

1. Objet ornemental en forme de S, en jade, symbole de félicité.

XVI

Quand le soleil se montre, on est déjà à l’approche du soir, les nuages ont déversé leur contenu, ils se sont déchirés en minces lambeaux, qui montent à haute altitude. Entre les fentes des nuages, le soleil couchant rouge sang, aussi gros qu’une roue de voiture, teint un grand pan de ciel en une couleur carmin qui va s’atténuant. La terre est couverte d’une couche de grêlons d’au moins cinquante centimètres d’épaisseur, du bleu mêlé à du blanc, chaleur et froid se superposant, profusion de couleurs au ciel et sur la terre, tout cela en un chaos extraordinaire. Les arbres chauves qui avaient déjà perdu toutes leurs feuilles et qui, à présent, n’ont même plus de branches sont comme des bâtons pointés vers le ciel majestueux. Des blessures faites aux petits arbres ainsi cassés coule un liquide laiteux, les oiseaux, déplumés, ailes brisées, luttent désespérément sur les grêlons concaves ou convexes tout en poussant des plaintes lugubres pareilles à des soupirs. Je me serre dans mon vêtement doublé de duvet d’oie, je porte une double épaisseur de masque pour protéger mon nez endolori. Mes doigts gelés à en ressembler à des carottes tiennent maladroitement mon appareil photo, prenant des clichés de la scène magnifique après le passage de la grêle ; au-delà de mon objectif grand angle, la terre argentée se prolonge à l’infini. J’appuie sur le déclencheur, on entend un clac. (Sur les clichés pris avec le polariseur, le monde est cruel, sans pitié, le quatrième grand-oncle, la tête tout enflée, et le neuvième grand-oncle, au nez barbouillé d’un sang noir, progressent péniblement à la tête des membres du clan. Le premier a fiché à sa taille deux pistolets, le second deux Mauser, il tient en plus élevé à la main un Browning. Le Quatrième a la bouche ouverte comme s’il hurlait, le Neuvième, les sourcils

froncés, regarde de travers le Quatrième, comme s'il éprouvait pour lui une haine profonde.) Les membres du clan crapahutent, dérapant à chaque pas, le souffle qui s'exhale de leur bouche est de couleur changeante, comme ce qu'on voit dans les contes pour enfants. Un vieillard à la barbe blanche dont les dents ont été cassées par les grêlons pleure à petits cris, deux larmes, comme de la glue, sont solidifiées sur ses joues, ses oreilles sont transies de froid, noires comme deux chauves-souris décomposées. Je souffle sur mes doigts, ma bouche sent alors que les masques sont devenus des coques de glace rigides. Les sept couleurs, rouge, orange, jaune, vert, bleu, indigo, violet, étincellent, leur mouvement fatigue les yeux. Je m'évertue à bouger mes doigts raidis, pour placer sur l'objectif sophistiqué de mon Canon une lentille à faible dispersion de la marque Nébuleuse. Je m'accroupis sur l'épaisse couche de grêlons, un souffle des plus glacés me traverse l'anus, remonte en zigzagant jusqu'à ma gorge et me fait claquer des dents, me refroidit la langue. Je vise les membres du clan qui luttent désespérément parmi les grêlons, appuie sur le déclencheur. (Sur cette photo le monde est fait de couleur et de lumière. Les grêlons diffusent la brillance des roses rouges, les humains l'éclat du bronze, chaque être étant un soleil de forme bizarre. Le Quatrième ressemble avant tout à un héros vaincu, le dos courbé, on dirait qu'il s'incline profondément devant le soleil. Le Neuvième a peut-être fait feu car près de la gueule du Browning on aperçoit, éparpillées, des étincelles pareilles à des lotus des neiges. Lui-même ne semble pas savoir comment il a fait résonner le Browning qu'il tenait à la main, pan ! la détonation a déchiré l'air mouillé et glacé, la balle est partie vers le ciel, de la gueule du fusil sort une fumée bleue très voyante. Le Neuvième en est tout étonné, inconsciemment il jette le revolver qui tombe sur les grêlons, sa lumière bleue scintille.)

Ton regard où la lumière bleue scintille me fixe, tu examines, étalées sur la plaque de verre, les précieuses photos historiques que j'ai prises avec toutes sortes d'objectifs, m'écoutant raconter, sur un ton morne, comment, après les catastrophes causées par la grêle, les êtres humains avançaient vers le pays natal perdu. Selon moi, l'histoire de l'humanité est justement celle de la quête du pays natal. As-tu vu ? Ces toits de chaume mis en pièces par les grêlons, tel est notre

pays natal, celui du clan des chiqueurs de paille, il semble à quelques longueurs de flèche seulement de nous, et pourtant aussi lointain que le paradis. Je marche à la suite des ancêtres, supportant le froid, la terreur et la crainte mêlée de respect inspirées par la nature, supportant aussi la souffrance due aux impacts des grêlons. Nous avançons, glissant à chaque pas, trébuchant tous les deux pas, nos pleurs ébranlent la terre couverte de grêlons, même le soleil pleure à chaudes larmes. Le Neuvième, qui est chien ou loup tour à tour, est pour l'heure un loup. Il ramasse son arme sur les glaçons et la manipule avec les gestes qu'il avait eus juste avant, on entend une détonation, elle stimule le moral des membres du clan qui luttent au seuil de la mort. Se tenant par la main, se soutenant mutuellement, ils avancent péniblement.

« Sais-tu cela ? Sans lumière on ne saurait parler de couleur.

– Je sais cela, même un enfant de trois ans le comprend.

– L'appareil photo est objectif, mais la façon dont les gens appréhendent la lumière est subjective, elle l'est même terriblement.

– Quelles autres photos possèdes-tu ? Montre-les-moi !

– La photographie n'est pas seulement une technique, c'est un art, et c'est le plus important.

– L'art n'est qu'une arme dont vous vous servez pour séduire les femmes. »

Je me laisse choir sur ma chaise, les photos dans ma main s'éparpillent sur le sol de ciment. Elle ricane et dit : « Alors ? Je t'ai piqué au vif ? Ne crains rien, l'appréciation qu'on peut porter sur “l'art” est tout aussi terriblement subjective, de quoi as-tu peur ? » Elle s'accroupit, ramasse les photos disséminées sur le sol, chaque fois qu'elle en prend une, elle l'examine d'un air critique. Elle en élève une en l'air et dit à contrecœur : « Celle-là n'est pas mal ! »

Le soleil est pareil à une croix blanche, assortie de halos dorés, un arbre dénudé ruisselant de rouge est incrusté d'une bordure blanche qui vous brûle les yeux ; sous l'arbre, les gens, toutes griffes dehors, semblent des amas de scories à forme humaine écoulées d'un haut-fourneau.

Les grêlons sont engloutis par le rouge.

Le soleil de son côté a sombré dans cet océan de rouge.

XVII

Si j'avais photographié comment les deux frères, le Quatrième et le Neuvième, après leur brouille, gardaient, même pendant les repas, la main serrée sur un Browning prêt à tirer à tout moment, je t'aurais bien étonnée, malheureusement mon appareil photo a eu un problème, les paroles ne pouvant servir de preuve, j'aurais beau dire, tu ne me croirais pas. Tu ne peux pas imaginer à quel point l'été qui a suivi immédiatement la fonte des grêlons a été torride, la terre gorgée d'eau a vu sa température s'élever continuellement, sa vitalité a éclaté, graines, tiges et racines germaient et poussaient avec frénésie, la terre brunâtre, mise à nue, en quelques jours s'était couverte d'un vert luxuriant, inutile de semer, de labourer ni de sarcler, les céréales et les arbres rendus chauves par les criquets étaient pleins de vitalité, aucun souci à se faire, un mois plus tard, le blé et le sorgho étaient sur le point d'arriver ensemble à maturité, quand les ondulations dorées du blé affluèrent dans l'océan rouge du sorgho, l'été et l'automne se trouvèrent intimement liés.

Cet été-là, les mouches proliférèrent de façon surprenante, les murs, les meubles étaient couverts d'une épaisse couche de chiures. Le Quatrième et le Neuvième, la main droite serrée sur leur revolver, un grand bol céladon à fleurs dans la gauche, buvaient avec bruit leur soupe aux ciboules hachées menu, des mouches crevées ou en vie flottaient à la surface. Aucun des deux frères n'osait baisser la tête de peur qu'au moindre écart de regard l'adversaire ne lui envoie un coup de feu en traître. Les mouches sur la soupe atterrissaient sans exception dans leur bouche et dans leur ventre.

Si les deux frères étaient devenus ainsi ennemis à mort, était-ce seulement à cause de la Quatrième ? La cinquième grand-tante, qui avait un niveau d'éducation primaire, était bonne observatrice et très physionomiste, devait me dire que le badinage du Neuvième envers la Quatrième avait été l'une des raisons de la détérioration des relations entre les deux frères, mais que la raison principale n'était pas là, elle était chez la jeune femme du village du trou des Sables mouvants au nord de la rivière. Dans cette affaire, le Neuvième ne s'était pas bien comporté…

La Cinquième pensait que ce dernier n'aurait pas dû disputer les femmes au Quatrième. Il y a tant de femmes sur cette terre, il aurait très bien pu en trouver une autre. Mais les hommes sont ainsi faits, tout ce qui est gagné par la force prend de la valeur, fût-ce une merde puante ! « Les hommes ne sont que des chiens mâles fous et stupides, disait la Cinquième en faisant la moue, je ne vois pas en quoi elle était jolie cette petite ! La Quatrième et la Neuvième en vérité lui étaient trois fois supérieures ! Ne portait-elle pas été comme hiver une veste rouge ? N'était-ce pas pour ces seins de chienne qui se dressaient plus haut que ceux des autres femmes ? »

Pour une femme, l'ennemi étant les autres femmes, inutile d'espérer entendre dans la bouche de l'une d'entre elles une critique objective et juste en la matière.

Je tends une cigarette de premier choix au seizième oncle, toujours à la recherche de petits avantages, pour qu'il me raconte en détail comment le Quatrième et le Neuvième se sont disputé la jeune femme en rouge. Sa clope maladroitement coincée au bec, lui qui est habitué à fumer la pipe, il me dit, comme s'il était tenu au secret le plus strict : « Je ne peux pas en parler, non je ne peux pas… »

Je fourre tout bonnement le paquet de cigarettes dans sa poche et dis à mon tour : « À vrai dire, je sais tout cela, que tu m'en parles ou non, c'est égal. »

Le seizième oncle palpe sa poche, il se lève pour verrouiller la porte, revient ; tout en fumant, les yeux mi-clos il dit : « C'est que cela remonte à une cinquantaine d'années, je ne me rappelle plus bien… »

Le Quatrième, portant le revolver qu'il avait pris sur le cadavre d'un des fringants soldats, marchait sur le pont au tablier de pierre soutenu par des piliers de bois, si branlant qu'on pensait qu'il allait s'écrouler ; il avançait à la lueur du firmament étoilé, aussi luxueux que du velours, pour se rendre à un rendez-vous secret avec la jeune femme à la veste rouge. (Dans cette affaire, le Neuvième ne s'est pas bien comporté, dit le Seizième, il s'y est rendu lui aussi, le suivant à la trace, lui aussi portait un revolver !) Un soir, le Quatrième vit une silhouette humaine se profiler à l'entrée de la porte de la jeune femme, à sa démarche étrange il reconnut son propre frère. (La jeune femme était quant à elle une sale pute, si elle avait pour amant le Quatrième, comment pouvait-elle faire de même avec le Neuvième ? Mais ce n'était pas si étonnant car cet été-là fut torride et les femmes étaient toutes comme des chiennes en folie.) Le cœur du Quatrième se serra, il se précipita dans la pièce, sentit l'odeur du Neuvième, la jeune femme était allongée sur le lit, languissante, il dégaina son arme et, la pointant sur la poitrine de son amante, il lui demanda : « C'était qui, à l'instant ? » La jeune femme répondit : « Quelqu'un ? T'aurais pas la berlue ? » (Certaines femmes sont insatiables en la matière, le Quatrième avait alors la quarantaine, il n'était pas à la hauteur, aussi avait-elle harponné le Neuvième.)

« On raconte que le Quatrième s'était concocté un aphrodisiaque ?

– Comment ça ? Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre que la “pilule jaune aux six saveurs” !

– Qui a tué la jeune femme en fin de compte ?

– Difficile à dire au juste, seuls les deux frères le savent. De toute façon, si ce n'est pas l'un, c'est l'autre. Cela remonte à des dizaines d'années, personne n'oserait chercher à savoir.

– Quand ont-ils commencé à se pourchasser avec des armes à feu ?

– Le jour même de la mort de la jeune femme. Les deux frères se traitaient de tous les noms d'oiseaux, et que j'encule ta mère, et moi tes ancêtres, alors qu'en fait, ils sont nés de la même mère et ont les mêmes ancêtres.

– Avec tous les coups de fusil qu'ils se sont envoyés, il n'y a même pas eu de blessés ?

– Des blessés ? Tu parles, après tout, ils sont frères. »

Le Quatrième est debout sur le pont, il trépigne sur place, il tremble de tout son corps, il est couvert de farine de la tête aux pieds (on dirait un gros rat échappé de la jarre à farine, le pont de pierre délabré en est tout ébranlé), il tire en direction de la rivière (l'eau gicle), il cligne des yeux et jure : « Le Neuvième, j'encule ta mère ! » Le Neuvième est lui aussi couvert de farine, sa veste blanche est éclaboussée de sang. Il saute comme un forcené, il tire en direction de l'eau et jure : « Le Quatrième, j'encule tes ancêtres comme on encule des vivants ! » Et les frères de s'arrêter puis de repartir, trajet coupé d'injures et de coups de feu et les voilà de retour au village.

« On pourrait penser que c'était pour rire.

– Mais non, une fois arrivés dans la cour, ce fut une belle mêlée, coups de poing, coups de pied, morsures, un coup de crosse de revolver valut au Quatrième un gros trou dans sa tête de melon d'où le sang sortit à gros bouillons tandis que son adversaire s'en tira avec un morceau de chair arraché suite à une morsure que ce même Quatrième lui avait faite au poignet.

– Et personne n'est intervenu ?

– Fallait oser ! C'est qu'ils avaient l'arme au poing ! À la fin, le Quatrième était allongé raide sur le sol, comme un chien crevé, le Neuvième a cessé le combat mais, à le voir, il devait avoir une peur bleue, sans doute tenait-il son frère pour mort.

– Et personne n'est venu panser la blessure du Quatrième ?

– La Cinquième a pris une poignée de chaux et a colmaté la plaie.

– Et après ?

– Trois jours plus tard, les criquets sont arrivés en volant du nord de la rivière. »

XVIII

Après l'invasion des criquets, après avoir terrassé son frère aîné, le Neuvième devint tout naturellement le chef du clan des chiqueurs de paille. Il réfuta la politique dite « d'apaisement » adoptée par son frère à l'égard des acridiens. À la tête du clan, il rassembla des fonds pour édifier un temple au général Liu, mobilisa ses troupes pour anéantir les insectes et mit en œuvre une politique dure au sein de laquelle divinités et humains coordonnaient leurs efforts.

Plutôt que de voir dans la migration des criquets au nord de la rivière l'expression de leur compassion pour les membres du clan, mieux vaudrait dire qu'après avoir liquidé tous les végétaux au sud ils n'avaient pas eu d'autre solution ; à moins qu'ils n'eussent anticipé la pluie de grêlons et l'offensive surprise du froid. Cette migration leur permit de manger, de se mettre à l'abri des frimas et aussi, par la même occasion, de faire montre de bons sentiments.

Le jour de l'invasion, le soleil était crépusculaire, des dizaines de grands oiseaux blancs inconnus volèrent depuis les marais, tournoyèrent au-dessus du village et, à l'unisson, lancèrent une cinquantaine de cris tragiques avant de filer libres et sans souci vers le sud-est.

Le Quatrième, la tête ceinte d'une large bande blanche, appuyé sur un bâton, se tenait devant la porte de son officine, il avait le visage levé vers les oiseaux, une lueur de mystère se montrait dans son regard, bien malin celui qui aurait pu deviner à quoi il pensait.

Le Neuvième, lui, revenait des champs, chevauchant un canasson efflanqué. Il avait deux pistolets à la taille, un fouet à la main, le visage enduit d'une

poudre blanche, ses grands yeux observaient avec surprise et effroi ces mêmes oiseaux blancs.

Alors qu'ils étaient déjà loin, comme s'il sortait d'un rêve, il dégaina un pistolet, le tenant d'une main tandis que l'autre agitait le fouet sur la croupe pointue, il lança la bête à leur poursuite. Le cheval courait mollement, ses gros sabots tout abîmés se tordaient maladroitement, le Neuvième sur son dos soulevait le postérieur et lui pressait les flancs pour le faire avancer plus vite. La bête était exténuée, ses naseaux se dilataient, des bruits montaient de son poitrail.

La prairie était couverte de tiges rampantes qui se ramifiaient, les sabots de devant du cheval se prirent dedans et il en profita pour s'allonger au sol. Le Neuvième dégringola et se retrouva la bouche dans l'herbe. Il se releva, donna un coup de pied à la bête qui reprenait son souffle couchée à terre, il insulta la mère de l'animal, leva la tête pour chercher du regard le vol d'oiseaux blancs, constata qu'ils étaient déjà proches du soleil et étaient devenus des dizaines de taches blanches aveuglantes. Le Neuvième cala le fouet contre sa nuque, dégaina son autre pistolet, il tira simultanément en direction des points lumineux. Quand les coups partirent, il rentra le cou, ferma les yeux, comme s'il capitulait et rendait les armes, comme s'il s'apprêtait à recevoir un coup violent derrière la tête.

Le soleil se trouvait juste au sud-est ; vers le milieu de la journée, la lumière d'un vert pale illuminait les pousses de blé jaune poussin régénérées et les plants de sorgho dont la teneur en humidité était suffisante ; sur la prairie voltigeaient des vanesses toutes blanches. Sur un déversoir de crête séparant des champs, pour être plus au sec, quelques membres du clan s'étaient accroupis pour déféquer. Avec ces anomalies climatiques, le dérèglement des saisons, les gens avaient perdu les notions de temps et de périodes calendaires. Le Neuvième joua de la carotte et du bâton pour que le canasson se relève et cesse sa grève passive. Alors qu'il avait déjà passé une jambe pour se remettre sur son dos, la bête s'empressa de se recoucher ; il essaya par trois fois, n'y pouvant mais, il soupira et s'adressa à elle : « Eh le papy, je ne te monterai pas voilà tout. » Le cheval qui n'en croyait pas un mot le regardait fixement, le Neuvième lui prêta serment

d’une voix douce, alors enfin la bête se releva lentement tout en faisant bien comprendre qu’elle était prête à se recoucher ; elle le testait. Le Neuvième jura : « Putain de sac à malices, moi, je suis un homme, un vrai, et j’ai pas deux paroles, je ne remonterai pas sur ton dos, c’est dit. »

Le revolver à la taille, le fouet à la main gauche, la longe à la main droite, il rentra au village à travers champs, tip, tap, le pas lourd et inégal. Il levait parfois les yeux pour regarder au bord nord-ouest du ciel un nuage d’un rouge foncé qui arrivait, flottant lentement. Il ne lui prêta pas une attention particulière, il était encore pris tout entier par le découragement du canasson, son manque d’ardeur au travail. Il pensait qu’à cause de tout cela il n’avait pu abattre les étranges oiseaux blancs. Arrivé à l’entrée du village, il sentit l’inquiétude monter en lui, il leva la tête et vit que le nuage rouge était déjà dans le ciel au-dessus de lui et, dans le même temps, il entendit l’énorme bruissement qui en sortait. Le nuage tournoya un moment au-dessus du village avant de descendre par à-coups sur les prés alentour, le Neuvième lâcha la bride et courut comme le vent jusque-là. Des milliers de têtes grouillaient dans le nuage, un nombre incalculable de taches blanches scintillaient. Le bruit était assourdissant. Le Neuvième cracha ses deux mots entre ses dents : « Criquets migrateurs ».

Sur le coup de midi, ils arrivèrent par vols entiers, on aurait dit autant de nuages épais, duveteux. Ils se rassemblaient en vols immenses aux alentours du village, le ciel était crépusculaire, le soleil était caché ; le bruit énorme venait du frottement des ailes, les animaux en entendant ce bruit et à la vue du spectacle étaient pris de peur. Le Neuvième était un ancêtre prompt à causer des ennuis, il tira en l’air à la file, à chaque balle il abattait des dizaines de criquets.

Les vols descendaient en piqué, quand ils avaient touché le sol la terre devenait un immense pan de rouge sombre, le vert était complètement éliminé, sur les terres au nord de la rivière étaient apparus des criquets pourvu d’ailes, cent fois plus féroces que les nymphes de la fois précédente ils avaient des dents solides et aiguisées, des pattes vigoureuses, sur leur corps délicat poussait comme une armure, ils rongeaient tout avec frénésie, anéantissaient de façon expéditive les tiges et les feuilles de tous les végétaux existant sur les terres du clan des chiqueurs de paille.

Sous la direction du Neuvième, les membres du clan recoururent à toutes sortes d'expédients pour les effrayer, afin de préserver les nouvelles pousses vertes du village. Ils frappaient sur des pots en cuivre, sur des tuiles, poussant de forts cris d'intimidation, ils agitaient des perches auxquelles était accrochée de la ferraille ; le but était d'effrayer les criquets, en fait cela ressemblait plutôt à des bannières agitées haut pour leur souhaiter la bienvenue.

Le soir était tombé très tôt, les nuages de criquets arrivaient par flots continus. Parfois un rayon de soleil rouge sang filtrait des épais nuages et éclairait des villageois épuisés, à la voix rauque. Ils avaient le visage verdâtre, se regardaient, l'air malheureux.

Même dans ce jet de lumière rouge sang, il y avait des criquets qui scintillaient comme des étoiles.

La nuit, dans la campagne, roulait leur bruissement formidable, nettement cadencé, on aurait cru des millions de soldats s'entraînant à la marche. Les gens se terraient chez eux, restaient assis, anxieux, à l'écoute de ce bruit énorme et de celui fait par les insectes, pareil à celui de grêlons, tapant sur les toits. Les branches des arbres du village se brisaient, paf, paf, sous le poids des criquets.

Le lendemain, le village et ses alentours étaient recouverts d'une épaisse couche d'un rouge-brun, il n'y avait pas la moindre trace de vert, les criquets inondaient ciel et terre, devenant les dictateurs des dix mille êtres.

Le téméraire Neuvième, chevauchant son cheval efflanqué, s'en alla en inspection dans la rue ; les criquets pleuvaient comme des balles, sur l'homme et sa monture, ni l'un ni l'autre ne pouvaient ouvrir les yeux ou la bouche. Les sabots épais, en piteux état, écrasaient les criquets, splash, splash, le cheval laissait des empreintes bien visibles. La lèvre inférieure du cheval pendait, il bavait ; le Neuvième, comme la bête, sentait des choses qui crissaient terriblement sous les dents, mais lui gardait la bouche fermée, ne salivait pas, en revanche il avalait gorgée après gorgée une salive fétide.

L'inspection terminée, un énorme criquet atterrit sur son oreille, la mordit, provoquant des démangeaisons. Le Neuvième l'arracha et l'examina attentivement pendant un moment, il s'employa avec peine à le couper en deux,

le cadavre tomba sur le sol, sans bruit. Le Neuvième se dit que les criquets n’étaient pas si redoutables qu’ils en avaient l’air.

Les villageois furent une fois de plus mobilisés, munis de pelles de fer, de balais, de bâtons, et que je déblaie, que je tape, balaie, frappe ; plus ils tapaient, plus ils y prenaient goût, ils jouissaient du plaisir de tuer, les criquets blessés ou morts s’amoncelaient dans les rues, sur une hauteur de trente à quarante centimètres, l’odeur fétide du jus d’insecte les prenait aux narines, provoquait chez bon nombre d’entre eux des vomissements nerveux.

Lorsque, dans le fossé aux abords du village, la Neuvième enlisée dans la vase rouge avait failli être engloutie complètement, on avait vu ses jambes souillées par cette vase pestilentielle. J’ai pensé que cette vase était le produit de la décomposition des cadavres de criquets.

Cinquante ans auparavant, les gens avaient étendu le champ de bataille pour l’extermination des criquets du village à ses abords ; à cette époque-là, le fossé était bien plus profond et escarpé que maintenant, ils y poussaient les criquets morts ou vivants sans distinction, quand le fossé était plein ils piétinaient les bestioles, puis se précipitaient dans les champs tout autour.

Un de tué, un autre, toute une flopée, et encore une flopée, les criquets comblaient les vides laissés par ceux qui étaient tombés, ondulations sans fin. Les visages et les corps étaient souillés de sang de criquet, de morceaux de cadavres, les gens tombaient lourdement sur les insectes tandis que dans le ciel au-dessus d’eux d’imposants nuages de criquets continuaient de tournoyer.

Le troisième jour, le neuvième grand-oncle alluma un brasier dans la rue, la colonne de fumée monta jusqu’au ciel et y rencontra les insectes, le feu faisait rage, les criquets tombaient en masse. Il n’était plus besoin de mobiliser les villageois, ils arrivèrent tenant dans les bras tout ce qui pouvait être brûlé, augmentant la puissance du brasier ; la moitié de la rue était chauffée au rouge, les cadavres des insectes brûlaient, dégageant du noir de fumée qui vous piquait les yeux et une odeur fétide qui vous prenait au nez. Les criquets sont riches en lipides, ils sont très facilement combustibles, le brasier mit longtemps avant de s’éteindre.

À l'approche du soir, certains firent un feu plus grand encore dans la campagne, il illumina le ciel qui trembla tel un tissu rouge déchiré. Les membres du clan des chiqueurs de paille, jeunes et vieux, debout à l'extrémité du village, contemplaient gravement les flammes qui passaient du rouge sombre à l'incandescence, cette terreur séculaire du feu mit un terme au massacre des criquets.

Le nettoyage des cadavres des insectes et l'édification du temple du général Liu furent entrepris en même temps. Le Neuvième, à la tête de la foule, implora l'aide de la divinité. Mais quelle sorte de personnage était-ce donc ?

La nuit de l'incendie, le général Liu se présenta en rêve au Neuvième et lui dit : « Je fus un habitant du pays de Wuchuan sous les Yuan, mon père était un général célèbre d'une petite ville du Jiangxi sous l'empereur Shun ; puis je reçus un poste de commandement, et gouvernai la rive droite du fleuve afin d'éliminer les bandes de brigands sévissant entre le fleuve Bleu et la rivière Huai. Le retour des bateaux fut triomphal. J'ai assisté au désastre causé par l'invasion des criquets, les semis s'étiolaient, le peuple vivait dans la misère. J'ai vu de mes propres yeux cette tragédie et en fus affligé, je ne pus rien faire, et me noyai de désespoir. La nouvelle parvint jusqu'à la Cour, alors je fus investi du titre de Généralissime Meng. Je rends grâce au Ciel d'avoir pris en considération cette sotte loyauté et d'avoir fait que mes tablettes prennent place parmi celles des autres divinités, que je sois spécialement chargé de chasser les criquets, pour le bien du peuple ; construisez je vous prie un temple à l'ouest du village et le fléau disparaîtra de lui-même. »

XIX

J’accompagne la jeune spécialiste, un peu fêlée, de la mission d’enquête sur les criquets, pour une visite formelle au temple du général Liu à l’ouest du village. Je me souviens de la crainte immense mêlée de respect que je ressentais, enfant, à la vue du généralissime Liu Meng avec sa tête de léopard, ses grands yeux, sa gorge d’hirondelle et ses moustaches de tigre, son casque et son armure d’or, un fouet, en or également, à la main. En ce temps-là, le général resplendissait sous les dorures, le parfum de l’encens était partout dans l’air, c’étaient les signes de la victoire du camp qui s’était prononcé pour une résistance pure et dure. Après l’édification du temple, les criquets avaient disparu, laissant derrière eux une terre mise à nue, mais couverte de chiures ; tout avait été mangé, grignoté, ils avaient bouche de fer et dents d’acier. Même si les cultures et les arbres n’avaient pu être préservés, en fin de compte, les gens qui se sentaient victimes d’une injustice étaient reconnaissants au général Liu.

Le présent ne vaut pas le passé, de nos jours le gouvernement envoie une mission d’enquête, l’armée participe à l’extermination, demain matin dix avions vont tournoyer à basse altitude pour pulvériser des insecticides ! Le temple du général Liu est déserté, le casque d’or est brisé, le fouet d’or est tronqué. Le neuvième grand-oncle, qui avait présidé à l’exécution de la statue du général Liu, est parti pour l’autre monde, tenant à la main la cage de la chouette, il erre dans la campagne, tel un bateau sans amarres. La chercheuse est très érudite, elle est drôle, a de l’humour, elle me dit : « Le combat que vous avez mené au village contre les criquets est carrément une réduction de la guerre contre les Japonais, quelle pitié ! » Je lui demande, stupéfait : « Qui est à plaindre dans

l’histoire ? » Elle me répond hors de propos : « Le fait que les poissons et crustacés disparaissent sur cette terre et qu’il ne reste qu’un général Liu bien solitaire ! »

Je la suspecte d’être une hérétique sociopathe, mais la vue de ses seins fermes, de ses bras minces et de ses fesses plantureuses me rend indulgent, je n’ai pas envie de la dénoncer.

Je sors du temple, pars d’un air dégagé, qu’elle se marie donc dans le temple avec le général solitaire. Ne pas avoir fait exécuter pour le général une statue de femme constitue une grande négligence de la part du neuvième grand-oncle.

XX

Le matin du quarante et unième jour, c’est, une fois de plus, le moment où le soleil vient de poindre, les dix biplans agricoles bleus arrivent au-dessus du territoire du clan des chiqueurs de paille du canton nord-est de Gaomi. Ils passent au-dessus du village, frôlant les cimes des arbres, et tournoient au-dessus des marais rouges. Les queues des appareils s’ouvrent soudain comme celle d’un paon, lâchant des nuages ronds de vapeur blanchâtre. Les gens courent tous vers le bout du village pour regarder.

Les avions vrombissent, ils vont et viennent. Aux vitres se montrent des visages de femmes, elles travaillent avec minutie et concentration. Le vent d’ouest souffle doucement, la poudre flotte au gré du vent. Nous sentons l’odeur âcre de l’insecticide. Les insectes ainsi tout enchevêtrés gesticulent sur le sol, ils commençaient tout juste à voir leurs ailes pousser, ils n’ont donc pas encore acquis la capacité de voler. Ils ont perdu également celle de leurs ancêtres d’anticiper les catastrophes, ils auraient pu échapper à des grêlons, ils ne peuvent se préserver des insecticides.

Un cadre nous invite à nous réfugier dans nos maisons, afin de ne pas être intoxiqués. La foule se disperse. Je ne peux vraiment pas me détacher du spectacle donné par le vol des avions, je veux profiter de la vue offerte par ces milliers de gerbes de fleurs que forme la poudre insecticide ; de plus, je suis persuadé qu’habitués à l’air pollué de la ville où je vis depuis longtemps mes poumons sont blindés contre toute intoxication, je n’obtempère donc pas.

Le quatrième grand-oncle se relève de derrière la haie de lyciets et marche en direction des prés. Je suppose qu’il s’y rend pour déféquer. Mais non, il les

traverse pour aller au bord des marais où se promène le Neuvième, la cage de sa chouette à la main. J'assiste de loin à la rencontre au bord des marais de ces drôles de types qu'étaient les deux frères. La couleur rouge chaleureuse des marais fait ressortir leurs hautes silhouettes, les avions au-dessus de leurs têtes tissent avec soin de splendides guirlandes, font s'ouvrir deux fleurs sur le même pédoncule, respirer en devient pesant. Ils sont vieux tous les deux, ils restent debout là-bas, droits et raidis, pareils à deux stèles sculptées dans du granit. La chouette se met soudain à chanter, de façon si étrange, si belle, dans ses cris je prends brusquement conscience de mes erreurs passées, je pressens clairement ceci : la male heure du clan des chiqueurs de paille a fini par arriver !

Je me précipite vers eux, lourd de repentir…

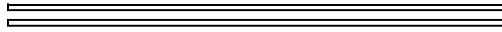
Pendant cette course effrénée, je repense soudain au serment solennel prononcé par une femme dramaturge aux cheveux d'un noir de jais : « Un jour ou l'autre, j'écrirai et dirigerai une vraie pièce de théâtre où s'entremêleront, étroitement liés pour constituer un monde complet, le rêve et la réalité, la science et le conte, Dieu et le diable, l'amour et la prostitution, le noble et le vil, les belles femmes et la merde, le passé et le présent, des médailles en or et des préservatifs… »

XXI

Lors d’un repas de noces festif, j’avais levé mon verre à pied empli de vin rouge pour trinquer avec mes ennemis et mes amis, tous de vieilles connaissances ; le vin coula sur ma main, on aurait dit les sécrétions venues de la bouche d’une sauterelle vert foncé. Je m’étais écrié : « Chers amis, chers ennemis ! Après des années de sécheresse, les invasions de sauterelles sont monnaie courante. Elles sont souvent accompagnées des troubles de la guerre et tout cela entraîne la famine, suivie elle-même de la peste ; famine et peste rendent les humains cruels et sans pitié, cannibales, donc inhumains ; et quand les humains sont inhumains, la société tout entière en devient inhumaine elle aussi, quand l’homme est cannibale, la société, elle aussi, se fait dévoreuse d’hommes. Si tout le monde est lucide, ce que nous buvons c’est du bon vin, mais si tout le monde est pris de folie qu’avons-nous dans notre verre ? »

DEUXIÈME RÊVE

ROSE, ROSE AU PARFUM ENIVRANT



I

Le capitaine, chef du détachement, sauta à bas de son cheval bai cerise ; de sa cravache en peau de serpent, il fit tomber la poussière et les poils de son pantalon de drap. Cela se passait au printemps, il y a bien longtemps, les poiriers étaient en fleur, les abeilles volaient, le vent du sud avait du corps, un amour immense, doux, comme venu du ciel, mettait du baume au cœur de nos ancêtres, faisait irradier leur bonté d'un éclat pareil à celui des roses multicolores. Dans l'air bleuté flottait le parfum délicat des fleurs de poirier, et il y avait, oui il y avait aussi cette rose, rose au parfum enivrant…

– Jindou, mon neveu, peux-tu me donner une autre cigarette ? me demande, sur le ton de la supplique mais sans se départir de sa dignité, Petit oncle dont on disait que, dans sa jeunesse, il était capable de réciter à l'envers et d'une traite le dictionnaire des proverbes chinois mais qui, devenu vieux, souffrait continûment d'asthme.

Il est adossé au mur de pisé, plissant ses grands yeux gris, sa veste ouatinée très usée est déboutonnée, le soleil chauffe ses côtes, la peau de son nombril est toute ridée. Il me tend une main qui, certes, a subi une opération mais dont on voit bien qu'elle était palmée à l'origine.

Mon nom de petite enfance est Jindou, je suis le fils de sa sœur cadette, j'ai à présent vingt-huit ans, j'aime les jolies femmes, j'adore fumer des cigarettes de marque et, en fait, je suis à la maison pour me soigner. Ma maladie a pour nom scientifique « paludisme », et pour nom populaire « peau froide », elle est

transmise par les piqûres d'un moustique à la bouche allongée. Vêtu de la tunique en peau de chèvre, usée jusqu'à la corde, de Petit oncle, Jindou, tout frissonnant, s'est mis en boule. On est aussi au printemps, les poiriers sont en fleurs, la lumière est violente, l'ancienne cour baigne dans l'odeur des pesticides. « Ce paquet est pour vous. » Jindou dépose le paquet de cigarettes américaines sur le ventre de Petit oncle.

– Vous souvenez-vous encore de l'apparence du capitaine ? demandé-je.

> Le cheval bai était fringant, quand on l'avait amené au début, il était efflanqué, puis il avait été engraissé par Barbe Jaune ; il était en train de changer de pelage, les poils s'étaient fixés sur la culotte du capitaine. Paf, paf, paf, la cravache en peau de serpent résonnait sur le pantalon noir. Le capitaine était svelte, il avait les sourcils fins, des yeux à simple paupière, il ne portait pas de moustache, il avait la peau très blanche, parlait avec un pur accent pékinois, sa bouche était garnie de dents en or, il pouvait chanter de l'opéra de Pékin, jouer du violon à deux cordes et savait parler des langues étrangères.

Petit oncle fume sa cigarette étrangère, il parle sans fin, tandis qu'il rejette par le nez une fumée bleue.

> Le capitaine sortit un étui à cigarettes en or, clac, la flamme s'alluma, la cigarette tressautait dans sa bouche alors qu'il lançait ses instructions haut et fort : « Barbe Jaune, ôte la selle pour l'aérer, va mener le cheval, quand il se sera roulé sur le sol, tu prendras une brosse et l'étrilleras pour ôter les poils morts de son ventre. Il est trop maigre, tu vas aller au centre d'approvisionnement chercher deux boisseaux de soja que tu feras griller pour lui. Si le soja est trop chaud, tu y mélangeras du son de blé, tu en prendras donc aussi cinquante livres. Il va falloir me l'engraisser au plus vite ! »

Le capitaine parlait la cigarette aux lèvres ; comme il n’osait pas trop ouvrir la bouche, sa voix en était nasillarde et sourde. Il jeta un étui de cigarettes contre le poitrail de Barbe Jaune, l’objet rebondit et atterrit sur le sol ; Barbe Jaune baissa la tête pour regarder, se pencha pour ramasser le paquet, le fourra dans sa poche, prit le cheval des mains du capitaine et conduisit la bête hors de la cour.

– La cour était comme maintenant ?

– Pratiquement, oui, à l’époque le mur de clôture était blanchi à la chaux. Elle s’est écaillée depuis longtemps, les pierres se sont couvertes de mousse, les briques grises se sont abîmées et sont devenues des nids d’abeilles, le mur de clôture est sur le point de s’écrouler. Si cet été, comme l’an passé, il pleut à verse et que les eaux montent, même la maison risquera de s’écrouler.

À l’époque, j’habitais avec Barbe Jaune dans l’aile est, le capitaine et Elle occupaient le corps de logis. Le cheval lui aussi logeait dans l’aile est, la mangeoire était située dans l’angle sud-est de la pièce, le kang en terre dans l’angle nord-ouest, le fourneau lui était attenant dans sa partie sud. Le cheval mesurait une bonne longueur, sa queue était pareille à une pièce de satin, chaque nuit le crottin tombait sur le dessus du fourneau. Ce crottin n’était pas sale. Il contenait du soja brisé qui n’avait pas été digéré entièrement, il sentait le soja grillé. Quand Barbe Jaune faisait griller le soja, accroupi devant le fourneau, j’alimentais le feu ; le bois de chauffage était constitué de tiges de soja, elles brûlaient en crépitant, le soja dans le chaudron sautait en tous sens, crépitant de même. Le feu me cuisait la peau du visage, la sueur coulait sous mes aisselles, Barbe Jaune fumait, assis en tailleur sur le bord du kang. Le cheval bai avait été sellé par le capitaine, le crottin était resté devant le fourneau, la poule était entrée pour picorer dedans nourriture et parasites de l’intestin de la bête.

Petit oncle dit à Barbe Jaune : « Père, le soja attache ! »

Barbe Jaune arriva sans se presser, il prit la pelle en fer pour retourner les grains de soja grillés dans le chaudron. Il avait une tête chevaline, de grands yeux, quelques poils de barbe jaune, des lèvres retroussées qui montraient ses dents, longues et jaunes. Son aspect faisait assez penser à un cheval.

Je n'ai pas connu ce Barbe Jaune, en fait, il ne m'est pas du tout apparenté.

Petit oncle dit que lorsque Barbe Jaune menait le cheval en promenade, il allait derrière eux… Il était toujours prêt à les suivre, mais cela dépendait de l'humeur de Barbe Jaune. Quand elle était bonne, c'était possible, sinon, ce dernier se retournait et fixait Petit oncle, le regard féroce.

J'avais huit ans, je n'avais même pas la taille d'un chien, Barbe Jaune, d'un coup de pied, pouvait m'envoyer valser à trois ou quatre mètres, mais c'était un geste qu'il ne faisait pas à la légère, il se contentait de me fixer, le regard féroce, son menton large et imposant tremblait, on aurait dit un cheval affamé.

À le voir ainsi, Petit oncle faisait montre de finesse et s'en revenait.

Le capitaine était entré dans la pièce au nord. Auparavant, il avait lancé un regard embarrassé à Barbe Jaune, ce dernier s'était éloigné, menant le cheval, il ne se retourna même pas, la pièce était inondée par un parfum de rose. Au ceinturon de cuir du capitaine était accroché un revolver. Le capitaine portait parfois des lunettes à monture en or et au doigt un anneau, en or également. Quand il jouait du violon, il croisait les jambes.

Rose, rose au parfum enivrant.

À ce moment-là, le cheval était tout au plus à demi engraissé, sur ses flancs il y avait deux grands pans de poils morts de couleur sombre, ce n'était pas un cheval de l'armée ; il était efflanqué, pourtant, au premier coup d'œil on voyait qu'il s'agissait d'une bête prodigieuse. Elle était fine et élancée, sa queue faisait penser à une pièce de satin lustré. Je l'ai déjà dit, c'est ça ? Il ressemblait à ces chiens fins et déliés aptes à courir

et à attraper les lièvres. C'est qu'un cheval massif, imposant, n'est pas forcément rapide à la course, tout comme un chien costaud et puissant n'est pas toujours apte à tracer le lièvre.

– Mon neveu, tu as encore froid ? Mets-toi à croupetons que je serre fort le tissu.

Je m'accroupis devant lui et tends mon poignet gauche entouré d'une bande de tissu rouge. Il le serre si bien que les sept grains de haricot mungo glissés dans la bande m'entrent dans les chairs. Couper cours au paludisme ! Couper cours au paludisme ! Ma main est violette et enflée, le sang circule mal, la texture de la peau est pleine d'air.

– Barbe Jaune lui aussi avait eu la « peau froide », mon neveu, il n'est absolument pas ton grand-père du côté maternel. Il y a cent ans, notre village était une grève couverte d'herbes folles, les gens y venaient souvent faire paître vaches et moutons, les lapins sauvages y étaient légion. Dans les marais rouges il y avait des renards roux qui s'en repaissaient. Il y a cinquante ans, notre village était composé de vingt familles, elles entretenaient des liens inextricables de parenté avec le clan des herbivores. À cette époque-là, cette cour était très voyante, quand on se tenait sur le mont de la Dent du cheval, à plus de quinze kilomètres de là, on pouvait voir ses murs blanchis à la chaux. Mon neveu, Petit oncle est un rustre, il ne saurait tenir des propos délicats, le genre humain en fait prolifère plus vite que les lapins, le temps d'un clin d'œil et les passants sur la route sont à touche-touche. Mais ne t'inquiète pas, si le Ciel a créé l'homme, la terre le nourrit, au temps du roi Wen de Zhou, la population était encore plus dense qu'à présent et pourtant personne n'est mort de faim pour autant. Le blé donne deux épis, la jument enfante deux poulains, le lapin a des portées de cent bébés, il y a céréales et viande à profusion, alors que vient faire dans tout ça le planning familial ! Mon neveu, Barbe Jaune n'est pas ton grand-père maternel, j'ose m'en porter garant ! Est-il mon père, le diable même ne saurait le dire. Quand l'enfant ne ressemble pas à son père, seule la mère a sa petite idée là-dessus. Petit oncle est dénué de tout, afin de pouvoir fumer deux de tes cigarettes

étrangères, il est allé chercher au fin fond de sa jarre à provisions vieilles aubergines et sésame pourri. Quelle infime chance d'avenir ai-je encore ? Et toi, petit animal, avec tes yeux triangulaires et la pointe de tes sourcils retombante, si tu n'es pas Mars, tu es Jupiter, c'est-à-dire un petit tyran, Petit oncle ne peut se permettre de te provoquer !

> Barbe Jaune avait mené le cheval jusqu'au bord de la rivière Mo, à environ deux à trois kilomètres de route du village. En mars au printemps les poiriers sont en fleur, l'herbe des prés est courte, on dirait un tapis planté là. Petit oncle marchait au cul du cheval, il fronçait le nez pour humer l'odeur aigrelette de la sueur sur le corps de l'animal. La queue du cheval semblait une étoffe de satin déroulée.

– C'est la troisième fois, mon Petit oncle !

> Plus tard quand le cheval rouge aura engraissé, son encolure fera penser elle aussi à du satin, mais au printemps il n'était encore qu'à demi engraissé.

– Bon, mon neveu, cesse de te plaindre de mon bavardage. Ne pas raconter de sornettes n'empêchera pas qu'une chienne mette bas une licorne.

> Sur la grève près de la rivière, Barbe Jaune s'était arrêté tenant le cheval par le licou, la terre sablonneuse était brûlante, la rivière était à moitié tarie, elle découvrait des plages entières de galets couverts de fleurs alcalines blanches. Posés sur deux gros galets, trois corbeaux au bec vert se désaltéraient, il y avait dans l'eau des multitudes de têtards qui s'assemblaient soudain pour se séparer tout aussi brusquement, comme font les nuages. Le cheval était apathique d'être resté au soleil. Je portais une veste d'hiver ouatinée qui m'avait fait toute la saison, j'avais le corps gluant, la sueur s'évacuait mal. J'avais des poux dans la tête, cela

démangeait terriblement, étrangement ; je me grattais, me grattais, scratch, scratch. Barbe Jaune venait juste de se raser le crâne, la peau en était d’un vert lustré, comme les yeux des chiens. Et puis, ses pupilles à lui étaient jaunes également, « Yeux jaunes, pupilles vertes nient la parenté » ! Mais à vrai dire, ce n’était pas un méchant homme, simplement, il avait un air sournois.

– Tu l’as déjà vu ? En quelle année il est mort, je ne me le rappelle plus précisément. En quelle année de la République de Chine ? Le socle en pierre du rouleau à décortiquer avait été oint de résine, la bru de la famille Sun était décédée, son fantôme faisait un tapage de tous les diables, tout le monde tremblait, personne n’osait sortir déféquer seul, les chats sauvages hurlaient sur le mur. Il mourut cette année-là. Valait mieux pour lui, car rester en vie c’était souffrir. Je ne peux pas trop en rajouter, qu’il ait été mauvais ou non, je l’ai quand même appelé père pendant un temps.

« Père, ce cheval, c’est un mâle ? » demanda Petit oncle.

Barbe Jaune ne répondit pas.

Petit oncle demanda : « Père, ce cheval, c’est une femelle ? »

Barbe Jaune ne répondit pas.

Barbe Jaune, le visage sombre, examinait le cheval bai, il roulait des pupilles. Il fourra le mors dans la bouche de la bête et tira avec force sur la bride, la bouche se plissa fortement, le cheval piaffait, balançait la queue, les naseaux serrés, les yeux écarquillés. Barbe Jaune tira avec force le mors vers le bas, la bouche du cheval s’abaissa, souffla la poussière au sol ; il fit le même geste vers le haut, la bouche de l’animal était tournée maintenant vers le ciel, comme pour lui faire entendre ses lamentations. Vers le haut, vers le bas, vers le haut et ainsi de suite. Barbe Jaune serrait les dents ; gonflant ses maigres joues à bloc, il s’employait à tourmenter le cheval, lequel grandissait, rapetissait, son corps soudain se retrouvait plein de plis, qui s’effaçaient quand

brusquement il s’étirait. La sueur déjà mouillait la peau de la bête, un cercle après l’autre, qui étincelait comme de l’argent. Des gouttes de sueur perlaient au bout du nez de Petit oncle, la lumière bleue, triste dans les yeux du cheval, lui glaçait le cœur ; il était en colère, sans penser aux conséquences de son geste, il se précipita pour retenir la main de Barbe Jaune.

« Père, le cheval pleure, fais-lui grâce… » dit Petit oncle dans un sanglot, le visage contracté.

Barbe Jaune desserra le mors, les jambes de devant du cheval bai se relâchèrent, la bête s’agenouilla, les jambes de derrière suivirent le mouvement immédiatement. Le cheval se coucha, posa sa longue tête à plat sur le sol, sa peau frissonnante disait sa douleur, ses yeux étaient clos, du sang coulait de sa bouche, gouttait sur ses vibrisses, on aurait dit des gouttes de rosée étincelantes au bout de brins d’herbe.

Quand Barbe Jaune eut desserré le mors, Petit oncle, pris de peur, relâcha sa main qui retenait la sienne et se mit à reculer lentement, le cou rentré dans les épaules, comme s’il s’attendait à recevoir un rude coup venu d’en haut.

Ils se regardaient, séparés par le cheval. L’odeur aigre de sueur qui montait du corps de l’animal formait comme une barrière grise.

« Pfff… ! » Barbe Jaune remonta ses lèvres jusqu’à plisser son nez, puis son visage s’épanouit dans un grand sourire, il dit à voix basse : « Hum… hum ! Approche. »

Petit oncle reculait, s’éloignait de plus en plus de l’odeur du cheval.

« Hum ! Hum ! Approche, espèce de bâtard ! »

Petit oncle continuait de reculer, il était terrorisé, les pores de sa peau étaient contractés, la sueur ne coulait plus.

Barbe Jaune frappa dans ses mains, se redressa et sauta par-dessus le cheval ; en quelques pas, il surgit devant Petit oncle. L’attrapant par le col, il le souleva, ses mains étaient brutales, ses bras solides, c’était pour lui aussi facile que soulever une bouteille d’alcool au col fin. D’un geste il l’envoya valser devant le cheval, Petit oncle se retrouva englouti dans

l’odeur aigre de la sueur. La bête était couchée sur le flanc dans la terre sablonneuse, les frêles pousses d’herbe d’un rouge sombre étaient comme les cheveux frisotés des défunts, à leur base de petits coléoptères duveteux au dos vert faisaient le mort. Petit oncle fut de nouveau soulevé par Barbe Jaune, mais cette fois ce fut par l’oreille, il ne put que grimacer de douleur.

– Petit oncle, Barbe Jaune avait six doigts ? C’est ce qu’on raconte, je ne sais pas si c’est vrai ou non. Mais avoir six doigts quand ça vous gratte, ça doit être bien commode.

– Mon neveu, tu es comme une patte de chien qui laisse des traces sur un mur, ce ne sont pas les arguments qui te manquent. Mon neveu, tu manges du fil d’acier pour chier des ressorts et t’en as le ventre tout tordu. Ton tabac, y a que la boîte qui est belle, quand on le fume ça vous laisse un goût de pet, t’as toujours aussi froid ?

– Petit oncle, tu cries comme un beau diable. Depuis tout petit, tu as des jambes arquées, des oreilles en feuilles de chou, dans les livres de divination par le faciès il est écrit : « Oreilles en feuilles de chou, trahison des ancêtres. »

– C’est pourquoi toute ma vie j’ai vécu dans l’indigence. J’ai même pas pu prendre femme. On me traite comme a fait Barbe Jaune : tout être humain qui me voit a tout de suite envie de me tordre l’oreille… Les poiriers sont en fleur, la pièce est pleine du parfum de cette rose, rose, rose au parfum enivrant.

Barbe Jaune tordait l’oreille de Petit oncle. Il abaissa ses grosses prunelles glacées et les approcha de mon visage, comme s’il voulait identifier quelque chose en moi. Sa bouche à lui aussi dégageait une odeur d’herbe verte, pareille au souffle vicié des régurgitations des mulets, chevaux, ânes, bœufs, chameaux, moutons. Mais voilà qu’il m’injuriait avec mauvaiseté : « Espèce de bâtard de mulet mangeur d’herbe ! T’es un canard ! Une grenouille ! Espèce d’esprit de crapaud aux doigts palmés ! » Puis il écrasa mon visage contre la croupe du

cheval bai, me serra le cou, me cogna violemment la figure contre la croupe du cheval ; l'urine, le crottin, la sueur de l'animal se mêlaient à ma salive, à ma morve, à mes larmes, à ma sueur. Jusqu'à ce que le cheval se relève d'un bond, alors il me laissa tranquille. Je suis d'abord venu à la rescousse du cheval, puis c'est le cheval qui m'a secouru, échange de bons procédés, il faut savoir attendre le bon moment pour remercier ou se venger ; je sais depuis longtemps que les réactionnaires finissent mal mais, je le redis encore, Barbe Jaune n'était pas si méchant que ça. Il riait en faisant pfff, pfff, me regardait comme aurait fait un gamin espiègle, il semblait n'éprouver aucune pitié pour moi, se comportait avec moi comme avec le cheval. J'avais la lèvre amochée, du sang sur les dents, comme le cheval.

« Ouh, ouh ! Ça sent quoi ? » demandait Barbe Jaune, tout réjoui.

Petit oncle se mit à pleurer bruyamment, les larmes avaient laissé des traces blanches sur son petit visage bien crasseux.

« Accroché au cul du cheval, tu ne sais pas distinguer ce qui sent bon et ce qui sent mauvais ! » jura Barbe Jaune, furieux.

Le cheval bai entra en se dandinant dans la rivière pavée de pierres noires saillantes, il baissa la tête pour s'abreuver, certaines parties de la longe et du mors se trouvèrent plongées dans l'eau aigrelette, tandis que d'autres étaient posées sur les pierres noires marquées de taches blanches. La lumière était flamboyante, de la rivière montaient des vapeurs sures, les têtards et les crapauds n'allaient-ils pas cuire ? Ce qui inquiétait le plus Petit oncle était que le cheval avale des têtards, ce qui aurait pu provoquer chez la bête une gastro-entérite suivie de selles molles, de diarrhées, et n'aurait pas facilité le nettoyage de sa stalle.

« Atchoum ! » Barbe Jaune éternua bruyamment après avoir contemplé un bon moment le soleil. Petit oncle regardait derrière Barbe Jaune la ligne lumineuse, inébranlable, de l'horizon, il regarda le mont solitaire de la Dent de cheval, d'un bleu profond, et les pins noirs sur les pentes, les blessures des arbres où se figeait une résine dorée, transparente. L'hiver, la neige s'était accumulée à leur cime, comme autant de débris

de nuages non encore dissous ; au printemps, neige et glace fondaient. Il regardait l’eau de cette fonte couler en bouillonnant, la prairie humide, les orchidées qui s’ouvraient, les roses aussi. Rose, rose au parfum enivrant. Il regardait les aigles couleur de fer tournoyer dans les airs, les lièvres détaler de peur, un lièvre intelligent jamais ne fuit dans la panique, il lui suffit de se faufiler dans les fourrés de ronces et de jujubes sauvages pour échapper à l’aigle, c’est ce qu’on entend par « observer le lièvre et soupirer sur sa propre impuissance »…

– Neveu ! Tu n’as plus froid ?

– Petit oncle, je n’ai plus froid, la « peau froide » n’est pas une maladie, mais quand elle se déclare, c’est terrible.

– Vous autres, du clan des herbivores, est-ce que vous ne souffrez pas du « syndrome des rêves éveillés » ?

Je secoue la tête et soupire, j’ai l’impression de souffrir d’acouphènes.

– Et après, que s’est-il passé ?

J’ai vu la touffe de poils dorés qui sortait des narines de Barbe Jaune trembler par à-coups comme les antennes d’un papillon, je supposais qu’une grande bête étrange parasitait son cerveau et lui suçait complètement la cervelle et qu’un jour elle finirait par faire éclater son crâne, comme la coquille d’un œuf laisse éclore un poussin, un serpenteau, ou une petite tortue ; cette étrange bête jaune jour et nuit sans repos lui aspirait la cervelle. S’il avait ce caractère ombrageux et emporté, c’était à cause des morsures de la bête. Je le vis sortir cet étui à cigarettes : une couche de papier vert, une autre de papier d’étain enveloppant quelques dizaines de cylindres blancs. Il lui avait été offert en récompense par le capitaine. Le bâtard !

Petit oncle attrape entre ses doigts une cigarette américaine et jure comme ça, en passant ; j’ignore à qui il s’en prend ainsi : au capitaine, à Barbe Jaune, à

moins que ce ne soit aux deux à la fois.

– « Dans la cour les poiriers sont en fleur
La pluie fouette les pétales, la porte est close
La villageoise à la criée vend ses roses. »

– Bâtard ! dit Petit oncle. Tu chies du verre, la merde (les poèmes) des Ming (célèbres), c'est pas ce qui manque[1] !

Je regardais Barbe Jaune, ce dernier regardait les cigarettes, au-dessus c'était le ciel d'un bleu vernissé, empli de nuages moutonnés ; là-haut, les cris des grues étaient aigus, ils venaient du fond des marais rouges sur le territoire du clan des chiqueurs de paille.

– « Cris de grue dans l'autre monde résonnent jusqu'au Ciel[2]. » Petit oncle, il a fumé une cigarette ou non ?

Il a sorti les cigarettes du paquet pour les y fourrer de nouveau et a recommencé ce petit manège, va savoir à quoi il jouait. Je l'ai entendu, ce faisant, haleter bruyamment tandis que sa bouche grimaçait suivant le mouvement et que les deux touffes de poils dorés dans ses narines frémissaient ; la bête étrange dans sa tête qui lui aspirait la cervelle le tourmentait de nouveau. Il a glissé une cigarette dans sa bouche. Finalement il avait l'intention de la fumer. Eh bien non, il l'a recrachée, comme s'il y avait de la merde dessus, on aurait dit qu'il avait mangé de la merde, qu'il avait de la merde dans la bouche, pff, pff, il crachait de la salive, comme il aurait craché de la merde. Puis il jeta au sol la cigarette qu'il avait dans la main, tandis qu'il proférait des hurlements de bête, il sautait comme un fou sur la cigarette, ses grands pieds chaussés de sandales de paille à semelle de chanvre réduisirent la cigarette en poudre. Puis il donna des coups de pied dans ces débris de tabac, la poussière du sol se souleva, enveloppa son visage plein de traces d'une sueur sale. Petit oncle recula d'une dizaine de pas et s'accroupit, serrant

ses épaules dans ses bras, il regardait craintif Barbe Jaune faire des bonds et pousser des cris.

Ce dernier s'affala sur le sol, comme mort, seuls les quelques sanglots, tels ceux d'un enfant, qui montaient de l'espace entre son grand corps et la terre disaient qu'il était encore en vie. Derrière le mont de la Dent de cheval, c'était l'immensité des ondulations bleues de la mer. Des vapeurs s'en élevaient, s'agglóméraient pour former des masses de nuages blancs en forme de citadelles imposantes, lesquelles se mouvaient lentement jusqu'au-dessus des prés et des cours d'eau, projetant leur ombre verdoyante. L'herbe en devenait noire, l'eau de la rivière verte, le cheval bai, lui, de cerise virait au jaune. La bête était restée debout, la tête baissée, observant son clair reflet dans l'eau. À cet instant, le regard de Petit oncle était fixé sur les grandes mains de Barbe Jaune. Barbe Jaune était devenu Barbe Rousse, ses deux grosses mains étaient enfoncées dans la terre sablonneuse, les dix doigts en sortaient pareils à des rhizomes. La bête étrange aspirait de nouveau discrètement la cervelle de Barbe Jaune. Dans les nuages on entendait des grincements d'engrenage rouillé, comme si la porte du ciel s'ouvrait. Au-delà des ombres portées par les nuages, la lumière vous brûlait les yeux, l'herbe verte était pimpante, d'une beauté picturale, le mur d'enceinte de la cour badigeonné de blanc qui attirait le regard renvoyait des éclats aveuglants. Les poiriers étaient en fleur, les abeilles s'activaient, parmi leurs bourdonnements, les roses étaient toute suavité. Rose, rose au parfum enivrant.

Cela dura longtemps, longtemps, bien longtemps, poursuit Petit oncle, puis il se releva enfin lentement. Ses gestes vous faisaient fondre tant ils étaient attendrissants, d'une innocence pure, on aurait dit un bébé de six mois. Il commença par arquer le dos, puis il plia simultanément bras et jambes, seuls ses genoux et ses mains étaient en contact avec le sol, on aurait dit une grosse grenouille, ses gestes avaient vraiment une naïveté adorable. « C'est pas bon ! » Il s'aplatit soudain de nouveau, son ventre et sa tête touchèrent pesamment le sol. Je devinai qu'il souffrait

vraiment, ses sentiments n'étaient pas feints. En tout cas, je dormais comme lui dans l'aile est, nous respirions tous les deux l'odeur du crottin du cheval bai. De toute façon, il me fallait l'appeler « père », je m'avançai, plein d'appréhension, le tirai par sa grande main rude : « Père, c'est l'heure de rentrer. »

Il se mit debout docilement, sa grosse main pleine de terre serra ma petite main, il me demanda d'une voix faible : « Je vais tuer ta mère, cela va te faire de la peine ? »

Petit oncle était livide, il ne semblait pas avoir de peine, pourtant des larmes roulèrent soudain sur ses joues.

---

1. Jeu de mots homophonique et provocateur, explicité entre parenthèses dans le texte chinois. Allusion à un poème de Tang Yin (dynastie Ming).
2. *Le Canon des poèmes* (*Shi jing*, x^e^-ve siècle av. J.-C., « Petites odes »), « Le cri de la grue » : « La grue chante aux Neuf Sources [le séjour des morts, l'autre monde], ses cris résonnent sur l'étendue déserte. »

II

« Barbe Jaune, tu reviens bien tard ! » fit le capitaine, mécontent, nous voyant rentrer Barbe Jaune et moi, tirant le cheval. Il était debout sur le seuil de la porte du corps de logis, un revolver à la main, il visait la cible tracée au stylo à encre sur le mur blanc au sud. Tout en parlant, il avait abaissé le canon de son arme.

– C'est à partir de cet après-midi-là que la chance commença à tourner pour le cheval bai. Barbe Jaune le traitait comme s'il avait été son propre fils, et moi, je m'occupais de lui comme j'aurais fait pour mon propre père, dit Petit oncle.

– Ce cheval était au final un mâle ou une femelle ?

Un loriot pénètre parmi les fleurs de poirier, il se met à picorer les pétales, de l'extérieur du mur se fait entendre un sifflement ; la balle, après avoir touché l'oiseau, traverse les fleurs et atterrit derrière la maison, l'oiseau tombe à la verticale sur le sol entre Petit oncle et moi, il a un œil grand ouvert, du sang sort de sa bouche, sous ses plumes vertes on distingue des poils noirs, des dizaines de fleurs de poirier s'envolent.

– Ces petits bâtards qui tuent comme ça des créatures vivantes ! jure Petit oncle, blasé.

Je ramasse le loriot, admire ses petites griffes délicates tout en écoutant les propos de Petit oncle :

– Qui se rappelle encore clairement si c'était un mâle ou une femelle ! En tout cas, c'était un cheval bai comme on en trouve peu, que ce soit au ciel ou sur la terre ! Un cheval bai…

Ses prunelles grises sont emplies d'une fascination sans bornes, dans l'air se répand soudain l'odeur de la neige fondue venue du mont de la Dent de cheval, elle a franchi le vieux mur éboulé, le sommet du mont étincelle de blancheur, l'eau de la fonte se déverse, vient irriguer en glougloutant les prairies en contrebas. Dans les ruisseaux, l'eau trouble de la fonte galope tel un fin coursier. Je subis l'influence du cheval, la « peau froide » régresse, je suis épuisé.

> Barbe Jaune restait planté là, tenant son cheval, les yeux baissés sur le sol.
> Je supposai que la bête étrange lui aspirait de nouveau la cervelle. Le capitaine était simplement mécontent, il ne semblait pas prêt à s'emporter, il était même un peu honteux. S'il s'est mis en colère par la suite c'est qu'il avait vu les blessures causées par le mors à la bouche du cheval, pourtant, malgré sa colère, il est resté très poli, sans faire le moindre écart de langage.
> « Que s'est-il passé ? Barbe Jaune ! Tu l'as corrigé délibérément ? » Les bottes de cheval bien lustrées du capitaine claquaient avec bruit sur les briques grises de l'allée. « Et tu ne l'as pas étrillé pour le débarrasser des poils morts de son ventre. » Le capitaine sortit de la poche de sa veste une montre au boîtier en or reliée à son gousset par une chaîne, en or également, il était blême, du bout de son nez, où pendaient quelques gouttes blanches de sueur froide, montait une odeur qui faisait penser à celle de la farine de riz gluant. « Tu l'as sorti à une heure et me le ramènes à quatre heures, Barbe Jaune, qu'est-ce que tu as traficoté pendant tout ce temps-là ? » Il éleva son revolver et visa dans la cible noire contre le mur blanchi. La détonation n'avait pas été forte, mais très claire, les murs en avaient renvoyé l'écho, le ciel était plein de nuages roses. Petit oncle trembla, Barbe Jaune baissa un peu plus la tête.

– Mon neveu, j'ai vécu plus de cinquante ans et je n'ai jamais vu un homme aussi beau que le capitaine, il avait carrément l'air d'une jeune femme déguisée

en homme, ses sourcils, ses yeux étaient tellement expressifs ! Ses vêtements étaient ajustés à la perfection, l’habit fait le cavalier comme la selle fait le cheval. Bottes, ceinturon, étui de revolver, le tout en cuir, montre, dents, anneau, le tout en or. Cravache et gants de cuir. Stylo et lunettes en or. En plus c’était un tireur d’élite, d’un coup de revolver il faisait s’effriter une couche grosse comme un bol de l’enduit du mur.

Je jette un regard ensommeillé au mur croulant, lâche un bâillement maussade.

Au printemps, la douceur du vent est agréable, le parfum des fleurs pénétrant, on est souvent atteint de somnolence. Petit oncle me rappelle à l’ordre :

– Petit-neveu, faut pas t’endormir.

Le capitaine tira un autre coup de revolver et, bien sûr, il fit tomber de nouveau un pan d’enduit du diamètre d’un bol. Il remit dans son étui l’arme toute fumante, s’étira, s’avança lentement jusqu’au-devant de Barbe Jaune et lui dit à voix basse :

« Barbe Jaune, tu ne peux monter ce cheval, il est né pour moi, ne te fâche pas, bien entendu, je ne te maltraiterai pas, c’est dit. »

Barbe Jaune releva la tête, sa bouche grimaça et, du coup, ses dents jaunes apparurent, les touffes de poils jaunes dans ses narines tremblèrent un peu, la bête étrange aspirait de nouveau sa cervelle.

Le capitaine sortit de sa poche une liasse épaisse de billets verts et la porta devant les yeux de Barbe Jaune. À cette époque-là, ils avaient de la valeur, un billet permettait d’acheter un cheval, les billets que le capitaine avait tendus à Barbe Jaune lui permettaient d’acheter un troupeau entier !

Barbe Jaune passa son épaisse langue sur ses lèvres craquelées, Petit oncle était de petite taille, en regardant droit devant lui il pouvait voir la main de Barbe Jaune, celle qui tenait le licou, trembler comme une petite souris, tandis que son autre main était cramponnée à son pantalon.

Le capitaine fit un pas en avant et fourra la liasse dans la poche de Barbe Jaune, il lui dit à voix basse : « Ne prends pas la chose au tragique. Avec cela, oublie le reste, et quand tu n'en auras plus, tu m'en redemanderas. » Sur ces mots, le capitaine entra dans la pièce au nord en sifflotant. Arrivé à ma hauteur, il me tapota la tête.

Les mains du capitaine étaient très soignées, douces et lisses, on aurait dit du satin de première qualité.

Il plisse ses yeux gris, comme s'il se souvenait de cette sensation.

Au printemps toutes les fleurs sont écloses, seule la rose est la plus belle, rose, rose !

Son parfum enivrait, échappé de la pièce au nord. Après un lumineux éclat de rire, tout dans l'univers se calma. Le soleil rouge vif qui descendait vers l'ouest était dressé à la cime des bois, les corbeaux gagnaient leurs nids, les pies tournoyaient dans l'ombre bleutée des arbres. Les sons du violon à deux cordes s'élevèrent de la pièce au nord ; effectivement le jeu était bien rythmé, le capitaine possédait une maîtrise remarquable. Barbe Jaune sortit de la cour en tirant le cheval, Petit oncle suivait derrière traînant un balai en bambou. Le soleil éclairait le cheval, le faisant ressembler à un morceau de charbon enflammé, la queue se déployait, comme on déroule un beau satin.

Je regardais Barbe Jaune étriller le cheval au rythme donné par le violon.

– Tu t'es endormi, mon neveu ?

III

« Sans repas la nuit, cheval n'engraisse pas, sans coup de pouce financier, on ne réussit pas. » Il y a du vrai dans ce dicton. Le cheval bai à cette époque-là fut plus chanceux sur le plan affectif, il avait si bien engraissé en deux mois qu'il ressemblait à un cierge rouge, Barbe Jaune était un spécialiste en la matière.

Petit oncle mécontent ronchonne :

– Jindou, mon neveu, ça t'intéresse encore oui ou non ? Moi je suis là à user ma salive et toi tu te mets à ronfler ! Bien sûr, c'est ma faute, mon récit n'a ni queue ni tête.

> Avant l'arrivée du capitaine, j'étais encore dans le sein de ta grand-mère maternelle, et c'était peut-être même encore avant que je n'y sois entré, les neiges du mont de la Dent de cheval fondaient, la rivière Mo roulait ses eaux troubles…

– Petit oncle… Petit oncle… où es-tu parti ? En ce moment, les fleurs de poirier tourbillonnent comme des flocons de neige et les flocons font de même, comme des fleurs d'abricotier, les neiges du mont de la Dent de cheval ont fondu.

Les neiges du mont de la Dent de cheval ont fondu… Jusqu'à cet instant – celui où la bête étrange pourvue de tentacules rouge sombre aspire également ma cervelle –, le bavardage de Petit oncle, telles des paroles dites en rêve, sont entrées de force dans mon oreille pour s'écouler sans aucun effet par ma bouche, avant de se dissiper dans l'oxygène bleu de l'atmosphère printanière de ce midi

et dans les rayons de lumière violets. Même les corbeaux savent que les longues phrases sont l’ennemi naturel de la littérature ; que l’amour est une arme meurtrière. C’est surtout la mère qu’il convient d’encenser, mais si la mère a des torts envers le père ?

– Tu veux vraiment dormir ? Jindou, mon neveu ?

J’ai comme la sensation que le doigt tout poisseux de Petit oncle pique ma joue, je m’efforce d’ouvrir les yeux : les neiges du mont de la Dent de cheval fondent, l’eau glacée de la fonte coule dans la prairie, pourtant, finalement, l’herbe a verdi. Les nuages au sommet du mont ressemblent vraiment à des pivoines écloses, dans la rivière l’eau de la fonte coule torrentueuse, elle fait s’effondrer la digue de sable, là où il n’y a pas d’obstacle le tourbillon profond est comme un boisseau, un arbre desséché est à demi couché sur la grève, noir à faire peur, on dirait un crocodile mangeur d’hommes. Une jeune femme émaciée, chétive, erre sur la rive opposée de la rivière Mo au courant turbide et tumultueux, une grande détresse se lit sur son visage ; ses paupières et les coins de sa bouche sont marqués des stigmates de sa déchéance, on dirait une femme que les dents émoussées du désir ont broyée longtemps avant de la recracher. Qui dit que les rêves sont incolores ? Elle porte un large pantalon jaune imprimé de motifs d’yeux et un chemisier rouge à manches chauve-souris parsemé de pompons de laine. Elle fait penser un peu à un personnage de Chang’an à l’âge d’or des Tang, avec son haut chignon et ses tempes vaporeuses, ses longs sourcils et ses yeux fins, sur son front est collé un motif doré. Nous nous regardons de part et d’autre de la rivière. L’eau coule avec bruit, rugissements de lions et cris de singes. La grève sablonneuse s’effondre dans l’eau sous mes pieds. Je m’aperçois qu’il se passe la même chose pour elle, mais qu’elle n’en a absolument pas conscience alors qu’elle est toute proche de l’eau. La berge où elle se tient est affouillée par en dessous, on en voit bien le pendage ; les grains de sable dégringolent avec un bruissement, à la surface de l’eau et sur les grosses vagues se forment de petites ondulations qui disparaissent à peine nées. J’ai peur pour elle, je m’inquiète, comme je vais lui lancer une mise en garde, ma gorge nouée reste aphone. J’entends ce hurlement avorté, coincé dans ma gorge, devenir une série de gargouillis d’intestin. Je lutte comme un beau diable pour

faire sortir ce cri afin de protéger du danger cette femme belle à croquer. Il y a en effet beaucoup de choses noires flottant dans la rivière, qui s'enfoncent et remontent tour à tour, ce qui reste apparent, ce sont des têtes allongées. Des crocodiles ! Rassemblés sous la berge sablonneuse en porte-à-faux, ils ont ouvert leur grande gueule, et cette gueule est pleine de dents acérées. Dans le déferlement des vagues on perçoit le bruit des dents s'entrechoquant, avides. Avant même de mastiquer la nourriture, ils versent des larmes, peut-être ont-ils senti l'odeur de la chair fraîche. Rose, rose au parfum enivrant ! Un souvenir si lointain, ou, encore, des soupirs venant d'une sépulture ancienne ! Vois cette femme, inconsciente, qui marche sur cette berge dangereuse, menacée de s'effondrer à tout moment, qui pourrait bien, même, se mettre à danser dessus. Danse des mains, frappements des pieds, dans le pur style national, le corps entier dessinant des lignes courbes. « Si le monde a pour lui la civilisation, une femme jeune a pour elle ses fesses plantureuses. » Cette personne qui court un si grand danger, on ne sait qui elle est. Je continue mes efforts, irrité, me remue en tous sens, mais ma gorge est prise dans un étau, inutile d'escompter que s'en échappe le moindre avertissement. La femme est plus vive et gracieuse que les beautés aux fesses plantureuses et aux seins hauts représentées sur les fresques murales des Tang, elle leur ressemble seulement par le costume et pas tout à fait non plus. On dirait un personnage vu en rêve, forme incertaine, fluctuante, éphémère comme toutes choses en ce monde et qui vous laisse partagé entre regrets et pitié. Elle tourne, mais sans précipitation, lentement, légèrement, c'est, pour le cœur et les yeux, un ravissement que l'on voudrait ne jamais oublier. Les crocodiles l'appellent, ils semblent ne plus avoir de voix. C'est alors que la femme de l'autre côté de la rivière se met à chanter, les paroles font allusion aux relations illicites entre hommes et femmes ; vous vous sentez le cœur volage, libéré de toute règle, et pourtant, vous restez là dans un respect silencieux, traînant vos chaînes de fer et vos licous, à écouter la femme chanter, comme si vous écoutiez les bruits de la nature. Les larmes des crocodiles ont coulé dans la rivière. Les bois qui flottent sur l'eau se resserrent en rangées, mélangés aux crocodiles, à première vue, impossible de les discerner les uns des autres, ils descendent pêle-mêle au fil du courant ; mais il y en a qui, après avoir flotté

quelques dizaines de mètres, remontent à contre-courant et qui, au bord, montrent la moitié de leur corps tandis que leurs pattes postérieures et la totalité de leur queue restent immergées. Leurs yeux sont comme du verre dépoli, un peu brumeux, ils lancent des éclats troubles, ambigus, qui me paralysent complètement. C'est bien connu, la partie la plus précieuse de leur corps c'est la peau. J'ai entendu il y a longtemps déjà ma cousine qui a fait ses études à Kinshasa dire que son petit sac, pas plus grand que la paume de la main, était en croco, en vrai croco, et qu'il ne s'agissait pas du tout d'une contrefaçon. En fait, je n'éprouve pas une répugnance totale envers les crocodiles, les tremblements nerveux de la peau jaune clair sous leur cou vous donnent la sensation d'être pris dans un mouvement oscillatoire envoûtant à la cadence frénétique. Lorsqu'on me chatouille la plante des pieds et que je ne peux pas crier, que je ne peux que me tortiller dans tous les sens, ce que je ressens n'est ni de la douleur, ni de la félicité, à moins que ce ne soit douleur ou félicité extrêmes. Il en va de même pour l'impression étrange que font ces regards de part et d'autre de la rivière. Elle continue de danser, de chanter, mais le rythme de sa danse s'est ralenti, sa taille et ses membres semblent dépourvus d'ossature ; la couleur de ses vêtements s'est estompée, s'est fondue en un léger rouge doré, tout dans son apparence évoque un tissu de satin lavé dans l'eau d'un ruisseau. Son chant entre peu à peu dans le registre de la désolation, chant qui s'éternise en place de pleurs, je sais ainsi qu'elle est certainement en proie à une grande affliction. La berge sablonneuse escarpée, dangereuse par son porte-à-faux, ne cesse de s'incliner, de tomber. Au début, c'était juste des grains de sable qui roulaient en faisant crisser les vagues, à présent, les morceaux de sable qui plongent dans la rivière font se lever des gerbes d'écume blanche, au milieu de grondements. La patience des crocodiles est celle du serpent, ils semblent autant de morceaux de bois pourri allongés, comme figés sur le gravier, seul tremblote le jaune clair sous leur bouche, indice, selon moi, de leur patience. Je voudrais tellement hurler, mais ma gorge est nouée, impossible de proférer le moindre son. Elle n'arrêtera sa danse et son chant qu'à l'approche de la fin, dos au sud, face au nord, elle me sourit de façon éloquente, son sourire est pour moi comme un couteau de boucher qui m'entaillerait le cœur. De vieux sentiments enfouis

depuis des dizaines d’années coulent en un flot continu. Je te connais depuis longtemps, ce n’est pas comme une simple impression de déjà vu. Rose, Rose ! Le cri finit par sortir, mais sous mon pied, un bruit énorme, comme si une montagne s’écroulait, comme si la terre s’ouvrait, je ne savais pas que sous mes pieds la falaise est tout aussi dangereuse, les crocodiles fendent l’eau comme des flèches en tir groupé.

– Mon neveu, pourquoi ton visage a-t-il la couleur de la cendre ?

– C’est la maladie qui me tourmente, Petit oncle.

IV

– Je vais te dire la vérité, Jindouzi, Barbe Jaune n’est pas mon géniteur, mon vrai père est sans doute lui aussi un herbivore.

Petit oncle poursuit :

– Barbe Jaune ne m’aimait pas du tout, quand il était en colère il m’insultait : « Espèce de bâtard herbivore ! Bâtard né de la copulation avec une grenouille ! » Depuis des années, j’ai eu envie d’aller de l’autre côté de la rivière à la recherche de mon vrai père, d’aller y manger un paquet d’herbe verte, d’aller rendre visite à mes frères aux mains palmées, dont les prouesses natatoires sont époustouflantes, mais voilà : je ne suis jamais parvenu à traverser cette rivière. Malgré les membranes transparentes entre mes doigts, j’ai une peur innée de l’eau, même sans la voir, rien que de sentir l’odeur forte de la rivière, j’ai des vertiges et des éblouissements, mes jambes se crispent. Je vois souvent mon père en rêve, il mange de l’herbe comme font les bardots, il nage dans l’eau comme un gros poisson, quand il lève alors les bras, les membranes transparentes entre ses doigts réfléchissent la lumière comme feraient des miroirs…

Des éclairs passionnés brillent dans les yeux de Petit oncle, plus intenses que la lumière elle-même. Dans la cour, le poirier aux fleurs de neige semble un nuage flottant, il nous coupe souvent la vue, le parfum et l’image de la poire scintillent derrière les fleurs.

– On raconte, et d’ailleurs ta grand-mère maternelle me l’a dit elle-même à mots couverts, qu’elle s’est sauvée de là-bas en traversant la rivière, pour échapper, d’après ce qu’il semblerait, à un châtiment sévère. Ta mère ne t’a donc

pas parlé de tout cela ? C’était une femme, et ce que ne pouvait me dire ta grand-mère, elle l’aura peut-être raconté à ta mère.

Sur le visage de Petit oncle on peut lire du ressentiment et de la jalousie.

Je m’empresse de donner des explications, pour clarifier la position de ma mère et réconforter Petit oncle :

– Non, pas du tout, ma mère ne m’a jamais dit un mot concernant les affaires de la famille de ma grand-mère maternelle, et chaque fois que je posais des questions, je me faisais injurier.

> Après la fonte des neiges, le niveau des rivières était monté en flèche, Barbe Jaune avait mené paître le cheval au bord de la rivière. Il vit sur la rive opposée une femme enceinte se précipiter vers l’eau en trébuchant mais, arrivée au bord, elle tomba. Au mépris du froid pénétrant de l’eau de la fonte, il traversa à la nage et la ramena jusqu’à ce bord. Bien qu’il n’eût pas les doigts palmés, c’était un nageur éminent. D’une main il tirait la femme, de l’autre il fendait le courant torrentiel, calme, au mépris du danger, évitant de heurter les crocodiles qui se faisaient passer pour du bois flottant. Après cette traversée, elle resta allongée sur la verte prairie, ses vêtements collés au corps la laissaient comme nue. Les femmes herbivores ont les seins hauts et pointus, Barbe Jaune les pressa doucement, comme s’il voulait vérifier s’ils étaient vrais ou faux. Son ventre aussi saillait. Barbe Jaune y posa sa main et sentit le fœtus bouger.

– Est-ce vrai ? Petit oncle, que ma grand-mère maternelle de son vivant n’avait pas spécifié clairement que ton père était un herbivore aux doigts palmés ?

– On ne pose pas de telles questions, ça se devine.

Que Barbe Jaune l’ait portée sur son dos depuis l’autre rive, c’est vrai.

– Est-il vrai qu’elle est tombée enceinte sur le territoire du clan des chiqueurs de paille sur l’autre rive ?

– Comment peux-tu poser une telle question ? Et puis, sur l'autre rive il n'y a pas que des herbivores, sans parler des soldats.

– En somme c'était une inconnue, enceinte, d'où l'on voit bien que ce n'était pas une femme sérieuse.

– Pour avoir dit cela, tu mérites d'aller dans l'enfer où l'on arrache les langues !

> Une fois la rivière traversée, elle était restée allongée, lui s'était assis, ils se sont mis en marche après que le soleil eut séché leurs vêtements. Les prés ne portaient pas de traces de sabots de chevaux ; entre les herbes, l'eau de la fonte des neiges glougloutait, le terrain était extrêmement boueux. La cour n'avait pas encore été construite, le village n'en était pas un, juste quelques cabanons couverts de chaume où vivaient des gens comme Barbe Jaune.
>
> Comme la boue était partout, ce dernier la prit sur son dos, ils avancèrent ainsi pas à pas. Elle ne disait rien, les muscles de ses joues étaient durs, comme pris en glace.
>
> La portant sur son dos, Barbe Jaune traversa la prairie inondée par les eaux de la fonte des neiges.

Une douleur pernicieuse me mord au cœur, cette scène d'autrefois parcourt à vive allure les sillons de mon cerveau.

Dans les ruisseaux, l'eau de la fonte des neiges déborde, la chaîne des monts ondule doucement, rien de pointu ne dépasse, tout est si doux ! Les versants et les terrains plats sont couverts d'herbe verte émaillée de petites fleurs violettes et blanches, comme les étoiles dans un ciel d'un bleu profond. Au loin une horde de chevaux, plus près, un troupeau de moutons, on dirait des végétaux de toutes les couleurs, poussés sur la prairie et qui n'auraient jamais été déplacés.

« Ma ! Ma ! Ma ! » Mon cœur hennit, mais je ne peux pas davantage crier le fond de ma pensée. Malgré l'humidité apportée par l'eau de la fonte des neiges, dans les marais lointains, la tourbe à trente mètres sous terre est en combustion,

des volutes de fumée bleue s’en élèvent qui vont s’amenuisant, on dirait de la soie fine ou de la gaze qui se détache sur les monts d’un noir bleuté couronnés de blanc, rencontre du concentré et du dilué. Nos narines sont pleines du souffle de la vie. De l’odeur de l’eau, de celles des moutons, des chevaux, de la tourbe en combustion, de l’herbe et des fleurs, de celle de l’amour âpre.

« Ma ! Ma ! Ma ! » De mon cœur sortent des salves de cris.

L’épisode suivant ressemble étonnamment au précédent. Pendant qu’il la porte sur son dos pour traverser la prairie boueuse, comme en rêve, je patauge, portant moi aussi une femme sur mon dos, dans la prairie détrempée par l’eau de la fonte des neiges. Mes pieds nus sont engourdis depuis longtemps par l’eau glacée, mon cœur aussi a la froideur de la glace, mais mes pensées sont comme un foyer et mon énergie est feu ardent. Quand je marche sur des fleurs, je suis en proie à la peur, mon pied, j’en conviens, est pratiquement comme une prothèse appareillée sur ma jambe.

Petit oncle, je ne peux pas t’expliquer comment la femme sur mon dos a disparu, seule la horde de chevaux sauvages est toujours là, les bêtes sont rassemblées autour de moi, elles paissent avec grand plaisir. Le cheval bai, unique, assume avec majesté son rôle de chef du troupeau, sur le sommet carré de sa tête pleine de sagesse et de clairvoyance sont incrustés deux grands yeux, dans leurs eaux limpides je vois les nuages blancs et le ciel, les montagnes et la prairie, les moutons, les chevaux, les bergers et aussi mon visage vieilli.

Quand j’ai traversé la prairie, avec toi sur mon dos, tes fesses semblaient deux pommes qui auraient grossi dans mes mains. En fait, ce que j’éprouve n’est absolument pas étrange, un verre se brise, l’eau s’en échappe. La sensation, comme l’eau, s’en est allée. Un morceau de verre bleu brille dans une touffe d’herbe.

– Petit oncle, alors que son ventre proéminent appuyait sur son dos à lui, que ressentais-tu ? Si ce qui saillait c’était bien toi ?

– À mon avis, tu devrais fumer toi aussi une cigarette américaine, ça t’éviterait de t’endormir, d’avoir l’esprit ailleurs et de dire n’importe quoi, me rétorque Petit oncle en ôtant le film du paquet de cigarettes. Mon neveu, quant à

moi, je ne sais pas si tu as bien compris comment a débuté cette affaire et le début de ma narration. Toutes tes suppositions sont justes, tout à fait justes.

> Petit oncle et Barbe Jaune ont dépensé beaucoup d'énergie à prendre soin du cheval. Ils sont allés chercher au Centre d'approvisionnement en fourrage du soja et du son de blé. Après avoir fait griller le soja, ils l'ont porté sous le rouleau pour le concasser. La paille a été réduite à trois centimètres de taille, et Barbe Jaune trouvait pourtant que c'était trop long. Quand Petit oncle s'asseyait près du hache-paille et présentait la paille sous la lame, Barbe Jaune ne cessait de le mettre en garde : « Plus court, plus court, hache encore en trois l'herbe de la longueur d'un pouce ; mais inutile de faire du zèle, il n'en engraissera pas moins. »

Et on voyait le cheval engraisser, ses yeux débordaient de vie, le capitaine était tout content, Petit oncle ne se rappelait plus exactement combien de fois, au retour d'une virée à cheval, le capitaine non seulement félicitait Barbe Jaune, qui lui prenait des mains le cheval pour le promener, mais le récompensait matériellement.

> « Barbe Jaune, bravo ! Ce cheval galope rudement bien ! » Le capitaine tapait sur l'épaule de Barbe Jaune et ajoutait : « C'est carrément un petit violon ! »
> Barbe Jaune, tirant le cheval, grimaçait ce qui se voulait un sourire, ponctué de deux petites exclamations.
> Le capitaine sortait des cigarettes, il s'en collait une au bec et en tendait une à Barbe Jaune ; ce dernier la prenait et actionnait le briquet en or, il allumait la cigarette, de la fumée bleutée leur ressortait par les narines, dans la lumière blanche on les aurait pris pour deux frères.
> « Barbe Jaune, nourris-le bien. En juin il y a une course, le gagnant remportera "la tubéreuse", la belle du commandant Gao. On lui fera

perdre la face ! Je ne te maltraiterai pas, mon vieux ! » poursuivit le capitaine en tapant de nouveau sur l'épaule de Barbe Jaune.

– Petit oncle, tu te rappelles encore en quoi consistaient les récompenses données par le capitaine à Barbe Jaune ? À part la liasse de billets verts, et le paquet de cigarettes en papier vert.

Petit oncle se gratta plusieurs fois la tête et dit :

– Pour les plus importantes. Il n'y en eut pas beaucoup, juste des trucs disparates. Je me souviens d'un briquet en or tout étincelant, très rare. Il lui a donné beaucoup d'argent, il lui en donnait pratiquement tous les quinze jours, mais pas autant que la première fois. Ce que Barbe Jaune appréciait le plus, c'était encore ce briquet en or.

Petit oncle me dit que la nuit, quand tout était calme, lorsqu'il était allongé sur le kang brûlant d'avoir servi à cuire les aliments pour le cheval, il ne parvenait pas à s'endormir. Les sons allègres du violon et ceux du chant « Rose au parfum enivrant » venus de la pièce au nord s'étaient tus depuis longtemps. Des ronflements, celui du capitaine et celui de la femme, s'élevaient, mêlés au bruissement des feuilles et des branches agitées par le vent qui errait dans l'ombre des pins sombres sur le mont lointain de la Dent de cheval. Les sifflements stridents de la gélinotte des bois vous portaient à la réflexion ; les vagues de la rivière Mo battaient la grève sablonneuse, bavardes incorrigibles, tout comme ces personnes âgées qui se remémorent le passé… Dans la prairie, pour les petits animaux c'était la parade nuptiale, l'herbe poussait, les fleurs sauvages s'ouvraient, le kang était si brûlant que Petit oncle ne trouvait pas le sommeil, alors il imaginait ce qu'était la prairie la nuit. Le cheval mangeait son fourrage avec bruit, les moustiques vrombissaient dans l'obscurité, les ténèbres étaient pleines du parfum du soja grillé et de celui du foin, de l'odeur du crottin et de celle de l'animal. Par moments, le cheval frappait le sol de son sabot, balançait la queue, s'ébrouait, sans doute parce que du fourrage lui était entré dans le nez ? Petit oncle imaginait les yeux du cheval bai.

Barbe Jaune était resté assis sur le tabouret devant le kang, il respirait bruyamment quand, de la pièce au nord, les sons du chant et du violon s'étaient fait entendre de nouveau, il fumait, assis sur le tabouret, et quand là-bas l'on éteignit la lumière pour dormir, il était dans la même position.

Quand le temps entre deux repas était passé, il donnait au cheval un supplément de fourrage, la bête relevait la tête, secouant la chaîne en fer, la faisant cliqueter, elle s'ébrouait, nerveuse. Quand la fourche heurtait la mangeoire en pierre avec bruit, elle avançait sa bouche avec avidité vers le soja avant d'être repoussée : « Espèce de goinfre ! » Elle ne pouvait plus attendre, impossible pourtant de ne manger que du soja, la nourriture du cheval c'est l'herbe, s'il n'en mange pas, son estomac en pâtira. Une fois installé sur son tabouret, Barbe Jaune jouait avec son briquet, ce briquet en or étincelant. Clac ! Le briquet était allumé, en sortait une flamme verte. Les ténèbres étaient repoussées à l'extérieur, des mouches étaient posées sur les murs, des toiles d'araignées pendaient aux solives, les geckos se glissaient, furtifs, la flamme vacillait et tout dans la pièce suivait le mouvement. La peau du cheval bai brillait d'un éclat doux et mystérieux, ses yeux étaient pareils à du cristal. Le briquet s'éteignait, tout redevenait ténèbres, mais les impressions laissées par la lumière restaient imprimées dans le cerveau et dans les yeux de Petit oncle, il avait la sensation que l'éclat émis par le cheval se cachait dans les ténèbres, comme s'il avait quitté la bête pour devenir un petit animal rusé et adorable à la fois. Clac ! Le briquet s'allumait de nouveau et ce qui s'était produit auparavant se répétait de la même façon, les mouches, les geckos, le cheval rouge, immense, resplendissant, bien plus majestueux qu'en plein jour, chaque poil de sa queue semblait un fil d'or. Le briquet éclairait aussi Barbe Jaune, Petit oncle le regardait en douce : sa barbe entière semblait des fils d'or tout emmêlés, dans ses grands yeux on pouvait voir des éclats vert clair inquiétants. Rien qu'à les regarder, Petit oncle avait la colique, tout comme le buffle est hors d'haleine en contemplant la lune. Et le briquet

de s’allumer, de s’éteindre, de s’allumer… Tout dans la pièce dans cette alternance de lumière et de ténèbres fuyait vers l’avant, la nuit en fait n’était pas calme. La nuit, dans les ténèbres, la rose s’ouvre.

Finalement le briquet ne s’alluma plus, il lança encore des étincelles, puis plus rien. Petit oncle entendit Barbe Jaune se lever puis se diriger vers la cour, il avait bien envie de sauter du kang et de le suivre, mais la somnolence s’abattit sur lui, oubliée la vive chaleur du kang, il sombra dans le sommeil, il grinçait des dents en rêve, à quel jeu jouait-il ?

– Petit oncle, tu as monté ce cheval bai ?

– Non !

Le ton est catégorique, comme si j’avais révélé quelque chose de sa vie privée ; son visage s’est assombri, il semble très mécontent.

Je ris, avance ma main entourée de la bande contre le paludisme, touche le dessus de la main de Petit oncle.

– Petit oncle, Barbe Jaune a monté le cheval rouge ?

– Probablement… il a dû le monter, dit-il, incertain, puis il dément de suite : J’en sais rien, à l’époque j’étais un enfant, dès que la nuit tombait, il faisait si noir qu’on ne pouvait trouver le bord du kang ; il sortait souvent tard dans la nuit, mais il me semble qu’il n’a jamais emmené le cheval.

– Et le jour ? Il ne l’a jamais monté ?

– Oh, peut-être une fois, je n’en sais rien, ne me pose pas de questions là-dessus, je me dis que tu veux certainement savoir comment Barbe Jaune a été frappé. Ce fut aussi un jour de malchance pour le cheval bai.

Tous les matins le capitaine sortait à cheval, il s’entraînait à la pratique de l’équitation sur la prairie, parfois il allait au bureau. Ce jour-là, il est revenu de bonne heure, il est entré dans la cour sur le cheval et, selon son habitude, a lancé : « Barbe Jaune ! »

– Tu étais où, toi ?

– Réfugié dans l'aile de la maison à écouter ce qui se passait, dit Petit oncle, j'étais en larmes.

> Le capitaine s'impatientait, il cria à plusieurs reprises : « Barbe Jaune ! Barbe Jaune ! »
> C'est alors que ce dernier, l'échine basse, le visage décomposé, sortit en courant de la pièce au nord.
> Le capitaine ricana, abandonna le cheval, la cravache à la main, il entra dans la pièce. Il y eut du vacarme pendant un moment, on entendit quelques cinglements de cravache, puis des sanglots étouffés.
> Barbe Jaune était debout dans la cour, tenant la bride du cheval, on aurait dit un poteau de bois, mais son regard lançait des lueurs mauvaises, effrayantes.
> Le capitaine ressortit, la cravache toujours à la main, son visage au teint très clair était tout rouge, il avait un sourire sarcastique au coin des lèvres.
> La bouche de Barbe Jaune était étirée, ce qui se dessinait sur son visage avait tout d'un sourire stupide.
> « Fils de pute ! » lui lança vertement le capitaine en s'approchant de lui.
> L'autre grommela quelque chose qui ressemblait à une insulte en retour.
> Le capitaine leva sa cravache et frappa brutalement. Le coup atteignit Barbe Jaune en plein visage avec un bruit sourd et mouillé, laissant immédiatement une marque d'un rouge violacé. Barbe Jaune poussa un gémissement, des larmes troubles s'échappèrent de ses yeux, mais les lueurs vertes, au contact des larmes, non seulement ne s'effacèrent pas mais, bien au contraire, se firent plus mauvaises encore.
> Le capitaine recula d'un pas, éleva de nouveau sa cravache, mais cette fois, le coup ne devait pas toucher Barbe Jaune. Le capitaine visa une branche de poirier qui s'inclinait, en tombèrent un paquet de petites poires duveteuses ainsi que des feuilles luisantes.

« Je l’ai achetée, elle m’appartient ! dit le capitaine en baissant la voix. Espèce de chien galeux, mets-toi bien ça dans la tête. »

Barbe Jaune restait là comme un idiot, seules ses lèvres épaisses tremblaient, tandis que ses yeux verts ne lâchaient pas le capitaine.

De sa cravache, le capitaine épousseta doucement à plusieurs reprises sa culotte de cavalier, il sortit de sa poche une liasse de billets de couleur verte, les présenta à Barbe Jaune et lui dit : « Après la course, tu quitteras les lieux avec ton fils, l’argent que je te donne suffira à t’établir ailleurs. »

Les lignes rigides du corps de Barbe Jaune s’effacèrent soudain, se relâchèrent comme de fatigue, il semblait avoir rapetissé d’une dizaine de centimètres. Il ne prit pas l’argent, se détourna et, tirant le cheval, il sortit lentement de la cour.

Quand le capitaine fut entré dans la pièce au nord, je me glissai hors de l’aile est et traversai la cour avec circonspection ; j’entendis le capitaine rugir tandis qu’elle éclatait en sanglots, moi aussi j’avais bien envie de pleurer. Je courus sur les traces de Barbe Jaune. Mon neveu, je dois te dire quelque chose, je viens d’y repenser, Barbe Jaune a monté le cheval bai. À peine entré dans la prairie, il s’est envolé sur son dos, ses gestes étaient tellement expérimentés, beaux, il semblait aussi léger qu’une hirondelle.

J’étais debout au bord de la prairie, je vis le cheval bai galoper comme le vent, face au soleil, en direction du sud-est. Barbe Jaune poussait des cris bizarres, il frappait le cheval de ses poings, l’éperonnait de ses talons. Il le mordait même. Plus tard je pus constater que du sang coulait des oreilles de la bête et que la bouche de Barbe Jaune était souillée de sang et de poils. Le cheval volait, sur la prairie qui s’étendait à l’infini nul troupeau de moutons ou horde de chevaux. Je voyais les sabots faire lever des cailles ainsi que la terre noire rejetée le long des fanons, je voyais aussi les tiges de grande consoude brisées sous leur piétinement, de même que celles de grande bardane, de spartine, de vaccaire, de pissenlit, de tarot des corbeaux, de chou-fleur amer, de canneberge à

baies rouges ou blanches. L’odeur des plantes fraîchement brisées se répandait sur la prairie. Le cheval était comme une boule de feu qui roulait, sa queue se déployait telle une étoffe de satin. Puis la bête se montra nerveuse, elle donna des ruades, les fers des sabots étincelaient, lançaient des éclairs, Barbe Jaune piqua une tête dans l’herbe.

C’est alors que je passai comme une flèche.

Ptt ! Ptt ! Barbe Jaune crachait la terre qu’il avait dans la bouche, ceci fait, il déversa un torrent d’injures. Le cheval restait debout à bonne distance, la tête baissée il broutait des tiges d’herbe, scrunch ! scrunch !, puis les recrachait. C’est alors que je vis le sang qui coulait de ses oreilles ainsi que le sang et les poils au coin de la bouche de Barbe Jaune. Sur les flancs de l’animal s’étaient formées des excroissances grosses comme des œufs de poule. Le cheval était en rage, cela se voyait au premier coup d’œil. Barbe Jaune se rua en vociférant, l’animal releva la tête, s’ébroua, il ouvrit la bouche, montra ses dents d’une blancheur étincelante. Ce fut cela qui retint Barbe Jaune, il resta debout, se contentant de jurer, sans oser faire un pas de plus.

V

Ma ! Ma ! Ma ! Est-ce un cheval que j'appelle par ce vocable[1] ? Ne suis-je pas en train d'appeler ma mère ? Serais-je par hasard ventriloque ? Petit oncle, ce n'est pas le paludisme qui tourmente ton neveu au point de le mettre dans un état de confusion mentale, voilà des années que j'entends cet appel, au loin. J'entends souvent le bruit sonore de sabots, qui s'éloignent peu à peu, proches ou lointains tour à tour. Ma ! Ma ! Je ressens souvent ses douces caresses, parfois elle me mord, me pince, « Ma ! Ma ! ». J'ai le cœur gros, Petit oncle, la male heure de notre clan, celui des chiqueurs de paille, est arrivée, le retour des sauterelles rouges en est la preuve indubitable. Ce cheval, c'est bien vrai, tu ne l'as pas monté ? Tu n'y as jamais pensé ? La nuit, quand tout le monde dormait, quand le parfum de la rose embaumait, tu n'y as jamais pensé, fût-ce en rêve ?

Au début je croyais me tromper quand je disais que je volais. Personne ne croit que l'homme peut voler ; sans ailes, comment serait-ce possible ? C'était également mon avis, aussi, quand je me suis mis à voler, quand il fut clair que j'étais allongé à plat ventre sur un nuage, et que je glissais rapidement, effleurant la cime des arbres de la forêt, je n'osai en croire mes yeux. Les étincelles électriques émanant des lignes à haute tension agaçaient la peau de mon ventre ; les cochons dans l'abattoir de la commune populaire criaient tandis qu'on les portait sur le billot couvert de sang noir, le boucher retroussait ses manches, le couteau entré blanc ressortait rouge. Un sang âcre giclait, les feuilles du peuplier en étaient tout éclaboussées.

– C'est sûr, t'es cinglé !

Petit oncle poursuit :

– Tu as constamment de la fièvre, ça te brûle les nerfs.

– Scélérat !

– Mon neveu, pourquoi tu m'insultes de nouveau ? Tout le monde te conseille de ne pas insulter autrui, de rentrer dans le droit chemin, mais toi tu continues !

– Mais je n'ai jamais insulté personne ! Petit oncle, j'ai juste dit : « C'est les rats ! »

– C'est foutu pour toi, gamin, t'as pris un mauvais chemin, t'iras pas loin.

– C'est bien vrai, tu ne l'as pas monté ? Regarde-moi, je n'en crois rien ! Non, je n'en crois rien.

La prairie tourne au-dessous de moi, depuis les toits bondissent des hordes d'enfants en papier. Végétaux bizarres, animaux étranges et rares éclosent, croissent, se pourchassent, jouent. Cela fait longtemps que les neiges du mont de la Dent de cheval ont commencé de fondre. Là-bas c'est le territoire où depuis des générations habitent ceux du clan des chiqueurs de paille.

Est-ce de là qu'est venue ma grand-mère maternelle ? Alors pourquoi ce mariage de ma mère au sein du clan ? N'est-ce pas tabou : « La chair et le sang reviennent au bercail » ?

– Jindou, tu peux insulter qui tu veux mais pas le capitaine, nul besoin que je m'étende sur le sujet, tu auras compris.

Une fois traversée la montagne, c'est une forêt touffue, forêt de pins noirs, la neige reste accrochée aux cimes, je ne sais pas en quelle saison nous sommes, les souffles glacés qui montent de la neige agressent les ailes de mon nez, plus on s'élève en altitude plus on voit loin, mais, naturellement, plus on s'élève, plus dure aussi sera la retombée.

Pourvu que l'on puisse s'envoler haut, qu'importe si la chute vous réduit en morceaux ! Ma ! Je m'aperçois que la forêt de pins noirs a la forme d'un anneau circulaire, elle entoure, borde, cache, dévore une prairie. Sur la prairie les roses sont en pleine floraison ! Rose, rose au parfum enivrant ! Elles sont toutes de couleur rouge, grosses comme des hortensias avec des milliers de pétales superposés. Fait étrange : une jeune femme à la peau rouge foncé se promène parmi ce parterre de fleurs. Elle est coiffée d'un chignon haut, son visage est

émacié, elle a les pommettes hautes, des lèvres généreuses, ses yeux grands et noirs sont enfoncés dans leur orbite. Son front est bombé, lisse, on dirait une demi-calebasse. Je constate avec étonnement que par ce temps de fonte des neiges, dans cet air si froid, elle ne porte qu'une robe courte au-dessus du genou, le tissu n'est ni de la soie ni du satin, on dirait du chanvre, cela semble très raide comme les ailes d'une libellule, d'un rouge foncé avec des raies noires régulières. Elle marche parmi les roses, caressant par moments les fleurs ou tirant sur les feuilles noires, elle a l'air de mourir d'ennui. Sur ses pieds nus on voit des griffures d'épines, elle ne semble pas ressentir la douleur.

– Petit oncle, dis-moi la vérité, tu ne l'as pas monté ?

J'enfouis mon visage dans les touffes d'herbe enivrantes et j'entends de nouveau les appels lointains : Ma ! Ma ! Ma ! Il y a manifestement un garçon nu tout noir qui chevauche un grand cheval bai, le cheval galope en contournant ce parterre de roses, il galope en la contournant. Les roses sont épanouies on dirait de la ouate de nuage, elles s'inclinent lourdement, les pétales sont glacés. D'une main j'en tiens une, ronde, un sentiment de culpabilité m'envahit, j'ai soudain envie d'éclater en sanglots. La rose, curieusement, n'est pas parfumée, j'en suis secrètement surpris. Pourtant la femme chante :

« Rose si belle, splendide parterre de roses, de toute la cour aucune fleur n'est aussi parfumée, j'aimerais tant cueillir une rose, la porter, mais crains d'être grondée. »

La mélodie m'est très familière, mais quelque chose cloche dans les paroles. Oh, cela me revient, tu t'es trompée, ce doit être… et de me mettre à chanter :

« Fleur de jasmin, belle, ô si belle… »

Elle me lance un regard de ses yeux d'un noir d'encre, profonds comme un lac, deux cryptes ténébreuses, l'espace d'une demi-seconde puis, le poing à moitié serré, elle vise une énorme rose d'un rouge profond et la frappe, elle chante sur un ton boudeur – il est clair qu'elle me considère comme son ennemi –, elle chante donc :

« Rose, belle, ô si belle… »

Elle fait la moue, boudeuse, ses lèvres d'un rouge sombre semblent un bouton de rose prêt à éclore. La rose qui a reçu son poing se balance, on dirait

une tête pesante.

Je chante : « De toute la cour aucune fleur n’est aussi parfumée ! »

Et elle de reprendre : « De toute la cour aucune fleur n’est aussi parfumée ! »

Puis elle regarde ma bouche avec un air féroce, comme prête à bondir pour la mordre si j’ose encore chanter. Je me sens rapetisser peu à peu, au travers des épines noires des branches entrecroisées je vois les griffures blanches et rouges sur ses mollets tout noirs.

« Ma ! Ma ! Ma ! » crié-je, à ce cri seulement le cheval se met à galoper, moi qui à l’instant étais honteux de ma nudité, je peux à présent la cacher, je suis à plat ventre sur le dos lisse et chaud du cheval ; mais mes fesses ressentent encore le froid, je me presse plus encore sur ton dos, j’enserre ton encolure de mes mains, « Ma ! Ma ! Ma ! ». Ta crinière pareille à du satin s’enroule autour de mon cou, quand tes sabots s’élèvent dans le vide, ils forment comme un arc-en-ciel mouvant, j’ai l’impression de voler ; cheval, tes sensations sont miennes, le plaisir et la tension que ressentent tes muscles se transmettent intégralement à mon corps, ta bouche exhale la même odeur herbacée que la mienne, ainsi que celles du soja grillé et du son de blé. Ma ! Ma ! Ma ! Quand tes sabots s’envolent, la plante de mes pieds scintille de lueurs argentées, quand tu transpires, mon corps entier est mouillé de sueur, dans cette odeur de transpiration un peu saumâtre, un peu acide, je suis cheval. Le cheval est moi. Faisant naître des arcs gracieux, nous, queue déployée, pareille à une pièce de satin chatoyant, moi le cheval ! Ma ! Ma ! Ma ! Mais je peux encore sentir la force mystérieuse des cuisses et de la hanche ainsi frappées ta bouche est glacée, mes lèvres glacées ont un parfum de soja et de son de blé, un bateau au fil du courant, moi le cheval j’ai entendu ces appels lointains, j’ai vu les étincelles, Ma ! La lumière brille sur la croupe, un duvet court, une peau épaisse mais souple, une peau imberbe, nous, nous. Et il y a aussi les yeux des roses, lourds, aussi gros qu’une tête, fleurs de rosier, qui battent la croupe lourdement, généreusement, le pollen des roses ressemble à du sable, il coule le long de notre peau lisse, au loin c’est le scintillement des neiges éternelles sur le mont de la Dent de cheval, le parfum de la résine.

– C’est clair, tu l’as monté, petit oncle !

– Sottises… gémit Petit oncle.

On dirait un chien blessé sous les coups.

– La nuit, quand la peau du cheval scintillait sous les lueurs stellaires, pouvais-tu rester insensible ? N'étais-tu pas captivé par cette odeur familière propre au corps de ce cheval ?

– Ma ! Ma ! Ma ! se met à crier comme un fou Petit oncle.

Moi le cheval, le cheval moi galopons, entourés d'un halo lumineux pareil à un nuage irisé poursuivant la lune, pareil à un solo de violon à deux cordes au son aigu, comme l'air du « Nuage irisé poursuivant la lune ». Elle se promène parmi les massifs de fleurs, elle a la couleur des roses, « elle a le parfum des lilas », elle s'avance parmi les roses comme en un labyrinthe, quand la lumière est forte, les roses prennent une teinte vert foncé ; la couleur argentée des neiges éternelles est effrayante. Sa robe rouge prend aussi cette même teinte vert foncé, la robe est ouverte, montrant les clavicules, le cou est long, fin, gracieux. Le vent se lève, sans être chargé de poussière, il est d'une blancheur éclatante, on dirait que des rayons argentés sont décochés dans les massifs de roses, les feuilles se frottent, les fleurs se touchent, elles se fanent.

Puis, lorsqu'elle sort du buisson de roses, le cheval a galopé jusque devant elle et lui barre le chemin, il lui mord l'épaule, lui bat les fesses avec ses sabots de devant. Le plus étonnant est que, lorsqu'elle semble s'être évanouie sur la pelouse bordant les massifs de roses, le cheval va et vient, ne cesse de sauter par-dessus son corps, il arrive en volant, repart de même, il a les reins souples et solides, sa crinière virevolte, sa queue s'envole, telle une étoffe de satin. Je me souviens soudain que lorsqu'elle s'est penchée pour sentir la rose, la lumière est entrée dans sa robe et les ténèbres se sont dissipées, son nez a touché les étamines. Rose, rose au parfum enivrant.

---

1. En chinois la syllabe *ma* peut signifier, entre autres, « cheval », mais aussi « maman ».

VI

Le jour de la course approchait, les poires sur l'arbre étaient aussi grosses qu'une coupelle à alcool, le capitaine était nerveux.

Nervosité ? Non, c'était l'impatience chez lui qui l'emportait, il aurait voulu être sur le champ de course pour montrer ce dont il était capable, n'est-ce pas, Petit oncle ? Il ressentait cette excitation et cette tension qu'on éprouve à la veille d'un grand événement attendu depuis longtemps, pour lequel on se prépare depuis longtemps, n'est-ce pas, Petit oncle ?

– Tous les matins le capitaine se rendait à la prairie pour faire galoper le cheval, c'était un excellent cavalier, de ma vie je n'ai jamais vu quelqu'un d'autre monter aussi bien à cheval, dit Petit oncle en soupirant sous le coup d'une grande émotion, des dizaines d'années ont passé en un clin d'œil. Il le menait au galop, de-ci de-là.

Les images de ces galops sont comme autant d'éclairs qui effleurent l'esprit de Petit oncle de jour comme de nuit.

Au petit matin, à peine le soleil s'était-il montré, à peine le coq venait-il de chanter, que déjà Barbe Jaune sortait le cheval de l'aile du bâtiment et l'attachait à un pieux en bois à côté du mur sud à l'intérieur de la cour. Petit oncle se levait lui aussi et restait recroquevillé sur le seuil de la porte, se frottant le coin des yeux pour regarder Barbe Jaune étriller le cheval. La robe de la bête baie avait besoin d'être caressée, d'être frottée ; dès qu'elle sentait sur elle les poils du balai tout ébouriffé, elle

ne cessait de jouer des sabots tant elle était transportée d’aise. Dans ses yeux brillaient des lueurs bleutées, la lumière solaire transformait le cheval bai en un brasier ardent.

– Petit oncle, est-il possible que tu n’aies jamais monté ce cheval ? Que tu n’aies même jamais pensé à le faire ? C’est impossible. Le chat sauvage qui aurait un poisson comme oreiller pourrait-il s’endormir ? Si une telle chose est possible, alors oui, je veux bien croire que tu n’as même pas pensé à le monter.

Les poires en l’espace d’un instant avaient atteint la taille d’une coupelle à alcool. La prairie au petit matin était toujours enveloppée d’une mince couche de brume blanche, les oiseaux lançaient leurs trilles, les bouts des brins d’herbe étaient couverts de gouttes de rosée. Le tapis de selle du cheval bai était coloré, la queue du cheval dessinait un arc, ses sabots le démangeaient, impatients de galoper. Le capitaine se brossait les dents, une main sur le tronc du poirier. Il crachait une mousse blanche. Barbe Jaune ne détournait pas son regard de la bouche du capitaine.
Le capitaine sortit de la cour, tirant le cheval, il s’envola sur son dos, il se contenta d’un coup de cravache symbolique sur la croupe de l’animal, le cheval bai, comme l’éclair, entrait déjà dans la prairie.

Petit oncle se souvient qu’après le départ du capitaine la cour fut comme enveloppée dans un nuage noir ; Barbe Jaune, tout en nettoyant le crottin dans l’aile du bâtiment, lançait force injures. Ce langage, d’après lui, était des plus orduriers, bien qu’il me l’ait répété comme on récite sa leçon, je n’oserai cependant pas en citer un seul mot.

Le crottin et la terre imbibée d’urine étaient mis dans une corbeille, Barbe Jaune ordonna à Petit oncle de la sortir, appuyé sur sa pelle en fer, son visage était tout compressé par la colère et la tristesse ; malgré le sentiment d’injustice qui l’habitait, Petit oncle n’osait pas désobéir à cet

ordre, il ne put que courber l’échine, et porter pas à pas la corbeille nauséabonde à l’extérieur.
Dans la prairie, le capitaine fouettait le cheval pour le faire galoper, le corps légèrement penché en avant, à peine assis sur la selle ; ses jambes chaussées de hautes bottes de cavalier pressaient les flancs de la bête ; enfourché de la sorte, le cheval ne pouvait que filer comme le vent.
Le cheval lui aussi savait que le jour de la course approchait.

– Tu as assisté à cette course ?
– Ben oui, j’y suis allé, et Barbe Jaune aussi.

Ce jour-là, les poires étaient aussi grosses que des œufs de poule. Il faisait tout juste jour quand le capitaine s’est levé. Il ne venait jamais dans l’aile est, il s’y glissa pourtant la nuit précédant la course. Une lampe à huile de soja y brûlait, le feu était comme un haricot, couleur abricot. Le capitaine avança la main pour caresser la tête du cheval bai avant de reculer de deux pas pour lui tapoter la croupe. L’animal, tout content, balança la queue, secoua la tête, la chaîne de la bride cliqueta. Les moustiques volaient, l’armoise brûlait, diffusant une fumée odorante.
« Vieux Huang, Barbe Jaune, lui dit le capitaine affectueusement, nourris bien le cheval, demain nous devons gagner, si nous remportons “la tubéreuse” du commandant Gao, je te la donnerai, elle, et pour rien. Nous gagnerons, va, nous gagnerons ! »
Barbe Jaune posa sa tête sur ses genoux, il ne dit pas un mot. Le capitaine versa lui-même dans la mangeoire quelques calebasses de soja parfumé, dit quelque chose au cheval en lui tapotant la tête, et sortit de l’aile est. Le crissement de ses bottes se fit entendre jusqu’à ce qu’il entrât dans la pièce au nord.
Mais, bien vite, les crissements du cuir revinrent de ce côté-ci, le capitaine passa la tête et donna une dernière recommandation : « Barbe

Jaune, tu vérifieras la selle et la sous-ventrière, qu’il n’y ait pas de problème. »
Les bottes entrèrent de nouveau en crissant dans la pièce au nord, on entendit venant de là-bas des bruits d’eau et celui de ses paroles… à elle.
Barbe Jaune releva la tête, mit son visage dans la lumière jaune de la lampe à huile de soja, on l’aurait dit en or. Il gardait les yeux fermés, comme pour se mettre à l’écoute des bruits venant de la pièce au nord, ou comme fait un moine en méditation…

– Tu te seras fait ensorceler ? demande Petit oncle, entre agacement et étonnement. Le cheval bien évidemment était un excellent cheval, mais un tel cheval, est-ce que tout le monde peut prétendre le monter ? Ne sais-tu pas qu’un bon cheval exige un bon cavalier ? Il existe trois écueils en cette vie : monter à cheval, prendre un bateau et faire de la balançoire ! Si l’on ne monte pas bien, on se brise les os et les tendons, on se rend ridicule, ce n’est pas une partie de plaisir ! Le cheval a le caractère du dragon, s’il s’énerve, comment le cavalier va-t-il le soumettre ? Être mordu par un cheval, c’est plus grave qu’attraper la grippe ou qu’avoir la colique.

Mais je suis incapable de réprimer ce violent désir, maladif, tout désir quel qu’il soit est en fait une maladie plus terrible que toute autre. Il pourrait presque être comparé à un paludisme malin, il peut être fatal. Cet appel lointain et mystérieux qui semble monter d’un vide de mon cœur émet des vagues d’échos. Ma ! Ma ! Ma !

Combien de temps va-t-elle rester finalement à errer parmi cet immense parterre de roses telle une âme en peine ? Pendant les jours de tempête, quand brillent les éclairs et roule le tonnerre elle est là, à errer, après avoir chanté cette chanson, elle n’a plus rien dit. D’énormes roses penchent leur tête aussi grosse qu’un bol, les pétales sont recroquevillés, les fleurs condensent la mélancolie, mais ce sentiment aussitôt repart en errance, les têtes penchées se relèvent, lentement, ou brusquement. Je la vois avancer un doigt au bout tout abîmé pour caresser doucement le visage des roses, visages blêmes, les feuilles frissonnent

avec un bruissement, les pétales se referment, enserrent les étamines. Les pétales enserrent le doigt. Et ensuite, une violente averse tombe à seaux, fustigeant les fleurs, des cascades erratiques s'allument dans le ciel. Un éclair, tendre l'oreille, attendre tranquillement le tonnerre. La pluie se déverse à grands bruits. La pluie lave l'épaisse peau lustrée du cheval bai. Ma ! Lustrée, qu'elle soit plus lustrée encore. Tu bondis, tu franchis un à un les rideaux d'eau, l'éclat rouge de ton corps est autant d'éclairs. Tendre l'oreille, attendre tranquillement que le grondement du tonnerre irrigue les tympans. Les roses se fanent. Sa robe comme une aile colle à ses jambes et à ses fesses. Ses cheveux sont enroulés sur sa nuque, tout est lavé à neuf. Souvent elle attrape sa robe et la secoue, mais à peine relâche-t-elle les mains que la robe reprend sa position initiale. Tu n'as pas froid, j'ai la chair de poule.

– Jindou ! Jindou ! Mon neveu ! Mon neveu ! Tu es de nouveau malade ? Ne tremble pas.

Petit oncle ôte sa veste ouatinée en piteux état, pleine de poux, et me la met sur les épaules.

– En fin de compte, qui était sur le cheval ? Petit oncle, quand tu étais allongé sur le kang brûlant et, vraiment, tu n'en aurais pas eu envie ? À sentir l'odeur acide, toute chaude, de sa sueur, tu n'aurais pas fait le moindre petit rêve ? Le chevaucher, ne fût-ce qu'en songe ? Mais alors qui est au final l'enfant tout noir, tout nu ? Moi ? Toi ?

À califourchon sur l'échine brûlante, nous le laissons prendre un galop effréné. Nous la voyons debout parmi les buissons de roses, les gouttes de pluie roulent lentement sur ses joues. Après la pluie le beau temps, paysage pur comme en un tableau, l'air est frais et vierge, difficile à respirer. La pluie sur les pétales a formé une mince couche de glace bleutée, les fleurs en sont plus pesantes. Elle aussi on la dirait prise dans une mince armure de glace transparente qui emprisonne jusqu'à son parfum. Le cheval bai a comme mis des lunettes, il a le nez tout rouge, les poils durs près de ses lèvres sont couverts de givre, de ses naseaux sortent des flux de vapeur chaude et blanche. Ici la lumière est particulièrement belle, la couleur rouge vif des roses prises en glace est prête à goutter. Le cheval va clopin-clopant, va clopin-clopant autour des roses, la

mince couche de glace au sol se brise avec des craquements sous ses sabots. Suivant ses mouvements, l’armure de glace sur le corps de la bête se brise elle aussi, tombe par pans ; sur le sol gelé, elle se brise encore plus, avec force crac. Qu’il fait froid, trop froid, cheval, ô cheval bai, galope comme le vent je t’en prie, fais que je galope de même, que nous galopions ensemble. Sur les fils électriques. Sur la ligne d’horizon. Sur les rayons de lumière. Sur les nerfs blancs, qui tremblent sans fin. Sur le pont arqué multicolore. Sur l’arc-en-ciel irisé. Après la pluie le beau temps, un arc-en-ciel est lancé sur la moitié du ciel, la rivière Mo dans la steppe fait des méandres, on dirait là encore une immense pièce de satin. Chanter, danser, le cheval me chevauche, il te chevauche, heureux mortels, malheureux mortels, plusieurs tours de chant, plusieurs tours de danse, plusieurs tours de larmes, au sud il n’y a pas le Bouddha Amita, au sud, il n’y a pas le Bouddha Amita… Il semblerait qu’il y a bien, bien longtemps, alors que les roses étaient en pleine floraison, il était tombé soudain des flocons de neige gros comme du duvet d’oie. Toutes les roses avaient été ensevelies sous la neige, une seule sortait sa tête, grosse comme celle d’un bébé, elle était amarante, jetait des éclats rouges sur la neige alentour, un papillon brun aux ailes repliées était figé sur un pétale, telle une feuille morte. Elle se tenait debout devant la fleur, elle portait la même jupe couleur café, elle allait le buste nu, si ce n’était un simple soutien-gorge turquoise. Sur sa peau on voyait un petit bouton, une engelure, grosse comme un grain de soja. Un léger sourire était figé sur son visage. Elle se tenait debout, souriant ainsi devant la rose, telle une déesse tutélaire, ou encore tel un piquet noir. Cheval, galope encore plus vite ! Le cheval bai avançait péniblement, la couche de neige avait plusieurs dizaines de centimètres d’épaisseur, elle arrivait à hauteur du ventre du cheval. Chaque pas à faire était difficile, cheval, Ma ! Marche un peu plus vite ! Le cheval dit : « Je ne peux plus avancer. » De ses yeux roulaient deux grosses larmes pareilles à de l’ambre, elles entrèrent comme deux balles de fusil dans la neige, leur brûlure fit pousser à la neige des cris aigus. Même quand on ne peut plus marcher, il faut avancer, il faut vaincre les folles espérances jamais satisfaites des sens, se hâter vers la rive de l’idéal ; là, tous les animaux, oiseaux ou quadrupèdes, sont bien disposés envers nous, les vagues de la mer, chaudes, d’un gris-bleu, lèchent avec

paresse le rivage doré. Cheval, ne pleure pas. Un homme ne se laisse pas aller aux pleurs, à moins d'avoir touché à l'extrême douleur ! La neige entravait nos pieds, notre intelligence du galop rugissait d'impatience, mais la neige entravait nos jambes et nos pieds, notre marche était malaisée.

Je ne parviens pas à oublier le bonheur du ferrage. Le maréchal-ferrant, la taille ceinte d'une toile cirée, d'un geste amical, enserre une de mes pattes, mon sabot attend, posé sur un haut tabouret en bois épais. Le maréchal-ferrant tient sous son aisselle un rogne-pied tranchant en forme de pelle, un coup en haut, un coup en bas, il répare mes sabots. Le sifflement du couteau parant la corne me comble d'aise et je sombre dans la somnolence. Ce jour-là, il y avait cet idiot qui se débattait et qu'on avait finalement suspendu par les lèvres, la cordelette fine les serrait tant qu'elles avaient fini par ressembler à des grains de raisin violets. Il lève sa mailloche et cloue le fer sur le sabot, chaque coup semble me toucher au cœur. J'entends un vieillard à la barbe blanche dire : « Le cheval porte des chaussures neuves ! » Un gamin ramassait les rognures de corne de mes sabots. Quelqu'un dit :

– Cette matière peut servir à nourrir les fleurs.

– Ça marche pour les roses ?

– Ça marche pour toutes les fleurs.

J'aurais tant aimé prendre le galop, mais la neige entravait mes pattes. J'étais dévoré d'impatience. Je n'ai jamais pu quitter cette rose sang, rose dans la neige, elle près de la rose, elle qui en une seconde est devenue plus redoutable que Dieu…

– Jindou ! Jindou ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi pleures-tu ?

VII

Le jour de la course, il faisait un temps superbe comme on en voit peu. Vers le milieu de la matinée, des foules, qu'on aurait crues surgies de terre, se regroupèrent sur la prairie, piétinant d'innombrables nids d'oiseaux et fleurs sauvages. Les lézards pris de panique se faufilaient entre les pieds, faisant pousser des cris d'effroi aux femmes craintives. Une troupe d'hommes à cheval arriva au galop du bout de la prairie, à la vue des saules pleureurs ils changèrent de direction, les clochettes en cuivre au cou des chevaux tintèrent.

– Ils venaient de l'autre côté de la rivière ?

– Tu entends par là : du territoire où vivait le clan des chiqueurs de paille ?

– Simple supposition.

– Eh bien reprends ta supposition. Ils ne venaient pas de là, ils sont arrivés en longeant la rivière.

– C'était quel genre d'unité ? Commandée par qui ?

– Autant poser la question à ce poirier ! dit Petit oncle sèchement. Depuis le jour où j'ai été capable de me souvenir de quelque chose, ils sont toujours allés de-ci de-là à dos de cheval. Ils portent tous des lunettes, ont tous des dents en or, savent tous chanter.

– Relèvent-ils du même système que celui qui régit la troupe sur le territoire du clan des chiqueurs de paille ?

– Peut-être bien. Va savoir. En tout cas moi j'en sais rien.

– Et les chevaux ? Tous volés aux habitants ?

– J’en sais rien. Autant poser la question à ce mur. Il était là bien avant ma naissance.

Je regarde ce mur délabré que j’ai devant moi, autrefois blanchi à la chaux, mis à nu depuis longtemps, à présent il est branlant et menace de tomber, j’essaie d’imaginer à quoi pouvait ressembler le pieu qui servait à attacher les chevaux.

– Le cheval bai était attaché au pieu, il balançait sa queue pareille à une étoffe de satin.

– Cette comparaison tu t’en es déjà servi plusieurs dizaines de fois, le plus beau propos resservi trois fois ne retiendrait même pas l’attention d’un chien.

– C’est bon, c’est bon, dorénavant je ne l’emploierai plus.

Donc le cheval bai balançait sa queue pareille à une étoffe de satin, afin de chasser les moustiques et les mouches. Ses fers venaient d’être refaits par le maître artisan, les sabots luisaient, ils avaient tout juste reçu une couche de cire. Le cheval jouait du sabot, laissant voir les nouveaux fers couleur bleu acier, on aurait dit un enfant frimant devant ses camarades avec ses nouvelles chaussures. Barbe Jaune, une brosse métallique à la main, mettait et remettait de l’ordre dans le pelage du cheval. La bête gémissait de plaisir.

– Petit oncle, tu étais encore accroupi sur le seuil de la porte ?

La sellerie avait elle aussi été passée à la cire, les parties essentielles avaient reçu de l’huile d’aleurite, tout était couleur abricot. Le capitaine disait quelque chose dans la pièce au nord, elle semblait pleurer. Le capitaine haussa le ton, les paroles parvinrent distinctement jusque dans la cour. Barbe Jaune ne s’occupait que d’étriller le cheval et ce dernier gémissait, tout à son plaisir.

« Tu dois y aller ! disait le capitaine.

– Je n’irai pas ! sanglotait-elle, tu me prends pour qui ?

– “La tubéreuse” du commandant Gao sera là elle aussi, et tu n’irais pas ?
– Elle, c’est elle. Qu’est-ce qu’elle est, elle ? Et toi, tu me mets sur le même plan qu’elle… »
Elle éclata de nouveau en sanglots.
« Ah, parce que vous n’êtes pas pareilles toutes les deux ? dit le capitaine, furieux, et immédiatement, plus lentement, plus doucement, avec des mots gentils pour l’apaiser : C’est bon, c’est bon, mon trésor, ne pleure plus, tu fais partir tout ton maquillage.
– L’enfant que je porte est bien de toi…
– Qui se soucie de qui il est ? » Le capitaine commençait à s’impatienter. « Et puis, nous gagnerons, sûr. Ce cheval est de plus en plus affûté, vois comme Barbe Jaune l’a mis en valeur, comme il est beau ! On dirait une jeune fille prête à monter dans le palanquin de mariage. »
Petit oncle se rendit compte alors que Barbe Jaune ne cessait de jeter des regards furtifs vers la sellerie accrochée au mur, des regards lancés en cachette, la touffe de poils dorés dans ses narines s’allongeait et se rétractait.

– Je sais je sais, la chose étrange recommençait de lui aspirer la cervelle.

Barbe Jaune fixait avec un regard en coin la selle flambant neuve, la touffe de poils dorés dans ses narines frémissait.

– Je sais.
– Tu sais quoi ? Si tu sais tout, pourquoi tu me fais raconter ? Vraiment ! Ah, Ah.

La vieille au soir, j’avais tout vu. Dans le chaudron cuisait la nourriture du cheval, le kang était brûlant comme une galettière. Après le départ du capitaine, je me tournais et retournais sans parvenir à m’endormir. Barbe

Jaune lui non plus n’avait pas trouvé le sommeil, assis sur le tabouret devant le kang il joua pendant un moment avec le briquet en or tout rutilant, puis il le lança dans l’urine de cheval.

Un lumignon gros comme un pois éclairait la stalle obscure. À sa lumière, le cheval semblait immense et majestueux, son ombre oscillait sur le mur couvert de geckos.

Petit oncle ne parvenait pas à s’endormir, mais il n’osait pas trop s’agiter, de crainte de provoquer la colère de Barbe Jaune ; il ne lui restait plus qu’à se coller de toutes ses forces contre le mur pour profiter un peu de sa fraîcheur, les geckos avec leurs pattes dotées de spatulaes grimpaient sur son corps. Il vit les yeux de Barbe Jaune scintiller de fatigue. Ses grandes mains, énormes, tremblaient dans la lumière de la lampe, une cigarette était placée maladroitement entre ses doigts, la cendre avait bien trois à quatre centimètres, mais elle n’était toujours pas tombée. Quand il bougea, elle tomba, Petit oncle, voyant qu’il se levait, se dit qu’il allait monter sur le kang pour dormir, alors vite, il se colla encore plus étroitement contre le mur ; un gecko compressé sous lui allongea la langue et le mordilla puis, comme une flèche, fila tout en haut de la paroi. Le bruissement produit par les déplacements des geckos dans le noir en entrant dans les oreilles de Petit oncle devenait un vrombissement. Le bruit que faisait le cheval en mastiquant le fourrage fut soudain amplifié démesurément, les pets de l’animal étaient longs et sonores comme les sons d’un clairon, une odeur d’herbe pourrie vous assaillait les narines. Barbe Jaune ne grimpa pas sur le kang, il souleva la natte posée dessus, prit les liasses de billets et se mit à les compter ; sous la lumière de la lampe tout était erratique, fantomatique, ombres et corps réels s’en trouvaient confondus, entre le vrai et l’illusion. Le visage de Barbe Jaune était gros comme un éventail rond, la lumière qui s’échappait de ses yeux était plus vive que celle de la lampe. Il comptait les billets avec un doigt, au bout de quelques-uns, il mouillait son doigt de salive et reprenait l’opération. Au début, Petit oncle comptait intérieurement en suivant le mouvement du doigt, à la longue il

s’embrouilla, ce fut le cas aussi pour Barbe Jaune ; puis la confusion alla en s’aggravant, alors que peu à peu il entrait dans le sommeil, une vive lumière le réveilla. Il vit que Barbe Jaune tenait dans sa main haut levée un billet en train de brûler. Le papier se recroquevillait sous la flamme, la lumière du feu éclairait son visage et ses yeux, la touffe de poils dorés de ses narines frémissait.

Je savais que la bête étrange recommençait de lui aspirer la cervelle. Les flammes lui léchaient les doigts, s’en dégageait une odeur de viande cuite. Le feu s’éteignit, le papier consumé était tout ratatiné, un rougeoiement persistait qui brûlait avec de petits craquements, le billet finit par tomber sur le sol.

« Nous pouvons gagner, sûr, vois, le cheval bai lui-même est un peu impatient, et Barbe Jaune aussi. » Le capitaine ajouta : « Voilà bien longtemps que tu n’es pas sortie, aujourd’hui il faut que tu sortes te distraire un peu. »

Barbe Jaune contemplait la sellerie avec un regard en coin.

« Barbe Jaune, allez, prépare le cheval ! » Le capitaine sortit de la pièce au nord.

Elle sortit derrière lui.

Barbe Jaune gardait la tête baissée, seule dans ses narines… Il semblait ne regarder personne, tenant la selle à plat sur ses paumes, il la posa doucement sur le dos du cheval.

Le capitaine était déjà beau au naturel, quand il sortit de la pièce au nord, il l’était encore plus, c’était vraiment un petit gars remarquable, comme on en rencontre peu au ciel et sur la terre. Il avait la taille ceinte d’un large ceinturon en cuir ; par la chaleur qu’il faisait ce jour-là, il n’en portait pas moins des gants en agneau blanc. Arrivé sous le poirier, il leva la main pour cueillir une petite poire, mordit dedans avant de la rejeter.

– Tu as dit que ce jour-là tu étais allé voir la course, Petit oncle.

– Et toi tu es un impatient.
– C’est pas moi qui suis impatient.
– T’as déjà vu une selle de premier choix ?
– Non.
– Alors comment t’en parler ?

Barbe Jaune enflamma un autre billet ; les flammes, rouges et vertes, tels de petits serpents, par alternance, suivaient les coins du billet en remontant, elles brûlèrent de nouveau sa main, les geckos sur le mur commencèrent à s’agiter.
« En route, aujourd’hui nous y allons tous. Barbe Jaune, à quoi bon cette grimace, je ne vais pas te maltraiter. »
Apercevant Petit oncle assis sur le seuil de la porte, le capitaine ajouta :
« Petit bâtard, tu es aussi de la partie. »
Le capitaine allait devant, la tenant par la main, Barbe Jaune suivait derrière, tirant le cheval, je fermais la marche ; dans les narines de Barbe Jaune… aspirait la cervelle, trêve de verbiage, même un chien ne voudrait pas écouter tout cela.
Dans l’aile du bâtiment, une odeur de billet brûlé, la fumée avait fait fuir jusqu’aux moustiques, asphyxiés.
La troupe des hommes à cheval arriva en même temps que nous sur le lieu de rassemblement pour la course, ces gens ne s’étaient pas vus depuis longtemps, se revoir leur faisait chaud au cœur, il en allait de même pour les chevaux.

– Tu me crois ? Libre à toi de me croire ou pas.
– Comment oserais-je ne pas te croire ?

Le commandant Gao montait un cheval noir, c’était aussi un cheval de plus de huit pieds de haut, son corps entier était comme du charbon, seuls les quatre pieds étaient blancs, d’où le surnom de Debout dans la

neige[1]. Ce cheval était célèbre, il arrivait premier chaque année. Le cheval bai du capitaine hennissait, celui du commandant ainsi que ceux de sa suite se mirent à hennir aussi de leur côté.

On avait depuis longtemps installé des tentes décorées faites en nattes de roseaux.

– Qu'est-ce que tu as à toujours poser des tas de questions ? Comme si je pouvais savoir où ont été achetées les nattes de roseau ! Pourquoi tu t'intéresses à des choses qui ne te concernent pas ? Le prénom du commandant Gao ? Salaud ! Pourquoi je saurais comment il s'appelle ? Il s'appelle commandant Gao, tout le monde l'appelait comme ça à l'époque, et aujourd'hui encore est-ce que je pourrais lui donner un autre nom ! C'est pas mon fils, alors comment je connaîtrais son prénom ? Et quand bien même il le serait, qu'est-ce que ça changerait, quand le fils a grandi, les parents n'y peuvent mais, qu'il prenne pour nom « chien », « chat » ou « lièvre » c'est son affaire…

– Petit oncle, même si tu as raison, tu dois ménager ton interlocuteur, je ne te pose plus de questions, ça ne te va toujours pas ?

Le commandant était petit et gros, il avait un visage huileux et noir, il semblait venir de la même mère que sa monture, qui se ressemble s'assemble. Pourtant, monter et descendre de cheval lui étaient choses aisées car il était très leste. Il n'était pas laid non plus, bien que noiraud et gros, son teint était uniforme et l'homme était solide, il était né pour être fonctionnaire et jouir de la vie. Il portait un costume militaire noir, des gants, noirs également, et montrait des dents noires pareillement, comme faites de fonte ; sa voix résonnait comme une énorme cloche, il aimait les grands éclats de rire et jouer avec les enfants, il avait toujours dans ses poches des bonbons étrangers enveloppés de papiers bariolés et quand il rencontrait un bel enfant il lui en offrait.

– N'est-ce pas la façon de faire des diables japonais ?

– Comment ça ?

Des dizaines de militaires étaient rassemblés, ils se saluaient, se serraient la main en échangeant des formules de politesse, ils avaient la bouche ouverte et toutes ces lueurs dorées s’entrecroisaient. Les végétaux, sans ménager leurs efforts, exhalaient leur odeur, de la prairie s’élevaient des remugles qui vous faisaient tourner la tête.

Le trésor du commandant, « la tubéreuse », montait une mule noire, sur l’échine de la bête était posé un tapis rouge écarlate, deux soldats l’aidèrent à en descendre, peut-être avaient-ils touché une partie sensible de ses aisselles, car elle se mit à glousser comme si on la chatouillait, tout le monde la regarda, guidé par ce rire.

Le capitaine l’observait en douce, elle, « la tubéreuse ».

Elle n’était ni grande, ni petite, ni grosse, ni maigre, elle avait la peau très blanche, des yeux pas très grands, mais lumineux, limpides, pareils à des grains de raisin. Son atout, c’était son popotin, il se relevait, énergique, on aurait pu y poser un œuf sans qu’il roulât.

« Mon trésor, lui dit le commandant en lui caressant le menton, tu voudrais que je gagne ou que je perde ? »

« La tubéreuse » pinça les lèvres, regardant droit dans les yeux le capitaine dont le visage était cramoisi, elle répondit : « Je voudrais que tu perdes ! »

Le commandant leva la main et lui administra une tape sur la joue tout en l’admonestant, à moitié sérieux : « Maudite bouche de salope, tu me trouves moche ? Ah, tu veux que je perde, eh bien, moi, je veux gagner ! » Puis, s’adressant au capitaine : « Mon garçon, tu vas voir comment moi, Gao, je vais cueillir ta rose. » Le commandant, tout en s’esclaffant, se tourna pour se retrouver devant Rose, laquelle se cacha derrière le capitaine. « Petite beauté, et tu joues les timides ! Sous peu tu viendras avec moi, Gao, et je te traiterai bien ! »

Le capitaine et « la tubéreuse » se parlaient avec les yeux, les soldats fumaient, bâillaient, les chevaux équipés de mors broutaient avec difficulté les pointes des herbes. Les gens venus voir le spectacle se tenaient debout à bonne distance, abattus. Le soleil tapait dur.

Barbe Jaune restait planté là, tête baissée, bride à la main, on aurait dit un poteau auquel on attache les chevaux, la touffe de poils dorés dans ses narines frémissait, c'est bien cela, aspirait la cervelle. À y repenser maintenant, cette foule abattue ne savait pas comment se moquer de ce pauvre type de Barbe Jaune.

Le cheval bai portait une selle toute luisante, il remuait doucement la queue, les étriers en fer se balançaient mollement sur les flancs de l'animal. Au loin, sur le saule pleureur, une pie jacassait.

« La tubéreuse » et Rose trônaient dans la tente d'honneur, on aurait dit deux trésors brillant de mille feux. Rose, rose ruisselante de larmes.

Ces larmes étaient dues en grande partie à ce bâtard de Petit oncle. Ce jour-là, sale et hirsute, habillé de haillons, pieds nus, deux rangées de morve claire sous le nez, il était accroupi derrière Barbe Jaune, à regarder les gens dans la tente, on lisait de l'étonnement et un peu de trouble dans ses prunelles grises. La course allait commencer, il obstruait un passage obligé, un soldat le prit par le cou et l'envoya valser très loin.

Les soldats reculèrent, chacun tirant son cheval, il ne resta plus que le commandant, le capitaine et leurs deux chevaux sur la ligne de départ. Un cheval bai, pareil à du charbon incandescent, un cheval noir, d'un noir de charbon, un cavalier noir, un cavalier blanc. Un soldat se tenait à côté d'eux, un petit revolver dans la main haut levée, dans l'attente. Les deux chevaux étaient impatients, ils redressaient la tête, piaffaient, agitaient la queue, ils avaient hâte de s'élancer. La prairie s'étendait à perte de vue, il n'y avait pas de piste, mais quelques rangées de simples piquets en bois à quelques centaines de mètres, il s'agissait d'obstacles à sauter.

Deux soldats à cheval se dirigèrent vers l'avant, le soldat qui tenait le revolver les regardait ; quand au-delà des mille mètres se firent entendre deux coups de sifflet, un autre soldat, qui tenait l'étendard lança : « Prêts ? »

Pan ! On entend une détonation, le cheval noir et le cheval rouge s'élancent pratiquement en même temps.

Au début, les chevaux ne couraient pas encore très vite, on pouvait distinguer clairement le mouvement des pattes, au bout de quelques dizaines de mètres, leurs corps s'allongent en douceur, les cavaliers se dressent dans leurs étriers, le dos courbé vers l'avant, libérant la selle, la queue des chevaux se déploie, les bêtes paraissent soudain plus longues. Le cheval bai est telle une ligne rouge, le noir telle une ligne noire, elles s'envolent frôlant la tête des herbes. Au moment de sauter un obstacle, le cheval bai est comme un arc rouge, le noir comme un arc noir. Tous les spectateurs sont fascinés.

– Petit oncle, à ce moment-là, n'as-tu pas pensé le monter ?

Ma ! Ma ! Ma ! Je cours comme le vent, en fait ce n'est pas moi qui galope, ce sont mes pattes et mes sabots, c'est la pensée du cheval qui galope. Au contact de mes oreilles pointues le vent siffle, le parfum de l'herbe me plonge dans l'ivresse, je cours sur mon échine. Sauter l'obstacle, s'envoler, sabots chevauchant le vide, blancheur, barrière de bois dur, sauter ! La barrière a été touchée par le bout de mes naseaux, étirer les reins et m'écouler lentement comme fait un cours d'eau, un obstacle, le survoler, mes sabots touchent de nouveau la prairie au frais parfum enivrant, l'élasticité est si absolue, le galop si agréable, mes sabots roulent mais en bon ordre. Je suis tendu à fond. Tout vole.

Ma ! Cheval, ton dos te fait mal ? Mon dos est soudain tassé par ses fesses, j'ai la sensation d'être piqué par une aiguille, cela se propage le long de ma colonne vertébrale comme un courant électrique.

Jusqu'à ce moment-là, les deux cavaliers sont encore au coude à coude.

La veille au soir Barbe Jaune avait démonté la selle, le cheval en colère s'ébrouait, sur la lampe à huile de soja s'était formé un lumignon gros comme un pois, il éclata soudain. L'odeur de l'huile dans la pièce, l'odeur des billets brûlés dans la pièce. Petit oncle épiait en cachette les gestes de Barbe Jaune. C'est alors qu'il le vit prendre dans un trou du mur un paquet emballé dans du papier et le déplier avec soin, il contenait quatre grosses aiguilles toutes rouillées. La combustion des billets l'avait déjà grandement surpris, Barbe Jaune prit les aiguilles, Petit oncle était déjà complètement terrorisé, sans bruit il se pelotonna encore plus dans l'ombre. Les aiguilles à la main, Barbe Jaune semblait hésiter. Il les piqua dans le rembourrage de coton du cuir de la selle. Ma ! Le cheval bai dans l'obscurité tapotait le sol de ses sabots ferrés, les arbres se balançaient et bruissaient dans la cour où, dans les ténèbres, se promenait une âme errante. Barbe Jaune, en alerte, avait tendu l'oreille pour écouter ce qui se passait. Au bout d'un moment, il avait de nouveau baissé la tête pour regarder la selle. Petit oncle le vit enfoncer les aiguilles, les ressortir, les entrer de nouveau, ce petit manège dura un bon moment, comme s'il voulait faire disparaître la rouille grâce au frottement avec le coton de la selle et, effectivement, la rouille sur les quatre aiguilles s'était pas mal estompée. Ces gestes monotones, ennuyeux, avaient sans aucun doute un effet hypnotique, car Petit oncle s'était endormi sans qu'il s'en fût aperçu. À son réveil, tout était normal, il se dit alors qu'il avait dû faire un cauchemar.

Les chevaux étaient arrivés au terme de la course ; après avoir contourné les deux soldats plantés comme des piquets, ils avaient resurgi, toujours au coude à coude.

Dans la tente d'honneur, « la tubéreuse » et Rose étaient assises l'une à côté de l'autre, le visage de Rose était défait, fard et poudre étaient gâtés par les larmes. Elle sentit le parfum d'armoise émanant du corps de « la tubéreuse ».

Barbe Jaune était accroupi dans un coin de la tente, il avait les yeux plissés, il regardait les deux chevaux débouler dans le lointain. Voyant

que le cheval bai avait pris l'avantage et menait d'une tête, les spectateurs criaient d'excitation. Barbe Jaune était accroupi comme une pierre noire.

– Petit oncle, selon tes suppositions, Barbe Jaune aurait voulu que ce soit le capitaine ou le commandant qui gagne ?

– Va au diable ! Va au diable ! Je n'étais pas dans sa tête, moi, comment j'aurais pu savoir à quoi il pensait ?

Nous franchissons les obstacles. Le cheval noir est derrière moi, je sens sur ma croupe son souffle chaud. S'envoler. Redescendre en planant. Je sens des aiguilles pointues sur mon dos. Quand nous touchons le sol, ses fesses retombent brusquement sur la selle, une douleur aiguë me donne des spasmes, mon corps entier est comme bloqué, mes sabots en sont complètement désorganisés. Le cheval noir passe dans un sifflement, sa queue se balance tel un balai noir devant mes yeux. Il me frappe sur la croupe de sa cravache, ses fesses se mettent avec force à me pilonner.

La défaillance subite du cheval bai étonna grandement les spectateurs. Les soldats criaient frénétiquement : « Rose ! Rose ! Tu as perdu, Rose ! »

Rose se cacha le visage et sanglota.

Barbe Jaune accroupi n'avait pas bougé, on aurait dit une pierre noire.

Le pivert cognait contre le tronc de l'arbre.

Le cheval bai irrité se mit à ruer, le capitaine se balança d'avant en arrière, la cravache qu'il tenait à la main pleuvait sur la croupe de la bête.

Ma ! Que le ciel nous protège ! La dernière barrière est là devant, le cheval noir portant le commandant la franchit d'un bond, cheval, cheval bai, j'ai perdu tout courage, mais une force énorme me pousse à m'envoler, m'interdit de me

dérober, de passer dessous l'obstacle ou de le contourner, même si cette barrière, je suis condamné à ne pas pouvoir la franchir.

Petit oncle vit le cheval se mettre à sauter stupidement, à sauter très haut, le capitaine était à l'horizontale sur le dos de la bête, Petit oncle eut un étourdissement, il s'empressa de fermer les yeux, durant ce bref laps de temps le cheval bai était tombé, la prairie en fut tout ébranlée.
Le commandant, sur son cheval noir, galopa jusqu'à l'arrivée. Passé cette ligne, il le laissa continuer un moment avant de lui faire faire demi-tour. Il sauta à terre, leva les bras et lança : « J'ai gagné ! J'ai gagné ! Rose me revient ! »
Quand le cheval avait chuté, Barbe Jaune s'était levé, il avait tendu le cou pour regarder du côté où le cheval était tombé, c'est alors qu'il avait entendu un cri aigu sous la tente, Rose s'était évanouie, mais personne n'était venu la secourir. « La tubéreuse », furieuse, s'était mise à lancer des injures.
Plusieurs soldats coururent vers la barrière.

– Tu ne t'es pas approché pour voir, Petit oncle ?
– J'y suis allé moi aussi.

Le cheval bai était couché sur le sol, il tremblait de tout son corps, ses yeux d'un bleu profond me lancèrent un regard pitoyable. Ses yeux étaient emplis de larmes. Ma ! Ma ! Ma ! Deux soldats relevèrent le capitaine, il avait le teint terreux, du sang coulait de son front. Une fois debout il tourna sur lui-même, hébété, tout en tempêtant. Il avait le dos voûté, tremblait de tout son corps, le visage plein de rides comme si, soudain, il avait pris des dizaines d'années d'âge. Les yeux bleus du cheval étaient emplis de larmes.
« Ah ! Ah ! Ah ! » Le commandant arriva, bombant le torse, sa cravache haut levée, il riait d'un bon rire, son visage faisait penser à une poterie

vernissée noire. « Mon garçon, tu as perdu, ah, ah ! Tu as perdu Rose ! »
Le capitaine sortit son mouchoir pour essuyer la sueur sur son front, quand il ôta le mouchoir, son visage était écarlate, il donna un coup de botte au cheval bai et dit : « Merde alors, tu parles d'un péquenaud, va au diable ! »
À ce moment-là, elle revint à elle. Le commandant s'avança et la prit dans ses bras. Elle se débattit, pleurant et criant.
Le commandant lui dit avec affection : « Mon trésor, je serai gentil avec toi. »
« La tubéreuse », furieuse, marmonnait ; elle monta toute seule sur la mule noire dont elle frappa les flancs plusieurs fois de son talon, la bête tourna sur elle-même puis se mit à avancer lentement le long de la prairie, sans même contourner les saules pleureurs dont les branches retombaient.
À ce moment-là, personne ne s'était encore occupé du cheval bai affaissé sur le sol. Tous s'étaient précipités pour faire un vague cercle afin de regarder les efforts fournis par le commandant pour installer Rose sur le cheval noir.
« Mon trésor, ne pleure plus, monte à cheval, allez, monte. » Il parlait sur un ton câlin. « Monte, vois mon petit cheval noir, Debout dans la neige, c'est un gagnant, digne de Bérouni, nous allons le monter ensemble, je t'enlacerai et ainsi tu ne tomberas pas. »
Il l'entraînait et, ce faisant, de sa petite main noire et grassouillette, il ne cessait de caresser, de pincer son visage, ses seins. Elle pleurait avec des cris aigus, toutes griffes dehors, le visage du commandant était labouré de traces roses.
Il était un peu en colère, passa sa main sur son propre visage, le liquide jaunâtre qui suintait sur sa peau colla à sa main. Il dit : « Tu ne viens pas ? Moi je vais te fusiller ! »
Il posa sa main sur la crosse du revolver.
Rose affolée recula.
Le commandant agita la main et dit : « Qu'on l'attache, cette garce ! »

Les soldats s'avancèrent et tordirent les bras de Rose.
Rose pleurait, appelait le capitaine par son petit nom.

– Petit oncle, c'était quand même ta mère, à la voir pleurer et crier ainsi, tu n'as pas réagi ?

– Réagir, et comment ? Le capitaine et Barbe Jaune ne bronchaient pas, qu'est-ce que je pouvais faire ?

Petit oncle était accroupi près du cheval rouge, il regardait les yeux de la bête.

– Sur le moment tu pensais à quoi ?

– À quoi aurais-je pu penser, je ne pouvais que regarder les yeux du cheval.

Ils étaient emplis de larmes. La rivière Mo coulait une eau trouble. Une dizaine de jours auparavant, il était tombé plusieurs fois des pluies torrentielles, la terre sablonneuse des berges, battue par les intempéries, était devenue aussi dure que de la pierre, certains endroits gardaient la trace de l'eau qui s'y était déversée. Sur le sable gisaient des petits oiseaux morts, ils s'étaient décomposés depuis longtemps sous le soleil et empestaient. Les neiges du mont de la Dent de cheval avaient fondu entièrement quelques mois plus tôt, les rochers et les pins étaient de la même couleur. C'était partout des chants d'oiseaux, l'odeur âcre de l'herbe vous écœurait. Petit oncle avait envie de vomir. Son cuir chevelu le piquait, le démangeait, la chair du cheval tremblait par à-coups. Il devait avoir la colonne vertébrale brisée. Sur sa peau par endroits scintillait un film de sueur, quelques filets de sang rouge coulaient de sous la selle. Ma ! Ma !

Les fesses du capitaine s'étaient laissées choir sur la selle, à chaque fois les quatre grosses aiguilles s'étaient enfoncées, jusqu'à entrer dans ma colonne vertébrale.

Le capitaine s'avança vers le commandant et dit : « Cette fois-ci ne compte pas !
– Hein ? rugit le commandant, furieux. Putain, t'es un homme ou une femmelette ?
– Cette fois ne compte pas, reprit le capitaine, craintif, mon cheval a eu un problème !
– Foutaises ! jura le commandant. Celui qui ne sait pas nager ne doit pas se plaindre que des algues s'accrochent à son truc !
– Mais c'est vrai, mon cheval a eu un problème, poursuivit le capitaine en baissant le ton, au départ je vous devançais.
– Assez de discours ! » Le commandant tapota l'étui de son revolver. « Si tu avais reconnu ta défaite, je t'aurais fait grâce, et peut-être même que je te l'aurais rendue, mais tu veux jouer au dur avec moi ? Et si je la tue, tu ne l'auras pas. Ligotez-la et emmenez-la ! » Le commandant sauta sur son cheval, serra les jambes contre les flancs de l'animal, le cheval noir s'éloigna, le commandant se retourna, envoya un jet de salive en direction du capitaine et lui dit : « Dans votre putain d'armée, vous êtes tous des moins que rien ! »
Le commandant fouetta son cheval pour le faire galoper. Rose, entourée de soldats, fut hissée sur un cheval qui partit au galop, l'escorte suivit derrière.
Les pleurs et les cris de Rose couvraient le bruit des sabots.
La horde de cavaliers s'en fut comme un nuage, évitant au passage les saules pleureurs. La couleur de Rose brilla par intermittence quelques instants dans la forêt avant de disparaître.
Les spectateurs restés sur la prairie s'égaillèrent aussi peu à peu, il ne resta plus que trois personnes et le cheval bai.
Le capitaine allait et venait, frappé de stupeur, il marmonnait des paroles indistinctes.

– Et toi, immobile, tu étais toujours à côté du cheval ?

– Oui. Ma ! Ma !

Petit oncle vit le capitaine s'avancer vers le cheval bai. Ses jambes longues et fines boitaient légèrement, il s'était sûrement blessé en tombant de cheval. Il s'accroupit, examina la bête.
Il sauta soudain sur ses pieds, se rua sur Barbe Jaune, la cravache à la main. Il jurait, sautait, il le frappa au visage, au cou avec sa cravache en peau de serpent.
De la gorge de Barbe Jaune monta soudain un long hurlement, on aurait dit le rugissement d'un tigre.

– As-tu déjà entendu rugir un tigre ? Pourquoi trembles-tu de nouveau ?

Le capitaine, effrayé, retint son geste, il regarda le visage de Barbe Jaune. Ce dernier grimaçait, montrant les dents, il avait les yeux injectés de sang, les poils dorés de ses narines se déployèrent soudain, il avançait pas à pas, menaçant. Comme le capitaine s'apprêtait à dégainer son revolver, Barbe Jaune tomba sur lui comme un pan de mur. Le capitaine fut plaqué à terre. Les deux hommes haletaient bruyamment, roulaient au sol, et de griffer et de mordre, aplatissant ainsi tout un carré de prairie.

– Précipite-toi vite !

Le capitaine pensait encore dégainer son revolver, mais il calcula mal son geste, cela lui coûta cher. Barbe Jaune profita de l'occasion et lui coupa de ses dents une oreille. Désormais le capitaine se retrouvait en plus mauvaise passe. Barbe Jaune lui serrait le cou, et l'écrasait désespérément contre le sol, les os en étaient broyés, la langue du capitaine sortait de sa bouche, toute cramoisie, rien n'aurait pu être plus effrayant.

Puis Barbe Jaune se releva ; à peine debout, il se mit à vaciller, à vaciller, et piqua une tête dans l'herbe…

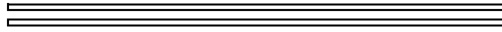
– Mon petit neveu, pas facile d'obtenir de toi un paquet de cigarettes, j'ai la langue pleine de cloques ! Ah, tu as vraiment l'esprit embrouillé ou tu fais semblant de l'avoir ? L'enfant dans le ventre de Rose était ta mère et le capitaine, bien naturellement, ton grand-père du côté maternel.

---

1. Nom chinois d'un chien de course très célèbre, Malak Bale, qui a lui aussi le corps noir et les pattes blanches.

TROISIÈME RÊVE

NOS ANCÊTRES PALMÉS



I

Un jour, je conduisis mon fils à la classe Yuhong[1]. Sur le chemin du retour, alors que nous poursuivions un gros papillon, notre course nous a précipités dans la mangrove. Là, nous avons vu une foule de choses fort intéressantes.

Je vais raconter d'abord quelques faits qui se sont passés à l'extérieur de la forêt, puis je vous conduirai au cœur de la mangrove.

Mon fils est un enfant bizarre qui adore tourmenter les animaux. Une fois, il avait attrapé un poussin, après l'avoir tué ses petites mains grassouillettes avaient tiré de toutes leurs forces sur les deux pattes du volatile, le poussin s'était alors retrouvé coupé en deux et tous les viscères de s'échapper, tandis que l'on pouvait sentir de loin leur odeur puissante et chaude. Un autre jour, un lombric au col blanc était sorti de terre pour respirer l'air frais après la pluie ; il l'avait attrapé lui aussi et coupé en morceaux avec un bout de verre. Le lombric blanc s'était mis à perdre du sang vert. L'an passé, notre vieille brebis avait mis bas trois adorables agnelets aux yeux bleus et au poil argenté tout frisotté, à leur vue il avait grincé des dents avec bruit. Comme je redoutais quelque mauvais coup de sa part, je me tenais prêt à chaque instant contre une telle éventualité, mais finalement il me prit en défaut et en mordit deux à mort. Pendant qu'il accomplissait cet acte cruel, l'expression de son visage était terrifiante. J'éprouve envers lui de la crainte, et c'est le cas de tous les membres de la famille : tous ont des égards pour ce joli bambin qui a à peine trois ans.

Un jour, comme il avait mordu mon neveu au « petit oiseau », la femme de mon jeune frère vint me trouver pour me reprocher vertement de trop le gâter. Incapable de contenir ma colère, je giflai mon fils, il me prit la jambe et me

mordit au genou : le pantalon en fut déchiré et mon genou se mit à saigner. Sur ce, il passa sa langue sur ses quenottes aiguës et me regarda d'un air indifférent. Ce fut un coup terrible porté à ma dignité de père ; je pris une pelle à cuisiner en fer que j'avais sous la main et lui en assénai un coup sur la tête – il avait sur le crâne des cheveux roux tout emmêlés pareils à de petits serpents, ou à des flammes. Paf ! Puis il tomba à terre s'aidant des bras et des jambes, il glissa sur le sol. Il avançait très vite, comme si ses pieds et ses mains étaient équipés de galets. Puis il se leva d'un bond, face à nous, les yeux écarquillés, il ouvrit la bouche et poussa un rugissement. Je tremblai de tout mon corps. Il siffla entre ses dents, d'une voix rauque et fatiguée :

« Tu oses me frapper,
je vais te mordre,
avec la pelle en fer tu veux me pourfendre,
je vais mettre le feu aux meules de foin. »

À peine venait-il de lâcher ces mots que de la meule de foin et de petit bois accumulés au fil du temps sous l'abricotier montèrent de menus pif, paf, des filets de fumée blanche sortirent en ondulant des interstices entre le petit bois. Nous restâmes cloués sur place de stupeur. Ma mère tremblait de tout son corps, du sang noir coula de ses narines. Mon fils eut un rire mauvais. Les volutes de fumée se transformèrent en flammèches, puis il y eut un bruit énorme, des flammes bleues et jaunes mélangées bondirent à plus de deux mètres de hauteur, qui gagnèrent les feuilles vertes et les branches noires de l'abricotier. Les « insectes à cruche[2] » jaune tendre tombèrent en masse et se tortillèrent dans les flammes, tandis que hérissons et belettes en train de cuire dégageaient un fumet délicieux tout en roulant pour s'échapper du feu. La belette jaune était devenue luffa noire et le hérisson potiron noir lui aussi. Confrontés à un tel spectacle, qu'aurions-nous pu dire ? Rien. Dans la puissance des flammes, les feuilles vert foncé de l'abricotier tremblaient, se recroquevillaient, brûlaient, éclataient avec bruit. La pelle en fer me tomba des mains, elle tomba lentement avec un bruit métallique sur l'allée de gravier. Mon fils me faisait face, souriant. Un vent naquit du feu, en retour, les flammes crépitèrent en tous sens. Sur son crâne, les touffes de cheveux roux flottaient telles des algues dans la mer. Mère s'assit

lentement sur l’allée, elle avait les yeux humides, ses globes oculaires étaient brillants, comme des pierres de rivière immergées dans de l’eau claire. Ma belle-sœur était atterrée, elle prit la fuite tout en tortillant du popotin qu’elle avait bien rebondi. Mon fils lui lança, sifflant entre ses dents de sa voix rauque et fatiguée :

« Vieille à la langue de vipère,
va vite soigner le zizi de Tuanjié,
ose encore venir me dénoncer
je ferai flamber ta chaumière. »

Ma belle-sœur se retourna affolée, elle s’inclina, les deux mains contre sa poitrine : « Cher neveu, mon petit ancêtre, la tante ne recommencera pas. »

Mon fils attrapa une fourche à fumier, embrocha un hérisson et le jeta avec force dans le feu. Comment ses petits bras pouvaient porter une aussi lourde fourche avec au bout un gros hérisson, cela relevait du prodige. Des vagues brûlantes tournoyaient dans la cour. Nous restions à bonne distance du feu, pourtant, la peau nous tirait, une étrange douleur nous tenait, difficile à supporter, mais mon fils, lui, était debout tout près, comme de si rien n’était. Ma femme, piquant la semelle d’un soulier de toile, sortit de la maison, très calme, elle avait le visage souriant de la bonne épouse et de la bonne mère. Elle perça d’abord un trou avec une grosse alène dans la semelle épaisse de cinq à six centimètres, dure comme du bois, puis y entra une grande aiguille, puis schlac, schlac, elle tordit serrée la corde de chanvre. Pour qu’aiguille et corde soient lubrifiées et entrent mieux, elle les passait sans cesse dans ses cheveux. Elle dit :

« Qinggour, quelle sottise es-tu en train de faire ? »

Le nom de lait de mon fils, « Chien céleste », lui avait été donné par la tante paternelle de ma femme. À l’époque, je m’étais fermement opposé à ce qu’on lui donnât un nom aussi néfaste, mais ma femme s’était mise à pleurer, très fort, disant que quiconque oserait contrevenir aux idées de sa tante était sûr de finir mal. Après un instant de réflexion, je me suis dit : De toute façon ce fils n’est pas de moi, on pouvait bien l’appeler comme on voulait, non ? Et puis, l’appellation n’est qu’un signe, si elle ne lui convient pas, il n’aura qu’à en changer quand il sera grand, voilà tout. Mon fils s’appela donc Qinggour.

Mon fils, devant le feu violent et l’épaisse fumée, plissait ses yeux qui semblaient immenses en proportion de son visage, des gouttes de sueur coulaient de son adorable petit nez.

Ma femme reposa sa question.

Qinggour répondit :

« Maman, mais je brûle un hérisson !

– Pour en faire quoi ?

– Ben, le manger !

– Et qui va le manger ?

– Moi, toi, papa, et grand-père, grand-mère, tonton, mais pas tante, tata oui, tatie oui, l’oncle oui, mais pas l’autre grand-mère.

– Un si petit hérisson et tu vas le partager entre tant de personnes ?

– Moi je mangerai la chair, toi la peau, papa les intestins, grand-père le cœur, grand-mère les poumons, tonton les pattes… Si ça ne suffit pas, j’en grillerai un autre.

– Ça va, arrête-moi tout ça, il va pleuvoir », dit ma femme en levant la tête pour observer le ciel.

Là-haut les nuées s’assemblaient, le petit vent d’est, vif, apportait la puanteur montant des marais. Quelques éclairs rouges zébrèrent le ciel et le tonnerre roula au loin, grondement sourd, ininterrompu. Des pans de grosses gouttes de pluie grisâtres s’abattirent, les langues de feu grésillaient, à moins que ce ne fût le bruit de la pluie, un vent fétide, doux et humide résonnait dans la cour. Nous soulevâmes les vrilles de calebasses et les algues séchées qui cachaient la porte et nous glissâmes dans la maison pour nous mettre à l’abri.

Je fus le premier à y entrer, pour montrer le respect que je devais aux aînés je me tins debout près de la porte, soulevant toute cette végétation longue et souple, comme s’il se fût agi d’un rideau de porte fait de vraies perles. Ma femme entortilla la corde de chanvre autour de la semelle, enfonça l’alène et l’aiguille entre la corde et la semelle, elle mit la semelle sous son aisselle, libérant ses mains pour faire comme moi de l’autre côté de la porte. Nous avions tous deux l’air de serviteurs respectueux placés de chaque côté de l’ouverture.

Père, qui avançait d’une démarche incertaine, pareil à une ombre, appuyé au bras de mère, entra le premier. À sa barbe était accroché du givre multicolore, ses yeux roulaient comme des billes de verre glacées. De la porte sortit une femme grande et mince, qui avait tout juste vingt-huit ans, le visage poudré, les lèvres rouges, elle avait de fins sourcils et de beaux yeux, des doigts si minces qu’ils faisaient penser à des mues de serpent étincelantes, elle portait à son long poignet un lourd bracelet en jade d’un bleu-vert. Elle tenait haut une torche. La flamme dorée grondait, une fumée bleue montait en volutes. Sur les murs couverts de mousses de couleur bronze étaient tapis de gros geckos. Ils allaient par cinq, leurs larges bouches maladroites réunies, leurs corps dessinant un motif à cinq rayons, tous ces groupes mis ensemble formant à leur tour un dessin plus vaste, on aurait dit un immense fuseau de métier à tisser. L’ombre dorée de la torche se balançait sur le mur, les yeux proéminents des geckos émettaient des clartés roses. Par moments ils sortaient en chœur leur langue fourchue, rose elle aussi. Les gouttes d’huile de la torche enflammée ne cessaient de s’écraser au sol, on entendait dans l’air des cris pareils à des sifflements qui suivaient les étincelles tombant à la verticale.

Ma femme et moi nous regardâmes en souriant. Sa bouche par ce sourire s’infléchissait toujours vers le charme et le tragique. Ce sourire me donnait un léger vertige, sensation assez semblable à celle qu’on éprouve à trop manger de vesces à tiges rouges.

Le sol était pavé de galets lisses. Tous de la même taille, ils semblaient avoir été choisis avec soin. Mère faisait très attention où elle posait les pieds, tout dans son attitude indiquait la peur de tomber. Père quant à lui, semblait inquiet, comme s’il avait peur du feu, peut-être avait-il peur de ces geckos couverts d’écailles et d’excroissances.

De nombreux visages connus glissèrent devant ma femme et moi, nous n’avions pas le temps d’échanger des bonjours, nous contentant juste de fréquents signes de tête. Il y avait également des visages qui ne nous étaient pas familiers, mais nous savions qu’ils appartenaient à des membres de notre clan ou à des proches et amis, surgissant devant nous de façon inopinée, aussi leur manifestions-nous la même affection.

Finalement, à notre grande surprise, deux grosses oies à la tête couverte d’excroissances franchirent le seuil. Elles portaient haut leur cou élancé et caquetaient d’une voix éraillée, elles passèrent en courant devant nous. Ma femme souleva le pied pour en frapper le postérieur grassouillet de la dernière. Sa chaussure s’envola traversa l’entrée et atteignit la porteuse de torche au genou, la jeune femme resta impassible. Mon épouse, toute confuse, s’avança à cloche-pied, remit sa chaussure. La cascade des tiges de courges et des algues cachait la moitié de l’ouverture.

Dans la cour, la pluie était torrentielle, les flammes s’assombrissaient dans le rideau grisâtre de la pluie. Qinggour était resté debout devant le feu, tout occupé à faire griller le hérisson. Les gouttes de pluie tombaient sur ses cheveux, semblant ne pas trouver de point d’accroche. Je l’appelai pour qu’il vînt s’abriter, il accepta, arriva en courant, portant le hérisson, tout à sa joie. Ma femme s’empressa de soulever le rideau végétal pour l’accueillir à l’intérieur. La profonde impression que m’avait laissée le fait prodigieux à l’instant ne s’était pas encore dissipée, aussi quand il arriva d’un bond devant moi j’en fus un peu effrayé.

À ce moment-là, il n’y avait plus dans la cour que les flèches de la pluie battante et les flammes prêtes à s’éteindre. Les braises grésillaient sous la pluie, des souffles blancs, brûlants, s’enroulaient sur le sol, à la surface de l’eau trouble qui coulait flottait de la cendre ; des canards mandarins d’un bleu-vert volèrent par-dessus le mur, se posèrent sur l’allée, se serrant par couples les uns contre les autres, ils plongeaient leurs becs juvéniles et maladroits dans la graisse sécrétée par l’anus de leurs congénères et en lissaient leur plumage. Le vent soufflait par violentes rafales, il déchira le rideau de pluie. Des cris de grues se firent entendre depuis les nuages, le ciel couvert et chargé de pluie en adoucissait le caractère aigu si caractéristique, leur faisant perdre leur brio. Je supposai qu’une tornade s’était produite non loin de là. Avec la pluie torrentielle, des centaines de fleurs de lotus intactes s’étaient déversées dans l’allée de la cour et dans les flaques d’eau sale de chaque côté. Deux des canards, effrayés, s’envolèrent dans un battement d’ailes, les plumes colorées brillaient dans le rideau grisâtre de la pluie, couleurs mouillées. Il y avait une odeur forte et onctueuse de plantes

aquatiques. Sur les racines renflées de lotus lavées par la pluie poussaient des barbes ébouriffées. Les feuilles étaient enroulées, en piteux état. Les pétales macéraient dans l'eau, leur parfum frais et subtil était presque occulté par les effluves nauséabonds de l'eau déferlante, il fallait faire un effort pour le percevoir. Une foule de carpes de toutes tailles se débattaient dans l'eau. Elle était peu profonde, les petites pouvaient encore nager normalement, y ouvrant soudain des sillages lumineux, les plus grosses, couchées sur le flanc, ne pouvaient que battre l'eau.

Ma femme retroussa son pantalon, elle attrapa sur le mur un chapeau de bambou pointu et le mit sur sa tête. La pluie était emplie d'une froideur fétide. Tout en avançant, elle levait haut les jambes avant de les reposer lentement, on aurait dit une poule marchant dans la neige. Je la regardais en silence, sans rien dire, sans penser à rien ; envie de ne rien dire, de ne penser à rien ; il n'y avait rien à dire, rien à penser. Le bruit du vent et de la pluie, complètement chaotique, ébranlait mes tympans, fatigue et engourdissement arrivèrent l'une après l'autre. Dans la pluie d'été, tout bruit, toute odeur a un fort effet soporifique… la natte sur le kang est poisseuse, l'air est vicié, l'âme est en état de léthargie…

Elle appuie ses deux mains sur une carpe large et grassouillette. La queue du poisson frappe l'eau envoyant des éclaboussures, les gouttes ainsi projetées deviennent curieusement des perles brillantes. La carpe fait claquer sa bouche. Je ressens profondément la profonde douleur éprouvée par la carpe.

Serrant ferme la carpe entre ses mains, elle est debout devant moi, comme une petite fille qui vient de commettre une faute grave. Je prends vaguement conscience qu'elle m'implore de dire quelque chose, n'importe quelle parole lui redonnerait la tranquillité de l'esprit. Mais cela, je ne peux pas le faire. Les écailles de la carpe, tels des joyaux, commencent à se détacher, certaines restent collées à ses mains, d'autres tombent sur ses pieds nus, blancs. C'est un instant inoubliable au cours d'une vie : dans le vaste ciel au-delà de nous descend un rai de lumière extrêmement brillant, de la couleur du sang, aussi épais que du sang. La pluie continue de tomber à verse, les fleurs de lotus plongées dans l'eau sale se soulèvent en masse. Je l'entends pousser un gémissement. La queue de la

carpe est secouée, aïe, aïe, aïe, du frai vert foncé s'échappe de la fente de ses doigts. Elle jette la carpe, essuie ses mains couvertes d'œuf sur le devant de son vêtement. La carpe est tombée dans l'allée, un clap !, c'est le bruit sonore de la chair contre l'eau. Une mare d'œufs de poisson se répand dans l'allée. Elle saute le dos courbé, pitoyable, finit par entrer dans l'eau ; à la surface aussitôt flottent des écailles argentées, brillantes. Les canards s'approchent en se pavanant, leur allure et leur expression n'ont rien à envier à leurs congénères à l'état sauvage.

Ma femme me sourit. Les muscles de son visage sont un peu crispés ; le sourire en semble forcé, figé, faussé. Je n'ai plus qu'à lui renvoyer le même sourire. Nous voici revenus à cette phrase que j'ai écrite plus haut : « Ma femme et moi nous regardâmes en souriant » ; sa bouche dans ce sourire fossilisé ne peut éviter d'exprimer quelque chose de plus ou moins biaisé, difficile pour autrui à regarder en face.

Quand nous nous sommes faufilés par le trou de la porte, en apparence nous semblions sur la même longueur d'onde, mais en réalité nous étions aux antipodes l'un de l'autre. Les vrilles de courges et les algues retombèrent immédiatement, obturant l'ouverture. Toutes les vicissitudes avaient été rejetés derrière nous, le vacarme impérieux de la pluie et, sur le toit, ces roulements pareils à ceux d'un tambour éveillaient en nous des souvenirs chaotiques en rapport avec l'Histoire. Les cailloux sous nos pieds étaient humides, l'eau coulait dessous, le tintinnabulement clair de l'eau à la surface du sol résonnait dans le trou vide de la porte. Ce bruit d'eau rendait plus fascinante la scène étrange éclairée par la torche. La porteuse nous tenait sous le regard de ses yeux immensément grands, d'une profondeur insondable. Une odeur prononcée de camphre se dégageait de sa personne, je supposai secrètement qu'elle venait peut-être de ses vêtements ondoyants. L'huile entretenant le feu gouttait sur son poignet nu, brûlant sa peau qui grésillait, plein de compassion je lui dis : « Jeune fille, rentrez chez vous, nous trouverons bien fût-ce à tâtons le lieu où nous devons nous rendre. »

Ma femme se courba pour ramasser un galet et le lança violemment sur le mur où brillait le reflet de la lampe. Curieusement, le bruit ainsi produit ressemblait beaucoup à celui qu'avait fait la carpe en tombant dans l'allée. Je vis

un nerf blême, convulsif, trembler en reliant ces deux sons. Ils avaient beau lutter de toutes leurs forces, comme s'ils voulaient échapper à leur destin, c'était en pure perte. Une longue perche de bois brûlé avec des motifs de pin et de grue, lisse, vint soutenir ce nerf qui reliait les deux sons. Ils se rétractaient, tremblaient, on aurait dit des tendons de porc à l'étuvée au beau milieu d'un plat. La perche se balança violemment, ils fusèrent au loin. Trois geckos au moins furent écrasés par le galet qui les entraîna dans sa chute. Au pied du mur campaient des végétaux écarlates dont les feuilles ne ressemblaient en rien à des feuilles mais plutôt à des bouches grandes ouvertes. À peine les geckos étaient-ils tombés dedans qu'ils disparurent sans laisser de traces. De l'ombre montaient des bruits de mastication, je compris qu'ils venaient des végétaux. Sur le mur, le dessin tracé par le fuseau changeait rapidement, on aurait dit une image sur un écran de téléviseur de mauvaise qualité produit en Chine. Pendant ces changements, un nombre incalculable de queues de geckos tombèrent comme pluie battante. Les végétaux écarlates s'en réjouissaient, les feuilles bruissaient en chœur, on aurait dit une bande d'enfants riant de joie.

Ma femme ramassa une pierre noire encore plus grande, son intention était de la lancer aussi contre le mur, mais je l'en empêchai. Je saisis son poignet. Elle m'en voulut, grinça des dents, de son autre main elle avait agrippé avec pugnacité mon bras. Je trouvai au niveau de son coude le tendon paralysant et fis doucement pression dessus, son corps entier devint sans force, la pierre noire tomba sur le sol.

La porteuse de torche, un filet de sang au coin de la bouche, nous accueillait. Du profond du trou de la porte une voix forte s'éleva qui nous appela, ma femme et moi, par notre nom de lait, le ton était pressant, n'autorisant pas le moindre atermoiement.

Quand nous fûmes à trois pas d'elle, elle se détourna soudainement, élevant haut la torche, elle nous précéda. En fait, l'odeur de camphre aurait suffi à elle seule à nous indiquer le chemin, et nous avions en prime cette torche qui brillait avec la douceur et la luminescence de l'or !

Sur les galets se tenaient des escargots gros comme des œufs de poule, cela nous obligeait à choisir où poser nos pieds, en une démarche dansante. Je ne sais

pas pourquoi mais ma femme s’est soudain penchée en avant pour vomir. Elle allongea un de ses bras comme si elle cherchait quelque appui, le mur était discontinu, aucun secours de ce côté-là, aucun arbre ne poussait parmi les galets, il ne me restait plus qu’à lui tendre un bras secourable. Voir quelqu’un vomir est plus pénible que de vomir soi-même, c’est bien vrai. Le bruit de ses vomissements tournoyait dans le trou de la porte comme des serpents visqueux noués ensemble, se faufilant de-ci de-là. Je fus ému par ses yeux où brillait la lueur du désespoir ; les flots de la compassion, pareils à ceux du fleuve Bleu, m’envahirent. De ma main libre je lui tapotais la nuque et le dos, lui demandant de vomir tout ce qui pouvait l’être, afin d’être débarrassée, et de me libérer dans le même temps. Sur les bords humides de l’eau on pouvait voir partout des foules de petits nématodes rouges, ils grimpaient sur mes jambes, ils étaient déjà parvenus au-dessus des genoux et ils continuaient leur montée. Les pieds me démangeaient terriblement. Plus ils grimpaient et plus cela m’était insupportable, je n’osais même pas imaginer dans quel état psychologique je me trouverais quand ils arriveraient près de mes organes sexuels. Elle fit sauter les boutons de son vêtement, mettant sa poitrine à nu. Il y avait là une chose de la taille d’un œuf de poule qui saillait entre ses deux seins – dans le même alignement que la gorge – et qui glissait de haut en bas, c’était la cause de ses vomissements. J’espérais qu’elle parviendrait à la vomir. La chose effectivement piquait ma curiosité – on éprouve toujours un intérêt morbide mais très fort pour tous les phénomènes étranges qui adviennent à son propre corps comme à celui de autres. Je voulus l’aider à extirper de sa gorge en la comprimant cette chose étrange qui glissait, mais elle ne me permit pas d’y toucher. Plus elle m’interdisait de saisir la chose plus j’avais envie de le faire, alors nous nous entrelaçâmes, pris entre dispute et jeu.

Cela dura une bonne demi-heure, j’étais pratiquement à bout d’énergie. Ses vomissements s’étaient peut-être arrêtés quand j’avais essayé de toucher la chose et qu’elle m’en avait empêché de toutes ses forces. Les nématodes rouges se faufilaient dans mon nombril et mon anus, les démangeaisons étaient insupportables. Sans m’occuper d’elle davantage, je la relâchai, je m’envoyai des claques sur les membres inférieurs et sur l’abdomen. La porteuse de torche

me fixait de son regard brillant et expressif, m'obligeant à supporter la douleur et à laisser provisoirement les bestioles qui torturaient méchamment certaines parties de mon corps. Je remis de l'ordre dans mes vêtements, et m'employai à montrer une douceur toute chevaleresque – si fausse que le premier crachat reçu aurait pu la mettre en pièces –, je me rapprochai de ma femme et posai ma main sur son énorme bras, je m'avançai, bombant le torse. Aux coins de la petite bouche en forme de cerise de la jeune femme se dessina un léger sourire moqueur, difficile à remarquer si on n'y prêtait pas une attention particulière. J'eus comme la sensation d'être complètement mis à nu en présence d'une foule immense, je tremblais, en avais des vertiges et des étoiles devant les yeux, je faillis piquer une tête sur les galets. Ma posture aurait été alors d'une laideur indescriptible. Il me faut remercier tout particulièrement mon épouse, à ce moment d'urgence extrême elle me retint par le bras.

Nous pûmes enfin reprendre notre marche avec un air digne. La route grimpait peu à peu, le dôme au sommet était de plus en plus grand et brillant, les galets sous nos pieds se faisaient plus gros et secs, les parois de chaque côté étaient plus lisses, plus propres. On y voyait des traces d'eau pareilles à des nuages, je supposai que tout ici avait été fortement inondé.

La porteuse de torche nous conduisit le long de marches hautes et escarpées. Elles étaient en pierre. Le matériau était varié : roche ignée, roches sédimentaires, et aussi les plus anciennes roches, formées bien avant les grands changements de la croûte terrestre. Mais toutes étaient lisses, équarries de façon régulière, de la même taille et de la même épaisseur, on les aurait dites coulées au même moule. Des lichens séchés y poussaient, quand on marchait dessus il s'en dégageait une fumée verte suffocante.

Au tout début je mémorisais en silence les séries de marches, comme exutoire pour évacuer, atténuer les innombrables souffrances occasionnées par les nématodes rouges. Arrivé au chiffre mille un, une pensée parasite – les histoires des mille et une nuits[3] – me vint à l'esprit, ces histoires rivalisaient à qui se plaindrait à moi des épreuves endurées ces dernières années, et moi je les consolais avec de belles paroles, comme ferait un sous-préfet recevant des paysans, s'acquittant ainsi complètement de ses responsabilités. Du coup, je

passai aux oubliettes la mémorisation de la progression des marches, j’aurais voulu recommencer à les compter, ce fut chose impossible, et c’était d’ailleurs sans intérêt.

Nous progressions, montant les marches, je ressentais une contrainte immense, elle relevait de celle que l’on éprouve quand on descend degré après degré dans un palais souterrain, et c’est de façon tout à fait incongrue qu’elle pesait sur moi. C’est que moi je m’élevais ! Je montais pas à pas vers la lumière ! Pourtant je ressentais cette contrainte à chaque instant, si tangible.

Finalement, les marches s’interrompirent, nous entrâmes dans une petite pièce décorée avec des coquillages multicolores. Incrustés dans le papier vinyle représentant des dragons et des phénix, ils dessinaient deux motifs en forme de fuseau. Sur le sol était posé un tapis carré, en pure laine. En le piétinant, on avait l’impression de marcher sur du limon très doux. Le tapis était orné d’un motif de fuseau jaune d’or. Le fond du tapis était vert sombre. Dans cette petite pièce se trouvait une grande porte, au-dessus du seuil il y avait un rideau de perles de graines de shiso pourpre, en le touchant légèrement il produisait des clac, clac. Au travers du rideau je vis la grande salle et de vagues silhouettes humaines qui s’y trouvaient, choc de la vaisselle et des couverts, combien de personnes étaient là à se parler à voix basse, comme si elles participaient à une réunion de première importance ? La porteuse de torche me signifia par une mimique de la bouche que je ne devais pas regarder furtivement ce qui se passait à l’intérieur, je fis un signe de tête en guise d’excuses. Ma femme hurla de colère :

« Cette pièce est à nous, au nom de quoi il nous faudrait la laisser accaparer ainsi ? »

Deux femmes grandes et robustes vêtues d’une livrée jaune orangé se faufilèrent à l’extérieur par le rideau de perles et se placèrent de chaque côté d’elle sans dire un mot pour la retenir. Celle qui était à gauche montrait un renflement au niveau de la taille, cela me préoccupa, il pouvait dissimuler une arme magique capable de toucher des points mortels du corps. Ce qui s’avéra. Elle tira d’une housse en velours un fuseau finement ouvragé dans ce précieux bois de santal si renommé et le pointa légèrement sur l’occiput de ma femme ; cette dernière tomba sur le tapis comme s’effondre un pan de mur. Elles la

mirent sur le dos. Celle de gauche sortit un remède antalgique contre les rhumatismes, le décortiqua, souffla dessus et l'appliqua sur les lèvres de ma femme comme on colle une crêpe dans une poêle. J'étais atterré, incapable de bouger, les yeux arrondis de stupeur je les vis emporter ma femme dans une autre pièce.

Dans le petit vestibule au sol couvert d'un tapis ne restait plus que la porteuse de torche et moi. Ses yeux à la lumière du feu brillaient comme des perles. Elle m'adressa un signe de tête puis se détourna, fit quelques pas en avant, une porte dérobée s'ouvrit soudain dans le mur, à l'intérieur il faisait sombre, j'ignorais ce qu'il y avait derrière tout cela. La jeune femme, tout en me regardant, sa torche à la main, franchit la porte ; machinalement, je la suivis dans l'obscurité, l'esprit embrouillé. Elle tenait sa torche haut levée, éclairant le plein cintre du plafond. Un luffa pendait, frais et luisant comme un jade, une fleur jaune s'épanouissait sur la queue de la courge, si belle qu'on l'aurait dite en soie. Bien longtemps après je devais me demander pourquoi il n'y avait qu'une fleur jaune, et pas de feuilles. Pourquoi il n'y avait que des vanesses qui voltigeaient autour des luffas et non des abeilles dorées qui viendraient butiner les fleurs pour faire leur miel. La jeune femme inséra la torche dans le mur, elle prit une mèche d'amadou et alluma dix-neuf cierges, à l'instant même tout resplendit alentour. Les gouttes d'eau qui suintaient du mur semblaient des perles. Sa robe aussi mince que des ailes de cigale, traversée par la lumière, laissait voir son corps, comme si elle était nue. Elle me regardait en souriant, j'étais si confus que j'aurais voulu rentrer sous terre. Elle attrapa une craie rouge et se mit à écrire sur une ardoise, qu'avait-elle écrit ? Des mots comme ceux-ci :

« Je suis ta grand-tante ! »

J'étais si confus que j'aurais voulu rentrer sous terre. Elle me regardait en souriant.

Elle jeta la craie, ouvrit une porte, une pièce apparut. Le sol était couvert de carreaux de céramique blancs comme neige, il y avait au beau milieu un grand bassin empli d'eau chaude. Il s'en dégageait une forte odeur de soufre. Elle me poussa dans la pièce et ferma la porte derrière nous. Au plafond était projeté un faisceau de lumière douce et orangée, des vapeurs chaudes s'élevaient pour

devenir brume pareille à une soie colorée. Sans s'occuper davantage de moi, elle se déshabilla et sauta dans le bassin, faisant jaillir l'eau chaude à une bonne hauteur. Je tâtai les endroits de mes joues anesthésiées par les projections brûlantes, troublé, je la regardais nager.

Elle avait une technique élégante et affinée, chose vraiment rare, j'en restais un peu stupéfait. Puis elle se mit sur le dos et me sourit, les yeux plissés. L'eau roulait sur sa peau, on aurait dit que son corps était enduit de graisse et que l'eau ne pouvait le mouiller.

Mon corps à moi ressentait de nouveau la douleur due au harcèlement des nématodes. Elle semblait savoir tout cela depuis longtemps, elle leva un bras, m'appela. Après un moment d'hésitation, je commençai à me dévêtir. Quand j'ôtai le dernier vêtement, je me sentis coupable. Finalement, j'en vins à bout. Je pris mon élan et entrai dans le bassin. L'eau brûlante faillit me faire suffoquer, je pensai instinctivement à sortir de là d'un bond. Elle arriva telle une flèche, pareille à un gros poisson argenté, se jeta sur moi, me saisit le cou et m'enfonça sous l'eau. Elle m'empoignait, me donnait des coups de pied, me mordait. Puis elle me relâcha. Épuisé, je m'extirpai du bassin, m'assis sur les carreaux de céramique glacés, découragé, je pleurai sans bruit.

Quelqu'un marchait de l'autre côté de la porte, déjà on frappait. Elle leva une main pour me signifier de ne pas agir dans la précipitation, de ne pas pleurer bruyamment. J'obtempérai. En s'appuyant sur le bord du bassin elle s'extirpa lentement de l'eau. Comme ses omoplates étaient levées, un sillon s'était creusé dans son dos. Les gouttes d'eau y coulaient depuis les belles épaules. Ses fesses et ses jambes sortirent à leur tour. L'ensemble était d'une beauté sans pareille. Les coups à la porte étaient redoublés et plus forts. Debout de dos devant le bassin elle resta silencieuse trois minutes. Soudain elle se retourna, face à moi, avec toujours ce sourire mystérieux, étrange. Sourire rare en ce bas monde, qui vous donne l'impression d'une connivence, et qu'on n'oubliera jamais. Elle garda cette posture pendant quelques minutes, elle. On aurait dit que ses oreilles étaient imperméables au vacarme qui se faisait à la porte. Elle prit à un endroit une substance qui ressemblait à un crayon de cire, avec soin, en barbouilla les bouts de ses seins. Ils pointaient droit devant eux, les tétons en étaient

légèrement retroussés, c’était carrément une merveille inconcevable sur ce globe terrestre exerçant une force d’attraction si grande sur toute chose. Elle barbouilla l’un d’eux en rose, on aurait dit une cerise toute juteuse. Comme elle se mettait à barbouiller le second, j’aperçus avec stupéfaction, entre les doigts de ses mains, des membranes roses, translucides ; on observait le même phénomène entre les doigts de ses pieds. Qu’est-ce que cela signifiait ? Je me disais : Pourquoi l’être humain aurait-il besoin de telles membranes ? Je ressentis de la peur, sautai sur mes pieds, attrapai mes vêtements, m’enfuis en direction de la porte. Une de ses mains veloutées se posa sur mon épaule. Je ne pus que me retourner. Son visage était beau comme une lune d’automne, sa bouche exhalait une odeur d’orchidée et de musc. Elle frotta ses bouts de seins très durs contre ma peau, les frotta, frotta, contre ma peau.

C’était ma grand-tante.

Mon ancêtre palmée.

Que signifiait en fin de compte cette scène qui s’apparentait à un rêve ? Je ne puis l’exprimer clairement.

Mais je peux jurer face au Ciel que je n’ai pas commis l’inceste. Ses pieds et ses mains aux doigts palmés ont été le principal obstacle psychologique, ce qui m’a évité de tomber dans le gouffre du péché. Sa main certes était chaude comme du coton, mais quand elle s’est appuyée sur mon épaule, j’ai ressenti un froid pénétrant.

Elle poussa un léger soupir, souffla sur le duvet derrière mon oreille. Je ne pus m’empêcher de tourner la tête vers elle et vis l’impression de désolation qui s’échappait de ses yeux. Je lui dis :

« N’en soyez pas affligée, ce n’est rien de grave, à l’hôpital on peut vous opérer et vous débarrasser de ces membranes et alors vous serez la plus belle femme sous le ciel. »

Mes paroles l’effrayèrent au point qu’elle se mit à trembler, ses lèvres ne pouvaient plus recouvrir ses dents, elle cacha ses mains derrière son dos, sous ses fesses. Je baissai la tête pour regarder ses pieds. Elle poussa un cri perçant et sauta dans le bassin.

Je me rhabillai à la hâte, ouvris la porte. Ma femme était sur le seuil, elle me regardait, furieuse. Elle avait encore l’emplâtre sur la bouche. Sa poitrine était dénudée, la chose bizarre, proéminente, de la grosseur d’un œuf de poule glissait entre ses deux seins, montait vers la gorge ! J’avançai la main pour ôter l’onguent de sa bouche. Elle mit sa main sur sa bouche et prit la fuite. Dans la pièce on entendait de grands bruits d’eau, plof, splach, en arrière-fond, des sanglots étouffés.

Je n’avais pas le cœur léger, mais qu’aurais-je pu dire ? En quoi aurais-je pu l’aider ?

J’avançais, suivant ma femme à son odeur. Les loffas suspendus se balançaient quand ma tête les touchait. Les cierges pleuraient abondamment, faisant s’épanouir de grandes fleurs de cire. La torche s’était éteinte depuis longtemps, il n’en restait qu’un peu de braises. Je faisais le chemin en sens inverse, à tâtons. Au-delà de la zone éclairée par la lampe, il y avait aussi des mains espiègles qui se tendaient pour me caresser, elles étaient toutes palmées, éclairées par la lumière, elles présentaient une douce tonalité rouge sombre. Peu à peu je m’y habituai, je déposai un léger baiser sur ces mains qui me caressaient. Au-delà de la lumière de la lampe résonnaient des plaintes émouvantes.

Les ancêtres palmés sanglotaient.

En écartant le rideau de perles végétales, en un pas je fis irruption dans la grande salle tout illuminée, il s’y tenait effectivement une assemblée solennelle. Avant l’ouverture, il y eut comme à l’accoutumée toutes sortes de numéros interprétés par des artistes aux exploits étonnants. Danses, combats de fauves, charmeurs de serpents, acrobaties et tours de magie exécutés par des étrangers au grand nez et aux yeux bleus. Des paons se promenaient entre les sièges, dans les allées étaient disposés des pots contenant le célèbre et précieux lilas noir. Mon fils se faufila hors d’un grand tonneau renversé au sol. Je lui demandai, stupéfait :

« Qinggour, tu es là toi aussi ? »

Il me demanda à son tour :

« Où est passée ma maman ? »

Je répondis :

« Elle a été capturée. »

Il me dit :

« T'es un méchant ! T'as vendu ma maman, c'est sûr ! »

---

1. « Classe d'éducation révolutionnaire » : instruction préscolaire instituée lors de la Révolution culturelle et destinée à former de jeunes « pousses rouges ». Cette expression encore employée jusqu'au milieu des années 1980 pour désigner simplement les classes maternelles ne s'emploie plus maintenant.
2. Insectes que l'on sale, fait sécher et réduit en purée avant de mettre celle-ci en pots de terre.
3. Ce livre avait été mal interprété et interdit de publication en Chine.

II

Ne t’ai-je pas dit qu’à la suite de mon fils je me suis précipité dans la mangrove ? Au cours de ce périple, nous nous sommes égarés, l’évoquer est source de souffrances infinies. On raconte beaucoup de choses sur la mangrove, récits qui se contre-attaquent, se contredisent et qui s’annulent finalement. De son vivant, mon grand-père paternel m’a fait je ne sais combien de fois cette mise en garde : « Surtout, ne va pas dans la mangrove ! » Quand l’été arrivait, un parfum enivrant s’en échappait, il m’attirait, mais j’étais le gentil petit-fils de grand-père, je me suis toujours conformé à sa prescription.

Grand-père est décédé, depuis combien d’années ? Personne ici ne saurait le dire clairement.

Après la disparition du quatrième grand-oncle puis du neuvième, grand-père était devenu le chef du clan, aussi ses funérailles furent-elles grandioses. Le clan au complet, hommes et femmes, jeunes et vieux, s’était déplacé, ainsi que des parents d’autres cantons. Un homme de petite taille, asthmatique, était même venu à la nage depuis l’autre rive. C’était justement l’été, la crue de la rivière était montée très haut, le courant était violent, qu’il eût pu réussir la traversée relevait pour moitié du miracle. Mère me demanda de lui donner du « Petit oncle ». Je n’étais jamais allé dans la maison de ma grand-mère maternelle et je croyais plus ou moins à la véracité de cette parenté. Il portait sur son dos deux grosses calebasses de l’an passé, intactes, et tenait à la main un bouquet de sept roses rouge vif, chacune de ces fleurs avait le diamètre de nos grands bols blancs à fleurs bleues, leurs pétales étaient superposés, elles dispensaient un étrange parfum enivrant, il ne faisait aucun doute que ces fleurs provenaient de

graines rares. Mère prit le bouquet et approcha son nez pour le respirer. Le petit oncle détacha les calebasses et les suspendit à la branche inclinée d'un raisinier de Chine ; mère entra dans la maison pour y prendre une vieille balance qui marchait à seize liang [trente-sept grammes] pour une livre et y accrocha le bouquet pour le peser. Les fleurs pesaient en tout trois livres et demie, mère me dit : « Fiston, compte voir, combien pèse chaque fleur ? »

Je sortis de ma poche stylo-bille et cahier de calcul pour aligner une équation. J'avais une excellente habitude, mais peut-être pas aussi bonne que ça : pour n'importe quel exercice, il me fallait toujours rattacher les chiffres à une image ; je n'étais pas bon en calcul abstrait. Pour ce faire, même pour l'opération la plus simple, il me fallait d'abord composer un problème d'application. Je me mis donc à l'œuvre, mais avant, je dois t'informer du fait suivant. En fait il s'agit d'une chanson populaire. Non plus. Mais d'une formule rimée, de celles que l'on trace à main levée pour les estampes du nouvel an : « Hap, hap, hap, rangées de fleurs, d'un pied de carottes, les pompons, d'un pied de moutarde les bourgeons, s'agite le gros pinceau, trace les contours le petit pinceau, pour travailler vite, sers-toi d'un plumeau »…

À coup sûr, tu te dis que je raconte n'importe quoi, hein ? Nous sommes tous pressés comme c'est pas possible, alors trêve de jacasseries. Ah, mais c'est pour décrire la vitesse étonnante à laquelle je compose des problèmes d'application ! Comment je m'y prends ? Comme ceci : un soir, alors que la lune ne s'était pas encore levée, les étoiles elles s'étaient montrées depuis longtemps. Les moustiques vrombissaient, on venait juste d'allumer la lampe. Mon grand-père était accroupi sur une pierre toute lisse sous le lilas. Ma mère et mes tantes battaient le linge sur cette pierre. Grand-père dit, après avoir mangé un petit melon :

« Approchez-vous, tous ! »

Ce que nous fîmes, debout, en cercle autour de lui, comme des étoiles rendant hommage à la lune. C'est alors que la lune se montra, la foule des étoiles fit cercle autour d'elle. Mère dit :

« Père, vous avez besoin de quelque chose ? »

Grand-père tarda à répondre. Les mains agrippant l'arbre, il le secoua avec force à trois reprises. Le pollen du lilas noir jaillit, on aurait dit une tornade de suie, nous fûmes engloutis dedans. Il nous fallut un bon moment avant de nous en échapper et de voir à nouveau le frais clair de lune. Le nez me démangeait, la tête me tournait ; j'élevai un de mes doigts pour me curer le nez et partis d'un éternuement sonore. Et tout le monde d'éternuer en chœur. Sauf grand-père. Mes éternuements étaient les plus bruyants. Deux oiseaux pourpres traînant leur longue queue pareille à un ruban sortirent de la maison et tournoyèrent au-dessus du lilas, leur queue virevoltait. Grand-père relâcha ses mains qui secouaient l'arbre, les lueurs du couchant illuminaient ses yeux.

Mère dit :

« Père, quelque chose vous tracasse c'est sûr. "Les yeux sont la fenêtre de l'âme", ce que vous ressentez au fond de vous s'échappe de vos yeux ! Cela ne trompe personne ! Le proverbe dit : "Feu dans du papier ne peut se cacher, par-delà nos têtes c'est le ciel azuré" ! »

Grand-père dit avec chagrin :

« Mes enfants, vous vous rappelez comment mon trisaïeul a envoyé le commandant Pi dans la mangrove ? Combien de fois ne vous l'ai-je dit !

– On s'en souvient.

– On s'en souvient. »

Il avait mis le commandant dans l'auge aux buffles en pierre bleue et l'avait rendu bien propre en le lavant avec de l'eau tiède additionnée de soufre, d'arsenic rouge, de cinabre, puis il l'avait enveloppé dans un matelas en cuir de bœuf, l'avait fait sécher. Quand nous avons vu le commandant, il portait un uniforme militaire en laine jaune, ses bottes de cavalier étaient si reluisantes qu'elles vous éblouissaient. Il était ficelé avec des herbes et des fleurs. Avec une pince toute rouillée il avait arraché avec soin les poils sur le visage du commandant. Sourcils, cils, poils du nez, moustache, tout y était passé, sans exception. Puis il avait lié seize cerfs-volants, gros comme des meules, et avait choisi un jour faste avec un vent modéré pour les lâcher ensemble. Les cerfs-volants s'étaient faufilés de toutes leurs forces vers les nuages. Chaque cerf-volant traînait un long ruban de soie rouge, sur la banderole était brodé au fil

doré le mot « révolution ». Toute la journée la « révolution » voltigea dans les airs. Les fils des cerfs-volants étaient reliés au corps du commandant. Tout le monde jouait du tambour ou lançait des cris, regardant le commandant s'élever, arrivé à une cinquantaine de mètres de haut, ils arrêtèrent leur ascension et avancèrent posément, en planant, en direction de la mangrove. C'est alors que grand-père sortit de sa ceinture un revolver et coupa un à un les fils. Les cerfs-volants piquèrent vers le bas. Le commandant suivit le mouvement, tête en bas, pieds en l'air. Son couvre-chef tomba, kling, kling, tourna comme un volant. Les bottes luisaient, les herbes retombaient, les fleurs aussi. Les fleurs se dressaient, les herbes aussi. On aurait dit une grosse étoile filante irradiant de mille feux. Le commandant avait un ventre proéminent, son nombril était comme un puits profond. Grand-père avait plongé le corps du commandant dans de l'eau chaude puis l'avait frotté avec un loffa pour qu'il soit bien propre, enfin il lui avait mis son uniforme militaire jaune avec épaulettes incrustées de fil d'or, à franges en soie, elles retombaient, très visibles sur l'herbe et les fleurs. Ce jour-là, les fleurs piquées dans tout l'uniforme du commandant étaient ces fleurs rares aux yeux bleus, les pétales roses étaient bordés d'un liseré bleu éblouissant. On raconte que cette fleur ne se trouve qu'au cœur de la mangrove. Pour décorer le corps du commandant, se serait-il aventuré là-bas ? Il en avait mis des bouquets dans les poches de l'uniforme, dans les boutonnières, dans le col, dans les bottes, les bouquets étaient reliés entre eux par de souples herbes. Les fleurs aux yeux bleus retombaient, certaines se détachèrent, se mouvant dans l'air. Le commandant avait chuté à la verticale au cœur de la mangrove, sans bruit. Une volée de petits oiseaux d'un jaune d'or brillant fusèrent de la forêt, cela faisait penser à de la boue jaillissant sous l'impact d'une pierre. Les cerfs-volants s'étaient accrochés dans les branches des arbres. Insensiblement on était arrivé à la splendeur crépusculaire, les branches étaient comme des coraux dans une mer peu profonde, beaux, durs, respirant doucement. Le doux vent des marais soufflait sur les banderoles des cerfs-volants : révolution, révolution… la révolution ondulait dans le vent du soir. Il jeta dans la mangrove les fuseaux en os de genou de bœuf qui avaient servi à enrouler le fil avant de lâcher les cerfs-volants, les brisant avec fracas contre les branches d'arbre. Ceux qui assistaient aux

funérailles restaient là, debout, hébétés, pareils à des souches pourries. La grue blanche s'envola au cœur des nuées crépusculaires pour devenir un minuscule point pourpre avant de disparaître complètement. Les gens continuaient de tendre le cou pour regarder, ils restèrent plantés, immobiles, comme des échassiers, jusqu'à ce que les teintes du couchant s'estompent et qu'un croissant de lune soit suspendu au sommet des monts.

Mère pointa vers nous qui entourions le lilas, entourions grand-père, un doigt portant un anneau de jade et dit d'une voix claire :

« Père, si quelque chose vous tracasse, dites-le, ici il n'y a pas de personne étrangère, rien que vos descendants. »

Grand-père poussa un soupir et dit :

« Ouvrez grand vos yeux ! »

Nous obtempérâmes, le pollen du lilas noir voltigeait devant nous, la longue queue des oiseaux s'agitait dans le pollen, il y avait une couche de poudre sur les sourcils de grand-père.

Il tendit devant nous ses mains serrées et dit en souriant :

« Devinez ce que j'ai dans les mains ? »

Nous secouâmes tous la tête en signe de dénégation, impossible pour nous de le deviner.

Grand-père s'adressa à moi :

« Allons, devine. »

Je dis que moi non plus je ne pouvais le deviner, grand-père me demanda de dire ce qui me passait par la tête.

Je répondis :

« Vous avez un lingot d'or dans la main !

– Le plus intelligent est ce petit fils à la grosse tête ! » Grand-père fit mon éloge, il ouvrit les mains et dit : « J'ai dix lingots d'or dans mes mains. » Il n'y avait rien dans ses mains.

Mère dit en riant :

« Père, vous nous taquinez ! Allons, à table ! De la soupe aux pois, des galettes, et des crevettes braisées, vos mets préférés, père.

– Regardez ! Ouvrez vos yeux et regardez bien ! » nous ordonna grand-père qui s'obstinait.

Les deux mains de grand-père étaient vides.

Mère reprit :

« Il n'y a même pas un pet dans vos mains, d'où ils sortiraient, ces lingots d'or ? »

Grand-père dit en riant aux éclats :

« Vous avez bien regardé, c'est sûr ? Il n'y a rien dans mes mains ? »

Nous trouvions tous cela un peu bizarre.

« Bon, je vais mourir ! dit grand-père avec calme. Après ma mort, vous devrez trouver une solution pour me faire parvenir au cœur de la mangrove, là où aucun vivant ne doit entrer. Il ne faudra en aucune façon avoir recours aux cerfs-volants comme pour le commandant. Cette tâche devra être réalisée par ce petit-fils à la grosse tête. »

Sur ces mots, grand-père tomba à la renverse sous le lilas, et tous de se précipiter à son secours. Mais grand-père avait déjà rendu l'âme.

Nous pleurâmes, entraînés par mère. Nous nous lamentions, mais sans verser de larmes. Une lourde responsabilité pesait sur mes épaules et j'étais encore moins enclin que les autres à pleurer.

Comment faire, mais comment faire ? Qui me donnerait intelligence et courage ? Grand-père a dit qu'il allait mourir et il l'a fait, par ces jours de grandes chaleurs, à laisser le cadavre trop longtemps on risquait la décomposition et la pestilence, avec des maladies infectieuses, ce serait alors terrible. J'étais sur des charbons ardents. Ma mère me réconfortait :

« Mon enfant, ne t'inquiète pas, prends le temps de la réflexion. Les proverbes le disent bien : “arrivé au pied de la montagne il y a toujours un chemin”, “pris dans le vent le bateau peut encore aller de l'avant”, “quand la guêpe entre sous l'habit, pour l'en chasser on se dévêt”, “un froncement de sourcils, l'idée vient à l'esprit”, “ici-bas il n'est chose impossible, suffit de vouloir grimper”. Ce soir, tu t'assiéras sous le lilas et tu réfléchiras à un moyen pour faire entrer ton grand-père dans la mangrove ; pour t'empêcher d'être distrait, je vais demander qu'on t'attache à l'arbre. »

Elle reprit :

« Adu, attache ton frère aîné au lilas ! »

Adu était le troisième de mes frères cadets, quand il était plus petit, il avait eu à subir mes brimades. Il prit une grosse corde faite de tiges d'orties tressées puis, sans ménagement, il me lia les bras derrière le dos avant de m'attacher bien serré à l'arbre.

Mère demanda qu'on apporte une précieuse lanterne rouge, que tous les membres du clan se mettent en rang, pleurent et aillent faire partir des pétards à la lisière de la mangrove. La lune était dans le ciel, tout était tranquille, on entendait les stridulations des courtilières, des parfums flottaient depuis la mangrove et venaient se mêler à la senteur du lilas. Les flots du grand canal en crue déferlaient, mère et les autres, tenant haut la lanterne rouge, criaient en chœur en direction de la rive opposée :

« Le vieux maître Laba est décédé – Le vieux maître Laba est décédé – Le vieux maître Laba est décédé ! »

Le bruit de l'eau montait sonore, l'écume grisâtre pareille à de petites bêtes sauvages galopait à vive allure.

Les moustiques à longue bouche me mordillaient. Je me creusais les méninges. Grand-père se mit debout. Il marcha en long et en large devant moi, les mains derrière le dos, on aurait dit un enseignant surveillant un examen. En ce moment critique, je trouvai la solution, une idée géniale me traversa l'esprit, je dis :

« J'ai trouvé ! Grand-père, on va louer un hélico pour vous hélitreuiller. »

Grand-père secoua la tête en signe de refus :

« Non ! Ce n'est pas bon ! Je suis sensible aux odeurs de kérosène ! »

« T'es vraiment exigeant, grand-père », bougonnai-je, mécontent. Les moustiques, prenant avantage de ce que j'avais les pieds et les mains liés, me pompaient le sang avec superbe, sans se gêner.

« Alors, si on vous expédiait dans la mangrove avec un obusier, voilà qui serait bien, non ? »

« Petite brute impie ! » La barbe frisée se redressa pareille à la queue d'un scorpion, il m'injuria en grinçant des dents : « Tu as l'audace d'inventer des

choses pareilles ! De transformer grand-père en bombe humaine ! »

« Relâchez-moi ! dis-je, sûr de mon fait, votre petit-fils a trouvé un plan infaillible, qui vous garantira confort, joie, satisfaction ! »

Grand-père regarda mes yeux, au bout d’un moment il hocha la tête et dit sur un ton approbateur :

« Mon petit-fils, franchement, tu es un vrai génie ! Grand-père peut mourir sans regrets ! »

Grand-père s’allongea sur le sol et trépassa pour la seconde fois.

Je me débattis pour me dégager de la corde d’orties, mes bras me brûlaient, le composant urticant des orties avait pénétré jusque dans mes muscles. Ma mère et les autres femmes étaient revenues de la digue de la rivière. À la vue de ma mine réjouie, mère comprit que j’avais trouvé un expédient, elle en fut contente à son tour. Tout le monde prit son repas sous le lilas, la lanterne nous éclairait. Pour me féliciter d’avoir réglé si vite une question d’une telle importance, mère prépara de sa main un plat de scorpions des montagnes et me permit de boire de l’alcool. Les scorpions, bien grillés, dégageaient un fumet délicieux, ils croustillaient sous mes dents. Grand-père dans l’ombre faisait claquer ses lèvres, rien qu’au bruit on devinait son avidité. Mère dit :

« Père, inutile de faire claquer vos lèvres, si vous avez envie d’en manger, levez-vous et approchez ! »

Grand-père se releva tout penaud, s’approcha de la table, intimidé, il avait la démarche ondulante du serpent, il dit sur un ton désolé :

« C’est que de toute ma vie je n’ai jamais senti un fumet aussi délicieux. »

Mère répondit avec une pointe de mécontentement dans la voix :

« Père, vous n’avez pas bonne mémoire ! Ces scorpions des montagnes, vous n’en avez peut-être pas mangé cent kilos, mais bien cent livres, de votre vivant vous n’étiez pas avare de compliments, et que je te donne du “fils pieux”, du “petit-fils méritant”, à présent que vous êtes mort, vous nous faites mauvaise figure et ne reconnaissez pas vos dettes, extirpez vos boyaux et examinez-les, je crains bien qu’il n’y soit resté quelques scorpions mal digérés ! »

Grand-père, pas très fier, engloutit une dizaine de scorpions puis, sans dire un mot, se dirigea vers la pénombre pour mourir une fois de plus.

Un pigeon orangé tournoyait au-dessus de nos têtes en battant des ailes. Mère dit : « Une lettre du nord de la rivière. »

La neuvième tante, qui était atteinte de strabisme, éleva une main pour que le pigeon Fier se pose sur sa paume. Elle l'amena sous la lumière de la lampe. Le pigeon gonflait sa gorge renflée, il roucoulait tout bas, ses yeux semblaient deux étoiles dorées.

Mère ôta la lettre de la patte de l'oiseau, la déplia, et la lut à la lumière de la lampe. Comme j'avançais la tête pour voir le contenu de la missive, voilà qu'elle la brûla au feu de la lampe. Quand la lettre fut réduite en cendres elle dit :

« Une lettre de chez ta grand-mère maternelle, Petit oncle va traverser la rivière pour exprimer leurs condoléances. »

Grand-père, qui se tenait dans l'ombre, intervint dans la conversation :

« Ce sont des parents tout ce qu'il faut ! »

Mère reprit : « Père, vous n'avez pas votre mot à dire ! »

Grand-père se tut. Mère donna au pigeon quelques scorpions, elle lui flatta le poitrail, le pigeon partit comme une flèche dans le ciel nocturne, dans la brillance du clair de lune se firent entendre des roucoulements.

Personne ne parla de la nuit, ou si peu. Tous dormaient, grand-père, qui ne supportait pas cette solitude, venait toutes les heures frapper à ma fenêtre, sous prétexte de discuter avec moi de ce qui allait se passer le lendemain, en fait c'était pour avoir quelque chose à dire, cela finit par m'agacer, je déversai ma mauvaise humeur. Il me dit d'une voix triste et morne :

« Le proverbe a bien raison qui dit : “Un sous-préfet mort ne vaut pas un rat vivant.” De mon vivant j'étais ton grand-père, une fois mort me voilà devenu un moins que rien ! »

Je réfléchis à sa réponse, et me dis qu'il avait raison. Je pris en secret la résolution, pour le cas où il reviendrait me trouver, de m'armer de patience et de bavarder avec lui, de ne pas le heurter avec mes propos véhéments. Mais il ne devait pas revenir à la charge. Dans mon demi-sommeil, je l'entendis errer toute la nuit dans la cour et secouer le lilas jusqu'à le faire bruire.

Au point du jour, Petit oncle arriva, comme je l'ai déjà dit plus haut, il était atteint d'un asthme sévère, il haletait sans fin, les lèvres violettes, le regard

morne. Deux grosses calebasses, l’une devant, l’autre derrière, étaient accrochées à ses épaules, il avait pu traverser à la nage grâce à leur flottabilité malgré la crue, monstrueuse, et les tourbillons, gros comme des puisoirs, il y avait aussi des tortues mauvaises, sans compter qu’il avait très peur de l’eau. Cela ne lui avait pas été chose facile. Il fut donc traité comme un invité d’honneur. Nous le fîmes asseoir sur le petit tabouret en bois de catalpa placé à côté du corps de grand-père et lui donnâmes à boire de l’anisette, connue pour ses vertus apéritives et échauffantes. Il en but une bolée et une autre sans faire de façons. Mère fit l’éloge des sept roses si grosses qu’il avait apportées. Pourquoi les roses étaient-elles si grosses au nord de la rivière ? Aussi rouges ? Si rouges qu’on aurait dit du feu. Elles pesaient en tout presque quatre livres, une livre chez nous faisant six cents grammes, je vous demande : combien pesait chaque rose ?

3 livres et 8 liang = 56 liang [soit 2 072 grammes]

56 liang divisé par 7 = 8 liang soit [296 grammes]

8 liang = une demi-livre [soit 296 grammes]

Réponse : Chaque rose apportée par Petit oncle du nord de la rivière pour fleurir le corps de grand-père pesait une demi-livre.

J’annonçai gravement à mère : « Mère, chaque fleur pèse une demi-livre ! »

Mère en tira la langue d’étonnement.

III

Je réconfortai mon furieux de fils de peur que, sous le coup d’une impulsion, il ne commette quelque exploit à vous faire trembler. « Qinggour, Qinggour, ta mère finira bien par revenir. » Mon fils se faufila de nouveau dans le tonneau pour s’y amuser, je trouvai une place libre dans un coin de la grande salle, m’assis et poussai doucement un soupir de soulagement. Peut-être fut-ce ce soupir qui provoqua chez elle une réaction d’aversion car la femme assise devant moi, qui avait un chrysanthème dans les cheveux, se retourna et me foudroya du regard. Je me rappelai vaguement qu’elle était la fille de mon sixième arrière-grand-oncle, et que je devais lui donner du « grand-tante ». Avant même que j’eusse le temps d’ouvrir la bouche, elle détourna la tête. Le chrysanthème dans ses cheveux exhalait une légère mélancolie, ou plutôt une légère fragrance. Mon fils roulait avec le tonneau, clac, clac. Sur la scène on commençait à interpréter des danses, au centre il y avait un feu, les gens dansaient autour, ils tenaient à la main un fuseau en os de bœuf. Au bout d’un moment, ils semblèrent fatigués et filèrent s’asseoir sur un côté, mâchouillant du chaume. Sur les bords de la scène poussaient des touffes de chrysanthèmes aux mille têtes, dont beaucoup de blancs, et parfois des rouges et des jaunes. Certains arrachaient une fleur pour la piquer dans les cheveux de la femme assise à côté d’eux. Puis le commandant Pi s’est montré, deux revolvers fichés dans son ceinturon, une pipe au coin de la bouche. Il a dit :

« C’est la révolution ! C’est la révolution ! Comprenez-vous cela, vous autres ? Dorénavant, tous ceux qui auront pieds et mains aux doigts palmés

seront opérés. Ceux qui porteront atteinte à la révolution seront exécutés sans quartier ! »

Le commandant Pi fit un signe de la main, quelques personnes poussèrent un homme jusque sur l'estrade, le capitaine éleva son revolver, pareil à un charpentier avec son fil à plomb, il visa sa cible pendant un long moment, pouf, la cervelle de l'homme jaillit. Les gens au pied de la scène poussèrent à l'unisson des exclamations de joie. Certains jetèrent des chrysanthèmes sur l'estrade. Mon fils bondit pour les ramasser. Il m'adressa un sourire candide, des fleurs plein les bras.

Il me faut revenir aux funérailles de grand-père. J'ordonnai à mes frères d'amener trois grands chevaux, tous de la couleur du charbon, avec des yeux pareils à des cloches de bronze et des sabots comme des framboises. J'ordonnai aussi à mes oncles de fabriquer une remorque avec des planches de bois de cyprès, d'en raboter le fond et de l'enduire de cire d'abeille. Tandis que, pan, pan, les oncles clouaient, les chevaux quant à eux mangeaient leur fourrage à l'écart. De la paille verte mêlée à des fèves grillées. Les bêtes se régalaient, leurs ventres s'arrondissaient peu à peu, leurs yeux brillaient davantage. La tâche la plus importante était de laver le corps, de faire la toilette funèbre pour la mise en bière. Il était hors de question d'utiliser l'auge en pierre bleue qui avait servi pour le commandant Pi, même si elle était intacte. On trouva un gros chaudron en fer que l'on remplit d'eau claire, on y ajouta de l'alun et des crottes de chauve-souris ; on ôta tous ses vêtements à grand-père qui avait les os très durs, quand on le porta tout tordu dans la marmite l'eau en ébullition déborda. Hors de question également d'utiliser le luffa qui avait servi à frotter le corps du commandant Pi. « Eh bien, prenons un balai », dis-je. Ce fut chose faite. Par ailleurs, la remorque était prête ; après avoir séché le corps, nous le déposâmes dessus. On ne pouvait lui mettre un uniforme militaire en drap, et un costume à la Sun Yat-sen aurait paru incongru, aussi lui fit-on porter une longue tunique et une jaquette de mandarin, mais on lui mit aux pieds des chaussures en cuir à trois coutures[1], toutes luisantes d'avoir été frottées. Nous commençâmes par placer sur le corps les roses apportées par Petit oncle, puis ce furent surtout des chrysanthèmes blancs complétés par des lis corail et des brassées

d'hémérocalles, le corps de grand-père était carrément devenu un tertre luxuriant de fleurs et de verdure. Bien sûr les roses surmontaient le tout, gardant à jamais la préséance. Une fois le corbillard décoré, pour éviter que le corps ne glisse, je demandai à mes frères de l'attacher solidement à la remorque avec des cordes d'ortie et je glissai entre les mains de grand-père un poignard au manche en bois de jujubier bien dur et poli, il avait presque un mètre de long, à l'empoigner chacun se serait senti l'âme martiale, se serait cru puissant et fort. Tout de suite après ce fut au tour des chevaux, les harnais étaient ce qu'on pouvait trouver de mieux en la matière : du cuir brut monochrome tressé et imbibé d'huile d'aleurite de la meilleure qualité. Les femmes les avaient décorés de nombreux chrysanthèmes dont le parfum subtil se répandait partout.

À ce point des préparatifs, tout le monde put se laisser aller à sangloter.

Les femmes les premières se lamentèrent, pleurèrent, les hommes à leur suite se mirent à pleurer.

Grand-père avait l'air serein, il ne disait rien. Je supposai qu'il était vraiment satisfait de ses funérailles.

La cérémonie commençait tout juste et le meilleur était encore à venir !

J'étais debout à l'arrière de la remorque, le bout de mes pieds touchait la plante des pieds de grand-père. Une main appuyée sur la barre transversale, je donnai l'ordre à tout le monde de ne plus pleurer.

Je piquai la croupe des chevaux avec une perche de bambou. Ils se mirent à courir. Les gens suivaient juste derrière la remorque, actionnant leurs jambes.

Les chevaux allaient de front, au début ils ne couraient pas très vite, puis ils accélérèrent l'allure. Leurs queues se déployèrent comme des pièces de soie. Nous allions comme le vent, des hirondelles au plumage luisant filaient en rasant la prairie pour capturer les papillons levés par les sabots des chevaux. Quelques objets volaient, de couleur brune, qui semblaient être des sauterelles, mais qui en fait étaient de la terre soulevée par les sabots. Les gens galopaient derrière au mieux de leurs forces, sans pouvoir rattraper les fins coursiers. J'entendis les injures que lançaient les femmes, aussi, mobilisant toute mon énergie, je tirai sur les rênes. Les chevaux avaient tous trois la tête dressée, ils levaient leurs jambes de devant ; de leur bouche à demi ouverte ils lançaient des hennissements

rauques, ils avaient l'écume aux lèvres. La force d'inertie fit parcourir à la remorque bien graissée une dizaine de mètres sur l'herbe avant l'arrêt complet. Je sautai à terre, jetai un regard derrière moi, et vis apparaître dans la prairie une route plate – sur la route ce n'étaient qu'herbe verte et fleurs de chrysanthèmes écrasées par la remorque.

Les gens venus assister aux obsèques nous rattrapèrent, essoufflés. Les femmes aux pieds bandés étaient bien à plaindre ; Petit oncle, qui souffrait d'asthme, l'était encore plus, il avait le visage tout jaune, les yeux verts, les lèvres violettes, la bouche grande ouverte, pareille à un trou noir, il s'aidait de ses narines pour respirer.

Il dit avec un certain humour : « Mon neveu, Ganba Jindou, heu… heu… heu… ça ressemble à un marathon heu… heu… heu… les diables étrangers ne sont pas encore entrés au village heu… heu… heu… un peu moins vite, c'est possible ?

– Oui, oui, oui, Petit oncle, vous pouvez monter un cheval ou vous asseoir dans la remorque, la route est longue pour atteindre la mangrove. »

Il ne fit ni l'un ni l'autre ; chacun a ses propres aspirations, sur lesquelles il ne faut pas exercer de contraintes. Pour que cet hôte de marque ne meure pas d'essoufflement en chemin, je retins les rênes, contrôlant la vitesse. Les chevaux, irrités de ne pouvoir galoper leur content, s'agitaient, avançant d'un pas désordonné. Les abeilles dansaient derrière nous, les oiseaux tournoyaient au-dessus de nos têtes. Quand on a plein de choses à dire cela prend du temps, quand on n'a rien à dire cela va vite, pour faire court les chevaux tirant la remorque étaient déjà arrivés à la lisière de la mangrove.

Il s'agissait de terres basses où se réunissaient les eaux venues de tous côtés. Nous supposions qu'au cœur de la forêt dense il devait y avoir une grande étendue d'eau car des vapeurs montaient en spirale de ce lieu et s'assemblaient pour former un nuage pareil à un dais, puis il se mettait à pleuvoir, et de la vapeur d'eau froide, viciée, flottait à la suite du vent sur la steppe, nous parlant de poissons, de tortues, de crevettes, de crabes et de quantité de plantes aquatiques mystérieuses. Quelle était en fait la taille de la mangrove ? Personne n'aurait pu le dire clairement. Certains curieux avaient songé aller y faire un

tour, sans doute pour évaluer sa superficie, mais personne n’y était parvenu en gardant sa lucidité d’esprit, tant les différentes odeurs qui émanaient de la forêt provoquaient très rapidement chez les explorateurs un état chimérique qui transformait toute observation géographique qui se serait voulue ambitieuse en errance de l’esprit dénuée de sens et relevant de l’aliénation. Hormis cela, il y avait aussi ceux qui s’égaraient au cœur de la forêt et ne parvenaient plus à en sortir ; par temps de pluie, l’air était humide, la pression atmosphérique montait brusquement, nous pouvions souvent entendre les appels au secours lancés par ces voyageurs égarés.

Cette forêt si pleine de mystère, ceux qui la connaissent ne la trouvent pas étrange, et ceux qui n’en ont pas connaissance encore moins. Au cours de ces dernières années, pour lutter contre la pauvreté, les autorités du district ont mis en place des équipes pour aller en inspecter les ressources, préparer le développement de la région en un pôle qui attirerait largement les touristes chinois et étrangers. Cela ne nous agréait pas du tout. Par bonheur, ce groupe d’investigation composé de trois hommes et de trois femmes, une fois entré dans la mangrove, n’a plus donné signe de vie, ils ont disparu, comme fait un bœuf d’argile plongé dans la mer. Mais à y repenser, c’est vraiment regrettable, de ces six personnes, mis à part un demi-vieillard qui avait passé la cinquantaine, les cinq autres étaient des jeunes gens dans la fleur de l’âge. Les trois femmes étaient toutes plus coquettes les unes que les autres, quel dommage, oui, quel dommage. Que les hommes soient morts, passons, c’est ainsi, mais les trois femmes ! Il aurait fallu nous les garder comme épouses pour qu’elles nous donnent des rejetons pleins de muscles et d’intelligence. Elles sont entrées dans la mangrove un matin de bonne heure, je me rappelle la scène comme si je l’avais sous les yeux…

Les chevaux, agités, piaffaient comme la remorque transportant le corps de grand-père s’était arrêtée à la lisière de la mangrove. Une pente toute lisse, les branches rouges, frêles, se balançaient dans la brume crépusculaire. Nous ne parlerons pas pour le moment de ce superbe oiseau huppé qui faisait de l’escarpolette sur les branches, mais attirons votre attention sur un petit animal adorable, très commun chez nous, de la taille au-dessous de celle d’une belette,

un peu plus gros qu'une taupe, avec une tête de chat sur un corps de rat, un pelage doré, habile à imiter le langage humain avec éloquence. J'ai eu beau consulter tous les dictionnaires de zoologie petits ou grands, je n'ai pas trouvé de rubrique lui correspondant. Nous les appelons quant à nous « petites fourrures à paroles ». Ils peuvent parler le langage des hommes, par petits grognements ou pépiements, sons semblables à ceux que l'on entend dans des kits oreillettes. Ils accourent souvent dans le village à la faveur du clair de lune et dansent sur les branches des arbres ou sur les murs. Quand ils s'amusent tout leur content, ils rient aux éclats. Mon fils éprouve pour eux un sentiment très particulier – lui qui maltraite les petits animaux témoigne à ces petits êtres une amitié toute spéciale. Mais laissons-les de côté également. Sous les aisselles des chevaux s'étaient faufilés des taons suceurs de sang, les bêtes étaient nerveuses. Pour ma part, je m'impatientais ; ceux qui étaient venus pour les funérailles se promenaient dans la prairie, parmi les fleurs odoriférantes et les plantes vénéneuses, comme s'ils faisaient une balade au printemps. N'en pouvant plus, je me mis à hurler :

« Hé !… Dépêchez-vous ! Qu'est-ce que vous complotez ? Auriez-vous l'intention de retarder le grand moment de grand-père ? »

Les femmes reprirent leur course folle et finirent par se rassembler tout essoufflées autour de la remorque. Je leur intimai l'ordre de se mettre à genoux et de le saluer trois fois avec respect et déférence le front contre le sol. Le rite funéraire le plus solennel commençait. Il n'y avait pas eu d'autres funérailles de ce type depuis celles du commandant Pi dans la mangrove. Pendant les années de guerre, les morts comptent pour des prunes, foin de tant d'attentions ! Grand-père est décédé en période de paix, par une belle journée, sous l'auspice de bonnes récoltes, alors que vivres et vêtements étaient en abondance, les gens en bonne santé, ce qui explique cette attitude élégante relative aux dépenses engagées et au respect du rituel mortuaire.

Les femmes restaient agenouillées, elles ne semblaient pas vouloir se relever. Je lançai :

« Le rite est terminé ! »

Alors seulement elles se relevèrent, à contrecœur.

Je cherchai les trois chapelets de pétards enfouis sous les herbes et les fleurs et dis à ceux de ma génération, c'est-à-dire à mes cousins et à mes frères :

« Bashi, Qiutian, Yuqian, prenez chacun un chapelet et accrochez-le à la queue d'un cheval. »

Très excités tous les trois, ils me prirent des mains les pétards. Les chevaux se mirent à hennir, ouvrant leur grande bouche et montrant leurs dents longues et blanches. Ils regardaient du coin de l'œil avec un air méprisant ces trois noirauds.

« Vite, accrochez-les ! » dis-je, les pressant sans ménagement.

Leur excitation se changea en crainte, les mains qui tenaient les pétards tremblaient comme des feuilles, ils hésitaient à s'avancer. Mais en fin de compte ils le faisaient, à petits pas. La queue des chevaux était entre les pattes, les hennissements étaient de plus en plus forts. À peine la main de Qiutian eut-elle touché la queue d'un cheval que la bête rua d'irritation, faisant s'envoler la terre poussiéreuse contenant du sulfate de soude en bordure de la forêt ; un nuage irritant agit comme un charme sur les yeux des présents. Grand-père se tortilla sur sa remorque, à le voir ainsi je compris qu'il était anxieux.

Et moi plus encore, car si cette partie du plan échouait, l'ensemble était compromis ; certes, il y allait de mon petit prestige, mais ce n'était rien au regard du non-respect des dernières volontés de grand-père. Les trois garçons avaient aussi peur que s'ils étaient en présence d'un tigre, les mains sur les yeux, ils s'étaient mis à l'abri, attendant que le danger passe. Je ne pus retenir ma colère ; comme j'allais les invectiver, je vis une jeune cousine de dix-huit ans pouffer de rire derrière sa main. Ce fut l'illustration de l'adage « Le bonheur stimule les facultés », j'ordonnai immédiatement à trois de mes cousines les plus jolies, dont celle qui riait sous cape derrière sa main, la première visée : « Mudan, Qiangwei, Shaoyao, allez-y toutes les trois, chacune de vous maintiendra la tête d'un cheval, vous approcherez votre bouche de l'oreille de la bête et lui direz quelques mots affectueux. »

« D'accord ! » Les trois cousines criaient et sautaient de joie. Tels trois petits tourbillons colorés, odorants, elles se ruèrent vers la tête des chevaux. Les bêtes hennissaient, jouaient du sabot, détendues et heureuses, elles se sentaient très

proches des jeunes filles. Je fis un signe secret aux trois garçons, ils comprirent et coururent de l’avant le dos courbé, attachèrent les pétards à la queue des bêtes. Les cousines et les chevaux faisaient bon ménage, je dis aux filles de continuer leur petit manège. Je demandai à plusieurs dizaines d’hommes de former deux rangées, chacun tenant à la main une arme, en bon ordre, comme faisaient les officiers du yamen, il s’agissait de forcer les chevaux à aller droit devant eux… en direction de la mangrove.

Je sautai à bas de la remorque, un briquet à la main, je rampai derrière les chevaux, clac, clac, actionnai plusieurs fois le briquet, aucune étincelle n’en jaillit, cela me mit vraiment la rate au court-bouillon. Il ne me restait plus qu’à jeter le briquet, revenir en rampant, et demander du feu aux présents, je n’obtins qu’une moitié d’allumette à tête blanche et du papier pour les feux de brousse. Je retournai sous les chevaux, toujours en rampant, et, en le protégeant de ma manche, mis le feu à toute vitesse aux mèches des trois chapelets de pétards, puis je roulai à l’extérieur en criant : « Les filles, lâchez la tête des chevaux et sauvez-vous vite ! »

Mais voilà qu’elles ne parvenaient pas à quitter les bêtes, elles semblaient vraiment s’être attachées à elles. Les pétards explosèrent sur les croupes, la fumée des explosifs roula, des confettis s’envolèrent, le bruit de la pétarade vous perçait les tympans. Les trois chevaux relevèrent en même temps la tête, les cousines étaient suspendues à leur cou, les chevaux se bousculaient, avançant comme la houle.

« Lâchez prise, et vite ! Sortez-vous de là, espèces de sales garces ! » Je trépignais sur place en rugissant.

Les hommes criaient, leur arme à la main. Les chevaux se ruèrent en avant tirant la remorque, deux des cousines furent rejetées en arrière, elles roulèrent sur le sol comme des boules brodées multicolores. La dernière fut entraînée sous les sabots des chevaux, celle qui avait ri sous cape et qui s’appelait Mudan. Elle allait mourir, c’était certain, qui était l’assassin ? Sa mère, la huitième tante aux grandes oreilles, ne lâcherait pas l’affaire, je me sentis sous la menace d’un malheur. Dieu soit loué ! Une fois la remorque passée, elle se releva sans la

moindre blessure, et elle m’adressa un sourire derrière sa main. Espèce de traînée ! Si tu avais été écrasée, ma colère n’en serait pas moins restée entière !

Les chevaux se ruaient vers la mangrove à une vitesse vertigineuse. « Cheval effrayé va comme l’éclair, bateau vrillé part comme flèche. » Ce fut une nouvelle pente raide, la cire d’abeille avait fondu avec la chaleur due au frottement du gazon, la remorque ne pouvait pas glisser davantage. Les chevaux et la remorque filaient comme le vent, les fleurs et les herbes penchaient vers nous, affectueuses, les crinières flottaient, les pétards crépitaient, la remorque et grand-père rugissaient de concert, tout l’équipage entra droit comme une flèche dans la mangrove.

Il s’y produisit un raffut de tous les diables, puis ce fut le silence total. Un long moment après un loriot se mit à chanter, on aurait dit ces sons qu’on prononce en rêve.

Je pleurai, car il était peu probable que j’aie à organiser un événement aussi spectaculaire une seconde fois dans ma vie.

---

1. Chaussures longtemps réservées à certains officiers.

IV

Les tirs se faisaient entendre dans la grande salle ; les murs, mais surtout les coins et le dôme rendaient un écho puissant. Des persiennes, faites avec art dans une planche de bouleau mince et lisse, s'ouvrirent sans bruit, une dizaine de minces rayons de lune furent filtrés uniformément, éclairant le tonneau qui roulait dans le couloir recouvert de moquette synthétique. La fille sortait par moments sa tête du tonneau, après un regard elle s'empressait de la rentrer, on aurait vraiment dit un crabe parasite dans une coquille en spirale. Le rideau rouge tomba lentement, musique ; sur les sous-titres sur fond blanc de chaque côté de l'écran apparut la mention « entracte ». Au milieu de ce flot de musique, des appliques murales et des lustres s'illuminèrent en nombre, les gens quittèrent leur siège dans un beau désordre et se pressèrent bruyamment vers la sortie.

La sonnerie invita les gens à regagner leur place, nouveau brouhaha. Les lumières s'éteignirent, le clair de lune une fois encore illumina le tonneau de ses rais uniformes, parcimonieux. La musique se fit entendre, les roulements de tambour faisaient penser aux sons des pierres musicales. Le rideau s'ouvrit lentement, le faisceau d'une forte lumière rouge vint frapper le corps du commandant Pi armé jusqu'aux dents. La lumière peu à peu baissa en intensité, éclaira la scène entière, le commandant Pi déclara : « Après maintes discussions au sein du congrès, il a été décidé ce qui suit : dorénavant, ceux du clan qui naîtront palmés, fille ou garçon, devront tous se faire opérer, sans exception ; les femmes et les hommes de notre clan qui commettront l'adultère seront, sans exception également, brûlés sur le bûcher ; des années plus tard, quand les étrangers aux cheveux rouges viendront pour construire la voie ferrée, il nous

faudra mener contre eux des années de guerre sanglante, tous ceux qui tenant trop à leur petite vie auront peur de mourir, collaborateurs ou renégats, seront décapités sans exception. Ces trois résolutions seront gravées dans la pierre. »

Sur la scène, un grand nombre de gaillards au visage jaune et de vieillards à la barbe blanche exprimaient leur accord. Une flopée d'enfants en rouge accourut et leur offrit avec déférence des bouquets de fleurs. Qui reçut le plus de fleurs ? L'imposant commandant Pi.

Un enfant en rouge, debout au bord de la scène, dit sur un ton affecté, forçant la voix :

« Interruption momentanée, merci à tous pour votre présence ! »

Musique forte. Lumière très blanche. Rideau baissé dans l'urgence.

V

Le rideau noir de la nuit retombe, des gouttes d’eau glacées pleuvent du ciel, les grillons réfugiés dans la chaleur du foyer laissent monter leurs plaintes. Mon fils est accroupi sur le rebord de la fenêtre, il regarde en direction de la cour, mais quoi, je ne saurais le dire. J’ai très mal à la tête, la pluie glacée frappe les végétaux desséchés avec des sons mornes. Je n’arrive pas à dormir, j’ai soudain la sensation que ce corps, petit et mince, est devenu, qui l’eût cru, gros et pesant, se mouvant avec difficulté. Mon fils tapotant les meneaux de la fenêtre lance des injures :

« Putain de ciel qui fait tomber cette pluie verglacée, où est partie la lune ? Hé, lune, lune, montre-toi, je vais te coudre un vêtement coloré. »

Les nuées se dispersent, une lune toute ronde monte dans le ciel, sa lumière d’une blancheur éclatante illumine le papier blanc de la fenêtre, les plaintes des grillons passent de la désolation à la joie.

Les petits copains de mon fils arrivent – les « petites fourrures à paroles » –, ils courent à toute vitesse dans la cour. Mon fils déchire le papier de la fenêtre et lance en direction de la cour :

« Salut ! Vous avez mangé ? Et comme d’hab’ de l’eau mélangée à des graines ? »

Ils répondent en chœur :

« Salut, Qinggour ! Nous allons bien ! À présent nous ne mangeons plus ce genre de choses, Wuer a découvert dans la mangrove un petit champignon blanc, absolument délicieux, si bien que maintenant nous en mangeons tous les jours.

– Je savais que dès que la lune serait levée vous viendriez me chercher pour jouer, alors j’ai demandé à la lune de se montrer.

– C’est vrai, dès que la lune s’est montrée nous avons accouru au village, chez vous il y a une délicieuse odeur de crottin de cheval.

– Vous voulez manger du crottin de cheval ?

– Non, on le laisse pour ton père, nous, nous voulons juste en sentir l’odeur. »

Mon fils dit en soupirant :

« Alors j’ai rien de bon à manger à vous offrir – hé ! Vous mangez des pignons de pin ? Sautés dans l’huile !

– Trop durs, nous ne pouvons mordre dedans », répondent les petits êtres.

Ils portent tous une petite jaquette rouge, un petit pantalon vert et un petit chapeau fait de bandes de velours rouge vif, ils sont espiègles et adorables.

Ils disent : « Qinggour, pas besoin de te tracasser comme ça, nous sommes venus après avoir bien mangé, rejoins-nous, on va jouer à l’aigle qui attrape le poussin. Vois comme le clair de lune est beau ! »

Et c’est vrai, la lune ce soir est particulièrement belle, très probablement parce que c’est la fête de la mi-automne. Mon fils sort avec un plat en bronze sur lequel sont posés des bonbons et des gâteaux d’offrande à la lune pour en régaler ses petits copains. Aucun père, même le plus sévère, n’ose s’immiscer dans le comportement mystérieux et singulier de son enfant, sans compter que je suis un père aimant. Mon fils dit aux petits êtres : « Attendez, je vais faire boire mon papa. »

Il saute du rebord de la fenêtre et prend une pipette en verre, aspire dans la jarre à vin un alcool de la couleur verte des oignons et me l’injecte dans la bouche. L’alcool est des plus généreux, il vous laisse en bouche un surplus de bouquet.

À l’ouest de la cour il y a une meule de pierre. Mon fils dispose bonbons et gâteaux dessus, les petits êtres jouent des pieds et des mains pour l’escalader, une fois assis sur le bord, ils forment tout naturellement un cercle, ils laissent pendre leurs petites jambes longues et grêles le long de la meule puis, tout en mangeant les friandises, ils se mettent à chantonner des « lon lon la, lon lon

lère ». Mon fils est debout à côté de la meule, il agite les bras, on dirait un chef d'orchestre prestigieux. Mon fils porte lui aussi pantalon vert, petite jaquette et petit chapeau rouges.

Après avoir mangé les bonbons et les gâteaux de lune, les petits êtres sautent de la meule, ils encerclent mon fils en braillant dans un tapage du diable. Puis ils se mettent à jouer à l'aigle qui attrape le poussin. Mon fils fait le rapace, les petits êtres, se tenant les uns les autres par la jaquette forment une longue file, ils imitent les poussins. La cour résonne de vagues de rires et de cris de joie, qui vous réjouissent le cœur et vous font sentir combien la vie est belle.

Avant le lever du jour, au chant du coq, le clair de lune s'assombrit, les petits êtres prennent congé de mon fils et franchissent le mur en sautant, pareils à un essaim d'abeilles, ils ont disparu. Mon fils reste dans la cour hébété pendant un moment, puis il entre sur la pointe des pieds dans la maison. Je l'entends dans la pièce principale chercher la calebasse à eau et prendre de l'eau à la jarre et la boire gloup, gloup. Boire de l'eau froide donne mal au ventre, mais est-ce de règle pour mon fils ? Je ne dis rien, fais semblant de dormir. Mon fils grimpe sur le kang, il teste mon souffle de sa petite main velue, puis il se glisse dans un coin du kang, se met à plat ventre, le derrière levé, et il s'endort en ronflant.

La lune du quinze est toute ronde le seize, c'est pourquoi le lendemain soir le clair de lune est encore plus brillant. Toute la nuit, les petits êtres et mon fils ont fait tourner la meule avec force vrombissements. Au point du jour, je sors voir ce qui se passe, il y a sur la meule de pierre une couche de farine rouge, je ne sais quels végétaux ils ont broyés. Je saisis une pincée de cette farine et la mets sur la pointe de ma langue pour en tester la saveur, c'est fort, salé, ça a le goût d'os de seiche. Je la ramasse et la mets dans une boîte en bois, peut-être que plus tard on en aura l'usage.

Qinggour dort jusqu'à ce que le soleil soit déjà assez haut dans le ciel. Il saute à bas du kang avec insouciance, se lave vaguement la figure, mange deux crevettes, lève les jambes, prêt à courir. Mère lui dit :

« Tu es grand maintenant et tu passes ton temps à courir dans les champs, ça va donner quoi plus tard ?

– Qu’est-ce qu’il pourrait faire d’autre ? Est-ce qu’on peut l’attacher avec une chaîne comme un chat ou un chien ? rétorque ma femme sur un ton mauvais en soulevant un coin du sparadrap couvrant sa bouche.

– C’est très moche ce que tu viens de dire ! reprend mère. Est-ce que je t’ai dit de l’attacher ? Ce n’est pas moi qui fais son éducation, en quoi ça me concerne ? »

Je dis :

« Qinggour, reviens ! »

Il revient, tenant par la queue un rat mort. Une chouette sur le sterculier lance un hululement lugubre. Il est debout devant nous, tenant cette queue de rat et faisant tournoyer la bestiole, l’air insolent, plein d’adresse et d’audace, insouciant. J’aurais bien voulu l’envoyer à terre avec une bonne gifle, puis poser mon pied sur lui, pour l’empêcher à jamais de se relever… mais voilà que les touffes de cheveux roux de mon fils se courbent comme des queues de scorpions, signes chez lui de colère. Je lui dis, tout sourire :

« Qinggour, tu as six ans déjà, c’est l’âge où on lit, où on apprend les idéogrammes, où on acquiert les connaissances, je propose que tu ailles étudier à la classe Yuhong. »

Qinggour lance le rat crevé dans la marmite, et dit, révolté :

« Je le savais, vous êtes tous des méchants ! Vous voulez ma mort !

– Qinggour, comme si on pouvait ne pas aller à l’école. Celui qui n’a pas de culture est un illettré, quelqu’un de stupide…

– Conneries ! dit mon fils, pas la peine d’user ta salive, c’est bon j’irai. J’ai l’intention de voir quel remède contient votre gourde ! »

Le tirant par la main, je l’emmène à la classe Yuhong. Cette classe a été ouverte dans une maison en bois à la lisière de la mangrove, la maison est au centre d’une enceinte faite de gros rondins. Tirant toujours mon fils par la main je me faufile à l’intérieur par une petite porte basse. Lui y entre du premier coup, mais pour moi le passage s’avère être des plus étroits, je fais entrer ma tête et ma poitrine, mais mon ventre reste coincé, impossible de m’engager plus avant ni de ressortir ; un groupe d’enfants qui se trouve là rit en battant des mains. Les rondins pèsent sur mes reins, c’est douloureux. Je sens le sang affluer à mon

visage, ma tête est enflée, de la taille d'un boisseau en vannerie. J'appuie sur le sol avec mes mains, il est couvert de choses tordues, on dirait des vers de terre ou des nouilles. Mon dernier jour serait-il arrivé ? Serait-ce là la rétribution pour mes mauvaises actions ? Je ferme les yeux et me mets à sangloter de tristesse.

Je ne sais combien de temps s'est écoulé, quand un flash de lumière rouge brille devant mes yeux, un parfum m'assaille. Qinggour me dit, en me donnant des coups de pied au visage :

« Papa, réveille-toi, voici ma maîtresse, madame Mei, elle est venue te voir. »

Je relève la tête péniblement et vois, au travers de la robe de mousseline fluide, le corps mince et gracieux de la maîtresse Mei. Elle me dit : « Votre fils est très intelligent, mais il n'a pas la notion de nombre, cela rend l'enseignement plus difficile, j'espère que vous pourrez lui donner un peu de soutien ! »

Je réponds : « Maîtresse Mei, laissons cela pour le moment, trouvez-moi vite une hache pour fendre cette porte en bois et me sauver de là je vous prie. »

Elle dit, embarrassée : « La décision ne m'appartient pas, pour cela, il faut l'autorisation du commandant. »

Encore ce maudit commandant Pi, il est carrément partout.

Je dis, résigné : « Alors faites vite, je vous prie, cela fait bien deux heures que je suis coincé ici ! »

Elle se penche pour observer dans quelle situation je me trouve. Elle tend une main ! Ciel ! Une main aux doigts palmés, avec des membranes roses, me caresse le visage, cette main dégage des effluves glacés qui me pénètrent jusqu'aux os. Mon corps se recroqueville, comme une sangsue qui se met en boule, et je roule sur la pelouse de la cour de la classe Yuhong. Je me retrouve affalé tranquillement dans une touffe d'herbe devant la maîtresse, à observer ses pieds. Les doigts sont liés ensemble, reposant dans des sandales de plastique blanches, les membranes roses compressées sortent des fentes entre les doigts.

La maîtresse Mei, très mécontente, fait une moue, se détourne et s'en va. Ses fesses se tortillent au travers de la mousseline transparente, j'en oublie qu'elle est palmée. Je me lève d'un bond. La rattrape et me promène à ses côtés dans la cour. Nous marchons rapidement ou lentement. Les ipomées à fleurs rouges qui

pendent en zigzags des grands arbres font penser à des serpents. Au sol, les taches grises sont des buissons qui portent de petites boules rouge vif à la fourche des branches, quand on avance la main dans l'intention de les cueillir, les petites boules virent du rouge au violacé, comme si la colère était la cause de ce changement de couleur.

À côté des buissons est placée une table assortie de tabourets en marbre, nous nous asseyons l'un en face de l'autre. La maîtresse pose ses deux coudes sur la table, ses mains soutenant son menton, elle me regarde, troublée. Son visage est blanc comme du suif de mouton, elle a de grands yeux mélancoliques, des paupières plissées, une double rangée de cils duveteux qui s'entremêlent. Sa bouche est des plus mobiles, son haleine fraîche flotte jusqu'à moi, tel un léger vent céleste, elle souffle sur mon cœur. C'est alors que je sens un pied nu qui me caresse doucement le mollet. Ce pied me semble être un petit animal doté du sens de l'indépendance. Je suis secoué de spasmes. Elle me regarde, mélancolique, et me tend une main. La mauvaise impression que m'avaient donnée les membranes va en diminuant, sa main est en fait très chaude, très agréable sous les doigts. Je caresse avec beaucoup de tendresse ces membranes roses si élastiques. Son visage s'empourpre, ses yeux s'emplissent de larmes, elle me dit avec coquetterie : « Ne les caressez pas, dès que vous les touchez, cela me donne envie de… »

Je la regarde, perplexe. Elle pose une de ses mains sur mes yeux. Je vois, au travers des membranes, le soleil dans le ciel. On aurait dit une ceinture de jade vert, lançant des rayons brisés. « Partons, allons sous les framboisiers d'Asie. » Elle est brûlante, son corps est sans force.

Je l'enlace, sens sa poitrine, moelleuse. Comme nous entrons sous la treille, un ricanement monte derrière nous. J'en ai des sueurs froides. C'est mon fils. Il dit tout en mangeant les petites baies rouge vif : « Allez-y, je fais le guet ! »

La maîtresse s'enfuit, le visage dans les mains. Mon fils lui lance derrière son dos : « Court le moine, reste le temple, tôt ou tard le commandant Pi te brûlera, espèce de débauchée ! De femelle de crapaud ! »

Je ne sais plus où me mettre. Mon fils me dit : « Papa, dorénavant, je ne te laisserai plus me faire la leçon, tu n'es pas qualifié pour m'éduquer ! Je sais très

bien, moi, tout ce que tu fais derrière le dos de maman. Si tu te tiens à carreau, ça ira, sinon je dévoile tous les antécédents, maman n'est sûrement pas une lampe économe en énergie !

– Qinggour, papa a mal agi, pardonne-lui », dis-je humblement.

La maîtresse Mei, qui a changé de tenue pour une robe rose cendré, arrive plus gracieuse que jamais, elle s'arrête à trois pas de moi et me sourit. Elle a une adorable fossette aux coins des lèvres. Je tends la bouche vers elle, comme je vais l'embrasser, Qinggour me tire en arrière, il me dit sur un ton sévère : « Que viens-tu de dire à l'instant ? Tu l'as oublié sur-le-champ ! »

Je n'ose relever la tête, la maîtresse Mei souffle dans ma direction.

« Camarades, le cours commence ! » dit la maîtresse debout sur l'estrade. Elle porte une robe vert pâle et un petit chapeau de paille au bord recourbé, des points lumineux glissent sur son visage. Des dizaines d'enfants, les mains derrière le dos, droits comme un « i », sont assis sur des poteaux en bois de tilleul. La maîtresse Mei dessine à la craie jaune sur le tableau un motif en forme de fuseau, puis elle jette la craie et s'en va. Je la suis de près, entre sur ses talons dans un carré planté de rosiers hérissés d'épines dures. Sur les branches les fleurs à profusion sont comme de la broderie – qui plus est, des fleurs noires rares. La maîtresse me semble à quelque cinq pas de moi, pourtant je ne parviens pas à la rattraper. Son corps est caché par l'entrecroisement des fleurs et des branches, je ne peux qu'apercevoir sa silhouette découpée en fragments. Mais même cette vision est éphémère, en un flash elle disparaît, tel le poisson entrant dans les eaux profondes de la mer. Devant mes yeux, en travers, ce sont les sévères roses noires.

Dans la salle de classe, pas un bruit, les enfants ont conservé leur pose originelle, simplement, ils ne quittent pas des yeux ce dessin de fuseau. La maîtresse Mei porte une robe noire, elle entre d'une démarche dansante et dit : « La leçon est finie ! »

Mon fils se précipite le premier hors de la salle de classe. La maîtresse Mei pousse une petite porte à côté du tableau, la franchit, referme la porte. Je pousse la porte à mon tour pour constater qu'elle est verrouillée. On entend de grands bruits d'eau et aussi de crachotements.

Le silence règne dans la cour, il n’y a personne. Un corbeau est perché sur l’imposante palissade en bois, le cou rentré, il ne bouge pas.

Ayant bien retenu la leçon, je ne me glisse pas à l’extérieur par la petite porte, je fais un détour pour trouver le portail. Mais chose étrange, une fois ce dernier franchi, je me retrouve dans la salle de classe, le motif jaune de fuseau dessiné sur le tableau brille. Les bruits de bain sont tout aussi sonores, j’appelle tout bas : « Maîtresse Mei ! Maîtresse Mei ! »

La petite porte s’ouvre, une cuvette d’eau chaude m’arrive en plein visage. Je m’enfuis de la salle de classe trempé comme une soupe, à la vue d’une porte je m’y faufile, à la longue, de porte en porte, tout étourdi, je me retrouve debout sur un tas de galets lisses. En me retournant pour regarder le cours Yuhong, je vois une imposante palissade circulaire brune. Les rosiers de la cour dépassent au-dessus : feuilles vertes, fleurs noires, qui me font signe de loin.

VI

Un jour où j'ai accompagné mon fils à l'école, sur le chemin du retour, nous avons poursuivi un gros papillon, nous avons fait irruption dans la mangrove. Il est bleu, ses ailes sont bordées de jaune, on dirait de l'or. Nous l'avons vu alors que nous franchissions la palissade du cours Yuhong. C'est mon fils qui l'a remarqué le premier. J'étais pour ma part tout occupé à savourer sans me lasser le motif de fuseau sur le tableau noir, à me remémorer sans fin toutes sortes de faits en relation avec la maîtresse Mei ; j'ai vu le papillon après lui. Le cri de surprise qu'il a poussé m'a fait remarquer l'insecte virevoltant, furtif, sur une touffe de fleurs aux yeux bleus. Avant que mon fils ne le remarque, il était posé sur l'une d'elles ; sans ses ailes qui frémissaient, il aurait pu passer pour une grosse fleur aux yeux bleus, si ses ailes n'avaient pas frémi, mon fils ne l'aurait pas remarqué.

L'insecte a la taille de nos grands bols blancs à fleurs bleues. Il donne l'impression de voler lentement mais, en fait, il nous devance légèrement dans notre course. Ses ailes ne sont pas aussi fines que celles des autres papillons, elles sont épaisses, velues, elles laissent une impression de matière et de texture incomparables, c'est la raison pour laquelle nous avons poursuivi le papillon.

Nous n'avons pas remarqué que les fleurs aux yeux bleus sous nos pieds forment un tapis de plus en plus dense, ni que la configuration du terrain a changé, nous sommes désormais sur des terres basses. Le papillon vole sans hâte ni lenteur, tel un appât pour nous ferrer. Il se laisse tomber parfois sur les fleurs aux yeux bleus, nous donnant ainsi espoir et illusions. Quand il est posé sur l'une d'elles, nos cœurs se serrent, battent la chamade tandis que le bruit de la

circulation du sang, pareil à celui de lointaines marées, résonne au creux de nos oreilles. Mon fils, le dos courbé, tournicote autour des touffes de fleurs aux yeux bleus hautes d'une cinquantaine de centimètres, pour s'approcher au plus près du papillon bleu. On est en plein midi, la lumière illumine les bords dorés des pétales bleus si bien qu'ils irradient d'éclats ensorceleurs. Mon fils met ses doigts en forme de pince et les avance délicatement vers les ailes du papillon. J'ai vu distinctement qu'il a saisi les grandes ailes, pourtant le papillon s'est envolé, léger. Et c'est ce qui se passe à chaque tentative. À chaque fois, à regret, il déchire quelques pétales de fleurs aux yeux bleus et les met dans sa bouche. Je l'imite, leur parfum étrange embaume, si fort que mon cerveau en est tout étourdi. Je le mets en garde : « Qinggour, ces fleurs bleues sont peut-être vénéneuses, il ne faut plus en manger. »

Mon fils répond en me regardant de travers : « Dans ta bouche, le poison ! »

Comme je suis à sa merci, je n'ose pas batailler avec lui. Je pousse un soupir pour me consoler moi-même, en arriver, à mon âge, à me faire moucher par un petit merdeux, autant mourir.

« Tu veux mourir, eh bien qu'est-ce que t'attends ? Personne ne s'en plaindra ! » D'un coup d'œil, il a deviné mes pensées, me provoque, mauvais. Je me dis que si l'on n'a pas un zeste de la mentalité de Ah Q[1], on ne peut pas vivre, qu'être mouché par son fils, c'est plus fort que de l'être par un étranger, alors aussitôt je me sens plus serein et je suis mon fils dans sa chasse au papillon.

Avant que j'aie pu en prendre conscience, nous sommes déjà dans la mangrove.

Des vols et des vols de gros papillons aux ailes bleues bordées d'or dansent autour de nous, celui qui nous avait conduits jusque-là s'est déjà fondu au sein de son groupe, impossible de le détecter même avec la meilleure vue du monde. Nous sommes dans le royaume des papillons. Si ces derniers avaient voulu nous mordre, nous aurions péri en moins d'une demi-minute. Les arbres rouges que nous voyions de l'extérieur ne ressemblent pas du tout à des arbres, ce sont des choses situées entre le règne animal et le règne végétal, pour autant il ne s'agit absolument pas de coraux. J'espère néanmoins qu'il s'agit de végétaux et non

d’animaux. Je suis disposé à voir en eux des arbres. Ils ont des troncs aussi lisses qu’un corps de femme, lisses et lustrés. Ils ont des branches pareilles à des tentacules de poulpes, douces et fluides. Se dégage d’eux une odeur forte propre aux plantes aquatiques, leur coloris est en perpétuelle mouvance. Mon fils affirme, sûr de lui : « Papa, c’est moi qui te le dis, ce sont des arbres de Bodhisattva.

– Et comment tu sais cela ? »

Il dit avec un sourire sournois :

« T’occupe, en tout cas ce sont bien des arbres de Bodhisattva. »

Je vais caresser, craintif, ces branches souples comme des filaments de viande. Elles se mettent à danser sous le coup de l’irritation, elles claquent dans l’air comme des mèches de fouet. Quelques branches ensemble me frappent au visage, la douleur est cuisante. L’arbre tremble et siffle, on dirait un géant en colère. Dans le périmètre de cet arbre bizarre, la peur anéantit mon courage. Mon fils, avec des gestes aguerris, caresse les branches souples, tandis que de sa bouche sortent des « Là ! Là ! ». L’arbre vire du violet foncé au rouge vif, les branches qui dansaient avec frénésie s’apaisent et optent pour un mouvement de calmes ondulations. Tout autour c’est une forte odeur d’eau, mais il n’y a pas d’eau à la surface du sol bien qu’il soit humide et, mises à part les touffes de fleurs aux yeux bleus, y poussent aussi des herbes grêles d’un jaune doré, qui font couvre-sol entre les arbres. Nous les piétinons à chacun de nos pas. Elles sont bien plus moelleuses et élastiques que les tapis tissés avec soin avec une laine de mouton de la meilleure qualité.

Déjà nous avons perdu tout intérêt pour la capture du papillon bleu, en effet, pratiquement sur chaque touffe de fleurs aux yeux bleus, il y a des dizaines de ces gros papillons, et il suffirait de tendre la main pour les attraper. Leurs ailes s’ouvrent, se referment, leurs antennes s’allongent puis fléchissent. L’oxygène circule dans leur abdomen transparent, lui donnant la substance du cristal.

Je marche derrière mon fils vers le cœur de la mangrove. Plus nous avançons, plus le spectacle indescriptible qui s’offre à nous gagne en splendeur. Je me sens un peu inquiet. Mon fils déborde d’enthousiasme, on ne décèle pas chez lui la moindre peur. C’est mon gourou, en ce lieu mystérieux.

Alors, devant nous, soudain surgit un lac, le soleil et la lune y laissent ensemble leur reflet. L'eau du lac est d'un orange soutenu, la surface est absolument immobile. Les branches des arbres de Bodhisattva plongent dans l'onde, on dirait d'innombrables pailles. Avant que le lac n'apparaisse devant nous, le sol s'est avéré très spongieux, comme si nous avions de l'eau sous les pieds. La végétation était devenue plus dense, plus luxuriante, toutes sortes de lianes s'entrecroisaient en tous sens pareilles à des saucisses rouges, ce qui rendait notre progression difficile, souvent, des bâtons de chair de plus d'un demi-mètre de long arrivaient en volant à l'horizontale, à la verticale, frôlant nos joues dans un bruissement de vent. Selon mon fils, on les appelle « serpents volants », ils sont extrêmement venimeux, qu'ils viennent à vous blesser, votre peau et votre chair pourrissent et quand l'os est dégarni, c'est la mort. Mais en raison de la loi qui veut que tout dans l'univers s'engendre et se domine, les serpents volants n'osent pas s'approcher de ceux qui mangent des fleurs aux yeux bleus. Je me souviens immédiatement comment, il y a bien longtemps il me semble, j'ai fait comme mon fils, j'ai mangé des pétales de ces fleurs au parfum pénétrant. Il est clair que cet enfant nourrissait depuis belle lurette l'intention de venir dans la mangrove et qu'il a préparé avec soin mon incursion. Sur le coup, j'en suis un peu irrité, le regarde droit dans les yeux. Il devine immédiatement dans quel état d'esprit je me trouve. Il me dit en riant, montrant des dents complètement gâtées par les caries : « T'es injuste envers moi ! Pars si t'en as envie, personne ne te retient. Moi je veux m'amuser, c'est tellement bien ici. »

La surface orangée du lac reflète les arbres de Bodhisattva, peut-être qu'au fond de l'eau poussent de tels arbres. En regardant attentivement, on peut voir, dans les reflets des arbres sous l'eau, un banc de jolis poissons, étranges, multicolores, aux multiples nageoires hérissées de piques, et dont la forme fait penser à un ballon. Ils passent entre les tentacules verticaux des arbres. Si l'on attend patiemment accroupi, on peut les voir reprendre leur respiration : ils flottent jusqu'à la surface, c'est le moment où leur corps est au comble de sa dilatation et leur couleur la plus éclatante. Ils restent immobiles un moment. Pch, pch, le bruit de l'air recraché se fait entendre, ces jolis poissons ont quatre orifices pour permettre la sortie de l'air, donnant naissance à autant de colonnes

de bulles pressées. Dans le même temps, les jolis poissons étranges tournent en rond comme des ballons dans les eaux du lac. Et ils sont ainsi des centaines, voire des milliers, à tourner en rond. À la surface de l'eau se diffuse une lumière étrange, des gouttes d'eau jaillissent, le bruit de ces jaillissements forme une musique exquise. Quelques insectes bleus passent en volant et tombent pêle-mêle dans les petits tourbillons qui scintillent de coloris étranges. Après avoir expiré tout l'air, les jolis poissons étranges deviennent outres flasques qui sombrent lentement au fond du lac.

La jeune fille à lunettes répondant au nom de Chen, de l'équipe d'investigation sur les ressources relevant des autorités du district, m'a informé du fait qu'il s'agit d'une espèce nouvelle de poisson qui n'avait pas encore été répertoriée jusque-là, rare et précieuse en ce monde. Les chercheurs leur ont donné pour nom : « poisson-boule multicolore du canton nord-est de Gaomi ». Le processus de survie de l'espèce est fait d'inspirations et d'expirations non stop de l'air, de flottaisons et de plongées ininterrompues. Les scientifiques pensent que ce qui pousse ces poissons-boules multicolores à flotter à la surface pour expirer l'air et qui, dans le même temps, les amène à diffuser un éclat multicolore étrange est la capture d'une proie et la copulation.

Sur les bords du lac, notre rencontre inopinée avec l'équipe nous a remplis de joie. Nous sommes tombés dans les bras les uns les autres, si excités que nous en avons eu les larmes aux yeux.

En comptant sur mes doigts, trois ans se sont écoulés depuis le dernier jour que les chercheuses ont passé sous les tentes blanches à l'extérieur de la mangrove, à jouer du pipa et à danser dehors. En ce temps-là j'étais un habitué sous la tente, elles me pressaient de leur raconter l'histoire du clan des chiqueurs de paille du canton nord-est de Gaomi et les légendes mystérieuses sur la mangrove. En fait, je n'y prenais aucun intérêt, ce qui comptait pour moi, c'était de les approcher, et le moyen d'y parvenir était de raconter ces histoires. Elles étaient plus séduisantes les unes que les autres, cela je l'ai déjà dit en toute franchise. En fait, « séduction » n'est peut-être pas le mot, j'entends par là qu'elles étaient cultivées et présentaient bien. Elles n'étaient pas guindées mais franches et expéditives, c'était un vrai bonheur. Sous la tente, elles allaient le dos

nu, elles portaient juste un petit caleçon : l’un était rouge, un autre vert, le dernier noir. Le vêtement leur moulait le haut des cuisses, mettant en valeur leurs six jambes minces et lustrées qui faisaient penser à des anguilles. À m’entendre raconter les histoires, elles étaient tellement charmantes avec leurs grands yeux qui brillaient comme des ampoules électriques. Quant aux trois hommes, l’un faisait bouillir de l’eau à l’extérieur de la tente, un autre le stylo à la main écrivait quelque chose sur un cahier, le dernier enregistrait mes histoires sur un magnétophone. Ici, pas de jalousie masculine, ni de désirs malsains. Et s’il y avait quelque émoi sentimental, ce n’était pas lié à leurs corps mais aux coloris vifs des trois caleçons. Puis elles ôtèrent leur caleçon, et c’est moi, resté tout habillé, qui me sentis mal à l’aise ; ne pas me dévêtir c’était leur faire injure, alors vite j’ôtai mes vêtements, nous étions tous nus comme des vers, insouciants, pareils à des nouveau-nés. Je racontai tout ce que je savais et, tout en racontant, je mettais tout cela en ordre, en ajoutant une couche. Elles appréciaient hautement ma prestation, assurant que chacune de mes phrases renforçait leur conviction qu’il leur fallait entrer dans la mangrove pour enquêter. Ce jour-là, juste avant leur départ, je courus jusqu’aux tentes pour leur dire au revoir, mais les tentes n’étaient plus là, il ne restait sur le sol que les braises d’un feu de camp et un tas de boîtes de conserve vides. Une armée de fourmis noires se disputait les résidus de viande et de poisson dans les boîtes. J’étais convaincu pour ma part qu’elles étaient entrées dans la mangrove.

Un aveugle mendiait, jouant de son luth à trois cordes sur la voie pavée de dalles de pierre bleue du chef-lieu de district, entre les dalles poussaient des houppes tenaces de millet, des lézards se reposaient entre ses jambes. Il chantait l’histoire d’une jeune pouliche, ainsi que l’errance des membres d’une équipe d’investigation dans la mangrove.

À présent, elles nous invitent à entrer dans leur tente pour nous reposer et manger quelque chose. Je ressentais justement fatigue et faim, leur invitation tombe à pic.

Mon fils fait la moue, cela n’a pas l’air de lui plaire du tout. La rencontre avec ces amies atténue le sentiment de solitude que j’éprouve ainsi que celui de dépendance envers mon fils. Avec raideur, alors que dans mon intonation on sent

le chef de famille et le maître, je déclare : « Qinggour, les tantes nous invitent à entrer nous reposer dans leur tente, manger un morceau, tu viens oui ou non ? »

Mon fils ramasse au bord du lac des pierres bigarrées, tranchantes comme des couteaux, et les lance, furieux, sur les poissons-boules rayonnant d'éclats étranges, qui tournent comme des toupies, soulevant de l'écume blanche. Il fait mouche à chaque coup, chaque pierre, sans faute, coupe le poisson en deux. De leurs cavités s'échappe du sang de toutes les couleurs qui s'efface sur l'eau. Une odeur fétide et doucereuse à la fois va s'accentuant au fur et à mesure que le nombre des poissons touchés augmente.

« Tu viens oui, ou non ? !

– Mais pour quoi faire ? Pour voir des macaques le cul à l'air jouer les voyous ? Pffft ! » répond Qinggour sur un ton méprisant.

Je me souviens parfaitement que lorsque, elles et moi, à poil, avons débattu sur l'Histoire, il n'était pas encore sevré, comment avait-il su cela ?

Qinggour dit en ricanant :

« Si tu voulais pas que ça se sache, fallait pas passer à l'acte ! »

Mon visage s'empourpre. Il me faut bien reconnaître que c'est une plaie que d'avoir engendré un tel fils.

« Aurais-tu l'intention de me tuer ? C'est trop tard ! » me dit-il en me cernant jusque dans mes pensées.

Il continue ses gestes de cruauté : pourfendre avec des pierres tranchantes les poissons-boules copulant à la surface de l'eau.

Une des femmes de l'équipe d'investigation, au visage très allongé, aux sourcils fins, aux lèvres généreuses et charmantes, arrive en courant, le saisit à bras le corps et le soulève ; elle dit : « C'est une race de poissons rares, ils sont plus précieux que le diamant, il faut les protéger, on ne peut pas les tuer ! »

Qinggour, toujours dans ses bras, dit, les yeux ronds de colère :

« Ces poissons, ils sont à vous autres ?

– Ce sont des trésors nationaux !

– Foutaises ! dit Qinggour avec impertinence, et de poursuivre ses invectives : Je vais te tuer, sale putasse ! »

Il lève sa pierre et fait une grande balafre au visage de la femme, et le sang de couler.

La femme soulève Qinggour encore plus haut et le lance dans l’eau du lac. Une armada de poissons l’encercle. Je pousse un hurlement. Si les deux autres femmes ne m’avaient retenu par les bras, j’aurais sauté dans le lac. Elles me disent : « Ce sale gosse, à quoi bon le garder ? »

Elles me traînent, comme si elles me kidnappaient, jusqu’à leur tente montée sur le rivage. La femme blessée au visage y entre derrière nous. Elle saigne encore. Les deux autres s’emploient à me frotter les mains, me demandant, inquiètes, ce qui se passe au district. Je réponds que je n’en sais absolument rien. La femme blessée ouvre la trousse de secours, elle y prend un emplâtre tout en longueur et le colle sur sa balafre. Le sang s’arrête de couler, mais sa bouche est étirée par le pansement, ce qui lui donne une expression toute de douceur. Je me rappelle aussitôt quelque chose qui s’est passé autrefois.

Les trois femmes, sans aucune explication, m’ôtent mes vêtements. Elles s’empressent de se dévêtir elles-mêmes et disent : « Être habillé empêche toujours de parler. »

Et j’ai effectivement cette même sensation : quand nous sommes assis ensemble, nus, je ressens immédiatement un calme étrange et une grande douceur, alors les choses du passé affluent à ma bouche en un flot continu, nul besoin de me creuser la cervelle pour faire du style.

Au moment le plus animé de mon intervention, Qinggour, dégoulinant d’eau, se montre à l’entrée de la tente tenant à la main un fouet fait de branches charnelles de l’arbre de Bodhisattva ; il dit en ricanant d’un air féroce : « Sales putasses ! Merdes puantes ! Je le sais bien, dès que vous vous faufilez sous la tente, c’est pour faire vos manigances ! »

Je suis honteux et furieux tout à la fois, j’attrape un T-shirt en vue de me le passer par la tête. Qinggour m’envoie un coup de fouet en travers du corps qui manque me couper en deux. « Aujourd’hui je vais venger ma mère ! » dit-il entre ses dents. Le fouet se tord dans sa main, passe du vert au rouge, puis du rouge au violet, du violet au bleu…

« Qinggour, je n’ai rien fait de mal !

– Quelle honte ! »

D’un coup de fouet, il fend en deux le T-shirt que je tiens à la main, déchirure aussi régulière que si elle avait été faite avec des ciseaux.

« Ouvre les yeux et regarde, à qui est ce T-shirt ? » dit-il en se moquant de moi.

Je tiens dans une main un T-shirt rouge, celui de la femme blessée, tout empreint de l’odeur de sa plantureuse poitrine.

« Habille-toi », m’ordonne mon fils.

J’obtempère. Quand je me retrouve habillé, les femmes se sentent gênées, la rougeur leur monte au visage, même leurs bouts de seins en sont plus rouges. Prises de panique, elles cherchent fébrilement elles aussi un vêtement à se mettre.

Mon fils dit en riant : « Papa, tu vas voir comment je vais leur faire la leçon, à ces sales bonnes femmes ! »

Il élève son fouet comme il ferait d’un serpent venimeux et en frappe frénétiquement les femmes. À chaque coup une balafre sanguinolente, à chaque coup un claquement. Les femmes roulent sur le sol, braillent comme de beaux diables.

Je me mets à genoux devant lui et plaide pour ces femmes innocentes.

Il attache le fouet à sa taille, et dit, encore sous le coup de la haine : « Dégagez ! Si mon papa ne s’était pas mis à genoux, je ne me serais pas arrêté avant que vos fesses ne soient devenues de la charpie. »

Les femmes ont le dos enflé, couvert de balafres rouges ou violacées, leurs corps nus sont comme un vêtement à carreaux. Je tourne mon regard vers mon fils pareil à un petit démon avec ses cheveux hirsutes et le fouet-serpent ceint à la taille ; deux sentiments affluent en moi : de haine pour lui et de profonde pitié pour les femmes. Je me dis que lorsqu’un être humain perd sa nature humaine, fût-il un enfant, il peut accomplir des actes cent fois plus cruels que ceux d’une bête sauvage.

« Il n’y a pas d’autre attitude possible envers vous ! » Mon fils furieux réfute ma façon de penser. Non seulement il surveille mes actes, mais aussi mes

pensées. Si j'avais su, je n'aurais pas hésité à… « Alors là, cours toujours ! Je te l'ai déjà dit depuis longtemps, ôte-toi ça de la tête ! »

Il tapote le fouet à sa taille et ajoute : « Pour parler comme tante Li : "Camarade, c'est trop tard !" »

Les trois femmes sont dans les bras les unes des autres à se lécher les stigmates laissés par le fouet, ils disparaissent rapidement comme de la crème fraîche colorée. Leurs corps splendides et lisses se montrent à nouveau à moi, c'est un concours de beauté et de postures coquettes. « Tantes, rhabillez-vous vite, mon papa est pris de mauvaises pensées ! » dit mon fils, sur un ton espiègle.

Les femmes se passant le bout rouge de leur langue sur leurs lèvres se rhabillent lentement, après un petit vêtement, ce fut le tour d'un plus grand, cela semble ne jamais finir, on dirait qu'elles veulent se mettre sur le corps tous les vêtements du monde.

Leur changement d'attitude et celle de mon fils me laissent perplexe. Ce dernier passe des bras de l'une à ceux de l'autre, touche les seins de celle-ci, embrasse le cou de celle-là, comme un fils ferait à la vue de sa mère. Je reste à l'écart, je ressens une gêne jamais éprouvée jusque-là.

Dans un fourré, non loin de la tente, sont amarrés les corps des trois hommes, ils sont enveloppés de couches d'écorce d'arbre, les deux extrémités de leur corps sont redressées, si bien que leurs cadavres font penser à trois petits bateaux.

Comme nous suivons les trois femmes à la recherche des petits champignons blancs, nous découvrons les cadavres. Je ne suis pas le seul à être surpris, les femmes aussi. Selon leurs dires, le premier jour où la troupe était entrée dans la mangrove, elles les avaient perdus de vue. Sur le moment, elles avaient pleuré à n'en plus pouvoir, c'était comme si le ciel leur était tombé sur la tête. Elles s'étaient creusé la cervelle pour tenter de les retrouver mais, bien sûr, en vain. Quelques jours après, un hélicoptère était apparu dans la lumière étincelante à la surface du lac, l'hélice tournait avec bruit. L'engin descendait lentement, le souffle violent, coloré, provoquait des rides sur l'eau. Les trois femmes avaient vu distinctement les trois disparus, assis dans l'hélicoptère. Elles étaient si

excitées qu'elles en avaient pleuré. Un énorme flotteur était attaché au pied d'atterrissage, on devinait que l'engin allait amerrir sur le lac.

« Et alors ? » demandé-je, impatient.

La femme qui a un pansement sur la joue dit avec un soupir : « L'hélicoptère piqua du nez dans le lac.

– Et les occupants ?

– L'hélico avait coulé, comment auraient-ils pu s'en sortir ?

– Mais alors, qui a repêché les corps ? Et qui les a emmaillotés d'écorce d'arbre ?

– Ceux qui les ont repêchés les ont emmaillotés, ceux qui les ont emmaillotés les ont repêchés. »

Je ne m'attendais pas à ce que la femme au pansement me fasse une réponse aussi habile. La chose n'était pas aussi compliquée que je l'imaginais.

Mon fils est en osmose totale avec les trois femmes, il passe de l'une à l'autre, leur tape sur les fesses, leur attrape la jambe, leur passe les bras autour du cou, les embrasse sur la bouche, autant de tours de petit polisson.

Je me penche pour observer les uns après les autres les trois visages des morts. La couleur de l'écorce est celle de la colophane, bien que la couche soit épaisse, la lumière peut la traverser. Il ne fait aucun doute que les trois hommes sont devenus de gigantesques noyaux d'ambre, qui ne pourriront pas pour des milliers d'années, non ? Est-ce que c'est de l'écorce d'arbre ? Si ce n'est pas le cas, comment expliquer ces veines si distinctes ? Ils ont tous une expression sereine, apparemment ils n'ont pas dû trop souffrir avant d'être enveloppés ainsi. Je donne une chiquenaude à cette enveloppe, elle est rigide, émet un son clair.

Nous cueillons de nombreux petits champignons blancs, gros comme un pouce, sous les arbres de Bodhisattva, puis les plaçons dans une casserole en acier affiné, faisons du feu. Les allumettes ont été fabriquées par les femmes, la tête est de la couleur du soufre, quant au bâton, il semble être fait d'une fine branche d'arbre de Bodhisattva, le petit bois ressemble assez à cette écorce d'arbre qui enveloppe les cadavres. Les flammes bleues lèchent le fond de la casserole, il n'y a pas de fumée. Nous pouvons sentir la bonne odeur du feu. Celle des champignons frais s'échappe de la casserole.

Le soleil est énorme, rouge, tout contre l'eau, des vols de cygnes descendent du haut du ciel et tombent dans le lac. L'eau couleur de sang et la lumière rouge échangent leur éclat, les cygnes en sont teints en rouge, leurs cous sont autant de saucisses courbées. Les arbres de Bodhisattva çà et là vibrent de couleurs, les poissons-boules multicolores flottent à la surface de l'eau, rejettent de l'air, tournoient. C'est la première fois de ma vie que je vois un spectacle aussi somptueux.

Une des femmes, munie d'un appareil photo haut de gamme, prend, sous tous les angles, le soleil couchant, la lumière sur le lac, la beauté des arbres, les poissons étranges et les grands oiseaux fantastiques.

Le soleil vient à peine de sombrer dans le lac que la lune déjà s'élève. Elle est étonnamment grosse, rouge, le cannelier et le pavillon qui s'y trouvent sont engloutis dans cette couleur rouge[2].

La bonne odeur des champignons s'est faite plus prononcée avec l'apparition de la lune. C'est l'heure silencieuse, on n'entend que le bruit des champignons qui sautent dans la casserole et, par moments, celui du bec couleur vert oignon des cygnes remuant l'eau du lac.

Il n'y a pas un souffle de vent, les branches retombantes des arbres de Bodhisattva embrassent la terre. Lorsque la lune, qui devient plus claire au fil de son ascension, dispense ses éclats argentés, toute chose perd sa nature corporelle, se retrouve entre absence et présence. Ombres d'un rouge métallique des arbres de Bodhisattva. Reflets du ciel dans l'eau du lac, reflets du lac dans le ciel. Les cygnes semblent s'être condensés en jade, leur ombre blanche est imprimée sur le vernis rouge.

Quand un léger nuage cache la lune, nous sommes assis serrés les uns contre les autres sur le tapis d'herbe devant la tente, à écouter, mon fils et moi, le récit fait par les femmes des phénomènes étranges et merveilleux qu'elles ont observés. Je suis fasciné, mais mon fils interrompt sans cesse leurs propos avec ses mauvaises plaisanteries.

Les petits êtres familiers se montrent en quelques bonds, ils sont vêtus comme à l'accoutumée : bonnet et veste rouge, pantalon vert. Ils prennent appui

sur le sol grâce à leur queue, ils entourent la casserole où cuisent les champignons blancs.

L’un d’eux dit en reniflant : « Ça sent bon, hum, ça sent rudement bon ! »

Et tous de crier en chœur : « Ça sent bon, hum, ça sent rudement bon ! »

L’un d’eux dit : « Les champignons blancs c’est bon, la casserole est brûlante ! »

Qinggour saute des genoux d’une des femmes et lance : « J’arrive ! Je prends un bâton pour renverser la marmite ! »

À la vue de mon fils, les petits êtres se mettent à danser de joie. Rien d’étonnant à cela, ce sont de vieux amis. Mon fils renverse la marmite, les champignons blancs tout ronds roulent sur le sol, les petits êtres se ruent dessus comme un essaim de guêpes, se les disputent, criant parce qu’ils sont brûlants.

Mon fils me dit : « Papa, je vais jouer avec eux. »

En un clin d’œil, escorté de tous côtés par ses amis, il a disparu sous les arbres et les fleurs luxuriants, depuis, plus de trace de lui. Quand mon fils était là, nous nous sentions muselés, pourtant, après son départ, l’ennui nous gagne.

Le lendemain matin, je prends congé des femmes, pour aller à la recherche de Qinggour. Elles me donnent une lettre, écrite en commun, et me demandent de la remettre au bureau de l’administration du district, quand j’irai en ville, à l’occasion. De peur de l’égarer, je la mémorise, pour pouvoir, le cas échéant, la réciter au destinataire.

Cinq minutes ne se sont pas encore écoulées depuis que je me suis glissé dans la mangrove que déjà je me perds. Les branches charnelles et denses, facilement irritables, des arbres de Bodhisattva suffisaient déjà à ma peine, voilà que sur le sol poussent aussi, en foule, des végétaux qui ressemblent à du sisal et dont les feuilles, pareilles à des épées, pointent vers le ciel, toutes hérissées sur leur pourtour d’épines blanches et dures. Appelons-les « sisal », même si ce n’en est pas. Ici, tout, animal ou végétal, doit être nommé, peut-être est-ce dû au fait qu’ayant vu peu de choses, mes connaissances sont étriquées et que je m’étonne d’un rien. Les feuilles du sisal sont plus acérées qu’une lame de scie, j’avance en faisant tout pour les éviter, je reçois sur la tête les coups de fouet des branches en colère des arbres de Bodhisattva. Je me mets à pleurer, très malheureux. L’air ne

circule pas, la lumière n’entre pas, alentour l’air est fétide et froid, allez savoir combien de dangers et de mystères cache cette végétation luxuriante. Je me rue à gauche, me cogne à droite contre quelque chose, désespéré, je m’accroupis sur le sol. J’entends sous la terre un bruit d’eau qui coule, je sens davantage encore à quel point mon fils m’était précieux.

« Qinggour, où es-tu ? »

« Qinggour, où es-tu ? »

Quelqu’un imite ma voix.

Je me souviens soudain que je devrais avoir un paquet de cigarettes dans ma poche. Elles sont bien là. Elles n’ont plus de filtres et le tabac s’est éclairci sous l’effet du frottement. Je devrais avoir aussi trois allumettes, mais je n’en trouve que deux. Je suis très tendu quand j’en craque une. La première est inutilisable, la seconde s’allume.

Tout en tirant sur ma cigarette, je tourne et retourne dans ma tête une ancienne question : « Nous voyons une fleur, rouge, parfumée, c’est ce que tout le monde dit. Est-il possible que cette fleur soit réellement rouge, réellement parfumée ? »

Pour économiser les allumettes – erreur : je n’ai plus d’allumettes, mais j’ai encore une dizaine de cigarettes, avant d’en terminer une, j’allume la suivante. Comme je suis là à fumer, l’esprit embrouillé, j’entends un bruit énorme au-dessus de moi, je lève la tête pour regarder, je vois deux larges ailes déployées. Le grand oiseau me saisit, puis me rejette, je retombe sur le sol après avoir fait un saut périlleux.

Il s’agit d’un nouveau paysage, parmi les arbres espacés sont construites des cabanes basses dont l’entrée est fermée par de larges feuilles de grands arbres. Je me relève avec précaution, m’avance entre les arbres, écoute à chacune ce qui se passe à l’intérieur. On y entend des murmures, mais le contenu demeure incompréhensible, il semble ne pas avoir de lien avec moi, et pourtant… La lettre que les femmes m’ont demandé de remettre aux autorités du chef-lieu de district crisse, je m’empresse d’appuyer sur ma poche.

Les feuilles qui masquent les ouvertures sont soulevées d’un côté toutes en même temps, de chaque cabane montent des cris terrifiants. Je n’ai pas l’esprit

d’un philosophe, me fiant à mon subconscient, je prends mes jambes à mon cou. Au milieu de ce tumulte assourdissant de cris de guerre, telle une mouche sans tête, je m’avance à l’aveuglette, heurtant tout sur mon passage.

Les cris m’arrivent toujours aux oreilles, on dirait une démonstration de force. Dès que je retrouve mon sang-froid, bouillonnent dans mon esprit la philosophie de la survie, celle des voyous, la philosophie du parasite, etc., en grand nombre, pesantes. Je m’accroupis, la tête entre les mains, comme si j’étais plongé dans de grandes réflexions philosophiques, en fait, je suis paralysé de peur.

Des gens armés de pistolets, de poignards et de bâtons sortent les uns après les autres des huttes. Ils forment un cercle, le cercle se rétrécit, les armes et leurs yeux jettent des éclats de lumière froide. Pour éviter un sacrifice inutile, je fais le mort, allongé sur le dos. La légende dit que le tigre ne mange pas de cadavre, et qu’un brave ne frappe pas celui qui est au sol. Je crois fermement que ces gens qui s’approchent pour m’encercler sont des braves et je prie, implore tous les esprits errant au ciel et sous la terre pour qu’ils me protègent en me faisant rencontrer des braves et non des chiens galeux.

Ils ont de grandes jambes robustes, ils sont alignés en rang serré, on dirait une barrière.

« Il est mort ? demande une voix usée par l’âge.

– Non. »

Tout en prononçant ce mot, je me mets sur mon séant.

Ils me ligotent avec des cordes de cuir. Un solide gaillard pose le dos de la lame émoussée de son couteau sur mon cou et fait le geste de scier, le frottement provoque de l’électricité, le courant s’enfuit le long de ma colonne vertébrale, malgré moi je me courbe, rentre le cou tandis que de ma bouche sortent des sons bizarres.

Ils rient aux éclats.

« Vous avez l’intention de me tuer ? » Le ton est craintif.

« En route, on va voir le chef. Te tuer ou te relâcher, nous ce qu’on t’en dira, ça ne compte pas. »

Alors l'idée me vient de les observer. Ils portent des uniformes vert prairie, assez semblables à ceux des soldats de l'Armée populaire de libération, mais je suis formel, ils n'en sont pas. Un grand gaillard marche devant, la foule des autres m'escorte en une longue ligne sinueuse. Nous avançons dans la forêt clairsemée, nos pieds heurtent des arbres tombés. Apparemment, la forêt a été très dense autrefois, et son état actuel est dû aux coupes pratiquées par les hommes. À côté des troncs il y a toujours une souche de la hauteur d'un homme, sur la coupe poussent des colonies de champignons rouges, vus de loin comme de près, on dirait des fleurs fraîches et humides. Rien d'autre si ce n'est des lapins d'un vert tendre qui grignotent avec délice ces champignons.

Je ne sais pas finalement jusqu'où nous marchons. Chaque être humain effectue probablement plusieurs fois au cours de sa vie un tel périple sans destination. On marche le matin, pas le soir, aussi je garde mon calme, tout en marchant, j'apprécie le paysage, à quoi bon s'attirer des ennuis ?

J'ai des raisons de penser que nous arrivons à la forêt de pins et, de plus, qu'il est midi. Une violente lumière vient frapper directement entre les arbres espacés, l'air est plein d'une forte odeur de résine. L'uniforme vert du gaillard qui mène notre troupe est auréolé par la transpiration, je constate que sa couleur en est plus prononcée, sa texture est celle de la laine mélangée des uniformes des officiers de l'APL relevant d'une unité au-dessus de celle de régiment, mais je suis formel, ce n'en est pas un. Au cœur de la forêt on entend des tuk, tuk, n'est-ce pas un pivert qui fore des trous dans un tronc ?

Devant nous surgit un haut monticule de terre, on dirait un tertre funéraire. À mes oreilles une voix bienveillante dit : « Mon enfant, ne fais pas cette mine d'enterrement, tu vas bientôt te présenter devant le chef, il te faut montrer un visage souriant, laisser croire que tu nages dans la félicité et la joie. »

La remarque est très familière à mon oreille, c'est une vérité universelle, j'en suis convaincu. Mais oui bien sûr, pourquoi faire ainsi triste mine ? Est-ce que par hasard tu n'es pas heureux ?

En m'approchant, je peux constater que cette grande butte de terre si majestueuse est un bunker, tout autour sont plantés des arbres, sur le dessus du

tertre est fichée de la végétation de camouflage, quant aux orifices qui ressemblent à des trous de rat, il s'agit visiblement de meurtrières.

Sur le fortin on a pratiqué une ouverture en forme de voûte, de chaque côté de l'entrée se dresse un petit pin – il s'agit en fait de sentinelles debout armées de fusils, l'imitation est parfaite.

Au loin s'élèvent les cimes noires des arbres qui se resserrent, pareilles à des colonnes de fumée immobiles.

Le gaillard qui ouvre la voie me dit : « Stop ! »

Il se courbe pour entrer dans le fortin, on ne le revoit plus. Au bout d'un long moment en sort d'un bond un jeune garçon vêtu d'une livrée rouge, il dit : « Entrez, je vous prie ! »

Nous nous faufilons les uns après les autres à l'intérieur, le jeune garçon nous conduit, sa main tenant haut une torche.

Sous nos pieds, ce sont des galets humides, entre eux rampent des bernard-l'ermite et des escargots. Il me semble entendre des bruits d'eau au-dessus de ma tête. Sur les parois couvertes de mousses les geckos forment le motif du fuseau. J'ai l'impression qu'une hache tranchante pourfend ma tête livrée au chaos, je ne peux m'empêcher de pousser un cri.

Une grande main grossière me couvre la bouche tandis qu'on me dit à l'oreille : « Un peu de désagrément, c'est pour ton bien ! »

Puis ils me portent. Ce faisant, ils filent comme le vent. Ils courent de façon saccadée. Ils courent en me tenant haut dans les airs, mon front frôle les linteaux des portes, les fuseaux sur les murs, les lézards qui forment ces fuseaux, la peau galeuse des lézards.

On pénètre dans une grande salle brillamment éclairée, ils me jettent au sol, comme ils feraient d'un chien mort.

« Au rapport, mon commandant, nous avons capturé un espion ! disent-ils en chœur.

– Vous aurez chacun cinquante grammes d'or en récompense, allez à la comptabilité ! »

Je relève la tête et constate, agréablement surpris, que celui qui est assis, très digne, dans le grand fauteuil est, qui l'eût cru, celui que j'ai vu maintes et

maintes fois dans mes rêves, celui qui illumine l’histoire du clan des chiqueurs de paille : le commandant Pi. Ce qui le différencie de celui d’autrefois est cette moustache au-dessus de la lèvre supérieure dont les pointes rebiquent.

« Bonjour, mon commandant, vous allez bien ! dis-je sur le ton de la flatterie.

– Que j’aille bien ou non, en quoi ça te regarde ! me répond-il sur un ton glacial. Ôtez-lui ses vêtements et fouillez-le en règle ! »

Placés de chaque côté plusieurs grands gaillards solides sautent à bas de l’estrade. Ils commencent par détacher mes liens. Les cordes de cuir se rétractent immédiatement pour prendre la taille d’un doigt de la main. Puis ils m’ôtent brutalement mes vêtements, me laissant nu comme un ver. Les deux femmes entre deux âges, mais charmantes encore, qui se trouvent aux côtés du commandant Pi me tiennent sous leur regard, ce qui me met très mal à l’aise.

Un des gaillards trouve la lettre et la tend au commandant Pi. Ce dernier la lit en fronçant les sourcils et, furieux, se met à jurer : « Ces trois filles aux cheveux jaunes sont des chiennes qui pissent debout ! Cette lettre n’est qu’un tissu d’absurdités, qu’on la brûle. »

La femme à gauche prend la lettre, fait deux pas et la présente au feu d’une torche. Quand elle est brûlée, elle devient papillon grisâtre qui voltige avant de tomber sur le sol.

« Qu’on inspecte ses mains et ses pieds ! »

Deux gaillards me terrassent, l’un écarte les doigts de mes mains, l’autre fait de même pour ceux de mes pieds, ils procèdent à cette inspection très consciencieusement.

Je suis agacé, mais je n’ose pas protester.

« Au rapport, mon commandant, aucune membrane entre les doigts de ses mains !

– Au rapport, mon commandant, le quatrième et le cinquième doigt du pied gauche sont reliés par une membrane ! »

Je regarde à la hâte le pied incriminé, tiens voilà que j’ai maintenant une membrane rose entre les deux doigts. Qu’est-ce qui m’arrive ?

« Qu’on le porte à l’extérieur pour l’ablation ! » dit le commandant Pi.

Quand je comprends le sens de cet ordre, j'éclate en pleurs bruyants. Le gaillard noir me met une main sur la bouche. Je me débats, mords la dure paume.

« Laissez-le aller ! » ordonne le commandant Pi.

Je me mets à genoux, et frappe mon front contre le sol à la cadence que l'on prend pour piler de l'ail et je dis : « Commandant Pi, j'implore votre clémence, faites-moi grâce. J'ai subi il y a longtemps déjà une vasectomie, je ne risque plus de fabriquer des palmés ! »

Mon grand-père, qui vient tout juste de nous quitter, sort de derrière un paravent et plaide en ma faveur.

Tenant sa cage en bronze à la main, le neuvième grand-oncle se montre à son tour, et fait de même. La chouette dans la cage me regarde, les yeux arrondis.

De nombreuses personnes qui me sont familières se montrent de même et interviennent auprès du commandant Pi.

Celui-ci sirote une gorgée d'alcool, il réfléchit un moment et dit : « Mon cœur me dit que je ne dois pas te faire subir cette castration. Il ne faut pas t'attarder trop longtemps en ces lieux, mais comme le chemin jusqu'ici ne t'a pas été facile, je t'autorise à rester quelques jours pour admirer le paysage ! »

Les grands gaillards m'aident à me vêtir. Le commandant Pi ordonne à la femme d'un certain âge, qui se trouve à sa droite et qui a gardé un teint de pêche : « Nuage du soir, emmène-le. »

Me tirant par la main, elle me fait sortir du fortin au terme de mille tours et détours. Le soleil est à l'aplomb des crânes, c'est encore l'heure du plein midi, les sentinelles en tenue de camouflage à l'entrée et les pins proches ou lointains forment toujours autant de colonnes de fumées noires immobiles dans la lumière violente.

---

1. Personnage d'une nouvelle de Lu Xun (datée de 1921) censé incarner la mentalité du peuple chinois avec toutes ses contradictions.

2. Dans les mythes chinois, on trouve différents habitants de la lune : un lièvre blanc qui broie la pilule d'immortalité, mais aussi un crapaud, un bûcheron qui s'acharne à abattre un cannelier qui

renaît à chaque fois, et l'immortelle Chang'e qui habite dans un pavillon. Tous ces mythes sont liés à la quête de l'immortalité.

VII

Xiaxia est une femme belle, douce et aimable. Elle me tire par la main, sans m’adresser un mot. Plusieurs fois, m’armant de courage, je veux lui poser des questions, mais alors que je vais formuler ma demande, les paroles ne sortent pas de ma bouche. D’après ce que je sens, je sais que les doigts de sa main sont reliés entre eux par de délicates membranes roses. Comme j’ai moi-même une de ces choses-là entre mes doigts de pieds, mon dégoût a pratiquement disparu jusqu’à même être remplacé par une impression favorable, pleine de mystère, laquelle m’apporte de la douceur, du désir, des sensations ambiguës et obscures.

En retour, je lui presse la main, elle pousse un léger gémissement, comme pour exprimer la souffrance et le désir qu’elle ressent, un sourire charmant, plein de mélancolie, voile son vrai visage.

Elle me dit doucement : « Moins fort, tu m’as fait mal. »

J’éprouve soudain une gêne et une crainte extrême, dans les arbres, une armée de petits êtres partent d’un rire moqueur. Ils cueillent des fruits rouges et les lancent sur nous. Les fruits sont juteux, ils nous éclaboussent comme ferait du sang.

Elle lève la tête et les gronde : « Sales petites bêtes ! »

Et eux d’imiter sa voix : « Sales petites bêtes ! »

Elle marche rapidement, me tirant toujours par la main, nous contournons un rideau d’arbres de haut fût, apparaît une grande porte majestueuse décorée avec des fleurs et des branches de pins. Il y a à l’entrée deux gaillards grands et robustes, celui de droite tient à la main une lance, celui de gauche a dans les bras

un sabre étincelant. Des glands rouges saillent sous le fer de la lance, au trou de l’anse du manche du sabre sont accrochées des franges, rouges également.

Xiaxia leur dit que je suis l’hôte du commandant Pi, les sentinelles mécontentes, tout en bougonnant, nous laissent franchir la porte principale.

Nous avons en face de nous un grand parterre végétal en forme de fuseau, il comporte non seulement des fleurs magnifiques, mais aussi des herbes odoriférantes, fraîches et vertes. Derrière le parterre se dresse une haute statue, à bien y regarder, on peut lui trouver quelque ressemblance avec le commandant Pi.

Ensuite, insensiblement, on descend une pente douce ; en théorie, on est entré sous terre. La perspective reste vaste, sur les hautes stèles sont inscrits des textes à la louange du commandant Pi. Ces choses ne me sont pas étrangères, peut-être une expression de lassitude est-elle apparue sur mon visage.

Xiaxia me presse la main et me demande : « Fatigué ? »

Elle me pousse par une petite porte qu’elle referme. Une chaude lumière dorée se meut dans la pièce.

Bizarrement, je me sens mal à l’aise. Elle me dit avec indulgence : « Ne vous méprenez pas sur mes intentions. »

J’en suis gêné, j’ai le visage en feu. Nous nous asseyons l’un près de l’autre. Elle tapote le mur de la main, alors sous nos yeux surgit une vaste campagne. On y voit toutes sortes de cultures et un lac brillant comme un miroir. Jeunes et vieux des deux sexes travaillent dans les champs, un jeune couple retient particulièrement l’attention. Elle et lui chantent en chœur tout en travaillant. Leur chant, beau et mélodieux, exprime la sincérité de leur amour. Chaque fois qu’ils chantent, certaines personnes âgées au regard mélancolique se réfugient à l’ombre des cultures pour les écouter en cachette.

« On dirait de la mauvaise engeance ! » dis-je.

Xiaxia pose un de ses doigts sur ma bouche pour me signifier que je ne dois pas parler à tort et à travers.

Le soleil se lève, se couche ; la lune s’arrondit, s’amincit. Vent, pluie, tonnerre, éclairs. Les végétaux croissent rapidement. Le lac est proche, là sous nos yeux, on peut voir distinctement herbes, fleurs et poissons, l’odeur fraîche de

l’eau humecte directement ma gorge. En cet instant, il fait étonnamment chaud, cigales et mantes se livrent combat sur les souples branches des arbres. Les deux jeunes gens, se tenant par la main, arrivent au bord de l’eau, juste devant nous. Comme je vais crier de surprise, Xiaxia me couvre la bouche. Quand elle retire sa main, j’en suis même à respirer avec circonspection.

Ils ne nous ont pas remarqués, bien que tout proches de nous, malgré le bruit sonore des battements de mon cœur. Ils se regardent, les yeux dans les yeux, quand la fille a les larmes aux yeux, le garçon aussi, et quand du bonheur se dégage de ses yeux à lui, il en va de même pour elle.

Est-ce de l’amour ? Oui, bravant le plus grand danger, c’est une histoire qui circule depuis longtemps, avec des passages extraordinaires et d’autres plus banals. Les deux jeunes gens sont étroitement enlacés, ils se mordillent le visage, l’oreille, le cou, la femme gémit, elle chancelle et se laisse choir sur le sol. Le couple se calme un moment, allongé sur l’herbe, douce comme une moquette, du bord de l’eau, puis ils se mettent à rouler, écrasant ce tapis. Les corbeaux croassent. Les grenouilles d’un vert émeraude à qui mieux mieux plongent dans l’eau, des rides se forment à la surface, le soleil rouge pèse sur les cimes des arbres, le soir est doux. Ils se dévêtent, nous tournant le dos, la lumière mouvante irise leurs corps nus, se tenant par le bras ils se dirigent vers le lac.

Je constate que leurs pieds et leurs mains portent des membranes roses. Ils jouent dans le lac, soulevant des grappes de gouttes d’eau. Ils nagent, ce sont d’excellents nageurs, bien évidemment, grâce à leurs membranes. Ils roulent dans l’eau, enlacés l’un à l’autre. Le soleil se lève, se couche, la lune s’amincit, s’arrondit, le sorgho a été coupé dans les champs, l’automne est là, les lotus blancs qui aimaient s’épanouir la nuit sur le lac ont disparu. Sous le clair de lune pourtant ils dressent leurs pétales pareils à de l’ivoire, sous la clarté des étoiles ils sont autant de mirages blancs. Souvenance. Certes ils ont disparu, mais l’impression qu’ils ont laissée dans mon esprit renaît sans fin. Elle remonte du lac, le corps couvert de gouttes d’eau, je constate que son bas-ventre est proéminent, ses seins, qui à l’origine étaient très fermes, ont grossi, se sont relâchés, autour des mamelons il y a une auréole noire très laide. Elle est enceinte. Elle essuie les gouttes d’eau sur son ventre avec des feuilles d’arbre.

Une ligne rouge très nette remonte de là jusqu'aux seins, telle la cicatrice d'une plaie recousue. Avec de l'herbe fine elle essuie l'eau de ses cheveux. Une troupe d'hommes vêtus d'uniformes vert prairie – d'uniformes non militaires, je suis formel là-dessus – tenant à la main cordes et bâtons se glissent hors de l'ombre des végétaux. Affolée, elle cache son ventre de ses mains. Les uniformes verts se ruent vers eux, les terrassent, puis les ligotent, croisant la corde. Scène effrayante. Souvenance des lotus blancs par les nuits de lune et les nuits étoilées. Ils sont attachés chacun à un végétal. Quand de son regard à lui jaillit le feu de la colère, le sien aussi exprime la fureur et il en va de même quand le désespoir remplace cette colère. Huit porteurs tout noirs se présentent à notre vue, soulevant un grand palanquin au dais jaune. L'odeur d'herbe fraîche qui s'exhale de leur bouche parvient jusqu'à mon visage. Devant le palanquin il y a deux ânes sur le dos desquels sont assis deux petits vieux tout maigres, juste derrière le palanquin suit une foule bigarrée, il y a un jeune garçon, petit singe maigrichon atteint de strabisme, qui ressemble de façon frappante au neuvième grand-oncle occupé dans la seconde moitié de sa vie à entraîner la chouette à parler. Le palanquin fait une halte, quelqu'un s'avance et soulève le rideau de la portière ; en sort en se courbant le commandant Pi. Il a revêtu son uniforme militaire en drap et une casquette de l'armée sur laquelle est fichée une plume de faisan. Déjà il a dégainé le pistolet qu'il portait à la taille et en tire un coup en direction de la prairie, ce qui fait se soulever un nuage de terre et effraie tous les présents. Le commandant produit un avis qu'il lit pendant quatre bonnes heures. Il y argumente de mille façons sur la nécessité de recourir au supplice par le feu. À l'entendre lire ainsi, je tombe dans un état de somnolence. À l'approche du soir, la foule, obéissant aux ordres, apporte des tiges de sorgho au bord du lac ; est édifié, en réservant des interstices, un bûcher élevé, pour faciliter la prise du feu, on arrose les tiges avec du pétrole. Les deux amants, dans leur nudité offerte, sont libérés de leurs liens. Ils font bouger leurs membres engourdis, ils ont les joues toutes roses, sont très calmes. On apporte deux planches et on leur intime de s'allonger dessus, ils se regardent en souriant et obéissent à l'ordre. On apporte encore deux seaux de beurre dont on leur enduit le corps, en tous sens, appliquant plusieurs couches. Ils coopèrent activement, quand au hasard d'un

regard on peut apercevoir leurs yeux, on y lit une félicité qu'ils ne parviennent pas à cacher. La lune se lève, le lac n'est plus qu'un immense miroir de bronze. Les pétales des lotus blancs pareils à de l'ivoire, souvenance, enveloppés d'une brume légère lointaine. Le capitaine est assis sur une chaise en rotin, il s'amuse à tirer sur les taupes de la prairie. On les installe, elle et lui, sur le bûcher, les suonas retentissent, les joues sont gonflées comme des ballons. On met le feu tout autour du bûcher, le vent se lève avec les flammes, aidant à la puissance du feu. La lune s'assombrit, les visages des spectateurs sont comme de l'acier atteignant presque le point d'incandescence. La souvenance des lotus blancs est prise dans une vague brume rose. Le feu s'élance dans les airs, le ciel en est lui-même chauffé à blanc. Tous retiennent leur énergie et même leurs pets. Les petits êtres poussent des cris de joie, gambadent, chantent sur la prairie illuminée par le feu :

> « Ça sent bon, hum, ça sent rudement bon !
> avec de l'anis étoilé, ça sentirait encore plus bon,
> avec de l'ail les mauvaises odeurs partiraient,
> et mieux encore avec une pincée de sel ! »

Le commandant Pi tire dans leur direction. Ils s'enfuient en débandade, roulant et rampant.

Le feu s'éteint. Des filets de fumée blanche flottent çà et là sous le clair de lune argenté. La foule semble avoir été emportée par un coup de vent, l'espace d'un instant elle a disparu, sans laisser de trace.

Xiaxia me tapote les joues de ses mains aux doigts palmés, cela fait flic et flac. Sensation de salamandres filant dans mon cerveau, le feu, souvenance, avec les lotus blancs, rêve, souvenance, tout cela tissé ensemble. Le garçon palmé que l'on a castré pousse des cris aigus.

Le commandant Pi est assis sur sa chaise en rotin, il lance son revolver. L'arme retombe en tournoyant au-dessus de sa tête, quand elle se trouve au niveau de sa poitrine, il la saisit par la crosse et tire en direction de la prairie, il

souffle pour disperser la fumée qui s’échappe de la gueule. Quand il a fini, il envoie de nouveau le revolver en l’air.

Au bord du lac sont posés deux panneaux de porte tout souillés de sang, deux gaillards noirs bâtis comme des colosses tenant à la main un couteau en forme d’oreille de bœuf aux éclats glacés, l’air grave, sont debout près des panneaux. Leurs cheveux d’un noir bleuté, tout ébouriffés, font penser à deux colonnes de fumée noire.

Au loin apparaissent deux files d’ânes, quand elles s’approchent, elles fusionnent en une seule colonne. Comme chaque animal porte deux corbeilles, on arrive à un total de cent pour les cinquante bêtes. Dans chaque corbeille il y a un garçon, ce qui fait un total de cent également. Les mères vont derrière les ânes, pleurant bruyamment à en ébranler ciel et terre, les feuilles jaunes des banyans bruissent dans le triste vent doré. Les femmes, sans exception, sont sales et échevelées, vêtues de haillons. Les larmes lavent la poussière de leur visage. Est maintenue une certaine distance entre elles et la file des ânes. Elles courent en trébuchant dans l’espoir de diminuer cet écart.

Les hommes qui escortent le convoi sont revêtus d’uniformes jaunes, ils ont dans les bras une pétoire de fabrication locale avec une crosse en bois blanc. Quand les femmes qui courent derrière se rapprochent, ils pilonnent l’arrière-train des ânes de leur crosse de fusil et les bêtes portant les enfants de s’envoler. Les garçonnets dans les corbeilles sont secoués de bas en haut, ils poussent toutes sortes de cris mêlés de pleurs. Les femmes regardent droit devant elles, ouvrent la bouche grande comme un four, rouge comme du sang, criant le nom de leur enfant. Les hommes se sont arrêtés, posture d’intimidation pour signifier aux femmes de ne pas avancer plus loin ; les femmes elles aussi ont stoppé leur course, elles pleurent, hurlent, elles veulent récupérer leur petit. Les plus audacieuses se précipitent, elles sont repoussées avec le canon des fusils par les hommes en uniforme jaune. L’une d’elles saisit l’arme, par le canon justement, et appuie de toutes ses forces vers le bas. Allez savoir comment mais le coup part, on entend un pan !, de la fumée monte de l’herbe et enveloppe l’homme qui tenait l’arme ainsi que la femme.

Ses compagnes en entendant la détonation ont détalé, elles courent un moment, voyant qu'il n'y a rien de méchant, elles se remettent à poursuivre le convoi en pleurant et en braillant.

Les hommes attachent à un arbre la femme qui s'était emparée du fusil, ils se retournent et partent comme le vent à la poursuite du convoi. Les ânes, inquiétés par le coup de feu, se sont retrouvés en désordre, ils se sont mis à braire longuement, les sabots lancés au galop en une formation serrée sont aussi fournis que des gouttes de pluie, une poussière sale monte du sol en roulant. Les femmes continuent de les courser, comme prises de folie.

Arrivée au bord du lac, la caravane des ânes s'arrête spontanément, les bêtes s'assemblent en une masse compacte, le col rejeté en arrière, la queue entre les pattes, les oreilles dressées, l'écume aux lèvres, elles respirent bruyamment.

Le commandant Pi donne l'ordre à une partie des hommes de former une ligne de tirailleurs afin de faire obstacle aux femmes qui ameutent ciel et terre ; d'autres hommes portent dans leurs bras les enfants retirés des corbeilles, ils les posent dans l'eau du lac pour nettoyer leurs fesses de l'urine et des selles.

Les jeunes garçons ont tous autour de cinq ans, ils sont gros ou maigres, avec la peau blanche ou foncée, jolis ou laids, tous différents les uns des autres. La seule chose qu'ils ont en commun sont ces membranes roses entre les doigts des pieds et des mains.

Les enfants s'ébattent dans l'eau, on dirait une troupe de petits canards aptes à nager dès la naissance. Ils s'en donnent à cœur joie et ne veulent plus remonter sur la berge. Les hommes en uniforme jaune les portent de force dans deux venelles encadrées de haies d'épineux. Arrivés là les garçonnets tout naturellement se mettent en une file. Il y a des sentinelles de chaque côté des haies et aux extrémités, elles sont très rapprochées, chaque canon de fusil est chargé d'une quantité suffisante de poudre, elles ont le doigt sur la gâchette, comme si l'ennemi était proche.

Le commandant Pi, assis bien droit, donne l'ordre : « Que l'on procède aux castrations ! » Il continue de jouer avec son arme.

Deux hommes traînent un enfant depuis la ruelle clôturée.

Deux hommes traînent un enfant depuis la ruelle clôturée.

Fermer la ruelle.

Fermer la ruelle.

Le garçonnet pleure.

Le garçonnet ne pleure pas, il mord la main des hommes.

Il est traîné jusqu'à un panneau de porte, est plaqué dessus, l'un des hommes lui maintient les bras, l'autre homme les pieds.

Il est traîné jusqu'à un panneau de porte, est plaqué dessus, l'un des hommes lui maintient les bras, l'autre homme les pieds.

L'homme qui tient le couteau en forme d'oreille de bœuf à la main se penche.

L'homme qui tient le couteau en forme d'oreille de bœuf à la main se penche.

Le visage impassible.

Le visage de marbre.

D'un tournemain le couteau détache les deux œufs, avec dextérité. Le couteau agit à la vitesse de l'éclair.

D'un tournemain le couteau détache les deux œufs, avec dextérité. Le couteau agit à la vitesse de l'éclair.

On saupoudre de lœss pour arrêter l'hémorragie.

On saupoudre de lœss pour arrêter l'hémorragie.

On enveloppe avec de grandes feuilles d'arbre, on les maintient avec quatre ficelles, les bouts sont accrochés au cou.

On enveloppe avec de grandes feuilles d'arbre, on les maintient avec quatre ficelles, les bouts sont accrochés au cou.

On fait un trou dans les feuilles avec le couteau pour laisser passer l'urine.

On fait un trou dans les feuilles avec le couteau pour laisser passer l'urine.

L'enfant est en pleurs, les deux hommes le portent, ils dépassent la ligne des tirailleurs, le jettent sur la prairie. Une femme se précipite et enlève l'enfant.

L'enfant est en pleurs, les deux hommes le portent, ils dépassent la ligne des tirailleurs, le jettent sur la prairie. Une femme se précipite et enlève l'enfant.

La femme pleure, l'enfant crie.

La femme pleure, l'enfant crie.

Et ainsi cinquante fois.

Et ainsi cinquante fois.

Selon Xiaxia, la castration collective destinée à mettre fin à l’existence de palmés dans la communauté a été effectuée pendant quatre années consécutives, avec cent castrés par an, on est arrivé au chiffre de quatre cents pour cette période.

J’en ai des sueurs froides, un sale goût de sang dans la bouche.

Bien sûr, devait-elle poursuivre, la seule castration des garçonnets ne suffira pas à résoudre radicalement le problème. C’est la raison pour laquelle le commandant Pi avait en vue une planification à long terme, mais la guerre a mis à mal ses projets. D’abord la guerre intestine. Puis celle avec les étrangers.

VIII

Nous avons vu grandir, à la vitesse de l’éclair, ces quatre cents garçonnets castrés, les feuilles des arbres passer du jaune au vert et du vert au jaune, de petites devenir grandes, et ainsi de suite. Le sol est couvert d’inflorescences d’arbres de Bodhisattva pareilles à des vers, le parfum écœurant des fleurs de sophora vient de très loin, le tapis d’herbe est doux et dense, propice aux galipettes. Et je ne m’en prive pas, à mon oreille une voix vague demande : « Quelle heure est-il ? »

Le soleil de dix-huit heures est chaud comme le feu, les couleurs sont de sang, le lac, les arbres, la prairie ont une beauté fraîche, toute picturale, comme des amours tardives, intenses et tristes. Nous nous sommes roulés dans l’herbe, nous avons grandi. Nous avons mangé tous les végétaux à portée de nos bouches, herbe, arbre. Une fois repus, c’étaient des roulades dans l’herbe douce et dense, nos os et nos muscles ne cessaient de s’étoffer. Nous grandissions. L’ignominie de cette castration subie dans l’enfance était comme une plaie profonde qui jamais ne se refermerait, elle restait profondément gravée dans nos mémoires, à son souvenir le feu de la colère montait jusqu’au ciel. Cette rage nous conduisait à tuer le Bouddha, les ancêtres, nous n’avions peur de rien, même pas du Ciel.

En un clin d’œil tous nous avons grandi. Nous découvrons notre propre visage en regardant celui des autres, nous sommes imberbes, n’avons pas de pomme d’Adam, notre voix est faible et aiguë, nous avons le regard mauvais, plein de haine pour ces hommes et ces femmes.

Déjà le printemps est là de nouveau, les quatre cents jeunes au corps bien développé, ni hommes, ni femmes, dorment profondément sur la prairie au bord du lac. En rêve, nous entendons les cris sensuels de l'oriole taquiner le printemps, les branches souples de l'arbre de Bodhisattva comme des lèvres parfumées baisent nos visages. Dans notre sommeil, nous sommes habités par le feu de la colère, nos poumons sont prêts à exploser.

Les quatre cents jeunes gens, sans s'être donné le mot, se lèvent d'un bond, tous se remémorent avec une souffrance extrême cette vive sensation de l'intrusion d'un couteau dans l'entrejambe, comme un tourbillon glacé. Nous nous regardons les uns les autres, avec la même expression sur le visage : arrogance et mélancolie. Les regards d'or pur se dirigent vers la surface du lac, les feuilles de lotus roulées en forme de sifflet se distinguent au-dessus de l'eau, des oiseaux aquatiques à la forme de canards flottent pareils à des chaussures de mandarin. Les regards de nouveau observent le visage des compagnons de sort. Là-bas vers le lac, du palais caché par la végétation magnifique, monte le tumulte des combats de coqs et des courses de chiens.

Le moment est venu de se choisir un chef.

Comment se fabrique un chef ?

De la façon suivante : alors que les quatre cents émasculés ont la rage au ventre, qu'au ventre cette rage qui couve est devenue magma brûlant, je lance à point nommé : « Les gars, vengeons-nous ! Tuons le commandant Pi ! »

À ce cri, tous s'arrêtent de respirer, les regards brûlants se fixent sur mon visage – il s'agit carrément d'une horde de loups affamés aux yeux rouges de colère qui semble vouloir se jeter sur moi pour me dévorer vivant. Leurs dents d'un blanc étincelant s'entrechoquent avec des claquements sonores. Les lèvres rendues gourdes par la peur, je répète sur un ton plaintif : « Les gars, vous qui avez subi tant de souffrances… ne me regardez pas ainsi… ça me fait peur… Notre ennemi commun à tous est le commandant Pi, c'est lui qui a fait de nous ce que nous sommes… ni des hommes, ni des femmes… »

Tous serrent le poing, l'élèvent au-dessus de leur tête, les bras tendus montrent les muscles faisant saillie. On croirait une forêt charnelle se mettant à brûler avec des flammes vives. Tellement vigoureuses. Si on lève le bras en

criant et que la foule répond, si l'on brandit une perche en guise d'étendard et si l'on coupe du bois pour faire des armes, la situation est mûre pour la révolution, or, une fois que la révolution éclate, le chef est fabriqué. C'est pourquoi l'on peut dire qu'un chef est le produit d'une révolution, laquelle est le produit d'une situation, et cette situation, en l'occurrence, c'est la prise de conscience des garçons castrés. Et ainsi de suite, difficile de tout relater.

Je suis excité par l'émotion de la foule, j'ai le regard brillant, la gorge claire, les poumons sans ombre, l'ardeur irrépressible s'est transformée en gouttes glacées de sueur qui roulent, je dis : « Mes frères, vous qui avez subi l'outrage, toutes ces années ont passé, si vite, comme s'estompe la fumée. Bien que notre chair ne saigne plus, notre cœur, lui, continue de saigner. Cette scène sanglante, il nous semble encore l'avoir sous les yeux, cette odeur fétide de sang, il nous suffit de respirer pour la sentir. Le patrimoine transmis de génération en génération a été plongé dans la saumure, chaque jour en pendent ou flottent des filaments de sang rouge vif aussi ténus que des cheveux. C'est une humiliation encore jamais vue de temps immémoriaux. Et tout ça parce que nous avions des membranes de trop ? Est-ce là le signe de la régression de l'espèce humaine ? » Avec audace, j'élève mes paumes à contre-jour, effectivement, cette membrane qui relie les doigts, pareille à une fine soie rouge laisse passer la lumière, les minuscules vaisseaux sanguins comme des fils arachnéens sont bien visibles, tissant une résille complexe. « C'est un progrès de l'espèce humaine ! Sa fierté ! Chers frères palmés ! Elle nous donne la force pour triompher de l'océan, nos frères de clan marchent vers l'Atlantique ! Sachez-le, quand l'humanité cupide aura pillé les ressources terrestres, le développement en direction des océans sera une avancée vers le bonheur ! » J'agite avec force ma main suspendue dans les airs, ma paume pareille à un éventail fait se lever un souffle de vent, je tonne solennellement : « Le commandant Pi est un bourreau, et le jour où ce bourreau doit s'acquitter de sa dette de sang est arrivé ! »

La foule pousse des cris, elle m'escorte pour s'élancer vers l'autre rive du lac. Nous traversons à gué. Nos membranes légères et gracieuses fendent l'eau avec un bruit sonore, sur le lac s'envolent des gerbes d'écume blanche.

C’est une félicité suprême que de nager dans l’eau tiède du lac. La poussée de l’eau est très forte, sa douceur, comme du duvet de canard, frotte nos corps. Nous ne nageons pas grâce à ce corps mais guidés par notre mental, par l’idée de la natation. J’ai la sensation que la surface glissante de l’eau touche la peau de mon ventre, nous effleurons cette surface. Des bandes de crapauds bleus nous regardent, étonnées.

Très vite nous avons atteint la rive opposée. Après cette traversée ludique et joyeuse, le feu qui habitait les cœurs s’est visiblement atténué, cela se voit dans les yeux. Je me donne bien de la peine pour ranimer chez tous l’esprit de révolte.

Fan Wanr m’aide à organiser les troupes. C’est un jeune de haute taille, au visage rond, avec au coin des lèvres un sourire bébête et cruel. En fait, il possède une intelligence supérieure, son discours haché est incendiaire : « Mes frères, avez-vous vu ces mulets, l’air abattus ? Ils sont le reflet de ce que nous sommes ! Qui nous a fait passer du statut d’humain à celui de mulet ? Le commandant Pi !

– À bas le commandant Pi !

– Qu’on l’écorche ! Qu’on lui arrache les yeux ! Qu’on allume sa “lampe céleste[1]” ! »

Une forêt de bras rouges se dresse autour de moi. Les cris ébranlent le ciel et la terre, le feu de la vengeance s’enflamme.

Je saute sur un tertre escarpé et dis sans la moindre vergogne : « Frères ! Le maître Confucius a dit : “Si le mot n’est pas juste, le discours ne peut s’ordonnancer” ; quant au proverbe il affirme que “l’oiseau sans tête ne vole pas, le serpent sans tête ne rampe pas”. Une foule de dragons, sans chef à sa tête, est horde indisciplinée, or une horde indisciplinée est vulnérable. Pour que la révolte triomphe, il nous faut élire un leader. Devant l’ennemi, il ne transige pas un seul instant, je me déclare volontaire au poste de commandant de l’armée rebelle des castrés. »

La foule à l’unisson m’acclame. Seul Fan Wanr semble mécontent. Je ris sous cape, agite la main pour faire silence : « Je nomme Fan Wanr commandant en second ! » Et la foule de lancer de nouveau des cris de joie frénétiques tandis que le sourire niais revient aux lèvres de l’intéressé.

J’ordonne à chacun de se fabriquer sur-le-champ des armes avec des branches. Un petit gars attache à une perche un ruban rouge en guise d’étendard.

En faisant un tapage du diable nous nous ruons vers le cœur de la forêt. Des bandes de « petites fourrures à paroles » qui cherchent au sol des champignons blancs pour calmer leur faim, prises de panique, bondissent dans les arbres. Elles s’accroupissent sur les banches qui vibrent et nous regardent de leurs prunelles pareilles à des haricots noirs. Parvenus à une portée de flèche de notre point de départ, nous mettons à terre une cabane faite de chaume jaune, des soldats qui montaient la garde devant sont terrassés à coups de bâtons et laissés plus morts que vifs. Il y a dans la cabane des couteaux et des lances tout rouillés, ainsi qu’un Mauser et un fusil de chasse à double baril. Couteaux et lances arment la foule ; le fusil de chasse échoue à Fan Wanr ; je fourre le Mauser dans ma ceinture.

J’ordonne à ma troupe de rebelles de se courber pour éviter les balles des troupes du commandant Pi. Fan Wanr n’est pas d’accord, il maugrée derrière mon dos, en gros parce que selon lui l’humanité doit garder le dos droit et non l’avoir courbé comme les orangs-outans. L’air féroce, j’élève le Mauser jusque devant ses yeux en guise d’avertissement : s’il n’obtempère pas, il sera fusillé. Il me lance un jet de salive et disparaît dans l’ombre des arbres.

Le palais du commandant Pi est devant nous. La forêt clairsemée a laissé place à une vaste plaine, sur l’espace à découvert devant la porte se dressent de grosses souches sur les bords desquelles poussent des champignons ; derrière chacune, pareille à du charbon, se tient un soldat accroupi. Son fusil est posé sur la souche, des touffes de fleurs aux yeux bleus enveloppent les bords, ainsi que les soldats en uniformes jaunes. C’est du plus bel effet. Le commandant Pi reste invisible, il y a juste un petit chef derrière les soldats. Il est en uniforme noir, sans casquette, avec des cheveux noirs en bataille, on dirait une colonne de fumée noire. Il tient à la main un petit pistolet noir dont le canon est dirigé vers le ciel.

Mes troupes ont un peu reculé, on joue les rusés en faisant du surplace. On se regarde dans les yeux, les regards noirs laissent voir quelque chose de diabolique.

« Vous ne devez pas avoir peur de mourir ! » crié-je.

Mais les hommes s’assoient carrément là où ils se trouvent, certains cueillent des brins d’herbe pour se curer les dents, tandis que d’autres attrapent de grosses fourmis pour combler le petit creux qu’ils ressentent. Cette bande de fils de pute qui s’accrochent à la vie et redoutent la mort ! Arrivés au moment crucial, ils ne sont plus que des couards. Je leur frappe la tête avec le canon du Mauser, cela résonne. Ils montrent les dents, grimacent, mais ne bougent pas leurs fesses. Fan Wanr ricane dans l’ombre des arbres.

Je comprends soudain : c’est ce petit drôle qui fait des siennes derrière mon dos. Je dois absolument lui montrer un peu de quel bois je me chauffe ! Mon revolver à la main, je m’approche de lui, il fait de même avec son fusil. Les yeux dans les yeux, les canons de nos armes pointés l’un vers l’autre. Je suis apeuré, mais donne l’impression d’être fort.

« Commandant en second Fan, dis-je sur le ton de l’ironie, vous avez vraiment des capacités ! »

Il retrousse le nez et grogne de mépris : « Bâtard ! En qualité de quoi c’est toi le commandant ? C’est à moi que doit revenir le poste ! »

Son impudence me met en colère, je tire en direction de son visage de traître. La balle sort de l’âme du revolver et est expédiée de côté par un tir sorti du canon de son fusil. Il dit en riant : « Alors, tu comptais me commander avec d’aussi minces capacités ? Tu as été castré ? Putain, tu ne l’as pas été du tout, tu es un sale espion infiltré parmi nous pour comploter ! »

En un coup de fusil il m’a mis à bas. La fumée noire sortie de son fusil, pareille à de l’encre crachée par une seiche, m’a comme submergé.

Dans les ténèbres denses et chaudes, je réfléchis amèrement : avais-je ou non été castré ? Mentalement, ou bien physiquement et mentalement ? À présent, je me rappelle douloureusement un rêve : un soir, deux personnes, tenant à la main des ciseaux blancs, portant des vêtements de la couleur foncée des œufs de canard et dont on n’aurait pu dire si c’étaient des hommes ou des femmes, m’avaient mis par ruse sur un lit à ressorts, m’avaient donné à manger des pilules roses semblables au sucre contre les ascarides de la marque Baota ; après m’avoir ainsi enivré, ils étaient passés à l’action et m’avaient émasculé. Jusqu’à

ce jour je me souviens fort bien du bruit effrayant des ciseaux tordant la chair et la peau et de la douleur, non moins effrayante, qui roulait dans mon corps comme le tonnerre.

Je suis convaincu que ces deux personnages portant des vêtements bleu foncé de la couleur des œufs de canard étaient de mèche avec le capitaine Pi, il ne fait aucun doute que c'étaient des hommes de confiance à sa solde. Leur dextérité était extrême, or un tel sommet de technique consommée ne peut être atteint sans une longue pratique.

Fan Wanr prend ma place et commande aux troupes de se ruer à l'assaut. Les soldats derrière les souches, le fusil à la main, respirent calmement, sans ouvrir le feu, ils semblent attendre quelque chose.

Mais quoi ? Le commandant Pi sort du palais escorté par une armée de femmes au visage charmant. Il nous regarde. Les poils noirs de ses narines s'allongent, se recourbent, pareils à des queues de scorpions. Il prend à sa taille un pistolet d'alarme et en tire trois coups en l'air, le bruit des détonations est étouffé, pschitt, pschitt, dans le ciel bleu pâle glissent rapidement trois boules de feu brunâtres, elles traînent une fumée blanche, sinueuse comme une mue de serpent.

Une salve de coups de feu, des dizaines des castrés en révolte sont fauchés. Ceux qui ne sont pas tombés s'enfuient en roulant ou en faisant la culbute. Le commandant Pi les poursuit un moment à la tête de la troupe, avant de rebrousser chemin et de regagner le camp.

Cette insurrection a été réprimée de façon la plus simple. Sa préparation a été une plaisanterie, sa répression en a été une tout autant. Je n'ose même pas croire que ces frères sont morts. Un coup de feu, un qui s'écroulait, avec deux sursauts des jambes, mais certains sont morts sans même bouger les jambes !

La nuit, à la lueur des étoiles nous allons en cachette récupérer les corps de nos frères. Fan Wanr a été battu à mort puis suspendu à une branche d'arbre pour sécher. Il a commis des erreurs de commandement, il ne connaissait rien aux lois de la guerre. La lourde responsabilité de la direction du contingent m'incombe tout naturellement. J'en suis d'abord ravi, puis je me sens nerveux, ensuite la crainte m'envahit, enfin je m'inquiète vraiment. Tous ces sentiments sont dus à

des causes nombreuses, qui m’empêchent de m’étendre sur le sujet. La faible lueur des étoiles tombe sur les fins brins d’herbe dorés, étincelants, c’est vraiment beau. Après avoir contourné l’espace planté de vigoureuses touffes de fleurs aux yeux bleus, nous continuons d’avancer à quatre pattes. Nous avons vu ce qui est arrivé en plein jour à nos compagnons, aussi faisons-nous très attention, nous n’osons pas nous redresser, de peur de recevoir une balle.

De nombreux écureuils volants courent dans la prairie, leur corps est recouvert d’un fin duvet doré, des étincelles crépitent à la pointe des poils. Dans des moments d’excitation, ils s’envolent, ponctuant la nuit obscure de rais de lumière éblouissants.

On devrait depuis longtemps s’être approchés des cadavres, mais rien. À la lumière des bonds des écureuils, nous voyons de grandes traces de pas désordonnées, l’herbe froissée dans les empreintes, ainsi que les taches de sang disséminées à la pointe des brins. Les morts ont été emportés. Tout est calme alentour, sur l’eau du lac se forment de paisibles tourbillons, au fond de l’eau les poissons babillent.

On voit soudain une lune dorée toute ronde accrochée au firmament de gemme, les reflets des arbres et des fleurs sont plus fascinants que les objets réels. Nous nous mettons debout, machinalement, le cœur gros de tristesse. Au loin, dans le ruissellement d’une vive lumière argentée éclatent des sanglots douloureux. Nous restons là, tête baissée, bras ballants, des larmes au bord des cils. Qu’est-ce que cela veut dire ?

Là-bas, la lumière est celle du feu, les sanglots se prolongent comme un fil, pareils à l’eau de la rivière qui coule lentement. Un grand oiseau à aigrette voltige avec grâce au milieu de ces sons. Nous nous mettons à genoux et éclatons en sanglots. Rien, rien dans nos cœurs, un vide douloureux nous fait pleurer bruyamment. Rien, rien dans nos cœurs, que nous reste-t-il sinon les pleurs ?

Profitant du désarroi laissé en nous par la douleur, le commandant Pi nous capture tous.

Il donne l’ordre qu’on nous escorte jusqu’à un fossé pour y être fusillés.

Il change soudain d’avis et opte pour la pendaison.

De nombreuses personnes munies de torches plantent les potences. Elles ont le visage fermé, sans l'ombre d'un sourire, mais à y bien penser, il doit en être ainsi, a-t-on jamais vu un bourreau souriant ?

Les potences sont prêtes, elles s'alignent à perte de vue, pareilles à des portiques pour balançoires. Cette fois, impossible d'échapper à la mort. Aïe ! Nous soupirons tous de tristesse. Et même le bourreau qui tient la corde grossière se met à soupirer lui aussi.

Soudain, il n'est plus question de nous pendre mais de nous enterrer vivants.

Nous sommes à la fois furieux et amusés par les revirements du donneur d'ordres, le commandant Pi.

Les gens, le dos courbé, soufflant et suant, creusent une rangée de fosses dont on ne voit pas le fond. Être précipité dedans c'est déjà la mort assurée ; pourquoi dans ce cas venir nous parler d'être enterrés vivants ?

Et il n'est plus question d'enterrement vivant. Nous en avons plus qu'assez, nous nous précipitons droit devant tel un essaim de guêpes, dans l'intention de sauter dans les fosses et de trouver la mort dans cette chute et que l'on n'en parle plus. Les autres, prenant appui sur le sol, le corps incliné vers l'arrière, nous tirent à eux.

Rester vivant est plus inconfortable que mourir.

Salaud de commandant Pi, qu'il est cruel, ce jeu du chat avec la souris !

Le commandant dit : « Les diables étrangers vont venir construire la voie ferrée, s'emparer de nos trésors, il nous faut joindre nos forces, faire front commun contre l'ennemi. »

Il donne l'ordre à un vieillard de nous conduire jusque devant un baraquement pour qu'on nous distribue à chacun une lance avec un fer, ornée de glands rouges.

Un coup de sifflet, nous, en criant, livrons combat aux diables étrangers aux pattes de héron.

L'ennemi prend la fuite, nous le poursuivons. L'ennemi tire, les balles glacées forent avec force dans nos chairs.

Nous avons tous trouvé la mort en rase campagne.

La nuit était si belle. Je ne voulais pas être allongé ainsi, les souffles humides sous terre vous rendaient triste. Sauter sur ses pieds, courir droit devant ; jambes et pieds agiles, obéissant aux ordres, courir aussi vite qu'on le voudrait. Je soupçonnais tout cela d'être illusoire. Mais qu'est-ce qui est réel ? Qu'est-ce qui est réel en ce monde ?

Dans le lac merveilleux du canton nord-est de Gaomi, les poissons-boules multicolores emplis d'air tournoyaient dans la lumière dorée scintillante à la surface de l'eau, des vols de papillons multicolores roulaient comme des vagues.

Les femmes de l'équipe d'investigation travaillaient au clair de lune, elles chantaient :

« Virevoltant, gracieux, oh, un vol de papillons
Esseulé, oh, un papillon
Dans les buissons de fleurs aux yeux bleus, oh, erre solitaire
Cherche, cherche, oh, secrète douleur
Triste, triste le clair de lune dispensé sur le sol
Volutes gracieuses, oh, un Bodhisattva prend forme
Brume légère comme tenture, le chemin s'interrompt
Ne sais, oh, où se trouve mon pays natal… »

De toute façon, je vais mourir, rien n'ébranlera ma décision, quand bien même Dieu étendrait sa main couverte d'écailles dorées pour me persuader de rester.

Je m'allonge une fois de plus, très confortablement, regardant au-dessus de moi les étoiles et la lune.

Mon fils arrive à la tête de cette troupe d'adorables petits êtres. Ils cueillent des fleurs pour décorer mon corps. Elles pèsent comme une montagne sur moi.

Mon fils me demande : « Papa, as-tu encore quelque chose à dire ? »

Les petits êtres répètent en chœur comme des perroquets : « Papa, as-tu encore quelque chose à dire ? »

Moi : « Qinggour, sais-tu où est passée ta mère ? »

Il répond sur un ton railleur : « Voilà qui est nouveau, vraiment nouveau ! Tu te souviens encore d'elle. La voilà ! »

Je la vois au travers des fleurs, elle est vêtue de vieux vêtements et se tient debout près de mon corps. Son visage exprime une grande colère, sous le clair de lune on dirait un lingot rougeâtre. « Espèce de contre-révolutionnaire dénué de conscience ! jure-t-elle. Espèce d'ingrat qui a abandonné toute sa famille, qui s'est transformé en abeille et en papillon pour lutiner fleurs et brins d'herbe, et qui, une fois mort, ne trouve même pas le chemin de la maison, c'est vraiment le châtiment du Ciel. Les mauvaises herbes dans les champs poussent plus haut que les cultures, vaches et moutons dans l'enclos sont aussi minces qu'arêtes de poisson, la mousse sur les toits est plus épaisse qu'une pièce de monnaie et dans la cour il n'y a que lapins sauvages. Tu ne t'occupes de rien, au lieu d'un mari pareil, j'aurais mieux fait de prendre un chien ! Au lieu de me marier avec quelqu'un de ton espèce, j'aurais mieux fait d'épouser un chat. »

J'éprouve de profonds remords.

« Qinggour, comment se porte la maîtresse Mei ? demandé-je.

– Papa, à l'article de la mort tu penses encore au libertinage ! » dit Qinggour.

La maîtresse Mei, la férule à la main, est debout à côté de mon corps. Elle écarte les fleurs avec l'objet et regarde avec affliction. Au bout d'un moment, elle lâche un soupir, se détourne et part.

Je ressens un sentiment de solitude irrémédiable.

Je repense à cette lettre que les femmes de l'équipe d'investigation m'ont demandé de remettre aux autorités du district et pousse soudain de grands cris.

Qinggour me demande : « Père, qu'est-ce que t'as à crier comme ça ? Tu as revu la maîtresse Mei et tu regrettes de mourir, c'est ça ?

– Pas du tout ! Il y a une lettre, il faut que je demande à la maîtresse Mei de la remettre aux autorités du district ! »

Qinggour dit : « Cette lettre a été publiée il y a longtemps dans les journaux, à l'article de la mort tu rêves encore ! »

À ce coup porté par mon fils j'ai bien envie de lâcher prise, mais des mots obstruent ma gorge, il me faut les cracher : « Qinggour, mon cher enfant, toi qui communiques avec les puissances spirituelles et occultes, qui sais tout du passé

et du présent, de l’astronomie et de la géographie, je te prie de dire à ton papa ce qu’est le fuseau.

– Un fuseau.

– Et ceci encore : pourquoi les humains peuvent être palmés ?

– Et pourquoi ne le seraient-ils pas ? »

Sans s’occuper de moi davantage, à la tête des petits êtres, il se dirige vers les arbres de Bodhisattva pour y cueillir les fleurs aux yeux bleus. Ils se déplacent comme le vent sur leurs petites pattes, cela leur donne un aspect des plus comiques. Leur intention est de m’enterrer sous les fleurs.

Elles s’amoncellent toujours encore plus sur moi, le clair de lune s’estompe peu à peu, l’odeur d’eau du lac apportée par le vent frais de la nuit a disparu. J’ai pour compagnie les ténèbres et le parfum asphyxiant des fleurs. Je me débats pour me glisser à l’extérieur. Me faufiler dehors, de toutes mes forces. Je peux enfin faire émerger ma tête.

Les petites créatures crient d’étonnement : « Qinggour, le papa a émergé ! »

Qinggour dit : « L’être humain ne va jamais au bout de ses actes. »

Je réfléchis sérieusement à ses propos. L’être humain ne va jamais au bout de ses actes. Entre l’homme et la bête subsistent des liens invisibles, tout comme la racine de lotus rompue, ses filaments tiennent encore. Il en va de même pour la vie et la mort, l’amour et la haine. L’être humain erre et hésite entre toutes sortes de pôles opposés. S’il allait jusqu’au bout, il n’existerait plus. Aussi, existe-t-il encore des choses inexplicables ? Des choses qui ne peuvent être pardonnées ? Dont on ne peut se moquer ?

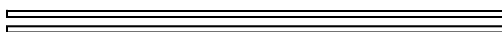
Mon fils est un brave petit, un enfant étonnant, je suis vraiment fier de lui !

---

1. Châtiment *post mortem* : on recherche les crimes commis au cours de la vie, le cadavre est dépouillé de ses vêtements, on l’enveloppe dans du tissu de chanvre et on le fait tremper dans une jarre d’huile ; à la nuit tombée, on l’attache à un haut poteau en bois, par le cou et les chevilles, puis on met le feu aux pieds. Une autre variante est de remplir le ventre d’huile de sésame, puis d’introduire par la bouche une mèche et de l’allumer.

QUATRIÈME RÊVE

RÉCIT D'UNE VENGEANCE



I

L’eau du lac est agitée, sous le clair de lune d’un vert pur gonflent d’énormes vagues semblables à ces levées de terre qu’on voit dans les champs. Ils se sauvent du village, pris de panique, on dirait des chiens perdus, ils se cognent à l’aveuglette aux végétaux couverts d’épines et de barbillons des bosquets touffus, luttent dans la gadoue qui leur recouvre les genoux. Puis, après avoir traversé les roseaux luxuriants des basses terres, ils arrivent au bord du lac. L’eau qui se soulève fait remonter aussi la vase et les plantes aquatiques, dégageant des remugles désagréables. Sous le clair de lune, l’écume semble d’un bleu très pâle, sans qu’on sache pourquoi. Sans se donner le mot, ils s’arrêtent tous les deux sur la rive, leur cœur battant sur le même rythme, leur bouche respirant sur la même fréquence, ou tout au moins c’est ce qu’il me semble. Il en va donc ainsi, la lune est de givre, ils rentrent le cou dans les épaules, l’odeur qui se dégage du lac empreint jusqu’à leurs sensations, comme ferait une couche de peinture.

Les roseaux roulent derrière eux, ceux qui sont au premier plan se courbent, ceux du second plan se redressent par vagues successives, en longues ondulations qui se pourchassent, comme pour les presser, eux, jusque dans le lac.

Je ne sais, de mon côté, qui m’a poussé vers les roseaux – quelques secondes auparavant j’étais encore pendu au cou de la maîtresse Mei, personnage de *Nos ancêtres palmés*, et qui est effectivement palmée elle-même, et je la bécotais, alors comment ai-je pu en un clin d’œil me retrouver ici ? Les roseaux vert foncé sont robustes et de grande taille, les nids d’herbe tissés avec délicatesse par les perruches, appelées ici « oiseaux moines », sont accrochés à leurs tiges et à leurs

feuilles, les petits au duvet non encore fourni ouvrent leur grand bec doré dans l’attente de nourriture. De grêles serpents pareils à des sections de bambou rampent le long des troncs, ils sont très maladroits ; parvenus à proximité des nids, ils glissent, puis reprennent leur ascension. Ils s’obstinent malgré l’inutilité de leurs efforts. Cette scène me fait trembler de peur. Écartant les roseaux, comme je me débarrasserais d’un cauchemar, je me rue vers l’extérieur ; les roseaux sont glacés et gluants, comme le sont les serpents venimeux. Les alentours résonnent de gloussements : ceux des serpents ou ceux des oiseaux ?

En fait, la période de l’enfance n’est pas encore achevée pour moi. Un rien, perdre mon chemin, et j’éclate en sanglots. Les rayons glacés de la lune illuminent les roseaux, les serpents venimeux enroulés sur les tiges ont la tête dressée, la gueule ouverte, pointant à toute vitesse leur langue fourchue, telle une petite flamme brûlante, le souffle froid et humide s’exhalant de leur gueule jaillit jusque sur mon visage, alors je ne peux m’empêcher de pleurer.

Mais je finis par me glisser hors des roseaux, je me retourne, ces longs serpents sinueux rendus furieux voient leurs corps devenir luisants, on dirait des langues de feu qui se tordent, éclairant le moindre détail des végétaux. L’instinct me pousse à me rapprocher des deux personnes debout au bord du lac. Je vois leur regard fixé sur l’étrange écume qui s’est coagulée à la surface de l’eau, malgré moi je fais comme eux : l’écume d’un bleu pâle se soulève lentement, de sourds grondements roulent sous l’eau, on a la sensation qu’à tout moment une colonne va s’élever jusqu’au ciel.

Après être resté silencieux un moment, je touche légèrement du doigt l’un des personnages à la taille, mais tous les deux font volte-face, on dirait que ma présence les a effrayés. Quatre yeux dorés me regardent, épouvantés. Je ne leur arrive pas aux genoux, cela montre à quel point ils sont de haute stature, on dirait deux roseaux élancés.

Je leur demande, craintif : « Qui êtes-vous ? Que faites-vous plantés à cet endroit ? » Mais voilà que ma question, qui me semblait bien timide, devient agressive, comme un jugement porté sur ces deux grands jeunes gens.

Ils tournent vers moi leurs yeux dorés, le visage impassible, comme s’ils n’avaient pas compris le sens de ma question…

II

Si je me souviens bien, leurs vêtements étaient courts et étriqués, les boutons tiraient tellement sur les boutonnières qu'ils auraient pu tomber à tout moment. Leurs avant-bras couverts d'un fin duvet s'étiraient hors des manches, quatre grandes mains, qui tremblaient par à-coups, pareilles à de petits animaux stupides. Je me souviens aussi de leurs cheveux, blonds et souples, et d'une fine moustache dorée au-dessus de leur lèvre supérieure, en résumé, l'impression que j'avais eue était celle de jeunes gens mal à l'aise, inquiets, préoccupés.

C'est alors que je reposai ma question.

Le ton était pressant, ils ne pouvaient pas ne pas répondre.

« Je suis Grand Mao.

– Et moi Second Mao.

– Je suis le frère aîné de Second Mao.

– Je suis le frère cadet de Grand Mao.

– Nous sommes jumeaux.

– Notre mère nous a mis au monde ensemble.

– Elle est morte juste après l'accouchement.

– C'est ce qu'a dit notre père.

– Est-elle morte juste après nous avoir mis au monde ? C'est simplement un bruit qui court.

– Peut-être est-elle morte avant de nous mettre au monde. C'est simplement un bruit qui court.

– Peut-être a-t-elle été violée.

– Peut-être quelqu'un l'a-t-il assassinée.

– Et nous voilà au bord du lac à regarder le paysage.

– La vue sur le lac est belle.

– Quand nous l'aurons contemplée, nous irons sur l'autre rive.

– Nous irons à la nage.

– Notre père est mort hier au soir.

– Il était mort et gardait les yeux grands ouverts. »

J'avais entendu dire qu'ils étaient souvent tous les deux dans un état second. Tu m'as souvent dit que, depuis le jour où ils s'étaient mis sur leurs jambes pour marcher, devant leurs yeux apparaissait, de façon périodique, la silhouette d'une femme inconnue. Elle allait les cheveux lâchés, la peau du visage collait littéralement à ses pommettes, on aurait dit qu'en l'effleurant doucement elle allait craquer. La femme se tenait dans un coin sombre du mur, les observant avec douleur. Parfois elle lançait un hululement étrange : « Argh… argh… argh… », on aurait dit les sons proférés par un malade atteint d'ulcère à l'estomac en proie à la faim. Chaque fois qu'elle restait ainsi debout dans le noir à les observer pensivement, une vague de froid déboulait sur eux, les faisait claquer des dents malgré eux. Quelle personne était-ce là ? Avec l'âge, les deux frères en étaient venus à penser qu'il s'agissait de leur mère. Parfois, elle découvrait sa poitrine, les innombrables égratignures et cicatrices qu'on y voyait les horrifiaient tandis que l'odeur fétide de sang qui se dégageait d'elle venait ajouter à leur terreur.

III

Par une douce nuit d’été, la lumière dorée de la lune filtrait par le treillis délabré des fenêtres. Le clair de lune posait un glacis sur le mur noir, une mante vert émeraude au gros ventre était tapie sur le mur. Immobile, elle redressait haut la tête, ses pattes de devant élevées, toutes tordues. Puis la lumière de la lune se déplaça jusqu’à la poutre, y était suspendu un fuseau cramoisi, couvert de poussière. À la pointe des herbes folles dans la cour, les criquets lançaient leurs plaintes tristes, les amibes circulaient parmi les mauvaises herbes avec des splash. Je l’ai entendu dire que cette nuit-là les deux frères se sont réveillés en même temps, en sursaut, de leur rêve, cette nuit-là, c’était l’anniversaire de leurs neuf ans, même si en taille et en poids ils dépassaient les garçons de leur âge, ils étaient plus fragiles, plus faibles, plus puérils sur le plan psychologique. Le spectre de la femme les tourmentait terriblement, l’épouvante pesait sur leur âme. S’ils s’éveillèrent en sursaut en même temps, c’est qu’ils avaient eu en même temps la sensation qu’une main glacée leur caressait le visage, c’est qu’ils avaient senti en même temps l’odeur de cette main, odeur fraîche et forte, analogue à celle du ventre des grenouilles.

Ils se levèrent d’un coup, reculèrent jusque derrière la tête du kang, leurs corps nus serrés l’un contre l’autre. La femme était debout au pied du kang, la lune éclairait sa face verdâtre, on aurait dit un feu follet en train de brûler. Elle ricanait, elle arrondit les lèvres et leur souffla au visage un vent glacé et pénétrant.

Ils se mirent à crier et à pleurer pratiquement en même temps, la silhouette de la femme s’estompa dans la frange obscure non éclairée par la lune avant de

disparaître complètement.

Leur père poussa la porte, entra dans la pièce. Il prit dans le trou du mur pierre à briquet et silex et se mit à les frapper l'une contre l'autre avec bruit pour faire du feu, les étincelles jaillissaient en tous sens avec des sifflements. Une lampe à huile de soja fut allumée, le clair de lune aussitôt s'estompa. Les deux frères pleuraient et criaient sans interruption. Leur père un peu agacé leur dit : « Il est tard, qu'est-ce que vous avez à brailler comme ça au lieu de dormir ! »

Les garçons regardaient avec crainte l'ombre derrière la porte, ils sentaient clairement que la femme était cachée là et que, une fois la lampe éteinte, elle sortirait et, de sa main comme pourvue de palmes humides, leur caresserait le visage. Leurs regards furtifs attirèrent l'attention de leur père. Il tira violemment la porte, les deux frères poussèrent un cri de frayeur, ils virent le corps de la femme, telle une mince feuille de papier, collé contre le vantail.

Mais le père, lui, n'avait rien remarqué, après les avoir grondés, il souffla sur la lampe, l'éteignit et s'endormit à côté d'eux.

« Papa, elle me caresse le visage !

– Papa, sa main est glacée, visqueuse !

– La main de qui ? demanda le père. Espèces de salopiots, la main de qui, hein ? Allez, dormez, et plus vite que ça ! »

La femme était de nouveau debout dans le clair de lune à ricaner, sa face verdâtre était comme un feu follet. Mais voilà, leur père ronflait déjà bruyamment.

Ils finirent par parler d'elle à leur père, ce dernier réfléchit un moment avant de leur dire : « Vous aurez rêvé, votre mère… »

J'avais entendu dire que les deux frères éprouvaient de l'indifférence pour leur mère biologique, ils la redoutaient, elle les insupportait, ils voulaient se débarrasser d'elle, mais elle s'infiltrait partout, comme ferait un vent froid et sinistre.

Ils demandèrent : « Papa, elle est morte comment, notre maman ?

– De maladie. »

IV

J’ai aussi entendu dire que leur père était un homme aux yeux jaunes ; selon un vieil adage de notre village : « Yeux jaunes pupilles vertes nient la parenté. » Leur père était un homme sinistre et plein de fiel. Il échangeait des céréales contre de l’eau-de-vie, il était toujours dans un état de semi-ivresse et chantait des choses incompréhensibles. Quand ils avaient une dizaine d’années, ils ont entendu les gens du village lancer à leur père : « Fou le Quatrième, apprends donc à aboyer et on te donnera vingt sous ! »

Ils ont grandi comme des chiens, personne ne savait où avaient été achetés leurs vêtements, ils portaient les mêmes, été comme hiver, de couleur abricot, couleur qui résistait à toutes les saletés dont ils étaient maculés.

Un matin, leur père avait attrapé un chat, il l’avait attaché dans la cour au tronc tout balafré d’un pommier. Le père avait dit : « Vous allez me le surveiller, si vous le laissez s’échapper, je vous écorche vifs ! »

Le père s’en fut, un panier au bras. Ils commencèrent à le surveiller. Ils perçurent, en même temps, le caractère sinistre du chat, sa haine irrépressible envers les humains. Il était assis sous l’arbre, ses pupilles allongées s’arrondissaient soudain, les puces grouillaient sur son corps. De ses griffes cassées, il essayait d’attraper les puces, s’arrachant des poils ou s’égratignant la face, mais sans porter atteinte aux bestioles. Quand il allongea la langue pour lécher les poils de son dos, ils tirèrent eux aussi leur langue et se léchèrent les lèvres, le même désir violent était né en eux, en même temps, de lécher les poils hirsutes et luisants du dos du chat. Leur langue rigide bougeait maladroitement dans leur bouche, la pointe dégageait un parfum médicamenteux. Ils se

dévisageaient, mais quand leurs regards se croisèrent, ils surent que ce qu'ils ressentaient, que leurs interrogations étaient les mêmes. Ils firent un pas en avant, se rapprochèrent un peu du chat. Les branches du pommier emplies de feuilles d'un vert jaunâtre les enveloppèrent. Le chat plissait les yeux, il ne manifestait pas la moindre panique, pas plus que du déplaisir. S'armant de courage, ils avancèrent encore de deux pas, le chat arrondit ses yeux, poussa un miaulement triste, ils reculèrent d'un bond comme mus par un ressort, ils volèrent, telles des girouettes, loin de l'ombre de l'arbre. Alors qu'ils venaient juste de reprendre leur souffle, l'odeur médicamenteuse au bout de la langue les incita de nouveau à s'approcher du chat. Ce dernier se fâcha, se précipita vers eux. Ces bonds furieux étaient réduits à néant par la chaîne en fer qu'il avait autour du cou, il se roulait sur le sol, la mordillait. Les poils de son dos étaient hérissés, l'odeur venait de là, la tentation venait de là.

Ils trouvèrent deux branches de sophora, se tinrent debout à bonne distance, en piquèrent le dos du chat, la fureur de l'animal était à son paroxysme, il mordait la chaîne, s'agrippait au sol, miaulait, urinait, mais il lui était impossible de mettre fin au mauvais tour que lui jouaient les deux garçons aux cheveux blonds. Ils ramenèrent vers eux le bâton couvert de poils et de la graisse de ces poils. Ils allongèrent la langue en même temps et léchèrent goulûment leur branche de sophora, leur langue peu à peu se ramollit – tous les gens du village savaient que les deux garçons aimaient lécher le dos des chats ; après avoir pris connaissance de leur lubie, j'en avais été très surpris, et quand j'ai essayé de m'en faire expliquer la raison, personne n'avait pu répondre à mes questions. Ils piquèrent le dos du chat jusqu'à rendre la bête plus morte que vive, c'est alors que leur père revint.

Il avait son panier au bras, avec dedans du poivre, du clavalier, de la cannelle, du fenouil, de la coriandre, de la ciboule, du gingembre, de l'ail et autres ingrédients. Quand il vit comment ils avaient traité le chat, le père, contre toute attente, ne se mit pas en colère, il se contenta de leur lancer quelques regards en coin. Il alla chercher le pilon pour réduire les condiments et aromates. Puis il se rendit sous l'arbre, visa la tête du chat, et lui donna un violent coup du bout de sa grosse chaussure enveloppé de peau de porc. Le chat fut catapulté

dans les airs et fit deux sauts périlleux, il retomba sur le sol où il fit deux culbutes. À y regarder de plus près, on pouvait voir que la tête de l'animal s'était fendue, les yeux sortaient de leur orbite, il y avait des gouttes de sang sur les moustaches.

Un frisson glacé leur parcourut l'échine, c'était comme si un petit serpent remontait le long de leur dos. Le père accrocha le chat à une fourche de l'arbre et entra dans la maison. Les deux garçons en profitèrent pour s'élancer, tirant leur langue écarlate, ils léchèrent les poils du chat. Leurs petits visages jaunes et secs se colorèrent en rose et prirent de l'éclat. Le père se tenait derrière eux, observant avec curiosité le comportement étrange de ces deux petits drôles aux cheveux blonds, une expression soupçonneuse marquait profondément son visage.

« Qu'est-ce que vous faites, espèces de fils de pute ? » finit-il par dire, furieux.

Sentant la menace derrière leur dos, ils laissèrent à regret le chat, quatre yeux brillants de peur fixaient le visage du père. Les muscles de ses joues tressaillaient de façon anormale. Leurs lèvres à eux deux se mirent à trembler légèrement.

Le père éleva un couteau pointu tout rouillé en forme d'oreille de bœuf et hurla d'une voix stridente : « Je vais vous saigner, espèces de petits saligauds, fils de pute et de clébard ! »

L'incertitude les prit en même temps. Après avoir léché la graisse du dos du chat, leur cerveau semblait être une machine tout juste lubrifiée se mettant à tourner à vive allure. Ils se disaient : Fils de clébard ? Notre père serait un chien ?

« Tu es notre père, serais-tu un chien ?

– Tu nous as faits, alors tu serais un chien ? »

Après avoir posé ces questions, ils le regardèrent, dans leurs grands yeux on lisait des éclats de malice, mais aussi de la cruauté.

Le bras qui tenait le couteau retomba pris de faiblesse, la bouche marmonna quelque chose à toute vitesse, très bas.

Pour la première fois ils comprirent qu'ils avaient gâché le plaisir d'un adulte, aussi, malgré le coup de pied au derrière qu'ils reçurent l'un et l'autre, ils ressentirent une excitation mêlée d'anxiété.

Le père posa le couteau sur la pierre à aiguiser, les schlac, schlac qui suivirent leur donnèrent de l'agacement aux dents, la salive leur coula à l'extérieur de la bouche.

Le couteau aiguisé, le père commença à dépecer le chat, la queue se dressa telle une hampe de drapeau, le corps quant à lui oscillait, le père à court d'expédients bourra la tête de coups de poing et ne cessa que lorsque la queue retomba comme un serpent mort.

Quand ils virent le père ôter les viscères de la cage thoracique, leur estomac en fut tout remué et douloureux. Le père tenant à la main la peau et le couteau souillé de sang était debout à trois pas d'eux. Le père fit tournoyer la peau pour que son odeur ainsi que celle du sang chaud s'égouttent sur leurs visages.

« Vous autres, fils de pute, vous voulez lécher la peau ? » leur demanda-t-il en riant insidieusement.

Ils grimacèrent, montrant les dents, levèrent à moitié le pied gauche, et martelèrent le sol de la pointe de leur pied, en une posture étrange dénotant l'angoisse.

Le père tournait sur lui-même tout en brandissant la peau, il accéléra le mouvement, il lâcha prise, la peau et son odeur fétide volèrent au-dessus du faîtage et tombèrent dans la rivière. Ils pensaient au spectacle donné par la peau brisant la surface de l'eau semblable à du verre, faisant se lever de l'écume bleu pâle. La peau s'enfonça dans l'eau en tournoyant, les traces de sang sombrèrent rapidement, comme autant de fils sanguinolents, dans le sable doré de la rivière. Les tortues vert foncé cachées dans le sol sableux, ne laissant apparents que leurs deux petits yeux pareils à des marques sur le fléau d'une balance, ne lâchaient pas du regard cette chose énorme qui coulait lentement. Le couteau lui aussi glissa de la main du père, paf, il alla se ficher dans le chambranle de la porte, la mince lame vibra avec un bruit métallique.

Ils étaient morts de peur devant ce spectacle, en levant la tête ils se trouvèrent dans un face-à-face retentissant avec le cadavre écorché du chat, la

lumière grisâtre qui filtrait de ses yeux rencontra leurs regards qui sautaient comme des pois, ils reculèrent, craintifs, jusqu'au mur qui les arrêta. Ils rasèrent le mur qui s'effrita. Le poulailler sous le cédrèle était assez près d'eux, une bande de rats y sautaient en tous sens, on aurait dit qu'ils dansaient de joie.

Le père mit le cadavre du chat sur la planche à découper – elle s'incurvait en son centre, formant une cuvette –, il s'empara d'une grande hache et entreprit de découper le chat, un gros morceau, un petit, qui partaient l'un à l'est, l'autre à l'ouest. De la moelle lui avait giclé à la figure. Puis le père lava la coriandre, éminça le gingembre, remplit la marmite d'eau, ajouta les ingrédients, mit un couvercle et alluma le feu. Il leur ordonna de rester à croupetons près de l'ouverture du foyer pour mettre du petit bois de façon continue afin de faire bouillir l'eau. Il leur dit que si le feu s'éteignait il les saignerait, eux, ces fils de pute.

Il s'assit sur le seuil, la main serrée sur le couteau, tout en les surveillant.

Le feu dans le poêle crépitait avec un bruit de pétarade. Le petit bois était humide, des paquets de fumée blanche s'échappaient de l'ouverture du foyer, envahissaient pesamment la pièce. Les deux frères étaient à plat ventre par terre pour respirer un air plus frais, ils entendaient le père qui toussait bruyamment dans la fumée, cela les préoccupa, inévitablement. À quatre pattes ils rampèrent lentement vers l'extérieur de la pièce. Ils venaient juste de franchir le seuil qu'ils l'entendirent les injurier. Quand ils se relevèrent dans la cour ensoleillée, le père était debout devant eux, il éclata d'un rire sardonique.

Il les gratifia chacun d'une claque sonore puis, les tenant par leur cou grêle, il les souleva comme un aigle soulève des poussins, il rejeta d'abord l'aîné, puis le cadet, l'aîné, suivi du cadet, retomba devant l'ouverture du poêle. Le père fit : « Si vous n'arrivez pas à faire chauffer l'eau, je vous fourre dans le poêle, bâtards de chien que vous êtes ! »

L'épaisse fumée se répandait, on n'y voyait plus rien dans la pièce. Tandis que l'un remettait de l'herbe, l'autre soufflait sur le feu. Le père arpentait la cour à grands pas, les injures s'échappaient de sa bouche en un flot continu. Ils eurent la même pensée : il fallait ajouter quelque chose dans la marmite, mais quoi ? Leurs mains de concert cherchèrent à tâtons sur le sol. L'aîné trouva une poignée

de terre, le cadet une bouse de vache séchée. Ils ne se voyaient pas, mais chacun savait fort bien ce que l'autre faisait. L'aîné ôta le couvercle et éparpilla la terre dans la marmite ; le cadet ôta lui aussi le couvercle et jeta la bouse dans la marmite. Un sourire de contentement se dessina sur leur visage.

« Bien joué ! » dit une voix féminine.

Au milieu de la fumée, ils entendirent, apeurés, cette voix féminine siffler cette louange entre ses dents.

Ils sentirent aussi cette main familière, humide et glacée et qui dégageait une odeur d'abdomen de grenouille, tapoter leur cuir chevelu pourvu de cheveux blonds épars. Ils auraient bien voulu faire entrer leur crâne dans leur ventre pour échapper à ces terribles caresses.

C'est alors que l'eau se mit à bouillir, les morceaux du cadavre du chat tourbillonnèrent, suivant le mouvement des bouillons, schlac, schlac, les os frottaient contre les parois de la marmite.

Le fumet de la viande de chat s'échappait par les fentes entre le couvercle et les bords de la marmite, ils plissèrent le nez en même temps et reniflèrent, snif, snif, comme s'ils étaient enrhumés.

Le père ôta le couvercle. Des yeux de graisse dorés, de la taille de pièces de monnaie, flottaient à la surface du bouillon en un mouvement rotatoire. Le père jeta dans la marmite des tiges de coriandre longues de trois centimètres, elles frottèrent les bords. Une fois plongées dans l'eau bouillante, elles devinrent d'un vert émeraude étonnant.

L'épaisse fumée se dissipait peu à peu, montrant la clôture en bambous, noircie et graisseuse. Sur le visage du père une sueur huileuse coulait en abondance, ses yeux étaient emplis de larmes troubles.

Il but de l'alcool et mangea de la viande de chat. Eux restaient assis devant le foyer, les bras entourant leurs genoux nus, le menton posé sur les bras, le regard vide, leurs ventres gargouillaient.

Le père leur jeta les os qu'il n'avait pas complètement nettoyés, il les regarda les yeux rayonnants, comme s'il attendait quelque chose. Eux regardaient hébétés les os blanchâtres, leurs ventres grognaient.

Le corps de la femme était collé contre le mur, elle les regardait, en proie à une douleur extrême. Cela se passait il y a bien longtemps.

V

« Votre père est mort, pourquoi ne restez-vous pas à la maison à veiller le cercueil ? Pris de panique, vous avez couru jusqu'ici, le corps couvert de cicatrices, on voit bien que vous vous êtes enfuis dans l'urgence, auriez-vous été poursuivis par un léopard ? »

Ils opinent de la tête à plusieurs reprises, comme pour me dire qu'effectivement il y a un léopard aux taches multicolores qui les pourchasse.

« Où comptez-vous aller à présent ?

– Nous voulons aller de l'autre côté du lac !

– Nous voulons traverser le lac à la nage !

– Là-bas il y a des fruits délicieux.

– Là-bas il y a de beaux paysages. »

Sur ces mots, les deux frères marchent en direction du lac, au début, l'eau leur arrive juste aux genoux, ils lèvent les jambes de façon exagérée, on dirait des coqs marchant dans la neige. À la surface de l'eau s'ouvrent, silencieuses, des fleurs d'écume turbides.

L'eau se fait de plus en plus profonde, elle leur arrive déjà au niveau des bras, il devient difficile d'avancer en restant debout, ils s'apprêtent à tout instant à se mettre à plat ventre pour nager.

Je leur lance : « Attendez-moi ! » La terreur qui afflue comme des vagues depuis les roseaux derrière moi me pousse en avant. « Attendez-moi ! Je pars avec vous, moi aussi je n'ai nulle part où aller. »

Les deux frères, qui étaient déjà à une dizaine de mètres du bord, s'arrêtent, tournent la tête en même temps, m'observant, moi, debout sur la rive, le corps

incliné vers l’avant. Je les entends échanger tout bas quelques mots et les vois lever vers moi leurs mains aux doigts pourvus de membranes roses – À cette découverte soudaine, je ressens une vive douleur, comme si je recevais un coup de poignard au cœur, un afflux de sang chaud me brûle la peau sur tout le corps. Risquant le tout pour le tout, je me jette à l’eau. Puis je me place entre eux deux, soutenu par eux nous faisons quelques pas en avant. Quand l’eau m’arrive à hauteur du cou, nous nous mettons à plat ventre tous ensemble, l’eau immédiatement nous porte. Nous sommes tristes, nous sommes heureux, la bouche des poissons, dotée d’élasticité, picore, ploc, ploc, mon machin qui dépasse, si bien que mes sensations se concentrent en ce point.

À minuit, nous sommes debout sur la prairie moelleuse de l’autre rive, nous laissons les gouttes d’eau rouler à la file le long de nos corps, resplendissant d’un vernis brillant et coloré. Les immenses feuilles des palmiers se balancent doucement dans le vent nocturne, leurs ombres dansent comme de belles femmes. En regardant en arrière vers l’autre côté du lac, une brume d’un vert léger s’élève des touffes de roseaux et va peu à peu couvrir la surface ; de derrière les roseaux, c’est-à-dire derrière cet écran de brume, montent des abois de chien, là-bas, c’est notre village.

Nous errons le long du lac, main dans la main ; en fin de compte, qu’allons-nous faire ? Pourquoi sommes-nous venus là ? Ce n’est pas clair du tout pour moi. J’éprouve seulement la sensation d’être en sécurité entre ces deux corps grands et robustes qui me protègent comme deux écrans et d’avoir atteint le but ultime.

Nous déambulons ainsi jusqu’au petit jour, nos corps comme devenus de glace. Quand l’orient rougit, les deux frères se mettent à trembler, ces tremblements se propagent jusqu’à mon corps par le truchement de leurs mains qui serrent fort les miennes, je suis pris de tremblements à mon tour, au rythme des leurs, nous ne faisons plus qu’un seul et même tout.

Sur la rive opposée, les abois frénétiques ne cessent pas, les gongs se font pressants, les coups de fusil fendent l’air comme un couteau déchire, en la faisant crisser, une soie bien tendue. Je ressens intensément l’état de peur dans

lequel ils se trouvent et je sais à quel point il est urgent pour eux de trouver un lieu où se mettre à l'abri.

Une falaise escarpée, à mi-hauteur pendent des glycines constellées de petites fleurs jaunes, nous hésitons un moment, observons les fleurs. Elles scintillent dans les faibles lueurs de l'aube comme autant d'yeux, un parfum délicat, raffiné, pénètre avec sérénité la partie la plus sombre, la plus secrète de nos sentiments, y faisant briller une clarté obscure.

Après avoir soulevé cette tenture végétale, au mépris des épines dures et pointues, nous nous faufilons dessous. Nous nous trouvons dans une immense grotte, comme dans l'univers des *Mille et Une Nuits*. Dans les ténèbres on entend de bruyants reniflements, des vols de chauves-souris tournoient, leurs minces ailes de chair agitent l'air avec des sifflements.

Ils allument la torche de résineux fichée dans une des parois. La flamme tremble, on dirait une magnifique queue de faisan. Tout a été préparé : des couches faites de foin, un couteau de cuisine bien aiguisé, flacons et bocaux de poudres multicolores. Aux parois sont accrochés des végétaux pareils aux cheveux des morts, l'atmosphère est humide, sur les stalactites d'aspect étrange qui pendent de la voûte se forment lentement de grosses gouttes d'eau. Là où la paroi est lisse, on a tracé à la craie des signes et, entre eux, des idéogrammes tout de guingois, si on ne fait pas un effort d'attention on ne les distingue pas, il s'agit de mots injurieux, assassins, pleins de haine.

Nous nous asseyons sans façon sur les couches, mais nos muscles sont aussi tendus que des tiges d'acier. La lumière solaire passe par les fentes de la tenture végétale de l'ouverture de la grotte. Au-dehors, un beau vacarme se fait entendre : bruits de voix, abois, cliquetis de chaîne au cou d'un chien, coups de fusil pareils à des départs de pétards.

« Ils sont venus nous attraper.

– C'est le chien de vieux Ruan.

– C'est aussi son fusil.

– C'est vieux Ruan qui nous traque avec le chien et la milice.

– Son intention est de détruire le mal à sa racine.

– Qu'a dit père au moment de mourir ? »

Je les écoute se remémorer la scène :

Avant-hier soir, père est rentré à la maison en titubant, à peine a-t-il eu franchi le seuil qu'il a piqué une tête au sol. Du sang est sorti à gros bouillons de sa bouche. Nous avons été tirés de notre sommeil, nous sommes sortis de la meule de foin où nous nous étions mis à l'abri, nous l'avons porté sur le kang. L'odeur puante d'ail qui s'exhalait de sa bouche nous donnait le tournis. Nous détestions l'odeur qui émanait de son corps, nous détestions son corps poisseux, ce père-là n'avait rien de commun avec nous, c'était comme s'il y avait entre lui et nous de vieilles rancunes impossibles à régler, sans haine pas de lien entre père et fils, et il en va de même pour l'affection entre eux et l'inimitié ! Quel père était-il ? Il jouait des pieds et des poings, sa puanteur montait jusqu'au ciel, haine profonde, entre père et fils ce n'étaient que relations marquées par la honte, pourquoi aurions-nous dû le porter ? Nous l'avons porté sur le kang, nous regardions avec dégoût le sang poisseux qui sortait à flots de sa bouche, dont la puanteur était celle de la pâte de crevette, nous avions comme les mains liées, n'y pouvions mais. À l'article de la mort, père n'en oubliait pas pour autant la haine qu'il nous portait, il nous regardait de travers, du regard hostile de ses grands yeux jaunes, avec son éternel sourire perfide. Combien le ventre humain contient-il de sang ? En fait, ce sang peut couler indéfiniment, c'est une vérité que nous a révélée notre père concrètement. Le flux impétueux du sang continuait de jaillir par intermittence, il y avait une mare de sang sur le kang, clapotante, on aurait dit que la haine de toute une vie se déversait. Avec ces jaillissements répétés, le teint cireux de père devint peu à peu blanc comme neige, il faisait penser à un énorme ver à soie ayant évacué tous les excréments de son ventre, se préparant, avec la soie qui est en lui, à faire son cocon. Il se contorsionna, redressa la tête, s'y reprit par trois fois avant d'y parvenir et dit : « Grand Mao, Second Mao, écoutez bien, il y a dix-huit ans, vieux Ruan a violé votre mère, cette vengeance, je l'ai accomplie pour moitié, c'est à vous de la venger jusqu'au bout. Espèces de bâtards de chien. Vous devez le tuer, sinon c'est lui qui vous tuera. Approchez… allez, approchez… avancez vos têtes… »

Nous obtempérâmes tout craintifs, le sang sur ses lèvres colla à nos visages, colla à nos visages, honte qui jamais ne sera lavée, colla à nos visages… de ses

ongles acérés, il laboura notre visage avec cruauté, laboura notre peau et notre chair, fit couler notre sang… Il redressa le cou et mourut… nous vîmes alors le visage de vieux Ruan, visage aplati, visage pareil à une sangsue, à une ventouse… Nous forçâmes le chemin et prîmes nos jambes à notre cou… Nous avons entendu vieux Ruan crier : « Les enfants, ne vous sauvez pas, je ne vous veux pas de mal… je vous aime bien… » Peut-être voulait-il nous sucer le sang… c’est ça, il voulait nous écorcher vifs, nous arracher le cœur et le foie, les couper en petits cubes avec un couteau, les saupoudrer de sel, les mélanger à de la purée d’ail, ajouter des filaments de gingembre, et les déguster pour accompagner l’alcool… Alors nous avons couru, couru, pour nous le lac était un lieu paisible…

Le chien aboie, la chaîne au cou de la bête cliquette, coups de fusil, nouveaux bruits de pas confus à l’extérieur de l’entrée de la grotte, vieux Ruan, la voix rauque, hurle : « Grand Mao, Second Mao, vous n’avez rien à craindre, je voudrais vous trouver un bon travail… votre mère était une brave femme… »

VI

J’ai entendu dire qu’un certain hiver, ce devait être assez près de la fête du printemps, il faisait particulièrement froid, la neige qui se déversait à gros flocons depuis plusieurs jours d’affilée se mit à tomber de façon sporadique avant de s’abattre de nouveau en abondance. Une épaisse couche s’était accumulée au sol, dans la pommeraie à l’est du village les couronnes des arbres, lourdes de neige, avaient l’air de gros pains ronds à la vapeur. Les branches grinçaient, le vent glacé sifflait sur les cours d’eau ; sur la rivière gelée, les morceaux de glace se fissuraient avec fracas. L’été de cette année-là, les autorités supérieures lancèrent un appel à « l’élevage en grand des porcs ». Vieux Ruan mandata quelqu’un qui se rendit dans la région montagneuse de Jiulian pour y acheter neuf cents sangliers pareils à des singes maigrichons, on les enferma dans la rangée de bâtiments en brique crue à l’extérieur de la pommeraie. C’est leur père qui fut chargé par vieux Ruan de cet élevage. Les bêtes commencèrent à mourir dès le second jour, une par jour, ou deux, deux jours de suite. S’il arrivait qu’un jour se passe sans une victime, le lendemain on avait droit à trois ou quatre morts. À côté de la rangée de bâtiments en brique crue, on avait construit une maison de trois pièces en brique cuite avec, à l’intérieur, deux grands fourneaux, un grand kang sur lequel dormaient trois éleveurs. À cette époque, c’était un métier couru. Si leur père avait été retenu par vieux Ruan – le secrétaire Ruan – parmi les mille habitants que comptait le village, cela montre la bonne impression qu’il avait de lui. L’automne venait juste de débuter, le soja avait été récolté, les patates douces

avaient été tirées de terre, de gros tas de soja étaient empilés près de la maison en brique et, à côté d'eux, des tas de patates douces.

Alors que l'automne était avancé, à la tombée du soir, à l'heure où les insectes d'automne, à l'approche de la mort, lançaient leurs plaintes dans les touffes d'herbes sèches, le clairon retentissait au village. On aurait dit un meuglement, le petit gars qui en jouait se nommait Mo Luohui, il était de petite taille et avait le visage couvert de cicatrices, il venait d'une famille de paysans pauvres, il suivait le secrétaire Ruan, comme un petit garde du corps. Il portait son clairon en bandoulière, les glands rouges au tube du clairon lui tombaient aux genoux, ils brillaient soudain par intermittence, c'était beau à voir. Mo Luohui suivait le secrétaire Ruan, il portait à l'épaule une lance au col de laquelle pendaient des glands rouges qui brillaient par intermittence, c'était beau à voir.

Chaque soir, lorsque les insectes d'automne entonnaient leurs chants, le feu dans les grands fourneaux se mettait à flamboyer avec des crépitements. Le feu dans la chambre du fourneau projetait des ombres sur les murs, tels des papillons gris battant des ailes, c'était beau à voir. Ils étaient accroupis au pied du mur, à regarder le feu dans le foyer, sans détourner les yeux. La chambre était vaste, la cheminée haute et grande, le ciel haut, l'air vif, le vent doré impétueux, le feu violent, il brûlait en mugissant comme le vent, il n'y avait pas la moindre fumée. La chambre était bourrée de mûriers bien secs, l'odeur du mûrier était vraiment agréable.

Dans le chaudron cuisait soit du soja, soit des patates douces. Ils restaient accroupis là, attendant le repas, soja ou patates douces.

Les porcins couinaient dans les bâtiments en brique crue. L'un d'entre eux avait une voix très aiguë et triste, tout à fait identique à celle d'une femme pleurant son mari. Ces cris leur sciaient le cœur.

C'est vrai, tous les soirs à dix heures passées, quand ils se remplissaient le ventre de soja ou de patates douces, le secrétaire Ruan arrivait en tanguant, Mo Luohui le suivait, tenant à la main une lance ornée de glands rouges, c'était beau à voir. C'était le moment où, collés contre l'ouverture du fourneau, ils entraient en somnolence tandis que les cendres rougeoyantes chauffaient leurs dos nus,

comme c’était agréable ! L’autre fourneau se mettait à chauffer d’un feu d’enfer, que pouvait-il consommer d’autre que du bois de mûrier ? Le bois très sec en chauffant grésillait, il en suintait une huile blanche, parfois une capsule d’œuf de mante du mûrier était carbonisée, un léger fumet se dégageait, c’était très agréable. Comme la nuit avançait, le feu se faisait plus violent, sa lumière plus forte. Leur petite frimousse était comme de l’or, leurs yeux étaient comme des gemmes, que c’était beau ! Ils entendaient le vent siffler dans la cheminée, ils pouvaient voir les étincelles rouge sombre sauter de la cheminée.

Le porc dans le chaudron criait, roulait, comme s’il était encore vivant. Une fois dans la maison de brique, le secrétaire Ruan s’asseyait sur le banc disposé à son intention, Mo Luohui, serrant contre lui sa lance à glands rouges, était debout, appuyé contre le chambranle de la porte.

Vieux Ruan ôtait chaussures et chaussettes, il mettait ses pieds tout tordus, pareils à des pattes de poule, devant la porte du fourneau pour les chauffer.

Un soir, leur père demanda tout sourire : « Secrétaire Ruan, tous les jours, vous vous chauffez au bois de mûrier, vos douleurs aux pieds ont sans doute diminué de beaucoup… hi, hi, hi…

– Mon cul, oui, plus ça chauffe, plus j’ai mal ! » jura le secrétaire.

Monsieur Wang, un homme de haute stature, à la barbe blanche, qui s’était exercé aux arts martiaux, avait étudié la médecine chinoise, connaissait les techniques manuelles de réduction des fractures et de thérapie des blessures tendineuses, prit la parole : « Secrétaire Ruan, chauffez-vous, c’est tout. On lit dans le *Compendium de materia medica* : “Il faut chauffer les crampes rhumatismales des mains et des pieds à la chaleur du feu de bois de mûrier”, c’est efficace !

– Griller les pieds de cochon !

– Allez griller les pieds de cochon !

– Sales petits bâtards ! jura férocement le secrétaire Ruan.

– Sales petits bâtards de chien ! » jura férocement leur père. On avait le sentiment qu’il les détestait plus encore que le secrétaire Ruan. « Sales petits bâtards engendrés par un âne, quel salopard vous a mis au monde, allez, allez vite lécher les talons du secrétaire Ruan. »

Ils regardèrent le gros visage luisant de graisse, le cœur plein de haine, le père, de sa grande paume, leur envoyait des claques sur le crâne rasé pour les forcer à aller lécher les pieds du secrétaire, ce qui renforçait la haine qui était en eux.

Ils rampèrent jusqu'aux pieds malodorants, allongèrent la langue, les léchèrent, le secrétaire gémissait de plaisir. Dès lors, ses pieds le démangèrent, et tellement que cela en était insupportable, et seules leurs deux langues pouvaient calmer ces démangeaisons.

Cet univers pris entre glace et neige donnait encore plus de charme à la nuit au village, plus de mystère. Les ténèbres étaient suspendues au-dessus de la neige accumulée, les hiboux hululaient sous la neige recouvrant la couronne des arbres. Comme à l'ordinaire, ils offraient leur dos aux cendres rougeoyantes du bois de mûrier, leurs bras entourant leurs genoux.

Le secrétaire Ruan se montra, ponctuel, précédant Mo Luohui. À peine entré dans la pièce, il secoua les épaules, tapa des pieds, ses bottes en cuir étaient souillées de neige en gadoue. Ils regardaient ces pieds aussi grands que des pattes d'ours, leur regard traversa les bottes, la mémoire olfactive se raviva, leur esprit était plein de leur puanteur.

« Ces fils de pute ! jura vieux Ruan en tapant des pieds. Cette putain qui n'attachait pas la ceinture de son pantalon ! »

Personne ne pipa mot, on gardait le silence, essayant de saisir en détail toute la saveur des injures du secrétaire Ruan.

Les yeux du père étaient injectés de sang, ses lèvres tremblaient, comme s'il hésitait, il jura de façon particulièrement insidieuse : « Qu'on ôte son c… à cette putain, et qu'on fasse de même pour les c… des clients qu'elle a rameutés, et qu'on les jette en pâture aux chiens ! »

Vieux Ruan rougit, il dit en s'esclaffant : « Mon vieux, quelle haine te pousse à dire cela ? Sais-tu au moins à qui je m'en prenais ? À cette neige ! »

Monsieur Wang attrapa un balai tout déplumé sur le grand kang et s'empressa d'épousseter la neige accumulée sur les épaules du secrétaire, il dit : « Il s'en prend à la femelle sanglier, elle est en chaleur, son truc est si enflé

qu’on dirait une pêche rouge, ce qui a amené les mâles châtrés de leurs testicules à faire sortir le foret ! »

Vieux Ruan en rit, il dit : « Demain on va lui trouver un porc reproducteur pour l’engrosser, voilà tout ! »

Le père dit : « Cette putain, je l’ai piquée avec une branche à la mettre mal en point !

– Mon vieux, là, non, c’est pas possible, tu vas être accusé de saboter “l’élevage en grand des porcs” ! » dit vieux Ruan.

Les porcins dans les bâtiments en brique crue se mirent à couiner, en fait de couinements, on aurait dit carrément des hurlements de loup. Alors qu’ils étaient là à écouter les porcins, des images incohérentes apparaissaient sans discontinuer dans leur esprit comme des plantes aquatiques ébouriffées, des anguilles à la file, comme autant de pantalons, de ceintures, comme autant de paquets d’écume soulevés par les queues des poissons.

« Il n…neige encore, dehors ? demanda monsieur Wang en bégayant.

– Hum », dit le secrétaire Ruan, l’esprit ailleurs. Un voile de brume donnait une expression vague à ses yeux.

Il en allait de même pour le père. Ils percevaient bien quelle était la nature de ce voile de brume, ils voyaient bien que les deux hommes se remémoraient la même chose, et que cette chose les concernait de très près l’un et l’autre, une fois de plus, ils furent en proie à la terreur.

« Année neigeuse, année fructueuse ! » dit monsieur Wang avec un sentiment de bien-être. Il souleva le couvercle de la marmite et piqua avec une fourchette la viande de cochon mort qui cuisait dedans. Quand elle s’enfonça dans les joues, on entendit un craquement, quand il extirpa la fourchette, du sang sortit.

« Il n’est pas encore assez cuit ! dit-il. En attendant, chauffez-vous un peu les pieds. »

Le secrétaire répondit : « Pourquoi tant d’impatience ?! Les nuits d’hiver sont longues, laissons-lui le temps de cuire. »

Monsieur Wang oublia de remettre le couvercle, le porc mort tremblait légèrement dans le chaudron, l’eau chaude soulevait de l’écume, les oreilles du

cochon flottaient, comme des feuilles de lotus.

Le secrétaire Ruan ôta chaussures et chaussettes et approcha ses grands pieds des flammes, et de les chauffer, de les griller, la démangeaison s'insinua en lui.

« Les enfants, venez lécher les pieds de votre père adoptif ! » dit-il.

Ils détestaient vraiment l'odeur des pieds de vieux Ruan, ils reculèrent, recroquevillés sur eux-mêmes, espérant échapper à cette corvée. Leur père, leur tordant l'oreille, dit : « Bâtards de chien, allez les lécher, et vite ! »

Les doigts solides de leur père les tenaient par l'oreille comme des pinces, sans ménagement, sans lâcher prise, ils en avaient la tête tordue, leur bouche grimaçait vers le haut, pour l'un à droite, pour l'autre à gauche.

Agenouillés de chaque côté des pieds malodorants du secrétaire, ils avaient allongé leur tendre langue rouge et les léchaient avec bruit. Les larmes roulaient dans leurs yeux.

À la longue ils finirent par s'habituer à leur odeur, les lécher ne provoquait plus en eux de dégoût, leurs yeux ne s'emplissaient plus de larmes. L'odeur se répandait dans leur cerveau, se libérait comme un nuage irisé pour devenir une séduction dorée, d'où coulait de l'huile de sésame. Comme dans un rêve, sans se concerter, ils ouvrirent grand la bouche et mordirent férocement le dessus du pied de vieux Ruan.

Ce dernier poussa un hurlement, son derrière se souleva du siège, comme mu par un ressort, il redressa son corps – mais la douleur le plia en deux de nouveau. Ceux qui étaient dans la pièce regardaient la scène avec stupeur. Leur père, à la clarté blafarde de la lampe à huile, souriait béatement.

Vieux Ruan se balançait, essayant de dégager ses jambes, mais ils serraient fort, leurs dents ne lâchaient pas prise. Vieux Ruan en se tortillant tomba assis par terre, la douleur le terrassait.

Mo Luohui retrouva soudain ses esprits, il les écarta avec la lance.

Ils s'étaient de nouveau étroitement rapprochés l'un de l'autre, leurs yeux étincelaient, on aurait dit des feux follets.

Le sang coulait sur les pieds de vieux Ruan. Il geignait, il était assis de nouveau sur le banc, tout dans l'expression de son visage laissait penser qu'il

était prêt à pleurer.

Mo Luohui, du fer de sa lance orné de glands rouges, leur frappait le crâne qui semblait énorme en comparaison de leur corps maigrelet. L'instinct leur fit lever les mains pour se protéger des coups. Pan ! Pan ! La tête de la lance frappait les os de leurs mains.

Monsieur Wang était tout pâle, sa barbiche tremblotait, il dit : « Aïe, aïe, ces deux gosses qui ne comprennent rien… »

Le père se tenait tranquillement les épaules, il regardait en souriant les pieds qui saignaient, les jumeaux qui se faisaient sévèrement corriger par Mo Luohui, on avait l'impression que tout cela ne le concernait pas.

Le secrétaire Ruan ne quittait pas du regard le visage du père, ses yeux étaient comme des poinçons.

Le père faisait la moue, avec une attitude distante.

Soudain, le secrétaire attrapa une des lourdes bottes en cuir, et la jeta en direction du visage du père. Ce dernier leva le bras, doucement, il écarta l'objet, la botte retomba dans la jarre de nourriture pour les porcins, pleine d'une purée verte de patates douces. Le secrétaire Ruan jeta l'autre botte, elle tomba au même endroit, où elle fit des culbutes.

« Salaud ! jura vieux Ruan.

– Les salauds, ce sont eux, dit le père en désignant les jumeaux roués de coups. Ce sont des bâtards issus de l'enculage par un âne ! »

Dans les yeux du père brillaient des lueurs vertes mauvaises qui acculaient le secrétaire Ruan ; dans les yeux de ce dernier, il s'agissait de lueurs rouges qui contraignaient le père. Lumière rouge contre lumière verte, le choc engendrait des étincelles de haine. On aurait dit deux chiens pleins d'un profond ressentiment se rencontrant dans une ruelle étroite. Ils refusaient de céder, restaient sur leur position. Les lueurs rouges finirent par s'adoucir, tomber, elles atterrirent sur le sol avec fracas, avant de disparaître dans la foulée. Les lueurs vertes continuèrent de lancer des étincelles un moment puis s'effacèrent à leur tour.

Le secrétaire Ruan dit sur un ton affable : « Assez, Mo Luohui, qu'est-ce qui te prend de les frapper ? S'ils y restent, tu pourras payer de ta vie ? Connard ! »

L’interpellé arrêta son geste, il regarda le secrétaire comme s’il se sentait victime d’une injustice et recula pour se tenir debout près du mur.

Leur tête était en feu, leurs oreilles bourdonnaient. Le sang dépassait leurs sourcils, maculait leurs paupières, glissait sur les cils, entrait dans leurs yeux, le sel contenu dans le sang leur brûlait les yeux, c’était douloureux, toute chose leur semblait s’égoutter comme du sang.

Le secrétaire Ruan ordonna à Mo Luohui de courir jusqu’au village quérir le médecin aux pieds nus.

Mo Luohui, sa lance sous le bras, partit au galop.

Monsieur Wang s’empara d’une poignée de cendres de bois de mûrier dans l’intention de l’appliquer sur les blessures de vieux Ruan, mais l’autre l’agonit d’injures. Il recula servilement jusqu’au mur et n’osa plus ouvrir la bouche pendant un bon moment.

Le père, à l’aide d’un bâton en bois blanc lisse, sortit les deux bottes de cuir du secrétaire Ruan, tout imprégnées de la nourriture aigre destinée aux porcins, les jeta sur le sol carrelé et dit, imposant : « Vous autres, espèces de sales bâtards, vous allez me faire le plaisir de lécher la nourriture sur les bottes jusqu’à ce qu’elles soient propres ! »

Ils échangèrent un regard, l’air malheureux.

Le père rugit de nouveau : « Vous êtes sourds ? Espèces de sales bâtards de chien ! »

Ils tremblaient, pleuraient, ils faisaient penser à deux feuilles mortes restées sur les branches d’un arbre au cœur de l’hiver.

Le père, élevant un morceau de bois de chauffage, se précipita sur eux. Ils poussaient des cris perçants parmi leurs pleurs, fuyaient dans la pièce, allant même jusqu’à se cacher derrière le secrétaire, pensant échapper ainsi à cette tâche pénible.

Comme le père, séparé d’eux par le secrétaire, allait les pourfendre avec le bois de chauffage, le secrétaire serra le poing et lui donna un coup violent au bas-ventre. Le père lâcha le bois de chauffage, couvrant son bas-ventre de ses mains, il recula en gémissant et s’accroupit d’un coup sur le sol.

« Espèce d’animal ! jura le secrétaire.

– J’ai frappé tes fils ? » Le père était livide, de fines gouttelettes blanches de sueur perlaient sur son front, mais son éternel sourire perfide restait accroché au coin de ses lèvres violacées. « Ça te fait de la peine que je frappe ces deux bâtards de chien ?

– Salaud ! Salopard !… » Le secrétaire explosait sous le coup de la colère, il était carrément sur le point d’éclater en sanglots. Il s’empara d’un morceau de bois de chauffage près du fourneau et se mit à frapper sans discernement, le père avait un sourire sinistre, il ouvrit la porte et sortit dans la cour.

Un vent glacé, humide, envahit soudain la pièce. La lampe à pétrole accrochée au mur s’éteignit, un bout de la mèche rougeoya, l’odeur de pétrole monta. Dans le fourneau, le petit bois brûla avec plus de vigueur, illuminant le visage lourd, replet, du secrétaire. Le cochon mort dans le chaudron tourbillonnait : pom, pom, plou, plou… Le fumet s’échappait du chaudron avec les filets de vapeur.

Ils virent l’éclat de la neige à l’extérieur. Le père marchait dans les intervalles entre les pommiers, la neige crissait sous ses pas. Les porcins couinaient dans les bâtiments en brique crue. Les couinements s’arrêtèrent, les bêtes avaient sombré dans le pays des songes. La nuit était froide et parfumée, dans le froid sec pointait, contre toute attente, une chaleur moite, dans les champs, sous l’épaisse couche de neige, les pousses de blé dormaient d’un profond sommeil ; des nuages épais, couleur de soufre, rompaient les liens entre la terre et les étoiles. Ils tombèrent en même temps dans de profondes réflexions, l’œil de l’esprit traversa la couche nuageuse, observant la rotation et le tournoiement des étoiles, le firmament, pareil à de l’eau en ébullition faisant cuire le soleil, la lune et les étoiles. Ils dirigèrent leur regard craintif vers la nuit froide, ils virent confusément leur père s’ébattre avec des êtres velus couverts d’un duvet vert, au front étroit et à la large bouche, de leurs mains crochues ils grattouillaient les aisselles du père. Eux se tordaient les bras, se sentaient très mal à l’aise.

Monsieur Wang se leva pour aller fermer la porte, le secrétaire Ruan lui dit : « Ne fermez pas ! »

Monsieur Wang se retira et alla s’asseoir dans un coin.

Ils entendirent le bruit sonore que faisait le père en frappant la couronne des pommiers avec un bâton. Pouf ! Pouf ! La neige accumulée depuis longtemps tombait par paquets, le bruit se faisait de plus en plus sonore, ils sentaient très distinctement comment les branches de pommiers, prises dans une mince enveloppe de glace, sautaient, pleuraient sous les coups du bâton ; la coque de glace se brisait et tombait en désordre dans la couche de neige poudreuse. Les branches nues étaient d'un rouge vif, ils pensèrent en même temps : par ces jours de forte neige, avec ce froid, les branches des pommiers étaient toutes rougies d'avoir été gelées.

Tout en maniant le bâton, le père jurait tant et plus, c'étaient des « bâtards », « enculés de chien », « petits salopards » à la file.

Ils pensèrent en même temps : Père, tu t'en prends à qui ? Au secrétaire Ruan ? Tu oses l'insulter ? C'est après nous que tu en as ? En ce cas, n'est-ce pas t'en prendre à toi-même ?

Allez savoir pourquoi, pendant un moment, ils furent en proie au chagrin. Ils se sentaient abandonnés, sans appui, seules les cendres rougeoyantes du fourneau pouvaient leur apporter un peu de chaleur, aussi approchèrent-ils au plus près leurs dos nus de l'ouverture du fourneau.

« Ces deux chats tout maigrelets qui sont là à se faufiler au plus près de l'âtre ! dit monsieur Wang en soupirant de tristesse. Naître chien au printemps ou chat à l'automne laisse peu de chance à la vie ! »

Il se leva et reprit : « Secrétaire Ruan, il vaudrait quand même mieux fermer la porte, sinon on va les retrouver morts de froid, ces deux chats maigrelets. »

Le secrétaire marmonna quelque chose sans se prononcer clairement.

« Cet âne bâté, il est carrément dingo ! » reprit monsieur Wang.

Le père frappait les branches, jurant et criant, le bois de mûrier déjà bien abîmé l'était encore plus.

C'est alors que Mo Luohui fit irruption précédant le médecin aux pieds nus, un froid glacial envahit la pièce, Mo Luohui, du coup, referma la porte, monsieur Wang fit du feu à l'aide d'un briquet à la molette usée, pif, paf, il alluma la lampe à pétrole.

Au début, le feu de la lampe fut extrêmement lumineux, ils clignèrent des yeux car ils avaient mal.

Mo Luohui dit : « Secrétaire, ce ne fut pas facile pour moi de la réveiller.

– Je n'entendais rien… c'est que je dormais profondément… » dit la femme un peu embarrassée, elle ôta son manteau noir au col en velours marron, chercha partout un endroit où l'accrocher, comme elle n'en trouvait pas, elle le secoua, le plia avec soin et le posa sur le tas de bois de chauffage à côté du fourneau.

Elle portait une blouse gris argent avec des broderies noires à motifs d'épis de blé, avec double boutonnage jusqu'au cou, des brandebourgs noirs, ses seins bombés, comme en ont les jeunes femmes, tiraient sur les boutonnières. Ils la regardaient fixement, le regard brûlant, on aurait dit des loups. Ils la regardaient dénouer le grand foulard couleur café foncé qui enveloppait sa tête, apparurent deux joues bien rouges.

Elle fit glisser sa trousse de secours de son épaule à sa main, elle s'avança devant le secrétaire Ruan, se pencha, demanda timidement : « Secrétaire Ruan, où est située la blessure ? »

Le secrétaire la tenait sous son regard, il riait, sans mot dire, son rire avait quelque chose de diabolique.

« Mais je te l'ai dit, non ? Le secrétaire est blessé aux pieds ! » dit Mo Luohui sur un ton mauvais, portant à deux mains sa lance à glands rouges.

Elle posa sa trousse, s'accroupit devant le secrétaire et dit : « Mo Luohui, apporte la lampe qu'on y voie quelque chose. »

Mais Mo Luohui renvoya l'ordre à monsieur Wang : « Vieux Bonhomme Wang, apporte la lampe pour qu'elle ait de la lumière ! »

Elle sourit doucement, montrant des dents très blanches qui diffusaient l'éclat des perles.

« Putain ! Le petit glandeur donne des ordres au grand feignant, qui à son tour les transmet au vieux paresseux et ce dernier ne veut pas bouger ! jura avec bienveillance le secrétaire Ruan. Pose ta lance de merde et apporte la lampe. »

Mo Luohui n'avait pas le choix, il posa son arme contre le mur, s'approcha, serrant entre deux doigts la lampe toute grasse.

Elle ouvrit la trousse, prit une pince, attrapa une boule de coton, l'imbiba d'alcool et nettoya les plaies aux pieds du secrétaire. Ce dernier aspira de l'air froid entre ses dents. Elle releva la tête, les yeux ronds d'étonnement, interrogeant du regard le visage du secrétaire.

Ce dernier avança sa grosse main et caressa ses cheveux, il lui demanda sur un ton patelin : « Petite Bi, c'est bientôt le nouvel an, tu penses aux tiens ? »

Ils virent ses cheveux lisses, d'un noir luisant, frissonner entre les doigts du secrétaire.

« J'aimerais bien te laisser rentrer à la ville pour voir tes parents, mais le village ne peut se passer de toi ! »

Les cheveux lisses, d'un noir luisant, tremblaient.

« Travaille bien, l'an prochain je te recommanderai pour entrer à l'université… »

C'est alors qu'on cogna à la porte.

« Qui est là ? » s'écria Mo Luohui. Le ton était dur, l'expression de son visage aussi.

Pan, pan pan ! Pan, pan, pan ! Quelque chose donnait contre la porte. Dans la pièce tous se figèrent sur place pendant un moment, fixant le panneau qui vibrait.

Ils la regardaient qui songeait : Par une nuit noire comme l'encre, alors que je venais juste de me glisser sous la couverture après m'être lavé les pieds, j'ai entendu des Pan, pan, pan ! sur le mince panneau de la porte. Pan, pan, pan ! Pan, pan, pan ! Qui est là ? Qui ? Pan, pan, pan ! Pan, pan, pan ! Le bruit était obstiné, têtu, comme le destin.

Les cheveux lisses, d'un noir luisant, tremblaient sous la pression de la grosse paume.

Ils virent Mo Luohui qui se rappelait cet extrait du *Fanal rouge*[1] : « Ce soir-là, il faisait si noir, si froid… Les dix mille ouvriers et plus de la ligne ferroviaire Pékin-Hankou étaient tous en grève… J'étais en train de coudre des chaussettes sous la lampe pour ton grand-père et j'ai entendu ces « Pan, pan, pan ! Pan, pan, pan ! ». C'est alors que quelqu'un a fait irruption, tenant sur le bras gauche un bébé, tenant à la main droite une lampe de signalisation… Il était couvert de

sang, présentait de nombreuses blessures, dès son entrée il s’est mis à genoux… Épouse du Maître, le maître et son frère ont été tués, dorénavant vous êtes ma mère et cet enfant est votre petit-fils… Grand-mère… Bouh ! Bouh ! »

Ils virent monsieur Wang qui songeait : Le bachelier est assis seul à son bureau, il lit nuitamment à la lumière d’une bougie, alors qu’il est tout à ce plaisir, il entend des Pan, pan, pan ! Pan, pan, pan !, une volée de coups frappés à la porte. Le bachelier demande : « Qui s’en vient m’importuner ? » Une femme pouffe de rire derrière la porte. Le bachelier demande : « De quelle famille est cette femme et que vient-elle faire ici à cette heure avancée de la nuit ? Partez vite, avant de porter atteinte à la réputation du lettré que je suis. » Le bachelier est là tout tremblant quand il entend un grincement, soudain s’offre à ses yeux…

Un chien efflanqué, le dos couvert de flocons de neige, entra furtivement, la queue entre les jambes. Le vent glacé s’engouffra, le feu de la lampe vacilla un peu, Mo Luohui s’empressa d’étendre la main pour protéger le feu et éviter qu’il ne s’éteigne. Le secrétaire Ruan respira fortement et dit : « Ah ! C’était donc ce fils de chienne ! »

Monsieur Wang s’éveilla de son rêve sur les fantômes de renardes, secoua ses jambes ankylosées d’avoir gardé la position accroupie et envoya un coup de pied au chien. L’animal ainsi frappé gémit, de ses yeux s’échappèrent des regards pitoyables, il s’aplatit et se recroquevilla dans un coin.

Le secrétaire Ruan dit : « C’est bon, qu’il reste dans la pièce, fermez vite la porte ! »

Monsieur Wang s’inclina, ferma la porte, se retourna, mit un peu de petit bois dans le fourneau et reprit sa place dans un coin, rentra son cou dans ses épaules et replongea dans ses rêves.

Quand elle eut fini d’entourer les pieds du secrétaire Ruan avec de la gaze, le médecin se releva, bâilla remit de l’ordre dans sa trousse de secours et allongea la main pour attraper son manteau sur le tas de petit bois.

Le secrétaire se pencha en avant et lui prit la main. Ils avaient le sentiment que cette grande main épaisse engloutissait sa petite main à elle, ils en avaient des glaires visqueuses dans la gorge qu’il leur était impossible d’expectorer.

« Ne pars pas ! dit le secrétaire. Il y a de la viande qui cuit dans le chaudron, tu partiras après avoir mangé un morceau. »

Elle baissait la tête, ses cils avaient suivi le mouvement. Ils avaient la sensation que sa main mignonne était glacée, si glacée, qu'on l'aurait crue morte.

Et alors qu'elle était là, toute raide, ni morte ni vivante, sur ces seins blancs rebondis se produisait une éruption, cela faisait penser à la peau d'un poulet qu'on vient de plumer. Cette sensation les effraya.

Le secrétaire lui lâcha la main. Elle resta là debout plusieurs secondes, sourit d'un sourire éclatant et dit doucement : « J'obéis à vos ordres. »

Alors elle recula et s'assit sur un fagot de bois de chauffage d'une blancheur immaculée, la peau de son visage était de la même couleur, blanche, dure.

« Monsieur Wang, regardez donc si la viande est à point », dit le secrétaire.

Ce dernier se leva d'un bond, avec une agilité étonnante, debout près du chaudron, il remuait les jambes. Il piqua avec une baguette la tête du porc et dit : « Elle est moelleuse à point, réduite en charpie ! Il ne faut plus attendre sinon elle va se déliter complètement. »

Le secrétaire dit : « Si elle se délite entièrement dans le bouillon, on boira le bouillon, voilà tout. »

Les morceaux du cadavre du porc ainsi réduits furent repêchés un par un par la main experte de monsieur Wang et placés dans un vieux plat en terre. Le bouillon était toujours en ébullition dans la marmite.

« On attaque, viens, vite ! » la héla le secrétaire.

Elle était assise là, comme une chatte sur le qui-vive.

Le secrétaire, de ses baguettes, séparait, choisissait, il finit par saisir un cœur de porc noir, il le remonta, il était encore tout dégoulinant de bouillon chaud, au cœur était attachée une chose blanche et noire qui ressemblait à un segment caoutchouteux, le secrétaire le déchira avec les doigts, c'était chaud, chaud, cela lui brûla la bouche. Déchirer, tirer, laisser se rétracter, enfin, il parvint à ses fins, il le mit sous son nez pour le sentir et dit : « Graisse de cœur qui a attaché, si on en mange, cela va provoquer de la confusion mentale, donnons-la au chien ! » Dans la lancée, il la lui jeta, l'animal, impressionné, sauta, des larmes plein les

yeux, c'était si brûlant qu'il découvrait ses dents, il l'avala sans se soucier des conséquences. Il arqua le dos, les poils de son échine se hérissèrent, la neige qui fondait devint des gouttes d'eau étincelantes suspendues à la pointe des poils, la queue du chien restait, elle, coincée obstinément entre les pattes, comme pour se prévenir d'un viol de la part de chiens mâles. Le secrétaire Ruan plaça le cœur du porc devant elle et lui dit avec une grande douceur : « T'avoir appelée par une nuit si froide, il convient de te récompenser ! Mange, c'est le meilleur morceau. »

Elle ouvrit la main mais elle ne savait pas comment prendre cette chose. Le secrétaire Ruan trouva un morceau de bois de chauffage propre et posa le cœur dessus, le tenant par-dessous, il fit en sorte qu'elle puisse l'attraper, elle le saisit à deux mains, le cœur semblait se contracter légèrement, elle se demandait comment elle allait s'y prendre pour le manger.

Le secrétaire Ruan souffla sur la vapeur chaude qui s'élevait du plat, il pencha la tête de côté, avec ses baguettes, il triait, plof, plof. Il trouva le côlon – auquel était attachée la section avec l'anus –, le pinça et le posa sur le bois de chauffage faisant office de plat ; il dégota les deux oreilles, les détacha de la tête et les mit sur le morceau de bois. Il dit : « Monsieur Wang, apportez-moi mon alcool. »

Ce dernier se précipita dans la pièce du fond, et trouva Dieu sait où, en tâtonnant, la bouteille du secrétaire.

Ils la virent regarder la bouteille d'alcool en verre blanc, penser que dans cette bouteille qui avait été remplie de glucose injectable macérait une chose toute tordue pareille à une racine d'arbre et comment à la pensée que cette chose était un fouet de cerf c'est-à-dire un pénis de cerf mâle elle fut prise de soudaines nausées ce fut une surprise pour eux serait-ce une réaction de grossesse rien d'étonnant à cela vu que comme un porc reproducteur la nuit entière il tourmentait ce ventre comme pour l'embraser et ce jet de liquide verdâtre suc gastrique mélangé à de la bile qui remontait lentement dans la gorge de la femme tout cela ils le virent distinctement depuis lors ils acquirent la capacité de discerner ce qui se passait dans les organes d'autrui.

Le secrétaire Ruan but à même le goulot une gorgée de liquide rouge sombre, fit claquer sa langue puis fourra dans sa bouche le côlon nappé de graisse blanche, sa langue remuait l'intestin de porc broyé par ses dents, l'odeur d'excrément de porc lui entra dans sa bouche à elle, elle eut de nouveau un haut-le-cœur. Serait-elle enceinte ? Impossible, après la chose, j'ai pris une pilule contraceptive, le médecin aux pieds nus, qui l'eût cru, avait été engrossée, quelle bonne blague. Ce vieux cochon. Ils virent l'intestin de porc réduit en une masse informe par la salive glisser dans son estomac, lequel ressemblait à un gros hérisson, qui bougeait et se renflait par endroits, c'était effrayant. Puis ils virent un flux chaud dans son entrejambe qui dégageait une forte odeur de poisson salé.

Le secrétaire Ruan se délectait en mâchant avec bruit le cartilage des oreilles, son menton à la barbe peu fournie était couvert d'une couche de graisse luisante, il agita la main et dit : « Qu'est-ce que vous faites plantés là à regarder ? Espèces de crétins, vite, mangez ! »

Monsieur Wang se précipita.

Mo Luohui fit de même.

Monsieur Wang rapporta la moitié de la tête de porc.

Mo Luohui arracha une patte.

Bien qu'en surface l'huile fût refroidie, curieusement, à l'intérieur c'était encore brûlant. Les joues de monsieur Wang rosirent de chaud sous l'effet de celles du porc. Le gras avec la couenne roulait dans sa cavité buccale, c'était très difficile à avaler. Tandis qu'il portait sa demi-tête de cochon, ses yeux d'où roulaient des larmes troubles regardaient fixement le plat fumant, chaque fois que Mo Luohui mordait dans la patte de porc, monsieur Wang se tortillait. Il en voulait à ses dents en mauvais état, il avala la viande mal mastiquée, il étira le cou pour avaler de force. Ils virent la boule de viande coincée dans le gosier de monsieur Wang, dans un coude de l'œsophage.

À ce moment-là, si l'on excepte Mo Luohui, tous regardaient monsieur Wang. Monsieur Wang étirait le cou, monsieur Wang avait les yeux révulsés, monsieur Wang suffoquait, les doigts de sa main pareille à une patte de poulet étaient toujours enfoncés dans la demi-tête de porc.

« Qu’il en crève, ce vieux clébard vorace ! » L’invective venait de Mo Luohui.

« Donne-lui des tapes, des tapes ! » ordonna le secrétaire Ruan à Mo Luohui.

Ce dernier attaqua sa patte de porc avec encore plus d’ardeur.

« T’as entendu ? »

Mo Luohui répondit quelque chose la bouche pleine. Il libéra une main, serra le poing et visa la poitrine de monsieur Wang, le coup fut violent. On entendit un glurp étouffé venant de la gorge de monsieur Wang, la boule de viande jaillit, elle se tortilla sur le sol, tel un lapereau nouveau-né, le chien efflanqué, prenant son monde au dépourvu, bondit et l’avala.

Monsieur Wang se ressaisit, regarda d’abord le plat puis grignota la tête de porc.

Le secrétaire Ruan jeta un regard à la femme médecin qui restait silencieuse, le cœur de porc entre les mains, il rougit. Il héla les jumeaux : « Eh, vous deux, venez manger vous aussi ! »

Ils regardèrent craintifs à l’intérieur du cerveau et de la poitrine du secrétaire. Le cerveau plein de quelque chose qui ressemble à du lait de haricot blanc se tortille, se tortille… de vagues dessins ondulent sur la tenture bleu foncé. Vacillement, vacillement, voudrait se rattacher à quelque chose, mais rien à quoi se rattacher. Nuit d’été torride… armoises en feu… les armoises en feu ficelées en bottes sont disposées sur le sol devant le kang, dégageant des filets de fumée bleue, parfum qui vous assaille les narines… les moustiques se réfugient dans les coins sombres… ombres dansantes des arbres devant la fenêtre… Une jeune femme entièrement nue, à la peau très blanche, au visage basané, se roule sur le kang… deux seins pesants – Ma ! Ma ! Ils crient –, chaque sein les frappe à la tête comme ferait un bâton, leur donne des bourdonnements d’oreille, accélère les battements de leur cœur, le sang leur monte à la tête… Une ombre énorme recouvre le corps de la femme… Ils voient un sentiment doux et triste à la fois, lui rappelant les bons moments du passé, s’insinuer sans hâte dans le cerveau du secrétaire…

Le secrétaire Ruan poussa un léger soupir, il leur dit, tandis que son regard, empli de compassion, balayait leur visage : « Venez, Grand Mao et Second Mao,

venez manger… »

Tout en les appelant il leur choisit lui-même les deux meilleurs morceaux de viande maigre et les posa à plat sur ses paumes.

Ils se regardaient l'un l'autre, entendaient les gargouillements du ventre affamé de l'autre. L'image de la femme nue remuait obstinément devant leurs yeux, remuait parfois sur le visage du secrétaire. Soutenant de chaque main un de ses seins, elle leur souriait doucement, sur les seins ce n'étaient que cicatrices violettes, il en allait de même pour le ventre. Ma ! Ma ! Les sons venaient heurter doucement leurs lèvres. Ils comprirent que cette femme était celle qu'ils voyaient à chaque instant à la maison. Ils se rappelèrent les paroles de leur père : « Il s'agit de votre défunte mère ! »

Ils semblaient regarder le visage du secrétaire Ruan, mais en fait, c'était leur mère souriant tristement qu'ils voyaient.

« Ces deux petits drôles, à force d'être tourmentés, sont devenus des idiots ! » dit le secrétaire avec compassion. Il jeta dans le plat deux morceaux délicieux de viande maigre.

Les mains de Mo Luohui et de monsieur Wang volèrent vers ces mets de choix.

« Salopards ! jura le secrétaire en colère. Vous avez eu votre part et vous reluquez ce qu'il y a dans le plat ! »

Le secrétaire attrapa du bois de chauffage et leur en frappa sur les mains, ils les retirèrent aussi vite qu'ils les avaient tendues, le morceau de bois de chauffage heurta le bord du plat avec un bruit sonore. Le bord en fut ébréché. La vapeur montant du plat était beaucoup moins fournie, une couche de graisse blanche s'était figée sur les bords. Dans le fourneau le feu est déjà devenu cendres rougeoyantes, la marmite était pleine d'huile brillante qui ondulait doucement. La nuit était déjà bien avancée, pas de vent, la glace sur la rivière se brisait, la vie dans les champs, ensevelie profondément sous le matelas de neige, marmonnait d'une voix fortement nasillarde.

La porte fut poussée, un souffle glacé lança un assaut violent, le moral en fut revigoré et les cerveaux plus lucides. Le père était planté bien droit dans l'embrasure de la porte, son visage était violacé, il semblait être tout entier sous

l’emprise de la colère, un rire cinglant fleurit pourtant à sa bouche, pareil à une fleur de prunus.

Ils tremblaient dans les sons de ce rire sardonique, se rapprochant le plus possible l’un de l’autre, regrettant de ne pouvoir faire un seul corps, de ne pouvoir entrer dans le foyer encore chaud.

Une fois de plus, ce fut le secrétaire Ruan qui prit la parole : « Si tu veux entrer, entre, si tu veux sortir, sors ! Il ne faisait déjà pas très chaud dans la pièce, et à cause de toi ce peu de chaleur est parti ! »

Le père regardait le secrétaire de travers, l’air hébété.

Ce dernier reprit : « Le gars, tu penses que je n’oserai rien faire contre toi ? »

Mo Luohui jura : « Merde, entre à la fin ! Qu’est-ce que tu nous joues là avec ton air de cinglé ! S’pèce d’enculé ! »

Vous avez vu le père rentrer le cou dans les épaules, tandis que son visage exprimait la guigne. Mo Luohui lui donna une bourrade puis ferma la porte d’un coup de pied.

Des lueurs vertes brillaient dans les yeux du père, il évalua rapidement ce qui se passait dans la pièce. Il avança droit sur le plat, attrapa les deux bons morceaux de viande et s’employa à les fourrer dans sa bouche.

« Le secrétaire Ruan les avait réservés pour tes fils, nous n’avons pas eu le droit d’y toucher ! dit Mo Luohui, indigné.

– Pffft ! » Le père recracha sur le revers de la veste de Mo Luohui un nerf de la viande, la phrase suivante qu’il avait prononcée se fondit dans la viande mastiquée qui emplissait sa bouche, ils l’avaient entendue distinctement : « Arrête de faire le chien qui aboie profitant de la puissance de son maître ! »

Le secrétaire Ruan secoua la tête, il se tourna vers la femme médecin et lui dit : « Est-ce que c’est un père, ça ? »

Mais le père rétorqua : « Si je ne suis pas leur père, qui peut bien l’être ? Dis voir, qui peut se dire leur père ? Toi par exemple ? »

Leur père criait, très en colère, les bris de viande de sa bouche giclaient sur le visage replet du secrétaire.

Monsieur Wang défaillant de peur dit d’une voix hachée : « Vieux Quatrième, vieux Quatrième… quelle folie te prend… »

Le secrétaire Ruan dit avec un sourire indulgent : « Mange vite, personne va t'enlever tes fils. Grand Mao et Second Mao sont tes fils, personne ne va te voler ce qui est à toi, mais simplement avoir un père comme toi, c'est de la malchance pour eux.

– Ça te fait mal ? demanda le père avec un sourire sournois.

– Mal, moi ? Mon cul ! dit le secrétaire. Je ne vais pas jacasser avec toi plus longtemps ! Et toi, tu devrais leur donner de la viande ! »

Leur père déchira un bout de viande et le jeta au chien couché près du mur, la bête en gémit d'excitation.

Le secrétaire reprit : « Vieux Quatrième il te faut avoir plus de tact, pas seulement pour les deux enfants, mais s'pèce d'enculé tu ne mérites pas ce travail ! Ton grand-père en cette vie a fait combien de vilaines choses ? Ton père a travaillé pour les Japonais ! Combien de saisonniers pauvres par ces temps de glace et de neige vivent de l'air du temps ? Et toi, espèce de petit drôle, tu te goinfres de viande ici sans rien faire ! Tu devrais réfléchir un peu ! Grand Mao, Second Mao, venez vite manger de la viande ! » cria le secrétaire. Ils se levèrent tout tremblants. On aurait dit deux squelettes. Ils portaient des sandales de paille déchirées, le pantalon qui leur couvrait les fesses n'était pas en meilleur état, ils avaient le dos nu, leurs côtes saillaient et leur cœur là-dedans battait la chamade.

Ils étaient debout près du plat, leurs ventres criaient à l'unisson.

En les voyant le père, qui l'eût cru, soupira et dit : « C'est bon, allez-y, maudits bâtards… »

Fort de cette autorisation, ils avancèrent leurs serres d'aigle et, sans s'occuper de voir si le morceau était gros ou petit, maigre ou gras, ils mangèrent leur prise, intestin ou pied. La pièce entière résonnait de leurs halètements dus à l'ardeur qu'ils mettaient à manger.

Leur ventre grossissait à vue d'œil, grand et rond.

La femme médecin dit : « Il ne faut plus les laisser manger, leur estomac va éclater. »

En fait, il ne restait plus que des os dans le plat. Ils portèrent les os jusqu'au foyer, les brisèrent à coups de hache, puis, la tête penchée, ils aspirèrent la moelle avec bruit, on aurait dit qu'ils jouaient de la flûte.

Quand ils en eurent terminé avec la moelle, ils prirent une louche en fer pour écrémer la graisse de porc de la marmite afin de la boire. Enfin, ils essuyèrent la graisse qui collait à leurs mains sur leur ventre, qui en devint tout luisant, comme la peau violette de certaines pastèques.

Ils se pelotonnèrent tout heureux contre l'ouverture du foyer, les yeux plissés à écouter le bruit fait par leur estomac et leurs intestins qui travaillaient activement, ils ouvrirent pratiquement la bouche en même temps pour bâiller.

La nuit était de plus en plus avancée, la pièce petit à petit se refroidissait. Les traits des visages se faisaient plus flous.

« Ces deux petits drôles sont pleins d'avenir ! » dit le secrétaire sur un ton catégorique.

Mo Luohui dit : « Ces deux bêtas une fois grands seront à leur tour des moins que rien ! C'est de la mauvaise graine ! »

Ils virent que leur père ne s'était pas mis en colère, il était même allé jusqu'à reprendre les mots dits par Mo Luohui : « De la mauvaise graine, pour sûr !

– Tu n'as pas à les tourmenter, dit le secrétaire, sinon je te fusille ! »

Ils n'entendirent pas distinctement ce que marmonna le père, appuyés l'un sur l'autre ils dormaient à poings fermés.

---

1. Opéra revolutionnaire joué pendant la Révolution culturelle.

VII

« Nous savons qu'ils sont nombreux à parler de nous au village, dit Grand Mao un peu mécontent.

– Ils parlent de notre passé, qui dit quoi, nous le savons, dit le cadet un peu mécontent.

– Nous pouvons deviner à moitié ce que les gens pensent.

– Comment c'était au départ, nous pouvons le deviner pour moitié.

– Mais bien sûr, nous pouvons très bien tout deviner.

– Ensuite quand nous avons eu le paludisme, il nous a donné du poison.

– Une sorte de petites pilules rouges.

– C'était tout sucré dans la bouche.

– Un poison, c'est toujours sucré. »

Les jumeaux me racontent la même chose avec chacun sa phrase. Une forte odeur d'ail sauvage se dégage de leur bouche. Ils se laissent tomber sur le foin, dans l'intention de dormir de nouveau, je les secoue pour qu'ils restent éveillés et leur demande : « Qu'est-ce que vous comptez faire ? »

Ils se frottent les yeux et disent mécontents : « Dormir, dormir, on en parlera au réveil. »

Ils inclinent la tête et s'endorment.

Je suis coincé entre eux, impossible de dormir, alors je les écoute attentivement parler et se répondre en rêve :

« Cette nuit-là, ils pensaient que nous dormions – en fait ce n'était pas le cas, grand-frère, nous étions épuisés après avoir mangé toute cette viande – nous étions comme enivrés d'avoir mangé de la viande, nous étions assis à nous

reposer – la viande chantait dans nos ventre – vloup, vloup, nos ventres résonnaient comme des meules – de la viande de porc non mastiquée remontait dans notre gorge avec force gargouillis, nous ne pouvions nous résoudre à gâcher ainsi la marchandise, nous l'avons mastiquée encore un peu, miam et miam, puis glurp, l'avons avalée, à ce moment-là, nos bouches étaient toutes collantes de saindoux – les regards de vieux Ruan erraient sur nous. Là où ils se posaient, l'endroit devenait lumineux. Petit-frère, oh, grand-frère – une scène infiniment redoutable et détestable mais séduisante qui avait la douceur nauséabonde de gambas cuites s'attardait devant nos yeux – elle faisait penser à une couche de minces nuages innombrables, dévoilant un fond d'un bleu d'azur, où parfois s'ouvrait une béance dans laquelle on voyait une image très nette, un cœur rouge sombre alternant ses battements rapides et lents – le cœur de qui ? Se montraient aussi des poumons roses couverts de petites bulles d'eau de la grosseur d'un chas d'aiguille, ne ressemblaient-ils pas à la peau de ces méduses qui flottent à la surface de la mer, brûlant de passer à l'action ? C'étaient les poumons de qui ?… Grand-frère, oh, petit-frère. Nous entendîmes les soupirs de notre mère disparue. Nous la vîmes, pareille à une chauve-souris de la taille d'un chapeau de bambou, voler au-dessus des têtes, nous sentîmes nettement le vent frais soulevé par ses ailes charnelles. Mais eux, ils ne s'apercevaient de rien, cette bande de salauds ! Petit-frère, à ce moment-là, il y avait bien une telle manifestation du surnaturel ? Oui, grand-frère, à ce moment-là, nous avions de tels pouvoirs spirituels. Notre mère poussait des cris aigus et lugubres. C'est vrai, les cris étaient aigus, à vous percer les oreilles. Nos cœurs en étaient tout contractés, encore et encore. Contractés, encore et encore. Ces spasmes étaient insupportables. Mère, mère, mère génitrice redoutable. Mère, mère, mère génitrice pitoyable. L'hiver glacial a eu raison d'elle… Ils soupiraient de douleur… L'été, elle était si dodue, ses ailes étaient si épaisses, de la couleur des algues marines, luisantes, comme si elles étaient enduites de beurre… Pendant l'été, le psoriasis de mère connaissait une aggravation, rien ne le stoppait, moustiques, taons, siphonophores… mère les nuits d'été ne portait pas de vêtement… quand nous l'apercevions ces nuits-là elle était toujours nue… tel un melon mûr à point… comme un bébé cochon tout juste né… ses deux seins

faisaient penser à deux chiots, ils couinaient, nous taquinaient, nous attiraient… ma… ma… ma… nos cœurs lançaient cet appel… grand-frère, j'ai du chagrin… petit-frère, moi aussi j'ai le vague à l'âme… sniff… sniff… sniff… comme nous avions envie de nous jeter contre elle, de nous suspendre à ses seins… nous nous étions mis à pleurer… nous avions tant de chagrin, la morve nous coulait sur les lèvres… C'est alors que mère s'est approchée, elle a cueilli deux grosses feuilles sur le platane, elle est arrivée devant nos yeux flottant légèrement, s'est transformée en un papillon, les feuilles de platane étaient ses ailes vertes. Elle a essuyé la morve avec ses ailes… Elle virevoltait au-dessus des têtes des gens, déposant sur elles des strates de malchance… nous avons vu tout cela clairement… c'est vrai, tout à fait vrai, en cette nuit froide, la glace et la neige recouvraient les petites maisons, dans le foyer on avait ajouté du bois de chauffage, les flammes claires léchaient le fond du chaudron, dans la petite maison il faisait bon, on se serait cru au printemps, nous concentrions toute notre énergie sur la digestion de la viande de porc dans nos intestins, le jus de viande s'infiltrait dans notre sang pour devenir muscles, os… Le feu mugissait dans la cheminée, le vent aussi… ils regardaient fascinés, hébétés, le feu dans le fourneau, les poux sur le corps de monsieur Wang étaient prêts à passer à l'action, il se grattait l'oreille, la joue, n'en pouvant plus, il défit sa ceinture de pantalon, attrapa les bestioles par poignées et les jeta dans le foyer. Le feu s'assombrit un instant, avant de retrouver son éclat, on entendait des crépitements dans le foyer, c'étaient les poux qui éclataient. Un fumet bizarre se répandit, ils reniflaient tous inquiets. Le secrétaire Ruan traita monsieur Wang de vieux clébard, qui poussait la sottise jusqu'à faire griller les poux, l'autre sembla tout content d'être insulté par le secrétaire, il partit d'un bon gros rire qui fit même trembler sa barbiche. Il alla prendre dans la pièce du fond une poignée de poudre d'insecticide BHC et la dispersa dans son pantalon. Mo Luohui dit à ce vieux brigand de faire attention de ne pas endommager sa bite avec le produit. Et tous de rire, découvrant des dents toutes noires. Elle seule ne riait pas… Elle était livide, ses lèvres avaient la couleur des pétales de fleurs de pêcher desséchés, ses yeux étaient glacés, noirs. Blancs. Plus de noir que de blanc. Non, une masse entièrement noire. Il y avait quelques filaments de blanc, très fins. Si

l’on ne regardait pas avec attention, c’était effectivement une masse noire. On aurait vraiment dit des galets noirs dans de l’eau glacée. Ils ressemblaient davantage encore à deux bousiers à la carapace brillante. Nous vîmes son cœur. Sur le mamelon gauche, il y avait une grosseur de la taille d’un pois, le sein occultait la moitié de son cœur. Il ne battait plus ce cœur. Il battait de nouveau son cœur. Il s’arrêtait de battre, recommençait de battre pour s’arrêter de nouveau et se remettre à battre, pareil à un chiot qui marche en reniflant de-ci, de-là et qui lève la patte pour arroser de sa pisse un coin de mur ou une racine d’arbre. Tu dis que c’est un chien à petites dents. C’est une chienne, or tu n’es pas sans avoir vu comment pisse une chienne ? Mais ne parlions-nous pas de son cœur ? Ne parlions-nous pas d’elle ? Si c’est une femelle, le cœur peut-il être mâle ? Si on dit que c’est un chien à petites dents, pourquoi ne pourrait-on dire que c’est une petite chienne ? Petit-frère, je ne veux plus discutailler ! Cher grand-frère, je ne discutaille plus avec toi… Elle tenait à deux mains le morceau de bois blanc, dessus était posé le cœur tout noir. Pourquoi ne mangeait-elle pas… Dans sa tête c’était une masse confuse… le secrétaire a dit en riant : Qu’est-ce que tu fais à rester ahurie comme ça mange vite tu n’as pas à te faire de mouron ça non je décide de tout pour toi le parti le retour en ville l’université des ouvriers paysans et soldats ton oncle Ruan c’est-à-dire moi vieux Ruan je réponds de tout… Ses yeux ne formant pratiquement qu’une masse noire diffusaient des éclats mouillés ; ceux de la glace à l’auvent du toit, éclats froids, glacés… vraiment triste… si triste… elle a baissé la tête, a croqué un morceau du cœur de porc. Nous l’avons vue de nos yeux en mordre un bout. Sa bouche emplie de cœur était vraiment laide. Sa joue gauche était toute gonflée, la bouche suivant le mouvement s’est distordue ; la même chose s’est reproduite à droite. Et ainsi, ainsi, soudain, soudain, de ses yeux les larmes ont coulé à flots, jaunes, couleur de pisse de cheval, elles coulaient de chaque côté du nez et entraient dans sa bouche… Nous la voyons les fesses nues se rouler sur le lit avec vieux Ruan, échevelée, chevauchant un cheval blanc… Elle mord de nouveau dans le cœur de porc… Le motif bouge à un mètre au-dessus de sa tête, on peut le voir même les yeux fermés… Elle se lève d’un bond la main sur la bouche, ouvre la porte, se précipite dehors… Le vent froid souffle sur nos

épaules… Elle est debout dans la neige, penchée en avant, elle vomit avec bruit. Elle vomit sur la neige blanche les choses noires qu'elle a mangées… pareilles à de la merde de chien puante. Le lendemain nous le constaterons, elles étaient effectivement pareilles à de la merde… Ses vomissements sont si bruyants. La nuit est avancée et des plus calmes, un lièvre dans la neige à deux ou trois kilomètres progressait avec difficulté, il haletait sous l'effet de la fatigue. Je l'ai entendu moi aussi. C'était un lièvre mâle. Il lui manquait un bout d'oreille. Comme une morsure faite par le chien à taille fine du vieux Wang Kui. Demain nous irons l'attraper ? – On dirait qu'elle va aussi vomir son propre cœur. Il sera emporté par le chien dans sa gueule ? – La bouche de père de nouveau grimace ! Je l'ai vu. Le secrétaire Ruan se lève et sort, il la ramène en la soutenant par le bras, il appuie sur son épaule pour la faire s'asseoir sur le tas de bois de chauffage – Je dois rentrer, elle sort un mouchoir plié en carré pour essuyer ses yeux et sa bouche, puis elle se lève, met son manteau – Mo Luohui prend dans ses bras deux fagots de bois, Partons ensemble, dit vieux Ruan, il faut les nourrir consciencieusement, il ne faut pas qu'ils meurent tous ! Il parle des porcs bien sûr. Dans les bâtiments en brique crue ils sont mis en tas, seule la truie bizarre est debout à côté, sa tête de louve est penchée – Une file de trois personnes : la femme médecin portant sur le dos sa trousse de secours va devant d'un pas chancelant. Même ses gros seins sont tout gelés après cette séance de vomissements. Le secrétaire Ruan, qui avance en boitant, la colle au train tout en jacassant. Mo Luohui ferme la marche, les deux fagots de petit bois dans les bras, la lance à glands rouges sous l'aisselle, il est un peu somnolent, glisse et se retrouve dans un trou avec de la neige plein la bouche.

Et nous de rire de sa chute – Ces deux petits bâtards font sans doute de doux rêves ? Regarde, ils rient, dit monsieur Wang.

La petite troupe du secrétaire partie, ne restait dans la pièce que monsieur Wang, le père et nous.

Monsieur Wang avait mis la barre à la porte, il ajouta du bois dans le foyer, fit un feu d'enfer !

Ce fils de pute ! Ce fils de pute ! Ce gros coq ! Ce gros coq ! Il est passé sur toutes les poules du village ! a dit monsieur Wang.

Il piqua une tige de fer dans le cœur de porc duquel la femme médecin n’avait pris que deux bouchées, il le fit griller dans le fourneau, le cœur grogna.

Putain, puisqu’elle ne l’a pas mangé, mangeons-le ! Il se leva pour prendre une pincée de sel dans le pot sur le rebord de la fenêtre et le mit sur le morceau de bois. Le cœur de porc fut passé au sel fin et mangé de suite, la bouche pleine de marchandise de contrebande, il ajouta : Une gorgée de l’alcool du secrétaire ! Après quelques bonnes goulées d’alcool et autant encore, tout en mangeant le cœur salé, sur ses joues peu à peu est monté le rouge des fleurs de pêcher tandis que ses lèvres débitaient des flots de paroles. Ce vieux type : une bite d’âne.

« Tu le sais non ? Vieux Quatrième, la mère de vieux Ruan la marieuse, au début, avait été surnommée “Quatre Gros” : la bouche, les seins, les fesses, les pieds. Ce qu’elle préférait : le pénis d’âne noir ! »

Monsieur Wang mordit dans le cœur, non sans l’avoir passé dans le sel, il prit une gorgée d’alcool en faisant claquer sa langue, et continua :

« À chaque foire à Yanglan, la femme de vieux Ruan – la mère du secrétaire ! – se levait de bon matin, se fardait, se poudrait – son visage était encore plus blanc que ses fesses –, une fois prête, elle prenait au bras deux paniers en bambou tressé, d’une contenance de deux litres aux bords relevés, en forme de petit lingot. Les seaux étaient recouverts d’un baluchon bleu, au fond une assiette, dedans quelques poignées de sel fin. Et de se tortiller, de se tortiller, elle se rendait à la foire en chahutant avec le voyou local “le Glandeur”, à peine arrivée, elle se précipitait à l’étal du vendeur de viande d’âne dans le carré est. Le commis Goudanzi lui adressait un sourire de ses dents jaunes. “Quatre Gros est arrivée.” Elle faisait la moue et lui crachait au visage. L’autre s’approchait badin, agile, et lui pinçait les seins de ses mains pleines de graisse d’âne. “Mère adoptive, je voudrais caresser les gros seins…” Un si grand garçon qui a encore envie de toucher les seins de sa mère. Elle plissait les yeux. Crachait jet de salive sur jet de salive au visage de Goudanzi, mais elle ne bougeait pas d’un pouce, le supportant jusqu’à ce qu’il ait caressé, pétri son content, alors elle poussait un long soupir et disait : “Fils, ta mère adoptive n’en peut plus, elle en a trop envie, donne-lui vite le truc !” “Quel truc ? demandait Goudanzi en clignant des yeux.”

“Putain, fais pas l’idiot ! Le truc tout long !” “Quel truc ?” “Pffft ! Le truc de ton père.”

« À ce moment-là, ceux venus acheter de la viande cuite d’âne et voir du spectacle se pressaient bruyamment devant l’étal, ils étaient venus voir la femme de vieux Ruan acheter le pénis d’âne – c’était un spectacle qui valait son pesant d’or à chaque foire –, alors Goudanzi emballait le machin déjà cuit dans du papier en noir et en blanc, il criait en se donnant des airs : “Mère adoptive, tenez-le fermement, ne le laissez pas s’échapper !”

« La femme de vieux Ruan s’emparait du truc, le mettait dans la manche de sa veste tandis que sa bouche proférait des injures : “Putain, tu dis que des conneries qui puent comme des pets !”

« Et de s’en aller en tortillant du popotin. Elle sortait de la boutique, elle étirait sa manche jusque dans le petit panier et passait le truc sur le sel fin puis, profitant de ce que les gens ne l’observaient pas, elle le faisait sortir de sa manche et “rrran” mordait dedans. Selon ce qu’elle en disait, il n’y avait pas plus parfumé que ce truc-là. Cela s’appelle aussi “viande d’argent” – c’est creux au milieu et rond à l’extérieur, coupé en morceaux, cela a vraiment la forme de pièces de monnaie… »

Monsieur Wang, lui, « rrran », mordit une bouchée dans le cœur de porc, il fit claquer sa langue en avalant une gorgée d’alcool, il avait le visage de plus en plus rouge, de plus en plus engourdi, du coin de ses yeux s’écoulait de l’humeur jaune, sa langue était pâteuse, il parlait par grognements, il avait tout l’air d’être ivre. Il se mit debout en oscillant d’avant en arrière, cela lui donnait un air bizarre, difficile de lire sur son visage s’il pleurait ou riait… « J’ai bu l’alcool du secrétaire… on peut donc dire que je suis un demi-secrétaire… le proverbe ne dit-il pas “un moment d’ivresse peut effacer mille tourments” – quand son fils voyage au loin, une mère se fait du souci, j’ai bu l’alcool du secrétaire… aussi j’apprends un peu sa façon de marcher – se balancer, osciller, osciller, se balancer, comme le canari sur une haute branche – pas de souci pour la nourriture ou l’habillement, et une jolie minette de seize ans pour coucher avec moi sur le kang brûlant. »

Le père lui a envoyé une bourrade et du coup il est tombé, son cou s’est quelque peu tordu, nous avons pensé qu’il était mort, mais en fait, il ronflait déjà comme le tonnerre. Le père l’a transporté et l’a balancé sur le kang. Puis il a complété avec de l’eau froide la bouteille d’alcool vidée à moitié par monsieur Wang.

Nous avons tout vu, les yeux fermés.

Le père nous a donné des coups de pied pour nous réveiller et nous a envoyés pisser avant de monter dormir sur le kang.

Nous nous sommes mis debout un peu ensommeillés, nous avons pissé dans le trou de rat à un coin du mur. Ploc, ploc, a fait l’écho de l’urine giclant dans le trou.

Nous sommes grimpés sur le kang, où nous nous sommes endormis pour de bon.

Nous avons fait beaucoup de rêves.

Des rêves honteux. Nos articulations craquaient avec bruit.

La viande de porc, déjà, devenait nos os. Notre peau gonflait.

La viande de porc, déjà, devenait notre chair.

En rêve nous croissions à toute vitesse.

VIII

Il fait nuit. La chaleur emmagasinée dans le lac commence à se volatiliser, aussi la surface de l'eau est-elle voilée par une brume tiède et irisée, aussi, debout sur le bord, sentons-nous le vent frais sur nos dos nous ramener aux choses sérieuses, tandis qu'un courant tiède nous caresse affectueusement le ventre.

« Le temps de la vengeance est arrivé !

– Il est venu le temps de la vengeance !

– Je vais avec vous, dis-je, moi aussi je déteste Ruan-la Grosse-Tête, Ruan-le-Gros-Coq, Ruan-Gros-Bide ! »

Les deux frères, appuyés sur mes épaules, disent qu'ils ne comprennent pas mes paroles. Je m'égosille tant et si bien qu'au bout de deux syllabes, je n'ai déjà plus de voix. Je marmonne à la hâte, péniblement, pour leur signifier toute la haine que j'éprouve envers le secrétaire Ruan.

« C'est bon, on t'emmène avec nous.

– Mais tu ne dois pas parler, ni agir à tort et à travers. »

Nous ôtons nos vêtements, en faisons une boule, les attachons avec de l'herbe et les accrochons à la branche d'un saule pleureur. Les branches rouge vif plongent dans l'eau ; quand nous accrochons le paquet de vêtements toutes les branches se mettent à frémir. Nous les regardons, nous nous creusons les méninges pour comprendre ce qu'elles veulent dire.

Dans la faible clarté, je vois le bâton de chair dans l'entrejambe des deux frères, dressé, rouge vif, les poils à la base sont d'un vert lustré, on dirait deux

carottes toutes fraîches, c’est beau et sensible, adorablement en alerte, avec quelque chose de naïvement impétueux.

Ils disent : « Pissons un coup oui pissons un coup sur le nombril oui sur le nombril contre le rhume oui contre le rhume. »

Quand ils jouent avec la « carotte » dans leur entrejambe, curieusement, ils n’éprouvent aucune honte. Mais moi qui suis si prude je ne parviens même pas à pisser. Ils se moquent de moi, m’attendent, me guident.

Comment font-ils pour éradiquer tout sentiment de honte à exhiber ainsi leur nudité.

« L’eau n’est pas froide, si tu n’arrives pas à pisser, tant pis.

– Si tu n’arrives pas à pisser, tant pis, l’eau n’est pas froide. »

Et le scénario est similaire à celui de la traversée du lac la nuit précédente : soutenu par chacun d’eux sous les bras, je m’immerge lentement, l’eau du lac me submerge jusqu’au cou et eux jusqu’au cœur. Les strates d’eau sont bien distinctes : au-dessus l’eau est chaude, elle est froide en dessous. Nous nous mettons à plat ventre. Je me sens très à l’aise, j’imagine que je vole au-dessus des nuages. Comme leurs paumes fendent l’eau, je vois de nouveau les membranes entre leurs doigts.

Nous nageons jusqu’à la rive opposée du lac. Curieusement, c’est à regret que je sors de l’eau. L’air froid et fétide venu des roseaux m’assaille, je frissonne.

Pour aller au village, il faut traverser cette étendue de roseaux, c’est une terre dangereuse où les serpents venimeux sont suspendus pareils à des haricots verts. J’hésite un peu à m’avancer.

« N’aie pas peur, nous savons comment faire.

– Avoir peur, tu ne devrais pas, ce qu’il faut faire, nous le savons. »

Ils prennent trois feuilles à un roseau, me demandent d’en mettre une à ma bouche, chacun d’eux fait de même.

« Que tu aspires ou inspires, la feuille va résonner.

– Si le serpent redresse la tête vers toi, tu fais résonner la feuille.

– Il suffit qu’elle résonne pour que le serpent venimeux s’endorme. »

J’expérimente la chose, effectivement à l’inspiration comme à l’expiration la feuille gazouille.

Nous nous faufilons dans l’étendue de roseaux, la feuille à la bouche. Les roseaux sont touffus, si touffus, pourquoi tellement touffus ? Ils me harcèlent, leur frottement me balafre la peau. L’eau du lac a disparu, partout c’est le règne de l’âcre, du glissant, du froid, de l’onctueux. Quand un serpent se dresse tel un arc, les yeux inertes, sombres et lugubres comme des bris de verre, je les entends souffler sur leur feuille de roseau pour la faire résonner. Le petit air mélodieux ainsi produit traverse les ténèbres, alors la couleur, la chaleur, l’odeur aigre-douce de levure propres à la meule de paille mais aussi aux filles du pays, l’amour pareil à une meule de paille, tout cela par pans s’effondre, se dispense sur cette mer de roseaux. Tous les serpents en sont comme hypnotisés, lovés sur les tiges ou suspendus aux feuilles, ils prononcent des paroles douces dans leurs rêves. Est-ce la musique, ou bien l’amour contenu dans la musique qui donne aux corps de ces milliers de serpents venimeux ces éclats dorés, si bien que ces corps si froid d’ordinaire finissent par émettre de la chaleur ?

Mes jambes peu à peu s’enfoncent dans la vase. Je foule aux pieds l’enchevêtrement du réseau radiculaire des roseaux, ces roseaux dont nous foulons les racines s’agitent dans un grand vacarme, comme secoués par des ondes de rires, semblables à celles qu’émet une personne chatouillée sous les aisselles. Je suis bébête, je n’arrive pas à coordonner les mouvements de ma bouche et de mes jambes : tandis que je souffle ou inspire pour faire résonner la feuille, j’en oublie de marcher et à l’inverse, quand j’actionne mes jambes, j’en oublie de faire vibrer la feuille de roseau. – Si les jumeaux ne m’avaient tiré pour me faire avancer, j’aurais succombé aux morsures des serpents venimeux. – Tout animal quel qu’il soit, à un moment donné, peut attirer la sympathie d’un être humain, ainsi ces serpents verts, dont le corps émet une douce lumière jaune et dont la bouche, en rêve, murmure des propos qui ont sans doute trait à l’amour, n’inspirent-ils nullement du dégoût, j’aurais presque envie de toucher leur corps de mes lèvres, n’est-ce pas étrange ?

Après avoir traversé les roseaux, nous pénétrons dans des buissons bas. Les chouettes capturent les campagnols. Les renards chassent. J’ai oublié si c’est la

saison des amours pour les renards. Les fleurs bleues d'hortensias semblables à de grandes boules brodées paraissent d'un gris foncé à la lueur vague des étoiles, quand une grande moitié de lune jaune décroissante se lève, elles prennent une teinte violacée qui scintille. Un énorme papillon est posé sur les fleurs, on le croirait mort. Ce n'est pas ce qu'on fait de mieux mais peut-on ne pas le laisser dormir ? Dors, dors, papillon, l'heure de la vengeance est arrivée.

L'heure de la vengeance est arrivée.

Nous creusons un grand trou dans une meule de paille à l'entrée du village, ce qui nous prend une bonne moitié de la nuit, car les jumeaux ne s'arrêtent que lorsqu'il s'avère entièrement conforme à ce qu'ils souhaitent. Nous nous faufilons dedans et rebouchons le trou avec de la paille. Nous nous allongeons dans les entrailles de la meule, le corps recouvert de paille, ne laissant visibles que nos trois têtes telles des courges rondes. Quelle est agréable l'odeur aigre-douce de la paille, pareille à celle du vinaigre ou de l'alcool, à celle des gâteaux de riz enveloppés dans une feuille de roseau, ou du riz gluant aux jujubes. Édredon d'or sur nos corps, c'est tiède, c'est chaud, mes paupières sont terriblement lourdes. Les criquets lancent leurs stridulations contre mes oreilles, me chatouillent les lobes de leurs antennes. Ne me gratouillez pas ! Ça me démange, je veux dormir. « Interdiction de dormir… l'heure de la vengeance a sonné… » J'entends cette phrase à mes oreilles prononcée par les deux jumeaux en écho l'un à l'autre.

« Il nous faut mettre en place un habile stratagème !

– Il faut le liquider sans laisser de trace !

– J'ai un peu sommeil. » Grand Mao bâille.

Second Mao bâille pratiquement en même temps, et dit : « Mes paupières sont lourdes.

– On dort un peu, on dort un peu et après on se lèvera pour arrêter un plan ?

– On aurait dû dormir depuis longtemps déjà…

– Mais… nous n'avons pas encore vengé la grande haine qui habite nos parents, comment pourrions-nous dormir ?

– Et si on demandait aux parents ce qu'ils en pensent ? »

Même moi je l'ai vue, cette femme nue se faufiler par le trou dans l'interstice de la paille, tout cela s'est refermé sans bruit, rapidement après son passage, tout est redevenu comme avant.

Elle a du rouge sur les paupières. Du vert sur les lèvres.

Une démone… ai-je pensé.

« Ce petit merdeux, comment s'est-il faufilé à l'intérieur ? demande-t-elle. Attendez que j'aiguise mes dents pour le dévorer tout cru. »

J'ai eu si peur que j'en ai pissé sur la paille.

De son doigt glacé – doigt doté d'un ongle long pareil à du fer –, elle a piqué ma poitrine, tout en soliloquant : « Pour le gras ça peut aller, cru ce sera un peu trop fort en goût, mais ce sera délicieux cuit avec de la paille, quand il sera à point, le saupoudrer de sel, le napper de sauce et le déguster lentement, pour bien le savourer… »

Mon cœur ne bat plus depuis longtemps, mes mains et mes pieds quant à eux sont raides et engourdis, impossible de songer à les bouger. Mais ma pensée continue de fonctionner, je me remémore ma propre histoire, finalement je viens d'où ? En fin de compte, où vais-je ? Plus je réfléchis, plus je m'embrouille et c'est ainsi que je m'endors, dans une totale confusion de pensées.

Au réveil, l'effroi ressenti la nuit dernière ne s'est pas encore dissipé. Je reste allongé sans bouger, je ne sais si je suis mort ou vivant. Un rayon de lumière rouge filtre par un interstice de la meule, je mets longtemps avant de comprendre que le soleil s'est déjà levé. Les deux jumeaux dorment sur le dos de chaque côté de moi, ils ronflent comme le tonnerre. Les deux « carottes » rouge vif se faufilent innocemment au travers de la paille de façon étrange, cela me plaît bien, cela plairait aussi aux jeunes filles, aux jeunes femmes, aux plus âgées, à cette sorcière du village du trou des Sables mouvants, moitié être humain moitié démone, dont on reparlera plus loin.

Il fait jour, je rugis à leur déchirer le tympan. Il faut bien attendre le temps que prend un repas avant qu'ils ne se réveillent.

« Qu'est-ce que t'as ? Espèce de sale petit merdeux ! Pourquoi tu ne me laisses pas dormir ?

– Espèce de sale petit merdeux tu portes atteinte à notre sommeil, tu ne me laisses pas dormir, pourquoi ? »

Je dis : « C'est qu'il fait jour. Il fait jour. Et nous on est là à dormir dans la meule de paille. Et en plus, j'ai rêvé d'une femme avec des ailes de chair, elle a dit qu'elle était votre mère, à présent il fait jour.

– Il fait jour ? Pourquoi il fait jour ?

– Comment se fait-il qu'il fasse jour, idiot ? »

À ce moment-là, les agréables effluves de moisi provenant de la paille sont très chauds. Une forte odeur de coq s'infiltre dans la meule. Nous entendons le coq, plumage rouge, yeux dorés, pennes de la queue élevant haut leur couleur émeraude, tête dressée, poitrail bombé, lancer son chant à s'en déchirer les entrailles, par-dessus le mur où poussent à foison des jujubiers sauvages. Un froid insupportable s'infiltre dans ma pulpe dentaire, des paquets d'une épaisse brume d'un jaune doré, pareille à du coton, se dilatent, la meule s'effondre, devant mes yeux, tout est doré, doré… De quelle maladie s'agit-il ?… Deux gros coqs au plumage d'or sont l'un à ma droite, l'autre à ma gauche, la tête penchée, ils me fixent d'un regard mystérieux. De plus, leur bec triangulaire, court et luisant, vert émeraude, picore mon front. Toc, toc, toc ! Toc, toc, Toc ! On dirait le bruit des jointures des doigts sur une gourde sèche. Je sais que certains s'exercent ardûment à atteindre cet état d'envoûtement procurant une si grande félicité – cet état si magnifique, sans jamais y parvenir de leur vivant. Or, sous l'effet incitateur de ce picorage plein de tendresse, mais aussi de force, de cette révélation due à ce bruit de becs, de la séduction opérée par cette odeur – l'odeur dans le gosier des coqs, rappelant celle d'une palourde tout juste ouverte par une lame –, la chaleur de mon corps va croissant, comme si le bruit lointain de la marée était la circulation de mon sang. Je sais que je suis dans un état de léthargie, entre éveil et sommeil. Les yeux des coqs sont farouches, mais dénués de méchanceté, je les aime vraiment beaucoup, il y a aussi tous ces intestins pris dans un mouvement péristaltique, ces lobes pulmonaires roses, tous ces clignotements, d'un très bel effet.

Deux cocoricos déchirants, lancés pratiquement en même temps, m'alertent.

Je les vois en train de jouer chacun avec leur bâton de chair. Ce n’est pas laid, et cela ne semble pas les gêner. Ils se contentent de dire :

« Tu ne dois jamais raconter cela à une tierce personne, médire de cela, ils ont humilié notre père, lui, il nous a contraints à le faire en présence de vieux Ruan il lui a dit tu vois tes enfants je les ai mal ou bien éduqués la main sur le creux de l’estomac il s’est accroupi sur l’herbe le visage bouse de vache séchée brun jaunâtre comme de la bouse de vache notre bœuf broutait dans la prairie… »

Allongés sur la paille, leurs corps sont comme des chiffes molles, après s’être reposés un moment ils s’assoient.

Grand Mao dit : « Oh, petit-frère, comment se fait-il que nous nous soyons faufilés dans la meule ? Quand y sommes-nous entrés ? Et pour y faire quoi ? »

Second Mao dit : « Ah, grand-frère, j’allais justement poser les mêmes questions…

– Et ce sale gosse, comment est-il entré ? Il nous suit comme un chat, qu’est-ce qu’il veut ?

– Tu es qui, toi, tu es qui ? »

Je réponds que je suis moi.

Ils hochent la tête et disent : « Oh oh, je suis moi, que faisons-nous ici ? L’esprit de tortue de la mer de l’Ouest se marie aujourd’hui, il a fait venir comme invité d’honneur la tortue de l’étang, invité aussi au vin d’honneur le crabe de rivière, le crapaud du puits, la palourde des sables, la loche de vase, la crevette des algues. Il y a trois bouteilles d’alcool : une Liqueur des cinq céréales, un Adjudant Tonnerre, un Double bouillu ; cinq plats : crabe de rivière braisé à la sauce rouge, crapaud de puits au naturel à l’étuvée, palourde des sables grillées, loche de vase frite, fricassée de crevette d’algues, et aussi une soupe : tortue aux trémelles blanches. Dis voir un peu, c’est drôle non… »

Un sabre se fiche dans l’interstice dans la paille qui ferme le trou, il y a un schlac, je fais un bond de frayeur. Ils continuent de raconter des choses sans queue ni tête, à ce moment-là, j’ai l’esprit très clair. Je me déplace subrepticement vers l’arrière, en même temps je pousse du doigt les jumeaux, mais ils n’apprécient pas du tout, demandant en quel honneur je les pince ainsi

sans rime ni raison. Je leur fais signe de regarder le sabre, ils me demandent, curieux : « Qu’est-ce que c’est que cette jambe ? »

Le sabre étincelant de lumière me regarde avec férocité – sur le sabre est peint en rouge un œil grand ouvert, immense, lumineux ; les paupières sont doubles, très belles, les cils fournis, noirs et drus. Ce sont des yeux d’homme ou de femme ? Personne ne pouvant répondre à ma question, je ne vais plus la poser. L’œil me fixe un moment, cligne, comme pour plaisanter. C’est alors qu’on entend un scrotch, le sabre soudain s’est retiré.

Les jumeaux se remettent à marmonner, parlant d’un taureau qui monte une vache. Il est d’abord question d’une vache avec une tache blanche au ventre qui monte sur le dos d’un taureau. Puis deux petits taureaux la montent, comme ils ne parviennent pas à atteindre la racine de sa queue, de colère elle leur donne des coups de corne…

Schlac !, un autre sabre pointe. Cette fois, pas d’œil peint, mais quoi alors ? Une bouche, fermée, très rouge, très grande. Difficile de dire si c’est celle d’un homme ou d’une femme. Une voix dit : « C’est peut-être celle d’un homme, car en général la bouche d’un homme est quand même plus grande que celle d’une femme. » Une autre voix dit : « C’est peut-être celle d’une femme, car une bouche de femme est en général bien plus rouge que celle d’un homme ; les femmes se mettent toutes du rouge sur la bouche, à défaut de rouge à lèvres elles prennent de la peinture, à défaut encore elles l’oignent de sang de porc. » Une voix demande : « Ça n’existe donc pas des hommes avec une bouche rouge ? » Une voix demande : « Ça n’existe donc pas des femmes avec une grande bouche ? » Ils disent : « Ça suffit, cessons la polémique, parlons de choses sérieuses ! » Puis ils réfléchissent un moment : « Comme s’il y avait des choses sérieuses à dire. »

Un ricanement tranchant monte de la lame. Au tout début, j’ai cru qu’il venait des jumeaux, mais en tournant la tête pour regarder à ma gauche comme à ma droite, je constate que leur regard se disperse, difficile de dire dans quel coin du monde il peut bien se fixer. Peut-être regardent-ils un passé très lointain, car leurs bouches continuent de marmonner à propos de la vache et du taureau.

Je suis alors fermement convaincu que le ricanement venait de la bouche rouge sur le sabre. La lame elle-même en vibre, en siffle. Peut-on encore douter qu'il s'agit un sabre précieux ? Alors un souvenir traverse mon esprit comme l'éclair, celui de l'histoire que j'ai entendue de la bouche de monsieur Wang la nuit où il avait tant neigé, celle du couteau précieux qui criait dans son fourreau.

Il avait raconté ceci : « Jadis, un homme acheta un couteau, il l'accrocha au mur. Au cœur de la nuit, il ressentit une envie de dormir, il souffla la lampe et monta sur le kang. Alors qu'il était dans un état vague entre la veille et le sommeil, il entendit le couteau sur le mur pousser de petits cris. Au tout début, il pensa qu'il s'agissait des chicotements des rats, en prêtant l'oreille, il comprit que ces cris venaient du couteau. Quelle ne fut sa peur. Le corps contracté, il n'osait plus bouger. Il écoutait les vagues de cris provenant de l'arme, le bruit devenait de plus en plus fort. C'est alors qu'il entendit une femme se répandre en injures dans la neige de l'autre côté de la porte. Il crut mourir de peur. Puis ce furent des cliquetis, l'éclair d'une lumière blanche devant ses yeux. La femme derrière la porte poussait des cris perçants et lugubres, un moment, puis plus rien. Nouveaux cliquetis, un rai de lumière blanche entra dans le fourreau du couteau, et immédiatement, plus rien. Le lendemain, quand l'homme se leva, son premier geste fut d'ouvrir la porte, il sortit et vit immédiatement une traînée de sang. L'homme était très audacieux, il suivit les traces qui allaient zigzagant, et zigzagant encore, il longea fossés, robiniers épineux, touffes d'oxalis, puis plus rien : les traces de sang avaient disparu ; il avait devant lui une tombe, un énorme trou, tout noir à l'intérieur, impossible d'en donner la profondeur. L'homme n'osa pas s'attarder trop longtemps, il s'en revint par le même chemin. De retour à la maison, il décrocha le couteau du mur et l'examina minutieusement. Et de le regarder, encore et encore, alors il se mit à pleurer et dit : "Père ! Mon père, aujourd'hui, ton fils t'a vengé…"

« Après avoir pleuré tout son saoul, il appliqua le sabre sur son cou et se coupa la trachée, un sang chaud jaillit à gros bouillons, quand le sang s'arrêta de couler, il était mort. »

Toute la journée le sabre se retire, entre, entre, se retire, se démenant ainsi sans fin, quant à moi, je n'ai plus peur. Sabre, à entrer, sortir, sortir, entrer de la

sorte, tu n’es pas fatigué, il va faire nuit, rentre vite dormir chez toi, si ta mère ne te voit pas, elle va se faire du mouron. Le sabre, schlac, se retire en zigzagant, il y a un cliquetis à l’extérieur de la meule, puis plus rien.

Au village, un bœuf roux meugle, un âne braie. Le braiment de l’âne est plus agréable que le meuglement du bœuf.

Tu le crois ou non ? Si tu ne le crois pas, faisons un pari : si tu perds, tu seras un petit chien à quat’ yeux[1], si je perds, c’est moi qui le serai – Les paroles ci-dessus me sont curieusement venues sans que j’en aie eu conscience, elles ont été entendues par les jumeaux. Dans la meule sombre s’allument quatre étoiles, ce sont leurs yeux qui émettent de la clarté.

Grand Mao dit : « Petit-frère, tu as entendu, ce petit merdeux parle en rêve ! »

Second Mao reprend : « Oui, il parle en rêve.

– Petit merdeux ! Petit merdeux ! Hé, merdeux ! Merdeux, oh, merdeux, réveille-toi ! »

J’ai très faim. Tout à ma faim, je m’aperçois qu’ils sont bien plus âgés que moi, fort du capital de mon jeune âge, je joue les petits voyous, l’enfant gâté. Je donne de la tête contre leur poitrine, leur tire les oreilles, leur envoie des coups de pied dans leurs maudits œufs. Ils protègent de leurs mains les parties vulnérables de leur corps, se mettent à pleurer comme des bébés. Ce sont tous les deux de grands gaillards et ils sont là à pleurer suite à mes coups, leurs larmes glissent sur la paille avec des bruissements. Mon cœur soudain mollit, je mets fin à mes gestes belliqueux et pleure en chœur avec eux.

C’est une nuit bizarre. Un vent sinistre hurle à l’extérieur de la meule, arrachant la paille. Les chiens du village aboient de concert, des coups de fusil retentissent de temps à autre ainsi que des explosions de grenades à main. Il semble bien qu’il se soit produit un événement retentissant.

Je ressens une tristesse inconnue, je vais étouffer si je ne pleure pas, aussi j’éclate en sanglots. Il ne fait aucun doute qu’ils étaient dans la même disposition d’humeur que moi. Ils pleurent encore plus fort, de façon plus navrante, plus émouvante. Mes pleurs à moi, comparés aux leurs, ont quelque chose d’affecté,

d'hypocrite. Leur bouche déverse de longs mots – si longs qu'ils se modulent – comme s'ils pleuraient leur père, ou bien leur mère.

Nous pleurons ainsi la moitié de la nuit. À ce moment-là, le village est calme.

Ils reniflent, conversent, la voix rauque. Le sens de ce dialogue en gros donne ceci : après avoir pleuré, on a l'esprit plus clair, on a le même soulagement qu'après être allé à la selle. Si nous n'avions pas vidé toutes ces larmes, si nous les avions retenues, nous aurions eu un malaise cardiaque, à présent, cela va mieux, il nous faut passer aux choses sérieuses. L'ennui, c'est que nous avons un peu faim. Il nous faut endurer la faim pour gérer notre projet de vengeance.

Leur cerveau est étonnamment clair, le plan est très médité. Après l'avoir arrêté, ils m'emmènent moi, le petit merdeux, hors de la meule.

---

1. Chien présentant au niveau des yeux des poils différents du reste du pelage, ce double marquage faisant penser à des lunettes.

IX

On est déjà dans la deuxième moitié de la nuit, le village est particulièrement calme. Quand nous arrivons en tapinois à l'entrepôt de la brigade de production, belettes et chats sauvages se livrent bataille devant la porte, les yeux des chats lancent des lueurs vertes mauvaises, les belettes lâchent leur puanteur, si bien que les chats se roulent sur le sol.

Un verrou de fer est mis à la porte de l'entrepôt, nous empêchant d'entrer. Selon le plan il faut aller dérober la clef chez le magasinier, or le chien à quat' yeux de ce dernier est le champion de la démonstration de force. Toujours selon le plan, il faut aller dans l'écurie du mulet pour voler la grande veste en mouton, usée jusqu'à la corde, de Vieux Septième. La porte de la stalle est verrouillée. Selon le plan, j'entre en rampant par un trou de chien et je l'ouvre de l'intérieur. Nous commençons par voler la veste. Selon le plan, nous devons boucher les oreilles de Vieux Septième avec du crottin de mulet, afin qu'il ne puisse rien entendre. Selon le plan encore, nous devons faire goutter l'huile de la lampe à pétrole dans les yeux de Vieux Septième pour le rendre aveugle, afin qu'il ne voie rien. Quand nous passons à l'opération crottin, il se met à éternuer sans s'arrêter, tout en jurant. Quand nous versons le pétrole dans ses yeux, il pleure, crie, roule du kang, jure, se dirige à tâtons vers l'abreuvoir du mulet pour se laver les yeux. Selon le plan, nous devons profiter de ce moment pour le pousser dedans.

Nous prenons avec de grands airs sa longue veste en mouton usée jusqu'à la corde, tandis que Vieux Septième fait plouf sur plouf et boit la tasse à grands bruits.

Selon le plan, arrivés devant la porte du magasinier, nous devons retourner la grande veste. La fourrure se retrouve à l’extérieur, la peau à l’intérieur. Grand Mao veut la mettre, mais elle s’avère trop petite pour lui. Même chose pour Second Mao. Les deux frères me demandent de l’enfiler, j’entre dedans sans hésiter. Ils me font mettre à plat ventre et me disent de faire le démon. Je suis aux anges, j’ai envie de rire malgré moi.

La petite chienne à quat’ yeux qu’élève le magasinier aboie au moindre bruit : Ouah ! Ouah ! Ouah !

Je suis allongé par terre, Grand Mao et Second Mao me disent d’avancer en rampant, ce que je fais. Je suis aux anges. Je crie comme un démon. J’ai des poils noirs, jaunes, rouges, blancs sur le corps, je suis devenu un animal sauvage « rouan ».

La petite chienne accourt au bruit – le mur de terre du magasinier a une brèche, il n’y a pas de portail –, Ouah ! Ouah ! Ouah ! aboie la chienne. Et moi je crie : « dzheu dzheu titi ouh ouh ya ya ao ao wawa greu greu can can a a miaou miaou ». Il faut un clair de lune brillant, sinon comment la petite chienne pourrait-elle me voir ? Alors la lune sort des nuages, sa pure clarté inonde toute la terre, je vois très distinctement la petite chienne et elle me voit tout aussi distinctement. Je sais qu’elle est petite, je n’ai pas peur du tout, mais elle, elle ne sait pas que je suis un enfant, comment pourrait-elle ne pas avoir peur ? Elle est si terrorisée que ses abois sont devenus des jappements. Elle fait demi-tour et s’enfuit vers la maison, elle donne avec fracas de la tête dans le panneau de la porte qui s’ouvre. Elle fait un bond en hauteur et retombe en pédalant, elle est morte. Je l’ai fait passer de vie à trépas rien qu’en l’effrayant.

Le magasinier et sa femme n’auraient pas entendu le bruit que nous faisons ?

Je me relève – je n’en ai pourtant aucune envie, je trouve bien plus amusant de jouer les démons que d’être un petit enfant. C’est pas drôle du tout d’être un mioche, on ne mange pas à sa faim, on n’est pas vêtu assez chaudement, le père vous bat, la mère vous envoie des coups de pied, vos aînés vous chevauchent – c’est Grand Mao et Second Mao qui m’ont soulevé du sol. Profitant du clair de lune et de ce que la petite chienne a ouvert la porte, je suis les jumeaux et entre en catimini dans la maison du magasinier. À l’intérieur le silence règne, l’on

n’entend même pas un ronflement, c’est plus qu’effrayant, les stridulations des grillons traversent les murs, pareilles à des flèches acérées.

Je vois Grand Mao et Second Mao s’accroupir, je m’empresse de faire de même. Au bout d’un moment, nos yeux brillent, nous apercevons quelqu’un pendu à la poutre, entièrement nu, en haut pend une grande langue, en bas un grand concombre, dites voir un peu, n’est-ce pas horrible !

Un coup d’œil vers le kang. La femme du magasinier a les cheveux en bataille, le visage tout bleu. Au toucher, c’est gluant, à l’odeur, c’est infect ; nous comprenons alors qu’il s’agit de sang, sur le bord du kang est posé un couteau de cuisine. Nous ignorons qui l’a tuée.

Chacun des jumeaux donne un coup de poing au magasinier. Je fais de même.

Je les vois fouiller coffres et armoires, comme à la recherche de quelque chose. Que cherchent-ils ? Une grosse clef, celle de la porte de l’entrepôt.

Selon le plan initialement prévu, nous devons ouvrir la porte du magasin et dérober une bouteille de poison. Toujours selon le plan, nous devons verser le poison dans la marmite chez le secrétaire Ruan, afin de les empoisonner, lui et sa femme, mais lorsque nous arrivons devant le haut mur de la maison du secrétaire, après avoir ouvert l’enclos aux cochons et nous être faufilés à l’intérieur, avant même d’avoir pu atteindre la cour, nous entendons un gros coq chanter d’une voix rauque. Le secrétaire Ruan se met à tousser de son côté ; la truie, elle, est debout sur ses deux pattes de derrière, elle a levé celles de devant comme si c’étaient deux bras et s’est précipitée sur nous. Grand Mao jette la bouteille de poison dans l’auge. Second Mao s’est déjà faufilé à l’extérieur. La truie se rue sur moi, arrache la grande veste. Je me glisse à l’extérieur du mur, Grand Mao fait de même.

Et de courir, de courir, à perdre haleine, avant de réintégrer la meule de paille.

Il fait jour de nouveau.

X

Bien avant ces faits, alors que j'étais beaucoup plus jeune encore, j'avais entendu dire qu'une des truies élevées dans la ferme de la brigade de production était devenue un génie porcin. Chaque nuit, quand le silence régnait chez les humains, elle se mettait sur ses pattes de derrière, appuyant celles de devant sur le mur, puis elle s'exerçait à marcher. Très vite, elle était parvenue à marcher debout dans les bâtiments en adobe ; elle se dandinait, d'une démarche qui rappelait celle des femmes aux pieds bandés.

Elle portait des petits souliers à hauts talons roses et des gants en cuir noir lustré. Les cochons la regardaient tous avec envie. Ils dormaient dans leur lisier, tremblant de froid, mais elle, très en forme, se promenait avec élégance.

Les jumeaux s'étaient réveillés une nuit, en même temps et, en même temps, ils s'étaient raconté la scène étrange qu'ils avaient vue en rêve. En fait, ils n'avaient même pas eu besoin de se parler, ils s'étaient pris la main, en même temps, un flux communiquant la surprise agréable qu'ils ressentaient s'était mis à passer comme le courant électrique. Puis, subrepticement, ils étaient descendus du kang, sortis de la maison de brique en flottant comme deux ombres grises ; arrivés devant les bâtiments en adobe, foulant les carreaux en terre crue, ils s'étaient agrippés aux petits bois des fenêtres pour regarder à l'intérieur.

Que la lune se montre ! Grande, lumineuse, que sa clarté coule comme une cascade dans le bâtiment en adobe, afin que la pièce entière en soit illuminée, comme une scène de théâtre.

Le clair de lune éclairait tout, si brillant que c'en était étrange. Ils avaient vu la jolie truie, non encore mariée, lustrer ses chaussures de son groin, les autres

cochons la regardaient, jaloux, l’un d’eux nommé Bulger Boy, jouant les somnambules, s’était levé, secouant ses soies dures, et s’était avancé jusqu’à ses côtés et lui avait heurté l’épaule mais ce n’est pas tout, psitt, psitt, il avait pissé sur ses chaussures !

Elle en avait pleuré de colère – des colliers de larmes roulaient sur ses cils noirs et durs. Elle avait le corps d’une blancheur de neige, plus beau que la lune. Devant ses pleurs Bulger Boy, tout penaud, se confondant en mille excuses, s’en était retourné sur son lisier.

Sa toilette terminée, Yorkshire s’était levée et avait fait les cent pas dans la pièce. Elle avait le pas si léger, tortillait des fesses avec tant de mobilité, sa petite queue en tire-bouchon entre ses pattes était si jolie. Elle donnait l’impression de danser. Les cochons squelettiques et ceux qui souffraient d’un gros rhume frappaient le sol de leurs griffes, pour exprimer leur admiration, mais aussi pour battre la mesure, tandis que de leur groin sortaient des sifflements qui s’élevaient, aigus. Même les deux cochons qui avaient la grippe porcine et étaient condamnés à mourir le lendemain s’efforçaient de soulever leur tête groggy pour émettre un son bas et rauque : leurs acclamations pour mademoiselle Yorkshire.

Fatiguée d’avoir dansé, cette dernière retourna à sa couche faite de foin sec, elle s’assit dessus, sortit de la fente du mur un mouchoir à fleurs, essuyant la sueur sur son front, elle dit : « Mes amis, c’est la dernière représentation que je donne à votre intention, je vais très bientôt partir pour un autre lieu, pour épouser quelqu’un de puissant et d’influent. »

Le regard des cochons trahissait de l’envie et bien sûr de la jalousie également, mais aucun n’osait l’exprimer ouvertement, surtout qu’il s’agissait d’un cochon puissant et influent, pas question de l’offenser !

Le lendemain, pendant la nuit, la petite truie capable de parler le langage humain et de marcher debout disparut des bâtiments en adobe.

Ils avaient souvent vu, en vrai ou non, la petite truie marcher dans l’avenue, portant un chemisier imprimé en Dacron, un petit sac à main à la patte de devant. Quelques années après, elle était suivie par une ribambelle de petits drôles adorables, bien grassouillets, vêtus de shorts à bretelles, courant et gambadant.

XI

Une nouvelle journée, longue, ennuyeuse, commence. Les jumeaux, comme la veille, dorment profondément, allongés sur la paille, marmonnant, égrenant une flopée de paroles dites en rêve. Elles ont trait à la garde des vaches et moutons dans les prés, s'y mêlent aussi des faits concernant la jolie petite truie. Je prête l'oreille un moment et finis par deviner qu'autrefois, dans leur enfance, ils avaient suivi un homme atteint de fièvre jaune jusqu'aux rives du grand Canal pour y faire paître vaches et moutons, l'homme leur avait appris à faire des bêtises. Ils étaient devenus coutumiers du fait et avaient bien failli y laisser leur petite vie. Et puis il y avait aussi l'histoire de la liaison de leur père avec la truie. Et encore le fait qu'il les ait forcés à des ébats avec elle et avait fait en sorte que vieux Ruan les voie, ce dernier s'en était assis à même le sol, une main sur la poitrine. Le père avait demandé à vieux Ruan en montrant les jumeaux : « Regarde, allez, regarde comment sont ces fils de chien. » Vieux Ruan, le visage couleur d'or, une main appuyée sur la poitrine, était accroupi sur le sol, répétant qu'il avait un malaise cardiaque. Mo Luohui, sa lance à glands rouges à la main, était allé quérir la femme médecin aux pieds nus. Elle était arrivée, le visage marqué de taches, son gros ventre de femme enceinte pointé en avant. Ils dirent qu'au premier coup d'œil ils avaient vu deux bébés dans le ventre, deux filles, le dos courbé, les jambes croisées, se tenant la tête, les yeux fermés.

Je ressens une fois de plus la faim. Si les jumeaux peuvent, cela reste un mystère, se passer de manger, pour moi, c'est impossible. J'essaie d'écarter la paille qui obstrue l'entrée pour aller chercher quelque chose à me mettre sous la dent, comme je vais me déplacer, schlac, le sabre brillant entre, si je ne m'étais

écarté à la hâte, j’aurais été embroché, la bouche sur le sabre cria : « Tu comptais aller où comme ça ? »

Je dis en pleurant et braillant : « Soyez bon, laissez-moi sortir, cela fait si longtemps que je n’ai rien mangé, je meurs de faim. »

La bouche sur le sabre fait la moue et dit : « Fais vite et reviens de même – un si gentil garçon, comment pourrait-on te tuer ? »

Je me faufile hors de la meule, je cours jusqu’à un champ de patates douces, en déterre deux et les grignote toutes crues. Mon ventre gargouille, je ne suis pas encore rassasié. Je cours vers un champ d’arachides, déterre un tas de cacahuètes, les mange après avoir ôté la gousse et la peau. Mon ventre continue de gargouiller, c’est encore insuffisant. Je cours jusqu’à un champ de radis, en tire deux gros, et les grignote. Mon ventre ne crie plus famine, je suis repu. Comme je vais me relever pour retourner vers la meule, deux miliciens se faufilent hors du souterrain et me capturent vivant.

Ils ont la tête ceinte d’une même serviette en grosse toile bleue à carreaux blancs, nouée au milieu du front, sont vêtus d’un surtout violacé en coton imprimé, d’un pantalon à la coréenne en calicot blanc, aux jambes et à l’entrejambe larges, ils portent en bandoulière un sac à balles en toile à bateau jaune, à la taille une ceinture en cuir noir à laquelle sont accrochées deux grenades à main à manche de bois, à la main droite ils tiennent un fusil noir fabriqué à Hanyang. Ils sont de taille moyenne, ont les mêmes traits, la même intonation de voix, la même démarche, on les croirait vraiment fabriqués sur le même moule.

Ils pointent leur fusil sur moi, aussi féroces que des loups ou des tigres, et m’ordonnent d’avancer. Si je ralentis quelque peu l’allure, ils me poussent aux fesses du canon de leur fusil. Cela me fait mal, très mal, je ne peux m’empêcher de pleurer. Plus je pleure, plus ils s’acharnent. Ils me menacent : « Si tu oses encore pleurer, on te fourre les grenades dans le cul, on tire sur la mèche et tandis que tu pèteras de la fumée blanche, ton crâne montera dans le bleu du ciel. » Cette phrase me terrorise, je n’ose plus pleurer.

Ils m’escortent jusqu’à une grande pommeraie, pommes rouges, vertes, dorées… Les fruits poussent à profusion, couvrant les branches. S’ils ne

baissaient pas la tête, ils se cogneraient aux pommes. Les fruits mûrs à point, sous l'effet de l'air déplacé par notre marche, tombent des arbres et pif et paf. En fait, il y a déjà une bonne couche de fruits au sol, ils commencent pour la plupart à pourrir et il s'en dégage une odeur aigre-douce.

Une foule de petites belettes se sauvent, sautant dans les branches, mordillant les pommes.

Profitant de l'occasion, je prends mes jambes à mon cou.

Ils crient : « Halte ! Espèce de contre-révolutionnaire ! Halte, sinon je tire ! »

Je les soupçonne d'avoir de faux fusils sculptés comme pour les représentations des pièces révolutionnaires modèles, aussi je m'enhardis et poursuis ma course. Et de courir, de courir, j'entendis derrière ma tête un pan !… tchac ! un coup de fusil ! Et de nouveau pan !… tchac ! derrière ma tête ! Ces deux fils de pute, mais c'est donc de vrais fusils qu'ils ont en main ! Je pique une tête dans la terre sablonneuse, me retrouve avec du sable dans la bouche, les morceaux de patate douce, d'arachide et de radis remontent dans ma gorge dans une odeur de pet, je m'empresse de vomir tout ça. Le bruit des fusils ébranle l'air, dans tout le verger les pommes tombent comme de la grêle.

Ils me saisissent par les bras pour me relever tout en m'insultant : « Espèce de contre-révolutionnaire, tu t'enfuyais où comme ça ? »

Ils n'osent plus lâcher mes bras, ils me traînent comme on fait d'un chien mort. Comme nous sortons de la pommeraie, je vois trois grands peupliers blancs, sous les arbres une foule noire est rassemblée. Les slogans ébranlent ciel et terre, les corbeaux dans les arbres croassent en une belle pagaille.

Ils me traînent au sein de la foule, me jettent au sol, ils font leur rapport à vieux Ruan assis derrière une table carrée à huit places : « Secrétaire Ruan, nous avons attrapé un mauvais élément ! »

Le secrétaire n'a pas changé pendant toutes ces années, c'est le même gros visage rougeaud et huileux, sans la moindre petite ride. Il me jette un regard, sans plus, et dit avec désinvolture : « On verra ça plus tard. »

« Bien ! » répondent-ils.

« Alors, t'accouches ? » demande le secrétaire tenant sous son regard indifférent Vieux Septième, le responsable de la nourriture des mulets, lequel,

les bras croisés dans le dos, nu comme un vers, est agenouillé devant la table. Il a soixante et un an, Li Huanxi de son vrai nom. Le mulet, de ses dents solides, mâche les nœuds des tiges de paille, l'odeur des pois grillés traverse nos ventres, produisant des crampes d'estomac. Qu'est-ce qui se passe ?

« Je suis accusé à tort ! Secrétaire Ruan ! Avec le respect que je vous dois, vous êtes perspicace et avez un bon jugement, il ne devrait pas y avoir d'histoire en ce qui me concerne…

– Tu joues au plus malin ! » Il déclare avec superbe : « Qu'on le suspende ! »

Une poulie fixe a été installée à un peuplier blanc.

Deux miliciens tirent sur la corde et Vieux Septième s'élève dans les airs au milieu de grincements. Pendant une telle élévation, pourquoi baisse-t-on la tête de toutes ses forces ? Quand on est suspendu à un haut peuplier, pourquoi du sang noir jaillit-il du nez ?

« Alors, t'accouches ? demande le secrétaire Ruan.

– Je suis… accusé… à tort… ah ! »

Le secrétaire fait un geste de la main. Les deux jeunes miliciens qui tiraient sur la corde la lâchent en même temps.

Vieux Septième tombe sur le sol.

« Lalalère, lonlonla… À l'instant, j'ai entendu le commandant dire que la belle-sœur Aqing souffrait de démangeaisons anales… Le chef d'état-major m'a donné une consultation, son diagnostic a été : hémorroïdes… lonlonla… ce petit malin est sans vergogne, moi Vieux Hu, je ne peux contenir ma colère… » (extrait de *Shajiabang*, douzième version de cet opéra révolutionnaire).

Après la chute sur le sol de Vieux Septième, la foule des badauds se met à chanter en chœur cet extrait de l'opéra, « l'interlude » au violon chinois à deux cordes est même fredonné. Pendant un moment, l'enthousiasme règne, la scène est des plus animées.

Le secrétaire Ruan dit : « Avoue franchement ! »

Rien ne vient du sol. Un milicien se penche pour tester si de l'air sort des narines de Vieux Septième, il se redresse et dit : « Secrétaire Ruan, il ne respire plus ! Qu'allons-nous faire ? »

Le secrétaire dit : « Qu’on le mette dans le chaudron et le réduise en bouillie, on enterrera ses restes sous les pommiers, ça fera un engrais d’excellente qualité. »

Il dit encore que ce vieux clébard s’en tire à bon compte.

Les deux miliciens qui m’ont attrapé demandent des instructions au secrétaire :

« Secrétaire, qu’est-ce qu’on fait du môme ?

– Quel crime a-t-il commis ? demande le secrétaire.

– Il a volé des patates douces, des cacahuètes, des radis, à fin de les manger. »

Le secrétaire Ruan me lance un regard glacial et dit sur un ton tout aussi glacial :

« Les petits bâtards de son espèce, les garder, c’est un vrai fléau, emmenez-le sous les peupliers pour qu’il soit exécuté ! »

La foule pousse des cris de joie, une dizaine de vieilles femmes aux pieds bandés se fraient un passage hors de la foule. Elles sont toutes fardées et poudrées, elles se sont oint les lèvres de peinture rouge. Arrivées devant la table, elles commencent à se dévêtir, pour ne garder qu’un slip en soie rouge très voyante. Après s’être dévêtues, elles nouent à leur taille un ruban de soie rouge, tirant un des coins. Et boum tsoin tsoin, boum tsoin, tsoin… Gongs et tambours résonnent, ça c’est du spectacle ! La terre de la patrie est d’un rouge éclatant, c’est beau, c’est beau, c’est si beau, et de se mettre à danser sur le « Chant des repiqueurs ».

Certes, je suis mort à présent, mais je garde en mémoire ce spectacle qui s’est déroulé il y a un certain nombre d’années. Certaines des vieilles femmes étaient grosses, d’autres maigres, les grosses avaient le ventre gras, les maigres n’avaient que la peau sur les os. Certaines avaient les seins comme de grandes cruches à eau qui ballottaient ; d’autres comme des poches vides qui leur tombaient jusqu’au nombril ; d’autres n’avaient plus de seins, ne restaient que deux tétons collés aux côtes.

Certes cela fait longtemps que j’ai perdu la vie, mais je sais que cette bande de vieilles femmes qui a dansé pour me rendre les derniers devoirs sont mortes

de s’être gavées de raviolis. Bien fait, qui leur a dit de se jeter comme des sauvages sur ces raviolis qui ne leur coûtaient rien !

Tandis que les vieilles femmes dansent avec grâce sur un air agréable, les deux miliciens m’ont porté jusque sous les grands arbres et là, ils m’ont intimé l’ordre de ne pas bouger, puis ils sont partis ; au bout d’un long moment, comme il ne se passe rien, je m’impatiente, me détourne, je vois à cinquante mètres de moi, dans le champ d’arachides, quatre miliciens en train de creuser un abri. Ceux qui m’ont arrêté me lancent : « Tourne la tête… défense de regarder… ! »

Face au gros tronc de l’arbre, j’observe l’écorce rugueuse. Plus je regarde, plus j’y trouve de l’intérêt, cette écorce toute balafrée présente en fait de beaux motifs : montagne, eau, oiseau, chien, cheval, mouton, œil, nez, maison… on peut y voir toutes sortes de choses. L’écorce soudain se fissure, montrant le liber blanc dont les fibres sont cisaillées, de la sève suinte. Je n’entends que très tardivement la détonation du fusil. Inconsciemment je me retourne, une lumière bleue éblouissante arrive de face, mes oreilles bourdonnent. Le bruit se fait plus aigu, plus ténu, il s’élève en volutes comme un filet de fumée bleue, ayant pris de l’altitude celles-ci se rassemblent en un corps unique, formant une vie nouvelle, légère, pure, j’y ai gagné liberté, félicité, joie. Alentour se déplacent avec lenteur des myriades de chevaux célestes de couleur dorée. Leur col est incurvé comme celui de cygnes glissant sur l’eau, leurs sabots solides, acérés fendent la fumée pure et légère… Si je sautais sur le dos d’un de ces chevaux, il me transporterait jusqu’au neuvième ciel, mais je reste attaché aux paysages de cette bonne vieille terre, j’ai envie de voir ce corps que mon âme a abandonné, je me fais du souci pour les jumeaux qui continuent de parler en rêve dans la meule de paille. Je décide de retomber sur terre, j’atterris au beau milieu des vieilles femmes qui mènent leur danse endiablée, mais curieusement elles ne me voient pas ! Cette découverte me rend fou de joie !

J’empoigne les grands seins d’une des vieilles et tire dessus. Elle pousse un cri et braille : « Qui me déchire ainsi la poitrine ? », elle tourne sur elle-même pour chercher le fauteur de troubles. Je ne peux m’empêcher de pouffer de rire, elle lève la main pour frapper l’endroit d’où vient le rire, j’esquive par une légère contorsion. Pour lui donner une leçon, je lui envoie un coup de pied au

derrière. Elle tombe en avant, se relève, sort des rangs des danseuses et prend ses jambes à son cou.

Les deux héros de miliciens qui m'ont arrêté se tiennent debout aux côtés du secrétaire Ruan, on dirait vraiment deux souches d'arbre, j'avais d'abord l'intention d'aller les frapper quand j'aperçois soudain mon cadavre. Ciel ! Ma boîte crânienne est ouverte, la cervelle a éclaboussé l'écorce de rouge et de blanc, attirant une nuée de mouches bleues à tête rouge.

Et mes jambes qui tremblent encore ! La colère m'envahit.

Je fais un bond en hauteur et administre une gifle au milicien qui m'a descendu.

« Qui m'a frappé ? » rugit-il.

Son collègue se moque de lui, le traitant de fou.

Se moquer d'autrui est un acte contre-révolutionnaire ! J'envoie un coup de poing à la bouche moqueuse. Il braille, la main sur la bouche : « Ouh, ouh… qui m'a frappé… » Du sang suinte entre ses dents. J'en ai mal aux os de la main.

Je m'en prends de nouveau aux deux miliciens et les gratifie chacun d'une gifle.

Le claquement sonore est entendu par tous.

Dois-je frapper ou non le secrétaire Ruan ? Même avec ce statut de fantôme, j'ai encore peur de lui. Son corps obèse émet des rayons violets très voyants, je le contourne, n'osant m'approcher trop près pour le gifler.

« Quel tapage vous nous faites là ? », pris par le spectacle, il insulte copieusement ses miliciens.

Je contourne mon cadavre, puis l'air dégagé, d'un pas nonchalant, je prends la direction du village.

Arrivé près de la meule de paille, je tombe sur un gaillard que je ne connais pas, mais à y mieux regarder, il m'est un peu familier. Il a le visage en sang, a perdu des dents. Il me demande qui je suis, je réponds : « Qu'est-ce que ça peut te faire ! », comme je vais entrer dans la meule, voilà qu'une beauté me tire par la main. Il s'agit d'une vieille connaissance. Je lui dis : « Tu es la mère de Grand Mao et de Second Mao, et moi je suis leur grand ami, nous sommes venus pour venger ton mari ! »

Comme elle va découvrir ses dents pour parler, l’homme se rue vers nous, l’attrape par les cheveux, la terrasse, et de saisir, déchirer, donner des coups de pied, mordre, tout en l’abreuvant d’injures, il la piétine, l’insulte : « Sale pute ! Espèce de chienne ! Pourquoi l’as-tu laissé te prendre ? Et pourquoi me l’avoir caché ?… »

La femme pleure à chaudes larmes, le visage dans les mains, son corps entier est criblé de blessures, ses cheveux tombent par poignées.

J’ai vraiment pitié d’elle, je m’avance pour m’interposer. L’homme brutal est d’une grande force, me tenant par la tignasse, il m’envoie valser jusque derrière la meule de paille.

La femme en profite pour prendre la fuite, l’homme la talonne de près, sans la lâcher, en un clin d’œil ils roulent dans le fossé.

J’entends des bruits horribles venant de là, je me penche pour regarder : l’homme est à califourchon sur la femme, et de la besogner comme un beau diable, de la griffer, de la mordre, cette pauvre femme a vraiment la guigne.

Je secoue la tête d’impuissance, soupire, me faufile dans la meule de paille, comme ferait un courant d’air. Les jumeaux se racontent leurs rêves :

« Petit-frère, j’ai vu le petit merdeux se faire fusiller par le milicien – moi aussi grand-frère. Sa cervelle a éclaboussé l’arbre, et une nuée de mouches est venue au festin – Vieux Septième est mort de sa chute, et on est en train de le faire cuire dans le chaudron – j’ai senti le fumet de la chair humaine que l’on cuit – moi aussi, acide, presque semblable à celui de la viande d’âne – la mère de vieux Ruan adore manger du pénis d’âne. C’est ce qu’a dit monsieur Wang, tu t’en souviens ? – je m’en souviens et elle le frotte de sel fin – monsieur Wang nous a aussi parlé de l’histoire du couteau précieux – et aussi de la vengeance – il va faire nuit – il fait nuit déjà – le petit merdeux est mort, pourtant il ne semble pas l’être – je peux encore sentir l’odeur de son corps – et moi le bruit de sa respiration – nous devons aller mettre le feu – oui il faut y aller. »

J’ai l’intention de leur dire quelque chose mais, allez savoir pourquoi, dès que l’idée me vient, quelque chose me mord dans la gorge.

Cette nuit, les jumeaux se sont rendus chez Wang Deshun pour voler des allumettes et chez Zhang Deshun du pétrole. Ils ont rampé dans la porcherie du

secrétaire Ruan, se sont fait mordre par la truie. Mais ils sont arrivés finalement à mettre le feu à la meule de paille. Quand les flammes sont montées à une trentaine de centimètres, le secrétaire s'est éveillé en sursaut, a donné du sifflet, est arrivée une foule de miliciens, le début d'incendie a été maîtrisé.

Les miliciens armés de torches et de lanternes ont cherché l'incendiaire, les jumeaux étaient cachés dans un coin du mur. Pour les aider à fuir en l'escaladant, j'ai éteint torches et lanternes.

Cette nouvelle d'un tueur en embuscade a rendu le secrétaire nerveux, il a fait mettre du fil barbelé en haut du mur et creuser un piège profond de sept mètres à l'extérieur du trou donnant sur la porcherie, au fond duquel ont été fichés des chevaux de frise, du bambou pointu, celui qui tombera dedans n'a guère de chance d'en sortir vivant.

Toutes ces informations, les jumeaux les ont obtenues en rêve.

« Comment faire ? Petit-frère, se pourrait-il que forts de cette haine profonde comme un océan de sang nous ne puissions venger la mort de notre père et le viol de notre mère ?

– Grand-frère, le proverbe ne dit-il pas : “Pour l'homme de bien, vengeance ne vient jamais tard” ? De plus, de son vivant, notre père nous a toujours maltraités.

– Quoi qu'il ait fait, il n'en reste pas moins notre père, ne pas le venger serait s'exposer aux moqueries des gens sur notre incapacité.

– La haine que j'éprouve à l'encontre de vieux Ruan n'est pas si grande, s'il nous avait servi de père cela n'aurait peut-être pas été si mal.

– Petit-frère, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu perds la tête ? T'es bête ou quoi ? Qu'est-ce qu'un père ? C'est nos racines, nos semences… »

Le revers qu'ils rencontrent dans leur plan de vengeance est la cause de cette première prise de bec entre les jumeaux, ces âmes qui avaient toujours été à l'unisson se retrouvent en pleine confusion. Je vois qu'un endroit du cerveau de Second Mao cloche, j'envoie un coup de poing juste où il faut. La polémique cesse tandis qu'un excellent plan de vengeance se présente en même temps à leur esprit.

Ils se rendent dans le champ de choux du village, chacun d’eux en arrache un, bien gros ; leurs choux dans les bras, ils vont à la rivière derrière les maisons. Depuis quand les eaux sont-elles en crue ? Je l’ignore. Dans le bosquet de tamaris est amarré un petit bateau. Ils sautent dedans, leurs choux toujours dans les bras ; ils posent les légumes au milieu et s’emparent chacun d’une rame. Je ne parviens pas à les quitter, bien que je sois mort et eux en vie, je n’ai pas envie de les quitter. Je saute dans le petit bateau qui se met à tanguer.

« Petit bateau, petit bateau, pourquoi oui, pourquoi tu tangues tu tangues ?

Notre notre ami, ami, le petit merdeux, le petit merdeux est en train de, est en train de, le bateau… »

À peine quitté le bosquet de tamaris, nous entrons dans le courant central tumultueux, une énorme lune rouge sang, toute ronde, ruisselante, sort des eaux déferlantes. Les flots coulent vers l’est, avec violence, il y a du clapot, le petit bateau poussé par les vagues ballotte. Les jumeaux sont solidement charpentés, bien musclés. Les deux gros choux gorgés d’eau font penser à des fesses blanches et dodues. Le petit bateau a un fort tirant d’eau, le niveau de l’eau atteint presque le plat-bord, les vagues éclaboussent les fentes du platelage. Je suis mort, délesté de peau et de chair, est-ce que je pèse encore quelque chose ? Cette question bizarre fait irruption dans mon cerveau. Je saute sur le plat-bord – il est aussi mince qu’une coquille de palourde, moi excepté, personne ne pourrait s’y tenir debout en toute stabilité. Ni toi, ni lui, ni ta mère, ni sa tante. Les jumeaux si gauches, pareils à deux ours noirs pelés, arrivent encore moins à garder leur équilibre –, le petit bateau a immédiatement gîté, une vague vient se casser avec bruit sur les choux. Les jumeaux en colère, pris de panique, se mettent à hurler : « Salaud, salaud de petit merdeux, interdiction à toi de faire des tiennes ! » Leur angoisse m’amuse, un rire mal contenu fuse. Ils me menacent : « Petit merdeux, nous savons nager, toi non, si le bateau chavire tu seras le premier noyé ! »

La rame dans une main, ils lèvent l’autre main pour me montrer la membrane qui relie leurs doigts.

Assis sur les choux, je les regarde ramer avec force. Chaque coup est bien coordonné, on pourrait croire qu’ils ont reçu une formation spéciale.

Le petit bateau traverse en direction de l’est, loin devant il y a la masse sombre d’un grand village, il en monte des abois de chiens, vagues, indistincts, on dirait des paroles dites en rêve. L’eau sanglote sur un mode grave et intense, mais qui ne domine pas le bruit fait par la proue fendant la surface, ni celui des rames la déchirant. Le clair de lune dispense sa lumière égale, mais les douces crêtes des vagues clignotent, dorées, alors que les creux calmes sont d’un noir bleuté. Quand on regarde vers l’est, la lune qui vient tout juste de bondir hors de l’eau est plus grosse qu’une roue de voiture, elle n’est pas tout à fait ronde, on la dirait octogonale. Cette grosse lune octogonale qui vient tout juste d’émerger hors de l’eau projette en surface une grande ombre allongée, au sortir du courant rapide, l’eau de la rivière coule comme le clair de lune, coule comme du sang. Je contemple le bosquet dense de tamaris, on dirait un nuage coloré, c’est de là que le bateau est sorti à la rame.

Je m’ennuie à ne rien faire, alors de ma main, j’envoie de l’eau qui va arroser jusqu’à leur visage. Ils me disent que si je continue à les importuner, ils m’expédieront dans la rivière du plat de leur rame pour nourrir les tortues.

Quand enfin nous atteignons la rive opposée, la lune est déjà haute dans le ciel, elle est devenue blanche, entièrement ronde, semblable à un plat d’argent, la rivière est inondée de sa lumière blanche, à la surface dérive une fleur rouge.

Nous sautons sur la berge, attachons le bateau à un arbre. À côté se dresse un haut beffroi dont la partie inférieure plonge dans l’eau. Dans le gros cadran de l’horloge, l’aiguille des minutes est comme un bras gigantesque, à intervalles réguliers elle avance par sauts et à chacun on entend un pop très sonore.

Les jumeaux prennent les choux dans leurs bras, ils avancent côte à côte, de coins en recoins, mais visiblement ils connaissent le chemin, parfois je saute devant eux, à d’autres moments je reste derrière.

On est certainement dans la deuxième moitié de la nuit car il fait un peu frais. Comment, après tous ces tours et détours, sommes-nous arrivés à l’extérieur du village ? Devant nous, un mur de terre, derrière lui, on aperçoit une chaumière de trois pièces. Leurs choux sous le bras, ils s’appuient sur le mur pour sauter à l’intérieur. J’ai déjà arpenté plusieurs fois le faîte au pas de course,

je vois qu'en retombant au sol ils ont écrasé une calebasse. Un petit chien mâle se précipite vers eux en remuant la queue.

Ils frappent à la fenêtre et lancent en baissant la voix : « Neuvième tante, nous vous apportons des choux…

– Qui va là… » Une femme bâille sur le kang.

« Grand Mao.

– Second Mao.

– C'est vous, les deux chiens. »

Elle ouvre la porte, allume la lampe, referme la porte. Elle a une couverture sur les épaules, tissée avec du fil grossier, à neuf kuais et soixante centimes l'une, de la couleur grise des tuiles, avec un liseré rouge. Elle est nue dessous, en entrant je l'ai remarqué.

Elle fait entrer les jumeaux nus dans la pièce du fond et les yeux mi-clos les observe de haut en bas et de bas en haut.

« Bâtards de chien, qu'est-ce que vous venez faire ? Auriez-vous l'intention de coucher avec la neuvième tante ?

– Nous lui apportons des choux. De gros choux. »

Elle allume une cigarette, se la colle au bec et fait sortir la fumée bleue par ses narines, les yeux mi-clos, elle regarde les choux bien dodus.

« Répondez-moi franchement : pourquoi êtes-vous là ? »

Les jumeaux ouvrent la bouche et débitent un flot de paroles. Le sens en gros est qu'ils veulent se venger grâce aux pouvoirs magiques de la neuvième tante, et prendre l'âme de vieux Ruan.

XII

La neuvième tante crache le mégot, elle le fait avec beaucoup de classe : le papier lui reste collé aux lèvres et les brins de tabac s’éparpillent. Elle dit qu’elle aussi hait Ruan, ce vieux mulet, et que, justement, elle avait l’intention de le punir par la magie. Mais elle dit qu’elle a faim et ordonne aux jumeaux de couper les choux pour faire des raviolis. Elle apporte deux couteaux de cuisine et en donne un à chacun. Les frères s’exécutent et c’est un étincellement de lames. L’odeur fraîche des choux est délicieuse. Ils hachent menu un morceau de viande salée ; puis ils pétrissent la pâte pour confectionner les raviolis. Tandis que l’un allume le feu, l’autre étend la pâte. La neuvième tante confectionne les raviolis, la couverture sur ses épaules laisse voir ses seins blancs. Je tire l’étoffe et l’on voit ses fesses blanches. Elle remet la couverture sur ses épaules, je recommence mon petit manège. La neuvième tante se met à trépigner de colère et à jurer contre la couverture. Elle la jette carrément sur le kang sans s’en vêtir davantage. Je lui donne une claque sur les fesses, paf ! Elle fait un bond et se retourne, comme elle va jurer, elle voit Grand Mao accroupi devant le fourneau s’employer très sérieusement à allumer le feu et Second Mao debout devant la planche à découper, la tête baissée occupé à étirer la pâte. Elle doit certainement trouver cela suspect, elle ne peut me voir. Je me suis placé derrière elle et, paf, lui colle une autre claque sur les fesses. C’est louche ! Plus que louche ! Elle attrape l’épée en bois de pêcher au pied du mur et d’en donner des coups par-ci des coups par-là. Paf ! Vieille sorcière ! Paf ! Je vais te pourfendre !

Grand Mao, Second Mao éclatent de rire.

« Fils de pute, quel numéro de singes savants me jouez-vous là ?

– Neuvième tante, neuvième tante, ne vous fâchez pas, ce n'est pas nous, c'est le petit merdeux.

– Petit merdeux, petit merdeux, arrête tes espiègleries, la neuvième tante va te faire des raviolis. »

Les raviolis sont prêts, portés sur le kang, je suis rassasié au bout du vingtième. Alors je reprends mes taquineries contre la neuvième tante. Je lui jette des raviolis sur le cou, sur les épaules, en pose sur sa tête, en lance entre ses cuisses, cela la brûle et elle pousse des cris aigus.

Les jumeaux sont mécontents, je redeviens sérieux.

Une fois les raviolis mangés, la neuvième tante fait venir les jumeaux sur le kang. Elle dit qu'elle va exécuter des tours de magie. Elle apporte une assiette avec des couleurs, il y a du rouge, du jaune, du vert, du bleu, du blanc. Elle leur dit de s'allonger sur le dos, de fermer les yeux, car s'ils les ouvraient, cela arrêterait net la magie. Elle a vraiment le sens de la mise en scène : elle saute un moment sur le kang, chante, avec une brosse trempée dans les couleurs elle peinturlure selon sa fantaisie le corps des jumeaux, un trait rouge, un trait vert, un pan bleu, un pan jaune, un vrai gribouillage de sortilèges diaboliques. Le bout de leur carotte est lui aussi tout bariolé, ils n'ont plus apparence humaine. Il y a aussi d'autres scènes que je ne souhaite pas rapporter…

Comme le jour pointe, la neuvième tante leur ordonne de se lever pour voir comment elle va retrancher l'âme du secrétaire Ruan.

Elle apporte une feuille de papier jaune marouflée. Elle la pose à plat sur la table.

Elle allume deux grands cierges rouges, les flammes vacillent, ses yeux en lancent des étincelles bleues.

La neuvième tante saute sur les jumeaux, elle les pilonne de ses fesses. Quand elle juge que c'est suffisant, elle dessine sur le papier une tête humaine.

Oh, oh, oh, mais c'est Ruan-la-Grosse-Tête…

La neuvième tante, les cheveux en bataille, appuyée sur l'épée, crache une écume blanche. Elle boit une gorgée d'eau alcaline, la pulvérise sur l'épée en bois de pêcher. Puis elle fait circuler son souffle, ses yeux lançant des lueurs vertes mauvaises, elle piaule ce chant : « Je suis la réincarnation de la Vieille

Mère de la montagne Noire… Les raviolis m’ont donné de l’énergie… de tout mon cœur au service du peuple… j’aide Grand Mao et Second Mao à trancher le cou de leur ennemi… »

Elle prend une nouvelle gorgée d’eau alcaline qu’elle pulvérise sur l’épée. Une autre encore sur la feuille de papier. Puis elle pourfend la tête qui y est dessinée.

Peu après, sur le papier du sang rouge sombre !

La neuvième tante tombe sur le sol à la renverse.

Quand elle revient à elle, elle déclare : « J’ai tué des démons la nuit durant, je suis épuisée. »

Les jumeaux lui demandent : « Le secrétaire Ruan est mort ? »

Elle répond : « Son âme l’est ! Sa chair vit encore, vous pouvez sans crainte aller le décapiter, le hacher menu. »

Au point du jour, nous retraversons la rivière en bateau.

XIII

J’ai également entendu monsieur Wang, devenu depuis boue informe, raconter aux jumeaux cette histoire de vengeance.

Quand Zhu Yuanzhang, le fondateur de la dynastie Ming, monta sur le trône impérial, aux trois repas journaliers il ne prenait que des aliments de choix : raviolis, pains à la vapeur, gros choux blancs à l’étuvée avec de la viande de porc, tofu à la feuille de gelée de soja, rien que de bons mets. L’être humain ne doit pas être rassasié, sans quoi il pense à des choses. Lesquelles ? S’amuser avec les femmes, pardi. Un souverain stupide, qui ne pense qu’à s’amuser, ne manque pas de ministres déloyaux. L’histoire raconte qu’un ministre félon nommé Qian Guang or, ce Qian Guang, ce n’est vraiment pas quelqu’un de bien ! De père chinois et de mère américaine, il avait le cou comme une pousse d’ail, démesurément long, les jambes arquées comme des ressorts. Il mangeait du fil de fer et chiait des ressorts – ses boyaux étaient tordus et il avait le cœur plein de fiel. Il cherchait partout de belles femmes pour l’empereur, des grosses, des maigres, à la peau blanche ou foncée, par flopées, pour lesquelles l’empereur ne montrait que dédain. À la vue des sourcils verrouillés, du visage grêlé renfrogné du souverain, il était comme une fourmi sur une tôle brûlante. L’histoire raconte que ce jour-là Qian Guang déambulait au hasard des rues de Pékin, l’empereur lui avait dit que si dans les trois jours il ne lui trouvait pas une belle femme il aurait sa tête de chien. Qian Guang se disait : Votre Majesté, ah, Votre Majesté, si ma propre femme répondait à vos exigences, je vous l’aurais offerte depuis belle lurette, si j’avais une belle femme, comment moi, votre esclave, oserais-je la dissimuler ? À force de penser, il finit pas s’abandonner à

l’émotion, ses yeux s’emplirent de larmes, il regarda le fossé des remparts de la ville et se dit : Autant sauter et en finir. Si je reste en vie et ne puis satisfaire les exigences de Sa Majesté, mieux vaut mourir. Comme il allait sauter dans la rivière, il entendit un chant de femme monter d’une petite ruelle. La voix était haute, au-dessus du registre des aigus ; qu’il était mélodieux ce chant, il s’infiltrait jusque dans votre chair. Qian Guang vola plutôt qu’il ne marcha et alla se poster devant la fenêtre, de la pointe de la langue il fit un trou dans le papier, y colla un œil, Dieu du ciel ! Debout à l’intérieur se tenait une jeune fille d’une rare beauté. Qian Guang fit irruption dans la pièce et produisit la lettre de recommandation ; une fois son identité déclinée, il demanda à la femme si elle consentait à devenir concubine de l’empereur. Cette dernière répondit par la négative. Qian Guang lui dit que si elle n’acceptait pas, on écorcherait vif son père. Celui-ci s’était déjà mis à genoux dans la salle principale, pour remercier à force cris le seigneur de son immense faveur ! Qian Guang dit : « Ton père, lui, est d’accord, qu’est-ce qui te prend de faire des histoires ? Sans ton père aurais-tu pu naître d’une fente de la pierre ? » La femme dit : « J’accepte. » Comme ils étaient là à parler, un parfum étrange toucha ses narines, Qian Guang demanda en humant l’air : « Quel est ce parfum ? Quel est ce parfum ? » La femme rougit sans dire un mot. Ce fut le père qui répondit : « Je ne veux rien cacher à Votre Excellence, ma fille peut émettre neuf fois par jour des effluves parfumés, chacun durant une dizaine de minutes. » Qian Guang battit des mains et approuva de la voix : « Quel trésor, quel trésor, qui, hormis sa majesté est digne d’un tel trésor ! » et d’ajouter : « Vous avez le téléphone ? » Le vieillard répondit : « Oui, là sur la table. » Qian Guang téléphona sur-le-champ au Palais impérial. La nuit même, un grand palanquin, aux sons des trompes et des tambours, emporta la femme aux Neuf effluves parfumés.

L’histoire raconte que l’empereur, après l’avoir obtenue, aurait voulu la garder à jamais dans sa bouche, cet amour était plus profond que la mer. Elle devint immédiatement concubine impériale de premier rang, tandis qu’il faisait exécuter la précédente sur les bords du Grand Canal. Il rédigea quelques notes pour que la famille de sa nouvelle concubine puisse mener belle vie. Quant à Qian Guang, il obtint une importante promotion.

L’histoire raconte que ce jour-là la femme aux Neuf effluves était assise sur les genoux de l’empereur à tortiller des fesses et à envoyer son parfum. L’empereur au comble de la joie, enivré jusqu’au vertige par les effluves, lui dit : « Il n’est d’autre femme comparable à toi sous le ciel. » Elle, grisée par son succès, lui répondit : « Moi, votre humble concubine, je ne suis pas la meilleure. » Les yeux impériaux en furent écarquillés, pareils à deux ampoules électriques allumées : « Qui est meilleure que toi ? Vite, informe le souverain que je suis. » Elle répondit : « Ma sœur aînée est mieux que moi. » L’empereur demanda : « Et en quoi te surpasse-t-elle ? » « Elle peut émettre dix effluves parfumés par jour. » « Ne devient-elle pas la femme aux Dix effluves ? » « Oui, c’est la femme aux Dix effluves. »

L’empereur la repoussa violemment et donna l’ordre de faire venir Qian Guang.

Ce dernier remonta au petit trot la salle du trône impérial et floc ! se laissa tomber à genoux, ne cessant de répéter : « Longue vie ! Longue vie ! Longue vie ! » L’empereur ordonna à ses subordonnés de faire donner à Qian Guang quarante coups de grande planchette ; les pleurs et les cris du flagellé s’élevèrent jusqu’au ciel, la correction lui laissa le corps lacéré et meurtri. L’empereur l’injuria en ces termes : « Qian Guang, espèce de bâtard, ainsi donc, tu as osé me cacher la vérité, tu as gardé pour ton propre usage une femme de premier choix, la femme aux Dix effluves, et m’as laissé à moi, le souverain, celle de second rang, la femme aux Neuf effluves ! » Qian Guang frappait son front contre le sol à la cadence qu’on met à piler de l’ail, il dit : « Que votre majesté me permette de faire un rapport, je n’ai pas caché le trésor de premier rang, cette femme aux Dix effluves a épousé il y a deux ans le Premier ministre de cette Cour. »

L’empereur réfléchit en silence. Finalement, se sentant insatisfait, il donna l’ordre que le Premier ministre aille faire une course à cheval sur la Montagne de glace. L’intéressé ne savait pas en quoi il avait offensé l’empereur, il rentra chez lui pour interroger sa femme. Elle ne savait rien elle non plus des intentions de l’empereur. Comme ils étaient là, perplexes tous les deux, la petite belle-sœur téléphona et dit : « Beau-frère, prenez bien soin de vous, l’empereur a des vues sur ma sœur aînée. » Le Premier ministre soupira longuement, il prit congé de la

femme aux Dix effluves, qui était enceinte, les deux époux pleurèrent un moment, le Premier ministre dit : « L'empereur m'ordonne de mourir, je ne peux qu'obtempérer. » Il se suicida en avalant un morceau d'or. La femme aux Dix effluves dénoua la ceinture de son pantalon et l'accrocha au chambranle de la porte ; comme elle allait se pendre, l'empereur arriva avec toute une troupe et l'emmena au palais.

Elle devint impératrice. Mais l'enfant dans son sein était sur le point de naître, elle savait que l'empereur avait des connaissances en gynécologie, s'il comptait les jours, il comprendrait que ce n'était pas de la graine de dragon ; pour couper l'herbe avec la racine, il tuerait l'enfant, cela ne faisait aucun doute. Elle dit alors : « Fils, ô mon fils, pour venger ton père, attends encore un an avant de sortir. » Et l'enfant, de fait, attendit un an dans son ventre. À la naissance, il avait toutes ses dents. Qui était-il ? L'empereur Yongle ! L'empereur avait accaparé l'épouse d'un autre, et l'enfant de cet autre s'était emparé du pouvoir aux mains de la famille Zhu. Cette vengeance avait été menée intelligemment.

Monsieur Wang avait ajouté : « L'empereur de son côté avait montré trop de convoitise, ne manquait-il pas un seul effluve parfumé ? Les femmes ne seraient-elles donc que des objets ? N'est-il pas vrai, secrétaire Ruan ? »

On dit que le secrétaire avait administré une gifle à monsieur Wang, et que le lendemain il le réexpédiait chez lui.

Monsieur Wang devait se suicider quelques jours plus tard, en avalant du poison.

XIV

Une fois franchi le fleuve, en traversant la vase profonde, nous voyons ce père battu à mort et la femme fantôme en train de s’empoigner. Des jurons, « pute », « salope », nous arrivent aux oreilles. Ils luttent, se roulent dans la boue. Nous les laissons derrière nous, contrairement à nos habitudes, nous n’esquivons pas, bien au contraire, nous avançons en nous pavanant dans la grande rue du village, le clairon de Mo Luohui retentit de nouveau. Les corps nus des jumeaux sont tout bariolés, ils attirent le regard des villageois. Ces derniers, comme des rats, sont là, craintifs, allez savoir de quoi ils ont peur. Tous les deux, ils s’élancent à grands pas, sans prononcer la moindre parole.

Lorsqu’ils sont tout près de la magnifique demeure du secrétaire Ruan, des miliciens portant dans les bras de grandes lances endommagées marchent avec nonchalance en direction du lieu de l’alarme. Nous entendons soudain dans les haut-parleurs : « Ruan-la-Grosse-Tête qui a dirigé quarante ans le village a été destitué de ses fonctions. Quel crime n’a-t-il pas commis ! Il a tondu la laine sur le dos des habitants du canton, il a intimidé les hommes et s’est accaparé les femmes, il a commis tous les méfaits imaginables. La milice qui protégeait sa demeure doit immédiatement se retirer, le nouveau secrétaire appelle tous les villageois qui ont des griefs à se venger, tous ceux qui ont subi des injustices à demander réparation. »

Quand nous entrons dans la cour de vieux Ruan, une foule désordonnée s’empare déjà de ses richesses : un sac de poivre, deux mille têtes d’ail, une jarre d’huile de sésame, un nombre incalculable de pièces de soieries et de satin.

Vieux Ruan est assis sur un tabouret carré, appuyé contre le mur qui vient d’être blanchi à la chaux, ses paupières sont baissées, il ne dit rien, malgré le pillage total de ses biens.

Quand la foule s’est dissipée, les jumeaux bondissent enfin du coin de mur où ils se sont tenus pendant tout ce temps. L’apparition soudaine de ces deux grands singes au cul nu, sans parler de leur corps tout bigarré, semble effrayer vieux Ruan.

Leur chair frémit, de peur on dirait.

Vieux Ruan est le premier à prendre la parole :

« Mes fils, vous tombez bien !

– Vénérable vieillard Ruan !

– Ruan-la-Grosse-Tête !

– Nous venons vous trouver pour demander réparation pour l’injustice !

– Nous venons vous trouver pour nous venger !

– Vous avez violé notre mère !

– Vous avez battu notre père à mort !

– Nous, oui nous, réclamons vengeance, réclamons vengeance ! »

Vieux Ruan relève la tête, soupire à plusieurs reprises avant de dire : « Mes fils, qu’entendez-vous faire de moi ? »

Les jumeaux se regardent, indécis. Ils parlementent un bon moment et finissent par dire, non sans hésitation : « Vous couper les jambes.

– Fort bien, fort bien, chacun une, à chacun votre tour, dit vieux Ruan, sur un ton affable. Grand Mao, va au coin du mur et apporte la hache et toi, Second Mao, va dans l’aile du bâtiment et transporte le billot. »

Ils s’exécutent docilement.

Vieux Ruan s’assied par terre, pose sa jambe sur le billot, allume une cigarette étrangère et se la colle au bec. Il reprend : « Mes fils, vous allez voir quel truc je vais faire pour vous ! » De l’oreille gauche de vieux Ruan sortent des bouillons de fumée blanche.

« Prodigieux ! » dit Grand Mao en regardant Second Mao.

« Étrange ! » dit Second Mao en regardant Grand Mao.

« Il a un trou dans le tympan ! » crié-je haut et fort.

« Ne restez pas là ébahis, qui commence ? » les presse vieux Ruan.

Les deux frères se poussent l'un l'autre, aucun ne veut passer à l'action.

« Idiots ! Ma graine de tigre et de loup a donné deux mauviettes ! » Tout en les injuriant, il se penche en avant pour attraper la hache, il retrousse la jambe de son pantalon jusqu'à la naissance de la cuisse, il va passer lui-même à l'acte quand il dit soudain : « Allez prendre le crayon et la règle sur le rebord de la fenêtre. »

Les jumeaux s'exécutent docilement.

Vieux Ruan place la règle en travers sous ses genoux, quand elle est bien positionnée, il trace un trait noir bien net le long du bord au crayon. Il dit : « Il faut couper bien régulièrement pour que ce soit beau, car si j'ai une jambe plus longue que l'autre comment aurai-je le cœur de voir les gens ? »

Il mesure puis, d'un coup de hache, tranche la jambe gauche et la met debout à côté de lui. La peau et la chair de la blessure se resserrent vers l'intérieur, un coup, un autre et encore un, la jambe droite est tranchée, placée bien droite à côté de l'autre. Les deux jambes se balancent comme deux petits bonshommes ivres.

« Que voulez-vous d'autres, mes fils ? » Des jambes de vieux Ruan un sang rouge jaillit comme flèches. Son visage est cireux, de grosses gouttes de sueur y perlent.

Les jumeaux se retirent humblement.

« Emportez ces jambes que vous me réclamiez ! » leur lance vieux Ruan.

Ils prennent la fuite.

Je ne sais combien de mois et d'années ont passé, j'ai assez traîné dans le village, je pense profiter de l'air printanier pour chercher une issue quand j'entends dans la rue une voix tonitruante chanter un air d'opéra.

C'est un fou cul-de-jatte qui chante pour mendier sa nourriture. Une foule de badauds l'entoure.

Il a le visage décharné, mais l'ossature garde les traces de ce qu'il a dû être autrefois : le visage d'une grosse tête pourvue de grandes oreilles. Des yeux coule une eau jaunâtre, mais la lueur mauvaise du regard n'en est pas moins

menaçante. À ses genoux sont attachés deux morceaux de caoutchouc noir, ses mains prennent appui sur deux petits bancs dont les pieds ont été raccourcis par l'usure.

Il chante : « Mes braves tantes au grand cœur, ayez pitié d'un pauvre cul-de-jatte… »

Plutôt que chanter, il serait plus juste de dire qu'il crie. Bien que les paroles du chant soient celles d'un pauvre hère, les gens n'en sentent pas moins qu'elles recèlent des velléités de meurtre. Je suis mort depuis si longtemps, aussi je ne me sens pas concerné, mais les vivants, eux, en ont le cœur qui bat la chamade.

Une vieille femme portant à deux mains un bol avec des restes s'avance en trébuchant, on lui ouvre un passage, elle pose le bol devant le mendiant et dit avec une compassion toute bouddhiste : « Pauvre homme, allons mangez… »

Le cul-de-jatte relève la tête et se met soudain à ricaner. La vieille femme lui dit : « Et vous riez pourtant ? »

Il rit avec plus de sarcasme encore, la vieille femme se met à trembler, elle s'apprête à tourner les talons et à prendre la fuite, quand le cul-de-jatte lui lance : « Jiaoxing ! »

Très peu parmi les badauds présents connaissent le nom de lait de la vieille femme, Abricot charmant, ceux qui le connaissent sont terrorisés de l'entendre prononcer par lui. La vieille femme est comme momifiée, même ses pupilles ne bougent plus.

« Jiaoxing, ces restes froids sont pour un chien ? » Il élève les petits tabourets et pulvérise le bol : « C'est quel jour aujourd'hui ? »

Oui, au fait, aujourd'hui quel jour sommes-nous, aujourd'hui, c'est la fête du manger-froid, la fête des esprits défunts, même eux en ce jour voient leur ordinaire amélioré.

La vieille femme s'en va, plus vite que le vent.

Jadis, elle avait vraiment été un « abricot charmant », des fesses plantureuses, en les pinçant il en sortait une huile parfumée, des seins qui pointaient avec des bouts tout rouges, plus gros que des jujubes…

Les vieux se souviennent, les enfants les écoutent, puis les vieux partent en soupirant, les enfants jettent des cailloux au vieux mendiant.

Fou… fou… vieux fou…

C’est la fête du manger-froid, sur les tamaris poussent des nouveaux bourgeons gros comme des grains de riz ; sur les branches orientées au soleil, abritées du vent, les bourgeons des pêchers ouvrent leur bouche et sourient. Des jeunes filles grassouillettes et de jeunes épousées font de la balançoire, les garçons sur la prairie lancent leurs cerfs-volants.

Je regarde le visage des cerfs-volants, je pince les seins des jeunes filles, je me glisse dans l’école primaire, je profite de ce que la maîtresse Mei au visage rouge est profondément endormie pour l’enlacer et l’embrasser à tout va. Je défais sa literie, secoue le remplissage de son oreiller, trouve deux préservatifs, souffle dedans pour en faire deux gros ballons, je noue l’extrémité et les envoie dans le vent printanier. Cette nuit, dans chaque foyer l’atmosphère n’est pas à la quiétude, on parle du cul-de-jatte, on raconte une histoire de vengeance.

On raconte qu’il y a bien, bien longtemps, il y eut dans le village des frères jumeaux qui s’étaient exercés à l’art de se faire un corps d’acier comme on l’enseigne à Shaolin…

On raconte qu’il y a bien, bien longtemps, il y eut au village des jumeaux qui étaient passés maître dans l’art de la magie, qu’ils s’étaient vengés dans ce village…

On raconte que les jumeaux en question, la main dans la main, chantant à tue-tête, se sont faufilés dans l’étendue de roseaux devant le village…

On raconte que derrière le village il y avait un mur blanchi à la chaux, que ce mur était couvert de sang et de pus, qu’il avait été blanchi n’importe comment, alors que d’autres disent qu’y était représenté un fuseau…

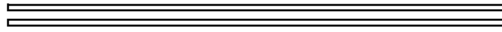
Cette nuit, le village est plongé dans un noir d’encre, dans tous les foyers un ancien raconte l’histoire effrayante de cette vengeance.

Je suis mort depuis longtemps, aussi je peux te dire ceci :

Les vivants sont toujours sous la surveillance des morts.

CINQUIÈME RÊVE

DEUXIÈME TANTE ARRIVERA PLUS TARD



I

Il suffit qu'apparaisse un arc-en-ciel dans le ciel pour que nous pensions immédiatement à ce terrible proverbe : « Arc-en-ciel à l'est c'est brume assurée, à l'ouest pluie à venir, au sud choux à récolter, au nord massacres sans délai. » Ce dernier phénomène se manifeste au nord, aux confins du ciel. Les années où il apparaît sont vouées à être sanglantes. À l'automne de cette année-là, au canton nord-est de Gaomi on a vu, au nord justement, un tel arc-en-ciel. Il est resté étroitement attaché à cette année-là et a été le symbole de la consternation qui l'a marquée. En effet, cette année-là, le nom du canton nord-est de Gaomi a été associé aux deux fils de Deuxième tante. Cette année-là, l'histoire du canton nord-est de Gaomi a été écrite par eux avec le sang. L'un s'appelait Ciel, l'autre Terre. Jusqu'à présent, personne ne sait lequel des deux était l'aîné et l'on raconte que tous les deux se chamaillaient sans fin à ce sujet.

Ciel et Terre sont entrés au village par un après-midi d'août où le ciel était encombré de nuées noires ; à ce moment-là, les habitants du village étaient tous rassemblés dans la rue, la tête levée en direction du nord, à regarder cet arc-en-ciel d'une beauté éblouissante.

II

Ciel était vêtu d'un uniforme taillé dans un tissu noir tissé à la machine, Terre portait quant à lui un uniforme blanc en sergé de coton. Ciel portait à la ceinture un Mauser brillant à grand canon de fabrication allemande. Terre avait pendu à son cou un pistolet-mitrailleur « à fleur »[1] MP18 de fabrication russe. Ciel était de haute taille, avait les cheveux blonds, des lèvres très rouges, de grands yeux d'un bleu limpide, comme si on avait fait goutter dedans de l'encre bleue. Terre était de petite taille, il avait le dos voûté, les traits irréguliers, les dents jaunes. L'un était beau, l'autre faisait peine à voir, tels étaient leurs traits distinctifs. La jeunesse était leur caractère commun.

Alors que les villageois se tracassaient au sujet de cet arc-en-ciel, les deux arrivèrent depuis le pont, l'un grand, l'autre petit, l'un beau, l'autre laid. La rivière coulait d'est en ouest, le pont l'enjambait dans un axe nord-sud. À la tête du pont, la grande échauguette construite il y a des années était le seul accès à ce village entouré de hauts murs. Les deux frères venaient de là où était apparu l'arc-en-ciel. Les gens eurent l'impression qu'ils sortaient de celui-ci.

Ils s'approchèrent sans hésitation de Grand-oncle. Ce dernier était le chef du clan, mais aussi celui du village. Il avait une belle barbe au menton, pareille à du fil d'acier.

« Vous deux… demanda-t-il en s'avançant vers eux, vous venez d'où ? »

Les deux frères échangèrent un coup d'œil, ils semblaient communiquer entre eux par le regard. Les gens examinaient, pleins de méfiance, ces deux étranges visiteurs au profil si contrasté.

Ciel sortit de sa poche une photo toute jaunie, la tendit à Grand-oncle en disant : « Vous la connaissez ? »

Terre affirma de façon catégorique : « C'est sûr, vous êtes notre grand-oncle maternel ! »

Les deux frères portaient des gants de soie blanche, fine et lustrée, très voyants.

Grand-oncle examina la silhouette floue sur la photo, il murmurait des mots indistincts.

Ciel demanda : « Vous ne reconnaîtriez pas votre propre nièce ? »

Terre dit : « C'est vous autres qui avez contraint notre mère à partir ! »

Grand-oncle, surpris, dit à son tour : « Vous êtes les enfants de Deuxième fille ? »

Ciel répondit : « Oui, je m'appelle Ciel. »

Terre dit : « Oui, je m'appelle Terre. »

À la vue du Mauser à la taille de Ciel et du pistolet-mitrailleur au cou de Terre, Grand-oncle ne put s'empêcher d'avoir peur, le sourire affectueux qu'il leur adressa n'était que la contraction de la peau et des muscles, il leur dit : « Oh là là, ainsi donc ce sont deux petits-neveux qui nous arrivent, quelle joie ! Mais quelle joie ! Et votre mère ? »

Les deux frères répondirent en chœur : « Elle arrivera plus tard ! »

---

1. Au canon entouré d'une gaine isolante en maille.

III

Notre père, grand érudit, raconte :

Cette année-là, j’avais quinze ans et demi, c’est l’âge de la curiosité, de la bougeotte. Quand j’ai appris la nouvelle de l’arrivée des deux fils de votre deuxième grand-tante – mes cousins plus âgés que moi –, j’en ai tremblé d’excitation. Pour une raison que personne ne saurait préciser de façon claire, notre clan, qui avait connu autrefois son heure de gloire dans le canton nord-est de Gaomi, était à l’époque sur une pente descendante. Mon père et ses frères étaient seize, ils avaient eu quarante-huit filles, alors que les garçons de ma génération n’étaient que quatre et, des quatre, j’étais le seul qui pouvait être considéré comme habile et intelligent, les trois autres, Degao, le fils du huitième oncle, était un muet aux yeux jaunes, Dezhong, le fils du deuxième oncle, était aveugle de naissance, Deqiang, le fils du onzième oncle, était un idiot mort à treize ans qui n’avait jamais porté un seul vêtement de sa courte vie. Sa mère lui avait à maintes reprises fait mettre des vêtements neufs mais, chaque fois, il les avait ôtés sur le champ et déchirés en lambeaux. En revanche les quarante-huit filles étaient toutes belles comme des fleurs ou comme du jade, habiles et intelligentes. Les jeunes filles à marier de la famille Guan du canton nord-est de Gaomi se valaient toutes, car pour aucune il n’y avait à redire, c’était chose bien connue dans les trois districts à la ronde. Chez nous, il y avait trop de filles : Pivoine, Rose, Orchidée, Osmanthe, Chrysanthème… Pratiquement tous les noms de fleurs avaient été réquisitionnés. Notre famille était un demi-« Jardin aux cent fleurs[1] ». Sans être aussi précieux que le Jia Baoyu du *Rêve dans le pavillon Rouge*, je passais cependant pour un despote satanique. Je me suis

infiltré dans le groupe de mes cousines pendant une dizaine d'années, même si elles étaient toutes des anges, elles finissaient par me lasser. Alors, quand soudain j'entendis que deux cousins plus âgés arrivaient, j'en tremblai d'excitation, cela peut tout à fait s'expliquer, non ?

De la génération de votre arrière-grand-père ils sont sept frères, surnommés « les sept tigres de la famille Guan », j'ai la flemme de raconter les histoires qui les concernent, quand j'aurai fini de conter celle des deux cousins, un de ces quatre, je feuilletterai peut-être de nouveau ce vieux registre d'histoire et je secouerai leurs peaux de tigre pour que le monde les apprécie – difficile de dire ce que sera l'avenir. Tout comme un arbre se divise en plusieurs branches, dans notre clan chaque famille menait sa propre vie, toutefois, en raison de ma position particulière au sein du clan, je recevais partout un traitement de faveur ; même si, dix minutes plus tôt, pour des histoires de bornage des terres, mon père s'était battu au corps à corps avec le propre fils de Grand-oncle, dix minutes plus tard, chez Grand-oncle, Grand-tante me donnait à manger ces racines de chaume torréfiées croustillantes qu'elle conservait dans une boîte. Ces racines de chaume sucrées sont une tradition de notre clan, tradition assez complexe dont je n'ai pas envie de parler.

Quand j'ai appris la nouvelle de l'arrivée de mes deux cousins, c'était l'heure du dîner sous la lampe. Sans me soucier davantage de l'opposition de mes parents, abandonnant mes jeunes cousines Lilas et Fleur de pêcher qui m'embêtaient, j'ai volé jusque chez Grand-oncle. Notre clan à cette époque-là était déjà divisé en des dizaines d'unités indépendantes sur le plan de l'économie domestique, toutefois, en raison de contraintes liées à la propriété familiale ancestrale, les logements étaient concentrés de chaque côté de la ruelle du Pont. Des frères de Grand-oncle, cinq étaient déjà morts, à la guerre ou de maladie et, la chose est plaisante, seuls le plus âgé et le plus jeune étaient encore en vie. Deuxième tante était la fille du troisième des garçons, votre arrière-grand-père ; comme ce dernier était mort, tout naturellement mes deux cousins séjournaient chez Grand-oncle.

Je galope dans la rue tandis que les chiens de notre clan aboient comme des fous. L'arc-en-ciel qui a étonné et troublé les gens a disparu, mais au nord, aux

confins de l'horizon, il reste encore un pan de ciel très coloré qui fait penser à du sang en suspension dans l'eau. Dans la rue marchent de vagues silhouettes, je ne peux pas bien distinguer leur visage, mais l'odeur de paille fermentée qui s'exhale de leur bouche montre que ce sont des Guan de la ruelle du Pont. Ce peut être le huitième oncle ou bien le sixième mais tout aussi bien telle ou telle tante.

Arrivé devant la maison de Grand-oncle j'arrête ma course afin de récupérer mon souffle, puis sors de ma poche un paquet de racines de chaume desséché de la taille d'une allumette et me le fourre dans la bouche. La lampe en verre suspendue sous l'auvent de la tourelle surmontant le portail émet une lumière blafarde qui vient éclairer mon visage vert et ma bouche qui ne cesse de mâchouiller le chaume. Ce soir-là, la porte principale est entrouverte, le canon de fabrication artisanale qui est resté si longtemps posé sur le mur-écran[2] a été retiré. Pour se prévenir des brigands, Grand-oncle avait érigé la cour de sa maison en un vrai fortin, il avait ouvert des meurtrières carrées dans tous les murs, celui de la cour, du pignon, du mur-écran, et même celui des cabinets. Grand-oncle et Grand-tante avaient chacun un tel canon, ils avaient également cinq fusils de chasse de longueurs différentes qui pouvaient être chargés par la bouche de poudre ou de plombs. Ils étaient prêts à tout moment à mener un combat désespéré pour défendre leur position. Bien sûr, autant que je m'en souvienne, un tel combat n'a jamais eu lieu, le seul que je puisse mentionner remonte à une vingtaine d'années et concerne de près ma deuxième tante. Quand ce conflit éclata, ce fut une grande honte pour tout le clan et pourtant cela devait devenir, qui l'eût cru, notre fierté. Finalement, dans notre famille Guan du canton nord-est de Gaomi, est apparue une héroïne qui a osé se mettre à la tête de bandits pour attaquer la maison de son propre oncle ; des femmes aussi braves ne se trouvent pas dans le premier clan venu. Cette héroïne authentique qu'était Deuxième tante a fini par se transformer au fil du temps en un personnage de légende et le petit combat qu'elle a dirigé a constitué un brillant sujet de conversation pour les temps de loisir. Or voilà que ses deux étranges fils faisaient soudain leur apparition, comme tombés du ciel, comme venus de cet arc-en-ciel qui s'était montré au nord, brillant comme du sang. De plus, ils

avaient annoncé que leur mère – votre deuxième grand-tante – allait « arriver plus tard ». Avec toutes les rumeurs que je viens d'évoquer ci-dessus, on comprendra que mon excitation était inévitable, nécessaire.

Le canon tout rouillé qui sortait autrefois du milieu de l'idéogramme « bonheur » au centre du mur-écran est maintenant planté derrière ce mur, dans la vase, à côté du réservoir à eau ; le tube tourné vers le ciel, il a piteuse allure. La lumière vive de la lampe qui jaillit de la salle principale éclaire, à côté du réservoir, les dures feuilles du laurier-rose qui dépasse l'auvent de la maison, elles scintillent, émettant des lueurs d'un bleu profond ; deux papillons de nuit bleus se poursuivent en virevoltant au-dessus de la couronne de l'arbuste, se fondant parfois dans le feuillage, on dirait que les myriades de feuilles bleues se mettent à danser avec légèreté, donnant l'impression que l'arbre tout entier va s'arracher de terre pour s'élever dans les airs ; parfois, ils se détachent d'entre les feuilles restées immobiles telles des myriades d'ailes rigides, alors seules deux taches d'un bleu profond volettent avec délicatesse entre les branches, si fragiles que vous en avez le cœur serré. Le chien jaune de Grand-oncle, si vieux qu'il ne peut presque plus marcher, est mon ami depuis la prime enfance, pourtant, ce soir-là, sur ses gardes, il m'a aboyé dessus, cela m'a indigné. Ses abois ressemblaient assez à la toux d'un vieillard nonagénaire, ils voulaient en imposer mais ils n'en imposaient pas du tout.

La pièce principale de la maison de Grand-oncle, très spacieuse, était à l'origine la salle du conseil du clan : une dizaine de grands fauteuils entourent une lourde table carrée en bois de catalpa, le long des quatre murs sont placés des bancs étroits. Sur le mur nord une peinture indique les caractères tabous inclus dans les noms des ancêtres et qu'il ne faut pas prononcer, dessous sont allumés deux grands cierges en suif rouge vif dont la flamme vacille, entraînant dans le même mouvement le tremblement des visages des ancêtres sur la peinture, ces personnages semblent se murmurer quelque chose à l'oreille.

Grand-oncle, l'aîné de sa génération, est assis dans la pièce, sont également présents son épouse, le septième grand-oncle et son épouse ; des seize garçons de la génération de mon père il manque ce dernier et mon onzième oncle, quant aux tantes, certaines sont là, d'autres non à moins qu'elles ne soient reparties

déjà. De mes cousins, il manque l'idiot Deqiang ; le muet Degao est là ainsi que l'aveugle Dezhong. Je fais irruption dans la pièce et lance, en enfant gâté et despotique que je suis : « Où sont les cousins ? » L'atmosphère grave qui règne dans ce lieu me surprend. Grand-oncle et son épouse, le septième grand-oncle et la sienne siègent au centre du cercle, les oncles et les tantes sont assis sur les bancs contre le mur. Mon cousin aveugle est pelotonné dans un coin, les mains appuyées sur un long bâton, il écoute de toutes ses oreilles ; mon cousin muet est debout à ses côtés, sa tête ronde oscille comme un hochet, ses grands yeux papillotent d'éclats dorés pleins d'une magie infinie. Je m'appelle Dejian, j'ai l'esprit clair et les sens aiguisés. À peine entré dans la salle, Dejian sent tout de suite à quel point l'atmosphère est tendue, un air glacial enserre la chaleur de la pièce, tout comme la palourde enserre la perle. Mon souhait ardent de chercher mes cousins s'en trouve subitement refroidi. C'est la première fois que Dejian, habitué à se comporter en petit tyran au sein du clan, sent qu'il doit se montrer attentif et surveiller ses paroles et ses actes. Je trouve ma place aux côtés de l'aveugle et du muet. L'aveugle est assis, la main appuyée sur le bâton, le muet et moi-même sommes debout à ses côtés. L'aveugle a tout à fait l'air d'un stratège prévoyant et avisé entouré de ses gardes, à droite et à gauche. Nul besoin qu'on me les présente, je vois les deux cousins en question, assis tout près l'un de l'autre dans de grands fauteuils cramoisis, en face de Grand-oncle et du septième grand-oncle. L'assemblée entière – presque tous les membres du clan – a le regard fixé sur mes cousins, débarqués si soudainement, en train de prendre leur repas.

Nous savons tous que Grand-tante est la femme la plus pingre au monde ; quel que soit le statut du visiteur, ce n'est pas évident de pouvoir manger chez elle de la viande ; tout au plus vous servira-t-elle deux œufs accompagnés d'une assiette de peaux de crevettes. Or, ce soir, voilà que devant mes deux cousins il y a un poulet au lait de soja à la mode de Guo Xiaoshou, du poulpe séché en sauce à l'étuvée, un grand bol de crevettes de mer sautées aux œufs, de plus un mortier de purée d'ail à peau violette, et encore une pile d'au moins vingt galettes à la farine blanche, une botte de ciboules. Une telle abondance sur la table de Grand-tante, putain, c'est carrément sans précédent ! Les deux cousins, comme s'ils

étaient seuls au monde, tranquillement, sans se poser de questions, engloutissent la nourriture. Ah, oui, il y a aussi une bouteille d'eau-de-vie de sorgho et deux coupelles vertes. Mon cousin aux cheveux d'or et aux yeux bleus tient une tête de poulet dans la main gauche, une galette fourrée à la ciboule dans la droite. Il délaisse la galette pour grignoter, très concentré, la mince peau grasse sur la tête du poulet. Ses lèvres, ointes de graisse, semblent plus charmantes encore – font penser à des abricots rouges, bien mûrs, elles sont fraîches comme des cerises. L'expression « son visage comme poudré, ses lèvres comme ointes de fard » décrit parfaitement le physique de mon grand cousin (je dis grand, car nous le trouvions grand), on la dirait créée spécialement pour lui. La façon de manger de son frère et son air rogue n'ont rien de l'élégance de son aîné, il remplit sa bouche de plus nourriture qu'elle ne peut en contenir, ses joues sont gonflées à bloc, je peux voir les aliments descendre à la file le long de son cou grêle, interminable, mais pas ses dents les mâcher ; bien que sa cavité buccale soit ainsi remplie, il n'en continue pas moins d'enfourner la nourriture comme un forcené : morceaux de poulet, de poulpe, œufs, galette, tiges de ciboule, purée d'ail.

Peu à peu, une sueur luisante envahit leurs fronts. Peu à peu, la nourriture et la boisson dans les plats et les coupes sont liquidées. Ils ôtent leurs bonnets raides et durs comme de la tôle, les balancent sur la table, puis déboutonnent leurs vestes, montrant une chemise d'une blancheur immaculée en calicot, montrant même les poils de leurs poitrines : blonds pour l'aîné, noirs pour le cadet. Toutefois leurs armes, symboles de mort et de prestige, restent accrochées qui à la taille, qui au cou. Dans notre clan des chiqueurs de paille du canton nord-est de Gaomi on a connu jadis des types qui chérissaient leurs armes comme la prunelle de leurs yeux, ainsi mon grand-père et mon cinquième grand-oncle, mais, sauf exception, pas au point de ne pas s'en départir à table. Une autre explication serait que ces deux cousins gardent de la méfiance envers l'assemblée : leurs grands-oncles et leurs grand-tantes maternels, leurs oncles, tantes et cousins, d'où leur extrême vigilance. Déjà coupes et plats sont vides, sur la table c'est un beau désordre, avec la carcasse du poulet et les résidus d'aliments. L'aîné des frères, posé, serein, se cure les dents avec une allumette ;

le cadet, sans se soucier des débris d’aliments qui emplissent sa bouche, ôte de son cou le pistolet-mitrailleur russe long et grand, dont le canon est équipé d’un cylindre percé de trous de refroidissement, de son doigt il appuie sur le ressort de compression à l’arrière de la crosse, une minuscule burette ronde en fer s’éjecte. Il est plein d’huile à fusil. Il sort un chiffon blanc de sa poche, le déplie, serre un coin entre ses dents, clac, il en déchire un morceau puis il l’imbibe d’huile transparente et se met à fourbir son arme. Il faut dire qu’elle est presque neuve, les parties en acier ont gardé leur aspect bleuté d’origine, elles diffusent de légers éclats métalliques. Le vernis de la crosse en bois a un rendu abricot, beau et chaud. Mon huitième oncle est un expert en armes à feu, on comprend, à l’expression sur son visage, que celle de mon cousin, c’est quelque chose ! À le voir astiquer ainsi son arme avec métier et concentration, même moi, à mon simple niveau, je me dis que ce cousin-là ne doit pas être d’un commerce facile. Si lui n’est pas commode à manœuvrer, l’aîné n’est pas non plus une lampe à économie d’huile, bien qu’il n’ait pas exhibé aux yeux de tous le Mauser de fabrication allemande qu’il porte à la taille ; mais qui, au canton nord-est de Gaomi, ne connaît pas la puissance de cette arme ! Quand on se sert d’un Mauser, on apprécie son brillant ; d’une grenade à main, les « pétales » ; d’un fusil, le capot de hausse. Le Mauser à miroirs, la grenade à pétales, la kalashnikov sont le top dans leur catégorie, des trucs de premier ordre, dont on est fier, que l’on s’enorgueillit de posséder. La lumière des cierges s’assombrit, la mèche a fait des nœuds, Grand-tante s’empare de ciseaux noirs et s’avance pour les couper, les flammes grandissent soudain, une odeur de graisse s’élève, la lumière forcit brusquement, faisant ressortir davantage l’éclat aveuglant des trésors que portent les cousins. C’est alors que sur le visage de l’aîné fleurit un soupçon de sourire doré, sourire si fascinant qu’il ravit presque mon âme.

La sortie de l’impasse se fait entièrement grâce à Grand-tante, certes pingre de nature, mais aussi sage que vaillante. Elle apporte un plateau de laque noire et leur offre respectueusement deux paquets de chaume torréfié, parfumé, de la meilleure qualité. Dans le clan des mangeurs de paille du canton nord-est de Gaomi, personne ne s’est jamais curé les dents, nous mâchons du chaume pour les nettoyer. Nos dents, et c’est valable pour nous tous, sont blanches et saines,

c'est là une des fiertés de notre clan. Les fibres du chaume sont fines et serrées, sucrées comme du sirop, cela vous éclaircit la gorge et vous lubrifie les poumons ; la matière première abonde ; où que l'on creuse dans la terre du canton nord-est de Gaomi, on trouve une poignée de racines d'herbe à paillotte. Les deux paquets de chaume sur le plateau sont brunâtres, leur parfum exalte les narines, c'est Grand-tante elle-même qui les a préparés, et la plupart des gens n'ont pas la chance d'en jouir. Le processus de fabrication est celui-ci : on commence par enlever la peau rude qui protège les nœuds des rhizomes d'herbe à paillotte du début du printemps, on les lave bien et les fait sécher à l'air pour qu'ils deviennent blancs comme des vermicelles de soja, puis on les coupe au ciseau en section de trois à quatre centimètres, on les fait macérer dans de la saumure, puis dans du sirop, une fois séchés à nouveau, on les asperge d'eau-de-vie de sorgho, puis on les étale sur une tuile pour une dessication à feu doux, jusqu'à ce qu'ils prennent une teinte rousse. Tel est le processus de fabrication du chaume à mâcher au sein de notre clan, mais celui de chaque famille a sa propre saveur, le chaume s'apprécie comme le tabac, c'est un grand plaisir pour les membres de notre clan si ancien. Tous s'accordent, hommes et femmes confondus, pour reconnaître que l'arôme du chaume séché de Grand-tante est incomparable, que la couleur obtenue est la plus belle. J'ai mâchouillé une grande quantité de chaume préparé par elle – la vieille femme est pingre en général, sauf quand elle invite à manger du chaume –, le sien est parfumé, sucré, un peu acide, avec un léger bouquet d'alcool ; sans parler du goût, le plus rare est la façon dont elle contrôle le degré de torréfaction : il est séché sans être friable, une fois dans la bouche, les fibres imprégnées de salive retrouvent élasticité et fermeté. Quand ma mère en prépare, dès qu'on le met dans la bouche, cela devient de la poussière et l'on perd tout le plaisir lié à la mastication.

Grand-tante offre son chaume avec déférence, mais ce qui ressemble à de la courtoisie est en fait une mise à l'épreuve. Quiconque a des liens de parenté avec le clan des chiqueurs de paille doit bien naturellement connaître l'importance de ce rite de mastication. Aussi, vous inviter à manger du chaume est un test sur votre identité.

Enfin quelqu'un a pris la parole !

Je peux finalement entendre le doux accent étranger de mes cousins.

« Je vous invite à manger ce chaume ! dit Grand-tante d'une voix insidieuse, je vous invite à manger ce chaume, mes deux petits-neveux !

– Comment ça, manger du chaume ? dit le cadet des cousins, indigné, le pistolet-mitrailleur dans les bras. On nous invite à manger du chaume, on nous prend pour des vaches brouteuses d'herbe ou quoi ? »

L'aîné des cousins pince entre deux doigts un paquet de chaume, le place devant ses yeux et l'examine un moment, puis il le met sous son nez et le sent ; son allure, son expression lui donnent l'air d'un médecin chinois et d'un diable étranger. Il finit par prendre une fibre et la mordille du tranchant de ces incisives, puis, pff, pff, il crache les résidus, il demande en souriant : « Pourquoi nous demander de manger du chaume ? »

Grand-tante regarde Grand-oncle, lequel regarde son frère le septième grand-oncle qui, lui, regarde sa femme, puis les quatre vieillards au hasard balaient du regard ceux des jeunes générations autour d'eux, une expression dubitative peut se lire sur chaque visage, ils pensent tous que ces soi-disant neveux sont des usurpateurs. Quant à leur origine véritable, puisqu'ils prétendent être les fils de la deuxième tante, que sont-ils venus faire ici au juste ? Nous n'avons pas eu le temps de réfléchir à la question.

Grand-oncle dit solennellement : « Votre mère ne vous a donc rien dit ? »

Ils se regardent, tout en secouant la tête.

« Quand reviendra-t-elle ? » demande Grand-oncle. Elle, c'est bien sûr Deuxième tante, la rebelle du clan, mais nos deux cousins, curieusement, ne semblent pas comprendre – peut-être est-ce vrai, ils ne comprennent pas, ou bien ils font semblant de ne pas comprendre.

« Qui ça, elle ? » demande l'aîné en riant.

« Mais votre mère ! rugit Grand-oncle en colère. Qu'est-ce qu'elle vous a envoyés faire ici ? Quand revient-elle ? »

Une rafale de coups de feu retentit soudain dans la salle, on dirait une pétarade de pois. Celui qui a ouvert le feu est le cadet de nos cousins. Il est assis bien droit à la table, son corps semble ne pas avoir bougé d'un pouce. Un sourire

qu’on pourrait qualifier de terrifiant est accroché sur son visage. Nous voyons d’abord une dizaine de douilles dorées, étincelantes, voler dans la pièce, puis ce sont les détonations, claires, stridentes, qui nous prennent au dépourvu, assourdissantes. Le décalage entre le son et l’image est si infime qu’il est difficile de le percevoir, mais j’y parviens pourtant. Le cadet des cousins a un jeu merveilleux, il est assis le pistolet-mitrailleur dans les bras, très digne, très naturel, personne n’a remarqué comment il a rapidement pointé le canon de son arme sur la tête de Grand-oncle, ni comment il a rangé cette arme tout aussi rapidement, laissant la gueule à l’oblique, récalcitrante, pointée vers le plafond. L’arme dans ses bras fait penser à un bébé en train de téter, on dirait une composante organique de son corps, un bras, ou un œil, ou une bouche s’ouvrant et se fermant avec aisance. La fumée blanche de l’explosion flotte en volutes depuis la gueule du pistolet-mitrailleur, la délicate toile d’araignée tombe de même sur nos crânes, sur le sol pavé partout de briques grises, sur le corps bleu vernissé de l’arme… Avec son chiffon blanc, il essuie le fil blanc de l’araignée, puis, avec un chiffon vert tendre imbibé d’huile à fusil, il essuie doucement la gueule de l’arme qui semble ovale, ce geste est celui d’une mère aimante essuyant les lèvres de son fils adoré après qu’il a fini de manger.

Alors que l’odeur fétide, spécifique, du sang de Grand-oncle emplit la pièce, entre jusque dans notre système cardio-pulmonaire, ébranle cette âme antique, excentrique et illogique qui est la nôtre, nous autres du clan des chiqueurs de paille, excepté le muet, nous avons tous entendu l’aîné des cousins marteler ces mots :

« Elle… arrivera… plus… tard. »

Nul doute qu’il s’agit là d’une déclaration solennelle, d’un avertissement sévère, d’un rappel destiné à éclairer les esprits. Dans sa voix, j’ai entendu le verdict final concernant le clan des chiqueurs de paille. Cette vie tiède et douce comme la vase rouge va bientôt s’achever, une époque emplie d’excitation et de terreur, développant au maximum les capacités imaginatives perverses de l’humanité, va commencer ou, pour le dire autrement : a déjà levé le rideau.

---

1. Dans la ville de Heze au Shandong.
2. Mur bâti après le portail à l'entrée de la cour pour effrayer les mauvais esprits.

IV

Deuxième tante, la deuxième tante paternelle de père – notre deuxième grand-tante à nous –, comment était-elle ? Dans le chaos des légendes sur notre clan, personne ne l'a décrite clairement à la jeune génération. Personne n'a dit qu'elle avait chevauché un cheval noir, pourtant, dans nos esprits, c'est bien un tel cheval qu'elle montait, à bride abattue ; les fers étincelants des sabots du cheval clignotent bel et bien dans nos esprits, parfois comme des lueurs stellaires, parfois comme des jeux de lumière sur l'eau. Le bruit clair des sabots, souvent, nous éveille en sursaut de nos rêves. Nous ressentons une douleur au cœur, ignorant ce qui nous émeut ainsi jusqu'aux larmes. En pensée nous transcendons le réel, entrons dans l'univers de Deuxième tante, dans celui du cheval noir. Père dit qu'il sent souvent l'odeur de l'animal, qu'il entend ses hennissements, que souvent il lui apparaît : noir par tout le corps, lustré comme du satin, des oreilles taillées comme du bambou, une queue retombant en drapé. Ce qui est étrange c'est que je ne connais pas le sexe de l'animal, peut-être parce que lorsqu'on évoque un cheval, cela n'a guère d'importance. Personne ne nous a dit que Deuxième tante portait une cape rouge vif, mais sa cape est toujours comme un feu ardent qui brûle dans nos âmes, dans notre moelle. Ce brasier est bleu. Personne n'a dit qu'elle se sert de deux pistolets, mais nous lui voyons toujours deux pistolets à la taille ou dans les mains – il s'agit bien sûr de Mauser allemands d'origine –, tantôt elle vole à bas du cheval, tantôt elle saute sur son dos, la classe consommée avec laquelle elle exécute tout cela est indicible. Tous dans la famille s'accordent pour dire qu'elle est mince, qu'elle a un visage ovale, de grands yeux, la peau foncée ; mais nous la voyons avec un visage comme une

assiette en argent, ou une boule de farine, elle a les bras blancs et tendres, plus blancs et plus tendres que des lotus bien dodus lavés douze fois. Ses yeux sont longs et minces comme ceux du phénix rouge. C'est une femme jeune bien en chair, presque obèse. Nous ne cessons de corriger l'image de Deuxième tante de la légende et je me suis constitué moi-même peu à peu ma propre représentation de ce qu'elle était. Ce faisant, j'ai éprouvé la félicité que ressent tout créateur.

Père nous a dit que les mains de Deuxième tante étaient pourvues d'une membrane rose transparente, il s'agit là d'un phénomène atavique propre à notre clan. Elle ressemblait davantage à nos ancêtres – elle s'en rapprochait moins par l'image que par l'esprit –, aussi sa naissance avait-elle engendré dans tout le clan des sentiments complexes où à la terreur se mêlait de la révération.

Selon les dires de mon père, son père à lui et elle sont frère et sœur utérins ; son grand-père est le troisième de la ligne collatérale. Deuxième tante, dès sa naissance, avait vagi, agitant ses mains dans une mare de sang. L'accoucheuse en coupant le cordon ombilical avait vu dans les yeux du bébé briller un arc-en-ciel bleu. Le nouveau-né pleurait, pourtant aucune larme ne coulait de ses paupières. En fait, il criait les yeux grands ouverts. La terreur que lui avait inspirée le rayon bleu ne s'était pas encore dissipée que la femme vit les membranes entre les doigts du bébé. Bande de tissu et ciseaux lui tombèrent des mains tandis qu'elle s'affaissait sur le sol, tel un gros oiseau touché à un point vital par une balle. Ce fut une belle pagaille dans la pièce, toujours selon père, sa grand-mère ne jeta qu'un œil sur le bébé qui levait haut ses mains au-dessus de la mare de sang, avant de s'évanouir pour ne plus se réveiller.

Père raconte : « La nouvelle selon laquelle grand-mère avait mis au monde un bébé palmé fit très vite le tour du clan. Grand-père se rua pratiquement en titubant dans la maison de son frère aîné. "Grand-frère, grande belle-sœur, dit-il, la situation est très mauvaise, encore une naissance de palmée !"

« Peut-être chaque venue au monde d'un bébé palmé marquait-elle pour le clan le début d'une époque douloureuse, sinon pourquoi grand-père se serait-il montré ainsi pris de panique ? Il était livide, sa barbe brunâtre, pareille aux racines de chaume roulottées dans les flammes tremblait et, tout en tremblant se

roulottait, son grand corps vacillait, on avait le sentiment qu'il allait s'écrouler à tout instant, se disloquer en un tas d'immondices.

« "Frère aîné, grande belle-sœur, il faut trouver une solution !" Grand-père, avec des accents pitoyables, implorait l'aide de l'autorité la plus haute au sein du clan, c'est-à-dire de la plus haute sagesse. Grand-oncle avait l'air grave, les yeux légèrement plissés, il était visiblement plongé dans ses pensées. Dans l'histoire du clan, le sang et le feu liés directement ou non aux doigts palmés gouttaient, brûlaient devant ses yeux, sinon, pourquoi se serait-il mis inconsciemment à frissonner ? "Frère aîné, grande belle-sœur, trouvez vite une solution !" Grand-père s'effondra sur une chaise. Grand-tante le regarda avec compassion et lui dit : "Le Troisième, à quoi bon te faire tant de souci, tiens, chique un peu de paille pour te remettre." Elle lui tendit un paquet de chaume roux et en donna aussi un par la même occasion à Grand-oncle. Les deux frères, à mâchouiller leur paille, finirent par retrouver un peu de sérénité. Grand-oncle toussa et demanda : "Comment va la mère ?" "Elle est morte", répondit Grand-père. Grand-tante dit à son tour : "C'est bien une 'réclamation de dette[1]'." Grand-oncle murmurait, en proie à la perplexité : "Les temps en fin de compte ont changé, on ne peut plus recourir au supplice. Assez, oui assez ! Quoi qu'il en soit, c'est une vie, selon moi, nous n'avons plus qu'à l'envelopper dans un drap avec vingt kuais et la jeter devant le temple Bala au bord des marais rouges, peut-être quelqu'un la ramassera-t-il sans éprouver de répugnance. Mort ou vie, ce sera selon son lot de chance." Grand-père regardait Grand-tante comme pour implorer son aide, elle dit : "Le Troisième, agissons selon les paroles de ton frère aîné, à bien y regarder, c'est la solution la meilleure."

« Grand-père, le bébé dans les bras, franchit le mur d'enceinte, entra dans la vaste campagne qui s'étendait à l'infini au sud du village ; en levant les yeux, il voyait les armoises rouler vague après vague vers les lointains, de temps à autre, la silhouette furtive d'un renard ou d'un chien sauvage passait dans l'herbe qui lui arrivait à mi-hauteur. L'automne, cris des oies sauvages, vent qui se fait viril, on était au milieu du huitième mois du calendrier lunaire. Une route grisâtre s'étirait jusqu'à la lisière des marais rouges. Grand-père avançait, suivant la route, déjà on voyait le toit aux tuiles bleu-vert du temple Bala saillir

distinctement, au-dessus des herbes, insensible, austère. Il resta debout, observant l’état de délabrement de la construction. La magnifique statue de la sauterelle avait disparu depuis longtemps, entre les joints des briques carrées pavant le sol poussaient des herbes folles, elles étaient couvertes de fientes d’oiseaux. Deuxième tante dormait tranquillement dans ses langes. Grand-père la déposa sur les herbes séchées devant l’entrée, elle dormait toujours à poings fermés. Grand-père considéra cette petite chose toute rouge, il était très contrarié. Les renards se mirent à glapir dans les marais et les chiens sauvages aboyèrent dans les touffes d’herbe. Grand-père prit alors conscience du fait que le plan mis en place par son frère aîné ne laissait au bébé aucune chance de survie. Il se disait : Dès que j’aurai quitté les lieux, les chiens sauvages et les renards accourront, encercleront ce bébé palmé et le dévoreront sans rien en laisser. Il hésitait, mais finalement la raison l’emporta sur les sentiments, il abandonna le bébé et s’en revint seul. Son dos sentait l’air très froid de moisissure qui soufflait depuis les marais, il n’était pas tranquille. Au bout de plusieurs dizaines de pas, il lui sembla entendre le bruit des herbes agitées par le vent aux abords du temple et la respiration des bêtes. Il se retourna pour regarder, les plumets des herbes ondulaient comme l’eau, tout était calme devant le temple, les souffles des marais lui arrivaient au visage, il vit une grue couronnée toute blanche debout sur une seule patte sur les terres humides, les langes rouge vif du bébé étaient posés sur les armoises, aucun son ne venait de là.

« Il rentra à la maison, régla les funérailles de grand-mère, trois jours passèrent. Un fusil à la main, vingt balles dans la poche, il franchit le mur d’enceinte et marcha en direction du temple Bala. Il était persuadé que la scène qui s’offrirait à ses yeux serait la suivante : les murs du temple seraient éclaboussés de sang, des lambeaux de langes déchiquetés par les dents acérées pendraient à l’extrémité des herbes, une dizaine de renards et autant de chiens sauvages, divisés en deux camps, pareils à deux nuages, tourbillonneraient autour du temple. Un nuage rouge, un nuage noir, comme se pourchassant, autour du temple, tourbillonneraient en quête de nourriture. Ce nouveau-né vivant était un mets de choix pour ces bêtes sauvages. Elles n’avaient mangé que

des cadavres, cadavres humains, y compris ceux de bébés, à la saveur altérée, rance, la fraîche odeur d'un nouveau-né vivant les faisait saliver d'avidité. Grand-père se disait qu'ils devaient hurler, les yeux injectés de sang, découvrant leurs dents blanches aux reflets bleu sombre. Grand-père imaginait la scène quand il les ferait rouler au sol sous les coups du fusil, il sentait par avance le soulagement qu'il éprouverait d'avoir vengé sa fille. Mettre son enfant à proximité de la gueule des renards et des chiens sauvages, les laisser la dévorer, puis les tuer à coups de fusil pour la venger, c'est là précisément un procédé analogue à ceux employés couramment par les politiciens les plus brillants. À quelques centaines de mètres du temple Bala, grand-père sortit les balles, les essuya avec soin, il enleva la graisse au cul de chaque balle et passa la tête de chacune sur son cuir chevelu. On dit que ce procédé donne à la balle l'effet d'une bombe, elle éclate au premier contact avec la peau, sa puissance en est considérablement augmentée. Le fusil était fabriqué par l'armurerie nationale belge, on pouvait placer sept balles dans un même chargeur. Les Chinois appellent ce type de fusil "Sept perles d'affilée" ; il s'agit d'une arme d'excellente qualité ; à l'époque de grand-père, un tel fusil coûtait cent pièces d'argent. Grand-père chargea les balles, tira la culasse, poussa les balles dans l'âme, mit le "Sept perles d'affilée" en condition de tir, puis avança vaillant, sans peur. Le soleil du matin, tout rond, émergea des marais, illumina de rouge le visage de ce gaillard. En approchant du temple, il prit le fusil dans ses bras, avança, de vaillant il se fit prudent. Le silence régnait devant le temple, nul chien sauvage pas plus que de renard. Le drap rouge dans lequel était emmaillotée Deuxième tante était accroché à la porte du temple, tel un drapeau éclatant. Il était intact, souillé par endroits par du méconium noir, aucune trace de griffure ou de morsure. Où était passé le bébé ? Grand-père debout devant le temple regardait alentour, un peu perdu, il vit les marais rouges, la masse sombre du village, les herbes folles jaunies. Une grue cendrée solitaire, étirant le cou, volait de toutes ses forces vers le soleil, grand-père pour chasser l'ennui tira un coup de fusil dans sa direction sans l'atteindre. Nouveau coup de fusil, sans succès. Encore un, en vain. Ce fut une grande humiliation dans sa carrière de tireur. Il cessa de tirer, le regard fixé sur l'oiseau, il la regardait devenir dans la lumière

un point brillant gros comme une pointe d'aiguille, puis il ramena son regard, cligna des yeux qui le tiraillaient, et s'en retourna au village, complètement abattu.

« Grand-père passa la porte de son frère aîné, il lui rapporta, ainsi qu'à sa belle-sœur, ce qui s'était passé devant le temple Bala. Son frère lui dit : "Bien, bien, bien, la fillette a de la chance, elle a dû être recueillie par quelqu'un." Certes c'était là de bonnes paroles, mais il avait le visage sombre. Grand-père savait parfaitement qu'il aurait préféré apprendre que le bébé avait été dévoré complètement par les chiens sauvages et les renards plutôt que d'entendre dire que la fillette palmée avait survécu.

« Grand-tante offrit de nouveau du chaume, Grand-père s'en fourra un paquet dans la bouche et mâchouilla sans enthousiasme. C'est alors que le chien dans la cour poussa des abois furieux, l'anneau en laiton servant de heurtoir résonna avec force bruit contre le portail. Grand-tante, sur ses gardes, jeta un regard à Grand-père comme si elle le soupçonnait d'avoir attiré des bandits. Elle se déplaça sur ses pieds bandés jusque dans la cour, derrière le mur-écran, elle caressa la mise à feu du canon et demanda d'une voix forte : "Qui est là ?"

« La personne derrière la porte ne répondit pas, mais continua sans interruption d'actionner l'anneau. La cadence indiquait que celui qui frappait n'éprouvait ni ressentiment, ni colère, qu'il était calme et qu'il n'arrêterait pas tant qu'il n'aurait pas atteint son but. Grand-père et le grand-oncle s'étaient rendus à leur tour dans la cour, ils firent signe à la grand-tante d'ouvrir la porte.

« Il s'agissait d'un vieillard inconnu au visage tout ridé, avec une barbiche blanche. Bien que ses vêtements fussent en haillons, sa charpente était délicate, il avait un maintien digne qui attirait le respect. Le plus important était qu'il tenait contre lui dans ses bras la fillette palmée abandonnée par Grand-père au temple Bala.

« Grand-oncle, Grand-tante, Grand-père en étaient restés tous les trois médusés. Le vieillard à barbe blanche passa le portail, il posa le bébé nu sur le sol humide et glacé, ricana, tourna les talons et s'en fut.

« Grand-oncle lui barra la route et lui demanda sur un ton affecté : "Qu'entendez-vous par là ? Vous jetez ici ce bébé, qu'est-ce que ça veut dire ?"

« Le vieil homme répondit : “Quelle autre famille que la vôtre, le clan des chiqueurs de paille, est capable d’engendrer de tels bébés ?”

« La grand-tante dit : “Vous êtes tout à fait déraisonnable, pourquoi venir jeter ce sauvageon ici ?”

« Le vieil homme dit : “Abandonner ou tuer un bébé, selon les principes célestes ce n’est pas tolérable, et par ailleurs c’est contre les lois de l’État, l’aîné des Guan, et vous le Troisième, prenez garde !”

« Le vieil homme sortit de son sein un sac de pièces d’argent, paf, il le balança aux pieds de Grand-oncle qui lui barrait le chemin, toujours ricanant, il l’écarta et s’en fut avec beaucoup de classe.

« Grand-père regardait avec crainte sa fille nue, ce petit visage rebondi, tout rouge, ainsi que les cheveux noirs et fournis sur le petit crâne rond ; dans son cœur, malgré lui, grandissait de la tendresse. C’était une fillette assez solide, jolie, pleine d’une opiniâtre vitalité ; la seule chose qui clochait était ces membranes qui liaient entre eux les doigts de ses mains et de ses pieds. Elles ne se voyaient que lorsqu’elle écartait les doigts. Il se pencha, avança la main, toucha la peau du bras du bébé, une sensation de froid lui engourdit immédiatement la moitié du bras. Le bébé ouvrit les yeux, deux rais de lumière d’un bleu sombre fusèrent de ses yeux mornes comme ceux d’un poisson, si perçants que son cœur en fut bloqué, comme s’il avait reçu un coup de poing en pleine poitrine. Le bébé ferma les yeux et se mit à brailler. Ses pleurs étaient sonores, avaient de la rondeur, les syllabes étaient détachées, brèves. Ils ressemblaient assez aux cris proférés par ce crapaud dont la taille peut atteindre celle d’un fer à cheval, au ventre rouge et au dos vert, capable de pulvériser un liquide extrêmement toxique qui tue les insectes volants, crapaud spécifique des coins reculés des marais rouges et que l’on entend lorsque le temps pluvieux s’éternise. Ce que Grand-père redoutait le plus c’étaient justement ces crapauds-fer à cheval, il avait eu maille à partir avec l’un d’eux. Une année, alors qu’il s’était aventuré dans la mangrove à la poursuite d’un renard roux, il avait touché par mégarde le venin de ce crapaud, sur le moment il avait ressenti une démangeaison terrible, cela avait suppuré, un liquide jaune s’était écoulé, s’il n’avait rencontré ce maître herboriste qui courait le monde, sa main se serait

décomposée. Cet épisode douloureux de la blessure infligée par le crapaud-fer à cheval se mit très vite à tournoyer dans le cerveau de Grand-père. Inconsciemment, épouvanté, il retira sa main, se redressa, se mit à haleter à grands bruits. Les pleurs du bébé étaient de plus en plus violents, des larmes bleues se regroupaient au coin de ses yeux, coulaient sur ses joues, entraient dans ses oreilles.

« Grand-père ne savait trop que faire, son regard implorait l'aide de son frère et de sa belle-sœur. Grand-oncle soupira et dit : "Le Troisième, bonheur n'est pas malheur et malheur est imparable. C'est ta fille après tout, emporte-la et prends soin d'elle !"

« Grand-père n'avait d'autre choix que de se pencher de nouveau, il la prit dans ses bras, comme il aurait fait d'un crapaud-fer à cheval. Il sentit tous les muscles de son corps se contracter, sa bouche sécréta abondamment une salive acide. Porter dans ses bras un tel bébé était une torture insupportable. La fillette agita les mains, les membranes entre les doigts déployèrent leur transparence, on aurait dit les ailes roses, charnelles, des chauves-souris. Il est vrai que les chauves-souris n'ont pas d'ailes à proprement parler, et que leur membrane n'est pas rose. Ses petites mains glacées, doucement, procurant une sensation de froid, touchèrent la poitrine de Grand-père, touchèrent jusqu'à son âme. Il poussa un cri – qui ressemblait curieusement au coassement d'un crapaud – et jeta le bébé à terre. Au contact du sol on entendit un platch, charnel, mouillé, gluant. Les pleurs en forme de coassements s'arrêtèrent net. Elle était secouée de spasmes. Ses quatre membres s'étalèrent, se raidirent, les doigts des mains et des pieds s'écartèrent, déployant toutes les membranes roses. Devant cette scène d'une horreur glacée, visqueuse, Grand-père se mit à vomir à grands bruits.

« Il vomit un peu de bile verte, se pinça le cou, le visage terreux, il se tourna vers Grand-tante et dit : "Belle-sœur, trouvez-moi un couteau."

« Cette dernière lui demanda, étonnée : "Le Troisième, tu veux passer à la cruauté ? Nous sommes en République maintenant." Tout en parlant, elle s'était dirigée vers la cuisine, elle prit entre deux doigts, par la lame, un couteau étincelant en forme d'oreille de bœuf et le posa devant Grand-père. Des vaguelettes de rire débordaient de ses yeux, on aurait dit une mère aimante

encourageant son petit enfant à accomplir une grande chose avec courage. Grand-père saisit le manche, schlac, il sortit la lame en criant, plein d'orgueil : "Je vais lui trancher ces putains de membranes ! Engeance de crapaud, esprit de grenouille, monstre sorti des marécages !" Sur ces mots, il se pencha, tenant dans sa main gauche le poignet du bébé, tandis que le couteau s'abattait comme le vent. Mais à cet instant même, le bébé resserra les doigts et serra son petit poing, les pleurs cessèrent également. Les yeux bleutés étaient plus beaux que deux jades humides, leur éclat brillait par intermittence sur le visage de Grand-père. Impossible désormais que le couteau s'abaisse. Il releva la tête, regarda Grand-tante en implorant son aide. Cette dernière ricana et dit : "On a bien raison de dire : 'Bien que cruel, le tigre ne mange pas le fils né de lui !' Le Troisième, allez, fous-moi le camp." Elle lui arracha le couteau des mains, retourna tout droit dans la cour et ouvrit la porte d'un coup de pied sonore.

---

1. Se dit d'un bébé qui naît pour accomplir une vengeance.

V

L’enfance de Deuxième tante aurait dû être écrite de façon mouvante et sous mille aspects, mais les interdictions imposées par le clan ont fait que le récit est resté évasif, personne n’osait en dire plus. Les matériaux dont nous disposons sont extrêmement limités, nous ne pouvons que nous en tenir à des bribes de propos entendus, recourir à notre imagination, à notre invention et au raisonnement logique. Quel écart en fin de compte entre ce que nous écrivons et le vrai visage du réel, nous ne pouvons le savoir. Et si ce que nous écrivons ne correspond pas à la réalité, la belle affaire ? Et d’abord, à quoi cela servirait-il ? Pour une génération d’hommes désespérés, que tout ce qui est à venir terrorise totalement, hantés par la difficulté constante qu’ils éprouvent, empêtrés dans l’instant présent, à chasser leurs profondes angoisses, quel sens cela peut-il bien avoir ? Quelle urgence ?

VI

Père raconte : « En 1947, j'étais en plein développement, ma nature mauvaise était plus que satisfaisante ; un venin rose circulait dans tout mon corps comme c'est le cas pour les crapauds-fer à cheval des marais rouges, à mi-parcours de leur développement et qui viennent juste de voir leur queue se flétrir. À présent, me voilà vieux, je suis tapi dans la boue humide au milieu des tisons de Satan, à somnoler à longueur de journée. »

Père a dit que Deuxième tante mordait les gens, et ce depuis qu'elle était toute petite, elle avait les dents aussi acérées qu'un louveteau des friches. L'index de la main gauche de son père – notre grand-père – en était resté courbé et il avait du mal à le redresser, comme une racine d'arbre couverte de cicatrices et de nodosités. Père a rapporté les paroles de Grand-père : « C'est suite à la morsure qu'elle m'a faite… quand elle mordait quelque chose, elle ne lâchait pas facilement prise, comme les tortues à carapace jaune des terres marécageuses, elle serrait à mort les dents, haussait les oreilles, les yeux brillants de lueurs mauvaises, elle était vraiment effrayante et quiconque la voyait avait peur. » Grand-père lui a raconté qu'il criait comme un cochon qu'on égorge, que la douleur s'était infiltrée jusque dans la moelle de ses os, il avait eu beau secouer son bras, il entraînait avec lui ce petit monstre qui roulait de-ci de-là comme un ballon, il n'était pas parvenu à s'en débarrasser.

Père raconte : « Votre arrière-grand-père en entendant tout ce tapage est arrivé, il a crié fort le nom de mon père : "Wuer, Wuer, n'essaie pas de la rejeter de force, ne t'obstine pas, attention de ne pas te retrouver avec le doigt cassé. J'ai un moyen pour venir à bout d'elle." »

Père a dit que notre arrière-grand-père avait brisé une tige d'herbe et qu'il en avait piqué les narines de la petite, jusqu'à ce qu'elle éternuât bruyamment ; profitant de l'occasion, notre grand-père avait alors libéré son doigt sanguinolent de sa bouche.

Cette année-là, raconte père, elle n'avait guère plus de trois ans mais était déjà si terrible, tous la redoutaient au sein du clan ! Votre arrière-grand-père disait : « Évite-la le plus possible, elle relève de la gent des tortues qui ne lâchent pas ce qu'elles ont mordu. » Jusque-là, votre arrière-grand-père s'était toujours montré vaillant, connu pour son adresse au tir, de qui avait-il eu peur ? Penser que Guan le Troisième ait pu avoir peur, ce serait comme de demander à l'Empereur de jade[1] d'ouvrir une boutique de prêt sur gage ! Eh bien, même lui avait peur de Deuxième tante. Elle n'avait pas peur de la mort, il semblait même qu'elle ne mourrait pas aussi facilement. Elle est née, votre arrière-grand-mère est morte, personne ne l'a mise au sein ; comme la vieille chienne de la maison venait justement de mettre bas une portée de quatre chiots, votre arrière-grand-père l'a balancée dans le chenil couvert de paille sèche sous l'auvent, elle s'est battue avec les chiens pour téter. La vieille chienne était très humaine, et puis, il s'agissait de la fille du maître, elle n'osa pas bien sûr ignorer ce qu'on lui demandait et elle lui laissa même la meilleure tétine. Ce fut une enfant élevée au lait de chienne, souvent au milieu de la nuit elle proférait un long hurlement modulé, ce cri est ce que l'on entend par « hurlement à la mort » du chien, annonce de l'approche d'un grand malheur, alors le clan tout entier, les gens de la rue entière, étaient saisis d'épouvante à entendre ses hurlements – auxquels venaient se mêler ceux de la chienne et des chiots – et ils restaient là à frissonner, sans pouvoir dormir, entre les « cri cri » des grillons et les bruissements des geckos.

Père a dit qu'au cœur de la nuit son père regardait un point rouge vif scintiller dans le fourneau de la pipe de notre arrière-grand-père, quand ce point était lumineux, on pouvait voir un visage émacié, hérissé d'une barbe drue. Une respiration haletante, de longs soupirs alternaient avec des grincements de dents. Toujours selon père, notre arrière-grand-père, en ce temps-là, avait de multiples soucis en tête. Père a dit qu'une fois son père s'était armé de courage et était

sorti pisser dehors alors que les abois des chiens et ceux de Deuxième tante étaient lents, emplis de désolation. Il avait senti un souffle glacé, mordant, circuler dans sa moelle épinière et pif, paf, ses cheveux s'étaient dressés sur sa tête. Il avait vu des astres assez grands, tout en angles, disséminés par dizaines sur la voûte céleste violette. La lueur de ces astres était si aveuglante, si étrange. Ils semblaient frissonner dans ces hurlements, semblaient prêts à tomber à tout moment.

Père raconte : « Deuxième tante était à genoux, les bras appuyés sur le sol, le visage tourné vers le ciel, le menton levé, dans la même posture que la vieille chienne et ses quatre chiots. Les lueurs vertes dans ses yeux étaient plus violentes que celles des yeux des chiens. »

Père dit que Grand-père, épouvanté, avait vu Deuxième grand-tante étirer le cou, tendre sa peau à fond, arrondir sa bouche en forme de cylindre, comme pour cracher du feu et lancer un hurlement terrifiant en direction des astres dans le ciel. Les autres chiens l'avaient imitée. Au milieu de leurs cris, les astres semblaient des lanternes rouges soufflées par un vent déchaîné, père dit que les hurlements de Deuxième tante montaient plus haut, étaient plus aigus, plus étirés, comme un pied de sorgho se détache sur un champ de maïs. Elle était leur maître à chanter. Père dit que cette nuit-là Grand-père n'avait tout simplement pas pu pisser, il était revenu au galop dans la maison avec cette envie toujours pressante. Il avait vu l'univers au-dehors tout jaune, laissant à penser qu'une grande catastrophe était proche, éboulement de montagne ou tremblement de terre. Père dit que cette nuit-là son père avait fait un rêve étrange, dans ce rêve notre grand-père montait au ciel, il avait vu que les astres étaient tous accrochés avec une corde faite d'herbes vertes tressées, des lapins gris rongeaient la corde avec un rythme irrégulier, les hurlements de Deuxième tante montaient tout droit jusqu'aux nues, et chacun de ses longs cris, comme un fouet, frappait le dos des lapins, les pressant d'accélérer la cadence.

Père raconte : « Les membres du clan, en foule, protestèrent auprès de Grand-oncle et de Grand-tante. Grand-oncle chargea le septième grand-oncle d'appeler votre arrière-grand-père. »

Père raconte que ce dernier revint de chez eux le visage livide, il tira de sous la natte du kang un sabre émoussé. Père raconte que ce sabre avait été détaché du corps d'une « torche[2] », un grand gaillard qui avait l'air d'un vétéran. Ce sabre, racontait père, avait certainement été souillé par le sang des soldats mandchous. Notre arrière-grand-père aiguisait le sabre sur la meule, la rouille de tant d'années mêlée à l'eau, pareille à du sang impur, coulait sur le sol. Grand-père avait senti une forte odeur de fer, il avait dit que cette odeur était très proche de celle du sang. Père raconte que, dans le grincement du sabre ainsi aiguisé par notre arrière-grand-père, la vieille chienne et les quatre chiots s'étaient pelotonnés dans le chenil en gémissant, comme s'ils pressentaient un malheur tout proche. Deuxième tante quant à elle tournait autour de son père qui aiguisait le sabre, elle imitait le crissement de la pierre à aiguiser sur la lame. Sous l'influence des chiens, elle marchait à quatre pattes, avec plus de rapidité que si elle avait été debout.

Père raconte : « À cette époque, effectivement, elle ne ressemblait pas à un être humain : ses longs cheveux étaient lâchés, elle avait le dos courbé, le corps couvert d'ecchymoses, les ongles durs et acérés, seules les membranes entre ses doigts gardaient leur couleur à jamais rose. Votre arrière-grand-père essuya proprement le sabre avec une poignée d'herbes hautes, il l'éleva ; fermant un œil, tordant la bouche, il examina le tranchant de la lame. Le sabre brillait d'une lumière argentée, on aurait dit un serpent d'argent. La boucherie commença tout de suite, votre arrière-grand-père portait à la main gauche un gant en cuir dont on se sert pour entraîner les faucons, il se pencha, prit un chiot dans le chenil, le tenant par la peau du cou. Le chiot de façon comique étendit ses quatre pattes, la peau de son ventre rose peu fournie en poils était tendre et luisante. C'était un petit mâle, ce petit truc pareil à un bâton d'azeroles caramélisées envoya un jet d'urine. Mon grand-père lança le chiot dans les airs, agita son bras droit de façon mécanique et raide, comme l'éclair il coupa en deux le petit chien en vol. Les deux morceaux du chiot retombèrent sur le sol, la première moitié fit “Ouah, ouah !”, l'autre remua la queue. »

Père dit que rien ne pouvait être plus rapide que le sabre de son grand-père, se faire décapiter ainsi à coup sûr épargnait toute douleur.

Père raconte : « Mon grand-père a exécuté à la file, de la même façon, les quatre chiots puis, prenant son courage à deux mains, il s'est tourné vers la vieille chienne. »

Père raconte que, dès le début du carnage, elle était restée couchée toute raide dans le chenil sans broncher – bien que notre arrière-grand-père eût avancé la main, une, deux, trois, quatre fois, pour tirer les chiots à l'extérieur –, pas plus qu'elle n'avait opposé la moindre résistance.

Père raconte : « Votre arrière-grand-père l'a piquée un peu avec le sabre, essayant ainsi de l'amener à fuir, escomptant en profiter pour lui donner le coup fatal, mais elle ne bougeait pas d'un pouce. Alors il a avancé la main pour la tirer hors du chenil, ses quatre pattes étaient molles, on aurait dit qu'elle était morte. Votre arrière-grand-père a poussé un cri de surprise et a dit : "Oh ! Elle est morte ?" Il lui a alors donné un coup de pied, elle a fait un tour sur elle-même, la queue courbée sous le ventre, effectivement elle était morte. »

Père raconte que notre arrière-grand-père, appuyé sur le sabre, les yeux fermés, est resté silencieux au moins le temps que prend de fumer une pipe, puis qu'il a rejeté le sabre et est entré dans la maison, abattu. Les huit morceaux des chiots gisaient sur le sol dans un triste désordre, l'odeur chaude et forte qui s'en élevait vous donnait carrément des haut-le-cœur. Père raconte que Deuxième tante a essayé de mettre ensemble les morceaux, mais comme elle ne distinguait pas les couleurs, elle a bataillé pendant un moment au petit bonheur la chance, si bien que l'arrière-train du chiot à la robe panachée s'est retrouvé avec la tête du chiot noir et que la partie supérieure de ce dernier avait été mise avec la partie inférieure de son frère au pelage blanc, l'ensemble produisant un effet d'absurde non dénué d'humour. La fillette avait du sang plein les mains, son visage était lui aussi maculé de rouge, elle était hideuse, faisait peur à voir. Père raconte que notre grand-père, qui s'était réfugié bien loin dans un coin, ne se risquait pas à approcher. Père n'a rien dit de ce qu'il était advenu des cadavres des chiens, rien non plus sur la personne qui avait caché le sabre « Chuimao[3] », ni sur celle qui avait lavé le sang de chien sur Deuxième tante. Père a dit que la mort de la vieille chienne était étrange, ce n'était pas une mort courante. Il a dit que la première conclusion à laquelle était arrivé notre grand-père était la

suivante : la vieille chienne avait été trop affligée du massacre de ses petits, cela lui avait fendu le cœur et elle en était morte de chagrin ; la deuxième conclusion était que la vieille chienne, sentant qu'un malheur était proche, en avait eu la rate au court-bouillon et qu'elle était morte de peur ! Enfin, selon la troisième hypothèse, voyant qu'elle était condamnée, la vieille chienne, avant le massacre, tout comme font les vieux moines, avait atteint le Nirvana. C'était la meilleure des trois suppositions, elle prenait en compte un état d'esprit, une pensée plus élevés, détachés de la vie et de la mort, si pour un être humain atteindre le Nirvana est considéré comme la plus haute réalisation, c'est encore plus vrai pour un vieux chien.

Père raconte : « Votre arrière-grand-père, au départ, avait décidé avec cruauté de tuer Deuxième tante comme on achève un chien, mais l'attitude de la vieille chienne d'en finir avec la vie avait touché, allez savoir de quelle façon, un point vital en lui. Dès lors, il devint clair qu'il n'était plus que l'ombre de lui-même, comme si son seul but dans la vie était d'attendre le coup de revolver donné par Deuxième grand-tante. »

Père raconte : « Cela s'est passé par un midi torride, votre arrière-grand-père, le ventre à l'air, mangeait de la pastèque à l'ombre de l'arme dans la cour, des nuées de mouches à tête rouge tournoyaient autour de lui comme s'il eût été un cadavre putréfié, impossible de les chasser, de les disperser. C'est alors que Deuxième grand-tante est arrivée en courant. Elle avait dix ans déjà, après avoir quitté l'univers canin elle avait fini par devenir une assez jolie petite fille, hormis ces membranes peu plaisantes elle était tout à fait normale. Ce jour-là elle était vêtue de soie rouge et portait dans les cheveux une très grosse fleur en velours rouge, on aurait dit une boule de feu. Elle tenait à la main un revolver à crosse en argent à sept coups. Le petit engin scintillait, si délicat qu'on aurait dit une fausse arme. À peine eut-elle franchi le portail qu'elle lança : “Père, je vais te fusiller !” »

Père raconte que son grand-père cracha les pépins de pastèque noirs qu'il avait dans la bouche, tapota son ventre tout tendu et dit calmement : « Tu comptes tuer quelqu'un avec ce joujou ? Si la balle rentre dans mes narines, je la ferai sortir en me mouchant, si elle entre dans le trou de mon nombril, je

l'éjecterai en gonflant mon ventre. » Deuxième tante a demandé : « Père, Tu te vantes sans doute ? » Notre aïeul a répondu : « Pas du tout, tu n'as qu'à essayer. » Deuxième tante a repris : « D'accord, j'essaie. » Tout en parlant, elle a tourné un peu maladroitement le barillet et a visé le nombril de son père, pan ! un coup. Le père est parti d'un bon rire, s'est tapé sur le ventre et a dit : « Alors, ma fille, je me vantais ? » Deuxième grand-tante, dubitative, regardait les filets de fumée bleue sortir de la gueule du revolver, elle marmonnait allez savoir quoi, puis elle a braqué de nouveau la gueule du canon sur son père, pan, pan, pan et pan, pan, pan, un petit temps d'arrêt tous les trois coups, six coups d'affilée, tous sur le corps de notre arrière-grand-père. Il riait haut et clair, mais déjà du sang jaillissait de sa bouche. Il se mit debout en chancelant, lança un « Bien visé… », puis il tomba en avant sur le sol, les mouches comme un linceul vert, en une seconde, avaient recouvert son corps.

Père raconte que Deuxième tante ne se montra plus de ce moment-là, les membres du clan envoyèrent une dizaine de personnes procéder partout à une enquête approfondie dans l'intention de la ramener de force et de la brûler vive, le châtiment le plus cruel, mais ils revinrent tous bredouilles. Bien sûr, on ne saurait dire qu'ils n'avaient rien obtenu, chacun avait rapporté un tas d'informations. D'aucuns disaient qu'elle avait été emmenée par un vieillard à barbe blanche, d'autres qu'elle avait suivi un renard et s'était enfoncée dans les marais rouges, ou encore qu'elle avait suivi une troupe de saltimbanques dans leurs pérégrinations, etc. Les femmes du clan allèrent jusqu'à déclarer qu'en fait elle n'était pas un être humain, qu'elle s'était incarnée pour revendiquer le paiement d'une dette, qu'elle était un esprit de crapaud ou de renard métamorphosé en être humain. Le temps passa, nous finîmes par l'oublier ; l'oublier, peut-être un peu, mais pas complètement, elle était comme une maladie, tapie dans nos cœurs ; elle était cicatrice aux nœuds entremêlés sur nos corps qui, chaque fois que le temps était à la pluie, nous incommodait. En fait, nous savions tous dans le clan que cette petite démone palmée n'était pas morte, qu'elle ne pouvait l'être, qu'elle se perfectionnait dans quelque endroit caché et que, dès que ses plumes seraient suffisamment fournies, elle prendrait son envol, reviendrait. Elle semblait être née pour être l'ennemie jurée de ce clan des

chiqueurs de paille qui avait proliféré pendant des siècles aux alentours des marais rouges.

Père raconte : « Effectivement, ce jour finit par arriver. C'était au cœur de l'automne, quand les herbes jaunissent et que les chevaux ont engraissé ; les renards alchimistes faisaient resplendir des pans de marais rouges, la nuit, les oies sauvages criaient haut dans le ciel, les eaux de la rivière coulaient sonores, les chiens gémissaient. À ce moment-là, à l'extérieur du village, brûlèrent des brasiers qui montaient jusqu'au ciel, les hauts tas de paille avaient pris feu. Les feux illuminaient les cours de tous les foyers, le papier des fenêtres en était tout rouge. Dans la rue retentissaient des hennissements de chevaux et le son clair des fers sous les sabots battant les dalles de pierre bleue. »

Père raconte qu'en ce temps-là son père séjournait en tête du pont chez Grand-oncle. Il avait vu son oncle et sa tante bondir de l'ombre et remplir de poudre canons et fusils. Grand-père était recroquevillé dans un coin du kang, il n'osait pas bouger d'un pouce, on entendit les sept chiens qu'élevait Grand-tante aboyer en chœur, le bruit sonore des sabots se déplaça de l'extrémité nord de la rue à l'extrémité sud, puis refit le trajet en sens inverse. Au bruit il y avait bien une dizaine de bêtes, c'était une bande assez importante de brigands à cheval. Père raconte qu'après plusieurs allées et venues une voix aiguë de femme s'était élevée dans la rue : « Écoutez bien… la fille partie de chez elle est de retour cette nuit… sont visés l'aîné des Guan et sa femme… que ceux qui ont peur de mourir restent chez eux à dormir, que ceux qui ne craignent pas la mort se montrent sans façon… » Puis ce fut une salve bruyante d'une dizaine de coups de fusil. Père raconte que son père avait vu Grand-oncle et sa femme étendus comme morts dans la cour.

Père raconte : « Votre grand-père dès le début, au bruit, savait que Deuxième grand-tante était de retour. Tout de suite des coups de feu furent tirés dans le portail. »

Père raconte que ce portail était fait en vieux bois de catalpa d'une épaisseur de dix centimètres, renforcé à l'intérieur comme à l'extérieur du mur d'une plaque de fer, clouée serré avec des clous d'usure à grosse tête, une telle porte est d'une solidité à toute épreuve, les balles ne peuvent pas passer au travers.

Père raconte que lorsque Grand-oncle et sa femme revinrent à eux, ils s’engagèrent dans une résistance acharnée. Ils mirent d’abord à feu les deux canons de chaque côté du portail, il y eut deux grondements énormes. Le papier des fenêtres en fut si ébranlé qu’il siffla comme une flûte. Père raconte que derrière le portail on entendit un hennissement de douleur ainsi que le bruit d’un mur de chair qui s’écroule au sol. Un brigand cria de l’extérieur : « Mon cheval !… »

Cela signifiait que les coups avaient porté, Grand-oncle et sa femme, comme deux vieux léopards féroces, bondissaient d’une meurtrière à l’autre, ils firent partir les cinq fusils de chasse. Puis, Grand-oncle s’affaira à emplir de poudre les barillets des fusils, tandis que Grand-tante détachait d’une poutre un panier en bambou dans lequel étaient placées des dizaines de grenades en forme de petits melons. Père raconte que, d’après la démarche trébuchante de Grand-tante, son père put estimer combien pesait le panier. Il raconte qu’à ce moment-là le bruit des fusils et celui des injures étaient comme l’eau de la rivière, une vague pourchassant l’autre, le portail recevait les coups de boutoir d’un objet lourd, il résonnait fortement, boum, boum ! Grand-tante prit dans le panier une grenade, la frappa sur la pierre angulaire du mur-écran, leva le bras et la lança par-dessus le mur. Aussitôt, à l’extérieur, retentit une forte détonation suivie d’une boule de feu et d’une épaisse fumée, les brigands de l’autre côté du mur s’enfuirent en poussant des cris bizarres. Grand-tante lança une autre grenade, après l’explosion on n’entendit plus rien. Elle dit à son mari : « La petite bâtarde, pfff ! La petite démone ! » Père raconte qu’à la lumière du feu notre grand-père lut de l’excitation sur les visages de son oncle et de sa tante, Grand-oncle se préparait à ouvrir le portail, il en fut empêché par sa femme. Selon les dires de témoins, Deuxième grand-tante était tapie non loin du portail, si Grand-oncle l’avait ouvert, c’en eût été fini de sa vie. Leur première retraite était une feinte. Père raconte que Grand-tante lança sans but précis une dizaine de grenades, le jour peu à peu pointa. Il fallut attendre environ jusqu’au milieu de la matinée pour qu’elle consentît à laisser son mari ouvrir le portail. Sur le seuil était couché un cheval mort qui avait perdu ses boyaux, il y avait aussi une grande barre de pierre qui avait servi de boutoir ainsi que des douilles de balles en laiton de

pistolet Mauser qui brillaient, dorées, à la lumière du soleil. Père raconte que sur le mur d'enceinte de la maison de Grand-oncle on avait tracé avec un vieux tissu imbibé du sang du cheval une rangée d'idéogrammes sales : « L'aîné des Guan, un jour ou l'autre il faudra te couper l'oiseau ! » À côté il y avait le dessin d'un oiseau avec une tête disproportionnée, pareil à un bébé à grosse tête. Les mouches étaient concentrées sur les caractères et le dessin, occupées à aspirer la saleté, les mots et l'oiseau se retrouvaient en trois dimensions et semblaient prêts à passer à l'action.

À la fin de cette guerre défensive Grand-oncle et sa femme se préparèrent activement au combat, ils dépensèrent un capital accumulé à la sueur de leur front pour l'achat de grenades et de poudre, ils rameutèrent les hommes du clan, rehaussèrent le mur d'enceinte, renforcèrent le portail et creusèrent autour du mur une dizaine de pièges dont le fond fut tapissé de piquets pointus.

Tout le monde s'attendait à ce que Deuxième tante organise un retour en force. Des jours, des années passèrent dans l'expectative, en tout cela dura vingt ans. Deuxième tante n'était toujours pas revenue, mais ses deux fils, pareils à deux divinités, étaient arrivés, à la suite de l'arc-en-ciel au nord, et, le soir même, ils avaient frappé un grand coup.

---

1. Divinité suprême du panthéon taoïste.
2. Nom donné aux rebelles qui sévirent dans la Chine du Nord au XIXe siècle et qui dans leurs parades utilisaient des torches en papier roulé.
3. Nom d'une célèbre épée capable de couper un cheveu en menus morceaux.

VII

Dans le silence affolant, j’entends le bruissement du sang noir de Grand-oncle suintant rapidement sur le sol pavé de briques carrées, cela fait penser à une foule de petits vers mangeant les feuilles de mûrier, dans mon esprit tressaute l’image de Deuxième tante chevauchant le cheval noir, deux pistolets dans les mains, une cape en feutrine rouge vif sur les épaules. Cette scène que m’a relatée mon père d’un combat qui s’est déroulé vingt ans auparavant, comme un film étranger, passe et repasse dans ma tête. Grand-tante, comme si elle s’éveillait d’un rêve, pousse un hurlement et, tout de suite, se précipite sur le corps de son mari, essayant de ses mains d’obstruer le sang qui coule des trous. Elle n’a pas assez de doigts, il y a trop de trous dans le corps de Grand-oncle, tous ses efforts sont vains. Elle se met debout, levant ses mains couvertes de sang, montrant ses dents de porcelaine blanche, solides et propres d’avoir mâchouillé du chaume, elle est hideuse, on dirait un loup. Elle jure entre ses dents : « Espèces de crapauds palmés ! »

Ciel jette un regard à Terre et demande, tout sourire : « C’est nous qu’elle insulte ainsi ? »

Terre dit : « Quand elle nous insulte, elle s’insulte elle-même. »

Ciel reprend : « Tout à fait, puisque nous sommes ses petits-neveux. »

Terre dit : « Tuons-la, pour l’empêcher de caqueter. »

Ciel dit : « Remettons ça à demain, ce soir ce n’est pas le moment de tuer une femme. »

Grand-tante tout en jurant se rend dans la pièce du fond, de plus, elle ferme la porte. On l’entend remuer coffres et armoires.

Ciel demande : « Ne risque-t-elle pas de se pendre ? »

Terre dit : « Même si elle se pend, il faudra la couper en deux cents morceaux.

– Deux cents ? Mais c’est insuffisant !

– Alors trois cents. »

Comme ils sont là à parler, la porte est poussée avec fracas, Grand-tante se précipite dans la pièce, une grenade dans chaque main, elle part d’un rire strident : « Espèces de brutes, on va tous périr ensemble ! » Puis elle cogne avec force les deux grenades et attend qu’elles explosent.

« Des grenades ! » crie Ciel, qui se rue vers la porte et sort.

Terre le suit de près.

Mes quatorze oncles comme un essaim de guêpes se bousculent pour sortir à leur tour, profitant de la pagaille chacun rentre en courant chez soi.

Finalement, il ne reste plus dans la pièce que mon cousin muet, Degao, mon cousin aveugle, Dezhong, et moi. Je n’arrive pas à comprendre pour quelle raison je ne me suis pas enfui, je n’ai absolument pas peur de ces deux trucs en fer tout noirauds que Grand-tante brandit.

Dezhong pilonne le sol avec son bâton d’aveugle dont la tête est enveloppée de tôle, il demande, avec impatience : « Qu’est-ce que tout ce tapage ? Qu’est-ce qui vous prend ? »

Je réponds : « Grand-tante veut lancer des grenades ! »

Et lui : « Foutaises ! Des grenades stockées vingt ans, elles sont fichues depuis longtemps, même si on les passait au feu, elles n’exploseraient pas ! »

Grand-tante, à ces mots, jette les grenades, se laisse choir sur le sol et se met à pleurer.

Ciel et Terre entrent. Ciel, souriant, tire l’oreille de Degao, pince le nez de Dezhong, me tapote la tête et dit, tout content : « Mes cousins, vous êtes tous plus courageux les uns que les autres, unissons-nous pour mieux nous amuser ! »

Terre ne se montre pas aussi amical avec nous que son frère, quant à moi, je n’éprouve pas de sympathie pour ce type féroce qui a ouvert le feu et tué Grand-oncle. Cependant, il me faut reconnaître qu’il émane de sa personne un charme qui me fascine.

Grand-tante charge, dos courbé, tête baissée, elle veut en découdre avec Ciel. Terre allonge la jambe, entravant sa marche, et elle se retrouve à mordre la poussière.

Terre dit en lui piétinant le dos : « Tuons-la ! »

Ciel dit : « Attachons-la. »

Il s'adresse à moi : « Va chercher une corde. »

Depuis ma prime enfance, je crapahute partout dans la maison de Grand-tante, je connais le lieu comme ma poche et je sais où toutes les choses sont rangées. Dans un trou derrière la porte il y a une dizaine de cordes de chanvre de première qualité et il suffit de tendre la main pour les attraper, mais de là à passer à l'acte, je ne peux pas ne pas hésiter, car Grand-tante ne s'est jamais montrée pingre envers moi, je suis un enfant qui a grandi en mâchant le chaume préparé par elle.

« Tu ne veux pas coopérer avec nous ? » me demande Ciel, toujours souriant ; de sa main gantée de soie blanche il sort un paquet de cigarettes, en prend une, l'allume avec une allumette, sa main gantée est extraordinairement agile, je me souviens soudain de la sensation lisse que j'avais ressentie quand il m'avait tapoté la tête. Une pensée me traverse l'esprit : Est-ce que leurs doigts seraient dotés de membranes roses ?

« Si tu ne veux pas, ce n'est pas grave, rentre chez toi, va », dit Ciel en fumant avec classe sa cigarette, deux filets de fumée blanche sortent de ses narines. De ses doigts il recoiffe les boucles de ses cheveux blonds et me dit : « Tu peux à présent nous quitter et rentrer chez toi. »

Mais à ce moment-là mon cousin muet remue tout pour trouver une corde. Il est sourd et muet, mais il a des capacités pour comprendre qui ne sont pas celles du commun des mortels. Il est sur le point de tirer la corde du trou de la porte. Je sais que s'il en va ainsi, je perds à jamais l'occasion de suivre ces deux grands cousins qui me fascinent tant et que, malgré tous mes efforts, il me sera difficile ensuite d'obtenir leurs faveurs. Plus question d'hésiter, aussi proche soit-on de son père et de sa mère, on ne peut jamais s'entendre aussi bien qu'avec des cousins ; il n'y a rien de mieux au monde que ces deux grands cousins, aussi,

comme le muet va ouvrir la porte, je me rue telle une flèche et sors une corde bien finie.

« Bien, fort bien ! dit Ciel en battant des mains. C’est parfait ! »

Quand il a frappé dans ses mains, il y a eu comme un bruit mouillé, comme si ses paumes étaient pleines d’eau.

« On la ligote », dit Ciel.

Terre relève son pied posé sur le dos de Grand-tante et nous lance un regard de biais. Il ne fume pas de cigarette. Il prend dans sa poche une tabatière vert jade, verse une pincée de tabac dans sa paume et la met avec son pouce dans ses narines, puis il pince le nez, plisse les yeux et éternue bruyamment. Je remarque que ses gants blancs sont tout jaunis à l’endroit du pouce et sur la paume.

Grand-tante a les quatre membres qui touchent le sol, elle ne bouge pas, on dirait un crapaud piétiné, aplati.

Je suis face à Degao, nous nous regardons dans les yeux. Je ne parviens pas à déchiffrer le message que m’envoient ses yeux aux pupilles jaunes qui roulent à toute vitesse. Je lève la tête pour regarder Ciel, il m’observe en souriant. La différence entre le maintien distingué de ce cousin et celui de Grand-tante affalée sur le sol comme un crapaud crevé est tellement grande ! Certes, elle est ma grand-tante, pourtant je n’hésite pas. Ligotons, ligotons ce vieux machin ! Je me penche, décidé, et lui tords un bras vers l’arrière.

Elle se retourne et s’assied, elle n’a pas opposé de résistance, ni vomi d’injures, elle se contente de me regarder fixement de ses yeux qui ressemblent à ceux d’un crapaud, j’en ai le corps, le cœur saisis de froid, des boutons apparaissent sur ma peau, j’ai la sensation d’être moi-même devenu un crapaud. J’ouvre la main et dis en hésitant : « Elle… Elle me regarde… »

Terre détache de sa ceinture un petit couteau à manche en corne, le jette entre Degao et moi et dit avec férocité :

« Si tu lui ôtes les yeux, comment pourrait-elle te regarder ! »

Je n’ose pas ramasser le couteau. Je préfère la ligoter en supportant l’intensité fixe de son regard de crapaud. Je ne veux pas non plus me mettre à énucléer les yeux d’un être vivant. Je tords donc les bras de la grand-tante et fais comprendre à Degao qu’il va la ligoter. Il pousse des « Ah ! Ah ! », faisant des

gestes avec les mains il semble vouloir dire : « Laisse-moi la ligoter. » Je relâche donc une nouvelle fois mes mains. Le muet s’avance, lève son énorme pied et en donne un coup au creux des reins de Grand-tante. Il a suffi d’un seul coup de pied de cet ours abruti pour qu’elle en soit sonnée. Puis il lui met les deux bras derrière le dos, prend la corde et se met à la ligoter seul. C’est alors que je comprends ce qu’il veut faire. Ainsi donc cette chose muette entend s’attribuer les mérites qui reviennent à un autre, se les accaparer. Je reprends ma place pour l’aider, pas question de laisser ce petit drôle faire aboutir sa ruse. Terre, d’une bourrade, me repousse de côté et dit : « Qu’il la ligote, toi tu arracheras les yeux. »

Je saisis le couteau, tremblant de tout mon corps, sors la lame, un souffle glacé m’envahit, je comprends que c’est une arme acérée s’il en est, qui tue sans que la lame soit souillée de sang.

Degao a terminé de ligoter Grand-tante, il jette le reste de corde sur la poutre, il tire de toutes ses forces, obligeant Grand-tante qui n’est plus que chiffe molle à se tenir debout. La tête de cette dernière est inclinée sans force sur l’épaule. Je suppose qu’elle est déjà morte.

Le léger sourire de Ciel me pousse à agir, Terre fait de même, mais son sourire est sournois. Grand-tante, pour une chose plus précieuse que tes yeux, je vais passer à l’acte. Ce n’est qu’en agissant ainsi que je pourrai prouver mon courage et ma loyauté. J’ai pris ma décision, irrévocable, je lève le petit couteau.

C’est alors que l’aveugle, qui jusque-là ne soufflait mot dans son coin, dit d’une voix forte : « Cousin Dejian, attends, j’arrive, laisse-moi arracher ses yeux à cette vieille bâtarde. »

Je dis fermement : « Impossible, c’est une tâche que m’a confiée notre cousin ! »

Il pilonne le sol de sa canne, il dit d’une voix lugubre : « Laissez-moi les lui arracher ! Vous autres voyants, comment pouvez-vous connaître la haine qui habite mon cœur ! »

Appuyé sur sa canne, il arrive devant moi avec une grande précision d’orientation, avance une main très blanche aux doigts effilés. Je sens que je

n’aurai pas la force de contrevenir à sa volonté, aussi je lui remets dans la main le petit couteau mouillé de ma propre sueur.

Comme s’il avait des yeux pour voir, l’aveugle se dirige à grands pas jusque devant Grand-tante. Il pose sa canne contre le mur, allonge sa main gauche, empoigne les cheveux de la vieille femme afin que son visage bouffi se lève vers le haut, sa main droite serrant le couteau s’approche peu à peu des orbites, la pointe de la lame transmet de façon précise à l’aveugle une sensation ténue, si bien qu’il sait sans se tromper quelle intensité il lui faut donner à sa propre force. Je vois le couteau, pareil à un petit poisson d’argent, faire le tour de l’orbite, déjà la pointe la prunelle noire toute ronde se relève, saute de l’œil. Avec la même dextérité, il énuclée l’autre œil. Pauvre Grand-tante, ses yeux si perspicaces sont devenus en un rien de temps deux trous sanguinolents.

« Pas mal, l’aveugle ! » dit Terre en hochant la tête en signe d’appréciation.

Pendant le processus d’énucléation, curieusement, elle ne profère aucun son. Il serait difficile à n’importe quelle personne vivante, subissant un tel supplice, même dotée d’une volonté de fer, de garantir qu’aucun son ne sortira de sa bouche. C’est pourquoi j’en conclus que Grand-tante était déjà morte avant l’opération, suite au coup de pied que lui avait envoyé le muet. Énucléer un mort, est-ce que cela demande du courage ? Un avantage aussi immense qui a été pris par l’aveugle ! Je suis complètement abattu. Ciel semble avoir deviné ce que je pense, il me dit pour me réconforter : « Petit cousin, tu ne dois pas te sentir frustré, si tu as envie d’arracher des yeux, c’est facile ! »

Mais en fait, ce n’est pas du tout ce que j’ai imaginé. Grand-tante n’était pas morte, le lendemain au petit matin, ses braillements aigus en forme d’injures, nous ont réveillés en sursaut.

La nuit, nous autres, les trois cousins, logés à la même enseigne que Ciel et Terre, nous avons dormi à l’ouest dans la cour de Grand-oncle, près d’une meule de paille, c’était à l’origine le territoire du vieux chien, mais les souffles meurtriers dégagés par nos corps l’ont vite fait fuir. Nous avons défait la paille, l’avons étalée sur le sol et nous sommes endormis profondément côte à côte. Cette nuit à la rustre, à la belle étoile, avait quelque chose d’excitant, nous respirions à pleins poumons un air vivifiant, nous pouvions étendre bras et

jambes sans contrainte aucune, nous étions détendus, dans une atmosphère harmonieuse, c'était excellent pour la santé. J'avais l'impression qu'œuvrer avec les deux cousins ouvrait des perspectives radieuses, infinies. Ma prestation n'ayant pas été à la hauteur, il me faudrait me rattraper le lendemain.

Grand-tante hurle dans les premières lueurs de l'aube. Comment ose-t-elle encore vivre, cette question me laisse perplexe, je me demande si elle n'est pas possédée par quelque âme errante.

Ciel et Terre bondissent ensemble sur leurs pieds, sans s'occuper de ses hurlements, ils nous entraînent, nous les trois cousins ; nous courons jusqu'à la rivière pour nous laver le visage, nous rincer la bouche, nous mettons notre bouche dans l'eau et aspirons jusqu'à satiété. Comme je me mets à marcher, l'eau glougloute dans mon estomac, c'est là aussi une sensation nouvelle.

Ciel et Terre ne parlant pas du petit déjeuner, nous n'osons pas poser la question.

Ils nous intiment l'ordre de couper la tête de Grand-oncle et de la mettre dans l'eau de la rivière pour la laver jusqu'à ce qu'elle soit bien propre ; Ciel a aussi un peigne en corne, très raffiné, il peigne correctement chaque poil de la barbe de Grand-oncle. Enfin, il pose bien droite la tête au beau milieu du pont de pierre afin que tous ceux qui le prendront pour traverser puissent la voir.

Quand le soleil se montre rouge, Ciel nous ordonne d'escorter Grand-tante jusqu'à la tête du pont. Elle refuse de marcher. Nous trouvons une palanche et enfilons la barre sous ses bras croisés dans son dos et nous la transportons ainsi.

Ce jour est justement jour de marché, les gens des autres villages ignorent tout de ce qui s'est passé chez les Guan, aussi se rendent-ils à la foire comme d'habitude. Une fois montés sur le pont, qu'ils portent palanche ou aillent un panier au bras, aucun de ces gens ne manque de pousser un cri bizarre, de faire un bond, de se détourner pour prendre la fuite. La tête de Grand-oncle les terrorise jusqu'aux tripes. Alors Ciel et Terre rugissent : « Halte, vous pensiez fuir où comme ça ! »

Nous avons déjà réquisitionné une balance et un couteau à découper dans la corbeille d'un boucher parti vendre de la viande de porc. Nous avons contraint l'homme à prélever de la chair sur Grand-tante ligotée à un pieu servant à

attacher les chevaux en tête de pont. L'homme était un brave, quand nous nous sommes emparés de ses outils, il a manifesté quelque velléité de résister. Ciel a allongé sa main gantée de blanc et lui a palpé le crâne, le vieux type en a été atrophié sur-le-champ. Il a dit en bégayant : « Mes… mes ancêtres, la balance, je n'en veux pas ; le couteau non plus ; les deux cents livres de viande de porc, disons que la maison vous les offre pour votre intendance, je ne vous implore que pour une seule chose : me laisser partir. »

Ciel a répondu, tout sourire : « Je voudrais tester tes compétences », montrant Grand-tante qui continuait de crier comme une forcenée, il a ajouté : « Nous avons condamné cette vieille femme à être dépecée vivante, je veux que tu tranches sur elle en une fois deux cents grammes de chair, si le poids dépasse, c'est toi qui seras découpé, si le compte n'y est pas, tu tailleras de nouveau sur elle, jusqu'à obtenir les deux cents grammes demandés. »

Le boucher s'est agenouillé immédiatement. Il a frappé son front contre le sol en guise de salut. Il a fait si bien que le pont en résonnait. Il a imploré en ces termes : « Mes ancêtres, faites-moi grâce. Je suis boucher et je peux couper de la viande de porc, mais pas de la chair humaine. »

Ciel a répondu : « Allons, pourquoi tant de modestie ? Les porcs et les êtres humains sont des mammifères, si l'on sait comment tuer des porcs, comment couper leur viande, il n'y a aucune raison de ne pas être opérationnel pour les êtres humains. Le problème vient de ce que tu analyses mal les raisons. Tu considères que l'être humain ne peut être tué, il s'agit en fait là d'un préjugé dépassé. L'être humain est né pour être tué. Si tu ne la tues pas, c'est moi qui vais te tuer. »

Terre, furieux, a pris la parole : « Pourquoi tu uses ta salive avec lui ? », il s'est emparé du couteau à saigner, schlac, schlac !, l'a passé et repassé sur une pile en pierre du pont, puis il a frappé plusieurs fois du dos de la lame le crâne chauve du boucher et lui a demandé : « Tu la dépèces oui ou non ? » Sous les coups, le boucher a rétréci encore, de façon uniforme, il en a eu le corps tout ridé, on aurait dit un ver à soie qui a craché tout son fil et qui se transforme en chrysalide. Il a dit en se forçant à articuler : « Je coupe, je coupe. »

Nous l’avons vu s’emparer lentement de ce couteau qu’il connaissait bien, ses doigts tremblaient, ses bras aussi, même ses pupilles tremblaient, pleurant à chaque pas il a avancé penché d’un côté, ainsi jusque devant Grand-tante. Avec ces yeux énucléés elle était plus effrayante qu’une démone. Le sang qui coulait des trous tombait jusque sur ses jambes, dégageant une pestilence glaçante. Quand la main du boucher a touché son corps, elle a poussé un cri bizarre à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Pour la seconde fois, j’ai eu la sensation qu’elle était déjà morte, que son cadavre était possédé par un esprit mauvais et que c’était ce dernier qui avait poussé ce cri terrible. J’ai même eu envie de faire part de ce que je ressentais au boucher afin qu’il passe à l’acte hardiment, de sorte que, la chose accomplie, nous puissions aller chercher quelque chose pour nous remplir l’estomac. J’avais vraiment faim et trouvais le numéro que jouaient les deux cousins un peu ennuyeux. Le boucher a soudain jeté le couteau, a tourné les talons et s’est enfui. Sa façon de courir m’a laissé penser qu’il était possédé par le démon, il avait dû mettre toute son énergie pour tenter de fuir ce lieu de tous les dangers, mais en fait, sa vitesse était celle d’un asticot en train de ramper.

Ciel a dit en soupirant : « Le bois pourri ne peut pas être travaillé. Il est décevant ce zèbre-là. »

Terre n’a pas attendu que le son des paroles de Ciel se soit dispersé, d’une main il a usé du pistolet mitrailleur placé devant sa poitrine, tac, tac, tac, une rafale et le boucher a été fauché sur le pont. L’homme pris de spasmes est devenu une boule, laquelle a roulé un moment avant de tomber dans la rivière.

Désormais, tous ceux qui se rendent au marché sont contraints à leur tour de taillader dans le corps de Grand-tante ; ceux qui ne peuvent passer à l’acte et qui pensent fuir subissent le même sort que le boucher. Certains meurent de peur sur place. Si les gens montrent chacun une expression différente, ils ont tous une chose en commun : la peur, exception faite pour une femme qui porte au bras un panier en bambou. Quand elle arrive au début du pont, le sang de ceux qui ont été tués forme déjà un petit ruisseau. La nouvelle funeste de ce qui se passe ici s’est propagée rapidement, personne n’ose venir chercher la guigne. Aussi quand elle prend le pont, piétinant le sang, l’air bravache, nous éprouvons pour elle un

grand respect. Ciel, toujours aussi souriant, l’arrête : « Tante, pour passer le pont il faut tailler sur elle deux cents grammes de chair, telle est la règle. »

Elle sourit, la bouche entrouverte, sur ses joues se dessinent deux fossettes grosses comme des abricots. Elle a les yeux lumineux et les dents blanches, du cheveux noirs un cou de cygne, bien qu’elle approche l’âge mûr elle conserve encore un charme infini qui nous change de nos sœurs et cousines au sein du clan. Elle dit d’une voix claire : « Les enfants, c’est une excellente idée ! »

Ciel : « Le meilleur est pour plus tard ! »

Elle : « Je veux voir ça. »

Terre : « Tu perds ta salive avec nous ! »

Elle allonge sa main toute propre : « Vous couperez pour moi, pour éviter que mes mains ne se salissent. »

Terre : « Cesse de jouer à la plus maligne. »

Elle : « Les enfants, vous voulez vraiment que je le fasse ? »

Terre : « Juste pour voir tes compétences. »

Elle me tend le panier pour que je le tienne. Elle allonge quelques doigts pour prendre dedans une feuille fraîche de lotus dont elle enveloppe le manche souillé de sang du couteau. En un clin d’œil, en un mouvement rotatoire, elle ôte un morceau de chair sur le corps de Grand-tante, elle le présente sur la pointe du couteau et dit : « Les enfants, pesez-le. »

Terre suspend le morceau au crochet de la balance, vérifie la pesée et dit, admiratif : « C’est vraiment de l’art dans le maniement du couteau, il fait tout juste deux cents grammes. »

Elle dit : « Emballez-le, je vais le rapporter à la maison pour farcir les raviolis. »

Terre attrape une des feuilles de lotus dont il enveloppe les deux cents grammes de viande et rejette le tout dans le panier.

Elle dit en récupérant son bien : « Votre jeu n’est pas du tout une nouveauté. »

Ciel dit : « Ça, nous le savons fort bien, nous ne faisons qu’exécuter les ordres de notre mère. »

La femme s’en va. Ciel bâille et dit : « Quel ennui, mais qu’est-ce qu’on s’ennuie ! »

VIII

Quand père eut raconté comment il avait suivi ses deux cousins la nuit même de l'apparition, au nord, de l'arc-en-ciel et de la mort de Grand-oncle, et comment le lendemain matin avait été marqué par la mort cruelle de Grand-tante, il prit sa houe pour aller aux champs. Nous savions pertinemment qu'il serait impossible de lui demander de raconter une fois de plus, d'une seule traite et avec un esprit de suite une histoire qui s'était déroulée sur un certain temps. À l'instant, père a fait son récit à la première personne, garantie de grande cohérence, phénomène rare, qui ne se reproduira que difficilement. Selon notre expérience, les gens qui ont survécu tant bien que mal à cette immense catastrophe en ont gardé une certaine confusion mentale. Elle se manifeste de façon évidente justement dans la confusion des personnes. En ce qui concerne père, cela montre qu'il se situe tantôt dans le présent, tantôt dans le passé. Tantôt il soliloque, plongé dans les souvenirs historiques, tantôt il est l'ancien qui conte l'histoire à la nouvelle génération. Assis dans la tourelle bien aérée, spacieuse, au-dessus du portail, nous suivons du regard père, aussi solide que de l'acier, épaules et pieds nus, jusque dans les champs, illuminés par la lumière crue, et nous sentons nos âmes blanchies, comme du papier de paille détrempé par la pluie. L'histoire glorieuse, flamboyante, du clan des chiqueurs de paille est déjà devenue du passé, et tout ce qui appartient au passé est tellement riche d'enchevêtrements. Et c'est nous qui éprouvons véritablement une impression de confusion en ce qui concerne tout ce qui a trait au passé, et non nos pères. Celui qui est capable de raconter, en changeant constamment de point de vue, avec tant d'aisance, une telle histoire dans tous ses méandres, comment pourrait-il avoir

l’esprit confus ? Celui qui raconte dix fois la même histoire et dont l’auditoire montre toujours autant d’intérêt, comment pourrait-il avoir l’esprit confus ? L’esprit de père est pareil à un clair miroir.

Il ne nous a jamais rien dit sur cette femme charmante et affranchie qui est passée la dernière sur le pont et a prélevé sur le corps de Grand-tante les deux cents grammes de chair requis : qui était-elle ? Qu’est-elle devenue ? Elle a fait une apparition soudaine et a disparu de la même façon, tel un arc-en-ciel. Nous avons pensé à un moment qu’elle avait peut-être des liens avec Deuxième tante, qu’elle était l’incarnation de l’arc-en-ciel étrange et beau au nord du ciel. En ces temps-là, des membranes roses poussaient entre les doigts des êtres humains, les renards s’exerçaient à transformer leur salive en élixir de longue vie brillant de mille feux, les belettes pouvaient diriger les femmes dans leurs chants et dans leurs danses, alors qu’importait l’apparition d’une femme inconnue qui a disparu sans laisser de traces ?

IX

« Plus tard, raconte père, Ciel et Terre se sentirent soudain abattus, comme des subalternes donnant le maximum au travail et qui sont cependant accablés de reproches par leurs supérieurs. Ce numéro de dépeçage jusqu'à ce que mort s'ensuive n'était pas en fait une innovation. » Père raconte que ces deux cousins s'en furent vers le sud, marchant paresseusement dans la rue pavée de dalles de pierre bleue, ils abandonnèrent à la tête du pont, sans se soucier d'elle davantage, Grand-tante qui hurlait, à l'agonie. Père et ses deux jeunes cousins avaient le ventre qui criait famine mais, comme ensorcelés, ils marchaient sur les talons des deux grands cousins en direction du sud. Les chiens aboyaient curieusement, la queue entre les pattes, n'osant sortir de leurs cours respectives. Père raconte que le muet Degao ne cessait de ramasser des pierres sur le bord pour les jeter dans les maisons des oncles de chaque côté de la rue, comme s'il éprouvait une profonde haine pour les membres de sa propre famille. Père raconte que l'aveugle Dezhong se servait de sa canne comme guide, et qu'il allait comme le vent.

Père raconte : « La petite colonne arriva ainsi au sud du village, fit une halte devant le temple Bala où notre arrière-grand-père avait abandonné Deuxième tante. Ciel joua de son arme à feu et tua un lièvre, Terre quant à lui tira sur un blaireau bien dodu. Degao fut chargé d'écorcher les bêtes et de laver les chairs, tandis que je m'affairais à rassembler herbes et petit bois. L'aveugle parlait avec les deux grands cousins. »

Père raconte que, lorsqu'il eut collecté un grand tas, il entendit les deux cousins partir d'un grand rire. Terre donna à l'aveugle un coup de pied au

derrière et dit : « C'est effectivement un bon moyen, on essaiera demain. » Ciel dit à son tour : « Pas d'atermoiement, on s'y met après avoir mangé. »

Père raconte qu'il n'était pas du tout satisfait du comportement sournois de ce cousin aveugle, quand il vit qu'il était apprécié des grands cousins, il en fut très mécontent. Comme juste à ce moment-là le muet s'approchait, dégoulinant d'eau, portant à l'épaule le blaireau et à la main le lièvre, père lui adressa quelques gestes et quelques œillades pour éveiller en lui de la colère contre l'aveugle. Père raconte que le muet jeta les bêtes dans l'herbe et sauta sur l'aveugle en lui étranglant le cou. L'autre ne s'attendait pas à cela – quand bien même il se serait méfié, il aurait eu bien du mal à résister à la force brutale du muet –, il fut sur-le-champ plaqué au sol. Ciel et Terre en restèrent stupéfaits un instant avant de se précipiter à sa rescousse. Ils saisirent chacun le muet par une oreille, ils eurent bien du mal à le maîtriser. Le muet gardait les mains serrées autour du cou de l'aveugle. Ciel de la crosse de son revolver frappa le muet à l'arête du nez, le sang jaillit, le muet protégea son nez de ses mains, c'est ainsi que l'aveugle fut délivré. Père raconte que ce dernier avait le visage tout violacé, s'il avait eu des prunelles, elles seraient sorties de ses yeux, heureusement ce n'était pas le cas.

Ciel allongea la main et la plaça sous les narines de l'aveugle pour voir s'il respirait encore. Puis il se mit à califourchon sur lui, et de ses deux mains lui compressa la poitrine. L'aveugle poussa un long soupir et revint à lui.

Père raconte que Terre flanqua au muet une dizaine de gifles, ce dernier protégeait ses joues de ses mains, il avait les yeux injectés de sang, mais il n'opposa pas de résistance.

Ils allumèrent le feu, firent cuire la viande. Quand elle fut saisie, ils lui firent honneur. Une fois repus, Ciel et Terre s'allongèrent sur la paille, la bedaine vers le ciel, ils polémiquèrent, faisant assaut de petites phrases.

Père raconte que Ciel déclara que les étoiles au firmament correspondaient chacune à un être humain, qu'au-dessus de chaque tête humaine se tenait une étoile. Terre déclara que c'était purement et simplement des balivernes, car si nous pouvons à tout moment tuer des gens, on n'a jamais vu le cas où la mort d'un être humain entraînait la chute d'une étoile. Ciel reprit : « Les étoiles

filantes ne sont-elles pas des étoiles qui tombent ? » Terre rétorqua qu’elles ne tombaient pas, mais déménageaient.

« La viande juste saisie faisait la culbute dans mon estomac, dit père, quelques chiens sauvages étaient tapis dans les touffes d’herbe, tirant leur langue rouge vif, regardant fixement la viande que nous n’avions pas terminée ainsi que les os d’un rouge sombre. »

Après avoir suffisamment débattu sur les étoiles, les grands cousins polémiquèrent sur les pierres du sol, partis des pierres, ils en arrivèrent aux tuiles du temple, et de là encore aux corbeaux posés sur le toit. Si, au début, le débat était encore assez intéressant, il finit par devenir ennuyeux. Père, allongé sur la paille sèche, tomba en somnolence puis s’endormit.

Père raconte que le soleil couchant descendait à l’ouest, que la terre n’était plus que couleur rouge sang, quand Ciel le secoua et lui dit : « Debout, allez, debout, tu es repu, tu as dormi ton content, il faut passer aux choses sérieuses. » Père frotta ses yeux pour les débarrasser de l’humeur et se leva, il vit son ombre démesurée sur le sol. Il raconte qu’il se souvint alors d’avoir entendu les anciens dire que les fantômes n’avaient pas d’ombre. Alors il vit, bien nettes, les grandes ombres de Ciel et de Terre, cela prouvait avec force que les deux grands cousins étaient bien des êtres humains et qu’ils étaient pleins de compétences, qu’ils étaient nés sous une bonne étoile, bénis par les dieux. Selon père, ceux dont l’ombre est contrastée sont les plus favorisés par la chance.

Les deux grands cousins marchent décontractés, père et les autres les suivent. Alors qu’ils parviennent à l’entrée du village, le vent à l’approche du soir souffle le désordre sur les pointes des herbes, quant aux quelques châtaigniers, leurs myriades de feuilles ont pris une teinte dorée, elles dansent en bruissant comme autant de papillons d’or. D’habitude, à cette saison, sur la route pavée de dalles de pierre bleue qui va du nord au sud, de nombreuses personnes, tenant à deux mains de grands bols en porcelaine grossière, boivent de la bouillie de céréales. Pour l’heure, il n’y a pas âme humaine, de temps à autre, un chat sauvage s’élance pour traverser la rue, silhouette furtive, filant comme un courant électrique. Père, une fois de plus, trouve tout cela sans intérêt, quand on passe devant la porte de la maison, il pense même s’échapper, retourner à la vie

qu'il menait avec ses cousines faite de chamailleries, mais il n'en fait rien. Il a le sentiment que marcher dans les pas des deux grands cousins est un ordre auquel on ne peut contrevenir, même si personne bien évidemment ne lui a donné un tel ordre.

L'idiot qui va toujours nu, Deqiang, fait son apparition dans la rue pavée de pierre, sautant et bondissant. Père raconte qu'il avait à l'époque treize ans et un mètre de haut. Depuis sa naissance, il n'avait jamais porté un vêtement, sa chair était pourtant bien rose, tout huileuse, on aurait vraiment dit un bébé gingembre[1].

Il barre la route à Ciel et à Terre et dit en se mordant la langue : « Boire soupe, boire soupe. »

Même Terre avec sa face sinistre, hideuse, a un doux sourire.

L'idiot continue de répéter : « Boire soupe, boire soupe. »

Ciel lui demande gentiment : « Petit cousin, aller où boire de la soupe ? »

L'idiot dit soudain distinctement : « Aller avec moi boire de la soupe. »

Les deux grands cousins échangent un regard, murmurent quelques mots. Puis Ciel agite la main et dit : « On va avec lui. »

Père raconte que leur file de cinq suivait Deqiang, nu comme un ver, dans ses tours et détours, jusqu'à une petite ruelle sombre, on entra dans une guérite spacieuse. Père reconnut la maison du septième grand-oncle. Père raconte qu'après les exécutions de Grand-oncle et de sa femme, le septième des frères et sa femme étaient devenus à leur tour les aînés du clan. Ils élevaient un chien eux aussi, descendant de chien et de loup, très féroce au départ ; on l'avait attaché avec une chaîne en fer aussi grosse qu'un doigt, quand un oiseau passait dans le ciel, il ne manquait pas de sauter et d'aboyer, comme il était d'un tempérament très violent, il sautait trop haut, il était souvent ramené brusquement par la chaîne, se retournait et faisait la culbute.

Or, curieusement, ce chien féroce ne bronche pas, il se tapit dans sa niche, poussant des gémissements qui font penser aux reniflements d'une personne enrhumée. Il est impressionné par ces démons exterminateurs que sont Ciel et Terre. Les chiens comprennent les lois de la vie sociale des humains, celui-là sait qu'il ne faut pas plaisanter avec le Mauser et le pistolet-mitrailleur que portent

les deux grands cousins. Tu auras beau sauter le plus haut possible, tu ne pourras pas leur échapper ; même en courant le plus vite possible, crois-tu pouvoir gagner les balles de vitesse ?

Le septième grand-oncle les accueille dans la cour. Toujours selon père, le Septième était à l'origine un envieux qui snobait la parenté. Il était le plus jeune de la lignée collatérale, il élevait des oiseaux, participait à des courses de chiens et des combats de coqs, bonne chère, boisson, putes et jeux d'argent, il avait touché à tous les vices existant au monde et, en règle générale, regardait les gens de travers. Les membres du clan l'avaient surnommé « Sept Travers ». Mais ce soir, Sept Travers, qui ne craint ni le ciel ni la terre, coiffé d'un petit chapeau de mandarin, d'une longue tunique en satin noir, des tartines de sourires sur le visage, pareil au Monsieur le comptable de l'administration locale, hoche la tête, fait des courbettes, les invite à entrer boire une soupe. La petite troupe, l'idiot en tête, suivie dans l'ordre par Ciel, Terre, le muet Degao, père lui-même, l'aveugle sa canne sous le bras fermant la marche, entre à la queue leu leu, à la façon de ces athlètes que nous devions voir plus tard à la télévision, entrant pour la cérémonie d'ouverture des jeux.

Père raconte : « Notre septième grand-tante avait le visage tout grêlé. Malgré son apparence féroce, c'était une personne bonne, équilibrée, généreuse envers nous autres de la jeune génération, elle nous aurait même donné sa chemise. »

Père a dit qu'en fait il aimait beaucoup cette tante grêlée.

Tables et chaises ont été disposées dans la pièce principale. Père raconte que l'agencement intérieur des pièces des membres du clan était pratiquement le même que chez Grand-oncle, il n'y avait guère eu de changements au fil des siècles. Le visage d'une très grande laideur de la tante grêlée a intimidé les deux grands cousins un moment, père raconte qu'il a vu leurs muscles se contracter.

Elle s'avance très chaleureuse et dit d'une voix forte : « Mes braves petits-neveux, j'ai entendu parler de votre arrivée, j'en ai été si heureuse, prenez place, vite, prenez place. »

Elle installe les deux grands cousins, elle ne les méprise pas pour autant, eux, les plus jeunes, pas plus qu'elle ne se montre distante. Elle les nomme un

par un : « Degao, Dezhong, Deqiang, Dejian, vous autres les quatre chiots, asseyez-vous vite. »

Le septième grand-oncle entre dans la pièce, il se précipite pour apporter du thé, verser de l'eau.

Père raconte : « Si Sept Travers se montre sous ce nouveau visage, c'est qu'il s'est discrédité. Après avoir servi une tournée de thé, il allume trois gros cierges de suif et s'assied tout timide à la tablée. »

La tante grêlée apporte les plats, sept plats, huit bols, volailles, viandes et poissons, délices en tout genre, la grande table se retrouve complètement garnie.

Le septième grand-oncle est aux petits soins pour eux, il les incite à boire et à manger. Ciel mange avec élégance, Terre engloutit comme un animal. Père raconte qu'il se demandait de quel matériau étaient faits les gants des deux grands cousins pour être si blancs, si lisses.

Après trois tournées d'alcool, le septième grand-oncle s'éclaircit la gorge, et s'adresse à Ciel et à Terre : « Mes chers petits-neveux, le mal qui a été fait à votre mère à l'époque, je n'y ai pas du tout pris part, votre grand-tante peut l'attester. »

La tante grêlée, des tartines de sourires sur le visage, ajoute : « Cette mauvaise idée vient de l'aîné des grands-oncles et de sa femme, mourir, c'est vraiment tout ce qu'ils méritaient. »

Ciel dit : « Mangeons, mangeons, ne parlons plus du passé. Nous ne sommes pas revenus pour nous venger de qui que ce soit. »

Les paroles prononcées par Ciel font l'effet d'un tranquillisant sur le septième grand-oncle, les muscles de son visage se relâchent de façon conséquente, il se montre encore plus attentionné envers Ciel et Terre, comme s'il était leur descendant.

Le repas terminé, la tante grêlée apporte des assiettes emplies de graines de tournesol grillées, elle dit : « Mes petits-neveux, grignotez quelques graines de tournesol pour parfumer vos bouches. Dès le début je n'ai pu me faire à leurs habitudes, ce sont les ânes qui broutent de l'herbe, quelqu'un qui mange de leur herbe à paillotte, est-ce qu'il peut être encore considéré comme un être humain ? »

Terre opine du bonnet en disant : « Vous avez tout compris. »

La tante grêlée s'empresse de dire avec modestie : « Compris quoi ? Je ne suis qu'une vieille idiote. »

Père raconte qu'il ne s'attendait absolument pas à ce que l'ambiance paisible se dissipe d'un coup : l'aveugle, se tenant le ventre à deux mains, se met à gémir.

« Qu'y a-t-il, mon cher petit, que t'arrive-t-il ? » La tante grêlée a posé sa question avec sollicitude. L'aveugle dit : « L'alcool est empoisonné ! »

La tante grêlée lève la main et le gifle en l'injuriant : « Putain, va te faire foutre ! S'il était empoisonné, tu serais la seule victime ? T'as trop mangé, c'est tout ! »

L'aîné des grands cousins affirme : « L'alcool n'est pas empoisonné. »

Le septième grand-oncle répond : « L'aîné des petits-neveux est intelligent lui au moins. »

Ciel rétorque : « En quoi je suis intelligent ? Je ne suis pas intelligent du tout. »

Il se lève, va en rotant jusque devant la tante grêlée et lui dit : « Septième grand-tante, vous et le septième grand-oncle, écoutez-moi, j'ai quelque chose à vous dire. »

Les deux époux répondent en même temps : « L'aîné des petits-neveux, parle, je te prie. »

Ciel déclare : « Vous les deux anciens, vous n'êtes plus tout jeunes tous les deux, n'avez-vous pas assez vécu ? »

La tante grêlée répond : « Si, si, nous avons vraiment assez vécu ! »

Ciel demande : « Alors pourquoi ne cherchez-vous pas un moyen pour mettre fin à vos jours ? »

Le septième grand-oncle change immédiatement de visage, ses lèvres ne cessent de trembler, il ne peut même pas articuler un mot.

La tante reprend la parole : « L'aîné des petits-neveux, certes, j'ai dit que nous avions assez vécu, mais comme le roi des Enfers ne vient pas nous presser, de notre côté nous lambinons aussi. »

Ciel répond : « Le roi des Enfers est arrivé. »

Père raconte que le septième grand-oncle s'est jeté à genoux au sol, floc !, en suppliant : « Mon cher petit-neveu, aie pitié de ma vieille vie… En ce qui concerne ta mère, je n'ai pas participé à cette histoire… »

Terre lui lance un coup de pied et lui dit : « Debout, debout, de toute façon, tu ne pourras pas y échapper. »

La tante grêlée dit, très calme : « L'aîné des petits-neveux, selon les lois du Souverain Jaune[2] on ne tue pas des innocents, pour nous tuer il faut avoir un motif. »

Ciel dit en riant : « Quelle vieille femme stupide tu fais, si on veut te tuer, on te tuera, qu'est-ce qu'il y a d'autre à dire ? »

La tante grêlée rétorque : « Si tu ne dis pas les choses clairement, je ne mourrai pas les yeux fermés. »

Ciel : « Alors meurs les yeux ouverts ! »

Terre agite la main : « Qu'on aille chercher une corde ! »

Père raconte que ses cousins cherchèrent activement une corde.

La tante grêlée s'empare d'un couteau de cuisine et dit : « Espèces de petits bâtards, on va voir qui va oser me ligoter ! »

Ciel : « Nul besoin de la ligoter. »

Terre : « L'aveugle, si on ne la ligote pas et si on veut empêcher toute résistance de sa part, que faut-il faire ? »

L'aveugle répond : « Lui donner un coup de gourdin sur la tête, pour l'assommer. »

Terre dit : « Non, ce n'est pas bon, pas bon du tout ! »

L'idiot dit en se mordant la langue : « Lui trancher la main. »

Ciel dit : « Dis donc, petit drôle, t'es pas idiot du tout. »

Terre : « Exécution ! »

Père, le muet et l'idiot se précipitent ensemble. La tante grêlée agite son couteau de cuisine en faisant siffler du vent, elle saute, lance des injures : « Sales bâtards, je vais d'abord vous pourfendre ! » Le muet est lent à esquiver le coup, un morceau de son oreille est tailladé.

Père raconte qu'il s'est montré plus inspiré, il a attrapé un couvercle en bois et s'en est servi comme bouclier.

Il se précipite, la tante fiche le couteau dans le couvercle, elle ne parvient plus à le retirer. L'idiot d'une roulade s'approche de la tante et lui enserre les jambes, le muet se rue à son tour et lui serre le cou.

Père dit qu'il a donné de la tête contre le ventre de la tante, et qu'elle s'est écroulée immédiatement au sol.

Ciel va dans la cuisine chercher un billot servant à hacher la viande, il le place contre la tante, il arrache le couteau du couvercle en bois et dit à Terre : « À toi l'honneur ! » Terre décline l'offre : « Non, toi, c'est mieux. »

Père raconte qu'ils se firent des politesses pendant un bon moment avant de décider de jouer à « papier, couteau, marteau » et que le gagnant commencerait.

Ciel étend sa paume, Terre son poing, Ciel gagne et commence donc. Il demande aux trois cousins de placer la main de la tante sur le billot. La tante a de l'énergie à revendre, elle meugle comme une femelle buffle.

Père raconte que malgré leurs efforts conjoints les trois cousins n'arrivaient pas à la dominer.

Terre s'approche et pose le pied sur le dos de la tante, il lui dit : « Tiens-toi tranquille ! » La tante obtempère sur-le-champ. Ciel élève le couteau, souffle sur la lame et le laisse tomber, schlac !, une des mains de la tante est coupée proprement du poignet.

Père raconte que la tante poussa un cri bizarre, son dos, bien que subissant la pression du pied de Terre, s'arqua. Le sang coula par flux du poignet coupé. Cette grande main séparée du membre était secouée de convulsions sur le sol.

Ciel tend le couteau à Terre. Ce dernier le prend et tranche la seconde main de la tante avec plus de dextérité et plus proprement.

Ciel dit : « Lâchez prise ! »

Père et ses deux cousins lâchent prise. La tante se relève difficilement, la perte de ses mains l'a privée de son sens de l'équilibre, elle vacille, n'arrive pas à se tenir debout de façon stable. Des gouttes de sueur jaunes, grosses comme des pois, roulent sur ses joues grêlées.

« Petites brutes, des animaux sans cœur voilà ce que vous êtes ! »

Père raconte que la tante jurait à s'en déchirer la gorge, elle agitait les bras, comme si c'eût été deux bâtons, un sang noir, telle une pluie chaude,

éclaboussait la pièce.

Un jet de sang mouilla le visage blanc de Ciel. Comme brûlé par le feu, il pousse un cri bizarre.

Père raconte que Ciel sortit un tissu pour s'essuyer le visage, fou de rage, il ordonna : « Vite, vite, terrassez-la, coupez-lui les pieds ! »

La tante, les yeux fermés, se précipite la tête contre le mur pour se suicider, le muet allonge le bras, la rattrape et en profite pour la terrasser. Les deux grands cousins confient à père la tâche de lui couper les pieds. Le muet arrache le couteau pour opérer d'abord.

Père raconte que le muet avait de grandes mains et les bras costauds, suffisamment de force, d'un seul coup de couteau il trancha la cheville de la tante, le petit pied chaussé d'un soulier de satin se tenait debout seul sur le sol, c'était effrayant. Père raconte que si le visage de la tante était laid, ses petits pieds avaient été bandés de façon exquise. Père raconte que, lorsque vint son tour, la lame du couteau était déjà tordue par la chaleur du sang, il s'y reprit à trois fois sans parvenir à couper le second pied. Père raconte qu'au troisième coup il fut pris de nausées, quelque chose de visqueux remonta dans sa gorge depuis l'estomac. Il jeta le couteau, courut dans la cour, se pencha et vomit.

Puis, père raconte que le grand cousin a demandé au muet d'aider la tante à se relever. Comment pouvait-elle tenir debout ? Sa voix ne portait plus, elle était affalée sur le sol, haletait, la bouche grande ouverte.

Ciel dit : « L'aveugle, à toi de jouer maintenant, ôte-lui les paupières. »

L'aveugle s'approche en tâtonnant, il prend des mains de Terre le petit couteau à manche de corne pour se mettre à l'œuvre. La tante hoquette : « Cher enfant… donne-moi le coup de grâce… »

L'aveugle exécute la besogne. La tante pousse plusieurs gémissements et s'évanouit.

Père raconte que le septième grand-oncle, qui avait assisté à toute la scène, était devenu fou de terreur. Il était affalé dans un coin, de son corps montaient des remugles d'urine et d'excréments. Les deux grands cousins demandèrent à père de creuser un trou dans la cour pour l'enterrer vivant.

Père raconte que lorsque la terre arriva à hauteur du cou de l'oncle, du sang sortit de ses narines, il avait les yeux exorbités, le visage couleur de l'aubergine. Ciel demanda à l'idiot d'élever un demi-cierge pour éclairer la scène, il sortit son revolver et visa le sommet du crâne, un coup. Une coulée de cervelle blanche s'échappa.

Père raconte : « La génération de votre arrière-grand-père a été ainsi châtiée. Ciel arracha le cierge des mains de l'idiot, le ficha dans le trou fait par le revolver dans la tête du septième oncle, il bâilla et dit : "Je suis fatigué, si fatigué, remettons la suite à demain." »

---

1. Allusion au dessin animé à partir de papiers découpés, *Bébé gingembre*, sorti en 1962, produit par les studios des films d'animation de Shanghai, sur une idée de Hu Jinqing, mise en scène de Wan Guchan. Pour rembourser la dette de ses parents (morts au travail), un enfant doit rester toute sa vie au service d'un propriétaire foncier qui le maltraite. Un petit être surnaturel, essence du gingembre, va le délivrer de cet esclavage.
2. Empereur légendaire, fondataire de l'Empire chinois et ancêtre du taoïsme.

X

« Le troisième jour après l'arrivée de Ciel et Terre au village fut un jour fondamentalement paisible. »

Père a repris son récit d'un air ennuyé, il a perdu tout intérêt à raconter l'histoire.

« Je suivais vos deux oncles fêlés par les ruelles pour chasser les chiens. Ce n'était pas là une affaire du ressort de ces deux démons exterminateurs, c'était la conduite de deux galopins. »

Père poursuit : « La fascination exercée par mes deux grands cousins s'expliquait justement par ces actes absurdes. Nous autres les jeunes cousins à leur suite avons battu à mort une dizaine de chiens. L'idiot avait un don pour imiter leurs abois, il les attirait en parlant leur langage, afin qu'ils servent de cibles aux deux grands cousins. »

Père raconte que ce jour-là, à l'approche du soir, ils firent l'objet d'une petite attaque surprise, une balle toucha l'aveugle à la nuque. Celui-ci fut précipité immédiatement au sol, de sa bouche sortait du sang mousseux, il mourut sans avoir eu le temps de dire ouf.

Ce coup de fusil mit un terme à l'opération contre les chiens. Ciel examina la blessure, et dit à Terre : « Cette balle provient d'un fusil d'assaut 79 mm de fabrication tchèque. »

Terre dit : « Pas mal, le tir. »

Père raconte que le son de ces mots n'était pas encore retombé qu'un nouveau coup retentit. Le coup, accompagné d'une fumée blanche, frappa la boue devant les pieds de Ciel. Terre releva le canon de son pistolet-mitrailleur et

vida le chargeur, on entendit quelqu’un crier sur un toit à l’ouest et rouler avec fracas sur les tuiles.

« C’était mon huitième oncle, dit père. Il passait lui aussi pour un tireur d’élite. Terre avait utilisé toutes ses munitions, il nous ordonna d’aller dans le cimetière au nord de la rivière et d’en rapporter des balles. »

Père raconte que ce cimetière avait environ six cent soixante-dix mètres carrés de superficie, y poussaient des pins noirs. On disait qu’il y avait là-bas un serpent noir du diamètre d’un bol.

Il regardait d’un air quelque peu effrayé Ciel et Terre. Terre lui demanda : « T’as peur ? »

Père hocha la tête.

Terre déclara : « J’y vais. »

Père raconte : « Il marchait en fanfaron dans la rue pavée de pierre, Ciel nous emmenait à sa suite. Grand-tante, cruellement torturée deux jours auparavant, était toujours attachée au poteau, elle était morte.

« Bien qu’il n’y eût pas de vent, les conifères mugissaient, comme la marée déferlante. Des vagues de froid à vous donner la chair de poule tombaient du ciel. Terre renversa un cheval de pierre, apparut une fosse. Qui l’eût cru : il y avait là un tas de balles d’un or rutilant. Terre chargea son arme, l’opération terminée il ajouta devant sa poitrine un sac de toile bien pesant. Terre tapota le sac et dit : “Cinq cents coups.” »

Père raconte qu’en l’absence du bruit du tapotement de la canne de l’aveugle sur le sol il se sentait l’esprit vide. De retour sur le pont de pierre, le soleil couchant teintait en rouge tout le flux de la rivière. Ainsi colorée, l’eau semblait plus abondante. L’échauguette attenante au pont en retirait un peu de majesté. Père raconte qu’il vit la tête de Grand-oncle rouler sur le pont, poussée par un tourbillon de vent, on l’aurait dite faite de carton collé. Il sentit aussi une odeur de décomposition irritante. Un vol de corbeaux s’abattit du ciel, croassant, ils tournoyèrent et recouvrirent le cadavre de Grand-tante. Un aigle énorme survolait la rivière, soudain, les ailes inclinées, il descendit en piqué, tel un éclair noir. Après avoir saisi la tête de Grand-oncle, il agita les ailes avec force et s’envola péniblement, la barbiche volait dans le vent. Une rafale de pistolet-

mitrailleur, une traînée de feu, aigle et crâne furent pulvérisés, tombèrent à la verticale dans les eaux de la rivière, aussitôt des plumes légères flottèrent. Terre eut un grognement de mépris, son visage n'était que sourire. Père raconte qu'ils étaient debout sur le pont à regarder le trou noir de la porte de l'échauguette, ils en furent pétrifiés malgré eux.

C'est alors que des cris se firent entendre à l'intérieur, les deux battants de porte qui ne fermaient plus depuis longtemps se rabattirent avec d'étranges grincements. Puis ce furent des langues de feu qui sortirent du bâtiment et produisirent sur le pont une traînée d'étincelles. Ciel et Terre, en quelques enjambées, avaient fui jusqu'à un angle mort à l'extérieur du portail. Père et les autres les suivirent.

Ce combat avait été organisé par les quinze oncles de père. Père raconte que son père, notre grand-père, n'y avait pas participé. Notre grand-père est celui qui avait été mordu au doigt par Deuxième tante. Père raconte qu'il ne savait pas où s'était enfui notre grand-père pour échapper au malheur.

Ciel dit : « Oncles, ouvrez la porte, laissez-nous entrer. »

On criait à l'intérieur du portail : « Bâtards cruels, repartez chercher votre mère. »

Les voix venaient tout juste de s'arrêter que pierres et tuiles furent lancées de l'échauguette, une pierre grosse comme un oreiller ne fit qu'effleurer le bout du nez de Ciel, il avait bien failli y rester.

Ciel éleva son Mauser, et balaya la tourelle de ses tirs. Terre de son côté vida plusieurs fois le chargeur de son pistolet-mitrailleur. En haut quelqu'un fut blessé. Il tomba en pleurant. Avec Ciel et Terre en tête, notre troupe escalada l'enceinte de terre, nous vîmes sept à huit hommes courir comme des fous dans la rue. Les deux frères les arrosèrent de leur feu. Il y avait parmi eux le onzième oncle, le père de l'idiot, le deuxième oncle, le père de l'aveugle.

Père raconte que le soir de la fête de la mi-automne, la lune était énorme, lumineuse, sa lumière blanche, toute brillante, illuminait le village sans pratiquement laisser un coin d'ombre, et même dans l'ombre des maisons, on pouvait voir distinctement les lignes de la main.

Le combat d’extermination des oncles se poursuivit sur de nombreux jours. Certains s’étaient cachés dans des puits asséchés, d’autres dans des meules de paille, mais chaque fois ils furent découverts par l’idiot. Il tenait vraiment du chien policier. « Un, ici ! » et de montrer un puits asséché. Ciel et Terre demandèrent au muet de déplacer une meule en pierre et de la jeter dans le puits. On entendit monter un bruit mat et le cri horrible du quatorzième oncle. « Un autre ici ! », et de montrer une meule de paille. Ciel et Terre demandèrent à père de trouver du pétrole. Père en rapporta un bidon de chez la sixième tante et en aspergea la meule. Ciel en imbiba du coton qu’il enflamma et jeta sur la meule, les flammes rampèrent rapidement sur la paille, puis s’élancèrent à presque dix mètres de haut. Un homme transformé en torche déboula de la meule, au bout de quelques mètres il s’arrêta net. Bien que l’homme fût carbonisé, père reconnut pourtant le troisième oncle.

« Des seize hommes de la génération de mon père, ce dernier fut le seul rescapé, nous dit père.

– Où s’était-il caché pour échapper au massacre ? »

Père ne semblait pas avoir entendu notre question, il continuait sa narration torpide. « Le muet reniflait en tous sens dans tout le village qu’il parcourut trois fois sans jamais le trouver. Ciel dit : “Il est notre oncle de sang du côté maternel, laissons-le.” Terre dit : “Justement, nous avons encore plus de raisons de le voir mourir.” Ciel dit : “Mais puisqu’on ne le trouve pas, abandonnons la partie.” »

La nuit de la mi-automne, le village était en effervescence. Père raconte que sur l’aire de battage on avait allumé un tas de bois de résineux, le feu faisait rage. Les quarante-huit cousines de père, portant des noms de fleurs, étaient toutes rassemblées. Seules quelques-unes des plus jeunes d’entre elles pleuraient doucement, les grandes semblaient très calmes.

Père raconte que Ciel et Terre étaient assis très dignes à une table à huit places, ils fourbissaient soigneusement leurs armes. Père raconte qu’il espérait que les cousins pourraient régler leur cas de façon expéditive, qu’elles seraient fauchées en une salve et qu’on n’en parlerait plus. Qu’il ne fallait plus changer de procédé, non qu’il eût peur, dit-il, mais il était fatigué. Car chaque fois que les

grands cousins changeaient de méthode pour tuer, il fallait des instruments nouveaux, et la tâche fastidieuse de les trouver leur incombait, à lui et aux autres jeunes cousins.

Père raconte que Ciel se leva et dit haut et fort : « Mes cousines, je suis le fils de Deuxième tante, je suis donc votre cousin, plus jeune ou plus âgé que vous selon les cas. J'ai entendu parler depuis longtemps de votre beauté, on dit que vous ressemblez toutes à des fleurs ou à du jade et maintenant que je vous vois, ce ne sont vraiment pas de vains propos. Votre seconde tante m'a demandé de vous remettre à chacune un cadeau, c'est… » Il éleva un petit sac en daim, l'agita, le contenu tinta. « Dans peu de temps vous allez en attraper un. Devinez ce que c'est ? De l'or ? Des bijoux ? Non, rien de tout cela. Il y a là-dedans quarante-huit dominos en os, sur chacun est gravé au couteau un châtiment, tout ceci est le résultat de recherches effectuées par Deuxième tante pendant de nombreuses années, vous avez vraiment de la chance. » Ciel jeta le sac sur la table et dit : « N'ayez pas peur, pendant l'exécution du châtiment, votre deuxième tante sera présente. Je vais d'abord expliquer en quoi consiste chacun des châtiments, puis vous viendrez à tour de rôle tirer un domino. »

Père raconte que Ciel récita comme on récite un livre : « Premier, les nuages colorés cachent la lune, appelé aussi "porter un bandeau sur les yeux comme celui des ânes". L'exécution du châtiment est la suivante : avec une lame acérée on décolle la peau du front et on en couvre les yeux. Deuxième, "ôter les cheveux pour se faire bouddhiste", la méthode consiste à verser un pot d'eau bouillante sur la tête pour déraciner les cheveux sans en laisser un seul. Troisième : "réduire le nombre de cadres", ici "cadres" signifie des parties du visage, il consiste à ôter avec une lame acérée les oreilles et le nez du torturé. Quatrième : "sculpter le hérisson", la mise en œuvre de ce châtiment est la suivante : avec des ciseaux tranchants couper la peau et la chair du corps entier du supplicié pour obtenir des langues de moineau, comme ces hérissons de pâte que font vos mamans pour le nouvel an. Cinquième : "arracher les dents dans la bouche du tigre", la pratique est simple, arracher à la pince toutes les dents du supplicié. Sixième : "mains de Bouddha frites dans l'huile", on fait griller les dix doigts du supplicié dans l'huile bouillante. Septième : "se placer en hauteur pour

voir loin”, suspendre haut le supplicié grâce à une poulie. Huitième : “de l’air plein le ventre”, envoyer de l’air avec une pompe introduite dans l’anus. Neuvième : “jolis petits pas” : marcher pieds nus sur vingt tôles à galettes en fer chauffées au rouge… »

Père raconte que Ciel débita d’une traite les quarante-huit châtiments, sans ajouter la moindre parole superflue. Il précisa : « Deuxième tante ne supporterait pas que vos vies soient mises en danger, c’est pourquoi, pour peu qu’il soit bien réalisé, aucun de ces châtiments n’est mortel, je le garantis. Aussi, j’espère que vous allez coopérer activement, n’opposerez pas de résistance, ne vous débattrez pas, sans quoi ce sera pénible, si ce n’est pas fait correctement il y a danger mortel. Deuxième tante a dit : les filles du clan des chiqueurs de paille ne sont pas des personnages ordinaires, elles sont destinées à dicter leur loi au monde. Si vous parvenez à supporter ce moment difficile en serrant les dents, à l’avenir personne ici bas ne pourra plus rien contre vous. »

Père raconte que Ciel jeta le sac sur la table et dit : « Mes cousines, approchez, chacune prendra un domino, personne ne peut se dérober, tôt ou tard il vous faudra obtempérer. »

Père raconte que les cousines braillant et pleurant en chœur formèrent une ligne, s’avancèrent jusqu’à la table et prirent dans le sac un domino avec l’inscription du châtiment.

Quand la distribution fut faite, Ciel dit : « Que chacune conserve bien son domino, celle qui le perdra sera exécutée. »

Père raconte que la nuit de la mi-automne était splendide : la lune brillait, le feu faisait rage, le vent du soir était rafraîchissant, les insectes chantaient. Terre leur demanda d’aller préparer les instruments nécessaires aux divers châtiments, bien que la tâche fût difficile, ils s’en furent exultant de joie.

Ils s’affairèrent la moitié de la nuit, père raconte que leurs jambes étaient devenues aussi raides que des bâtons, ils ne pouvaient plus marcher. Aux abords de la table s’entassait tout ce que les trois jeunes cousins avaient pu collecter dans les différents foyers : couteaux, ciseaux, cordes, bâtons, tôles, faucilles, houes, pots à eau, marmites en fer, balais… Il y avait des choses indispensables à l’exécution des châtiments, mais d’autres non. Quand tout fut prêt, il n’y eut

plus qu’à attendre la venue de Deuxième tante, mais elle tardait. Le bois de résineux était presque brûlé, si les flammes peu à peu faiblissaient, rétrécissaient, la lune, elle, se faisait de plus en plus brillante et claire.

« La lune était si grosse que je pensais n’avoir plus jamais envie de la regarder après ce soir-là, elle était si claire, je n’en ai jamais plus vu d’aussi claire par la suite, la lune ce soir-là était-elle bien la lune, personne n’aurait pu l’affirmer. Dans le ciel immense il n’y avait pas une seule étoile, pas un brin de nuage, pourtant il tombait des gouttes de pluie blanches, grosses comme des pièces de monnaie, qui frappaient, clairsemées, une averse après une autre. Dans la campagne au-delà de l’aire de battage la végétation vert émeraude était devenue une mer argentée. Le bruit de la pluie frappant les feuilles m’affolait, pourquoi Deuxième tante n’arrivait-elle pas ? La bonne odeur de résine, le parfum des larmes de mes cousines se répandaient dans le clair de lune, à respirer ces effluves, j’étais anxieux, pourquoi Deuxième tante n’était-elle toujours pas là ? Deuxième tante, arrive au plus vite ! Dans nos esprits se balançait l’image très nette de Deuxième tante : elle est à cheval, les pistolets à la ceinture, ou peut-être est-elle assise dans un palanquin, des soldats lui ouvrent la voie, avec, qui sait, une escorte de trompettes, cithare, orgue à bouche. En résumé, l’apparition de Deuxième tante se devait d’être un moment glorieux et je savais que je n’étais pas le seul, ainsi que mes cousins, à désirer sa venue, mais que même mes cousines, qui serraient pourtant dans leur main le domino avec le nom du châtiment, l’attendaient aussi. Leur état d’esprit était semblable à celui d’une fille qui se marie, ce n’était ni de la crainte, ni de la gaieté, pleurs ne signifient pas tristesse, rires ne signifient pas joie. »

Père raconte qu’après avoir pleuré et ri tout leur content, avoir attendu jusqu’à l’ennui, jusqu’à être lasses, elles s’étaient rassemblées, étaient tombées dans les bras les unes des autres, babillant, chuchotant, et que je montre ma main, que tu montres la tienne, qu’elle montre sa main. Elles ouvraient leurs mains, tendaient le cou, regardant quel châtiment était gravé sur le domino de l’autre ; elles se mirent même à échanger leurs dominos, sans avoir obtenu le consentement des deux grands cousins. Chrysanthème troqua son « réduire le nombre des cadres » contre le « les nuages colorés cachent la lune » d’Orchidée,

Fleur de pêcher échangea son « mains de Bouddha frites dans l’huile » contre le « se placer en hauteur pour voir loin » de Fleur de poirier, Fleur de lotus et Pivoine voulaient échanger le domino qu’elles tenaient à la main contre « sculpter le hérisson » de Narcisse, mais cette dernière était bien décidée à le garder. Les trois cousines commencèrent par argumenter, puis en vinrent à se bousculer, cela se termina par une mêlée. Elles roulaient ensemble dans un beau désordre. Ciel, contrarié, les gronda, il vint même s’interposer, récolta une gifle donnée par on ne sait laquelle. Il se retira, le visage dans ses mains, et dit, impuissant : « Bon, eh bien battez-vous ! Quand Deuxième tante arrivera, il sera bien temps de vous corriger. » Cette phrase, curieusement, fit cesser la pagaille. Les cousines remirent de l’ordre dans leur tenue, regardèrent Ciel et Terre, sans mot dire, soudain l’une d’elles demanda : « Quand va arriver Deuxième tante ? » et toutes de répéter en chœur la question, comme pour demander des explications. Ciel et Terre étaient incapables de leur répondre. Terre monta sur la maison et regarda au loin. Il redescendit peu après, ne dit rien. « Tu as vu ? » « Tu l’as vue ? » Terre, un peu embarrassé, garda le silence. Les cousines s’en prirent à Ciel et à Terre. Fatiguées de lancer des injures, elles bâillaient à n’en plus finir. Ciel et Terre s’y mirent eux aussi. Le muet s’écroula comme un pan de mur, il ronflait très fort. L’idiot dormait, grinçant des dents, un balai dans les bras. Père raconte qu’il avait été assailli par la fatigue et que sa vue s’était brouillée, tout vacillait devant ses yeux, les cousines chancelaient, tombaient, tombaient. Père se sentit tout mou, et il tomba à son tour, tomba sur la terre mouillée de rosée nocturne et de pluie blanche pour sombrer dans un profond sommeil.

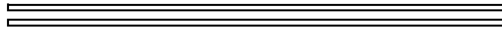
XI

Nous pensons en silence à ce vieil adage : « Arc-en-ciel à l'est c'est brume assurée, à l'ouest pluie à venir, au sud choux à récolter, au nord, massacrer sans délai. » À imaginer le spectacle de l'arc-en-ciel en travers du ciel au nord, à révérer la tante de père, notre grand-tante à nous, à diviniser les cousins de père, nos oncles, de nombreuses pensées se lèvent en nous qui, si elles étaient formulées, nous amèneraient à commettre bien des erreurs. Un chat passe devant nous, furtif, alors notre fatigue s'accroît, nous bâillons à n'en plus finir, à nous en tirer larmes et morve. Père ricane, et dit en nous montrant du doigt : « Tombez ! Allez, tombez ! » Alors nous nous écroulons à ses pieds.

Père met sa houe sur l'épaule, nous entrons dans le pays des rêves.

SIXIÈME RÊVE

LA POULICHE TRAVERSE LES MARAIS



« Pourquoi devaient-ils traverser les marais, les traverser pour venir jusqu’ici, était-ce réellement mieux ici que là-bas ? Ne poussait-il pas là-bas aussi des patates douces et de l’herbe à paillotte ? Pourquoi fallait-il absolument traverser les marais ? Faire un détour en prenant une route meilleure ce n’était donc pas possible ? Cela méritait-il tant de souffrances et tant de morts ? »

Le flot intarissable des interrogations du célèbre petit bâtard du temps des palmés le mettait de mauvaise humeur, il cracha un jet de salive et se releva de l’herbe, il pensa à tapoter les brins sur ses fesses et se dirigea vers le troupeau de vaches qui broutaient au loin la tête baissée.

Le petit bâtard palmé le suivit de ses yeux noirs, mobiles, jusqu’à ce que, fatigués par l’effort, ils l’abandonnent au cimetière noyé dans le crépuscule. Il…

« Qui ça, “il” ? Le petit bâtard ?… Comment il s’appelle ? Que fait-il assis ici ?

– Bon, appelons-le “Petit bâtard”, il est assis là… disons qu’il est assis là à garder vaches et moutons…

Toute narration est toujours interrompue à chaque génération par de petits drôles impatients, dont la soif de savoir est trop grande – c’est également une forme d’expression, transmise de génération en génération, incarnant la tradition révolutionnaire.

La nuit va tomber, les bêtes s’en reviennent d’elles-mêmes, dans les yeux bleutés de la vache on lit une grande tristesse, ils débordent d’amour maternel, le

dos s’arque légèrement, le veau donne de la tête dans le pis de sa mère, bruits de succion.

Grand-père m’a dit – Grand-père est mort il y a quelques années – et moi je dis à mon tour à mon petit-fils à la morve jaune : « Quand j’avais ton âge, je suis venu là avec mon grand-père mener paître les bêtes, il me parlait de tout et de rien. Le soleil en ce temps-là était beaucoup plus blanc, le marécage, lui, eh bien, il était à peu près comme maintenant, sur les spartines étaient agglutinées des grappes de sauterelles à huile, rouge feu, dès qu’on les faisait griller, pss, pss, en suintait de l’huile. »

Mon petit-fils jette dans sa bouche une sauterelle carbonisée…

> Petit bâtard secouait la tête, comme on frisonne après avoir pissé. Ce petit bâtard chaque jour à l’approche de la nuit était toujours assis à cet endroit : en direction du sud, c’est le grand marécage de vase rouge, à l’est, de la prairie, à l’ouest, de la prairie et des cultures, au nord, un petit village. Sur la prairie, les trois grands saules font penser à de grands gaillards complètement abattus. Petit bâtard était assis là, il l’attendait, lui, l’homme maigre pareil à un maquereau tout noir. L’homme sortait toujours, quand le soleil pointait rouge, des amas de tombes où divers arbres poussaient de façon anarchique, il jouait avec Petit bâtard, parlait de la traversée des marais.

« Est-ce qu’ils grillaient eux aussi les sauterelles à huile ? » avait demandé Grand-père à son grand-père, ai-je demandé à mon grand-père, me demande mon petit-fils.

Je coupe une tige d’herbe, fais tomber la morve jaune qui va rentrer dans sa bouche et réponds : « Bien sûr, bien évidemment ! »

À voir les yeux d’un noir d’encre de mon petit-fils, une vague de tristesse passe sur mon cœur, sur mon cœur passe, tranquillement, une vague de tristesse. À la tombée de la nuit, bien que la prairie soit encore embrasée, le vent qui

souffle des marais est déjà frais, l’odeur de vase s’infiltre jusque dans notre moelle.

En un clin d’œil presque soixante-dix ans se sont écoulés, les occasions de rêver des défunts sont de plus en plus nombreuses, le terme approche, je me réjouis au fond de moi-même.

> Au tout début, Petit bâtard était assis là, à touiller la fourmilière avec une tige d’herbe, l’homme maigre, si maigre qu’il faisait penser à une colonne de fumée noire, ricanait derrière lui. Petit bâtard n’eut pas peur du tout – ce ricanement lui était familier, les anciens du clan riaient tous ainsi. Il attira une fourmi rose sur la tige d’herbe, la laissa grimper dessus, jusqu’à la pointe, jusqu’à ce qu’elle soit confrontée à un abysse, la fourmi se gratta la tête en signe d’hésitation. Il ressentit de la terreur. Un pied noir, pareil à une chose bizarre, indépendante d’un corps, passa par-dessus son épaule et se présenta devant lui. Il sentit l’odeur des pieds : celle discrète du chrysanthème. La fourmi sauta sur les doigts de pied exagérément proéminents, et vite se mit à grimper sur le cou de pied, dépassa la cheville, se fit invisible, il tordit le cou pour regarder derrière lui : les yeux de l’homme noir tout maigre, où le noir et le blanc étaient bien distincts, le regardaient fixement, sur les lèvres dures débordait un sourire mousseux, dans la bouche, deux rangées de dents d’acier.

Mon grand-père m’a dit : « Petit bâtard a toisé l’homme noir un moment et lui a demandé abruptement : “T’es qui, toi ?” L’homme noir a répondu : “Je suis moi.” Et c’est ainsi qu’ils ont fait connaissance. Le premier jour, ils n’ont rien dit, le deuxième jour non plus, le troisième jour, à l’approche du soir, l’homme noir a dit : “Demain, je te raconterai quelque chose.”

– Ce qu’il allait raconter, c’est l’histoire de la pouliche qui traverse les marais ? me demande mon curieux de petit-fils. Pourquoi la pouliche a-t-elle dû

traverser les marais ? N’y avait-il donc pas de la bonne herbe à paître au sud des marais ? »

« Interdiction d’interrompre ! » m’avait grondé Grand-père, et moi je gronde à mon tour mon petit-fils :

« Interdiction d’interrompre ! »

Sur la prairie… Les sauterelles à huile sautaient de-ci de-là, ma peau tendre et juvénile frappée par les sauterelles me faisait mal…

Sur ma peau décatie se tient une sauterelle à huile, couleur du feu, d’un rouge vif, lubrifié, lustré, elle est sculptée comme du jade, un vrai bijou, ses aroliums sur ma peau provoquent des démangeaisons, je lève la main pour la faire partir.

« Grand-père, la sauterelle en me touchant m’a fait mal, dit mon petit-fils en grimaçant et en pleurant.

– Allons sous les trois saules, il y a moins d’herbe et moins de sauterelles. »

J’étais captivé par l’histoire de l’homme noir que me racontait Grand-père, j’avais comme l’impression de visualiser son visage, il avait des cheveux en bataille, il ressemblait à une colonne de fumée noire… Grand-père a tué d’un coup la sauterelle sur son bras, il m’a conduit sous les trois saules.

> Le troisième jour de bon matin, Petit bâtard vint jusqu’ici, il laissa les bêtes, deux bœufs roux, douze moutons, se disperser dans la prairie pour brouter. Il s’assit sous les arbres et attendit l’homme noir. La rosée piquait la bouche des moutons, ils éternuaient à grand bruit. Dès que le soleil émergea, rouge, l’homme noir apparut devant lui. Petit bâtard lui demanda : « T’as mangé ? » L’autre répondit : « J’ai bu le miel d’un essaim.
>
> – Ça fait combien, un essaim de miel ?
>
> – Le diable sait ! Le diable sait ce que ça représente. Bon, je vais te raconter l’histoire d’un poulain qui traverse les marécages ! »

Il y a bien, bien longtemps, un groupe de personnes menant une jument s'en vint depuis le Sud ; une fois dans les marais, la jument mit bas un poulain, rouge, et mourut peu après, le poulain se retrouva seul. Le groupe perdit aussi quelques personnes, ne resta plus qu'un enfant, un garçon. L'enfant et le poulain pleurèrent l'un contre l'autre, et de pleurer, pleurer à en assécher toutes leurs larmes…

Petit bâtard n'avait pas bien dormi cette nuit-là, il ne pouvait s'empêcher de bâiller.
L'homme noir dit : « Écoute bien, petit ! »
L'enfant répondit : « Cette histoire elle n'est pas intéressante du tout ! Tu m'as roulé dans la farine et m'as fait accourir comme ça de bon matin, sans même me laisser prendre le temps de manger, emmène-moi manger du miel ! »
L'homme noir arracha une fleur de terre, détacha deux brins d'herbes, les mit dans ses paumes et les frotta jusqu'à ce qu'ils soient réduits, souffla dessus pour les envoyer dans les airs, un essaim d'abeilles voletait. Elles firent un nid sur une herbe. Elles cueillirent le pollen, l'eau de mer, le dessus des excréments – pour faire les choses les plus sucrées, il faut utiliser celles qui sentent le plus mauvais –, distillèrent un plein nid de miel pour Petit bâtard. Après cela, le gosse n'eut plus envie de dormir, n'eut plus faim, il écouta l'homme noir poursuivre son récit.

Le petit poulain léchait le visage de l'enfant, il dit : « Petit grand-frère, ne pleure plus. » Il s'agissait en fait d'une pouliche, elle avait de grands yeux bleus humides à double paupière, de longs cils, des lèvres tendres et rouges, pareilles à des pétales de rose. L'enfant, caressant le visage de la pouliche, lui dit : « Petite sœur, je t'obéis, je ne pleurerai plus. Je suis plus âgé que toi, comment puis-je pleurer ? » L'enfant et la pouliche choisirent un endroit plus ferme, ils mangèrent un peu : la pouliche de l'herbe, l'enfant des graines. Une fois repus, ils entreprirent le périple que constituait la traversée du marais…

À ce point du récit, ils entendirent un bruit étrange dans le marécage, on aurait dit le rugissement d’un tigre, l’homme noir et le petit bâtard en furent frappés de terreur, le cou tendu, la bouche ouverte, ou plutôt les yeux écarquillés, la bouche bée, ils regardèrent dans les buissons.

Je me souviens que, lorsque mon grand-père autrefois en était arrivé à ce passage, je n’avais pu m’empêcher d’incliner la tête et de regarder avec crainte ces buissons d’arbustes rouges qui s’étendaient sans interruption jusqu’au cœur des marais. C’était de nouveau la tombée du jour, la lumière était d’un froid dense, des pans de brume s’élevaient. Les branches des arbustes se balancèrent un moment avec un bruit de frottement, puis devinrent immobiles, silencieuses, les bêtes, d’elles-mêmes, étaient revenues et nous entouraient, de leurs yeux s’échappait une expression de terreur.

« Quel oiseau a crié ? » demanda Petit bâtard à l’homme maigre et noir.
Ce dernier, hébété, gardait le regard fixé sur l’étendue des marais, devenue paisible comme un tableau, ainsi que sur la brume putride qui l’enveloppait et qui faisait penser à des fleurs ou à de la ouate. Ses yeux enfoncés sous l’arcade sourcilière proéminente avaient le regard perçant du faucon qui vient d’apercevoir un lièvre.
Petit bâtard lui reposa sa question, de plus il lui toucha la cuisse de son doigt – plus tard il y eut des gens pour dire que les cuisses de l’homme en noir étaient aussi dures que pierre, aussi froides que glace.
« C’est le cri du Canglang[1] », répondit-il. En fait de réponse, c’était plutôt un soliloque. Les sons bizarres se reproduisirent au cœur des buissons, abois de chien, ou hurlements de loup, difficile de se prononcer. Mais si on se concentrait un peu, on trouvait que de près il s’agissait d’abois d’un chien, de loin de hurlements d’un loup. Les arbustes s’agitèrent, s’immobilisèrent, les sons étranges résonnaient dans les marais plongés dans un silence de mort.

Sur le moment, la peur m'avait saisi à en avoir envie de pisser, à présent je suis habitué, mais la main de mon petit-fils, pareille aux griffes d'un fauve, me serre la peau.

> Il tapota le crâne carré de Petit bâtard, soudain il leva la tête, les grosses veines de son cou sautaient violemment, il en sortit des sons bizarres. L'imitation était bonne, s'ensuivit un duo avec le Canglang : « Ah… Ah… Ah… »
> « C'est le Canglang, c'est un oiseau. » Les mots qu'il prononçait semblaient mal reliés entre eux. Puis il chanta d'une voix aiguë : « L'oiseau merveilleux, Ah ! L'oiseau merveilleux pond aux quatre orients, son chant ressemble à un aboi, quand il se déplace, sillon de feu, ce n'est pas un oiseau ordinaire, c'est un oiseau divin, dans son bec il tient un amadouvier, il bâtit son nid sur un cyprès pleureur doré, pouvoir apercevoir cet oiseau, ah ! Malheurs et calamités s'éloignent, l'apercevoir ah ! Longévité éternelle ! » Il reprenait son chant, inlassablement, jusqu'à ce que le soleil sombre à l'horizon, que l'univers soit enveloppé de vapeurs violettes et que la froide clarté des étoiles se diffuse au travers, comme autant de lucioles scintillantes. Ce soir-là, Petit bâtard a vu l'oiseau voler bas, halant les rayons de lune, illuminant les branches des arbustes devenues fils d'or.

Le jeune garçon et la pouliche progressaient difficilement dans les marais, les miasmes putrides, âcres, piquaient leurs yeux, les faisaient pleurer. Alentour on entendait des ploc, ploc, c'était le bruit des poches d'air qui remontaient de la vase et venaient crever à la surface. Çà et là flottaient des herbes jaunies, fanées, ils cherchaient ces mottes avec de l'herbe où poser leurs pieds, zigzagant, sautillant, ne se permettant pas le moindre manque d'attention. S'ils se montraient un peu lents, ils risquaient d'être ensevelis dans la vase en s'enfonçant avec la motte. La vase était d'un rouge sombre, collante comme de la laque, nauséabonde. Le marécage semblait ne jamais finir. Ce jour-là, le petit

garçon manqua d'attention et s'enlisa, plus il se débattait, plus il s'enlisait, très vite la fange lui arriva à hauteur de poitrine. Sa tête enflait, il saignait du nez, ses prunelles se bombaient. Il pleura. La pouliche essaya de le tirer de là avec ses sabots, en vain, elle se mit à pleurer elle aussi, le cœur gros. Le garçon dit : « Pouliche… laisse-moi… pars seule… » L'animal répondit : « Non, s'il faut mourir, que ce soit ensemble. » Le garçon secoua la tête de toutes ses forces. Il faisait déjà tout à fait nuit, des vols de lucioles virevoltaient. Une brise passa sur les marais. Soudain, d'en face montèrent de vagues abois de chien, en relevant la tête pour voir d'où ils provenaient, on percevait les rais du feu de lampes. La pouliche, tout excitée, s'écria : « Petit grand-frère, regarde, il y a des gens là-bas devant ! Nous allons bientôt sortir du marais ! » Le garçon sentit qu'une force nouvelle s'insinuait en lui. La pouliche eut soudain une inspiration : elle tourna sa croupe, releva la queue pour que le garçon puisse s'y agripper. De ses quatre sabots elle prit appui sur de grosses mottes d'herbe, arqua les reins, la bouche presque enfoncée dans le sol, et elle tira, tira jusqu'à ce que le garçon finalement soit extirpé de la vase. La pouliche rouge était rompue de fatigue, elle chercha un coin de terre ferme, s'allongea, le souffle court. Le garçon mit longtemps avant de lâcher prise. Il regarda au loin ces lumières qui clignotaient, prêta l'oreille à ces abois qui semblaient des paroles dites en rêve, un flux chaud parcourut ses veines. Il sentit que la seule façon de se libérer des sentiments accumulés en lui était de s'abandonner à pleurer un bon coup, et il se mit à sangloter. La pouliche, tout heureuse, gardait les yeux mi-clos. Emporté par l'émotion, l'enfant caressa son pelage frais et dense, lissa sa crinière lustrée, colla son visage contre le nez étroit, long et gracieux de la pouliche. Les cils durs frottaient sa joue, ses lèvres alors que la bouche de l'enfant léchait les yeux de l'animal. Puis le corps de la bête s'enflamma, ses quatre jambes enlacèrent le garçon qui se colla contre son flanc. La bouche de la pouliche, soufflant une odeur d'herbe verte, faillit presque mordre le cuir chevelu du garçon. Puis, se soutenant l'un l'autre, ils marchèrent vers les lumières. Les nuits précédentes, ils n'avaient pas osé bouger d'un pouce de peur, dans le noir, de s'enfoncer dans le bourbier. Cette nuit, ils avaient complètement oublié le danger ; les lumières et les abois des chiens – autant de manifestations venant du monde des

humains – les dotaient d’une force magique, ils se sentaient aussi légers que l’air, de la fange pestilentielle émanait curieusement une fragrance discrète d’orchidée. Ils finirent par trouver l’endroit d’où venaient les lumières : – un arbre doré – un cyprès pleureur – sur l’arbre, un gros nid – dans le nid, deux œufs carrés – un oiseau doré s’envole effrayé – une traînée de lumière dorée – il émet des cris pareils à des abois de chien…

Le petit bâtard interrogea l’homme noir : « Tu l’as vu, toi, l’oiseau merveilleux ? »

L’homme noir soupira longuement. Le petit bâtard dans la nuit noire entendait le bétail ruminer et voyait la lueur qui scintillait dans les yeux de l’homme noir, sa maigreur était encore plus évidente dans la nuit. Au village, les chiens aboyaient, une femme lançait des appels d’une voix rauque qui traînait.

L’homme noir rassembla un tas de branches sèches et de feuilles mortes, il frappa une faucille en fer avec un silex, une grosse étincelle diffusant ses éclats jaillit et toucha les feuilles, il arrondit les lèvres et souffla, une flamme verte, pareille à un serpenteau en mouvement, peu à peu diffusa chaleur et clarté. Au ciel également une grosse étoile tomba, traçant furtivement une traînée lumineuse dans le firmament. Aux abords du feu, il arracha deux gros maniocs et, sans les éplucher ni ôter les barbes, les posa dans le feu. Les flammes s’assombrirent un instant, mais déjà elles étaient redevenues lumineuses.

« Je ne rentre pas chez moi ? demanda le petit bâtard.

– Ah bon, tu as encore un foyer où rentrer ? » dit l’homme noir sur un ton moqueur.

Alors le gosse devint plus taciturne. Avec un petit bâton il remua les branches sèches en train de brûler. Les moutons au-delà du cercle de lumière ne cessaient d’éternuer, éternuements aigus qui ondulaient, pareils à ceux d’une femme. Parfois la tête d’un bovin entrait dans la

lumière, cornes de fer dressées, yeux brillants d'un vif éclat, un peu effrayante.
Au milieu du parfum des maniocs, le gosse reposa sa question : « Tu as vu l'oiseau merveilleux pour de vrai ? »
L'homme noir tint le gosse sous son regard, une expression de dureté et de mépris passa sur son visage. Son menton, d'un noir bleuté, conique, aux contours tranchés, faisait penser à une hache.

J'ai demandé à mon grand-père : « Tu l'as déjà vu, toi, l'oiseau merveilleux ? »

À la lueur du feu de camp son visage était d'un jaune doré. Au loin, au nord comme au sud, des colonnes de feu montaient vers le ciel, nous sentions jusqu'ici l'odeur de l'acier fondu.

« Nous aussi, faisons un feu ! » dis-je à mon petit-fils. Ses parents ont été emportés par une tornade il y a plus d'un mois, allez savoir sur quelle prairie ils ont atterri. Mais ils reviendront, j'en suis convaincu, Wang le devin aveugle a dit lui aussi qu'ils reviendraient. Mon petit-fils me demande sur un pauvre petit ton : « Grand-père ! Il existe vraiment, l'oiseau merveilleux ? »

Ils avaient fait lever, effrayé, l'oiseau merveilleux, il volait en frôlant le faîte des arbrisseaux, traînant sa grande queue pareille à celle d'une comète. La pouliche sentait, venant du haut de l'arbre, le parfum enivrant jusqu'à l'âme, elle dit comme ensorcelée : « Petit grand-frère, comme ça sent bon… » Le garçon lui aussi était dans un état second, il mit ses bras autour du cou de la pouliche, comme il aurait fait avec sa mère, mais pas tout à fait quand même… La pouliche, ces derniers jours, brûlait un peu plus de désir, surtout depuis qu'elle avait tiré le garçon de la vase, cet amour pudique grandissait à la vitesse d'un champignon. Elle lui dit : « Petit grand-frère, arrivés là-bas, soyons mari et femme… » Il embrassa ses oreilles, ses yeux, sa lourde crinière, la bouche emplie d'une salive odorante… la pouliche dit, les yeux mouillés de larmes : « Petit grand-frère… Je t'attends depuis si longtemps… Je n'exigerai de toi qu'une seule chose : quand nous serons devenus époux, tu ne devras jamais

prononcer le mot “cheval”… » Le jeune garçon acquiesça sans hésitation. La pouliche reprit : « Petit grand-frère, allez, ferme les yeux ! » On entendit alors un son, on aurait dit un hennissement. Le garçon ouvrit les yeux. Il la vit enchanteresse : elle avait une longue et lourde chevelure d’un rouge doré, pareille à la crinière d’une pouliche ; des yeux bleus, si beaux, si brillants qu’on aurait dit des saphirs dans l’eau ; une bouche délicate que l’on ne pouvait regarder sans avoir envie de l’embrasser. Alors que le garçon allait lui demander : « Tu es la pouliche ? », il repensa immédiatement à la promesse solennelle qu’il avait faite. La jeune fille lui dit : « Petit grand-frère, je m’appelle “Parfum d’herbe”. » Le jeune garçon et Parfum d’herbe, la nuit même, sous le cyprès pleureur, devinrent mari et femme. Je ne dirai rien de cette nuit. Le lendemain, le couple, côte à côte, la main dans la main, poursuivit sa pénible traversée des marais ; après avoir enduré toutes les souffrances possibles, ils atteignirent enfin ce lieu…

> L’homme noir désigna vaguement le village, puis il s’arrêta de parler. Les flammes crépitaient, le parfum des maniocs allait s’intensifiant. Par moments, une tête de mouton entrait dans la lumière, un peu plus tard, c’était celle d’un veau. Perdu dans ses rêveries, Petit bâtard contemplait les flammes, il pensait à la jeune pouliche rouge devenue, le temps d’un cri, une belle jeune fille.

« Et comment tu sais qu’il pensait à cela ?

– À l’époque, j’ai douté moi aussi, mon grand-père m’a dit : “Comment n’y aurait-il pas pensé ? Tu n’y penses pas, toi, par hasard ?” Dis-moi franchement, mon petit-fils, je te le demande gravement, à quoi penses-tu à présent ? »

Mon petit-fils regardait distraitement les flammes qui bondissaient, inquiètes, comme si son âme était partie ailleurs.

« Tu ne penserais pas à cette petite pouliche rouge ? Tu ne peux me mystifier, avec toute l’expérience qui est la mienne. »

Qu’y aurait-il d’étonnant, dis-je en me parlant à moi-même, une si jolie pouliche ! Avec ses yeux clairs comme l’eau, ses sabots comme des fleurs, ses lèvres pareilles à des pétales de rose ! Notre clan de chiqueurs de paille a vécu et s’est multiplié sur ces basses terres pendant toutes ces années, une génération après l’autre, quel homme du clan n’a pas entendu l’histoire de la pouliche rouge ? Lequel n’a pas rêvé tout éveillé de cette pouliche rouge ? Le temps d’un cri, elle est devenue une adorable jeune fille enchanteresse. Quel obstacle, fût-il insurmontable, pourrait nous empêcher de rêver d’une telle beauté ? Toi, moi, Grand-père, le grand-père de Grand-père, tous les hommes de caractère de notre clan, de génération en génération, lorsqu’ils atteignaient la plus haute crête de leur émotion, n’ont pu s’empêcher de lancer cet appel : « Ma ! Ma ! Ma ! » Et cet appel est pratiquement devenu un code secret hautement significatif.

Grand-père racontait :

L’homme noir retira du feu les maniocs grillés à point, attrapa une poignée d’herbes desséchées, enveloppa les deux extrémités des maniocs et les cassa en deux, leur pulpe rose dégageait de la chaleur. Il tendit une moitié au petit bâtard, gardant l’autre pour lui. En un clin d’œil il s’en était empli la panse. Le gosse soufflait sur le manioc, il n’osait pas mordre dedans de peur de se brûler la bouche.

Le feu allait s’assombrissant, les braises étaient d’un rouge sombre, les contours du paysage alentour se dessinaient. L’ombre des bêtes vacillait, le cri strident des insectes-sifflets se faisait entendre de façon si soudaine que cela vous saisissait d’effroi. Les sons venant des marais semblaient lointains, Petit bâtard entendit la respiration de la pouliche. On aurait dit pour un peu qu’en allongeant la main on aurait pu toucher le pelage de la bête, pareil à un satin lustré.

« Et ensuite ? demanda Petit bâtard.

– Tu veux connaître la suite ? » demanda l’homme noir en souriant. Le gosse sentit que son rire recelait une peur de l’autre.

« Bien sûr, quand Grand-père me raconte une histoire, il y a un début et une fin. »

Une fois arrivés ici, il n'y avait pas âme humaine. Ce n'étaient partout qu'herbes folles à hauteur d'homme où se cachaient des bêtes féroces. Ils construisirent une hutte en chaume, défrichèrent, plantèrent, vécurent des produits de leur chasse et de leur pêche, élevèrent poulets et chiens. Une année passa, Parfum d'herbe mit au monde des jumeaux, deux garçons. Une autre année passa, cette fois ce furent deux filles.

… Elle mangea par mégarde des œufs de poisson-boule multicolore et ne fut plus en mesure d'engendrer. Elle travaillait dur, tissant coton et chanvre, cultivant le potager. Elle maigrit, ses grands yeux étaient comme noyés de brume. Le garçon, lui, était devenu un homme robuste, il se consacrait entièrement à la terre, sans se soucier de sa femme et de ses enfants. Une dizaine d'années passèrent, les enfants grandirent. Ils finirent par goûter en secret aux joies de l'amour. Pendant leurs ébats, ils riaient. Ils furent surpris par leur père, ce dernier les tua sur-le-champ d'un coup de fusil, les deux enfants restants se cachèrent derrière leur mère. Elle était en pleurs, elle plaida pour eux… Il jura : « Je vais vous tuer, espèces de bestiaux élevés par une jument ! » À peine eut-il prononcé ces mots qu'on entendit un bruit énorme, pareil à celui de l'éboulement d'une montagne ou d'un tremblement de terre. Des vapeurs rouges montèrent du sol, une pouliche d'un rouge feu fut emportée au galop par cette brume qui roulait comme font les vagues… « Ma ! Ma ! » Le frère et la sœur criaient, dans les bras l'un de l'autre. Il regretta immédiatement son comportement, alors que la pouliche s'élevait dans les vapeurs, les regards de haine, pareils à des flèches que lui avaient lancés ses grands yeux pleins de larmes, lui avaient percé le cœur. Il ne fallut même pas une journée pour que ce grand gaillard beau et solide devînt un cadavre vivant, noir et maigre…

Il errait partout, chantant une chanson sur l'oiseau merveilleux. « L'oiseau merveilleux, ah, l'oiseau merveilleux, il pond aux quatre orients… son chant ressemble à un aboi, quand il se déplace, sillon de feu… Un amadouvier au bec,

il bâtit son nid sur un cyprès doré pleureur… Ce n’est pas un oiseau ordinaire, c’est un oiseau divin… L’apercevoir, ah, longévité éternelle !… »

Grand-père racontait :

L’homme noir se leva, sans même prendre congé du garçon ; il s’éloigna en direction des tombes, chantant une chanson fantasque de son cru.

« Que chantait-il donc ? » ai-je demandé.

Grand-père a répondu :

« Il chantait : “Quand frère et sœur viennent à forniquer, pour l’être humain nulle prospérité… naissent alors des êtres palmés, hommes et ânes partagent même literie… avec Pi retour à la vie, avec Yang nouvelle agonie… notre mort, notre vie de l’oiseau merveilleux sont à la merci…” »

Grand-père a tisonné les cendres et n’a plus rien dit.

« Petit bâtard est resté accroupi là-bas à manger le manioc ? » demande mon petit-fils.

Grand-père m’a dit : « Non, il n’a pas mangé le manioc, il a caressé les palmes entre ses doigts, s’est mis debout, et a marché en direction du village plongé dans le noir.

– Et après ? »

Grand-père, fatigué, s’est endormi sur la prairie.

C’est ainsi que s’est transmise l’histoire de la pouliche traversant les marais…

---

1. Oiseau imaginaire présent dans les légendes entendues par Mo Yan dans son enfance. Il tient dans son bec un amadouvier, symbole d’immortalité pour les anciens Chinois.